COLLECTION D'ÉTUDES ANCIENNES
publiée sous le patronage de l'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ
119

PAUL PÉDECH

TROIS HISTORIENS MÉCONNUS

Théopompe - Duris - Phylarque



PARIS
LES BELLES LETTRES
1989

Alexandre, puis démembré par ses successeurs. La destinée de l'Europe et de l'Asie s'est confondue alors avec celle des Diadoques, Antigone, Séleucus, Cassandre, Démétrios, et de leurs ascendants, Antigonides et Séleucides. La Grèce, l'Égée, l'Asie Mineure, la Haute-Asie ont été tour à tour ou simultanément le théâtre et l'enjeu de guerres incessantes et d'accommodements dynastiques dont nous sommes loin de connaître les détails. Car Duris et Phylarque ne subsistent que dans de minces fragments.

Néanmoins, nous avons tenté de reconstituer leur image. Car ils tiennent une place importante et originale, à la suite de Théopompe, dans l'évolution du genre historique, et ils n'ont fait en France l'objet d'aucune étude.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

Théopompe

R. H. E. Wichers, *Theopompi Chii fragmenta*, Leyde, 1829.

C. Müller, *Fragmenta Historicum graecorum*, I, p. lxv-lxxvii ; 278-333 ; IV, p. 643-645.

B. P. Grenfell, A. S. Hunt, *Hellenica Oxyrhynchia cum Theopompi et Cratippi fragmenta*, Oxford, 1909.

F. Jacoby, *Fragmente der griechischen Historiker*, II B 1. N° 115. (*Kommentar*, II B 2, p. 351-403).

Duris

J. G. Hulleman, *Duridis Samii quae supersunt*, Utrecht, 1841.

C. Müller, *Fragmenta Historicum graecorum*, II, p. 466-488.

F. Jacoby, *Fragmente der griechischen Historiker*, II A. N° 76 (*Kommentar*, II C, p. 115-131).

Phylarque

J. F. Lucht. *Phylarchi Historiarum fragmenta*, Leipzig, 1836.

A. Brueckner, *Phylarchi Historiarum reliquiae*, Breslau, 1839.

C. Müller, *Fragmenta Historicorum graecorum*, I, p. lxxvii-lxxxi ; 334-358 ; IV, p. 645.

F. Jacoby, *Fragmente der griechischen Historiker*, II A. N° 81 (*Kommentar*, II C, p. 133-143).

OUVRAGES GÉNÉRAUX

K. J. BELOCH, *Griechische Geschichte*, 2e éd., 4 vols., Berlin-Leipzig, 1912-1927. Cité : *G.G*, toujours d'après cette édition.

E. BEVAN, *Histoire des Lagides. 323-30 av. J.-C.* Trad. franç., Paris, 1934.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ, *Histoire des Lagides*, 4 vols., Paris, 1903-1907.

— *Histoire des Séleucides (323-64 avant J.-C.)*, 2 vols., Paris, 1913-1914.

— *The Cambridge Ancient History* (*CAH*), Volume VII : *The Hellenistic Monarchies and the Rise of Rome*, Cambridge, 1928.

G. DE SANCTIS, Scritti minori, Vol. I, Roma, 1966.

G. GLOTZ, R. COHEN, P. ROUSSEL, *Histoire grecque*, T. III. *La Grèce au IVe siècle.* Cité : GLOTZ, *H.G.* — T. IV. *Alexandre et l'hellénisation du monde antique*, 2e éd., Paris, 1945. Cité : ROUSSEL, *H.G.*.

F. JACOBY, *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin-Leiden, 1926. Cité : *FGrH*. Nos références renvoient, sauf exception, à cette édition des fragments des historiens grecs, sous les initiales T(estimonia) et F(ragmente).

C. MÜLLER, *Fragmenta Historicorum graecorum*, Paris 1885. Cité : *FHG*.

P. SCHELLER, *De hellenistica historiae conscribendae arte*, Diss. phil., Leipzig, 1911.

F. SUSEMIHL, *Geschichte der griechischen Litteratur in der Alexandrīnerzeit*, 2 vols., Leipzig, 1891-1892.

C. WACHSMUTH, *Einleitung in das Studium der alten Geschichte*, Leipzig, 1895.

F. WEHRLI, *Die Schule des Aristoteles*, 10 vols., Basel/Stuttgart, 1944-1959.

Ed. WILL, *Histoire politique du monde hellénistique*, 2 vols., Nancy, 1966-1967. Cité : *Monde hellénist.*

ÉTUDES

G. J. D. AALDERS, Die Meropes des Theopomp, *Historia*, 27, 1978, p. 317-327.

H. Bloch, Historical Literatur of the Fourth Century, *Harvard Stud. in Class. Philol.*, Supplementary Vol. I, 1940, p. 302-376.

G. Bonamente, La storiografia di Teopompo tra classicitá ed ellenismo, *Annali dell'Istituto italiano per gli studi classici* (Napoli), 4, 1973-1975, p. 1-86.

I. A. F. Bruce, Theopompus and Classical Greek Historiography, *History and Theory*, 9, 1970, p. 86-109.

G. Busolt, Zur Glaubwürdigkeit Theopomps, *Herm.* 45, 1910, p. 220-249; 468.

F. D. Caizzi, *Antisthenis fragmenta*, coll. F. D. Caizzi, Milano-Varese, 1966.

P. Cloché, La Grèce et l'Égypte de 405/4 à 342/1, *Rev. Égyptol.*, 1, 1919, p. 210-258; 2, p. 82-127.

— *Un fondateur d'empire : Philippe II roi de Macédoine (383/2-336/5 avant J.-C.)*, Saint-Étienne, 1955. Cité : Cloché, *Philippe II*.

W. R. Connor, Histories without Heroes. Theopompus' Treatment of Philip of Macedon, *Greek, Roman and Byzantine Stud.*, 8, 1967, p. 133-154.

— *Theopompus and Fith-Century Athens*, Washington, 1968.

K. von Fritz, The Historian Theopompos. His Political Convictions and his Conception of Historiography, *Amer. Hist. Rev.*, 46, 1941, p. 765-787.

R. Hirzel, Zur Charakteristik Theopomps, *Rhein. Mus.*, 47, 1892, p. 359-389.

R. Laqueur, *Theopompos* (9), article de la *RE*, V A (1934), col. 2176-2223.

Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika*, Halle a. S., 1909.

A. Momigliano, La storia di Eforo e le Elleniche di Teopompo, *Riv. di Filol*, 63, 1935, p. 180-204.

— Studi sulla storiografia greca del IV secolo a. C. : I. Teopompo, *Riv. di Filol*, 59, 1931, p. 230-242; 335-353. Repris dans *Terzo contributo alla storia degli studi classici*, Roma, 1966, p. 367-392.

G. Murray, Theopomp or the Cynic as Historian, *Greek Studies*, Oxford, 1946, p. 149-170.

A. T. Olmstead, *History of the Persian Empire*, Chicago, 1948.

A. L. PROSDOCIMI, Un frammento di Teopompo sui Veneti, *Mem. dell'Accad. Patavina*, 76. 1963-64, p. 201-222.

A. RIESE, Der Historiker Theopompos, *Jahrbuch für Philol.*, 101, 1870, p. 673-684.

G. SHRIMPTON, Theopompus' Treatment of Philipp in the Philippica, *Phoenix*, 31, 1977, p. 123-144.

J. BARRON, The Tyranny of Duris of Samos, *Class. Rev.*, 12, 1962, p. 189-192.

P. CLOCHÉ, *La Dislocation d'un empire. Les premiers successeurs d'Alexandre le Grand (323-281/280 avant J.-C.)*, Paris, 1959.

G. CORRADI, *Studi ellenistici*, Torino, 1929.

G. DE SANCTIS, *Ricerche sulla storiografia siceliota. Appunti di lezioni academiche* (Sikelika, I), Palermo, 1958.

C. DOLCE, Diodoro e la storia di Agatocle, *Kôkalos*, 6, 1960, p. 124-126.

L. FERRERO, Tra poetica e istoria : Duride di Samo, *Miscellanea di studi alessandrini in memoria di Augusto Rostagni*, Torino, 1963, p. 68-100.

M. J. FONTANA, Il problema delle fonti per il XVII libro di Diodoro Siculo, *Kôkalos*, 1, 1955, p. 155-190.

— *Le Lotte per la successione di Alessandro Magno dal 323 al 315*, Palermo, 1960.

J. HORNBLOWER, *Hieronymus of Cardia*, Oxford, 1981.

R. KEBRIC, A Note on Duris in Athens, *Class. Phil.*, 69, 1974, p. 286-287.

— Duris of Samos : Early Ties with Sicily, *Amer. Journ. of Archaeol.*, 79, 1975, p. 89.

— *In the Shadow of Macedon : Duris of Samos* (Historia, Einzelschriften, 29), Wiesbaden, 1977. Cité : KEBRIC.

E. MANNI, Timeo e Duride e la storia di Agatocle, *Kôkalos*, 6, 1960, p. 167-173.

A. MASTROCINQUE, Demetrios tragodoumenos (propaganda e letteratura al tempo di Demetrio Poliorcete), *Athenaeum*, 57, 1979, p. 260-276.

K. MEISTER, *Die sizilische Geschichte bei Diodor von den Anfängen bis zum Tode des Agathokles*, Inaug.-Diss., München, 1967.

R. SCHUBERT, *Quellen zur Geschichte der Diadochenzeit*, Leipzig, 1914.

E. Schwartz, *Duris*, article de la *RE*, V. (1905), col. 1853-1856.

J. Seibert, *Das Zeitalter der Diadochen* (Erträge der Forschung, 185), Darmstadt, 1983.

Thomas W. Africa, *Phylarchus and the Spartan Revolution*, Berkeley-Los Angeles, 1961.

— Phylarchus and the Gods. The Religious Views of a Hellenistic Historian, *Phoenix*, 14, 1960, p. 222-227.

E. Bux, Zwei sozialistischen Novellen bei Plutarch, *Klio*, 19, 1925, p. 413-431.

G. De Sanctis, Contributo alla storia dell'impero seleucidico, *Scritti minori*, I, p. 415-460.

— Questione politiche e riforme sociali. Saggio su trent'anni di storia greca (258-228), *Scritti minori*, I, p. 371-392.

A Fuks, Non phylarchean Tradition of the Programm of Agis IV, *Class. Quart.*, 12, 1962, p. 118-121.

E. Gabba, *Studi su Filarco. Le biografie plutarchee di Agide e di Cleomene*, Pavia, 1957.

H. Heinen, *Untersuchungen zur hellenistischen Geschichte des 3. Jahrhunderts v. Chr.* (Historia, Einzelschriften, 20), Wiesbaden, 1972.

J. Kroymann, *Phylarchos*, article de la *RE*, Suppl. VIII (1956), col. 471-489.

G. H. Macurdy, *Hellenistic Queens*, Baltimore-London-Oxford, 1932.

G. Marasco, Filarco e la religione, *Miscellanea in onore di Eugenio Manni*, IV, p. 1389-1402, Roma, 1980.

F. Ollier, Le Philosophe stoïcien Sphairos et l'œuvre réformatrice des rois de Sparte Agis IV et Cléomène III, *RÉG.* 49, 1936, p. 536-570.

W. W. Tarn, *Antigonos Gonatas*, Oxford, 1913.

B. L. Ullman, History and Tragedy, *Trans. and Proc. of Amer. Philol. Association*, 73, 1942, p. 25-53.

F. W. Walbank, *Aratos of Sicyon*, Cambridge, 1933.

— Tragic History. A Reconsideration, *Bull. of the Inst. of Class. Studies of the Univ. of London*, 2, 1955, p. 4-14.

— History and Tragedy, *Historia*, 9, 1960, p. 216-234.

PREMIÈRE PARTIE

THÉOPOMPE

1. La vie agitée de Théopompe

Théopompe est né à Chios, dans cette Grèce d'Asie qui a donné à l'hellénisme plus de philosophes, d'historiens et de savants que la Grèce d'Europe elle-même. D'après une notice de Photius (T 2) il avait 45 ans quand il rentra dans sa patrie après un bannissement auquel Alexandre mit fin. On possède sur une inscription [1] le rescrit par lequel Alexandre ordonne, outre la révision de la législation, la fourniture de vaisseaux et la poursuite de ceux qui ont trahi la Grèce au profit de la Perse, le rappel des bannis. Cette mesure fut prise entre la bataille d'Issos (novembre 333) et la prise de Tyr (août 332) [2]. Il s'ensuit que Théopompe est né en 378/7. Il fut banni en même temps que son père Damasistratos, qui mourut en exil. Il avait un frère Caucalos, qui fut rhéteur (T 2, 4).

Le père et le fils furent bannis sous l'accusation de *laconisme*. On discute la date de ce bannissement. Müller le situe au moment où Epaminondas invita les Thébains à conquérir l'empire de la mer, et Chios, Rhodes et Byzance à seconder cette entreprise, c'est-à-dire en 364 : il suppose qu'il y avait dans ces villes un parti opposé aux Thébains et favorable à Sparte. Mais, à

1. *Sylloge*³, 283.
2. Cf. Arr. *An.* III, 2, 3-4. Laqueur, *Theopompos* 2181, pense qu'Alexandre intervint personnellement en faveur de Théopompe. Photius (T 2) parle d'une lettre du roi aux habitants de Chios pour obtenir son retour. Mais il n'était pas rare que des « lettres » de ce genre fussent gravées dans la pierre.

cette date, Théopompe était bien jeune pour être frappé d'une sentence de bannissement. Jacoby le place en 340/39, lorsque Chios et Athènes vinrent en aide à Byzance contre Philippe [3]. Mais on ne voit pas pourquoi un parti laconisant serait intervenu dans cette affaire : la cause de Sparte y était complètement étrangère. — Laqueur voit dans le bannissement une conséquence de la prise de Chios par Memnon, qui occupa l'île par trahison ; Sparte qui entrait en guerre contre Alexandre était derrière cette action, et lorsque les démocrates, qui étaient promacédoniens, chassèrent les Perses, l'accusation de laconisme vint frapper leurs adversaires, les familles d'oligarques auxquelles appartenait celle de Théopompe [4]. Cet événement se plaçant au début de 333, l'exil de Théopompe aurait seulement duré quelques mois, un an au plus. On peut objecter que l'action de Sparte dans les révolutions de Chios est au moins problématique et en tout cas très indirecte : les sources relèvent seulement, Arrien l'action de Memnon, Quinte-Curce celle du Perse Pharnabaze [5]. Dans ces circonstances il eût été plus logique de condamner Damasistratos et son fils pour avoir épousé la cause perse que d'aller chercher bien loin une accusation de laconisme.

Il est plus vraisemblable de dater ce bannissement d'un temps où Chios pouvait avoir un parti laconisant et où l'existence de Sparte, menacée, avait besoin d'appuis et d'alliés dans le monde grec. Ce moment s'est présenté après la bataille de Chéronée, en 338. Philippe, vainqueur de Thèbes, envahit le Péloponnèse, ravagea la vallée de l'Eurotas et eut à combattre l'armée spartiate. Les ennemis de Sparte lui demandaient même

3. *Kommentar*, p. 353 ; DIOD. XVI, 77, 2.
4. LAQUEUR, *Theopompos*, 2183-4 ; ARR. *An.* II, 1, 1. Cf. BELOCH, *G.G.* III, 1, p. 635.
5. ARR. *ibid.* ; CURT. IV, 5, 15-16.

de la détruire[6]. Après cette expédition il constitua la Ligue de Corinthe, à laquelle Lacédémone refusa d'adhérer. On peut donc supposer qu'à ce moment-là, quand Philippe se heurtait à l'hostilité irréductible de Sparte, tous ses adversaires, au sein des cités, étaient exposés à l'accusation de laconisme ; au besoin, ses agents, et il en avait partout, pouvaient les provoquer. Nous admettrons donc que Théopompe, né en 378/7, fut banni de sa patrie de 338/7 à 333/2. C'est pendant cet exil qu'il se réfugia en suppliant dans le temple d'Artémis à Éphèse, défense ayant été faite aux membres de la Ligue de Corinthe d'accueillir les bannis (T 8).

Il reçut la formation oratoire qui convenait aux jeunes gens bien nés de son temps. Plusieurs témoignages attestent qu'il fut l'élève d'Isocrate[7]. La *Vie des dix orateurs* rapporte qu'Isocrate ouvrit une école à Chios. Mais c'était au début de son enseignement, vers 390[8]. Théopompe n'a donc pas pu être son élève à ce moment-là. Sa formation oratoire s'accomplit à Athènes lorsqu'il était âgé d'une vingtaine d'années, vers 358. Elle était complètement achevée après qu'il se fut montré particulièrement bien doué, lorsqu'il prit part au concours institué par Artémise pour prononcer l'éloge funèbre de Mausole, mort en 353. Il remporta le prix devant Théodecte de Phasélis et Naucratès d'Érythrée (T 6).

L'enseignement d'Isocrate a eu sur lui une forte influence. Il lui doit l'allure oratoire de son style, notée par Quintilien et Dion Chrysostome (T 21, 45). C'est

6. Glotz, *H.G.* III. p, 369.
7. T 6 b, 20 a, 24, 38 ; Cic. *De Orat.* III, 36 ; *Brut.* 204 ; Quint. II, 8, 11 ; X, I, 74. Contesté par E. Schwartz, *RE*, VI, 9 et par Jacoby, *Komm.*, p. 352, mais maintenu avec raison par Laqueur, *Theopompos*, 2186-2189.
8. Ps. Plut. *Vie des X orat.*, 6, 837 B.

vraisemblablement Isocrate qui l'orienta avec Ephore vers l'étude de l'histoire; qui lui fit prendre conscience de la grandeur de Philippe, auquel il s'adressait en 346 dans son *Philippe* en l'adjurant de réaliser la réconciliation et l'union des Grecs pour faire la guerre à la Perse. Il serait sans doute exagéré de dire qu'Isocrate lui a inspiré le sujet de sa grande œuvre historique, les *Philippiques*; mais il n'a certainement pas été étranger à la conception de cet ouvrage. Comme Isocrate, Théopompe a composé des discours d'apparat, dont nous n'avons malheureusement que les titres : un *Laconique*, un *Corinthiaque*, un *Olympique*, et, comme son maître, un *Panathénaïque*. Isocrate a écrit un discours adressé à Nicoclès, fils du dynaste de Salamine, Evagoras; Théopompe en a rédigé un à l'adresse d'Evagoras II, frère et successeur de Nicoclès, de 360 à 351 environ. Denys d'Halicarnasse, après avoir loué en lui le plus illustre des élèves d'Isocrate, lui attribue « de nombreux discours panégyriques et délibératifs »[9]. Il s'est vanté lui-même d'avoir écrit vingt mille lignes de discours *épidictiques*[10]. Mais cet élève dut afficher souvent une grande indépendance à l'égard de son maître : il avait un tempérament bouillant et original, un esprit toujours aiguisé et, à coup sûr, un fort mauvais caractère. Ce qui est certain, c'est que dans le domaine du style, il montrait une audace exubérante que le professeur devait réfréner[11].

Théopompe était riche. Il déclare lui-même, avec quelque hauteur dédaigneuse, qu'il n'a pas eu besoin d'écrire des discours pour les autres ni de donner un

9. T 48; DION HAL., *Ad Pomp.* 6 = T 20 a; BELOCH, *G.G.*, III, 2, p. 100-101.

10. F 25 = PHOTIUS, *Bibl.* 176, 120 B 30.

11. CIC. *De Orat.* III, 36 = T 39 : *exultantem verborum audacia*; QUINT. II, 8, 11; *Vie anonyme d'Isocrate* (édition d'Isocrate par G. MATHIEU, I, p. XXXVI).

enseignement pour en tirer des revenus, comme le faisaient Isocrate et Théodecte, qui n'avaient pas de ressources [12]. Sa fortune lui permit de voyager : d'après son témoignage il n'était pas en Grèce de lieu public ni de ville importante où il ne fût pas allé et n'ait pas prononcé de discours qui lui aient valu une grande réputation d'éloquence. D'après les titres cités plus haut de ses harangues, nous pouvons supposer qu'il a séjourné à Sparte, à Corinthe, à Olympie. Sa participation au concours institué pour faire l'éloge funèbre de Mausole l'a conduit à Halicarnasse. Une lettre de Speusippe à Philippe (T 7) nous apprend qu'il a résidé à la cour de Pella. Ces voyages doivent se situer entre 353 et 338. Son séjour en Macédoine est aussi antérieur à son bannissement : il ne pouvait guère songer à se rendre auprès de Philippe après avoir été condamné, à tort ou à raison, pour une attitude hostile aux intérêts macédoniens dans sa patrie.

Sa fortune lui permit encore de réunir une immense documentation pour son œuvre, les *Philippiques*, qu'il considérait comme l'ouvrage de sa vie [13]. Il s'informa, certainement sur place, des mœurs des Grecs et des Barbares, des législations et des constitutions; il entra en relation avec les premiers hommes de son temps, généraux, hommes d'État et et philosophes. L'immensité et le sérieux de cette documentation ont fortement impressionné les Anciens qui ont pu lire son livre, comme Denys d'Halicarnasse en donne le témoignage.

Rentré dans sa patrie grâce à l'intervention d'Alexandre, Théopompe devint son partisan zélé, on peut même dire son agent politique. Il lui adressait des rapports, réunis ensuite sous le titre de *Conseils à Alexandre* [14],

12. F 25 = Photius, *ibid.*
13. T 18 a = Ath. III, 85 A; F 26 = Dion. Hal., *Ad Pomp.*, 6.
14. Συμβουλευτικὸς πρὸς Ἀλέξανδρον, T 48; Cic. *Att.* XII, 40, 2.

où il le tenait au courant des menées de ses adversaires. Parmi eux se trouvait le sophiste Théocritos, qui avait autrefois reproché à Aristote son amitié avec Philippe et Alexandre. Pendant qu'Alexandre était dans l'Inde et que son retour semblait improbable, les partisans de la Perse avaient relevé la tête à Chios. Théopompe le dénonça au roi. Il dénonça également la conduite scandaleuse d'Harpale, qui entretenait ses maîtresses à grands frais [15]. Cette activité ne manqua pas d'aviver les haines vigoureuses que les attaques et les médisances contenues dans les *Philippiques* contre un peu tout le monde avaient déjà fait naître. Après la mort d'Alexandre il fut à nouveau chassé de sa patrie et, repoussé de partout, il essaya de trouver refuge en Égypte auprès de Ptolémée. Celui-ci, le considérant comme un dangereux intrigant, voulut le faire mettre à mort, mais ses amis réussirent à l'en dissuader.

Photius, qui rapporte cet épisode, parle du « roi Ptolémée ». D'où Müller conclut qu'il est postérieur à 305, la date ou Ptolémée prit le titre royal [16]. Mais il ne faut pas prendre cette expression à la lettre, car Photius précise « après la mort d'Alexandre », précision qui serait bien inutile pour désigner une date largement postérieure. Il faut plutôt penser à une date assez voisine de la mort du conquérant (323). La mésaventure de Théopompe doit prendre place dans la réaction antimacédonienne qui suivit la mort d'Alexandre. Une date proche de 320 semble acceptable.

C'est le dernier renseignement que nous possédions sur la vie de Théopompe. On ignore la date de sa mort.

Cette existence a été remuante et bien remplie. Elle a

15. STRAB. XIV, 1, 34; H. BERVE, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*, II, p. 176. Sur Théocritos et Harpale, voir plus loin p. 35

16. T 2 = PHOTIUS, *Bibl.* 176, 120 B 16; MÜLLER, *FHG.* I, p. LVIII.

mêlé, après un sérieux apprentissage oratoire, l'exercice de l'éloquence d'apparat aux recherches érudites et même à un certain rôle politique. A travers de maigres indications on entrevoit des voyages incessants à travers le monde grec et jusqu'aux limites du monde barbare. Il a été le témoin curieux et passionné d'une période exceptionnelle de l'histoire grecque : l'ascension de la Macédoine sous le génie de Philippe. La guerre entre Athènes et ses alliés (357-355), la troisième Guerre Sacrée (357-346), la guerre d'Olynthe, le long duel de Philippe et d'Athènes avec ses nombreuses péripéties, ses multiples théâtres et ses arrière-plans diplomatiques jusqu'à la bataille de Chéronée, les préparatifs de Philippe pour la lutte suprême contre la Perse, tous ces événements se sont déroulés pour ainsi dire sous les yeux de Théopompe. Ses séjours à Athènes et à Chios, ses pérégrinations et ses contacts avec de nombreux dirigeants lui ont fourni les meilleurs postes d'observation et les vues les plus lucides sur l'histoire de son temps. Les circonstances et ses dons naturels devaient faire de lui un historien de premier ordre, dont l'œuvre a été admirée de toute l'Antiquité.

2. L'œuvre de Théopompe :
Les écrits oratoires et polémiques

Denys d'Halicarnasse[1] classe en trois groupes les œuvres de Théopompe : 1° les discours panégyriques et délibératifs; 2° un recueil intitulé *Lettres de Chios* (Ἐπιστολαὶ Χιακαί); 3° les ouvrages historiques comprenant les *Helléniques* et les *Philippiques*. C'est la plus grande partie, mais non la totalité de l'œuvre de l'écrivain. Il est vrai que Denys ajoute : et d'autres écrits dignes de mention. Le notice de la Souda (T 1) cite en outre un *Epitomé des Histoires d'Hérodote*, en deux livres. Une liste trouvée à Rhodes énumère (T 48) d'autres titres qu'on rangera soit parmi les discours panégyriques et délibératifs, soit dans des genres différents. A la catégorie panégyrique appartenaient un *Laconique*, un *Corinthiaque*, un *Olympique* et un *Panathénaïque*; au genre délibératif, un écrit intitulé *Conseils* (Συμβουλευτικός) *à Alexandre*; au genre épidictique, le *Mausole* (éloge prononcé à la mort du dynaste), et peut-être un *Éloge d'Alexandre* (le titre n'est pas assuré) et un *Philippe*, dont la nature n'est pas connue. Cette liste contient en outre un écrit adressé à Evagoras, peut-être une lettre, enfin une *Diatribe contre Platon*. Il faut mettre à part un écrit polémique faussement attribué à Théopompe par la malveillance de son rival Anaximène : le *Tricaranos*, mentionné par Josèphe et Pausanias[2],

1. Dion. Hal., *Ad Pomp.* 6 = T 20 a.
2. Josèphe, *C. Apion*, I, 221; Paus. VI, 18, 5.

Mais l'œuvre de beaucoup la plus importante était l'œuvre historique : elle était de sept à huit fois plus étendue que l'œuvre épidictique puisque l'auteur lui-même l'évaluait à 150000 lignes (F 25). Il est difficile de dire s'il comprenait dans ce total les deux livres de l'*Epitomé d'Hérodote*, qui était sans doute une œuvre de jeunesse, un exercice dicté à la fois par l'apprentissage de la rhétorique et le goût déjà prononcé de l'histoire[3]. Ses deux œuvres maîtresses étaient beaucoup plus étendues et disproportionnées entre elles : les *Helléniques* avaient douze livres et les *Philippiques* atteignaient la somme monumentale de cinquante-huit livres (T 13, 14, 18).

On ne sait rien des discours d'apparat qui s'intitulaient *Laconique*, *Corinthiaque*, *Olympique*, *Panathénaïque*. On ne peut faire que des hypothèses. Lysias, après Gorgias, avait composé un *Discours olympique*, dans lequel il s'élevait violemment contre la participation de Denys le Tyran aux jeux Olympiques et engageait les Grecs à renverser sa tyrannie et à commencer par piller sa tente enrichie d'or et de pourpre[4]. Au temps de Théopompe la participation de Denys aux fêtes d'Olympie a trouvé un parallèle exact dans celle d'Hermias, tyran d'Atarnée, invité par les Éléens. Théopompe détestait Hermias, dont il a tracé un portrait fort malveillant dans ses *Philippiques* (F 291). Ne peut-on pas supposer que pour rivaliser avec son devancier, il a composé sur le même sujet une invective contre l'accueil du tyran à Olympie ? C'eût été bien dans sa manière ; car il avait l'invective facile et il

3. Laqueur, *Theopompos*, 2188. A. Momigliano, Studi su la storiografia del IV secolo A.C., *Riv. di Fil.* 59, 1931, p. 336 s., veut placer la rédaction de l'*Epitomé* après celle des *Helléniques*.
4. Dion. Hal., *Lys.* 29.

jugeait avec dédain les orateurs qui l'avaient précédé, estimant que l'éloquence avait fait depuis de grands progrès (F 25). Dans ce cas l'*Olympique* aurait été composé entre l'accession d'Hermias à la tyrannie en 350 et sa mort en 341.

Le *Corinthiaque* ne permet pas la moindre supposition, à moins de penser que ce discours fut en relation avec la création de la Ligue de Corinthe, qui donnait au roi de Macédoine l'hégémonie sur la Grèce. On objectera qu'à ce moment-là Théopompe et son père étaient sous le coup d'une sentence de bannissement à cause d'un laconisme qui allait contre la politique de la Macédoine. Mais célébrer la Ligue de Corinthe n'était-il pas un moyen de rentrer en grâce, sinon auprès de Philippe mort en 336, du moins auprès d'Alexandre [5] ?

Comme Isocrate, Théopompe a composé un *Panathénaïque.* Était-ce pour rivaliser avec son maître ? Il est impossible de l'affirmer. Mais une particularité doit retenir notre attention. Isocrate, dans son discours, après avoir vigoureusement condamné le régime de Sparte, son manque de culture, son système d'éducation et sa politique de division des Grecs, introduit un de ses élèves, un laconisant, qui prend la défense de la cité attaquée [6]. On a cherché à percer l'identité de ce contradicteur. Ce n'est pas un Athénien et il a fait partie d'un gouvernement oligarchique. Blass objecte que Théopompe n'a pas pu faire de politique puisqu'il était exilé depuis l'enfance. Mais on a vu plus haut qu'il

5. Une scholie de PINDARE (*Ol.* XIII, 32 b = F 285 b) pourrait bien se rapporter à ce *Corinthiaque* : elle rappelle les prières des Corinthiennes à Aphrodite pour que la déesse inspire à leurs maris le désir de se battre contre les Mèdes, et elle cite une inscription relative à cet événement. Le ton et le procédé évoquent l'éloge d'une ville, et l'épisode trouve sa place naturelle dans un récit de la fondation de la Ligue de Corinthe destinée à faire la guerre aux Perses.
6. ISOCR., *Panath.*, 233-263.

avait la quarantaine lorsqu'il fut banni. Au surplus son bannissement n'aurait aucune raison s'il n'avait pas eu une activité politique. Rien n'empêche donc de donner son nom au contradicteur passionné d'Isocrate[7]. En tenant compte de la malveillance de Théopompe pour le régime et les mœurs d'Athènes (F 105, 281, 290), on peut supposer que son *Panathénaïque* était une réplique à celui d'Isocrate, destinée à montrer les faiblesses de la démocratie athénienne et la supériorité de l'État spartiate.

Comme on l'a noté plus haut, Théopompe a écrit un discours adressé à Evagoras II, le fils de cet Evagoras de Chypre dont Isocrate a composé l'éloge funèbre. Mais l'ouvrage s'apparentait plutôt à l'exhortation *A Nicoclès*, le fils d'Evagoras I, sur les devoirs d'un bon roi, qu'Isocrate composa aux environs de 370. Théopompe a-t-il voulu imiter son maître ou rivaliser avec lui? Le premier motif est le plus vraisemblable si l'on considère les dates. En effet Evagoras a régné de 360 à 351 environ[8], période qui correspond aux années où Théopompe reçut la formation oratoire. Le discours *A Evagoras* est donc une œuvre de jeunesse.

Théopompe a encore écrit une *Diatribe contre l'école de Platon*. Il en reste un bref passage, cité par Arrien dans le *Manuel d'Épictète*[9]. D'après ce fragment Théopompe reprochait à Platon de vouloir définir tous les termes : « Personne avant toi, écrivait-il, n'a rien dit de bon ou de juste. Ou serait-ce sans comprendre la

7. Isocr., *ibid.*, 200, 237, 242 : F. Blass, *Attische Beredsamkeit*, II, p. 322, n. 5; F. Ollier, *Le Mirage spartiate*, p. 339, n. 1.
8. Beloch, *G.G.* III, 2, p. 100. Evagoras II fut chassé de Chypre lors de la révolte de l'île contre la Perse en 351. Il essaya plus tard, en 346, de reconquérir sa souveraineté. Mais il fut pris et mis à mort (Diod. XVI, 46, 2-3). Il est peu probable que le discours de Théopompe appartienne à la période de sa chute.
9. Arr. *Épict.* II, 17, 5-6 = F 275.

signification de chacun de ces termes que nous prononçons des mots obscurs et vides de sens? » Comme on voit, Théopompe interpellait directement Platon. La *Diatribe* a donc été écrite avant la mort du philosophe en 349/8 [10]. Le ton en était extrêmement violent. D'après le témoignage d'Athénée [11], l'auteur accusait Platon de plagiat : ses dialogues, disait-il, sont pour la plupart inutiles et mensongers; beaucoup ne sont pas de lui, mais tirés des traités d'Aristippe, quelques-uns des traités d'Antisthène, beaucoup encore de ceux de Bryson d'Héraclée. On voit que Théopompe n'était pas scrupuleux sur le choix des arguments.

Il doit son hostilité à Platon à deux influences : celle d'Isocrate et celle d'Antisthène. La rivalité entre Isocrate et Platon tenait à l'incompatibilité de leurs tempéraments, mais surtout à l'opposition fondamentale entre le philosophe, chercheur de la vérité, et le rhéteur satisfait de l'opinion. La querelle remontait loin. Déjà vers 385, dans l'*Euthydème*, Platon présentait un personnage gonflé de suffisance, qui se croit d'une sagesse accomplie, un de ces hommes habiles à composer des discours destinés aux tribunaux, de ces bavards qui donnent un soin futile à des futilités. Il ne s'est jamais présenté devant un tribunal; il se tient à la frontière entre le philosophe et l'homme d'État et accuse les vrais philosophes de lui nuire dans l'esprit

10. SPEUSIPPE, dans la fameuse *Lettre à Philippe*, du recueil des *Lettres socratiques*, 28, se plaint des attaques de Théopompe contre Platon et reproche au roi de lui avoir donné l'hospitalité alors qu'il a été repoussé de partout. Avant 349, ce détail est anachronique; il ne fut vrai qu'au temps d'Alexandre (cf. T 2 et ci-dessus p. 23). Néanmoins, si l'on admet que la *Lettre* repose sur un fonds de vérité, on en déduira que Théopompe a séjourné auprès de Philippe vers 350. — L. BERTELLI, La lettera di Speusippo a Filippo. Il problema dell'autenticità, *Atti della Accademia delle scienze di Torino*, 111, 1977, p. 75-111, pense que ce document est plutôt une rédaction d'école.

11. ATH. XI, 508 CD = F 259.

public. On a depuis longtemps reconnu Isocrate dans ce portrait acide [12]. Il est aggravé par un éloge ironique d'Isocrate à la fin du *Phèdre*, vers 370 : c'est un bon jeune homme, qui a des dons naturels et qui surpassera, quand il aura un peu vieilli, tous les orateurs : « comme si c'étaient des enfants », car il possède « une certaine philosophie » [13]. Tout le *Phèdre* est une polémique contre la rhétorique des logographes, dépourvus de formation philosophique et guidés seulement par la routine et la pratique. Les attaques de Platon contre les rhéteurs et les sophistes ne se comptent plus : elles s'étalent dans le *Sophiste*, où ils sont traités de charlatans et de magiciens ; elles inspirent une violente diatribe contre les orateurs judiciaires, qui se tournent vers le mensonge et l'injustice, dans le *Théétète* (vers 369) [14].

Isocrate n'était pas en reste et rendait coup pour coup. Platon n'avait-il pas ridiculisé la vanité et le suffisance ignorante de son beau-père, le rhéteur Hippias, dont il avait épousé la fille Plathanè ? Dans l'*Éloge d'Hélène*, qui contient peut-être une réplique au *Phèdre*, il raille « ceux qui soutiennent l'identité du courage, du savoir et de la justice, affirmant que nous ne possédons naturellement aucune de ces vertus et qu'il n'existe qu'une seule science qui les concerne toutes » [15]. C'est la doctrine du *Protagoras*. Dans la

12. Plat. *Euthyd.*, 304 d-305 e. Excellent commentaire de ce passage dans l'édition de L. Méridier (coll. Budé), p. 133-138.

13. Plat. *Phèdre*, 278 e-279 b. Commentaire de cet éloge dans l'édition de L. Robin (coll. Budé), p. CLXXIII-CLXXV. Une partie de ce dialogue (261 a-269 c) est une critique mordante de l'art oratoire.

14 Plat. *Soph.* 234 e-235 b ; *Théét.* 172 c-173 b. Voir aussi *Gorg.* 458 e s. La mort de Platon n'éteignit pas la querelle. La *Lettre à Philippe* de Speusippe, même si elle n'est pas authentique, porte témoignage de la polémique continue de l'Académie contre Isocrate. Cf. M. Isnardi Parente, *Speusippo. Frammenti*, Napoli, 1980, p. 402.

15. Isocr. *Hél.*, 1.

République Platon avait accusé de rendre la philosophie odieuse au peuple ceux qui se sont introduits chez elle et, en usant de l'injure et de la hargne, l'ont réduite à des questions de personnes d'une manière indigne. Isocrate lui réplique dans l'*Antidosis* (354) que, loin de cultiver la haine, il ne veut rien de dire de désagréable et n'avoir recours qu'à la vérité [16]. Dans le même discours il engage les jeunes gens à étudier un peu les doctrines « des princes de l'éristique et des professionnels de l'astronomie et de la géométrie » (Platon est clairement visé), mais sans s'y abîmer, parce qu'elles ne servent à rien dans la conduite des affaires publiques et privées [17]. Même après la mort de Platon, dans le *Philippe*, composé en 346, il raille l'inefficacité des lois et des constitutions rédigées par les sophistes [18]. On doit remarquer qu'il n'a jamais nommé Platon dans les œuvres conservées et qu'il s'est contenté de procéder par allusions.

Théopompe, plus jeune, plus bouillant, a montré moins de retenue. On s'est demandé si sa *Diatribe* était une défense de la rhétorique contre les attaques de Platon ou un libelle destiné à disputer à l'Académie la faveur de Philippe de Macédoine [19]. Platon avait favorisé l'avènement de Philippe en conseillant au roi Perdiccas III, par l'intermédiaire d'Euphraios d'Oréos,d'associer son frère Philippe au pouvoir [20], Le titre du pamphlet de Théopompe *Contre l'école de Platon* suggère une base assez large, une critique à la fois de l'enseignement des philosophes et de l'activité

16. Plat. *Resp.* 500 b ; Isocr. *Antid.* 260.
17. Isocr. *Antid*, 261-269.
18. Isocr. *Phil.* 12.
19. *FGrH.* 115, *Komm.* p. 390 ; Laqueur, *Theopompos*, 2187.
20. Ath. XI, 506 EF. Il semble que plus tard les relations entre Philippe et Platon s'étaient refroidies. D'après Diogène Laërce, III, 40, le roi lui avait adressé un blâme.

de ses disciples. Isocrate, de son côté, ne désignait jamais Platon que par une périphrase collective.

L'influence d'Antisthène sur Théopompe est moins évidente. Elle semble d'abord en contradiction avec celle d'Isocrate, qui s'est aussi attaqué à Antisthène : au début de l'*Éloge d'Hélène* il fustige « ceux qui ont atteint la vieillesse (Antisthène était né vers 455) en affirmant qu'il n'était possible ni de dire ni de contester des erreurs ni d'opposer deux développements sur les mêmes thèmes ». Or Diogène Laërce rapporte qu'Antisthène avait écrit sur l'impossibilité de se contredire, et Aristote résume son argumentation : il a pensé qu'on ne peut exprimer une chose que par les seuls termes qui lui sont propres et qu'on ne fait qu'affirmer le même du même[21]. Antisthène avait écrit une réfutation du plaidoyer d'Isocrate *Contre Euthynous*, « le discours sans témoignage » ; l'orateur en avait conçu quelque amertume, qu'il exprime dans le *Panégyrique*[22]. Théopompe était trop jeune pour avoir suivi l'enseignement d'Antisthène, qui mourut en 360. Néanmoins il a connu ses écrits et il les a admirés. D'après Diogène Laërce, de tous les disciples de Socrate, Antisthène est le seul qu'il ait loué, vantant sa maîtrise et la douceur de son commerce qui séduisait chacun[23]. Il reprenait même dans sa *Diatribe* un argument d'Antisthène contre la doctrine platonicienne des Idées. Il a écrit en effet : « Une substance douce est composée de tels éléments, mais non la douceur ». Cette réflexion fait écho à un fragment d'Antisthène : « L'objet nous est plus connaissable et plus direct que la qualité... Antisthène convient qu'il voit le cheval, mais ne voit pas la chevalerie ; l'un est vu par les yeux, l'autre saisie par le raisonnement ;

21. Isocr. *Hél.* 1 ; Diog. L., III, 35 ; Arstt. *Métaph.* V, 29, 1024 b.
22. Diog. L., VI, 15 ; Isocr. *Panég.* 188.
23. Diog. L., VI, 14 = F 295.

l'un précède en tant que cause, l'autre suit comme résultat; l'un est corporel et composé, l'autre simple et incorporel »[24]. On a expliqué l'attitude de Théopompe par l'hostilité à Platon, qu'il avait en commun avec le philosophe[25]. En effet Antisthène avait composé contre Platon un dialogue intitulé *Sathon*, « le costaud », par un jeu de mots sur le nom de Platon, « le large », qui n'était qu'un pseudonyme (il s'appelait en réalité Aristoclès)[26]. Théopompe avait donc à concilier sa fidélité à Isocrate avec son admiration pour Antisthène. Cela lui fut d'autant plus facile qu'Antisthène était mort. Plus tard, son œuvre historique a continué d'attester la double influence de la rhétorique d'Isocrate et, comme on le verra plus loin, de la philosophie et de la morale d'Antisthène[27].

De la *Lettre à Philippe* nous avons un fragment (F 250), et des *Conseils à Alexandre* trois fragments (F 252, 253, 254). Le fragment à Philippe est un jugement sur Hermias; nous reviendrons plus loin sur le portrait que Théopompe a tracé d'Hermias. La minceur du fragment ne permet pas de juger du contenu de la lettre. Il est possible, qu'à l'instar de son maître Isocrate, il ait exhorté le roi à entreprendre la guerre contre la Perse. En dépit du doute de Jacoby[28], la lettre a été écrite du vivant d'Hermias : ses relations avec l'école de Platon et sa participation aux jeux Olympiques sont données au présent. Théopompe présente son personnage en phrases antithétiques : bien que barbare, Hermias philosophe avec les Platoniciens; bien qu'esclave, il fait courir ses attelages aux panégy-

24. F 359; *Antisthenis fragmenta*, éd. Caizzi, fr. 50 B.
25. *FGrH, Komm.*, p. 393.
26. ANTISTHÈNE, fr. 36-37 B Caizzi.
27. Ci-après p. 235 s.
28. *FGrH, Komm.*, p. 390.

ries ; bien que souverain de quelques écueils, il a acquis la renommée des puissants. Dans ces traits balancés, les restrictions font ressortir le mérite d'Hermias, qui a su surmonter ses infériorités pour devenir une puissance. Ses relations avec les Platoniciens ne pouvaient être qu'une recommandation auprès de Philippe qui leur témoignait sa faveur. La lettre de Théopompe serait donc antérieure au traité secret que Philippe conclut avec Hermias dans l'été 342 et qui assurait au Macédonien une tête de pont en Eolide : en invoquant la puissance du tyran et ses relations amicales avec le monde grec, Théopompe l'incitait à conclure alliance avec lui.

Cicéron a eu entre les mains les *Conseils à Alexandre*, qu'il considère comme un modèle du genre συμβουλευτικόν [29]. Les fragments qui restent dénoncent à Alexandre deux personnages, dont le portrait est à la fois un échantillon de l'art de Théopompe dans la peinture des caractères et une véritable « fiche de renseignements ». Le premier est Théocritos, un de ses compatriotes, qu'il dépeint comme un enrichi : « Il boit, dit-il, dans des coupes d'argent et d'or, et toute la vaisselle de sa table est de la même façon, lui qui auparavant n'avait non seulement pas de quoi boire dans des coupes d'argent, mais pas même de cuivre, et buvait dans des coupes en terre, et encore étaient-elles quelquefois ébréchées » [30]. On rapprochera ce passage d'un propos de Théocritos rapporté par Plutarque. Alexandre avait ordonné aux Grecs de lui fournir des vêtements de pourpre pour fêter ses victoires et obtenu d'eux les sommes nécessaires. Théocritos déclara qu'il comprenait, devant ces dépenses ruineuses pour les

29. Cic. *Att.* XII, 40, 2 = F 251.
30. F 252 = Ath. VI, 230 F.

assujettis, ce que signifiait l'expression d'Homère « la mort de pourpre »[31]. Convenait-il à cet enrichi de se plaindre d'un tribut trop lourd?

La seconde cible de Théopompe n'était pas un mince rhéteur, mais un dignitaire d'Alexandre, Harpale, son ami de jeunesse et son trésorier. Résidant à Babylone pendant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, il y menait une existence fastueuse, dépensant sans compter l'argent commis à sa garde. Quand le roi fut de retour, en 324, redoutant les châtiments qui avaient déjà frappé les fonctionnaires infidèles, il s'enfuit en Grèce. Théopompe écrit à Alexandre : « Fais ton enquête et apprends auprès des Babyloniens comment il honora (sa maîtresse) Pythionikè lorsqu'elle mourut. Cette femme avait été l'esclave de Bacchis, la joueuse de flûte, et celle-ci l'avait été elle-même de Sinope, une Thrace qui avait transporté sa galanterie d'Egine à Athènes, si bien que Pythionikè n'était pas seulement trois fois esclave, mais trois fois catin. Harpale préleva plus de deux cents talents pour lui élever deux monuments, ce qui étonna tout le monde, vu que ni lui ni aucun autre gouverneur n'avait encore embelli la sépulture de ceux qui étaient tombés en Cilicie pour ta royauté et pour la liberté de la Grèce. On peut voir ces monuments de la courtisane Pythionikè, l'un à Athènes, l'autre à Babylone, achevé depuis longtemps. A cette femme qui s'offrait notoirement au premier venu pour un tarif uniforme il a osé, lui qui se prétendait ton ami, consacrer un sanctuaire et une enceinte, et donner au temple et à l'autel le nom de Pythionikè Aphrodite, méprisant à la fois le châtiment des dieux et insultant aux honneurs qui te sont rendus »[32].

31. Plut. *De puer. ed.*, 14, 11 A; *Iliade*, V, 83; XVI, 334; XX, 477 (πορφύρεος θάνατος).
32. Ath. XIII, 595 A-C. = F 253.

Ce réquisitoire accablant accumule les chefs d'accusation : vie scandaleuse, péculat, impiété, lèse-majesté.

Mais Théopompe ne lâche pas son accusé. Harpale tout en honorant le souvenir de la défunte, avait songé à la remplacer. Un fragment, qui est vraisemblablement le complément du précédent [33], expose la suite de ses débauches. Il fit venir d'Athènes Glykéra, une autre courtisane. Il lui éleva une statue de bronze à Rhossos en Syrie, là même où il devait dresser celle d'Alexandre et la sienne ; il lui permit de résider dans le palais de Tarse, où le peuple venait se prosterner devant elle, l'appelait reine et lui rendait les honneurs qui n'étaient dus qu'à la mère et à la compagne du roi [34].

Ce rapport devait particulièrement irriter Alexandre. Non seulement Harpale continuait ses débordements, mais encore il faisait rendre à sa nouvelle maîtresse un hommage exorbitant — la *proskynèse* — que le roi n'avait pas pu obtenir de ses Macédoniens. Théopompe était un redoutable procureur : il trouve le grief précis, il sait le mettre en valeur par des circonstances aggravantes et l'accompagner de rapprochements indignés. De cet Harpale à qui les trésors de l'Asie étaient montés à la tête il a fait un Sardanapale dont les dissipations relèvent de la lèse-majesté [35].

33. F 254. Ce fragment se compose de deux passages d'Athénée (XIII, 586 C ; 595 DE). Il se réfère à une *Lettre de Chios* dans le premier, qui présente avec le second — que nous avons cité — quelques différences : Harpale avait défendu qu'on lui décernât une couronne sans en décerner une aussi à Glykéra ; la statue qu'il lui avait fait dresser était *à côté* de celle d'Alexandre et de la sienne. Sans doute les *Lettres de Chios* constituèrent un recueil où étaient réunies (par Théopompe lui-même ?) les lettres qu'il avait adressées à différents personnages : Evagoras, Philippe, Alexandre.

34. Cf, Diod. XVII, 108, 4-6 ; Plut. *Phoc.* 21, 3-22, 3. Dicéarque (Ath. XIII, 594 EF) s'indigne du luxueux tombeau de Pythionikè. Pausanias (I, 37, 5) et Plutarque (*Phoc.* 22, 2) ont vu ce monument sur la route d'Éleusis. Le premier l'a trouvé magnifique, mais le second estime qu'il ne vaut pas le prix qu'il a coûté.

35. Il paraît difficile d'inclure dans le rapport à Alexandre un

On a supposé qu'il était un agent politique d'Alexandre. Laqueur le croit invraisemblable parce que les faits qu'il a rapportés au roi n'avaient rien de secret[36]. L'objection serait valable si nous possédions en entier l'une de ses lettres à Alexandre; mais les trois fragments que nous avons ne sont pas décisifs. D'autre part, un informateur est parfois obligé d'ajouter le connu à l'inconnu pour la cohérence de son rapport. Théopompe, curieux, fureteur, intrigant même, savait beaucoup de choses, de celles qui ne s'étalent pas sur la place publique : ses *Philippiques* confirment sur ce point le témoignage de Denys[37].

La propension de Théopompe à voir le mal partout et à le dénoncer lui fit une réputation de médisance et de malveillance. Elle permit à son ennemi Anaximène de Lampsaque de publier sous son nom un pamphlet intitulé *Tripoliticos* ou *Tricaranos*, qui contenait les attaques les plus virulentes contre les trois grandes cités de la Grèce, Athènes, Sparte et Thèbes, afin d'aviver la haine contre l'auteur supposé. Anaximène avait, dit Pausanias, un grand talent pour imiter le style des sophistes; ce fut un jeu pour lui d'imiter celui de Théopompe, dont les âpres jugements sur ces trois villes, répandus à travers son œuvre historique, ne pouvaient que donner du crédit à l'ouvrage du faussai-

passage de PLUTARQUE (*Demosth.* 25, 7-8 = F 330) relatif à la fuite d'Harpale à Athènes et à ses distributions d'argent aux orateurs. JACOBY (*Komm.* p. 396) veut le rattacher aux *Philippiques*, qui étaient certainement achevées à cette date (324). Les mss. de Démosthène attribuent ce passage à Théophraste, leçon retenue par R. FLACELIÈRE dans son édition des *Vies*. Les *Lettres à Alexandre* concernaient la conduite d'Harpale en Asie.

36. H. BERVE, *Das Alexanderreich auf prosopographischer Grundlage*, II, p. 177. Rejeté par LAQUEUR, 2220. Admis par JACOBY, *Komm.* p. 390.

37. DION HAL., *Ad Pomp.* 6, 7.

re. Aussi accrut-il, dans toute la Grèce, la haine contre Théopompe [38].

Les jugements des Anciens ont relevé l'imitation d'Isocrate dans le style de Théopompe, imitation qui devait être particulièrement sensible dans ses écrits rhétoriques. Mais ils ont aussi souligné les différences. Le style de l'historien était moins travaillé que celui de son maître; c'est dire qu'il s'abandonnait facilement à son inspiration. Denys d'Halicarnasse lui trouve plus de mordant et de véhémence et va même jusqu'à le comparer sur ce point à Démosthène en citant comme exemple à l'appui de son jugement les *Lettres de Chios*, dont on vient de constater l'âpreté [39].

38. Josèphe, *C. Apion*, I, 221; Paus. VI, 18, 5.
39. Phot. *Bibl.* 176, 121 A 23; Dion Hal. *Ad Pomp.* 6, 10; Cic. *De Orat.* II, 57; 94; III, 36; Quint., II, 8, 11; Gell. X, 18, 6. Cf. T 5 a.

3. L'ŒUVRE HISTORIQUE DE THÉOPOMPE : *LES HELLÉNIQUES*

Le tempérament de Théopompe le portait naturellement vers l'histoire. C'est dans ce genre qu'il pouvait le mieux développer ses dons et libérer ses penchants : sa curiosité immense et irrésistible, son goût de la rhétorique et de la polémique, ses partis pris politiques, sa facilité d'écrire et son abondance. Isocrate a mis l'histoire au service de l'éloquence : les allusions et les réminiscences historiques abondent dans ses discours. Le passé mythique de la Grèce, les guerres médiques, la guerre du Péloponnèse, la gloire d'Athènes, l'égoïsme de Sparte, les malheurs et les divisions du temps présent tiennent une grande place dans ses argumentations [1]. Théopompe a fait l'inverse : il a mis l'éloquence au service de l'histoire.

Son coup d'essai a été probablement l'*Epitomé de l'Histoire d'Hérodote*, en deux livres. Selon toute vraisemblance, dans cet abrégé, il supprimait les nombreuses et longues digressions d'Hérodote, l'histoire des Lydiens et celle de l'Égypte, réduisait l'histoire de Cyrus et de Cambyse au récit nécessaire pour expliquer la montée de la puissance perse jusqu'à l'avènement de

1. Voir R. von SCALA, Isokrates und die Geschichtschreibung, *Verhandl. der 41. Versammlung deutscher Philologen... in München*, 1891, p. 102-121 ; M. MÜHL. *Die politischen Ideen des Isokrates und die Geschichtschreibung*, Diss. Würzburg, 1917 ; M. NOUHAUD, *L'Utilisation de l'histoire par les orateurs attiques*, Paris, 1982, passim.

Darius, et il s'attachait surtout à l'origine et au déroulement des deux guerres médiques. Conformément à son goût pour l'étude psychologique, dont on verra plus loin le plein épanouissement, il s'étendait davantage sur la personnalité des protagonistes : Darius et Xerxès du côté perse, Miltiade et Thémistocle dans le camp des Grecs.

Ce qui reste de cet ouvrage est plus que misérable. Ce sont uniquement des citations lexicographiques, qui définissent des termes ou notent leur emploi insolite. Jacoby en a recensé quatre, expressément tirées de l'*Epitomé* (F 1-4). Müller a cru pouvoir en retenir trois autres qui sont dépourvues de référence [2]. La première (fr. 5) concerne le mot ζειρά, qui désignait selon certains un genre de tunique, selon d'autres une ceinture, ou encore un mantelet porté sur les épaules. Hérodote mentionne deux fois ce vêtement dans le dénombrement de l'armée de Xerxès (VIII, 69; 75). Dans le premier cas il habille les Arabes; dans le second, les Thraces le portent par-dessus leur tunique [3]. Comme on ne peut pas attendre de l'abrégé de Théopompe un détail aussi mince, nous pensons que Jacoby a eu raison de ranger cette citation parmi les fragments dont la place est incertaine (F 304).

Müller a encore tiré de la Souda le mot ἔμπηρα, qui signifie « estropié » et qui est accompagné de la citation : « Les femmes mettaient au monde des êtres *estropiés* et difformes; ceux qui avaient oublié ce qu'ils avaient osé faire allèrent à Delphes ». Il est possible de rapprocher cette citation d'un passage d'Hérodote (I, 167) relatif à un acte barbare de piraterie des habitants d'Agylla en Étrurie contre des navigateurs phocéens :

2. *FHG.* IV, p. 643.
3. Xénophon (*An.* VII, 4, 4) mentionne aussi la ζειρά : c'est un manteau des cavaliers thraces, qui descend jusqu'aux pieds.

ils les avaient sauvagement lapidés et, depuis, quiconque passait près du lieu du supplice, homme ou animal, devenait estropié et contrefait, prodige qui les conduisit à consulter l'oracle de Delphes. En admettant qu'il s'agisse du même événement dans les deux cas, il est énoncé différemment, et il est si infime qu'il n'a pas pu figurer dans un abrégé.

On en dira autant du mot κατεχόρδησεν, du verbe καταχορδέω, qui signifie « taillader ». La Souda le fait suivre de cette citation : « Ensuite il perdit la raison et dans sa démence *il se coupa lui-même en morceaux* ». Il n'est pas douteux que ces mots se rapportent au suicide du roi de Sparte Cléomène I, qu'Hérodote a raconté (VI, 75) ; mais le texte de la Souda n'est qu'un condensé de son récit.

Les *Helléniques* de Théopompe, comme celles de Xénophon, continuaient l'*Histoire* de Thucydide au point où celui-ci l'avait laissée inachevée, après la bataille de Kynossêma (septembre 411), et la menaient jusqu'à la bataille de Cnide (août 394), embrassant en douze livres une période de dix-sept ans [4]. Il en reste environ 25 fragments [5]. Cela ne suffit pas à faire connaître d'une façon précise la structure, le contenu, l'esprit et le style de cet ouvrage. On doit se borner à des remarques partielles.

L'anonyme qui a écrit une *Vie* de Thucydide énumère les événements que celui-ci n'a pas pu exposer

4. DIOD. XIII, 42, 5; XIV, 84, 7.

5. *FGrH.* F 5-23, auxquels on peut ajouter F 288, 324, 332, 333, 386, 390. — On a voulu attribuer à Théopompe les fragments des *Helléniques d'Oxyrhynchos*. Ed. MEYER, les a inclus sans hésiter dans son commentaire de Théopompe (*Theopomps Hellenika*, Halle a.S., 1909), approuvé par Busolt, Wilcken, Swoboda et Wilamowitz-Moellendorf. Cette identification est aujourd'hui abandonnée : cf. I. A. F. BRUCE, *An Historical Commentary on the Hellenica Oxhyrhynchia*, Cambridge, 1967, p. 23.

comme il en avait formé le projet quand il annonçait qu'il mènerait son récit jusqu'à la fin de l'empire athénien et à la prise des Longs-Murs et du Pirée [6]. C'était : la seconde bataille de Kynossêma (c'est ainsi que Thucydide appelait la bataille d'Abydos, racontée par Xénophon au début de ses *Helléniques*, I, 1, 2-7) ; le bataille de Cyzique, où Thrasybule, Théramène et Alcibiade remportèrent la victoire ; le combat naval des Arginuses, où les Athéniens vainquirent les Lacédémoniens ; et le sommet des malheurs de l'Attique, la bataille d'Aigos Potamos, où les Athéniens perdirent leurs navires et leurs espoirs. L'anonyme ajoute : leurs murs furent détruits, la tyrannie des Trente s'installa et la ville sombra dans de nombreux malheurs que Théopompe a exposés en détail [7]. Ces derniers événements n'étaient pas destinés à entrer dans le récit de Thucydide. Avec les précédents ils formaient la première partie du livre de Théopompe, embrassant la période de 411 à 404.

C. Müller et Ed. Meyer s'accordent à penser que l'historien traitait cette période — la fin de la guerre du Péloponnèse — dans ses deux premiers livres comme l'a fait Xénophon. Les dix livres suivants exposaient la période de l'hégémonie spartiate jusqu'à la défaite de Cnide, une histoire que Xénophon a traitée en deux livres à peine (*Hell.* III, 1-V, 8, 9) [8].

Cette thèse ne paraît pas acceptable. Elle est invraisemblable *a priori*. On notera d'abord que si la division en livres n'est pas originale chez Xénophon (elle est l'œuvre des bibliothécaires alexandrins), elle a toutes les chances de l'être chez Théopompe : à la date où il

6. Thuc. V, 26, 1.
7. *Anon. Vit. Thuc.*, 5 = T 5.
8. *FHG*, I, p. LXVIII-LXIX ; Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika*, p. 144.

écrivait, Ephore divisait déjà son *Histoire* en livres, dont chacun était précédé d'une préface [9]. Si Théopompe n'avait consacré que deux livres aux événements de sept années et réservé dix livres aux dix années suivantes, il aurait composé une œuvre bien mal équilibrée, qui n'aurait pas répondu à l'enseignement d'Isocrate. L'analyse des fragments confirmera ce point de vue.

Du livre I il reste deux fragments assurés. Le premier (F 6) indique la position de *Cardia* en Chersonèse : ce port est nommé dans les opérations de la flotte athénienne qui aboutirent à la bataille de Cyzique. C'est là, sur le côté ouest de la presqu'île, que ses vaisseaux se replièrent, craignant d'être attaqués par l'escadre péloponnésienne, et qu'Alcibiade, échappé aux prisons de Tissapherne, vint les rejoindre. On était à la fin de l'hiver 411/0 [10].

Le deuxième fragment (F 7) est une citation littérale : « Ils (les Athéniens) cinglèrent sur Chalcédoine et Byzance avec le reste de l'armée dans l'intention d'occuper *Chrysopolis* ». Après sa victoire, la flotte athénienne quitta Cyzique et se dirigea vers Byzance, sur la côte ouest du Bosphore, puis vers Chalcédoine, sur la côte est, au nord de laquelle se trouvait Chrysopolis, où un péage fut établi. L'explication de cette navigation sinueuse ne se trouve ni chez Xénophon, ni chez Diodore, mais chez Polybe : le courant venant du Pont-Euxin porte les navires vers Byzance, et de là il est plus facile dè naviguer vers Chalcédoine qu'en suivant uniformément le rivage asiatique [11]. Ce

9. Diod. V, 1, 4; Phot. *Bibl.*, 176, 121 a 41.
10. Xén. *Hell.* I, 1, 11; Diod. XIII, 49, 2.
11. Xén. *Hell.* I, 1, 22; Diod. XIII, 64, 2; Polyb. IV, 43-44 (cf. F. W. Walbank, *A Historical Commentary on Polybius*, I, Oxford, 1957, p. 495-496, avec les références aux données nautiques des Anciens).

simple détail prouve la minutie du récit de Théopompe. L'opération rapportée doit se situer au mois de juin 410[12].

C. Müller et Ed. Meyer (avec réserves) rattachent à ce livre I une citation de Strabon qui décrit d'après Théopompe la position de *Sestos* : petite ville, reliée à son port par un mur de 2 plèthres (59 m de largeur) et pour cette raison, à cause du courant (il s'agit du courant de la Propontide qui porte vers Sestos), maîtresse du passage (F 390). On n'a aucune certitude sur la place de cette description ; elle aurait même pu appartenir aux *Philippiques*. Néanmoins, elle est un témoignage de l'intérêt de Théopompe pour les détails géographiques[13].

Il ne subsiste qu'un fragment, assez énigmatique, du livre II : c'est le nom de l'harmoste spartiate *Pédaritos* (F 8). Ce personnage est connu par Thucydide : à la fin de l'été 412, il fut envoyé à Chios, où il fit mettre à mort les partisans d'Athènes ; il fut tué dans un combat contre les Athéniens, qui avaient débarqué dans l'île (hiver 412/1)[14]. Ces événements étaient étrangers à la période racontée par Théopompe ; néanmoins, comme ils s'étaient déroulés dans sa patrie, on comprend qu'ils l'aient intéressé. Ed. Meyer conjecture qu'il a pu opposer Pédaritos au navarque Cratésippidas qui, en 409/8, ramena les exilés à Chios et en chassa les démocrates au nombre de six cents[15]. En réalité, le

12. Beloch, *G.G.*, II, 2, p. 245.
13. Cf. Ed. Meyer, *Theopomps Hellenika*, p. 160. C. Müller inclut encore dans ce livre I des *Helléniques* un passage de Diodore (XIII, 105) qui rapporte la bataille d'Aigos Potamos, en remarquant que ce récit diffère beaucoup de celui de Xénophon (*Hell.* II, 1, 20-32). Or, la source de Diodore n'est pas Théopompe, mais Ephore (E. Schwartz, *RE.* V, 681), et il est impossible que la bataille d'Aigos Potamos ait pris place dans le livre I de Théopompe.
14. Thuc. VIII, 28, 5 ; 32, 2-3 ; 38, 3-4 ; 55, 3.
15. Ed. Meyer, *op. cit.*, p. 160 ; Diod. XIII, 65, 3.

navarque fut plus modéré que l'harmoste : il se contenta de bannir ses adversaires ; son prédécesseur les avait fait exécuter. Il est vraisemblable que Théopompe a fait un parallèle entre les événements de 412 et ceux de 409, qui présentaient des ressemblances. Dans ce cas, ce livre II conduisait le lecteur jusqu'à l'année 409/8.

Aucun fragment ne contient de référence au livre III. Ed. Meyer y inclut cependant deux courts passages [16]. Le premier rapporte que la ville de Thèbes-du-Mycale, en Asie Mineure, abandonna Milet pour passer du côté de Samos (F 23) [17]. Ed. Meyer place cet événement en 404/3, quand Lysandre installa un nouvel ordre à Samos. On ne voit pas pourquoi Thèbes aurait changé de camp à une date où Samos comme Milet était passée sous la domination spartiate ni pourquoi Lysandre aurait toléré un agrandissement de la souveraineté de Samos, qu'il venait de punir cruellement d'être restée fidèle à la cause d'Athènes. On pensera plutôt aux troubles qui se produisirent à Milet en 405 : l'oligarchie renversa le régime démocratique et commit d'épouvantables massacres [18]. Il n'est pas invraisemblable qu'une cité ait décidé alors de rompre avec un gouvernement oligarchique détesté pour se ranger du côté de la démocratie samienne, surtout après que la victoire des Arginuses eut redressé la cause d'Athènes.

Le second fragment qu'Ed. Meyer range dans le livre III est tiré de la *Vie de Lysandre* de Plutarque [19]. A ce que racontait Théopompe, l'éphore Skiraphidas

16. Ed. Meyer, *op. cit.*, p. 160-161.
17. Ed. Meyer cite ce fragment — une scholie de l'*Andromaque* d'Euripide — avec la référence au livre III : cette référence n'est qu'une conjecture de Schwartz.
18. Diod. XIII, 104, 5-6.
19. Plut. *Lys.* 17, 2-3 = F 332.

s'opposa à l'admission de la monnaie d'or et d'argent que Lysandre avait rapportée de Thrace après la victoire d'Aigos Potamos, et demanda que l'on conserve la monnaie nationale, qui était de fer. Cet événement date de la fin de 404 ; il appartenait plutôt au livre suivant.

Étienne de Byzance a conservé trois toponymes du livre IV : *Aspendos* ; *Trinessa*, lieu de Phrygie, et *Sellasie*, ville de Laconie. On ignore quels événements ont pu se dérouler à Aspendos et à Trinessa à une époque sur laquelle nous renseigne le troisième toponyme [20]. C'est en effet à Sellasie que les députations athéniennes envoyées à Sparte pour négocier la paix durent, *par deux fois*, s'arrêter pour faire connaître leurs propositions aux éphores [21]. Ces faits se placent au début de 404. Il est donc certain que Théopompe menait son récit de la guerre du Péloponnèse jusqu'au livre IV et à la conclusion de la paix. Quatre livres étaient bien nécessaires pour explorer les sept dernières années de cette guerre. Chez Thucydide, les dix premières années — jusqu'à la paix de Nicias — sont contenues dans les quatre premiers livres et le début du livre V (selon la division alexandrine), les dix années suivantes (421-411), pareillement, dans quatre livres. Le récit de Théopompe était donc plus détaillé ; la raison en est l'abondance et la densité des événements et des vicissitudes qui caractérisent la période qu' il a abordée. La politique perse y a tenu une grande place et il n'est pas interdit de penser qu'il a longuement développé les événements qui se sont déroulés sur le sol asiatique en

20. Isocrate, *Sur l'Attelage*, 18, mentionne un mouvement de la flotte perse de Phénicie à Aspendos pour prêter main forte aux Lacédémoniens. C'était en 411. On ne peut exclure qu'un mouvement analogue ait eu lieu en 405/4, Aspendos étant un point de relâche habituel pour la flotte perse.

21. Xén. *Hell.* II, 13 ; 19.

puisant des informations détaillées dans les chroniques locales des cités, en particulier celles de Chios, sa patrie.

Il ne reste apparemment aucun fragment du livre V. Il semble néanmoins licite d'y inclure, avec Ed. Meyer, une remarque de Cornélius Népos : après avoir rapporté la mort d'Alcibiade, Népos ajoute que cet homme, que la plupart ont dénigré, a reçu des louanges de Thucydide, de *Théopompe* et de Timée, bien que les deux derniers fussent portés à la médisance (F 288). L'éloge de Théopompe faisait certainement suite au récit de la mort d'Alcibiade, assassiné sur l'ordre de Pharnabaze à la fin de l'été 404[22].

On peut donc admettre que ce livre V contenait les événements de l'année 404/3 : l'organisation de l'empire spartiate par Lysandre jusqu'à sa disgrâce en 403, l'établissement de la tyrannie des Trente à Athènes et la restauration démocratique.

Le livre VI nous introduit dans l'année 402/1. Il en reste une citation d'Étienne de Byzance : « (Les Thébains) s'abouchent avec l'Oropien Téléphos et ceux qui avec lui voulaient soumettre Oropos à Thèbes » (F 12). Ce fragment fait allusion à des événements rapportés par Diodore : des luttes civiles à Oropos aboutirent à l'exil d'un certain nombre de citoyens ; les exilés firent appel aux Thébains, qui s'emparèrent de la ville, la déplacèrent à sept stades de la mer et au bout de quelque temps l'annexèrent à la Béotie[23]. Le

22. PLUTARQUE, *Alc.* 39, raconte qu'au moment de sa mort Alcibiade vivait avec la courtisane Timandra, qui recueillit le corps de son amant, l'enveloppa de ses propres vêtements et lui fit des funérailles magnifiques. Cet épisode romanesque — et peut-être vrai — pourrait provenir de Théopompe (J. HATZFELD, *Alcibiade*, Paris, 1951, p. 349).

23. DIOD. XIV, 17, 1-3.

complot de Téléphos a sans doute précédé et préparé l'annexion plutôt que la réintégration des bannis.

Ed. Meyer rattache encore à ce livre VI la campagne des Lacédémoniens contre Elis, de 402 à 400, rapportée par Diodore et Xénophon, estimant que ce récit remonte pour l'essentiel à Théopompe [24]. Une divergence capitale sépare Xénophon de Diodore : pour le premier, l'expédition fut placée sous le commandement d'Agis, qui envahit l'Elide par le sud ; pour le second, sous le commandement de Pausanias, qui l'envahit par l'Arcadie, à l'est. La source de Diodore est Ephore, qui, à son tour, utilise Xénophon en faisant à son texte des additions d'après une source différente. Il est tentant d'identifier celle-ci à Théopompe. Mais il est improbable qu'Ephore ait puisé chez son contemporain, dont il n'est pas sûr que l'œuvre était publiée quand il écrivait. Il est plus probable qu'Ephore a eu recours à une source qui, à notre avis, serait l'Anonyme d'Oxyrhynchos. Il est difficile de dire si, dans ce cas précis, Théopompe a utilisé cette source.

Ed. Meyer admet encore dans ce livre VI deux citations (F 386, 59). Strabon (IX, 5, 19) écrit : « Le fleuve Larisos sépare l'Elide de Dymé ; une ville du nom de *Larisa* se trouve, selon Théopompe, sur cette frontière ». Cette précision se rapporte vraisemblablement à la guerre d'Elis dont il vient d'être question. Deux places sont possibles : 1° au début, Agis traverse l'Achaïe pour pénétrer en Elide en passant le *Larisos* ; 2° à la fin de la campagne, l'armée va prendre ses quartiers d'hiver à *Dymé* [25].

Harpocration attribue à Théopompe la mention de la ville de *Pygéla* en Ionie. Ce nom se retrouve dans une

24. Diod. XIV, 17, 4-12 ; Xén. *Hell.* III, 1, 21-31 ; Ed. Meyer, *op. cit.*, p. 162.
25. Xén. *Hell.* III, 2, 23 ; Diod. XIV, 17, 12.

inscription de Priène, qui rappelle qu'une enquête auprès de plusieurs historiens, parmi lesquels Théopompe (F 305), a prouvé que la ville avait été attribuée à Samos. Ed. Meyer suppose que la référence à Théopompe se rapporte à un arbitrage de Rhodes, qui, dans une contestation entre Samos et Priène, déclarait que Pygéla appartenait aux Samiens [26].

C'est au livre VI que Théopompe racontait l'expédition de Cyrus et des Dix Mille, qui fait le sujet de l'*Anabase* de Xénophon et date de l'année 401.

Au livre VII il abordait la conspiration de Kinadon, ce Spartiate qui, avec le concours des *néodamodes*, des *périèques* et des *hilotes*, songeait à renverser le gouvernement des Égaux. C'est ce que laisse supposer une citation d'Athénée sur l'origine des hilotes et leur condition cruelle (F 13).

Ed. Meyer ajoute encore à ce livre la mention d'*Alisarna*, canton de Troade, par Étienne de Byzance (F 366). Ce nom indique que Théopompe traitait ici l'expédition de l'harmoste spartiate Thibron, envoyé en Asie Mineure pour secourir les villes grecques menacées par Tissapherne. L'Alisarnie et la Teuthranie étaient, dans la région de Pergame, des districts qui se rendirent spontanément à lui [27]. Il opéra en Asie, de l'été (ou automne) 400 à l'été 399. A cette date il fut remplacé par Derkyllidas [28].

On peut donc admettre que le livre VII s'étendait sur deux années, du milieu de 401 au milieu de 399. Il contenait aussi la fin de l'expédition des Dix Mille, avec les restes de laquelle Thibron fit jonction [29].

26. Ed. Meyer, *op. cit.*, p. 165.
27. Xén. *Hell.* III, 1, 6.
28. Beloch, *G.G.* III, 2, p. 212-213.
29. Xén. *Hell.* ibid; *An.* VII, 8, 24. Le récit de l'expédition des Dix Mille pouvait être différent chez Xénophon et Théopompe.

Il ne reste du livre VIII que quatre noms géographiques chez Étienne de Byzance : *Embaton*, canton de l'Érythrée ; *Calpè*, ville de Bithynie ; *Ladepsoi* et *Tranipsoi*, peuples des Thynes ; *Kytônion*, ville entre la Mysie et la Lydie (F 14-17). Ed. Meyer ajoute *Néandreia*, ville de Troade, et *Bouthia*, localité d'Ionie (F 369, 374). Tous ces lieux, situés en Asie, se rapportent aux campagnes de Derkyllidas, qui guerroya là-bas de l'été 399 au printemps 396. Il débarqua en Troade où il fut accueilli par les villes, en particulier Néandreia. Il conclut une trêve avec Pharnabaze et alla passer ses quartiers d'hiver 399/8, dans la Thrace bithynienne, qu'il saccagea avec l'aide des Odryses. Au printemps 398 il fit une expédition dans la Chersonèse, d'où il chassa les Thraces. De retour en Asie, il prit son quartier général à Éphèse ; puis il s'empara d'Atarnée au bout d'un siège de huit mois. En 397 il marcha sur la Carie, où il conclut un armistice avec Tissapherne et Pharnabaze [30]. Les toponymes devaient donc se présenter dans l'ordre suivant : *Néandreia* (que Théopompe appelait Néandrion) ; *Calpè* en Bithynie ; *Ladepsoi* et *Tranipsoi* (peuplades des Thynes, qui d'après Xénophon, *Anabase*, VII, 2, 22, étaient particulièrement belliqueux) ; *Kytônion* ; *Embaton* (sur le continent en face de Chios) et *Bouthia*, dont l'emplacement est inconnu.

Dans ce même livre Théopompe exposait les préparatifs de la guerre navale par Conon, avide de prendre sa revanche de la défaite d'Aigos Potamos, aidé par le

Xénophon racontait une expédition strictement militaire. Mais chez Théopompe, écrivant un demi-siècle plus tard, le soulèvement de Cyrus appuyé sur les mercenaires grecs pouvait apparaître comme le premier épisode des révoltes ultérieures qui ébranlèrent l'empire perse sous le règne d'Artaxerxès II : révoltes des satrapes, des dynastes d'Asie Mineure et des pharaons d'Égypte, que Théopompe a racontées dans ses *Philippiques*. Voir ci-après p. 148-160.

30, Xén. *Hell.* III, 1, 8 ; 2, 20 ; Diod. XIV, 38-39.

dynaste Evagoras de Chypre et Pharnabaze, avec l'approbation d'Artaxerxès. Bloqué dant le port de Caunos, en Carie, par l'escadre du navarque Pharax, il fut immobilisé pendant de longs mois en 397[31].

On ajoutera à ces événements l'intervention de l'harmoste Hérippidas à Héraclée Trachinienne et la répression qui s'ensuivit, qu'on peut dater de 399[32].

Ce livre VIII exposait donc l'histoire de la Grèce de l'été 399 à l'été 397.

Si nos constructions précédentes sont justes, Théopompe consacrait les quatre derniers livres de ses *Helléniques*, les livres IX à XII, à la période comprise entre l'été 397 et l'été 394, date de la bataille de Cnide. Cette extension était justifiée par l'importance et la densité des événements : c'est en effet la période, d'une part de la grande expédition d'Agésilas en Asie (printemps 396-printemps 394), d'autre part de la guerre de Corinthe, dont la bataille de Cnide n'a été qu'une étape.

Malheureusement on ne possède qu'un fragment, assez énigmatique, du livre IX : « Athénaion d'Érythrée, disait Théopompe, devint le flatteur et le serviteur de Sisyphos de Pharsale » (F 18). Cette courte phrase révèle un trait distinctif de la manière de l'historien, qui devait s'accuser encore davantage dans les *Philippiques* : il s'intéresse à la vie privée des personnalités, aux influences qu'elles subissent et à l'action des personnages secondaires. Athénaion n'est

31. Diod. XIV, 39, 1-4 ; 79, 4-8 ; Justin, VI, 1, 7-9 ; Philochore : *FGrH.* 328, F 144-145. Ed. Meyer, *op. cit.*, p. 170, situe ces événements dans le livre IX. Mais Beloch (*G.G.* III, 2, p. 214-215) montre qu'ils appartiennent à l'année 397. On peut toutefois admettre que les tractations de Conon avec les Perses sont de la première moitié de l'année et le blocus de Caunos de la seconde moitié. Dans ce cas, le blocus aurait été rejeté au livre IX. Mais la composition de Théopompe était-elle aussi rigoureuse que celle de Thucydide?

32. Diod. XIV, 38, 4.

pas connu autrement. Mais Sisyphos était le fils du *tagos* thessalien Daochos, qui gouverna Pharsale dans la seconde moitié du ve siècle. Il a sans doute joué un rôle qu'on ignore dans les tentatives de Sparte pour s'imposer en Thessalie, où elle obtint l'alliance de Lycophron, *tagos* de Phères, et réussit à s'installer à Pharsale, peut-être sur l'appel de Sisyphos [33].

Les ennemis de Sparte ne restèrent pas inactifs. Ils essayèrent, non sans succès, de gagner les Thessaliens à la coalition formée par Athènes, Thèbes, Argos et Corinthe [34].

Ainsi le destin de la Grèce se jouait aussi en Thessalie. Le fragment du livre IX montre que Théopompe exposait d'une façon très détaillée les événements qui s'y déroulaient, puisqu'il allait jusqu'à mettre en cause des personnages d'arrière-plan, comme un flatteur.

A ce livre appartenaient en outre les débuts de la campagne d'Agésilas en Asie, où il arriva au printemps 396, et la guerre navale contemporaine, dont l'épisode le plus saillant se déroula à Rhodes. Les Rhodiens firent défection à Lacédémone, repoussèrent l'escadre de Pharax et accueillirent la flotte de Conon [35]. A la suite de cette défection, Pharnabaze envoya le Rhodien Timocratès en Grèce avec la mission de gagner, à prix d'argent, dans toutes les villes, les ennemis de Sparte. Ses menées eurent lieu dans l'hiver 396/5 [36].

La coalition commençait à se former.

Elle était pleinement constituée au livre X. Sparte décida de faire une puissante expédition contre Thèbes

33. Ed. MEYER, *op. cit.*, p. 256-257.
34. DIOD. XIV, 82.
35. DIOD. XIV, 79, 5-8. Cf. Ed. MEYER, *op. cit.*, p. 71 s.
36. XÉN. *Hell.* III, 5, 1-2; PAUS. III, 9, 8; PLUT. *Artox.* 20, 4-5; PLAT. *Ménon*, 90 a.

en mettant en ligne deux armées, commandées respectivement par Lysandre et Pausanias. Thèbes obtint l'alliance d'Athènes. Lysandre ayant envahi la Béotie trouva la mort devant la ville d'Haliarte (395)[37].

C'est à l'occasion de la mort de Lysandre que Théopompe faisait son éloge, dont il reste un court passage (F 20) : « Lysandre était laborieux, habile à courtiser les rois et les particuliers, modéré et supérieur à tous les plaisirs; en tout cas, devenu maître de presque toute la Grèce, dans aucune ville il n'apparaîtra se jeter dans les plaisirs charnels ni s'adonner à l'ivresse et aux beuveries déplacées. »

Plutarque, en écrivant la *Vie de Lysandre*, a utilisé des auteurs qui étaient, les uns favorables à Lysandre, les autres hostiles. Ephore était de ces derniers : il racontait que Lysandre avait tenté de corrompre la Pythie et les prêtresses de Dodone pour se faire attribuer la royauté à laquelle sa naissance ne lui donnait aucun droit[38].

Plutarque ne dit rien de la continence et de la sobriété de son héros. Mais il note son caractère courtisan (θεραπευτικός), qui savait cajoler et séduire, et il en donne des exemples : il sut gagner la faveur de Cyrus; il détacha le Perse Spithridatès de Pharnabaze et l'amena à Agésilas; il flattait les ambitions et les espérances des oligarques de toutes les cités en leur faisant miroiter des honneurs et des commandements[39].

Plutarque a encore emprunté à Théopompe un autre jugement sur Lysandre : il mourut pauvre et, bien qu'ayant disposé de beaucoup d'argent et de puissance

37. Xén. *Hell.* III, 5, 3-19; Plut. *Lys.* 27-28; Paus. III, 5, 3; Andoc. *Paix*, 25; Lys. *Mantith.* 13.
38. Plut. *Lys*, 25, 3.
39. Plut. *Lys.* 2, 4; 4, 3; 5, 6; 24, 1. Xénophon, *Econ.* 4, 20-25, rapporte une charmante conversation entre Lysandre et Cyrus.

et reçu tant d'hommages des villes et du Grand-Roi, il n'enrichit pas sa maison (F 333).

Le livre X des *Helléniques* contenait les mots *Carpasia*, qui était le nom d'une ville de Chypre, et l'ethnique *Carpasiens* (F 19). Elle est nommée chez Strabon, qui précise qu'elle a un port[40]. On a supposé que ces mots prenaient place dans le récit de la mutinerie des mercenaires cypriotes de Conon sur le bruit que la solde ne serait payée qu'aux matelots et aux troupes embarquées; les mutins élurent pour chef un Carpasien. On a daté cet événement de l'été 395[41].

L'Anonyme d'Oxyrhynchos l'a longuement rapporté, et il est aussi mentionné chez Justin[42]. Ed. Meyer, persuadé que l'Anonyme n'est autre que Théopompe, a incorporé dans ce livre X les chapitres I à XVII de cet historien. Cet auteur rapporte les dispositions belliqueuses qui se manifestent à Athènes, Argos, Corinthe et Thèbes contre la domination spartiate; la guerre navale menée par Conon dans les eaux de Rhodes et de Caunos; la campagne d'Agésilas en Asie au cours de l'année 395, et l'entrée en guerre de la Béotie.

Ces événements ont certainement figuré dans ce livre, mais sous une autre forme que chez l'Anonyme, puisqu'il est démontré que celui-ci est un auteur différent. Ils embrassaient l'année 396/5 jusqu'à la fin de l'été.

On remarque qu'en consacrant un livre entier à une seule année Théopompe développait de plus en plus son récit.

Les deux livres suivants confirment cette impression, puisqu'ils n'embrassaient, à eux deux, que quelques

40. Strab. XIV, 6, 3.
41. Beloch, *G.G.* III, 2, p. 216. Ed. Meyer, *op. cit.*, p. 64, 75, hésite entre la fin de l'été et l'automne.
42. *Hell. Oxyrh.*, XV, 1; Justin, VI, 2, 11.

mois, de l'automne 395 à la bataille de Cnide, en août 349. Mais que d'événements décisifs se sont passés dans cet intervalle ! En Asie, Agésilas fait une pause dans ses opérations militaires. En Grèce, les coalisés ouvrent la campagne, mais ils sont battus à Némée ; les Spartiates ont déjà rappelé Agésilas comme le seul homme qui puisse les sauver. Il traverse l'Hellespont, la Thrace, la Thessalie, et rencontre les ennemis en Béotie, à Coronée, où il remporte une difficile victoire.

En même temps, Conon, qui est allé à Babylone pour obtenir les subsides du Grand-Roi, écrase avec l'aide de l'escadre phénicienne de Pharnabaze la flotte lacédémonienne dans les eaux de Cnide.

Au livre XI Théopompe faisait le récit de l'entrevue d'Agésilas avec Pharnabaze, ménagée par un certain Apollophanès de Cyzique dans l'hiver 395/4. Nous n'avons là-dessus qu'un jugement de Porphyre, transmis par Eusèbe, très défavorable, sur la qualité littéraire du récit de Théopompe comparé à celui de Xénophon[43]. Porphyre trouve la narration de Théopompe traînante, languissante et vide, bien éloignée de la vivacité et de la vigueur de Xénophon. Rien ne subsiste qui permette de vérifier cette appréciation.

Elle serait plutôt contredite par un autre fragment (F 22), qui conte avec verve une conversation d'Agésilas avec les gens de Thasos, qui s'empressaient à lui offrir du bétail bien gras, des gâteaux et des pâtisseries de toute sorte. Agésilas refusa ces cadeaux, qu'il jugeait nuisibles à la santé et dit d'aller les donner aux hilotes[44]. Cet épisode se situe vraisemblablement pendant le retour d'Agésilas en Grèce (printemps 394).

43. F 21 ; XÉN. *Hell.* IV, 1, 29-39.

44. PLUTARQUE, *Apophth. Lac.*, *Ages.* 24, raconte la même anecdote. ELIEN, *Var. Hist*, III, 20, la met au compte de Lysandre. Cf. Ed. MEYER, *op. cit.*, p. 193-197.

Sur son chemin il rencontra la région de *Trallia* et les *Tralles*, cités par Étienne de Byzance[45]. Xénophon en effet rapporte que les Tralles exigèrent de lui cent talents d'argent et cent femmes pour prix de son passage. Il se moqua d'eux et s'ouvrit la route de vive force[46].

On n'a pas d'autre citation du livre XI. On n'en a aucune du livre XII. On peut même se demander si le livre XII a existé et si la division en douze livres, pourtant attestée par Diodore, n'est pas postérieure à Théopompe et n'a pas été motivée par la longueur du récit qui terminait les *Helléniques*. La Souda connaît une division en onze livres.

En tout cas l'ouvrage s'achevait sur la bataille de Cnide. Elle fut de peu antérieure à la bataille de Coronée : car Agésilas en connaissait le malheureux résultat avant le combat et tint la nouvelle secrète[47]. Le récit de Théopompe a légèrement interverti l'ordre des faits.

Il est impossible de faire la moindre hypothèse sur la structure des *Helléniques* dans le détail. Théopompe a-t-il suivi le plan annalistique de Thucydide en ordonnant son récit par étés et par hivers ? A-t-il préféré une méthode plus souple consistant à mener jusqu'à son terme un sujet bien délimité formant un tout ? Suivant la remarque précédente, en racontant la bataille de Coronée avant la bataille de Cnide, il aurait plutôt adopté cette ordonnance.

45. Ce fragment n'est pas enregistré chez Jacoby ; mais C. MÜLLER (fr. 25) et Ed. MEYER (fr. 28) l'ont, avec raison, retenu.
46. XÉN. *Ages.* 16, 2-3 ; PLUT. *Apophth. Lac.* ; *Ages.* 42. C'est par erreur qu'Étienne de Byzance situe les Tralles en Illyrie ; c'était un peuple de Thrace (STRAB. XIV, 1, 42).
47. XÉN. *Hell.* IV, 3, 10 ; *Agés.* 17, 4-5.

Pour récapituler les explications qui précèdent on proposera le tableau suivant :

Livres I-IV	Fin de la guerre du Péloponnèse.	411-404
Livre V	Organisation de l'empire spartiate. A Athènes régime des Trente et restauration de la démocratie.	404-403
Livre VI	Guerre d'Elide. Expédition des Dix Mille.	402-401
Livre VII	Conspiration de Kinadon à Sparte. Thibron en Asie Mineure. Fin de l'expédition des Dix Mille.	401-399
Livre VIII	Campagne de Derkyllidas en Asie Mineure. Conon prépare la guerre navale.	399-397
Livre IX	Coalition contre Sparte. Agésilas en Asie.	397-396
Livre X	Guerre de Corinthe. Premières hostilités. Mort de Lysandre.	396-395
Livres XI-XII	Bataille de Némée. Rappel d'Agésilas : sa victoire à Coronée. Bataille de Cnide.	395-394

Le terme de la bataille de Cnide paraît surprenant, car la guerre n'est pas finie. Sparte continue la lutte. Elle installe une base à Sicyone ; ses armées multiplient les attaques contre Corinthe et Argos ; sa flotte domine le golfe Saronique ; Thibron, rappelé d'exil, guerroie en Asie. Sa diplomatie tente activement de reconquérir le soutien de la Perse et, malgré la renaissance de la puissance athénienne sous l'impulsion de Conon et de Thrasybule, elle obtient, en 386, le traité d'Antalcidas, autrement appelé la Paix du Roi, qui, après un abaissement passager, consacre à nouveau, et plus que jamais, l'hégémonie de Sparte sur la Grèce. La bataille de Cnide n'a été qu'un accident malheureux dans l'ascension inexorable de cette domination.

On peut donc se demander si Théopompe n'a pas laissé son ouvrage inachevé pour se consacrer à d'autres tâches et notamment à l'œuvre monumentale des *Philippiques* [48]. L'unité des *Helléniques* n'est pas évidente : elle aurait consisté, selon Laqueur, dans l'exposé de la puissante ascension et de l'apogée de la Sparte antidémocratique [49]. Mais rien dans les fragments ne contient la trace d'une antithèse entre cités grecques démocratiques et l'État antidémocratique de Lacédémone. Ed. Meyer estime que l'intention de l'auteur s'est seulement manifestée dans la seconde partie, qui présentait l'histoire de l'hégémonie spartiate : il voulait opposer aux lamentables conditions de son temps l'image de la brève période où dominaient des conditions raisonnables et proches de son idéal. Mais ce jugement est pure conjecture; il ne s'appuie que sur l'admiration supposée de Théopompe pour le régime et la politique spartiates. On dira qu'il a jugé favorablement Lysandre : il a loué sa conduite privée, non la politique qu'il menait. Il a jugé aussi favorablement Alcibiade, dont le tempérament et l'idéal politique étaient à l'opposé de Lysandre [50].

Il est probable que l'une des idées directrices de son ouvrage, sinon l'idée directrice, a mis au premier plan

48. JACOBY, *Kommentar*, p. 255, remarque avec justesse que la documentation amassée par Théopompe et utilisée dans les digressions des *Philippiques* (notamment livre XII, ci-après p. 147) laisse supposer qu'il avait l'intention d'aller au-delà de la bataille de Cnide, vraisemblablement jusqu'à la bataille de Leuctres, comme le laisse entendre un passage de POLYBE (VIII, 113 = T 19) qui semble l'écho d'un « avertissement au lecteur », que Théopompe aurait écrit en préface à ses *Philippiques* (cf. Ed. SCHWARTZ, *Herm.* 35, 1900, p. 110, n. 1). Ed. MEYER, *op. cit.*, p. 143, exprime à peu près le même avis. LAQUEUR, 2206, estime au contraire, contre toute évidence, que la période 411-394 forme une unité close.

49. LAQUEUR, *Theopompos*, 2195.

50. Ed. MEYER, *op. cit.*, p. 143, suivi par JACOBY, *Kommentar*, p. 355.

la politique de Sparte en Asie et les vicissitudes de ses relations avec la Perse. Ce sujet devait particulièrement l'intéresser. Chios, sa patrie, et toute l'Ionie avaient été étroitement mêlées à cette histoire. Bien mieux, Chios est à l'origine de l'intervention de Sparte en Ionie : les oligarques chiotes allèrent la conseiller à Lacédémone en même temps que Tissapherne. A la date où Thucydide a laissé son *Histoire* inachevée, la Perse et Lacédémone avaient conclu alliance depuis un an [51]. Théopompe a pu en exposer les développements, qui passèrent par des alternances de soutien et de querelles jusqu'à la rupture qui détermina, à partir de 399, les expéditions de Lacédémone en Asie Mineure. On peut penser qu'il s'attachait avec plus de détails et de précision que Xénophon à l'historique de ces événements.

Xénophon a été, à n'en pas douter, l'une de ses sources. Mais il a eu l'ambition de le surpasser par un récit plus complet. L'étendue de son œuvre, trois à quatre fois celle des *Helléniques* de Xénophon pour la même période, le prouve. Il a pu l'emporter sur deux points : 1° l'histoire de Sparte dans les années qui ont suivi sa victoire sur Athènes ; 2° l'histoire de la guerre navale entre Sparte et la Perse jusqu'à la bataille de Cnide.

1. Comme le remarque Ed. Meyer, on sait peu de chose sur Sparte entre 404 et 399 [52]. Xénophon expose seulement l'intervention de Pausanias en Attique au temps de la restauration démocratique et la guerre d'Elis [53]. Mais il ne dit rien de l'intense activité de Sparte en Thessalie. Nous possédons sur ce sujet un document exceptionnel : c'est un pamphlet, sous la

51. THUC. VIII, 5-18.
52. Ed. MEYER, *op. cit.*, p. 256.
53. XÉN, *Hell.* III, 2, 21-31.

forme d'un discours, adressé par un certain Hérode aux habitants de Larissa pour les engager à secouer le joug du roi de Macédoine Archélaos et à donner leur adhésion à la Ligue péloponnésienne [54]. L'intervention de Sparte dressait les cités les unes contre les autres et, à l'intérieur des villes, les partis ennemis se livraient des luttes sanglantes. La Thessalie fut le théâtre d'un affrontement entre Sparte et Archéalos, qui aboutit finalement à l'assassinat de ce dernier.

2. On n'a que de maigres renseignements sur l'activité de Lysandre en Thrace, dans l'Hellespont et dans les différentes cités d'Asie Mineure, où il organisa la domination spartiate en installant partout des *décarchies* oligarchiques et des *harmostes* lacédémoniens [55].

3. Xénophon a passé sous silence la guerre navale entre Lacédémone et la Perse avant la bataille de Cnide. Il expédie même cette bataille en quelques lignes [56].Nous ne connaissons que par d'autres sources les démarches de Pharnabaze et de Conon à la cour de Suse pour obtenir la construction d'une flotte; le rôle du dynaste Evagoras et de l'historien Ctésias dans ces démarches; la nomination de Conon à la tête de la flotte et ses opérations dans les eaux de Caunos et de Rhodes jusqu'à la bataille décisive [57]. Il est à présumer que Théopompe développait d'autant plus ces événements qu'ils s'étaient passés en Asie.

L'ampleur de son ouvrage exigeait de nombreuses sources qu'il est facile de conjecturer. Xénophon, sommaire, inégal et fautif dans sa chronologie, était

54. Discours plusieurs fois édité depuis 1773, reproduit et commenté par Ed. MEYER, *op. cit.*, p. 201-283.
55. XÉN. *Hell.* II, 2, 5; 3, 6; DIOD. XIV, 35.
56. XÉN. *Hell.* IV, 3, 11-12.
57. DIOD. XIV, 79, 4-8; PLUT. *Artox.* 21; CTÉSIAS : *FGrH.* 688, F 30; *Hell. Oxyrh.* I-II; ISOCR. *Panég.* 142. Cf. Ed. MEYER, *op. cit.*, p. 65-80.

néanmoins un bon guide pour l'histoire intérieure d'Athènes après 404, les campagnes de Thibron, de Derkyllidas et d'Agésilas en Asie Mineure, et les premières opérations de la guerre de Corinthe. Cratippe, sur lequel on n'a que de vagues informations, semble avoir été un bon connaisseur de l'histoire intérieure d'Athènes pendant la période racontée par Théopompe [58].

Il disposait encore des *Persiques* de Ctésias, qui s'arrêtaient toutefois à l'année 398. L'auteur avait résidé longtemps (dix-sept ans?) à la cour de Suse. Son ouvrage était une abondante source de renseignements, où les intrigues de palais semblent avoir tenu plus de place que la politique et la diplomatie du Grand-Roi. Les modernes tiennent ses récits pour fort suspects [59]. Mais pour la fin du règne de Darius II et les premières années du règne d'Artaxerxès II il offrait une source précieuse et dans l'ensemble digne de foi. On connaît, par un sommaire de Photius, sa relation du renversement d'alliance qui conduisit Artaxerxès à abandonner la cause de Sparte pour soutenir celle d'Athènes, et du rôle d'intermédiaire qu'il joua dans les négociations [60]. Il ménagea la réconciliation d'Evagoras avec le Grand-Roi. Auprès d'Evagoras, Conon, le vaincu d'Aigos Potamos, préparait la revanche. Ctésias favorisa ce projet, transmit au Grand-Roi des lettres d'Evagoras et de Conon, et plaida sa cause auprès de lui. Le Grand-Roi rompit avec Lacédémone et Conon fut mis à la tête de sa flotte. Ce fut le prélude à sa victoire de Cnide. Théopompe qui aimait à pénétrer dans les coulisses des événements a trouvé là de quoi satisfaire sa curiosité [61].

58. PLUT. *De glor. Athen.* 1. 345 E. Cf. mon article Un historien nommé Cratippe, *RÉA*. 72, 1970, p. 31-45.
59. Cf. JACOBY, *RE*. XI, 2047, v. *Ktesias*.
60. *FGrH*. 688, F 30; PLUT. *Artox*. 21, 1-4.
61. Ed. MEYER, *op. cit.*, p. 65-66.

Il faut encore admettre qu'il a utilisé des chroniques locales. Comme le théâtre des événements se déplaçait constamment, d'Athènes à Sparte, à Thèbes, à Corinthe, à Samos, à Chios, à Chypre et dans une multitude de lieux, le recours à cette source de renseignements allait de soi. Chios en particulier, a tenu une place importante dans l'histoire des années 411-404, au cours des opérations qui se déroulèrent dans la mer Égée. Elle avait quitté la Confédération athénienne en 412 et par la suite elle fournit aux Spartiates des concours appréciables, tant en navires qu'en argent [62].

Enfin Théopompe a pu disposer de témoignages oraux. Des contemporains de la guerre du Péloponnèse vivaient encore de son temps. On peut citer Aristophon d'Azénia, qui avait participé à la restauration démocratique de 403 et qui avait encore une activité politique au temps d'Hypéride et d'Eschine [63]. Mais son maître Isocrate était bien le plus célèbre de ces témoins d'un âge révolu. Il était né en 436.La tradition rapporte qu'il avait été l'ami de Théramène. Il avait connu la personnalité d'Alcibiade, dont il rappelle, dans le plaidoyer pour son fils, l'activité au service d'Athènes lorsqu'il fut revenu d'exil. Il a vécu l'atmosphère troublée de cette période. Il décrit dans le *Contre Callimachos*, en termes pathétiques, l'abattement qui régnait à Athènes après la défaite d'Aigos Potamos, et, plus tard, les efforts désespérés des démocrates pour

62. XÉN. *Hell.* I, 6, 3; 6, 12, 18, 33, 37-38; II, 1, 5-6, 10, 16-17. Théopompe a rappelé dans les *Philippiques* (F 104) l'ancienne alliance entre Athènes et Chios, et l'association du nom des Chiotes aux prières, aux libations et aux sacrifices que faisaient les Athéniens.

63. *Schol. Eschn.*, I, 64; HYPÉR, *P. Euxén.*, 28. Théopompe a fait paraître Aristophon au livre XXVII des *Philippiques* (F 166), où il s'oppose en 346 à la cession d'Amphipolis à Philippe. Monographie d'Aristophon par P. GIRARD, Aristophon d'Azénia, *Annuaire de l'Association pour l'Encouragement des Études grecques*, 17, 1883, p. 179-221.

rentrer dans leur ville opprimée par les Trente. Même la restauration démocratique n'apaisa pas les passions, malgré la loi d'Archinos qui défendait de rappeler le passé; c'est encore le *Contre Callimachos* qui en renvoie l'écho[64]. Une mémoire riche en souvenirs, marquée par le spectacle même des événements, était un document vivant pour un historien qui, comme Théopompe, recherchait le témoignage direct.

On ignore à quelle date les *Helléniques* furent composées et publiées. Un intervalle tournant autour de 350 paraît vraisemblable[65]. La rédaction a dû être très rapide, sans commune mesure avec la forme soigneusement élaborée de Thucydide.

Ces *Helléniques* étaient déjà une grande œuvre, aussi bien par l'importance du sujet que par l'ampleur de la documentation. Elle semble avoir été dominée par deux idées générales : l'abaissement de Sparte, dont le complot de Kinadon, la guerre de Corinthe et la mort de Lysandre ont été les principales étapes et, d'autre part, l'affaiblissement de l'empire perse marqué par la révolte de Cyrus et les campagnes victorieuses des armées spartiates en Asie. Elle embrassait infiniment plus de faits que celle de Xénophon; elle était plus variée en ce sens qu'elle mêlait aux événements des données géographiques et des aperçus moraux et psychologiques, non sans doute sans une certaine prolixité. Elle affirmait une personnalité d'historien qui devait déployer sa pleine richesse et sa pleine force dans les *Philippiques*.

64. Cf. *Vie des X orateurs*; *Vie anonyme d'Isocrate*; Isocr., *Sur l'Attelage*, 12-14; *C. Callimachos*, 59-61.
65. Ed. Meyer, *op. cit.*, p. 142; Jacoby, *Kommentar*, p. 355. I. A. F. Bruce, *An Historical Commentary on the Hellenica Oxyrhynchia*, p. 93, pense que ce livre a été commencé au plus tôt en 350 et publié après 346 et avant 343/2.

4. L'Œuvre historique : *Les Philippiques*

Les *Philippiques* ont été vraiment l'œuvre de la vie de Théopompe. Il s'y consacra tout entier, n'épargnant ni sa fortune, qui était grande et qui lui permettait de vivre sans exercer un métier, ni ses voyages qui le conduisirent dans toute la Grèce, en Europe et en Asie, et jusque dans les pays barbares [1]. Il a commencé à l'écrire dès qu'il eut compris l'importance de Philippe dans les destinées de la Grèce, donc au temps de la paix de Philocrate, vers 346, et il y travaillait sous le règne d'Alexandre. C'était une œuvre immense, en 58 livres. Bien que nous ne connaissions pas l'étendue de chaque livre, le caractère de nombreux fragments permet de la supposer considérable : ils abondent en effet en minces détails sur des faits minimes, secondaires, comme les travers des hommes politiques ou les traits curieux des mœurs populaires ; les digressions étaient nombreuses, comprenant quelquefois un livre entier [2].

Comme pour beaucoup d'œuvres historiques de l'Antiquité, l'étendue des *Philippiques* a causé leur perte. Au second siècle, Philippe V de Macédoine (220-176) en avait fait rédiger un abrégé, qui malheureusement n'a pas mieux subsisté (T 31). Au temps de Diodore, cinq livres avaient disparu. Au IXe siècle de notre ère, Photius notait la disparition des livres VI,

1. Cf. F 25, 26.
2. Cf. Dion. Hal., *Ad Pomp.* 6, 11 = T 20 ; cf. F 26, 30, 31.

VII, XI, XIX, XX et XXX; mais il lisait encore le livre XII, que le grammairien Ménophanès donnait comme perdu [3]. De ce monument il reste 223 fragments accompagnés d'une référence; en outre, 137 autres fragments, recensés par Jacoby, proviennent de diverses œuvres, mais pour la plus grande partie, des *Philippiques* [4], On pourrait enrichir, maigrement, ce florilège en y ajoutant quelques paragraphes des *Stratagèmes* de Polyen et de Frontin, mais en faisant toute sa part à l'hypothèse. Il est encore probable que plusieurs passages du livre II de l'*Économique* faussement attribué à Aristote et rapportant les moyens souvent malhonnêtes employés par les princes, les généraux et les États pour se procurer de l'argent, ont été compilés d'après l'ouvrage de Théopompe. De ce nombre peuvent être les exemples concernant Mausole, Condalos, Aristotélès, Callistratos, Datamès, Chabrias, Iphicrate, Cotys, Memnon, Charidèmos, Chios, Byzance, Éphèse, etc. [5]. Ils reflètent la tendance malveillante de Théopompe à rapporter les excès, les exactions et les crimes.

Pour comble d'infortune, les fragments n'ont pas un contenu narratif. Ils ne nous renseignent d'aucune façon sur la manière dont l'historien conduisait son récit et enchaînait les événements dans un réseau de causes et d'effets. Si la guerre tenait une grande place suivant l'usage des historiens anciens et la nature du sujet, ils nous laissent ignorer quels épisodes étaient de préférence développés, quel était le système chronologique et si l'auteur avait inséré de nombreux discours. Bon nombre de ces fragments ne sont que de brèves citations de lexicographes, tirées d'Harpocration ou

3. Diod. XVI, 3, 8 = T 17; Phot. *Bibl.* 176 = T 18.
4. C. Müller, *FHG.* I, p. 282-333, a recensé 247 fragments répartis dans les différents livres, et 57 fragments *incertae sedis.*
5. [Arstt.] *Oec.* II, 13-15, 22, 24-30; 3, 12, 19.

d'Étienne de Byzance. Les plus longs sont des extraits d'Athénée : ce sont des portraits qui dépeignent moins des personnages qu'ils ne relèvent un trait de caractère, un vice le plus souvent. D'autres décrivent les mœurs des peuples. D'autres encore sont tirés de digressions sur des faits merveilleux ou sur les démagogues athéniens, et par conséquent restent étrangers au cours des événements. Cette circonstance rend très difficile la reconstitution du plan et du contenu des *Philippiques*, d'autant plus qu'aucun fragment ne subsiste de plusieurs livres, — des livres VII, XIX, XXVIII, XXIX, XXXIV, XXXVI, XXXVII, XLI, LVIII. Les autres livres sont très inégalement représentés. Les livres VI, XXIV, XXX sont réduits à quelques termes lexicographiques, des noms de lieux.

Plusieurs savants ont néanmoins tenté de restituer l'image approximative de cette œuvre. Après Wichers (1829), C. Müller en a donné un aperçu succinct dans le premier tome des *Fragmenta Historicorum graecorum.* Brève, mais précise, est la tentative de Beloch. Laqueur a écrit une étude plus étendue et pénétrante dans son article *Theopompos* de la *Realencyclopädie*. Enfin le commentaire dont Jacoby accompagne son édition des fragments essaie de suivre, au fur et à mesure, le déroulement de la narration, mais d'une façon forcément morcelée [6]. Notre étude ne prétend pas refaire ces travaux, qui présentent d'ailleurs des divergences, mais seulement en préciser et en compléter quelques parties.

Les *Philippiques* embrassaient à la fois l'histoire de la Grèce et celle des pays barbares. On peut distinguer d'après les fragments :

6. *FHG.* I, p. LXX-LXXIII ; BELOCH, *G.G.* III, 2, p. 20-24 ; LAQUEUR, *Theopompos*, 2210-2217 ; *FGrH. Kommentar*, p. 358-402. Les études de BELOCH et JACOBY offrent un tableau synoptique récapitulatif.

1) Une histoire de Philippe liée à celle de la Grèce contemporaine, de 360 à 336.

2) Une histoire de la Perse ou plutôt de ses dépendances asiatiques et africaines depuis au moins 380 jusqu'en 336.

3) Une histoire de la Sicile et de l'Occident de l'avènement de Denys le Tyran à la chute de Denys le Jeune (405-344).

4) Un certain nombre de digressions d'étendue inégale; certaines embrassaient près d'un livre entier.

A la différence de nos prédécesseurs, qui s'attachaient à la suite numérique des livres, nous examinerons séparément ces différents aspects de l'œuvre, en nous réservant, pour finir, d'en présenter un tableau synoptique restituant l'ordre des livres.

Mais il convient d'abord d'en étudier le prologue, qui fait connaître les intentions et la méthode de l'auteur.

Le Prologue

Pour juger du prologue des *Philippiques* nous disposons de quatre fragments : deux passages de Denys d'Halicarnasse, un autre de Polybe et un texte de la *Bibliothèque* de Photius [7]. Si l'on en croit Lucien, un prologue historique doit deux remplir deux conditions : d'abord éveiller l'intérêt en montrant que le sujet choisi est considérable, exceptionnel et utile; ensuite piquer la curiosité, le désir de savoir, en esquissant d'avance les causes des événements et les points principaux [8].

7. Dion. Hal., *A.R.* I, 1, 1 = F 24; *Ad Pomp.* 6 = F 26; Polyb., VIII, 9, 1-3 = F 27, à compléter par Polyb., VIII, 11, 3; Phot. *Bibl.* 176 = F 25.

8. Lucien, *Hist. conscr.* 53.

Théopompe, formé à l'école de la rhétorique, a certainement appliqué ces règles, qui enveloppaient aussi l'art oratoire. Mais il l'a fait d'une manière toute personnelle, qui révèle plusieurs traits de son caractère.

Il commençait, semble-t-il, par se présenter lui-même d'une manière avantageuse. Il mettait en avant son talent oratoire qui, d'après lui, le faisait l'égal des plus grands orateurs de son temps, Isocrate, Théodecte et Naucratès. Il rappelait avec orgueil les succès que ce talent lui avait valus à travers toute la Grèce, dans les lieux publics (par exemple à Olympie) et dans les villes principales, où il avait laissé une grande réputation. Denys d'Halicarnasse le range avec raison parmi les historiens débordant de la louange d'eux-mêmes [9].

Ensuite il exposait son sujet et les motifs qui avaient dicté son choix. Il rappelait son ouvrage antérieur : l'histoire de la Grèce à partir du point où Thucydide s'était arrêté. Ici se présente une difficulté. Polybe lui prête le propos suivant : approchant de l'époque de Leuctres, il avait abandonné à mi-chemin les Grecs et leurs entreprises pour changer de sujet et écrire l'histoire de Philippe [10]. Or les *Helléniques* se terminaient à la bataille de Cnide en 394, vingt-trois ans avant la bataille de Leuctres (371). On peut avancer l'explication suivante : Polybe ignorait les *Helléniques* et leur point terminal, donc l'intervalle qui séparait ce point de la bataille de Leuctres. Il lisait chez Théopompe que celui-ci avait eu l'intention de mener son récit jusqu'à la bataille de Leuctres, mais qu'il avait changé d'avis et s'était mis à écrire l'histoire de Philippe.

D'emblée, Théopompe mettait la personnalité de Philippe au centre de son sujet. Polybe lui reproche

9. F. 25; Quint. X, 1, 74 = T 21; Dion. Hal. *A.R.* I, 1, 1 = F 24.
10. Polyb., VIII, 11, 3.

cette perspective : à son avis, il aurait dû subordonner l'histoire de Philippe à celle de la Grèce et mettre celle-ci au premier plan. Mais l'historien avait ses raisons : il estimait que « l'Europe n'a jamais produit d'homme comparable à Philippe, fils d'Amyntas »[11]. Et il entreprenait aussitôt de faire le portrait de ce personnage hors de pair. Ce morceau était en deux parties : d'un côté les qualités intellectuelles et politiques, de l'autre les défauts et les vices. Polybe n'a transmis que cette seconde partie où Théopompe relève le goût immodéré des femmes, l'absence de scrupule dans la formation des amitiés et alliances, la ruse et la violence pour s'emparer des cités, enfin l'ivrognerie. Cette liste[12] mélange les vices privés et les comportements publics dans un même tableau réprobateur, qui suggère néanmoins des dons politiques qui sont étrangers à la morale et s'apprécient à l'efficacité.

On aura remarqué que Théopompe considérait Philippe comme le plus grand homme que l'*Europe* ait jamais produit. Ce terme d'Europe englobait dans sa pensée toute la péninsule balkanique, avec la Grèce, la Macédoine, la Thrace et l'Illyrie, mais aussi l'Occident où s'était révélée une forte personnalité comme Denys l'Ancien. En outre, ce terme s'opposait à l'Asie. Car l'histoire de Philippe n'épuisait pas le contenu des *Philippiques* ; il faisait une large place à l'histoire du monde barbare. L'Asie ne désignait pas seulement la Perse et l'Asie, mais aussi l'Égypte. dépendance de l'empire perse, dont la révolte contre le Grand-Roi occupait une grande partie des *Philippiques*[13].

11. Polyb., VIII, 9, 1.
12. Polyb., VIII, 9, 2-3.
13. Il est intéressant de rappeler que le contemporain de Théopompe, Ephore, dans les livres IV et V de son *Histoire*, consacrés à la géographie, divisait le monde en deux moitiés seulement : l'Europe, et l'Asie à laquelle il rattachait l'Égypte et l'Afrique.

Tel était, dans son vaste ensemble, le sujet dont Théopompe soulignait pour ses lecteurs l'importance et l'intérêt. A l'exemple de Thucydide il indiquait encore sa méthode. Il avait rassemblé une immense documentation sur laquelle il donnait peut-être des détails; mais nous ne les avons pas[14]. Nous ne pouvons que conjecturer les sources et les documents qu'il a utilisés. Mais il ajoute deux précisions intéressantes : il a été le témoin (αὐτόπτης) de beaucoup de choses et il est entré en relation avec les premiers hommes de son temps, généraux, tribuns (δημαγωγοί) et philosophes. Sur le premier point, on peut estimer que sa présence à Athènes et à la cour de Macédoine, ses voyages à travers les villes où il avait remporté des succès oratoires et, par exemple, son séjour en Carie où il prononça l'éloge de Mausole (T 6), lui permirent de connaître de près beaucoup d'événements. C'est même à coup sûr la somme des spectacles de tout ordre dont il fut le témoin, guerres, débats politiques, manœuvres diplomatiques, qui l'incita à renoncer à l'histoire du passé, qu'il avait commencée dans les *Helléniques* et qui reposait avant tout sur des documents, pour aborder l'histoire contemporaine qu'il pouvait nourrir de sa riche expérience personnelle.

Il dit qu'il a rencontré les premiers personnages de son temps, qu'il range sous trois catégories : les hommes de guerre, les hommes politiques et les philosophes. Auprès de Philippe il a pu connaître ses lieutenants les plus actifs, Antipatros et Parménion. A Athènes, il a pu voir à l'œuvre les plus fameux stratèges de la cité : Charès, chef d'opérations importantes en Chersonèse contre Kersobleptès et en Thrace contre Philippe; Iphicrate, l'inventeur d'un emploi tactique des *peltastes* qui révolutionna les batailles; Timothée,

14. Dion. Hal., *Ad Pomp.*, 6 = F 26 : πλείστην παρασκευήν.

l'élève chéri d'Isocrate; le condottiere eubéen Charidèmos, qui prit part à la révolte des satrapes et combattit au service d'Athènes contre Philippe; enfin Chabrias, qui trouva une mort courageuse à Chios pendant la guerre des Alliés. La plupart de ces généraux détestaient l'esprit soupçonneux et envieux de la démocratie athénienne, un sentiment qui s'accordait parfaitement avec les inclinations aristocratiques de Théopompe [15].

Son séjour à Athènes l'a mis en présence des plus fameux « démagogues », les orateurs qui menaient les assemblées et orientaient la politique de la cité : Eubule, dont il a vanté l'habileté financière, qui eut néanmoins des effets déplorables sur les Athéniens, qu'elle inclina à la mollesse et à la facilité (F 99); Démosthène, dont il a critiqué la versatilité; Eschine, Hypéride, Démade, Phocion, qui ont tous joué un rôle important dans le duel entre Athènes et Philippe. En Macédoine, il a pu connaître Callistratos, banni d'Athènes et restaurateur des finances du royaume.

En Macédoine encore, il est possible qu'il ait fréquenté Aristote, appelé à Pella en 343 pour l'instruction d'Alexandre. Athènes était le foyer de la philosophie. Théopompe n'a pas pu y rencontrer son philosophe préféré, Antisthène, auquel, comme on le verra plus loin [16], sa morale doit beaucoup. Antisthène est mort en 360. Mais il a pu connaître Platon, mort en 347, et les membres de son école, ainsi que Diogène le Cynique, qui allait et venait de ville en ville.

On imagine sans peine combien ces fréquentations étaient de précieuses sources d'informations, combien elles étaient instructives, tant pour la connaissance des événements et des hommes, des sociétés et des institutions que pour la réflexion sur les causes et les ressorts

15. Nep. *Chabrias*, 3; *Timoth.* 3, 5.
16. Ci-après p. 235 s.

psychologiques. Denys d'Halicarnasse révèle qu'il a eu un regard particulièrement pénétrant pour découvrir les vices et les vertus. On reviendra là-dessus. Denys ajoute encore que tout au long de son ouvrage il a disserté sur des problèmes moraux, la justice, la piété et les autres vertus [17].

Nous avons longuement glosé sur certaines déclarations de ce prologue. La prolixité notoire de Théopompe fait penser qu'il était fort étendu [18]. Un dernier trait en complétera l'examen. Théopompe était fier de sa fortune et il traitait avec une condescendance méprisante les rhéteurs qui devaient gagner leur vie, comme Théodecte et même son maître Isocrate, en exerçant le métier de logographe et en enseignant l'art oratoire aux jeunes gens. Aussi rehaussait-il la valeur de son ouvrage en déclarant qu'il avait dépensé beaucoup d'argent pour se livrer à des recherches minutieuses et réunir une abondante documentation [19].

L'histoire de Philippe

Théopompe a consacré à l'histoire de Philippe au moins 35 livres, autant qu'on peut le conjecturer d'après les fragments pourvus de référence : à savoir les

17. Dion. Hal., *Ad Pomp.* 6, 7-8 = T 20 a. Un passage de Porphyre, *De Abstin.* II, 16 = F 344, cite une anecdote édifiante de Théopompe sur le thème de la piété. Au même sujet se rattache F 352, qui rapporte la piété d'Alexandre de Phères pour le Dionysos Pélagios, de Pagases, et la récompense posthume qu'il en reçut. Cf. ci-après p. 122.
18. En particulier, Théopompe consacrait un développement à la critique de ses devanciers, probablement Hérodote et Thucydide (Dion. Hal., *A.R.* I, 1, 1 = F 24). Il n'en reste rien. F 381, où l'historien promet de mieux raconter les fables qu'Hérodote, Ctésias et les historiens de l'Inde, appartient plutôt au livre VIII, collection de *mirabilia.*
19. Dion. Hal., *Ad Pomp.* 6 = F 20; Ath, III, 85 A = T 28 a; F 181.

livres I à V, IX à XI, XX à XXX, XXXII et XXXIII, XLIV à LVIII. Elle occupait encore une partie des livres VIII, XXXVIII et XLIII. On ignore le contenu des livres dont aucun fragment ne subsiste ; la liste en a été donnée plus haut.

Le livre I exposait l'avènement de Philippe et les débuts de son règne. En guise d'introduction il dressait la généalogie des rois de Macédoine à partir de Caranos, onzième descendant d'Héraclès [20].

Dès qu'il eut pris le pouvoir, Philippe eut à lutter contre des prétendants. De cet épisode il reste seulement trois noms : Archélaos, Argaios et Pausanias (F 29). Le premier était le demi-frère de Philippe et fut mis à mort aussitôt. Argaios était soutenu par Athènes ; mais il fut rapidement vaincu. Pausanias était protégé par Bérisadès, roi des Odryses ; mais Philippe acheta son protecteur, qui l'abandonna [21].

Les fragments gardent la trace des premières entreprises du roi, qui datent des années 358 et 357 : une intervention en Thessalie et une invasion de la Thrace, qui aboutit à la prise d'Amphipolis. En Thessalie, Alexandre de Phères avait été assassiné par sa femme Thébè et ses beaux-frères, Lycophron et Tisiphonos. Ceux-ci, à leur tour, se conduisirent en tyrans. Aussi les Aleuades de Larissa, l'éternelle rivale de Phères, se dressèrent-ils contre eux et appelèrent Philippe à leur aide (358/7). Ce fut sa première intervention dans ce pays, qui devait devenir un protectorat de la Macédoi-

20. F 393. Jacoby commente longuement ce fragment (*Komm.*, p. 400-402) ; mais on ne voit pas pourquoi il a coupé dans la citation, empruntée à Syncellos, l'allusion au retour de Téménos avec les Héraclides. Conservée par Müller et par Grenfell-Hunt. Un fragment (F 279) se rapporte à Perdiccas II, roi de Macédoine au ve siècle.

21. Diod. XVI, 3, 4-6; Justin, VIII, 3, 10.

ne[22]. Théopompe a naturellement mentionné le rôle de Thèbè (F 337). Mais, de plus, il s'est étendu sur l'activité d'un certain Kinéas, qui fut au nombre de ceux qui livrèrent la Thessalie à Philippe (F 35)[23].

Le roi désirait s'ouvrir le chemin de la Thrace. Il projetait de s'emparer d'Amphipolis, à laquelle il avait renoncé en retirant sa garnison. Ici se place une négociation obscure entre Athènes et lui, que Théopompe rappportait dans son livre I (c'est la référence donnée par la Souda).

Deux ambassadeurs, Antiphon et Charidèmos, furent envoyés auprès de lui pour négocier un pacte d'amitié; ils tentèrent de le persuader de s'entendre secrètement avec Athènes pour qu'il lui cède Amphipolis, et on lui promettait Pydna en échange. Ces envoyés n'en dirent rien au peuple, voulant cacher aux Pydnéens qu'ils étaient prêts à les livrer, et ils firent secrètement leur rapport à la Boulè (F 30 a).

On rapproche ce texte d'une scholie de la IIe *Olynthienne*, dans laquelle Démosthène parle d' « un secret fort répandu ». Le scholiaste, citant Théopompe, dit : 1° que Philippe devait céder Amphipolis aux Athéniens et recevoir d'eux Pydna qui lui appartenait; 2° que le secret devait ôter toute méfiance aux Pydnéens, qui ne voulaient pas devenir les sujets de Philippe (F 30 b = Schol. *Ol.* II, 6).

G. E. M. de Sainte-Croix a nié l'existence d'un pacte ou d'une convention quelconque sur ce point entre

22. Diod. XVI, 14, 1-2; Justin, VII, 6, 8-9. Cf. BELOCH, *G.G.* III, 1, p. 228; III, 2, p. 83-84.

23. Kinéas : DÉM. *Cour.* 295. Cette intervention de Philippe en Thessalie dès le début de son règne, parfois mise en doute par les modernes, est reconnue par BELOCH (*G.G.* III, 1, p. 228, n. 1; cf. 2, p. 68-69) et démontrée d'une façon convaincante par G. T. GRIFFITH, Philip of Macedon's Early Intervention in Thessaly (358-352 B.C.), *Class. Quart.*, 20 (64), 1970, p. 67-73.

Athènes et Philippe, et ses arguments sont forts [24].Mais s'il n'y a pas eu de pacte, il n'est pas contestable qu'il y a eu une négociation. Celle-ci se placerait après la victoire de Philippe sur le prétendant Argaios : Philippe libéra les prisonniers athéniens capturés dans le parti vaincu, et il écrivit aux Athéniens pour leur proposer une alliance et le renouvellement de l'amitié héréditaire, en 358 [25].

L'ambassade d'Antiphon et de Charidèmos fut la réponse à cette ouverture. Les envoyés avaient-ils le mandat de proposer l'échange d'Amphipolis contre Pydna ou agirent-ils de leur propre initiative? La seconde alternative est invraisemblable, étant donné les règles diplomatiques de la démocratie athénienne. La proposition ne pouvait être qu'officielle. Car l'échange était exceptionnellement avantageux pour Athènes. L'importance économique et stratégique d'Amphipolis était bien supérieure à celle de Pydna. Athènes avait toujours désiré recouvrer cette cité perdue depuis soixante ans, et Pydna était après tout une ville macédonienne. Ainsi chaque partie reprenait ce qui lui avait appartenu. On ne voit pas ce qu'il y avait d'immoral dans ce marché.

Mais le secret devait être gardé, moins vis-à-vis des Pydnéens que des clérouques installés sur leur territoire : rien ne prouve que les Pydnéens d'origine répugnaient à redevenir macédoniens. Plus tard, ils accueillirent bien Philippe et on sait que les cités supportaient mal la présence des *clérouquies* [26].

24. G. E. M. de Sainte-Croix, The Alleged Secret Pact between Athens and Philip II concerning Amphipolis and Pydna, *Class, Quart.*, 13 (56), 1963, p. 110-119.
25. Dém. *C. Aristocr.*, 121.
26. Dém. *Ol.* I, 5. D'après Démosthène (*Ol.* II, 6), c'est Philippe qui aurait offert aux Athéniens de leur remettre Amphipolis pour les inciter à repousser l'alliance que sollicitait Olynthe. Mais l'orateur

On attribue à ce livre I un passage de Polybe, qui est un sommaire exposant l'état de la Grèce et du monde barbare vers 360, au moment de l'avènement de Philippe : « (Des historiens) racontent les événements de Thessalie et l'histoire d'Alexandre de Phères — s'interrompant pour exposer les entreprises des Lacédémoniens dans le Péloponnèse et, à l'opposé, celles des Thébains [27] — en outre les événements de Macédoine ou d'Illyrie ; ensuite ils racontent en passant l'expédition d'Iphicrate en Égypte, et les cruautés de Cléarque dans le Pont... rappelant comment Bardyllis, roi d'Illyrie, et Kersobleptès, roi de Thrace, ont conquis le pouvoir » [28].

Ce tableau du monde contemporain prenait place sans doute au début du livre. Il présentait les États protagonistes du drame dont Philippe allait être l'acteur principal. C'était une rétrospective remontant à une dizaine d'années.

1. La Thessalie devait être pour Philippe un champ important d'activité, à la fois une voie d'accès vers la Grèce centrale et un réservoir de soldats. Les tyrans de

avait intérêt à accuser Philippe d'avoir manqué à sa promesse et à dissimuler l'initiative d'Athènes. Cela ne signifie pas que Philippe n'a pas fait cette offre, mais postérieurement. Dans le texte de Théopompe (F 30 a) il n'a pas pris position : il est dit seulement que les ambassadeurs « ont tenté de le persuader ».

27. Nous adoptons une leçon différente de Jacoby, qui conserve le texte du ms. : τὰς ἀπ' Ἀθηναίων. Les entreprises d'Athènes à cette époque — alliance avec Sparte, démonstration militaire d'Iphicrate dans le Péloponnèse (369), assistance du stratège athénien Charès à Phlionte demeurée fidèle à Sparte (366) — ont été secondaires à côté des opérations de Thèbes exploitant sa victoire de Leuctres pour briser l'hégémonie lacédémonienne dans le Péloponnèse. Les éditeurs de Polybe écrivent τὰς ὑπὸ Θηβαίων ou τὰς παρὰ Θηβαίων (Büttner-Wobst) : un copiste a pu fort bien transformer ἀποθηβαίων en ἀπαθηναίων.

28. Polyb. XXXVIII, 6, 2 = F 28. Ce passage n'a pas été recueilli par Müller ni par Grenfell-Hunt.

Phères en avaient fait une puissance de premier rang, au point qu'Isocrate avait songé à Jason pour faire l'unité de la Grèce dans une guerre contre la Perse. Son neveu et successeur Alexandre osa se mesurer avec la puissance thébaine, alors à son point culminant (364) ; il fut vaincu, mais Pélopidas périt dans le combat. Il fut assassiné en 358, comme on l'a vu plus haut [29]. L'objet de Théopompe était de montrer l'instabilité du pays en prélude à l'intervention de Philippe.

2. Les « entreprises des Lacédémoniens dans le Péloponnèse » évoquaient les efforts de Sparte pour maintenir sa domination dans cette région après sa grave défaite de Leuctres (371), qui entraîna la sécession et le révolte des cités et des peuples qu'elle avait assujettis. Elle eut à lutter principalement contre Messène et contre les Arcadiens qui s'étaient constitués en confédération. Il y eut en 369 une invasion d'Agésilas en Arcadie et sur le territoire de Mantinée ; en 368, une campagne d'Archidamos, toujours en Arcadie, qui se termina par la victoire de l'armée spartiate à Eutrésis. Puis les Lacédémoniens occupèrent l'Onaion, barre de collines au sud de Corinthe ; ils s'emparèrent du port de Sicyone, de Sellasie en 365 et, dans la guerre entre Elis et les Arcadiens, ils intervinrent en faveur d'Elis et subirent plusieurs défaites jusqu'à la bataille de Mantinée qui scella définitivement leur abaissement (362). Pendant la même période ils avaient dû soutenir des opérations défensives contre les Thébains [30].

3. En effet, entre la bataille de Leuctres et celle de Mantinée, l'armée thébaine envahit plusieurs fois le

29. Isocr. *Phil.* 119-120 ; Diod. XV, 80 ; Xén. *Hell.* VI, 4, 33-37. Plutarque, *Pelop.* 26-29 ; 31-32 ; 35, 4-12, a raconté le conflit d'Alexandre avec Thèbes et le meurtre du tyran.

30. Xén. *Hell.* VI, 5, 12-21 ; VII, 1, 28-31 ; 2, 5 ; 3, 2 ; 4, 12 ; 19-32 ; Diod. XV, 62.

Péloponnèse. Epaminondas s'avança jusqu'aux portes de Sparte ; il favorisa l'indépendance de la Messénie et la constitution de la Ligue arcadienne en 369 ; il revint encore l'année suivante et mena des opérations indécises autour de Corinthe ; enfin sa troisième invasion aboutit à l'éclatante victoire de Mantinée (362). Pour contenir la puissance lacédémonienne il fonda Messène et Mégalopolis. Parallèlement, Thèbes intervint en Thessalie (368/7) et sa diplomatie obtint du Grand-Roi le rescrit de Suse, qui consacrait solennellement son hégémonie, aussi bien face aux Spartiates qu'aux Athéniens, qui avaient fait alliance pour s'y opposer [31].

4. Théopompe abordait ensuite « les événements de Macédoine ou d'Illyrie ». Il s'agit du long conflit qui, bien avant l'avènement de Philippe, opposait les rois de Macédoine au puissant royaume d'Illyrie, sur leurs frontières occidentales. Déjà les Illyriens, en 384, avaient chassé de son royaume Amyntas, le père de Philippe ; il ne ressaisit son pouvoir qu'avec l'appui des Thessaliens [32]. Son fils Perdiccas reprit la lutte pour mettre fin aux incursions illyriennes ; mais il trouva la mort dans le combat [33]. Ainsi la succession fut ouverte à Philippe, qui allait avoir à guerroyer encore longtemps contre ses dangereux voisins. Théopompe n'exposait qu'au livre II sa revanche du désastre de Perdiccas.

31. Xén. *Hell.* VI, 5, 23-33 ; VII, 1, 15-22 ; 5, 4-25 ; *Ages.* 2, 24 ; Diod. XV, 68-70 ; 82, 5-85, 8 ; Plut. *Ages.* 31-32 ; *Pelop.* 24 ; 26-28 ; 31, 2-32, 11 ; Paus. IX, 15, 4. — Rescrit de Suse : Xén. *Hell.* VII, 1, 33-37 ; Diod. XV, 81, 3 ; Plut. *Pelop.* 30. Plutarque, dans le récit de la première invasion d'Epaminondas en Laconie, cite deux fois Théopompe (*Ages.* 31, 4 = F 322 ; 32, 14 = F 323), ce qui prouve bien que Théopompe a rapporté cet épisode. Jacoby (*Komm.*, p. 395) attribue ces fragments à une digression dans un livre postérieur. Il est plus naturel de les loger ici.

32. Diod. XIV, 92, 3 ; XVI, 2, 2 ; Xén. *Hell.* V, 2, 13 ; Isocr. *Archid.* 46. Sur la date, Beloch, *G.G.* III, 2, p. 57-58.

33. Diod. XVI, 2, 4.

5. Il est surprenant de trouver dans ce tableau de la Grèce la mention de l'expédition d'Iphicrate en Égypte. Elle remontait à 374/3. Iphicrate commandait un contingent de mercenaires dans l'armée du satrape Pharnabaze, que le Grand-Roi envoyait en Égypte contre les rois révoltés [34]. On pourrait penser que Théopompe a voulu préfacer le soulèvement de l'Égypte contre la Perse, qu'il a longuement exposé dans ses livres XII à XIX. Mais ce n'était qu'un épisode de cette longue lutte qui dura de 390 environ à 351. L'histoire d'Iphicrate et de ses relations avec la maison de Macédoine doivent fournir une autre explication. Il fut par deux fois mêlé aux drames de cette famille. Amyntas, chassé de son trône par la Ligue chalcidienne, tenta de gagner à sa cause Cotys, roi des Odryses, en adoptant comme fils Iphicrate son gendre (vers 384-382). Plus tard, après sa mort, sa veuve Eurydice, qui s'était emparée du pouvoir (après avoir fait assassiner son propre fils Alexandre), menacée par Pausanias, qui revendiquait la succession, fit appel à Iphicrate dont la flotte croisait sur les côtes. Iphicrate chassa Pausanias, conservant ainsi le trône aux deux autres fils d'Amyntas, Perdiccas et Philippe. C'est vraisemblablement à l'occasion de ces événements que Théopompe évoquait la campagne d'Iphicrate en Égypte dans une digression, qui contenait sans doute son portrait, repris de Théopompe chez Cornélius Népos [35].

6. L'évocation des cruautés de Cléarque dans le Pont, plus précisément à Héraclée, trouve difficilement place dans ce tableau de la Grèce. Il faut sans doute rattacher ce récit à la tentative d'Epaminondas, après la

34. Diod. XV, 29, 3-4; 41, 3; 42, 4-43,4; Nép. *Iphicr.* 2, 3; Plut. *Artox.* 24, 1.

35. Eschn. *Amb.* 26-29; Diod. XVI, 4; Nép. *Iphicr.* 3,2 = F 289, où est précisément rappelée l'assistance d'Iphicrate à Eurydice.

bataille de Leuctres, d'ébranler, avec une flotte thébaine nouvellement construite, l'hégémonie d'Athènes dans la mer Égée, tentative qui, à son tour, entrait dans un exposé plus vaste sur la Confédération maritime athénienne. Cette Confédération, établie au début sur des institutions libérales, tendait, dans les années 360, à devenir oppressive par la volonté d'Athènes, qui imposait à ses alliés des contributions arbitraires et installait, en violation de ses engagements, des *clérouquies* à Samos, à Sestos, à Crithotè et à Potidée. La croisière d'Epaminondas réussit à détacher provisoirement Byzance, Chios et Rhodes. Héraclée, secouée de troubles civils, fit appel successivement à Timothée et à Epaminondas. Comme elle n'obtenait aucune aide, elle eut recours à Cléarque, qui avait été naguère banni de la cité. Cléarque, qui avait été l'élève d'Isocrate et de Platon, vint d'abord soutenir les oligarques, puis confisqua le pouvoir à son profit et massacra sans pitié ses adversaires (364/3) [36]. Toutes nos informations sur Cléarque dérivent de Théopompe qui, s'abandonnant à son goût des digressions, lui a consacré un développement étendu dans un ensemble plus général, mais plus bref. Ce déséquilibre a fait illusion à Polybe [37].

7. Cléarque nous a éloigné de Philippe. L'avènement de Bardyllis en Illyrie et celui de Kersobleptès en Thrace nous ramènent à lui. Ces deux pays ont tenu une grande place dans sa stratégie offensive et défensive. Il dut à plusieurs reprises combattre les Illyriens pour assurer ses marches de l'Ouest. Il considéra la Thrace comme le champ naturel d'expansion de la

36. Justin, XVI, 4-5; Diod, XV, 81, 5; Énée Tact. 12, 5; Polyen, II, 30; Dém. *C. Lept.* 84; Souda, v. Κλέαρχος; Memnon : *FGrH.* 434 F 1 = Phot, *Bibl.*, 224.

37. *FGrH.* 434, *Komm.*, p. 270. Théopompe est revenu plus longuement sur la tyrannie de Cléarque au livre XXXVIII (F 181), dans le cadre de l'histoire de l'Asie.

Macédoine et n'épargna aucun effort, pendant tout son règne, pour en conquérir les extraordinaires richesses. Bardyllis était, au dire de Théopompe, un brigand [38], qui s'était taillé un royaume dont les limites exactes sont discutées [39]. Il avait chassé de son royaume pour un temps Amyntas, le père de Philippe, et écrasé l'armée de Perdiccas. On ignore dans quelles conditions il avait conquis le pouvoir [40].

On est mieux renseigné sur Kersobleptès. Il avait succédé en 360 à son père Cotys, assassiné par des gens d'Ainos, probablement pour un motif de vengeance personnelle. A l'occasion de la marche de Philippe sur la Thrace, Théopompe a tracé un portrait cruel de Cotys dans une brève digression qui est un nouvel exemple des cheminements sinueux de sa narration : le prétexte en était le passage de Philippe par la localité d'Onocarsis, dont le roi avait fait sa résidence d'été [41]. Kersobleptès, au début de son règne, eut à faire face à la révolte du prince thrace Miltokythès, qui s'était soulevé contre Cotys, avait recruté une armée de mercenaires grâce à Héracleidès et Python, les meurtriers de Cotys, et dévastait le pays. Le rebelle fut vaincu et tué. Un papyrus de Berlin, très mutilé, évoque cet épisode [42].

38. F 286 = Cic. *Off.* II, 40. Selon d'autres (Libanios, *C. Sévèr.* 52) un charbonnier.

39. Cf. Beloch, *G.G.* III, 1, p. 224, n. 1, et Walbank, *Historical Commentary on Polybius*, III, p. 694.

40. F 286 suggère que les brigandages de Bardyllis lui avaient procuré de grandes ressources grâce auxquelles il put recruter des mercenaires qui lui permirent de prendre le pouvoir.

41. F 31 = Ath. XII, 531 E — 532 A ; Dém. *C. Aristocr.* 114, 118-119, 163.

42. F 307 ; Dém. *C. Aristocr.* 169. D'après le fragment, Miltokythès fut mis à mort par Kersobleptès. Mais, suivant Démosthène, il fut fait prisonnier par le condottiere eubéen Charidèmos, qui était au service de Kersobleptès et qui le livra aux gens de Cardia : ces derniers le noyèrent en mer. Rien ne permet de contester cette

Tel était le tableau du monde gréco-barbare que Théopompe brossait au début de ses *Philippiques*, autant qu'on puisse l'entrevoir à travers le sec sommaire de Polybe. Il présentait les différents théâtres où allait s'exercer l'activité de Philippe. Il mettait en place les données politiques qui allaient fixer son attention et dicter sa stratégie et sa diplomatie : les troubles de Thessalie, les épreuves de l'hégémonie thébaine, les complications dans le nord de la mer Égée et en Thrace, la menace illyrienne. Au centre de ce réseau complexe se trouvait Philippe, qui avait d'abord à résoudre la crise soulevée par la succession de Perdiccas. Théopompe avait déjà dépeint son caractère, avec ses qualités et ses défauts, dans le prologue. Dans ce livre I il le montrait à l'œuvre.

Il ne reste que quatre fragments du livre II.

Le premier (F 38) n'est qu'un détail pittoresque et merveilleux : en Péonie, les bœufs ont des cornes si grandes qu'elles peuvent contenir 3 ou 4 *conges* (env. 10 ou 12 litres) et que les rois du pays en font des coupes dont ils argentent ou dorent les bords. Il appartient au récit de la brève campagne de Philippe contre les Péoniens, qui menaçaient se frontière nord. Diodore en a laissé un récit succinct : saisissant l'occasion de la mort du roi des Péoniens, Agis, Philippe envahit le pays, les défit en bataille rangée et leur imposa son protectorat (359/8)[43].

version. Le rédacteur du papyrus a sans doute abrégé et déformé le récit de Théopompe. — Il est vraisemblable que dans ce livre I Théopompe dressait la généalogie des rois de Thrace. Un fragment (F 310 = Lucien, *Macrob.* 10) rappelle que Térès, roi des Odryses, vécut jusqu'à 92 ans. On connaît trois rois de ce nom. Il s'agissait probablement du fondateur de la dynastie, qui vivait au temps des guerres médiques (*FGrH.*, *Komm.*, p. 394; Beloch, *G.G.* III, 2, p. 85).

43. Diod. XVI, 4, 2.

Théopompe signalait la même particularité chez les bœufs des Molosses, peuple d'Épire[44]. La parenté des deux textes est manifeste, et l'on en conclura que l'historien parlait des Molosses dans son livre II. L'occasion en était certainement le mariage de Philippe avec Olympias, fille du roi des Molosses, Néoptolème. Aussi inclura-t-on dans ce livre un fragment (F 355) d'après lequel Olympias prétendait descendre de Pyrrhus, fils d'Achille, et d'Hélénos, fils de Priam[45]. Ce mariage permit à Philippe d'annexer la Tymphaia, région située entre les vallées de l'Aoos, du Pénée et de l'Haliacmon.

La curiosité ethnographique de Théopompe était sans limite. Le mariage d'Olympias lui donnait l'occasion de parler des peuples de l'Épire. Il en comptait quatorze : « Les plus connus sont les Chaones et les Molosses pour avoir dominé autrefois toute l'Épire, les Chaones d'abord, plus tard les Molosses, qui accrurent leur puissance grâce à la parenté de leurs rois (ils appartenaient en effet aux Éacides) et parce qu'ils avaient chez eux l'oracle de Dodone »[46]. L'allusion à la parenté des Éacides forme le lien entre ce passage et le mariage d'Olympias : Pyrrhus, son ancêtre, était un descendant d'Éaque.

Un deuxième fragment du livre II (F 39) se rapporte aux mœurs des Illyriens. Ils mangent et boivent assis, dit-il, ils amènent leurs femmes à leurs réunions, et il est honorable pour elles de porter à la santé de n'importe quel convive. Pour un Grec, ces usages étaient scandaleux.

44. *FHG.* I, fr. 43 = Ath. XI, 468 D. Jacoby n'a pas retenu ce texte pourtant formellement attribué à Théopompe.

45. Justin, XVII, 3, explique ainsi la généalogie des rois d'Épire : Pyrrhus, fils d'Achille, vint s'établir dans le pays et il épousa Lanassa, petite-fille d'Héraclès, dont il eut huit enfants. Il céda à Hélénos, fils de Priam, le royaume de Chaonie et Andromaque qu'il avait prise dans le butin de Troie.

46. F 382 = Strab. VII, 7, 5.

Le troisième fragment (F 40) fait suite au précédent. Il raconte comment les Ardiéens (un peuple dalmate de la région du Naron)[47] furent vaincus par les Celtes, qui leur firent manger des aliments mélangés à une herbe purgative. La purge opéra, et les Ardiéens furent capturés ou tués ou se jetèrent à l'eau. Leur intempérance (ἀκρασία) les perdit. Théopompe, on le voit, ne reculait pas devant les anecdotes les plus minces et les plus éloignées du sujet.

Car ces digressions faisaient partie du récit de la campagne de Philippe en Illyrie (358). Le roi Bardyllis, que Théopompe a présenté dans le livre précédent, alarmé de la victoire de Philippe en Péonie, offrit la paix. La négociation échoua, et Bardyllis s'avança avec son armée à la rencontre des Macédoniens. Dans une bataille acharnée, où Philippe montra les qualités d'un excellent tacticien, les Illyriens furent vaincus et durent évacuer toutes les places macédoniennes qu'ils avaient occupées[48].

Le quatrième fragment (F 41) est une citation d'Harpocration qui rappelle l'amitié de Néon pour Philippe. Ce Néon était un Messénien que Démosthène accuse d'avoir, avec son frère Thrasylochos, fait de ses concitoyens des esclaves. Jacoby estime que la référence au livre II n'est pas exacte : on ne voit en effet aucune relation entre Philippe et Messène à cette date[49]. On

47. Ath. X, 443 A-C. Les deux fragments 39 et 40 sont réunis chez Müller fr. 41. — On a contesté le nom Ἀρδιαῖοι, correction de Casaubon à la leçon des mss. Ἀριαῖοι. A. Mócsy, *Rivista storica dell'antichitá*, 2, 1972, p. 13-16, s'appuyant sur Polyen, VII, 42, qui rapporte le même épisode, propose la correction Αὐταριάται, qui désigne aussi un peuple illyrien.

48. Diod. XVI, 4, 3-7 ; 8, 1. Un passage de Frontin, *Strat.* II, 3, 2, se rapporte à cette bataille : Philippe voyant le centre ennemi fortement constitué et les ailes plus faibles, renforça son aile droite et attaqua le flanc. Avec sa cavalerie, précise Diodore. C'est la tactique que Philippe devait léguer à Alexandre.

49. Dém. *Cour*, 295 ; Polyb. XVIII, 14, 3 ; *FGrH*, *Komm.*, p. 362.

peut objecter que le fragment se rapporte à ses liens personnels avec Néon plutôt qu'à ses relations avec Messène.

Exposant seulement la campagne de Péonie et celle d'Illyrie, ce livre II peut paraître avoir été court. Mais, vraisemblablement, les digressions sur les mœurs des peuples et leur histoire y étaient étendues. Avant l'expédition d'Illyrie, suivant Diodore, Philippe réunit une assemblée (l'armée macédonienne) pour exhorter ses soldats. On peut penser que Théopompe, utilisant sa formation oratoire, composait son discours. Enfin les négociations avec les émissaires de Bardyllis pouvaient donner lieu à des développements détaillés.

Les sources de Théopompe ont été de deux sortes. D'abord, pendant son séjour en Macédoine, il a pu s'informer sur les peuples voisins et leurs relations antérieures avec le royaume. Ce fut sans aucun doute sa source principale. Ensuite, il a disposé d'ouvrages littéraires, comme les *Institutions barbares* d'Hellanicos [50].

Le livre III contenait le récit de la campagne de Philippe contre Amphipolis, son expédition en Thrace dans la région du mont Pangée et son intervention en Thessalie, événements qui s'étendaient sur les années 358/7 et 357/6.

Philippe désirait conquérir les richesses de la Thrace, son agriculture, ses bois, ses mines d'or. La ville d'Amphipolis, puissante et fortement située, pouvait constituer une menace inquiétante sur l'arrière-pays. Il résolut de s'en emparer après avoir acquis la neutralité d'Athènes en lui promettant de lui rendre la ville, qui avait fait partie autrefois de sa confédération, en échange de Pydna. Affolés, les Amphipolitains de-

50. Βαρβαρικὰ νόμιμα : *FGrH.* 4 F 72-73.

mandèrent le secours d'Athènes en remettant la ville entre ses mains. Mais Athènes préféra l'offre de Philippe. Un fragment (F 42) a conservé la trace de cette négociation : il donne le nom de *Hiérax*, qui avec son collègue Stratoclès nommé chez Démosthène, fut dépêché à Athènes pour obtenir un appui [51].

Amphipolis fut prise grâce à l'emploi de machines de siège qui eurent raison de sa forte position. Aussitôt après, Philippe pénétra en Thrace. Il reste de cette campagne les noms des villes *Datos* et *Zeirênia* (F 43, 44). Zeirênia n'est pas autrement connue. Datos était une ville riche, dont le nom avait donné lieu au dicton « Datos des richesses ». Hérodote mentionne ses mines d'or. Puis elle prit le nom de Crènidès à cause des nombreuses sources qui jaillissaient dans son voisinage. Menacée par Kersobleptès, elle appela Philippe au secours. Il l'occupa, la fortifia, la considérant comme une excellente place forte contre les Thraces, et il l'appela désormais *Philippes*. C'est probablement au moment de ce changement de nom, qui semble significatif, que Philippe, écartant définitivement son neveu, prit le titre royal [52].

Dans son récit de l'expédition de Thrace Théopompe introduisait une longue digression dont quelques fragments (F 45-47) conservent le témoignage, sur la légende du roi d'Égypte Sésostris. La Thrace passait pour le point extrême de ses immenses conquêtes, qui lui avaient soumis toute l'Asie et la plus grande partie de l'Europe. Arrivé là, il avait fait dresser des stèles où des inscriptions rappelaient ses exploits guerriers (un exemple dont Alexandre devait se souvenir dans l'Inde). En traversant l'Asie, il était passé par Thapsaque,

51. Dém. *Ol.* I, 8.

52. Hdt. IX, 75; Appien, *B.C.* IV, 105; Diod. XVI, 3, 7; 8, 6; Stéph. Byz., v. Φίλιπποι. Cf. Beloch, *G.G.* III, 1, p. 230; 232, n. 3.

sur l'Euphrate, que Théopompe citait dans ce livre (F 47).

Selon Hérodote, Sésostris avait même atteint le pays des Scythes. Aussi Théopompe, dans le même développement, a-t-il parlé des Scythes et rapporté leur usage de boire et de faire cailler le lait de jument, aliment appelé ἱππάκη (F 45) [53].

Étienne de Byzance cite : « Il fit la guerre avec eux en partant de Chalkai, du pays de Larissa ». Il s'agit sans aucun doute de Philippe et de ses alliés thessaliens (F 48). Il est difficile de fixer la date de cette nouvelle intervention en Thessalie : une période entre la fin de la guerre d'Illyrie et l'expédition contre Amphipolis paraît vraisemblable, soit le printemps 357. Il fut appelé par les gens de Larissa : Démosthène mentionne Eudicos et Simos de Larissa, qui favorisèrent sa mainmise sur le pays. Chalkai servait de base d'opérations ; elle était déjà nommée à ce titre au livre I [54].

Dans ce même livre III, Théopompe exposait deux événements d'une grande importance, dont il ne reste aucun fragment : la prise de Pydna et celle de Potidée, deux villes qui étaient colonies athéniennes. La première fut livrée à Philippe par des partisans. La seconde fut prise d'assaut avec l'aide d'un contingent fourni par Olynthe à laquelle le territoire fut remis. La date de ces deux succès (première moitié de 356) permet de les attribuer sans erreur à ce livre. Au même moment

53. HDT. II, 102-103 ; DIOD. I, 53-58 (Sésoôsis), d'après Hécatée d'Abdère.

54. DÉM. *Cour.* 38. DIODORE, XVI, 14, 2, rapporte cette intervention sous l'année 357/6. SWOBODA, suivi de KAERST (références chez LAQUEUR, 2211), objecte qu'elle n'a eu lieu qu'en 353. Mais on fait remarquer que Philippe n'a pas conquis la Thessalie d'un seul coup ; il a exploité à plusieurs reprises les troubles du pays. BELOCH, *G.G.* III, 1, p. 228, n. 1, adopte aussi comme date l'intervalle entre la guerre d'Illyrie et la marche sur Amphipolis, mais indique à tort 358. L'ordre de Théopompe impose l'année 357 : les événements de 358 appartenaient au livre II.

Parménion fit campagne contre les Illyriens et les battit [55]

Un seul fragment du livre IV, qui n'en comporte que quatre, fournit une date assurée. Il rapporte (F 52) qu'au siège de Méthone Philippe perdit l'œil droit, frappé d'un coup de flèche au moment où il inspectait les machines. Méthone fut assiégée à l'automne 355 et prise au printemps de 354 [56]. Entre la prise de Potidée et l'attaque contre Méthone nous avons une lacune d'un peu plus d'un an (été 356-automne 355).

Cet intervalle était comblé par le récit de l'éclatement de la Guerre Sacrée. Elle avait des origines lointaines dans des rivalités de clans à Delphes et dans l'hostilité entre Thèbes et la Phocide. L'occasion en fut le condamnation des Phocidiens à une forte amende pour impiété (culture d'un territoire sacré) par le Conseil des Amphictyons (avril 356). Ils refusèrent de payer et, comme l'Amphictyonie prenait la décision de leur faire la guerre, ils se préparèrent à résister par la force. Leur chef, Philomèlos, se rendit à Lacédémone pour obtenir l'appui du roi Archidamos. Leur cause était commune : Sparte avait été, elle aussi, condamnée autrefois à l'amende pour la prise de la Cadmée.

Ici se place le fragment 312 de Théopompe. D'après lui, les Lacédémoniens et les Athéniens prirent la décision *publique* de soutenir les Phocidiens. Archidamos avait reçu de l'argent et sa femme Deinicha des cadeaux. L'historien a le goût des intrigues secrètes et des affaires de corruption. La démarche de Philomèlos doit se placer dans l'hiver 356/5 [57].

55. DIODORE, XVI, 8, 3-5, qui place ces deux conquêtes avant l'occupation de Crènidès. La prise de Potidée fut contemporaine des jeux Olympiques et de la naissance d'Alexandre (PLUT. *Alex.* 3, 8; JUSTIN, XII, 16, 6; DÉM. *Ol.* I, 5; *C. Lept.* 63).

56. Sur la date, BELOCH, *G.G.* III, 2, p. 269.

57. DIODORE, XVI, 24, 1-2, donne une version entièrement

En même temps il leva des troupes et occupa Delphes, puis, pour soutenir la guerre, il mit la main sur le trésor du sanctuaire. Attaqué par les Locriens, les Thessaliens et les Béotiens, il envahit la Locride et battit les Thessaliens. Mais il fut vaincu par une armée thébaine à Néon, au nord du Parnasse, et se donna la mort (printemps-automne 355)[58].

Tels furent les événements qui se déroulèrent dans la Grèce centrale au cours de l'année 356/5. Théopompe n'a pu les rapporter que dans son livre IV.

Quelle était l'activité de Philippe pendant la même période ? Il semble avoir fait une pause après la prise de Potidée ; il était sans doute nécessaire de reconstituer l'armée, et il n'avait pas à redouter l'hostilité d'Athènes, absorbée par la guerre des Alliés[59]. Il est possible, cependant, qu'il ait fait une nouvelle incursion en Thessalie : c'est ce que suggère un fragment (F 49) où Théopompe décrit les mœurs dissolues des Thessaliens, parmi lesquels ceux de Pharsale sont les plus paresseux et les plus dépensiers.

Deux autres fragments sont difficiles à localiser.

Le premier (F 50) contient une allusion au différend sur l'île d'Halonnèse qui opposa Philippe et Athènes en 342 et fait le sujet du *Discours sur l'Halonnèse*, inséré dans le *corpus* démosthénien et attribué à l'orateur Hégésippe. Philippe en avait alors chassé les pirates qui s'y étaient installés sous la conduite de leur chef Sostratos[60]. Faut-il penser que cette installation eut lieu vers 355 ? Philippe, ou même les Athéniens à qui cette

différente : Archidamos ne s'engagea qu'à une assistance *secrète* et versa 15 talents à Philomèlos. Il est invraisemblable que le roi ait pu disposer secrètement d'une pareille somme.

58. Diod. XVI, 23-31, 5 ; Paus. X, 2, 1-4 ; Justin, VIII, 1. Sur la chronologie, Beloch, *G.G.* III, 2, p. 264 s.

59. Cloché, *Philippe II*, p. 76.

60. [Dém] XII, 13.

île appartenait, auraient mis beaucoup de temps à réagir. Ce délai serait d'autant plus invraisemblable que des pirates installés dans cette position centrale ne seraient pas restés inactifs et auraient considérablement gêné la navigation dans le nord de l'Égée. La mention de l'Halonnèse dans le livre IV est due à un autre événement. Peut-être un incident a-t-il éclaté entre Philippe occupé en Thessalie et Athènes absorbée par la guerre des Alliés.

Le second fragment (F 51) rapporte que les Athéniens ayant chassé les Amphipolitains d'Eion détruisirent cette localité. On rapproche ce fait de deux passages des discours de Démosthène, où l'orateur rappelle que Ménon de Pharsale fournit aux Athéniens des subsides et des troupes pour la guerre contre Eion et reçut en récompense l'exemption des taxes. Mais on ignore la date de cette générosité [61]. Jacoby met le nom d'Eion en relation avec les tentatives de Charès et d'autres pour recouvrer Amphipolis. Ces hostilités, omises chez Diodore, sont bien attestées chez les orateurs contemporains [62]. On ne peut les dater du bref intervalle séparant la prise d'Amphipolis de la guerre des Alliés (fin de 357), qui exigea toutes les forces d'Athènes, et cette période n'était pas exposée dans le livre IV. On pensera plutôt à une époque postérieure, à la fin de la guerre des Alliés, quand Philippe était occupé ailleurs. Le siège de Méthone, qui dura des mois ((355-354), offrait l'occasion favorable. Charès, à cette époque, multipliait les coups de main. Il manqua de surprendre la flotte macédonienne, qui ne dut son salut qu'à un stratagème de Philippe. Il battit un corps de mercenaires commandé par Adaios, surnommé le Coq.

61. Dém. *Synt.*, 23; *C. Aristocr.* 199-200.
62. *FGrH. Komm.*, p. 364; Isocr. *Phil.* 2; Eschn. *Amb.* 21, 70, 72; *C. Ctés.* 54.

L'attaque contre Eion était du même style (printemps 354)[63].

Du livre V, si l'on excepte une sentence citée par Athénée et une phrase de Pollux (F 57, 58), il ne reste que des noms de lieux, On ne sait dans quelles circonstances Théopompe disait : « Manger beaucoup de viande ôte le jugement, rend l'esprit plus lent et rempli de colère, de dureté et de beaucoup de sottise ». Peut-être était-ce au sujet d'un peuple gros mangeur. La citation de Pollux au sujet des harnais des bêtes de somme est encore plus énigmatique.

Les lieux cités sont (F 53-56) :

Pagases, port de Phères.
Amphanaia, localité de Thessalie.
Maccarai, contrée au-dessus de Pharsale.
Olyca, ville de Macédoine.

Olyca n'est pas autrement connue; elle n'est mentionnée ni chez Strabon ni chez Pline ni chez Ptolémée.

Les trois autres noms appartiennent à la Thessalie. On en déduira que Théopompe exposait dans ce livre le passage de Philippe en Thessalie, qui suivit immédiatement la prise de Méthone, et les événements postérieurs[64].

En Thessalie, la guerre s'était rallumée entre Phères et Larissa; Pharsale était en guerre avec Pélinna (cf. F 55). La Guerre Sacrée, toute proche, attisait les luttes civiles. Les adversaires du tyran de Phères, Lycophron, demandèrent l'aide de Philippe. Lycophron, de son côté, demanda l'assistance des Phocidiens. Leur chef, Onomarchos, successeur de Philomèlos, lui envoya son

63. DIOD. XVI, 34, 3; POLYEN, V, 16, 2; VII, 35, 2. GLOTZ, *H.G.* III, p. 268.
64. DÉM. *Ol.* I, 12; DIOD. XVI, 35, 1.

frère Phaÿllos avec 7 000 hommes. Philippe battit Phaÿllos. Mais Onomarchos vint à la rescousse et défit Philippe en deux batailles. Le Macédonien dut battre en retraite avec une armée affaiblie par de lourdes pertes et démoralisée (seconde moitié de 354)[65]. Il passa l'hiver et le printemps 353 à réorganiser ses forces. Puis il envahit à nouveau la Thessalie. Mais cet événement nous renvoie au livre IX, où Théopompe reprenait seulement l'histoire de Philippe. Le livre VI exposait les affaires du Péloponnèse. Le livre VII n'a laissé aucun fragment. Le livre VIII contenait une longue digression sur les philosophes et les choses extraordinaires[66].

Le livre V n'embrassait donc qu'une année, de juin 354 à juin 353 environ. On pensera que cela est bien court et la matière bien mince pour remplir un livre. Mais la maigreur de nos informations ne doit pas nous faire illusion. Le détail des troubles de Thessalie, les rivalités entre les villes et entre les familles dominantes, les intrigues des uns et des autres et les opérations militaires étaient bien connus de Théopompe et lui fournissaient une matière abondante.

Parallèlement, la Guerre Sacrée continuait. Onomarchos avait pris la succession de Philomèlos. Dans une assemblée générale il exhorta les Phocidiens et leurs alliés à poursuivre la lutte (ici peut-être un discours) ; il fut élu stratège autocratôr et recruta de nouveaux mercenaires. Il reprit les hostilités à l'été 354, s'empara de Thronion et d'Amphissa, puis d'Orchomène. Après sa double victoire sur Philippe, il se tourna contre la Béotie et entra sans coup férir à Coronée et à Corsiai (été 353)[67]. D'autres détails, comme la frappe d'une

65. Diod. XVI, 35, 1-2 ; Polyen, IV, 2, 19.
66. Ci-après p. 173-176.
67. Diod. XVI, 31-32 ; Ephore, *FGrH* 70 F 94 ; Dém. *Amb.* 141.

d'automne de 354, contemporaine de l'intervention de Philippe dans les hostilités.

Un autre fragment (F 62) décrit les mœurs de Byzance et de Chalcédoine, dont l'historien attribue le relâchement au régime démocratique. Il pouvait appartenir à une digression sur les méfaits de la démocratie, dont Théopompe était un farouche adversaire [75].

Au livre IX, Théopompe reprend l'histoire de Philippe, interrompue après le livre V. D'après les fragments, ce livre comprenait deux parties : la suite de la Guerre Sacrée et le début d'une campagne de Philippe en Thrace.

1. Ce dernier, après avoir reconstitué son armée éprouvée par les victoires des Phocidiens, envahit de nouveau la Thessalie au milieu de 353. Mais auparavant il voulut s'assurer l'assistance des Perrhèbes et les engager dans la guerre aux côtés des Béotiens, des Locriens et des Thessaliens. Il envoya auprès d'eux en mission un personnage dont Théopompe a fait un portrait peu bienveillant : Agathoclès, un *péneste* de Thessalie, qui avait un grand crédit auprès de Philippe par ses flatteries et ses bouffonneries. Théopompe ajoute que Philippe avait constamment auprès de lui des créatures de cette sorte, avec lesquelles il délibérait des affaires les plus importantes (F 81) [76].

Les Perrhèbes détenaient l'accès de la vallée de Tempé, par où Philippe pénétra en Thessalie. Théopompe a saisi cette occasion pour écrire une description brillante et prolixe de cet endroit célèbre. Élien nous a transmis ce morceau de bravoure, où l'historien dépeint longuement cette gorge où coule le Pénée, sa végétation luxuriante, ses eaux rafraîchissantes, le chant mélodieux

75. Cf. K. von Fritz, *Am. Hist. Rev.*, 46, 1941, p. 775 s.
76. Cf. Diod. XVI, 29, 1.

des oiseaux et tout ce qui procure au voyageur détente et délassement ; il y ajoute les légendes qui sont attachées à ce lieu [77]. Sa manière se révèle ici pleinement.

Ensuite Philippe marcha sur Phères, dont il ne put s'emparer ; il se rabattit sur Pagases, qu'une flotte athénienne partit trop tard pour secourir. Onomarchos, accouru à la rescousse, se heurta à l'armée macédonienne dans la plaine du Crocos, sur la côte du golfe Pagasétique. Il fut vaincu et trouva la mort. Après cette victoire, Philippe s'empara de Phères, de Pharkédon (F 82) et de Tricca [78].

Phaÿllos succéda à son frère Onomarchos ; il reprit la campagne et réussit, bien que vaincu dans plusieurs rencontres, à conserver les places que les Phocidiens détenaient en Béotie. Philippe, pour les écraser et tenir un point stratégique de premier ordre, se dirigea sur les Thermopyles ; mais les Grecs lui barrèrent le passage. Il battit en retraite (septembre 353) [79].

Jusqu'où Théopompe menait-il dans ce livre IX le récit de la Guerre Sacrée ? Il est difficile de le dire. Cependant, comme elle devait durer jusqu'en 346/5, il est vraisemblable que l'historien en morcelait le déroulement pour en faire coïncider les étapes avec l'histoire de Philippe, qu'il continuait au livre XI (après l'interruption du livre X consacré à une digression) et aux livres XX à XXV (après l'interruption des livres XII à XIX consacrés à l'histoire de l'Orient) jusqu'à la paix de Philocrate, précisément en 346. Dans cette hypothèse, l'échec des Thermopyles marquait une bonne césure. Les Béotiens restèrent seuls en face des Phoci-

77. Élien, *V.H.* III, 1 = F 80.
78. Diod. XVI, 35 ; Polyen, IV, 2, 18 ; Beloch, *G.G.* III, 1, p. 477-478.
79. Diod. XVI, 37-38 ; Dém. *Phil.* I. 41 ; *Amb.* 84, 319 ; *Cour.* 32.

diens et Philippe se tourna vers les Thraces pour y reprendre l'offensive interrompue en 356 après la prise de Potidée.

2. C'est le récit de cette campagne que suggèrent les noms de *Droggilon* et de *Cobrys*, « villes de Thrace », cités par Étienne de Byzance. Elle eut lieu à la fin de 353 ou au début de 352 et semble avoir été de courte durée. Le récit en fait défaut ; on le reconstitue médiocrement avec des données éparses dans le discours de Démosthène *Contre Aristocratès*. On mesure ici combien la perte des *Philippiques* est dommageable à notre information.

Philippe essaya de s'emparer de Maronée ; mais il en fut empêché par le roi thrace Amadocos, l'un des successeurs de Cotys. A la même époque, sa flotte faillit se heurter à celle du stratège athénien Charès et n'échappa que par un stratagème. Le roi Kersobleptès, rival d'Amadocos, lui offrit son alliance. Un traité fut-il alors conclu ? Le texte de Démosthène ne le dit pas et même son silence fait supposer le contraire. Le traité que Philippe conclut avec Kersobleptès s'appliquait à une situation différente, qui est postérieure et que Théopompe évoquait seulement au livre XI : c'était une alliance avec Amadocos qui lui avait barré la route à Maronée [80].

Auparavant, Philippe s'était tourné vers l'Illyrie, où il avait imposé sa suzeraineté à Cleitos, fils de Bardyllis, et vers l'Épire, où il enleva à Arybbas, oncle d'Olym-

80. Dém. *C. Aristocr.* 183 ; *Ol.* I, 13 ; Polyen, IV, 2, 22 ; Eschn. *Amb.* 81, et scholie de ce passage. D'après ce dernier texte, Kersobleptès dut par traité céder à son rival Amadocos un territoire contesté et donner son fils en otage à Philippe. Mais ce traité fut postérieur (351) comme le montre le changement de situation : Byzance et Périnthe étaient alliées à Amadocos et Philippe le soutenait (cf. Cloché, *Philippe II*, p. 102, 109).

pias, une province, la Paranaia, et la tutelle d'Alexandre, son neveu, qu'il emmena en Macédoine[81].

D'un autre côté, Kersobleptès se rapprochait d'Athènes et lui promettait de l'aider à reconquérir Amphipolis. Alors Athènes reprit une politique plus active en Chersonèse. Charès s'empara de Sestos et traita durement la population. Des *clérouquies* y furent envoyées ainsi que dans d'autres villes de Chersonèse[82].

Le livre IX pouvait se terminer sur ces événements, soit au milieu de 352[83].

Le livre X contenait une longue digression sur les démagogues athéniens. Il sera examiné plus loin[84].

Il ne reste que deux fragments du livre XI. L'un (F 102) est un développement moral que Porphyre accuse Théopompe d'avoir transcrit, mot pour mot, de l'*Aréopagitique* d'Isocrate. L'orateur, dans ce discours, exhortait le peuple athénien à réformer l'État dans sa situation critique et à revenir à la constitution ancestrale, qui assurait la compétence chez les magistrats, le travail, l'épargne et la concorde dans le corps civique, sous l'autorité de l'Aréopage. La date de cet ouvrage est discutée ; mais il est vraisemblable qu'il a été publié en 355 ou 354[85]. Le sujet convenait très bien à la période traitée dans ce livre XI, à l'année 352/1, quand

81. Schol. Dém. *Ol.* I, 13 ; Harpocr. v. Ἀρύββας ; Glotz, *H.G.* III, p. 276.

82. Dém. *C. Aristocr.* 14, et argument, 2 ; Diod. XVI, 34, 3 ; Beloch, *G.G.* III, 1, p. 489-490.

83. Ce livre IX contenait en outre une digression relative aux oracles de Bakis (F 77), mentionnés par Hérodote, VIII, 20, 77 ; IX, 43. Théopompe rapportait beaucoup d'histoires au sujet de ces oracles, en particulier comment l'un d'eux avait purifié les femmes de Lacédémone, atteintes de folie. On ignore comment cette digression était amenée.

84. Ci-après p. 183 s.

85. G. Mathieu, *Les Idées politiques d'Isocrate*, p. 126.

Démosthène dans sa première *Philippique*, au printemps 351, dénonçait les conquêtes de Philippe, ses agressions contre Lemnos et Imbros, son attentat contre des navires athéniens au cap Géraistos, en Eubée, et son débarquement menaçant à Marathon, où il avait saisi la galère sacrée. De même Isocrate évoque la perte des villes de Thrace[86]. Il est donc vraisemblable que Théopompe utilisait le discours de son maître pour prêter à quelque orateur athénien une harangue invitant ses compatriotes à un redressement.

En Thrace, comme nous l'avons dit, la situation avait changé. Le second fragment (F 101) précise que Théopompe mentionnait deux Amadocos, le père et le fils ; le second fit alliance avec Philippe contre Kersobleptès. Il est vraisemblable que le Macédonien, ayant jugé peu sûre l'alliance de Kersobleptès, qui soutenait par intermittence la cause d'Athènes (il avait à son service le condottiere eubéen Charidèmos que les Athéniens considéraient comme un allié) préféra se tourner vers Amadocos. Il continua son avance vers l'est et mit le siège devant Héraion Teichos, sur la côte nord de la Propontide (novembre 351). C'est à ce moment qu'il conclut avec Byzance un traité d'alliance[87]. Ses opérations contre Kersobleptès s'achevèrent par un traité qui fit droit aux revendications d'Amadocos sur un territoire de l'ancien royaume de Cotys et plaça Kersobleptès dans la situation d'un vassal de Philippe[88].

86. DÉM. *Phil.* I, 34; ISOCR. *Aréop.* 9. Dans ce dernier passage ISOCRATE rappelle qu'Athènes a dépensé en vain 1 000 talents pour payer des mercenaires, et DÉMOSTHÈNE, de son côté, s'élève contre l'emploi des mercenaires. Ce rapprochement est frappant.

87. DÉM. *Ol.* III, 4-5; *Cour.* 87. Cf. CLOCHÉ, *Philippe II*, p. 109.

88. BELOCH, *G.G.* III, 2, p. 282, place cette campagne et ce traité avec Kersobleptès après la chute d'Olynthe en 347/6. Mais la date de 351 est possible. La chronologie des nombreuses campagnes de Philippe en Thrace est parfois malaisée à établir.

Philippe tomba malade au siège d'Héraion Teichos. Il s'ensuivit une période d'inactivité, tant dans ses opérations militaires que du côté d'Athènes, qui renonça à secourir la ville assiégée [89]. Cette accalmie relative, qui préludait au drame d'Olynthe, s'étendit de l'automne 351 au printemps 349.

Le moment a paru opportun à Théopompe pour interrompre l'histoire de Philippe et de la Grèce et se tourner vers l'Orient, où le Grand-Roi dut faire face à plusieurs révoltes de ses sujets. Il consacra à cette histoire les livres XII à XIX.

Nous examinerons à part cette partie des *Philippiques* [90].

A la masse des huit livres exposant les affaires d'Orient faisait pendant un ensemble de onze livres (XX à XXX) continuant l'histoire de la Grèce jusqu'à la paix de Philocrate et à la fin de la Guerre Sacrée, de l'automne 351 à l'automne 346. Il n'est pas étonnant que Théopompe ait développé si longuement l'histoire de ces cinq années : elles furent en effet cruciales pour Philippe, pour Athènes et pour les belligérants de la Guerre Sacrée. Le destin de la Grèce s'y joua et donna la victoire et la prépondérance à Philippe en attendant l'hégémonie. Elles embrassèrent : 1° la guerre d'Olynthe et les négociations qui aboutirent à la paix de Philocrate ; 2° la fin de la Guerre Sacrée depuis la mort de Phaÿllos jusqu'à l'écrasement des Phocidiens et la réorganisation de l'Amphictyonie delphique.

Notons en passant que l'œuvre de Théopompe nous fournirait le meilleur commentaire des *Olynthiennes* et des *Philippiques*, que Démosthène prononça au cours

89. Dém. *Ol.* III, 4-5.
90. Ci-après p. 147-160.

de cette période. La richesse du récit permettrait d'éclairer des événements que l'orateur n'évoque que par allusions.

Le livre XX exposait les préludes de la guerre de Philippe contre Olynthe. On se rappelle que le roi, en 356, avait cédé à cette cité le territoire de Potidée enlevé aux Athéniens; à cette occasion il avait conclu avec elle un traité d'alliance[91]. Mais à la fin de 352, les Olynthiens, inquiets de la puissance toujours grandissante de leur allié, se rapprochèrent d'Athènes, sans conclure encore toutefois un traité formel. Le roi considérait cette entente comme une rupture du traité de 356; mais les opérations de Thrace et sa maladie devant Héraion Teichos retardèrent sa réaction. Aussitôt guéri, il tenta d'intimider Olynthe par une démonstration militaire et un avertissement comminatoire.

Les trois seuls fragments du livre XX paraissent se rapporter à cet épisode, rappelé par Démosthène[92]. Les deux premiers (F 125, 126) concernent une région située au-dessus d'Amphipolis, sur le cours inférieur du Strymon : la Bisaltie. Là se trouvait la ville de *Sirrha*, nommée chez Théopompe. Il est probable que Philippe passa par Sirrha en venant de Thrace; ce fut aussi la route de Xerxès quand il évacua la Grèce. En Bisaltie, Philippe menaçait directement la Chalcidique, dont Olynthe était la capitale. En passant, Théopompe a décrit ce pays et, suivant son habitude, mentionné les étrangetés qu'on y racontait : presque tous les lièvres de cette contrée, dit-il, ont deux foies[93].

91. Diod. XVI, 8, 3; Libanios, argument de la première *Olynthienne*, 2. Une partie du traité a été retrouvée dans une inscription (H. Bengtson, *Staatsverträge des Altertums*, II, p. 279).
92. Dém. *Phil.* I, 17; *Ol.* I, 13.
93. Sans doute faut-il rattacher à cette description F 266, qui

Les Olynthiens comprirent l'avertissement de Philippe. On ne connaît pas le détail de l'entrevue. On sait seulement par un fragment (F 127) que Philippe servit aux négociateurs l'apologue de l'Orgueil et de la Guerre. Il est connu par une fable de Babrius[94]. Les dieux se mariaient. Arès (la Guerre) obtint du sort Hybris (l'Orgueil); il en devint éperdument amoureux au point qu'il la suivait partout. Moralité : que l'orgueil ne s'attache pas aux États ni aux nations, car la guerre vient tout de suite après lui.

La menace était claire. Les Olynthiens condamnèrent au bannissement Apollonidès, artisan du rapprochement avec Athènes. Le parti promacédonien, dirigé par Euthycratès et Lasthénès, reprit le dessus[95].

Au livre XXI, Théopompe abandonnait provisoirement les affaires de Chalcidique et racontait une expédition de Philippe à l'ouest, contre les Illyriens et contre Arybbas, roi des Molosses. Il voulait assurer sa frontière occidentale avant de s'engager dans l'aventure redoutable de la guerre contre Olynthe et éventuellement contre Athènes. Au cours de cette expédition il atteignit l'Adriatique; il ne reste rien de la narration. Les seuls fragments (F 128-133, auxquels il faut ajouter F 274 et 317) concernent la géographie et l'ethnographie.

Théopompe affirmait l'identité entre la mer Ionienne d'Italie et la mer Adriatique. Il discutait l'origine du nom de la mer Ionienne, diversement expliqué par les

rapporte qu'il existait en Chalcidique un endroit appelé Κανθαρόλεθρον (Mort-des-escarbots) parce que tous les escarbots qui y pénétraient, mouraient, alors que les autres animaux en sortaient indemnes.

94. Babrius, fable 70. Il existe deux textes de cette fable (*Babrius*, éd. W. Gunion Rutherford, London, 1883).

95. Dém. *Phil.* III, 56, 66; [Dém.] *C. Néère*, 91.

auteurs. D'après lui, elle tirait son nom d'Ionios, d'origine illyrienne, qui avait régné sur cette région ; il était le fils d'Adrios, qui avait fondé la ville d'Adria. Ainsi s'expliquait le double nom[96].

Sa géographie de la région nous est connue par un passage de Strabon et un texte de la *Périégèse* du Pseudo-Scymnos[97]. Réunis ils donnent une idée du tableau qu'il a tracé.

Il indiquait la longueur de la mer Adriatique. A ses yeux elle formait un côté d'un isthme dont le Pont-Euxin constituait l'autre côté, et il affirmait qu'au sommet d'une certaine montagne on apercevait les deux mers à la fois[98]. Il répétait la croyance, partagée par beaucoup de géographes, d'après laquelle une seconde branche du Danube se jetait dans la mer Adriatique[99]. Il énumérait les îles : les Apsyrtides, les Electrides, les Liburnes et, parmi ces dernières, Ladesta (F 131). Il vantait la fertilité de ces régions, leur climat tempéré, mais sujet à des turbulences soudaines et aux orages, surtout l'été.

De nombreux peuples barbares habitaient les rivages. Parmi eux il faisait une place particulière aux Ombriens et aux Vénètes (F 132, 274). Les Ombriens mènent une vie de mollesse grâce aux richesses que leur procure un terroir fertile. Il racontait des histoires merveilleuses sur les Vénètes, qu'il disait originaires de Paphlagonie,

96. Strabon, VII, 5, 9, rapporte autrement l'opinion de Théopompe. Il précise que Ionios était originaire d'Issa, mais que le nom de l'Adriatique venait d'un fleuve, l'Adrias.

97. F 129, 130 = Strab. VII, 5, 9; Scymn. *Perieg.* 369-390 (*G.G.M.* I, p. 211-212).

98. Cette croyance était encore vivante au IIe siècle, car Philippe V, en 181, fit l'ascension du mont Hémos pour la vérifier; il fut détrompé, mais ne démentit pas l'opinion populaire (Liv. 40, 21, 2-22, 7).

99. C'est encore au IIIe siècle la géographie des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes.

tradition remontant à l'*Iliade* et reprise par Tite-Live et Virgile. Selon toute vraisemblance il attribuait aux Étrusques, à la suite d'Hérodote, une origine lydienne [100]. C'est encore dans le même digression qu'il parlait des Chaones et des Thesprotes, peuples d'Épire (F 272, 273).

Enfin il faisait mention des Romains et de la prise de Rome par les Gaulois. Au dire de Pline, aucun auteur ne l'avait fait avant lui [101]. Pourtant cet événement, survenu en 386, avait pu avoir un grand retentissement en Grèce. Ce détail, selon Jacoby, appartenait à l'histoire de Denys l'Ancien, dont Théopompe racontait les guerres en Italie après l'expulsion des Carthaginois de Sicile. L'alliance de Denys avec les Gaulois, après la prise de Rome, donnait occasion de parler des Romains [102].

Dans la même digression on trouvait la légende de la fondation de Géla (F 358) et le nom de la ville sicillienne d'Halikyai (F 365). Ces deux villes ont joué un rôle important dans les guerres de Denys contre les Carthaginois [103].

Un fragment (F 134) donne un trait de caractère du tyran : il s'entourait avec complaisance de mauvais sujets. Il est impossible de ne pas faire le rapprochement avec le même trait de caractère chez Philippe [104].

Du tyran Denys Théopompe passait au tyran Pisistrate pour vanter sa modération et sa libéralité. Il lui

100. *Il.* II, 851-855; Liv. 1. 1. 1-4; Virg. *Aen.* I, 242-249; Hdt. I, 94; Justin, XX, 1, 7. Du prologue du livre XX de Trogue Pompée il résulte que Théopompe passait en revue les origines de tous les peuples d'Italie : Vénètes, Grecs et Gaulois (cf. Justin, XX, 1, 5-16).

101. F. 317 = Pline, III, 57.

102. *FGrH. Komm.*, p. 395. Justin, XX, 5, 4-6.

103. Diod. XIII, 93; 108-110; XIV, 47, 6; 48, 4; 54, 7; 55, 7.

104. F 225. Théopompe a fait lui-même le rapprochement dans son livre XLIX (Ath. VI, 260 D).

attribuait même la fondation du gymnase du Lycée (F 135, 136).

Le contenu de ce livre XXI montre, d'une façon frappante, comment l'historien étendait de proche en proche la matière de ses digressions. De l'expédition de Philippe vers l'Adriatique il passait à la description de cette région, puis à celle de l'Italie tout entière et de son peuplement, où il insérait un développement sur Denys et un autre sur Pisistrate, tout l'opposé de Denys.

Au livre XXII Théopompe commençait le récit de la guerre de Chalcidique, qui devait se terminer par la prise et la destruction d'Olynthe.

Il n'en reste que des noms de ville, si l'on excepte F 139, sur les Chalcidiens.

Ces villes se divisent en deux groupes :

— deux villes de Thessalie : *Omarion*, *Symaitha* (F 137, 138).
— trois villes de Thrace : *Therman*, une bourgade; *Chytropolis* et *Thestôros* (F 140-142).

Ces noms suggèrent que Philippe eut à intervenir en Thessalie et en Thrace. En Thessalie, il eut, selon Démosthène, quelques difficultés à Pagases et en Magnésie [105]. Pagases était l'avant-port de Phères, gouvernée par Peitholaos. Il est probable que ce dernier demanda à Philippe l'évacuation du port; pour toute réponse Philippe marcha sur Phères et en chassa Peitholaos [106]. Les Magnètes lui interdirent de fortifier leur contrée; en même temps, les Thessaliens lui contestaient le droit de s'approprier les revenus des ports et des marchés. Il résolut sans doute ce conflit à son avantage.

105. DÉM., *Ol.* I, 22.
106. DIOD. XVI, 52, 9.

En même temps il entama les hostilités contre la Chalcidique. Il s'empara d'une place forte que les mss. de Diodore appellent Zeira ou Geira, et la rasa [107]. En revanche, il fut accueilli pacifiquement dans la place de Chytropolis (F 141). Les Olynthiens voyant leur territoire attaqué demandèrent le secours d'Athènes.

Le texte de Théopompe nous renseignerait sur les motifs qui ont poussé Philippe à entrer en guerre à ce moment-là (348), plusieurs mois après la démonstration militaire dont nous avons parlé plus haut et qui semblait avoir apaisé la tension. Il a sans doute craint un rapprochement définitif entre Olynthe et Athènes, qui aurait pu mettre en danger ses acquisitions en Thrace. Athènes encourageait les villes de Chalcidique à la résistance en votant des félicitations aux ambassadeurs d'Acanthos, de Dion et probablement de Stagire. A Athènes même, un courant d'opinion voulait pousser Olynthe à la guerre [108]. De son côté, Olynthe redoutait la politique d'expansion et la mauvaise foi de Philippe [109]. Nous ignorons en quoi cette mauvaise foi a consisté ; peut-être avaient-ils perçu que l'accalmie qui avait suivi sa démonstration militaire n'était, dans sa pensée, qu'un répit.

Sur les Chalcidiens Théopompe a porté un jugement sévère : ils méprisaient les institutions et menaient une vie de désordres (F 139). Jacoby pense que ce jugement servait de préambule au récit des opérations de Philippe. En tout cas il s'appliquait aussi aux Olynthiens, qui portaient officiellement le nom de Chalcidiens, dans les inscriptions et sur les monnaies.

La guerre n'était pas encore aux portes d'Olynthe. Philippe s'en approchait méthodiquement, espérant,

107. Diod. *ibid.* Certains proposent de lire Stageira (Stagire) ; c'est en effet à cette date que la patrie d'Aristote fut prise et détruite.
108. Glotz, *H.G.* III, p. 282. Dém. *Ol.* I, 7.
109. Libanios, argument de la deuxième *Olynthienne*, 2.

grâce à ses partisans de l'intérieur, pouvoir l'occuper sans coup férir.

Le livre XXIII des *Philippiques* racontait par le menu les étapes de la progression de Philippe et aussi les réactions d'Athènes. Ici encore, nos fragments ont conservé deux noms de villes : *Aiolaion* et *Bréa* (F 144, 145). La première était en Bottique, province macédonienne, mais se gouvernait selon les lois chalcidiennes. Ce ne fut donc pas une conquête de Philippe, mais seulement une étape dans ses opérations. La seconde abritait une colonie athénienne, au pays bisalte, sur le cours inférieur du Strymon. On ignore quel rôle elle a joué dans les événements.

Athènes ne restait pas tout à fait inactive. Elle avait conclu avec Olynthe un traité d'alliance et envoyé en Thrace un corps expéditionnaire sous le commandement de Charès. Ce dernier négligea de porter secours à Stagire et fut destitué. Une seconde expédition fut placée sous les ordres de Charidèmos, qui ravagea la Pallène et la Bottique. Une troisième fut à nouveau commandée par Charès, qui arriva trop tard [110].

De cette série d'événements il ne reste qu'un fragment : il dépeint la scandaleuse vie de débauche de Charidèmos, installé à Olynthe (F 143).

Le sort de la ville était scellé. Philippe lui adressa un ultimatum, réclamant la livraison de deux de ses demi-frères, fils illégitimes d'Amyntas, qui pouvaient prétendre au trône de Macédoine. Sur son refus, il prit l'offensive. Il s'empara sans coup férir, grâce à la trahison, de Mékyberna, le port d'Olynthe, et de Torônè. Puis il défit les Olynthiens en deux batailles

110 PHILOCHORE, *FGrH 328, F 49* = DION. HAL. *Ad Amm.* I, 9; argument de la première *Olynthienne*, 2; ARSTT., *Rhet.* III. 10 1411 a.

rangées et les enferma dans leurs murailles. Après de nombreux assauts infructueux, il put s'emparer de la place, qui lui fut livrée par Euthycratès et Lasthénès. Il la détruisit de fond en comble et réduisit les habitants en esclavage [111].

Le récit de ces événements s'étalait sur les livres suivants, comme le laisse penser la mention de deux villes chalcidiennes : *Assèra* au livre XXIV, et *Milcôros* au livre XXV. Cette extension est l'indice d'un récit très détaillé. L'historien racontait par le menu la prise de chaque ville et les trahisons qui les livrèrent à Philippe ; les deux batailles où les Olynthiens furent vaincus ; les assauts du siège et les intrigues de ses partisans à l'intérieur de la ville. Il cherchait à découvrir toutes ces menées ; car la face cachée des événements l'intéressait au plus haut point [112].

Du livre XXIV il ne reste que des noms de villes ; mais ils sont significatifs :

– une ville de Macédoine : *Baition*, et une ville de Chalcidique : *Assèra* (F. 146, 147).
— quatre villes d'Eubée : *Arès*, *Dystos*, *Ocôlon* et *Scabela* (F 148-151).

On ajoutera F 387, sans référence, tiré de Strabon.

Les deux premiers toponymes indiquent que Théopompe continuait le récit de la guerre d'Olynthe [113]. Comme le montrent les autres noms, il interrompait ce récit pour exposer la révolte de l'Eubée contre Athènes. Il adoptait donc ici une composition synchronique,

111. DIOD. XVI, 53, 2-3 ; DÉM. *Phil.* III, 56 ; JUSTIN, VIII, 3, 10.
112. T 20 a = DION. HAL., *Ad Pomp.* 6, 7.
113. Assèra est nommée chez PTOLÉMÉE (III, 13, 36 Nobbe ; III, 12, 33 Müller), qui l'appelle Assèros et la situe en Mygdonie, région au nord de la Chalcidique.

menant de front le théâtre de Chalcidique et celui de l'Eubée.

La guerre d'Eubée dura de novembre 349 à juillet 348, à la veille de la chute d'Olynthe. Ces dates doivent marquer les limites de ce livre XXIV. Mais avant d'exposer les faits, l'historien donnait un aperçu historique des relations de l'île avec Athènes dans le passé. Le fragment 387 se rapporte à ce développement : il évoque la reconquête de l'île par Périclès et la colonisation d'Histiée, qui en fut la conséquence [114].

Les circonstances de la révolte de 349 sont bien connues. Le tyran d'Érétrie, Plutarque, chassé de sa ville par son rival Clitarque, demanda l'aide d'Athènes, qui envoya une expédition commandée par Phocion. Le corps athénien attaqué dans le défilé de Tamynai par des forces supérieures, abandonné par Plutarque, ne se tira de ce mauvais pas qu'à grand-peine après un combat héroïque. Phocion chassa Plutarque d'Érétrie, établit une garnison à Zarètra, puis revint en Attique. Son successeur Molossos, trahi par Plutarque, fut vaincu et fait prisonnier. Athènes dut reconnaître l'indépendance de l'Eubée, dont elle ne garda plus que Carystos [115].

Dans cette affaire le rôle de Philippe fut important. Il faisait passer des troupes en Eubée, installait des tyrannies, achetait des partisans et tentait de faire de l'île une position avancée contre Athènes. Chalcis s'étant révoltée à son tour, le Chalcidien Callias rassembla des troupes de toute l'Eubée et demanda des renforts à Philippe. Ce furent ces forces qui mirent en

114. Cf. THUC. I, 114, 3; DIOD. XII, 22, 2; PLUT. *Pér.* 23, 3-4. Histiée changea son nom en celui d'Oréos, originellement un de ses dèmes. Elle entra dans la seconde Confédération athénienne en 374 et s'en retira en 371 pour conclure un traité avec Thèbes.

115. PLUT. *Phoc.* 12-14; ESCHN. *C. Ctés.* 86-88; *Amb.* 169-170; DÉM. *Paix*, 5; *Phil.* III, 33; *C. Mid.* 132 s.; 161 s. BELOCH, *G.G.* III, 1, p. 494 s.

danger le corps athénien dans le défilé de Tamynai. Le but de Philippe était de créer une diversion pour empêcher Athènes d'intervenir à Olynthe. Démosthène vit le piège et tenta d'en détourner ses concitoyens, sans succès [116].

Plutarque donne un récit très détaillé de la bataille de Tamynai dans sa *Vie de Phocion* [117]. Il indique comme sources de cette biographie Charès, Duris et Idoménée. Tous ces historiens sont postérieurs. La relation de Plutarque dérive manifestement d'un contemporain qui a pu interroger un témoin de la bataille. Il y a lieu de penser que Théopompe était cet auteur.

Le livre XXV, qui couvrait l'année 348/7, se divisait en trois parties : 1° la chute d'Olynthe ; 2° la suite de la Guerre Sacrée ; 3° une digression sur les contrevérités que les Athéniens auraient répandues au sujet de leur passé.

Seul le nom de *Milcôros*, ville chalcidienne de Thrace, émerge de la phase finale de la guerre d'Olynthe. Après avoir pris et détruit la ville, Philippe célébra sa victoire aux jeux Olympiques en offrant quantité de sacrifices, de banquets et de présents (été 348) [118].

Pendant que Philippe était retenu en Thrace et en Chalcidique, la Guerre Sacrée continuait. On en perd la trace dans les fragments à partir du livre XI. Il est néanmoins probable que Théopompe en poursuivait le récit dans les différents livres suivant une division

116. Dém. *Chers.* 36, 66 ; *Phil.* III, 17, 27 ; IV, 8, 68 ; Eschn. *C. Ctés.* 86-88 ; Dém. *Paix*, 5.
117. Plut. *Phoc*, 12, 2-13, 6.
118. Diod. XVI, 55. Ici se place l'anecdote du comédien Satyros, qui montre la générosité de Philippe. Et Diodore conclut en disant que beaucoup de gens, séduits par l'espoir de ses bienfaits, se hâtaient de se remettre à lui et de lui livrer leurs patries. Théopompe n'aurait pas jugé autrement.

annalistique, mais il est impossible d'en fixer la distribution.

Après l'échec de Philippe aux Thermopyles, Phaÿllos envahit la Locride. Il s'empara de la ville de Naryx, qu'il conserva, malgré tous les efforts des Béotiens pour la reprendre, et détruisit. Mais il tomba malade et mourut de la phtisie (fin 353-début 351)[119].

Il laissa le commandement à son neveu Phalaicos, qui était encore fort jeune. Son tuteur Mnaséas assura la conduite de la guerre et il fut tué dans un combat de nuit. Peu après Phalaicos fut vaincu dans un engagement de cavalerie, près de Chéronée. Les Béotiens envahirent la Phocide et la ravagèrent (printemps-été 351).

Les deux adversaires étaient épuisés. Thèbes sollicita des subsides d'Artaxerxès et reçut 300 talents. Phalaicos faisait sonder les murs et le sol de Delphes dans l'espoir d'y trouver un trésor. La guerre se réduisait à des escarmouches, tantôt en Phocide, tantôt en Béotie (printemps 351-printemps 349).

Les Phocidiens battirent les Thébains en deux rencontres, à Coronée et à Hédyléion (printemps-été 348).

Le nom d'*Hédyléion* « montagne de Béotie » figurait au livre XXV (F 157). Les Phocidiens y avaient cerné les Thébains de Néon et leur avaient tué 270 hommes ; ils avaient la supériorité en cavalerie. Auparavant, ils avaient occupé le *Tilphôssaion*, montagne voisine du lac Copaïs (F 301)[120].

Dans ce même livre, Théopompe revenait sur la Guerre Sacrée du siècle précédent, en 448, comme nous l'apprend uns scholie des *Oiseaux* d'Aristophane

119. Nous suivons la chronologie établie par BELOCH, *G.G.* III, 2, p. 272-277.
120. DÉM. *Amb.* 148.

(F 156)[121]. Cette guerre comporta deux épisodes. D'abord, les Phocidiens s'étant emparés du sanctuaire de Delphes en furent chassés par les Lacédémoniens. Ceux-ci partis, une expédition athénienne commandée par Périclès rétablit l'autorité des Phocidiens. Mais certaine tradition racontait qu'Athènes avait fait la guerre aux Phocidiens pour défendre le sanctuaire. En réalité, suivant la thèse de Théopompe, Athènes avait fait la guerre *avec* les Phocidiens, nullement pour la défense du sanctuaire, mais en haine de Lacédémone[122].

Cette critique était, selon W. R. Connor, le point de départ d'une digression sur les falsifications que certaines traditions avaient introduites dans l'histoire passée d'Athènes à des fins de propagande. Il en reste les fragments 153-155[123].

Sur la bataille de Marathon Théopompe a voulu dire que tout le monde, et les Athéniens en particulier, lui accordaient mensongèrement une importance excessive. Les témoignages de cette glorification apparaissent souvent chez les orateurs athéniens du IVe siècle, qui louent leur cité d'avoir sauvé la Grèce par cette victoire[124]. Mais le Ve siècle semble avoir été moins

121. JACOBY n'a donné de cette scholie qu'une citation incomplète qui ne permet pas de situer les propos de l'historien. W. R. CONNOR (*Theopompus*, p. 94-97) a pu heureusement la restituer en citant un texte plus complet.

122. PLUT. *Per.* 21 ; PHILOCHORE : *FGrH* 328, F 34.

123. JACOBY (*Kommentar*, p. 380) propose une autre articulation : les déclamations des orateurs athéniens sur le secours fourni à Olynthe auraient été l'occasion de cette digression. L'hypothèse de CONNOR paraît plus plausible : l'évocation de Platées, où toute la Grèce s'unit contre les Perses, convenait à un moment où Athènes essayait de soulever la Grèce contre Philippe (cf. DIOD. XVI, 54, 1) ; mais le souvenir de Marathon et le traité avec la Perse n'avaient que faire dans cette circonstance.

124. LYS. *Or. fun.* 21-26 ; ISOCR. *Paneg.* 86-87 ; *Phil.* 147 ; DÉM. *Amb.* 312 ; *Cour.* 208 ; ESCHN. *C. Ctés.* 181 ; LYC. *C. Léocr.* 104. Cf.

louangeur : Aristophane raille l'esprit belliqueux des « marathonomaques ». Plutarque fait même état d'une tradition qui qualifiait cet événement de simple choc de quelques instants au moment où les Barbares débarquaient [125]. L'exaltation de Marathon sur le thème que cette victoire avait assuré le salut de la Grèce servait à justifier l'hégémonie d'Athènes.

On ignore quels arguments Théopompe invoquait contre l'authenticité du serment de Platées [126]. Hérodote n'en parle pas. Mais Isocrate mentionne un serment analogue prêté par les Ioniens après l'incendie de leurs sanctuaires par les Perses [127]. Théopompe a pu fort bien suivre son maître et dénier le serment aux Athéniens pour l'attribuer aux Grecs d'Asie, ses compatriotes. Le faux aurait consisté dans ce détournement.

Théopompe considérait encore comme un faux le traité conclu entre Athènes et le Grand-Roi. Il en donnait pour raison que le texte en était gravé en caractères ioniens, qui n'avaient remplacé les vieux caractères attiques que sous l'archontat d'Euclide (403/2), à l'initiative d'Archinos (F 153-155) [128].

M. Nouhaud, *L'utilisation de l'histoire par les orateurs attiques*, p. 149-155.

125. Ar. *Ach.* 181. Plut. *De Herod. malign.* 27, 862 D. Les historiens modernes sont enclins à porter un jugement aussi réservé : la bataille de Marathon ne fut qu'une vaguelette de l'invasion perse, qui vint mourir sur le sol attique par la volonté d'Hippias sans atténuer la portée des conquêtes déjà réalisées (Ed. Will, *Le Monde grec et l'Orient*, I, p. 98-99).

126. On connaît trois textes de ce serment, cité par Lycurgue, *C. Léocr.* 81, et par Diodore, XI, 29, et gravé sur une stèle d'Acharnes présentant quelques différences (publié par L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, Paris, 1938, p. 307-308).

127. Isocr. *Paneg.* 156. Si le serment de Platées était réel, Isocrate aurait dû en parler dans le *Plataïque.*

128. Le fragment de Théopompe a été transmis par Théon, *Progymnasmata*, 2 (Spengel, *Rhet. graec.* II, p. 67). Spengel supprime le nom de Darius, qui ne régna qu'à partir de 423, et les mots πρὸς Ἕλληνας, qui doivent avoir figuré sous une autre forme (καὶ τῶν Ἑλλήνων?). Sur le texte voir W. R. Connor, *Theopompus*,

Quel traité visait Théopompe? La tradition antique en connaissait trois de ce genre conclus avec la Perse : 1° Un traité conclu par Cimon après sa victoire de l'Eurymédon (465) mentionné par Plutarque et recueilli par l'érudit Cratère dans sa *Collection de décrets*. 2° Le traité dit de Callias (449) souvent mentionné par les auteurs anciens. 3° Le traité dit d'Epilycos, conclu entre Athènes et Darius II (424/3) et mentionné par Andocide [129].

Le nom de Darius dans le fragment de Théopompe plaiderait en faveur du troisième. La plupart des critiques tiennent pour la paix de Callias dont la réalité n'est guère contestable [130]. — Mais il est plus probable que Théopompe a voulu condamner le traité de Cimon. On observe en effet que sa polémique, au sujet de Marathon et de Platées, se rapporte aux guerres médiques : il a manifestement le dessein de rabaisser l'orgueil qu'Athènes tirait de son rôle dans ces guerres. Seul le traité de Cimon appartient à cette glorieuse période. D'autre part, Plutarque remarque que Callisthène, lui aussi, niait l'existence de ce traité-là [131].

La malveillance de Théopompe envers Athènes a été constante. Il fut, dit Josèphe, de ceux qui ont essayé de salir la noblesse des peuples et des villes les plus illustres et de diffamer leur régime politique [132]. On

p. 79-80. — L'argument de Théopompe n'est pas décisif, car il existe des documents officiels antérieurs à l'archontat d'Euclide gravés en caractères ioniens.

129. Plut. *Cim.* 13, 4-5. — Traité de Callias : Isocr. *Panég.* 117-120; *Aréop.* 80; *Panath.* 59; Dém. *Amb.* 273; Lyc. *C. Léocr.* 73; Diod. XII, 4, 4. — Traité d'Epilycos : Andoc. *Paix*, 28-29.

130. Sur l'authenticité du traité de Callias, bibliographie des discussions chez Glotz, *H.G.* II, p. 159, n. 71 ; H. Bengtson, *Die Staatsverträge des Altertum*, II, p. 69. — H. B. Mattingly, The Peace of Kallias, *Historia*, 14, 1965, p. 273-281, estime que l'inscription du traité dont parle Théopompe était le texte du traité de 424/3.

131. Plut. *Cim.* 13, 4.

132. Jos. *C. Apion*, 220-221 = F 306.

verra plus loin ses jugements sur les démagogues athéniens dans le livre X des *Philippiques*. Un fragment a conservé de lui une appréciation sarcastique sur Athènes. Platon appelait sa patrie « le prytanée de la sagesse ». Théopompe a repris ironiquement l'expression en disant qu'Athènes était « le prytanée de la Grèce » : il voulait dire qu'elle était le lieu qui abritait et entretenait officiellement des « courtisans de Dionysos » (comédiens), des marins, des détrousseurs, des faux témoins, des sycophantes et des diffamateurs [133].

Les livres XXVI et XXVII contenaient la reprise de la guerre de Philippe en Thrace, les négociations qui aboutirent à la paix de Philocrate et la fin de la Guerre Sacrée. Ils couvraient l'année 347/6. Deux livres ont paru nécessaires à l'historien pour exposer cette courte période, fertile en événements militaires et en débats diplomatiques.

Après la chute d'Olynthe, Philippe reprit la guerre contre Kersobleptès. S'il y prit part en personne, son lieutenant Antipatros y joua un rôle, car un fragment (F 160) nous montre qu'il était occupé devant la ville thrace d'*Apros*, sans doute pour l'assiéger, et pendant que Philippe opérait ailleurs. Il existait aussi en Thrace une autre ville appelée *Drys* qui avait été colonisée par Iphicrate (F 161) : colonie athénienne, elle était donc de bonne prise. Athènes envoya au secours de Kersobleptès une flotte sous le commandement de Charès, qui prit position à Néapolis (en face de Thasos) pour empêcher les mouvements de la flotte ennemie. Mais il ne put empêcher Philippe de s'emparer du Mont Sacré (sur la Propontide) et d'obtenir la capitulation de

133. Plat. *Prot.* 337 D. F 281 = Ath. VI, 254 B. Le terme Διονυσοκόλακες désigne les comédiens (Arstt. *Rhet.* III, 1, 1405 a 23). Épicure l'appliquait aux disciples de Platon (Diog. L. X, 8).

Kersobleptès (avril 346)[134]. Au même moment, un autre de ses lieutenants, Parménion, assiégeait la ville d'Halos en Achaïe Phtiotide[135].

De son côté, Philippe opérait en Thessalie, mais par des voies pacifiques : en flattant le goût des Thessaliens pour la bombance et la bouffonnerie, il les séduisait plus sûrement que par des cadeaux et les amenait à ses vues (F 162). Cette fois il obtint d'eux qu'ils participent à la Guerre Sacrée et peut-être leur promit en échange de leur céder Nicaia, à l'entrée des Thermopyles, et un siège au Conseil amphictyonique.

La négociation de la paix de Philocrate formait le gros morceau de ces deux livres. On sait que Philippe fit le premier des ouvertures aux Athéniens, d'abord par l'intermédiaire d'un prisonnier libéré, Phrynon de Rhamnonte, ensuite par l'intermédiaire de l'acteur Aristodème. Philocrate engagea ses concitoyens à répondre favorablement. Une ambassade comprenant, outre Philocrate, Eschine et Démosthène, fut envoyée à Pella pour discuter des conditions de la paix. En retour Philippe dépêcha à Athènes des plénipotentiaires pour rédiger les termes du traité, qui fut adopté par l'*ecclésia*, malgré la vive opposition d'Aristophon et d'Hégésippe, et juré par les Athéniens en présence des ambassadeurs macédoniens. Là-dessus, une seconde ambassade fut envoyée à Pella pour recevoir le serment de Philippe. Avec beaucoup de retard celui-ci jura seulement à Phères en Thessalie, en juillet 346.

Telles sont les grandes lignes des faits. Ils nous sont abondamment connus par les discours d'Eschine et de Démosthène dans le procès de l'Ambassade (343) et dans celui de la Couronne (330). Mais chaque orateur

134. Eschn. *Amb.* 81-90; Polyen, IV, 2, 22; Dém. *Amb.* 156. Beloch, *G.G.* III, 1, p. 500; 2, p. 283.
135. Dém. *Amb.* 163.

présente les faits de la façon qui lui est la plus favorable. Les modernes se sont longtemps fondés uniquement sur la présentation de Démosthène. Mais ce point de vue, trop simple, a été justement contesté [136]. C'est ici que le récit de Théopompe nous serait particulièrement précieux. Non seulement il rapportait le détail des pourparlers, mais encore les débats qu'ils provoquèrent à Athènes, au Conseil et à l'Assemblée, et les interventions des différents orateurs. C'est sans doute la présence de nombreux discours qui explique l'extension du récit sur deux livres.

Il n'en reste que trois fragments.

Le premier (F 164), au livre XXVI, évoque une intervention de Philocrate, qui déclare aux Athéniens : « Réfléchissez donc que ce n'est pas le moment de se complaire aux querelles ni d'avoir les affaires de la ville en bonne posture ; de nombreux et graves dangers nous menacent. Nous savons en effet que les Béotiens et les Mégariens sont mal disposés envers nous, que, dans le Péloponnèse, les Thébains et les Lacédémoniens suivent attentivement la situation, que Chios, Rhodes et leurs alliés sont hostiles à la ville et négocient avec Philippe un pacte d'amitié ». C'est l'extrait d'un discours où l'orateur développe des arguments qui doivent inciter Athènes à faire la paix. L'appel à la trêve des querelles politiques fait penser qu'il a été prononcé après les premières ouvertures de Philippe, à l'automne 347, quand Démosthène, Eubule et Philocrate joignaient leurs efforts pour obtenir une union nationale. A cette date Philocrate proposa un décret autorisant Philippe à envoyer un héraut et des négociateurs pour discuter les conditions de paix [137].

136. Voir la bibliographie de BELOCH, *G.G.* III, 1, p. 503, n. 2.

137. ESCHN. *C. Ctés.* 62. Le décret de Philocrate fut attaqué comme illégal par un certain Lykinos. Démosthène prit la défense de Philocrate, qui fut acquitté (GLOTZ, *H.G.* III, p. 288).

L'orateur dépeint la situation critique d'Athènes. Les Thébains étaient toujours en guerre avec les Phocidiens, soutenus par Athènes et Lacédémone. Les Phocidiens offraient, en échange d'un secours, de livrer à Athènes les places d'Alpônon, de Thronion et de Nicaia, qui commandaient le passage des Thermopyles. D'autre part, ils demandaient des renforts à Lacédémone : le roi Archidamos se mit en marche avec 1 000 hoplites [138]. C'est en vain qu'Athènes essayait de constituer dans le Péloponnèse une coalition contre Philippe. Une ambassade avait été envoyée sur la proposition d'Eubule; Eschine en faisait partie et son éloquence avait réussi à convaincre les Arcadiens [139]. La situation s'aggravait encore par le fait que Mégare était hostile à Athènes et que Chios, Rhodes et leurs alliés, anciens alliés d'Athènes, étaient en passe de se ranger du côté de Philippe. On ne sait rien par ailleurs de ces nouveaux dangers [140].

Philocrate obtint donc l'envoi d'une ambassade en Macédoine; Eschine et Démosthène en firent partie. Chacun d'eux en a fait le récit [141]. A son tour, Philippe envoya à Athènes des plénipotentiaires dont un second fragment (F 165) donne les noms : Antipatros, Parménion et Eurylochos. Le nom de ce dernier n'est connu que par l'argument du *Discours sur l'Ambassade* de

138. ESCHN. *Amb.* 132-134; DÉM. *Amb.* 50; DIOD. XVI, 59, 1. Quand le stratège athénien Proxénos voulut occuper les places, elles lui furent refusées, et Archidamos fut invité à se retirer. Car Phalaicos songeait déjà à faire la paix avec Philippe.

139. ESCHN. *Amb.* 79; DÉM. *Amb.* 311 (cf. 10-11); *Cour.* 20.

140. A Mégare des agents de Philippe travaillaient le peuple. DÉMOSTHÈNE nomme Ptoiodoros, Hélixos et Périllos, qui trahissaient leurs concitoyens au profit de la Macédoine (*Cour.* 295; cf. *Amb.* 87). Mégare conservait une ancienne rancune contre Athènes qui, en 350, à propos d'un conflit au sujet d'un territoire consacré aux déesses d'Eleusis, l'avait obligée, par une intervention militaire, à accepter ses exigences (BELOCH, *G.G.* III, 1, p. 542).

141. ESCHN. *Amb.* 20-43; DÉM. *Amb.* 13-24.

Démosthène. Seuls les deux premiers figurent dans le corps du discours [142]. Cette simple précision montre combien le récit de Théopompe était détaillé et complet.

Le fragment suivant (F 166) provient du livre XXVII. Il rapporte l'opposition du vieil Aristophon au traité que Philocrate avait rédigé avec les plénipotentiaires macédoniens (16 avril 346). Ici encore Théopompe avait composé des discours pour développer les arguments des opposants, non seulement Aristophon, mais encore Hégésippe. Dans notre fragment, Aristophon s'élève contre l'abandon d'Amphipolis à Philippe, alors qu'Athènes possède encore de fortes réserves de navires, d'argent et d'alliances [143]. Il est probable qu'Aristophon reprochait encore au traité de ne pas inclure Halos ni Kersobleptès ni les Phocidiens et d'abandonner à Philippe Cardia, en Chersonèse [144].

Nous n'avons pas malheureusement le compte rendu de la seconde ambassade, celle qui devait recevoir les serments de Philippe pour ratifier définitivement le traité et marquer son entrée en vigueur. Démosthène l'accuse d'avoir atermoyé et laissé à Philippe le temps d'étendre ses conquêtes [145].

Théopompe exposait encore, dans ces livres XXVI et XXVII, la fin de la Guerre Sacrée. Deux fragments (F 158, 159), très brefs, paraissent se rapporter aux fouilles que Phalaicos fit entreprendre à Delphes pour essayer de trouver un trésor caché. Convaincu d'avoir détourné des sommes du trésor sacré, il fut destitué, et

142. Dém. *Amb.* 69; argument, II, 5.

143. Philippe s'était emparé d'Amphipolis en 357. L'ambassade athénienne en avait vainement demandé la restitution; le roi était resté intransigeant (Esch. *Amb.* 21, 25 s.).

144. Cf. Dém. *Amb.* 159, 174.

145. Dém. *Amb.* 150-157; Eschn. *Amb.* 98. Eschine réplique que le sort de Kersobleptès était déjà réglé et que la hâte ne l'aurait pas sauvé.

son intendant Philon, accusé de malversation, fut mis à mort avec ses complices. Mais Phalaicos reprit le pouvoir et traita avec Philippe qui avait atteint les Thermopyles (juillet 347-juillet 346)[146].

Les Athéniens étaient divisés sur le sort de la Phocide qui, d'après le traité de Philocrate, devait être réglé en accord avec Philippe. Le désaccord éclata devant Philippe lui-même lors de la seconde ambassade. Démosthène, désireux de ménager Thèbes dont il souhaitait gagner l'alliance contre Philippe, ne souffla mot des Phocidiens. Mais Eschine demanda que leur sort fût réglé, non par l'épée, mais par un jugement amphictyonique, et il condamna les injustices commises par les Thébains[147].

Il est à présumer que Théopompe avait trouvé dans ces débats l'occasion d'insérer des discours dans son récit.

Il ne reste aucun fragment des livres XXVIII et XXIX. Comme le livre XXX nous introduit dans l'assemblée amphictyonique de l'automne 346, qui décide du sort de la Phocide et de la nouvelle organisation de l'Amphictyonie, il faut supposer que les deux livres contenaient des digressions étendues, comme l'a pensé Laqueur[148].

Il est possible que ces digressions aient concerné le sanctuaire de Delphes, qui avait fait l'enjeu de la Guerre Sacrée. On pourrait alors y rapporter les recherches soigneuses relatives à l'oracle, dont Plutarque lui fait le mérite, et un certain nombre d'histoires édifiantes concernant la religion delphique, comme Hérodote en a recueilli et comme Porphyre en cite un

146. Diod. XVI, 56, 3-5; 59, 2-4.
147. Eschn. *Amb.* 109-117.
148. Laqueur, *Theopompos*, 2216.

exemple tiré de Théopompe dans son traité *De Abstinentia*[149].

D'après Plutarque, Théopompe soutenait qu'au temps de Lycurgue (dont la tradition plaçait l'existence entre le XIe et le VIIIe siècle) la Pythie prophétisait en vers ; mais il ne pouvait apporter comme preuve qu'un petit nombre d'oracles (F 336). Il prenait position dans une controverse contemporaine.

Le passage de Porphyre rapporte une anecdote par laquelle Théopompe voulait prouver que la véritable piété ne consiste pas dans la magnificence des sacrifices, mais dans une observance exacte des rites : Apollon apprécie moins les hécatombes de bœufs que l'offrande des fruits de la terre (F 344). On trouve dans ce récit l'écho d'un débat philosophique sur la valeur comparée des sacrifices d'animaux et des offrandes non sanglantes. Or, au même moment, Théophraste, dans son traité Περὶ εὐσεβείας, condamnait le sacrifice animal comme criminel et impie ; il célébrait l'offrande des fruits de la terre parce qu'ils sont le bienfait le plus précieux que les dieux nous aient accordé. Ceux-ci attachent plus de prix à la fréquence qu'à la richesse des offrandes, à la pureté intérieure du sacrifice qu'à la quantité d'animaux sacrifiés[150]. C'est la morale qui se dégage de l'histoire du riche de Magnésie et de l'humble Arcadien Cléarque. On ne saurait affirmer que Théopompe a emprunté cette conception à Théophraste ; elle faisait plutôt partie des réflexions de ses contemporains.

On arrive au livre XXX, où Théopompe exposait comment Philippe régla le sort de la Phocide vaincue et réorganisa l'administration commune de Delphes (automne 346).

149. PLUT. *De Pyth. or.* 19, 403 EF = F 336 ; PORPHYRE, *De Abstin.* II, 16 = F 344.
150. M. P. NILSSON, *Gesch. der griech. Religion*, II, p. 241-242.

Les Phocidiens furent traités avec la dernière rigueur : sacrilèges proscrits, villes rasées et population dispersée, désarmée et condamnée à verser d'énormes réparations, exclue du sanctuaire pythique [151]. Les Thébains recouvrèrent *Corsiai* (F 167), Orchomène et Coronée, que les Phocidiens leur avaient enlevées ; mais ils perdirent Nicaia, la place forte qui couvrait les Thermopyles et que Philippe attribua aux Thessaliens [152].

La nouvelle organisation de l'Amphictyonie y assura la prépondérance de Philippe : il y fut désormais représenté par deux *hiéromnémons* au Conseil (F 169), introduisit ses hommes au collège des *naopes* et reçut les privilèges de *proxénie* et de *promantie*. Pour finir, il vint présider les jeux Pythiques de l'automne 346 [153].

Dans le même livre XXX Théopompe mentionnait et approuvait la destruction de *Colakeia* par les Thessaliens (F 170). C'était une localité du pays des Malliens, au sud du Sperchios. On en ignore l'emplacement exact et le motif de cette exécution ; vraisemblablement elle avait pris parti pour les Phocidiens et elle fit partie, avec Nicaia, des gains territoriaux octroyés aux Thessaliens après la guerre.

Le livre XXXI pose un problème. Il n'en reste aucun fragment. Toutefois Beloch attribue à ce livre l'écrit *Sur les trésors enlevés à Delphes*, dont Athénée cite trois fragments (F 247-249). Laqueur estime aussi que cet

151. Le détail de ces mesures chez Glotz, *H.G.* III, p. 297 s. ; Cloché, *Philippe II*, p. 168 s.

152. Diod. XVI, 58, 1 ; Ps. Dém. *Rép. à Phil.* 4 ; Dém. *Phil.* II, 22 ; Eschn. *C. Ctés.* 140 ; Philochore : *FGrH.* 328, F 56 b.

153. Diod. XVI, 59, 4-60, 1 ; Dém. *Paix*, 22 ; *Phil.* III, 32. F 168 déclare : une réunion des Amphictyons eut lieu aux Pyles. Il s'agit de la session du Conseil de l'automne 346, présidée par Cottyphos de Pharsale qui, avec Colosimmos, exerça, au nom de Philippe, la haute autorité sur le sanctuaire de Delphes jusqu'en 339 (Glotz, *H.G.* III, p. 303).

écrit appartenait aux *Philippiques* par son contenu ; il a formé une partie d'un livre, puis il a circulé comme ouvrage à part et a été cité de cette façon[154].

Nous avancerons l'hypothèse inverse. Théopompe a d'abord composé un libelle d'actualité contre les spoliations des Phocidiens à Delphes pour soutenir la propagande de Philippe; puis il l'a repris dans ses *Philippiques*. Le caractère de cet écrit n'est pas douteux : ce n'était pas un guide archéologique comme l'ouvrage du Delphien Anaxandridas *Sur les ex-voto pillés à Delphes*[155], mais un pamphlet. Il contenait l'exposé des pillages successifs auxquels les chefs phocidiens s'étaient livrés à Delphes, l'inventaire des trésors que chacun d'eux avait enlevés et un portrait malveillant de la moralité de ces personnages[156].

Un passage d'Athénée (F 248) donne le ton de ce réquisitoire. Ce n'est pas une citation littérale, mais une compilation de diverses notices accusant les généraux phocidiens d'avoir volé des offrandes sacrées pour des fins personnelles, et des moins avouables : Onomarchos, amateur de jolis garçons, pour faire des cadeaux à ses mignons; Phaÿllos et Philomèlos, pour gratifier des courtisanes et des danseuses, libéralités qui révoltèrent le public.

Un autre fragment (F 247) mentionne un ex-voto : le bouclier que le mignon d'Epaminondas, Asôpichos, avait consacré et sur lequel était sculpté le trophée de Leuctres.

154. Beloch, *G.G.* III, 2, p. 22; Laqueur, *Theopompos*, 2219. Müller (*FHG.* I, p. lxxii) estime que cet écrit doit être placé entre les livres XXVI et XXX.

155. *FGrH.* 404.

156. Diodore, XVI, 56, 3-8, donne, d'après Ephore, un résumé des spoliations commises par les généraux phocidiens. D'après lui, Philomèlos ne toucha pas aux trésors; mais ses successeurs, Onomarchos, Phaÿllos, Phalaicos, mirent la main sur toutes les richesses qu'ils purent trouver pour financer la guerre (cf. Strab. IX, 3, 8).

Le dernier fragment (F 249) est plus énigmatique. Il y est question de 60 talents donnés à Charès par un certain Lysandre et sur lesquels Charès régala les Athéniens après avoir fait le sacrifice de victoire pour la bataille gagnée sur les mercenaires de Philippe commandés par Adaios, surnommé le Coq. Il s'agit vraisemblablement d'une somme prise sur les dépôts de Delphes par Onomarchos et remise à Charès par l'intermédiaire de ce Lysandre [157].

Il est certain que dans ce libelle Théopompe donnait libre cours à son acrimonie naturelle et flétrissait la connivence impie d'Athènes (et peut-être de Lacédémone) avec les sacrilèges phocidiens.

A mesure qu'on avance dans l'examen des *Philippiques*, les fragments deviennent plus rares et plus courts; la part des conjectures grandit.

Les livres XXXII à LVIII embrassaient l'histoire de dix années, de la paix de Philocrate à la mort de Philippe (346-336), non sans de nombreuses et longues digressions. On peut, à travers les fragments, y distinguer les masses suivantes :

1) Les livres XXXII et XXXIII exposaient les affaires du Péloponnèse, après la fin de la guerre de Phocide.

Le livre XXXIV, dont il ne reste rien, racontait peut-être la campagne malheureuse de Philippe en Illyrie (344).

2) Les livres XXXV à XXXVIII abordaient à nouveau l'histoire de l'Orient. Ils passaient en revue différents États et cités d'Asie Mineure, comme la

157. Glotz, *H.G.* III, p. 268. La victoire de Charès se placerait en 354. Eschine, *Amb.* 71, parle d'une somme de 60 talents que Charès extorquait annuellement aux insulaires. Mais ce fait n'a rien à voir avec la Guerre Sacrée.

Paphlagonie, la ville d'Héraclée et sans doute aussi le royaume du Bosphore et la Cappadoce, qui s'étaient rendus plus ou moins indépendants du gouvernement de Suse.

3) Les livres XXXIX à XLIII contenaient la campagne de Philippe en Épire (342) et, à cette occasion, une longue digression sur l'histoire de la Sicile sous Denys l'Ancien et Denys le Jeune, de 405/4 à 344/3, et, à la suite, sur une description des peuples de la Méditerranée occidentale (Ligures, Étrusques, Celtes, Ibères).

4) Les livres XLIV à LVIII revenaient à l'histoire de la Grèce pour exposer successivement :

— en XLIV la nouvelle organisation de la Thessalie par Philippe (343).
— du livre XLV au livre L la guerre de Philippe en Thrace contre Kersobleptès (342-339) et, parallèlement, la lutte d'influence en Grèce entre les partisans de la Macédoine et ceux d'Athènes, qui sous l'impulsion de Démosthène, s'efforçaient de constituer une ligue pour combattre Philippe.
— du livre LI au livre LIII la guerre d'Amphissa et la bataille de Chéronée (338).
— du livre LIV au livre LVIII la fin du règne de Philippe (338-336), son conflit avec Sparte, la réorganisation du Péloponnèse et la formation de la Ligue de Corinthe.

Tous les fragments des livres XXXII et XXXIII (F 171-178) se rapportent au Péloponnèse. On peut les diviser en deux groupes : les uns concernent des traditions ou des usages anciens; les autres sont des noms de lieux.

1. Le fragment 171 explique le nom des *épeunactes*, ces hilotes que les Lacédémoniens mirent dans le lit des

veuves de ceux qui étaient tombés dans la première guerre de Messénie afin de combler les vides causés par les hostilités. A l'histoire de cette guerre on rattachera F 383, qui rappelle l'installation des habitants d'Asinè en Argolide dans une ville du même nom en Messénie, vers 720 [158].

Deux autres fragments peuvent prendre place dans ces livres. F 357 explique l'origine de la fête péloponnésienne des Carneia. F 384 évoque une tradition du cycle épique relative à la ville de Méthana en Argolide.

L'usage des *xénélasies* ou expulsion des étrangers à Sparte est bien connu. Plusieurs auteurs en ont parlé [159]. Cette mesure a eu des causes bien diverses. Celle que mentionne Théopompe (F 178) fut la disette. On ne sait pas si elle appartenait à l'histoire de son temps.

Il rapporte encore l'existence des *catônacophores* à Sicyone (F 176) : c'étaient, dit-il, certains esclaves analogues aux *épeunactes*. Un autre fragment (F 311)précise que la κατωνάκη était un morceau de fourrure cousu au manteau des esclaves fugitifs lorsqu'ils revenaient. Mesure décidée par les tyrans, donc remontant au VIe siècle.

Tous ces fragments laissent deviner des digressions plus ou moins longues et témoignent de l'érudition de Théopompe et de son intérêt pour l'histoire du passé.

2. Les lieux cités dans ces deux livres sont tous situés dans le Péloponnèse :

Thalamai, ville de Messénie.
Asai, *Mausos*, faubourgs de Corinthe.
Nostia, village d'Arcadie.
Mélandia, région de Sicyonie.

158. Cf. STRAB. VIII, 6, 11; PAUS. IV, 39, 9.
159. THUC. I, 144, 2; II, 39, 1; XÉN. *Lac.* 14, 4; PLAT. *Leg.* XII, 950 b; PLUT. *Lyc.* 27, 7-9.

Seul le nom de Thalamai a quelque notoriété [160].

Nostia est sans doute identique à Nestanè, sur le territoire de Mantinée, où Pausanias a trouvé le souvenir de Philippe [161].

Tout prouve que le récit de ces deux livres XXXII et XXXIII se déroulait dans le Péloponnèse. Nous savons qu'après la guerre de Phocide, Sparte songeait à soumettre à sa domination Messène et Mégalopolis. Les menaces de Philippe l'en empêchèrent ; il envoya de l'argent et des mercenaires à Messène et à Argos, vieille ennemie de Sparte. A Élis, les aristocrates avaient pris le pouvoir et des massacres avaient suivi. Sa popularité, que Démosthène appelle une terrible maladie, ne cessait de s'étendre : les Arcadiens lui dressaient une statue et l'invitaient à venir dans leurs villes. Athènes essaya de contrecarrer ce courant. Démosthène, accompagné d'Eschine, fit une tournée de propagande dans le Péloponnèse pour mettre les cités en garde contre la perfidie du Macédonien, prouvée par l'exemple d'Olynthe et de la Thessalie. Une ambassade de Philippe alla protester à Athènes contre ces accusations (344) [162].

Les sources de ces événements ne parlent pas de Corinthe ni de Sicyone qui figurent dans nos fragments. Probablement Philippe y avait des partisans qui menaient une action favorable à sa politique. Démosthène nomme Deinarchos et Dèmarétos à Corinthe ; Aristratos et Epicharès à Sicyone [163]. Ces hommes, leur personnalité, leur activité, devaient particulièrement intéresser Théopompe.

160. Strab. VIII, 4, 4; Paus. III, 1, 4.
161. Paus. VIII, 7, 4. Philippe, dit-il, était venu en Arcadie pour s'attacher les Arcadiens et les détacher du reste des Grecs : allusion à la campagne de Philippe dans le Péloponnèse après sa victoire de Chéronée.
162. Dém. *Phil.* II, 13; 15-16; 20-21; *Amb.* 259-261.
163. Dém. *Cour.* 48; 295.

Il ne reste aucun fragment du livre XXXIV. Est-il téméraire d'y placer la campagne de Philippe en Illyrie, au cours de laquelle il subit une défaite et reçut une blessure au combat? Autrement on ne sait où placer cet événement qui eut lieu en 344 ou, selon d'autres, en 343 [164].

Les livres XXXV à XXXVIII s'attachaient à l'histoire de la Perse toujours secouée par des révoltes intérieures. Nous les examinerons plus loin [165].

Les livres XXXIX à XLIII embrassaient une histoire de l'Occident dans laquelle une histoire de la Sicile sous les règnes de Denys l'Ancien et de Denys le Jeune tenait une place importante. Le passage de Diodore (F 184) qui donne cette information contient une difficulté qu'on examinera plus loin [166]. Qu'il suffise d'indiquer ici l'occasion de cette longue digression.

Comme au livre XXI, Théopompe saisissait le prétexte d'une nouvelle expédition de Philippe en Épire pour revenir, plus longuement et plus méthodiquement, sur le monde occidental. Il voulait mettre sur le trône Alexandre, le frère d'Olympias, dont Arybbas, son oncle et tuteur, avait usurpé la royauté. L'usurpateur chassé, Philippe étendit sa suzeraineté sur l'Épire et la Cassopie, située à l'entrée du golfe d'Ambracie, et il menaça même le port d'Ambracie, qui avait une grande importance commerciale. Ces opérations sont de l'année 342. Elles furent sans doute une réplique à l'expédition athénienne en Acarnanie en 343/2 [167].

164. Diod. XVI, 69, 7; 93, 6; Isocr. *Ep.* II, 3; 11. En *344*; Glotz. *H.G.* III, p. 301; Beloch, *G.G.* III, 2, p. 289. En *343* : U. Kahrstedt (Glotz, *ibid.*, p. 302, n. 1).

165. Ci-après p. 160 s.

166. Ci-après p. 165.

167. Diod. XVI, 72, 1; Justin, VII, 6, 11; [Dém.] *Hal.* 32; Dém. *Phil.* IV, 10; *C. Olympiod.* 24.

Théopompe commençait son récit au livre XXXIX. Il en reste le nom d'Aἰθικία, région de l'Épire ; Strabon (VII, 7, 8) nomme les Aἴθικες parmi les peuples de l'Épire. Puis il s'interrompait pour passer à l'histoire de la Sicile et de l'Occident. Il reprenait le fil au livre XLIII, dont deux fragments (F 206, 207) rappellent la conquête de la Cassopie et de ses quatre villes : Pandosie, Elatrée, Bitia et Boucheta (342).

Cette conquête provoqua une réaction d'Athènes. Démosthène, envoyé en mission avec Polyeucte et Hégésippe, obtint l'alliance de Corinthe, de Mantinée, des villes de l'Arcadie septentrionale, de Mégalopolis et de Messène [168].

Au livre XLIV, Théopompe retournait à l'histoire de la Grèce. Chronologiquement, il revenait en arrière en exposant la réorganisation de la Thessalie, qui se fit en deux temps. En 344, Philippe se fit nommer archonte à vie de la Confédération et il installa dans chaque cité une *décarchie* ou conseil de dix magistrats, à l'exemple de Lysandre après sa victoire sur Athènes. En 342, il divisa le pays en quatre *tétrarchies*, dont il nomma lui-même les tétrarques [169]. Le fragment 208 rappelle ce dernier événement et le fragment suivant (F 209) nomme l'un de ces hommes sûrs : Thrasydaios, un personnage de petit jugement, mais de grande courtisanerie, à qui le roi confia une autorité absolue sur ses compatriotes. Démosthène l'accuse de trahison ainsi que le Thessalien Daochos [170]. Tous ces événements n'allaient pas sans résistances, négociations, coups d'autorité, que nous serions heureux de pouvoir lire chez Théopompe.

168. Dém. *Phil.* III, 34 ; 72 ; [Dém] *Hal.* 32. Cloché, *Philippe II*, p. 211.

169. Diod. XVI, 69, 8 ; Justin, XI, 3, 2 ; Dém. *Phil.* II, 22. Beloch, *G.G.* III, 2, p. 528 s. ; Glotz, *H.G.* III, p. 302.

170. Dém. *Cour.* 295.

Le livre XLV transportait le lecteur en Béotie où Philippe avait des difficultés avec Thèbes, qui voulait traiter les Phocidiens avec une rigueur qu'il désapprouvait. Là encore, les partisans de la Macédoine étaient à l'œuvre. Théopompe nommait Timolaos, le plus débauché des débauchés (F 210) ; ce parti comptait en outre Théogeiton et Anémoitas [171]. Déjà, sans doute, s'affrontaient partisans et adversaires de Philippe. Certains passages de Démosthène laissent entrevoir que des Thébains se méfiaient de Philippe et même que certains opposants avaient dû s'exiler à Athènes [172].

Dans ce même livre Théopompe faisait, semble-t-il, une digression sur le passé de la Béotie. Un fragment nomme les villes de *Chalia* et d'*Hyria* en Béotie et évoque une guerre dans laquelle les Chalcidiens eurent pour alliées Orchomène, Thèbes et Chalia contre les Éoliens (F 211-212).

A ce livre appartenait le nom des Ζηράνιοι, peuple de Thrace (F 214). C'est l'indice que Théopompe commençait ici le récit de la nouvelle guerre de Philippe contre Kersobleptès. Elle eut pour origine des agressions que le Thrace avait commises contre les villes de l'Hellespont, alliées de Philippe [173]. Commencée en l'été 342, elle devait durer jusqu'en 339 avec des fortunes diverses. Kersobleptès eut pour allié Térès, fils et successeur d'Amadocos, qui avait été dans un conflit précédent l'allié de Philippe. Celui-ci, de son côté, reçut l'alliance du roi gète Cothélas, dont il épousa la fille Méda [174].

On a conservé encore de ce livre un portrait de Charès sur lequel nous reviendrons plus loin

171. Dém. *Cour.* 48 ; 295 ; Élien, *V.H.* II, 41.
172. Dém. *Paix*, 14-15 ; 18. Cf. *Rép. à Phil.* 4.
173. Diod. XVI, 71, 1-2.
174. Cf. Satyros : *FHG.* III, p. 161, fr. 5 ; Beloch, *G.G.* III, 1, p. 548.

(F 213)[175]. Il fut stratège à Thasos en 343/2 et dans les années suivantes en Chersonèse et à Byzance[176].

Les deux fragments qui subsistent du livre XLVI sont de caractère ethnographique. Le premier (F 215) note qu'en Arcadie maîtres et esclaves sont traités sur un pied d'égalité dans les repas. Le second (F 216) rapporte l'usage des Gètes d'envoyer des parlementaires jouant de la cithare. L'alliance du roi gète avec Philippe donnait prétexte à une digression sur les mœurs de ce peuple, où l'usage était aussi d'égorger une femme après la mort de son mari, détail mentionné par Étienne de Byzance, qui l'a certainement trouvé chez Théopompe[177].

Jacoby ne pense pas que les efforts diplomatiques d'Athènes pour constituer une coalition des États péloponnésiens contre Philippe au moment où la campagne d'Épire et les menaces sur Ambracie soulevaient l'inquiétude, aient donné l'occasion ici d'une digression sur l'Arcadie[178]. On a vu (ci-dessus p. 129) que cette expédition de Philippe était traitée au livre XLII et datait de 342/1.

Mais, à la fin de 341 et au début de 340, une nouvelle députation athénienne, menée par Démosthène et le Chalcidien Callias, se rendit dans le Péloponnèse pour tenter, une fois de plus, d'organiser une ligue contre la Macédoine. Elle réussit à gagner les Achéens, mais échoua auprès d'Argos et d'Élis. Sans doute, les partisans de Philippe redoublaient d'efforts pour se

175. Ci-après p. 208.

176. Schol. Dém. *Halonn.* 15; cf. *C. Théocr.* 38; Plut. *Phoc.* 14, 3-4; *Reg. et imp. apopht., Phoc.* 8, 188 B; Hésychius Miles. : *FHG.* IV, p. 151, § 28; Porphyr. Tyr. : *FHG*, III, p. 692, fr. 1; *CIA.* II, 116.

177. Steph. Byz., s. Γετία.

178. *Kommentar*, p. 386.

mettre à la traverse; on peut penser qu'ils agirent aussi en Arcadie, où Philippe pouvait compter sur Kerkidas, Hiéronymos et Eucampidas. Déjà, au début de 342, Démosthène avait conclu des pactes avec Mantinée, Mégalopolis et les cités de l'Arcadie du Nord [179]. Théopompe nous ferait connaître en détail ces luttes de partis.

Il nous ferait connaître aussi d'autres événements importants de cette année 341/0 : l'énergique intervention d'Athènes en Eubée pour soustraire l'île à l'influence de Philippe, et le congrès d'Athènes qui fit suite à la campagne diplomatique de Démosthène et de Callias et qui aboutit à un traité (9 mars 340) fixant les contingents militaires des cités contractantes et donnant à Athènes le commandement suprême en temps de guerre. Athènes sortait de son isolement et marquait des avantages importants [180].

Un fragment de papyrus, assez mutilé (F 217), donne le sommaire du livre XLVII. Il est ainsi présenté :

« Voici ce que contient le livre XLVII des *Philippiques* de Théopompe : Commencement de la guerre d'Athènes contre Philippe. Siège de Périnthe et de Byzance. (ici une lacune)... des Thraces et des Tétrachorites. Prise d'assaut d'Angissos, ville de Thrace, par Antipatros. Ce que Philippe écrivit à Antipatros et à Parménion, qui étaient chez les Tétrachorites ».

Kersobleptès et Térès avaient été détrônés en 341, et leurs royaumes réduits en province macédonienne. Dès 342 Athènes avait envoyé en Chersonèse le stratège

179. Dém. *Cour.* 295; *Phil.* III, 72; Schol. Eschn. *C. Ctés.* 83. Glotz, *H.G.* III, p. 325.
180. Glotz, *H.G.* III, p. 329-332; Beloch, *G.G.* III, 1, p. 554. Dém. *Cour.* 237; Eschn. *C. Ctés.* 95-98; [Plut.], *Vie des X or., Dém.* 4.

Diopeithès pour y installer des clérouques ; il attaqua Cardia, alliée de Philippe, et se livra à des incursions dans la Thrace soumise à la Macédoine. Charès le soutenait avec son escadre, et il établit des bases dans les îles de Ténédos et de Proconnèse. L'Eubéen Callias menait une guerre de course contre les navires de commerce macédoniens. Athènes et Philippe se disputaient la petite île d'Halonnèse. Enfin Philippe envahissait la Chersonèse pour protéger le passage de sa flotte à travers l'Hellespont [181].

La guerre était imminente. Néanmoins Philippe poursuivit ses opérations en Thrace. Il mit le siège devant Périnthe, où la résistance fut si forte qu'il dut l'abandonner. Alors il assiégea Byzance (340/39) [182]. Ces sièges faisaient certainement l'objet d'une longue narration qui se poursuivait au livre suivant.

C'est au même moment que les lieutenants de Philippe, Antipatros et Parménion, menaient une expédition contre les Tétrachorites. Ce peuple, appelé aussi les Besses, habitait entre les massifs de l'Hémos et du Rhodope dans la plaine qui confine à la mer Noire. Il vivait de brigandage. Antipatros s'empara de leur ville, Angissos, par un stratagème que rapporte Polyen [183]. Angissos est identique à *Agessos*, ville de Thrace (F 218), dont Étienne de Byzance a tiré le nom de ce livre XLVII.

Il y avait dans la même région une autre ville, *Cabylè* (F 220), que Philippe peupla de toutes sortes de mauvais sujets au point qu'elle mérita le surnom de

181. Tous ces événements sont exposés dans la *Lettre de Philippe* insérée dans le *corpus* démosthénien (XII).

182. DIOD. XVI, 74, 2-76, 4 ; ARR. *Anab.* II, 14, 5 ; [DÉM.] *Rép. à Phil.* 5 ; PHILOCHORE : *FGrH.* 328, F 53-56.

183. POLYEN, IV, 4, I ; STRAB. VII, 5, 12 et fr. 47. Il est possible que le nom des Tétrachorites « habitants des quatre contrées » désigne les quatre peuples de cette région, que STRABON nomme ensemble : les Coralloi, les Besses, les Maides et les Danthélètes.

Ponèropolis. Théopompe en parlait déjà dans son livre XIII (F 110)[184].

Il mentionnait encore la ville d'*Astacos*, en Bithynie, appartenant au territoire de Byzance (F 219) ; elle se trouvait en effet en face de Byzance, au fond du golfe Astacène. Probablement, elle vint, avec Chios, Rhodes et Cos, au secours de Byzance assiégée[185].

La lettre de Philippe à Antipatros et Parménion, dont nous voudrions bien connaître la teneur, montre l'étendue et la minutie de la documentation de Théopompe. Elle n'était peut-être pas plus authentique que la *Lettre de Philippe aux Athéniens*, œuvre d'Anaximène et insérée dans le *corpus* démosthénien. Mais elle reposait aussi sur un fond de vérité ; de toute manière Théopompe s'était procuré l'original.

Le livre XLVIII racontait la suite des événements du livre XLVII. Un fragment (F 221) nomme les *Danthalètes*, peuple thrace. Ils habitaient le cours supérieur du Strymon et ils étaient voisins des Besses, les Tétrachorites du livre précédent[186]. Il est donc vraisemblable que la campagne d'Antipatros se poursuivait dans ce livre.

Les opérations contre Périnthe, puis contre Byzance, continuaient aussi. Athènes s'était abstenue d'aller au secours de Périnthe qui l'appelait. Mais le Grand-Roi lui vint en aide par l'intermédiaire du satrape de la Phrygie maritime, Arsitès, qui reçut la collaboration du Thessalien Aristomédès de Phères (F 222), sans doute un exilé. L'appui d'Artaxerxès était une réponse indirecte aux propositions d'alliance que lui avait faites à Suse en 341 un émissaire d'Athènes, Ephialtès. A ce

184. Strab. VII, 6, 2 ; Dém. *Chers*. 44 ; Anaximène : *FGrH*. 72, F 12, qui situe Cabylè sur la rivière Taxos (auj. Toundja).
185. Strab. XII, 4, 2 ; Pline, V, 148 ; Ptol. V, 1, 3.
186. Strab. VII, 5, 12 ; Pline, IV, 40. Cf. Ptol. III, 11, 8.

moment-là il avait éconduit l'ambassadeur; mais il dut réfléchir ensuite aux avertissements que celui-ci lui avait donnés, et il ne tarda pas à prendre conscience du danger de la puissance de Philippe [187].

Vraisemblablement, ce même livre contenait le grave incident de Hiéron, prélude à la guerre ouverte avec Athènes (sept. 340). Les vaisseaux grecs qui faisaient le commerce du Pont-Euxin se concentraient à Hiéron, sur la côte asiatique du Bosphore, afin de naviguer en convoi sous la protection des navires de guerre. Philippe se jeta sur cette flotte et captura 230 vaisseaux, sur lesquels il retint comme prises de guerre 180 vaisseaux athéniens. Mais une escadre athénienne, commandée par Phocion et Képhisophon, renforcée de trières de Chios, Rhodes et Cos, lui infligea une défaite dans le Bosphore [188].

Appuyée sur la marine athénienne, Byzance résista à tous ses assauts. Il dut lever le siège et s'en alla guerroyer contre les Scythes. Mais cet épisode appartenait sans doute au livre suivant [189].

Après l'attentat de Hiéron, Athènes et Philippe échangèrent des notes véhémentes, dont la *Lettre de Philippe* et la *Réponse de Philippe*, du *corpus* démosthénien, si elles ne sont pas authentiques, donnent du moins une idée. Sur la proposition de Démosthène, les Athéniens rompirent le traité de 346 et firent des préparatifs de guerre (oct. 340).

187. [DÉM], *Lettre de Phil.* 6-7; *Rép. à Phil.* 5; DIOD. XVI, 75, 1-2; DÉM. *Phil.* IV, 31-34. GLOTZ, *H.G.* III, p. 333.

188. Les modernes ne sont pas d'accord sur la date de cette bataille navale. BELOCH (*G.G.* III, 2, p. 294) la place au début de septembre 340; GLOTZ (*H.G.* III, p. 344), au mois de mars 339. Le texte de Théopompe nous éclairerait.

189. DÉM. *Cour.* 139; JUSTIN, IX, 1, 5; PHILOCHORE : *FGrH.* 328, F 162; PLUT. *Phoc.* 14, 3-8; DENYS DE BYZ. fr. 41 (*GGM.* II, p. 50); HÉSYCH. 26-27 (*FHG.* IV, p. 151). BELOCH, *G.G.* III, p. 566.

Au livre XLIX, Théopompe a mentionné les *Mélinophages*, les « mangeurs-de-millet », peuple thrace (F 223). Xénophon l'a nommé dans l'*Anabase.* Il habitait le district de Salmydessos, au nord de Byzance, sur la côte du Pont-Euxin [190]. On ignore quel rôle il a joué dans les événements de cette période, à moins de rattacher le fragment à l'expédition de Philippe contre les Scythes.

Appelé au secours par les Gètes et les Istriens menacés par les tribus barbares des Scythes et des Triballes, il marcha vers le nord et vainquit les Scythes sur les bords du Danube, dans la Dobroudja. Au retour, il se heurta aux Triballes, qui lui infligèrent un sérieux échec; il fut même blessé (printemps 339) [191].

A ce même livre XLIX appartenaient deux longs fragments (F 224, 225), dans lesquels Théopompe a tracé, avec toute la virtuosité rhétorique dont il était capable (cf. F 225 c), un portrait acide de Philippe, de ses mœurs dissolues et de son entourage de débauchés. Nous reviendrons plus loin sur ce morceau de peinture morale [192].

Du milieu de 339 à la bataille de Chéronée, en août ou septembre 338, il s'écoula environ quinze mois. Théopompe a consacré à cet intervalle quatre livres (L à LIII), dont on peut conjecturer le contenu sans que les fragments permettent une répartition des événements, d'autant moins qu'ils se rapportent à des faits secondaires, dont le lien est parfois obscur avec les autres événements de cette période cruciale.

Rappelons d'abord brièvement ces événements [193].

190. Xén. *An.* VII, 5, 12. Cf. Strab. XII, 3, 3.

191. Justin, IX, 2-3; Trogue Pompée, *Prol.* IX; Frontin, *Strat.* II, 8, 14; Eschn. *C. Ctés.* 128. Glotz, *H.G.* III, p. 344-346.

192. Ci-après, p. 214 s.

193. Pour ne pas surcharger ce résumé de références, nous

Depuis la victoire de Phocion aux Roches Bacchiques, Athènes et ses alliés maritimes dominaient la mer, balayaient la flotte macédonienne et protégeaient la navigation contre la piraterie. Après sa campagne contre les Scythes Philippe était retourné à Pella (printemps-été 339).

Pendant ce temps les querelles faisaient rage, une fois de plus, en Grèce centrale. Le territoire sacré de Delphes en était encore le sujet. Les Locriens d'Amphissa accusaient Athènes d'impiété. Athènes, par la voix d'Eschine, délégué comme pylagore à la Pylée de mars 339, répliqua en reprochant aux Amphisséens d'avoir cultivé la plaine de Crissa consacrée à Apollon. Les Amphictyons, réunis aux Thermopyles en avril-mai, déclarèrent la guerre à Amphissa et, ayant levé une armée, demandèrent à Philippe d'en prendre le commandement. Celui-ci saisit l'occasion et occupa Elatée, position stratégique au débouché des Thermopyles, à portée de Thèbes et d'Athènes, et il la fortifia. En même temps ils se réconcilia avec les Phocidiens (septembre-octobre 339).

Thèbes et Athènes étaient également inquiètes. Sous l'impulsion de Démosthène et malgré les efforts des négociateurs de Philippe, les deux cités conclurent une alliance et dépêchèrent aussitôt des ambassades dans le Péloponnèse pour gagner des appuis, mais sans obtenir beaucoup d'adhésions.

Les hostilités s'engagèrent à l'hiver 339 et les alliés remportèrent d'abord quelques succès. Elles reprirent au printemps 338 et se terminèrent, comme on sait, par la victoire totale de Philippe à Chéronée.

Le monde grec avait changé de face.

renvoyons une fois pour toutes aux sources anciennes, les discours d'Eschine et de Démosthène, Diodore, XVI, 84-87, et aux ouvrages de Glotz et de Beloch.

Le contenu du livre L est mystérieux. Il en reste seulement trois fragments.

Le premier (F 226) nomme Καρὸς κῆποι (« Jardins de Car »), fortin de Thrace, on ne sait à quel propos.

Le deuxième (F 227) rapporte que Cléomène, tyran de Méthymne, moralisa la ville en faisant mettre à mort quelques maquerelles et quelques ribaudes [194]. Isocrate parle de lui (sous le nom de Cléomnis) dans sa *Lettre VII* : il le loue de son sage gouvernement. C'était un ami d'Athènes. Peut-être fut-il sollicité de se joindre aux insulaires qui guerroyaient contre Philippe.

Le troisième fragment (F 228) dit que Skiros était le rendez-vous des joueurs, d'où le nom de *skiraphia* donné aux maisons de jeu [195].

Ces deux derniers fragments confirment la tendance de Théopompe à insérer dans le récit historique des développements moraux.

On ne peut douter que le livre L a contenu des événements importants. On peut attribuer à ce livre l'exposé des causes du conflit qui allait s'ouvrir. D'après le fragment 292, l'expédition contre Byzance et Périnthe avait fort irrité les Athéniens, car le but de Philippe était de leur enlever leur ravitaillement en blé et d'ôter aux villes qui avaient une marine plus forte que la sienne, des bases et des refuges dans la guerre ; la saisie des navires à Hiéron répondait à ce double objectif.

Il est impossible de répartir dans ce livre et les suivants les événements qui eurent lieu ensuite :

194. La citation d'ATHÉNÉE (X, 442 F) est incomplète. La mesure de Cléomène envers quelques filles de joie était bien insuffisante pour remettre de l'ordre dans une ville où la prodigalité, la bombance et la paresse étaient en honneur. D'après K. von FRITZ, *Am. Hist. Rev.*, 46, 1941, p. 777, Théopompe louait Cléomène, bien que tyran, parce qu'il n'usait pas d'un pouvoir arbitraire dans son propre intérêt, mais en vue d'établir la loi et un ordre moral.

195. Cf. ISOCR. *Aréop.* 48; *Antid.* 287.

— les débats des conseils amphictyoniques sur le sacrilège commis par Amphissa et l'appel à Philippe (printemps-automne 339);
— l'invasion de Philippe en Locride et en Phocide et l'occupation d'Elatée (octobre-novembre 339);
— la réconciliation de Philippe avec les Phocidiens et la réforme de l'administration des sanctuaires delphiques;
— l'alliance de Thèbes et d'Athènes et la campagne diplomatique des nouveaux alliés pour gagner des appuis dans le Péloponnèse;
— les premiers engagements des adversaires au cours de l'hiver 339/8.

Tous ces événements exigeaient de longs développements, exposant à la fois les débats des conseils amphictyoniques, où pouvaient prendre place de nombreux discours, et les opérations militaires.

Un fragment (F 328) rappelle et résume les circonstances de l'alliance thébaine. Après la prise d'Elatée Démosthène ranima le courage de ses compatriotes et leur conseilla de s'attacher les Thébains. Il fut envoyé à Thèbes, où Philippe, de son côté, avait délégué ses ambassadeurs pour faire des propositions avantageuses. Mais l'éloquence de Démosthène fit merveille, leva les craintes des Thébains et leur insuffla le sentiment de l'honneur.

Il acquit alors un si grand prestige que Philippe envoya des hérauts pour demander la paix, que la Grèce se dressa devant l'avenir et que les stratèges, les béotarques et les assemblées populaires obéissaient à ses instructions. Ce que Théopompe, toujours peu favorable à Démosthène, a considéré comme un injuste abus de pouvoir.

En réalité, devant la guerre, les partis se divisèrent dans chaque cité. Philippe avait partout ses partisans.

Au livre LI Théopompe nommait *Hiéronymos* à Mégalopolis et, à Argos, *Paséas* et *Amyrtaios* (F. 230, 231). Mégalopolis avait conclu un pacte avec Athènes en 342; mais en 339, la Ligue arcadienne s'affirma neutre. Hiéronymos s'était opposé à Eschine quand il avait essayé, en 344, de détacher Mégalopolis de Philippe. Parmi les Argiens « macédonisants » Démosthène nomme Myrtis, Télédèmos et Mnaséas [196]. Y a-t-il identité entre Myrtis et Amyrtaios, entre Mnaséas et Paséas? Harpocration qui cite ces noms se demande s'il n'y a pas une faute d'écriture [197].

Comme les Arcadiens, Argos décida de rester neutre.

Dans le livre LI on trouvait encore le nom de *Craneia*, fortin des Ambraciotes (F 229). En 343, quand Philippe opérant en Épire menaçait Ambracie, Athènes avait noué une alliance avec cette ville [198]. On peut supposer que cet événement était rappelé ici, peut-être dans un discours.

Les émissaires athéniens et thébains allèrent aussi solliciter l'appui de Sparte. Mais l'absence du roi Archidamos la privait d'un chef aguerri. En effet, celui-ci, en 344/3, était allé au secours de Tarente en lutte contre les Lucaniens et les Messapiens; il mourut au combat en 338. Théopompe décrivait son caractère et racontait sa destinée au livre LII, dans une digression assez étendue puisqu'elle exposait les mœurs relâchées des Tarentins (F 232, 233), qu'il avait déjà flétries dans son livre X (cf. F 100). A cette expédition se rattache le nom de *Barètion*, place sur l'Adriatique (F 234) [199].

196. DÉM. *Amb.* 11; *Cour.* 295.
197. Le faute est certaine, car POLYBE (XVIII, 14, 3) donne les mêmes noms que Démosthène, et il les a pris, non chez l'orateur, mais chez l'historien, qu'il connaissait bien (cf. VIII, 11, 3; XII, 4 a, 2; 27, 8; XVI, 12, 7).
198. DÉM. *Phil.* III, 72; *Cour.* 244.
199. Archidamos, fils d'Agésilas, est le souverain qu'ISOCRATE fait

Selon Théopompe, Archidamos ne fut pas jugé digne de la sépulture. Dans la pensée de l'historien c'était la punition de l'appui sacrilège qu'il avait prêté aux Phocidiens (cf. F 312).

Cependant il ne perdait pas de vue les opérations de Grèce. Le fragment 235 évoque la prise de Naupacte par Philippe. Cet événement eut lieu en avril-mai 338. Philippe s'empara de la ville et massacra toute la garnison [200].

Déjà maître d'Amphissa, il tenait la Doride, la Phocide et la Locride occidentale.

Au livre LIII Théopompe racontait la bataille de Chéronée et ses suites immédiates : occupation de Thèbes, mesures défensives d'Athènes, enfin négociations et conclusion de la paix. De ces événements capitaux, où Philippe, Alexandre, Démosthène, Hypéride et Charidèmos jouèrent un rôle, il ne reste que le fragment 236, qui raconte comment Philippe fêta sa victoire dans la débauche, l'ivresse et la bouffonnerie ; il reçut à sa table les envoyés d'Athènes (ce furent Phocion, Démade, Eschine), puis après une nuit d'orgie, il alla festoyer avec eux. Théopompe aimait les scènes de ce genre, où il mettait en contraste l'homme débauché et le chef victorieux.

A ce livre on peut rattacher les fragments 385 et 329. Le premier décrit la topographie de la vallée du Céphise entre le Parnasse et le mont Hadylios, par où passe l'accès de la Phocide à la Béotie : c'est l'étroit défilé de Parapotamioi (5 stades de largeur), où l'armée athénienne et thébaine pouvait facilement couper la route à Philippe, qui se dirigeait sur Amphissa. Par une ruse

parler dans le discours qui porte ce titre, et auquel il s'est adressé, en 356, dans sa *Lettre IX* pour lui demander d'établir la paix en Grèce et de mener les Grecs contre les Perses.

200. Cf. STRAB. IX, 4, 3 ; BELOCH, *G.G.* III, 1, p. 567.

que rapporte Polyen il fit croire à ses adversaires qu'il renonçait à son expédition, et ils abandonnèrent leur position [201].

Le second fragment évoque l'attitude des Athéniens envers Démosthène après la défaite de Chéronée. Au lieu de lui reprocher sa politique de guerre, ils renvoyèrent ses accusateurs et lui confièrent l'éloge des morts au combat. Théopompe trouvait cette conduite basse et vulgaire. Son mépris de la démocratie athénienne et de Démosthène en particulier lui inspirait ce jugement : ils auraient dû se repentir d'avoir engagé une guerre perdue d'avance et en condamner le fauteur.

On ignore ce que contenait le livre LIV. Le seul fragment qui en reste (F 237) concerne la Macédoine, dont on ne voit pas la place entre la campagne de Chéronée et l'expédition de Philippe dans le Péloponnèse, rapportée dans les livres suivants. Il raconte des traits merveilleux de la prospérité de la Macédoine sous le règne de Philippe : les figuiers, les vignes, les oliviers y portaient des fruits bien avant la saison normale. « Tout réussissait à Philippe », conclut l'historien, voulant glorifier le bonheur du roi plutôt que décrire l'état économique du pays, thème qui n'était pas dans les habitudes des historiens grecs.

Le passage de Polyen mentionné plus haut fait allusion à des troubles qui se seraient produits en Thrace à cette époque. Il n'est pas surprenant que l'absence de Philippe ait encouragé des rébellions dans les pays soumis. Le fragment 237 nomme justement la Bisaltie et Amphipolis situées en Thrace. Théopompe aurait raconté ce qui se passait en Macédoine pendant les opérations en Grèce centrale, mais aussi les conséquences immédiates de Chéronée dans cette

201. POLYEN, IV, 2, 8.

région où l'Acarnanie et l'Eubée durent faire leur soumission [202].

Les livres LV à LVII nous mettent sur un terrain plus assuré. Étienne de Byzance en a tiré les noms de plusieurs villes du Péloponnèse ; ils faisaient partie du récit de la campagne de Philippe dans cette région (F 238-245).

— *Carya*, localité de Laconie, fut vraisemblablement attribuée à Tégée.
— *Tricaranon*, fortin de Phliasie, était disputé depuis longtemps entre Argos et Phlious. Vers 343, Sparte voulait le faire restituer à Phlious. Il est probable que Philippe le laissa aux Argiens [203].

Il fut accueilli avec enthousiasme en Arcadie. De son passage il reste les noms d'*Aigeiros*, d'*Aléa*, d'*Eugeia* et de *Lycaia*. La Confédération arcadienne fut agrandie.

En revanche, le domaine de Sparte fut réduit et limité à la Laconie. Comme elle résistait, Philippe envahit la vallée de l'Eurotas et la dévasta. De cette opération il reste le nom de *Messapeai*, localité de Laconie ; elle se trouvait dans la plaine à l'est du Taygète, et l'on y célébrait le culte de Zeus Messapéen, à propos duquel Théopompe faisait probablement une digression [204].

Le fragment 240, citation d'Athénée, est énigmatique. Il rapporte que les Lacédémoniens mirent à mort Xénopeitheia et Chysê, la mère et la tante de Lysandridas, que le roi Agésilas fit exiler en un temps où il faisait de l'opposition (καταστασιάσας). Lysandridas était l'un des harmostes de Thèbes, que les Thébains

202. Glotz, *H.G.* III, p. 369 ; Beloch, *G.G.* III, 1, p. 573.
203. Xén. *Hell.* VII, 2, 1 ; Dém. *Mégal.* 16.
204. Cf. Paus. III, 20, 3.

chassèrent de la Cadmée en 379 et qui, pour cet échec, fut frappé d'une amende et dut s'exiler [205]. On ne s'étonnera pas de l'opposition d'Agésilas, même si l'on en ignore l'objet et la raison, car son esprit indépendant l'opposa souvent à ses compatriotes. Faut-il voir ici une allusion à son refus de participer à l'expédition de représailles contre Thèbes? La mise à mort de la mère et de la tante de l'harmoste rappelle l'exécution d'Agésistrata et d'Archidamia, la mère et la grand-mère d'Agis, le roi réformateur, au IIIe siècle [206].

En revenant sur ces événements passés Théopompe faisait une digression à laquelle Jacoby rattache les fragments 321 à 323, tirés de la *Vie d'Agésilas* de Plutarque. Ils rappellent le prestige d'Agésilas, son commandemant en Asie et sa résistance à l'invasion thébaine en 362, dont il obtint le retrait moyennant une somme de dix talents. Ces fragments contiennent deux jugements sur le caractère d'Agésilas : il tirait plus de fierté de son mérite personnel que de ses commandements (F 321) ; en achetant la retraite des Thébains, il renonça à ses passions innées, l'ambition et le goût de la lutte, pour une politique de sécurité (F 323).

Cette digression sur le passé de Lacédémone opposait le glorieux passé de la cité, dont le territoire était resté inviolé ou seulement envahi passagèrement, à sa situation présente, qui la laissait incapable de résister à l'invasion de Philippe, et l'historien y voyait un signe d'irrémédiable décadence. Le déclin de la Grèce était général et il expliquait les victoires de Philippe.

Aucun fragment ne subsiste du livre LVIII, le dernier de l'ouvrage. Il contenait selon toute vraisemblance la formation et l'organisation de la Ligue de Corinthe, qui consacrait l'hégémonie de Philippe, les

205. PLUT. *Pél.* 13, 3; *De gen. Socr.* 33, 598 F.
206. PLUT. *Ages.* 24, 3; *Agis*, 20. Ci-après p. 478.

préparatifs de la guerre contre la Perse et la mort du roi, assassiné par l'hétaire Pausanias au cours des noces de sa fille Cléopâtre et d'Alexandre le Molosse, frère d'Olympias (337-336).

La grande œuvre s'achevait sur la mort du grand roi.

A travers la rareté et l'insignifiance des fragments, l'abondance des noms de lieux recensés par Étienne de Byzance fait supposer nombre d'événements mineurs que nous ignorons; beaucoup de ces noms jalonnaient sans doute les déplacements et les opérations de Philippe, dont la chronologie présente quelquefois des obscurités.

Les noms de personnes font entrevoir une galerie de personnages appartenant aux différents États de la Grèce. Théopompe décrivait en détail leur rôle et leur activité dans cette période agitée; il montrait dans chaque cité les intrigues qui opposaient les partisans de Philippe à ses adversaires. La minutie de ses recherches, ses contacts avec les acteurs de ces événements offraient un tableau détaillé des épisodes les plus cachés du drame historique ainsi que le portrait psychologique des moindres participants.

Au-dessus de tous ces personnages la figure de Philippe apparaissait avec un éclat et un relief exceptionnels : intelligence supérieure, habileté diplomatique, activité dévorante, séduction inégalable, génie militaire, qualités associées à l'ivrognerie et à la débauche crapuleuse, bref une force qui s'imposait irrésistiblement et changeait le siècle.

L'histoire de l'Orient
(Livres XII-XIX, XXXV-XXXVIII)

En deux endroits des *Philippiques* Théopompe traitait l'histoire de l'Orient, du livre XII au livre XIX et du livre XXXV au livre XXXVIII. La première série décrivait la décomposition de l'empire perse, secoué par les révoltes périphériques de l'Égypte, de Chypre, de la Phénicie, et la rébellion des satrapes. La seconde série retraçait l'histoire de quelques États et cités asiatiques où s'étaient implantées des tyrannies comme celles de Cléarque d'Héraclée et d'Hermias d'Atarnée. C'était la partie la plus originale des *Philippiques*, où l'historien avait pu déployer sa connaissance approfondie de l'Asie Mineure, exploiter les sources les plus directes et débrouiller le faisceau compliqué des intérêts et des particularismes régionaux.

Il reste du livre XII un sommaire de Photius, qui en restitue les lignes essentielles. Il est regrettable que nous n'en ayons pas autant pour chaque livre ; notre connaissance des *Philippiques* en serait plus riche et plus sûre.

Ce sommaire, qui forme le fragment 103 (divisé en sections par Jacoby pour la commodité du commentaire), contient les points suivants : la révolte de l'Égypte (§§ 1, 10, 13) ; la révolte d'Evagoras de Chypre (§§ 2, 4, 6, 9-12) ; le traité d'Antalcidas (§§ 5, 7, 8) ; une histoire de la Lycie (§ 17), et un certain nombre de digressions (§§ 3, 14-16) [1].

1. Il y a quelques négligences dans le résumé de Photius (*Bibl.* 176), comme l'ont remarqué R. D. Milns et J. R. Ellis, Theopompus, Fragment 103 Jacoby, *Parola del passato*, 21, 1966, p. 56-60. Le § 8 doit faire suite au § 5 (paix d'Antalcidas), car il est anormal que

La révolte de Chypre en liaison avec celle de l'Égypte formait le centre du livre. Le reste, la paix d'Antalcidas, s'emboîtait dans ce thème central. La révolte de Chypre s'incarnait dans la puissante figure d'Evagoras.

D'entrée, Théopompe montrait les concordances entre la révolte de l'Égypte et celle d'Evagoras en mentionnant le traité d'Acoris avec la ville de Barkè en Cyrénaïque et son soutien à Evagoras dans la guerre contre la Perse. Du traité on ne sait rien; il est clair que, soulevé depuis son avènement contre la domination étrangère, Acoris cherchait partout des alliés : il avait conclu une alliance avec Athènes vers 390 et il en conclut une autre avec les Pisidiens[2]. On est mieux renseigné sur sa coopération avec Evagoras; d'après Diodore (XV, 2, 3), il lui envoya un important contingent de troupes. Ces événements se situent entre 390 et 386, avant la paix d'Antalcidas.

Revenant en arrière Théopompe racontait comment Evagoras étendit sa souveraineté sur Chypre en s'emparant de la personne d'Abdymon de Kition. Celui-ci, selon Diodore, était d'origine tyrienne; il était tyran de Salamine. Evagoras, d'abord exilé, revint et se rendit maître de la ville. Ensuite, disposant de grandes richesses et d'une armée, il domina toute l'île par la force ou la persuasion. Ces événements dataient de 411 et des années suivantes[3].

Cédant à son goût des digressions, Théopompe rappelait comment les Grecs d'Agamemnon occupèrent

l'historien ait mentionné le respect ou la transgression du traité (§ 7) avant de l'avoir nommé. Le § 7, appendice à la conclusion du traité, doit précéder, et non suivre, la reprise des hostilités entre Evagoras et la Perse, et la bataille de Kition, évoquées au § 6. — On verra plus loin une interversion entre les §§ 10 (avènement de Nectanébo) et 11 (fin de la guerre de Chypre).

2. Aristoph. *Ploutos*, 178; Beloch, *G.G.* III, 1, p. 93.

3. Diod. XIV, 98, 1-2; Isocr. *Evag.* 27-32; Lys. *C. Andoc.* 26. Beloch, *G.G.* III, 2, p. 98-99.

Chypre après avoir chassé le roi Kinyras et les siens, dont les descendants sont à Amathonte. Cet épisode était tiré de la littérature des *Nostoi.*

La suite exposait « comment le Grand-Roi se laissa persuader de faire la guerre à Evagoras, nommant commandant Autophradatès, satrape de Lydie, et amiral Hécatomnos » (§ 4). D'après Diodore, les cités d'Amathonte, de Soloi et de Kition opposèrent les armes à l'ambition d'Evagoras et députèrent auprès du Grand-Roi pour lui demander de l'aide. Le roi accueillit favorablement leur requête et, craignant la puissance d'Evagoras, considérant la position stratégique de Chypre, ordonna de construire une marine, dont il confia le commandement à Hécatomnos, dynaste de Carie[4]. La guerre était commencée; elle devait durer dix ans (390-380).

C'est dans le contexte de cette guerre et de la révolte de l'Égypte que Théopompe a situé la paix de 386. Cette perspective est tout à fait originale. Xénophon présente le traité d'Antalcidas comme une conséquence du long conflit qui opposait sur mer les flottes d'Athènes et de Sparte et de la lassitude générale qui en résultait. Il mentionne épisodiquement l'envoi de l'Athénien Chabrias au secours d'Evagoras avec 800 peltastes et 10 trières[5]. Pour Théopompe, Grec d'Asie, Artaxerxès avait au moins autant d'intérêt que

4. Diod. XIV, 98, 2-4; Isocr. *Evag.* 58-63. Diodore ne nomme pas Autophradatès. Il fait passer Hécatomnos à Chypre « après avoir traversé les satrapies supérieures ». Le rôle d'Hécatomnos n'était pas de se battre sur terre, et les « satrapies supérieures », qui étaient à l'est de l'empire perse, n'ont rien à voir ici.

5. Xén. *Hell.* V, 1. Chabrias : *ibid.* V, 1, 10. L'envoi de Chabrias est secondaire dans le récit : il explique seulement que, sur sa route, il s'est heurté, à Egine, aux Spartiates de Gorgopas et les a battus. — Diodore (XIV, 110, 2-5) explique la paix d'Antalcidas par la mauvaise posture des Lacédémoniens; mais il précise que ce règlement permit à Artaxerxès de reprendre la guerre contre Evagoras.

Sparte à ce règlement : il n'aurait plus à s'inquiéter des entreprises d'Athènes et des agressions de Sparte en Asie Mineure; il retrouverait la liberté de combattre Evagoras et l'Égypte. Le traité mentionnait expressément la souveraineté du Grand-Roi sur Chypre. En stipulant l'autonomie des villes grecques d'Asie, il interdisait toute intervention de la Grèce européenne dans ce domaine. En exigeant la dissolution des ligues en Grèce il faisait à Sparte un cadeau qui ne lui coûtait rien.

Théopompe examinait alors les suites du traité : Athènes, dit-il, l'observa, tandis que Sparte, dans son orgueil, le transgressait (§ 7). Selon Jacoby, cette phrase se rapporte à l'agression de Sparte contre Mantinée, exposée par Diodore (XV, 5). Athènes refusa d'aller au secours de la ville attaquée afin de ne pas violer le traité. D'après R. D. Milns et J. R. Ellis, Théopompe se référait à l'alliance conclue en 384 entre Athènes et Chios, dont l'acte, connu par une inscription, souligne avec insistance qu'elle ne constitue pas une violation de la paix générale. Il se peut encore que l'historien ait mentionné comme des atteintes au traité l'occupation par surprise de la Cadmée par les Spartiates en 383 et leur guerre contre Olynthe [6].

Aucun de ces événements n'exclut les autres. Mais il était naturel que le Chiote Théopompe attachât plus d'importance à l'alliance de sa patrie avec Athènes, à qui elle avait fait défection en 412 et contre laquelle elle devait se retourner en 357. Le fragment 104 fait même supposer qu'il faisait un bref historique des relations entre les deux cités; il en évoquait le fondement

6. Jacoby, *Kommentar*, p. 373; R. D. Milns et J. R. Ellis, *art. cité*, note 1, p. 57. Texte du traité entre Athènes et Chios : Tod, *GHI* 118 = *Sylloge*³ 142; H. Bengtson, *Staatsverträge*, 248. — Isocrate, *Panég.* 136, mentionne sans préciser un conflit entre Athènes et Sparte dans les Cyclades.

religieux en rappelant que les Athéniens priaient pour eux-mêmes *et pour les Chiotes* dans les sacrifices publics.

Après ce commentaire sur la paix d'Antalcidas, Théopompe revenait au conflit de Chypre. Le Roi reprit les hostilités avec plus de vigueur; il s'ensuivit une bataille navale dans les eaux de Chypre (bataille de Kition, 381) (§ 6). Diodore attribue aux forces perses 300 000 hommes de troupes de terre et 300 trières. Cette fois les chefs sont respectivement Orontès et Tiribaze. De son côté, Evagoras obtient des troupes d'Acoris, et d'Hécatomnos (l'ancien commandant de la flotte perse) de l'argent qui lui permet de recruter des mercenaires. Les opérations se déroulent à la fois sur l'île et sur mer. Elles culminent à la bataille navale de Kition, perdue par Evagoras [7].

Le sommaire de Photius poursuit (§ 9) : « Comment Tiribaze fit la guerre, forma un complot contre Evagoras et comment celui-ci, l'ayant dénigré auprès du Roi, s'entendit avec Orontès ». Après leur victoire navale, les Perses bloquèrent Salamine. Evagoras réussit à passer en Égypte pour presser Acoris de continuer la guerre. A son retour, il entama avec Tiribaze des négociations de paix qui échouèrent [8]. On ignore quelle sorte de complot Tiribaze machina contre Evagoras. Photius a omis le rappel de Tiribaze. Sur les causes de cette disgrâce Théopompe et Diodore diffèrent. D'après Diodore, une lettre d'Orontès au Roi détermina cette mesure. D'après Théopompe, ce fut Evagoras lui-même qui desservit Tiribaze auprès d'Artaxerxès. La version de Diodore dérive d'Ephore. On peut penser que Théopompe était mieux informé : Evagoras dut révéler

7. Diod. XV, 3.
8. Diod. XV, 8, 1-3.

au Roi les tractations secrètes que Tiribaze avait eues avec lui [9].

Les négociations reprirent avec Orontès, qui avait remplacé Tiribaze au commandement.

Ici encore, Photius a interverti l'ordre des événements : il mentionne l'avènement de Nectanébo en Égypte et une ambassade d'Evagoras à Lacédémone (§ 10) avant l'achèvement de la guerre de Chypre (§ 11). Or la fin de la guerre est consécutive aux pourparlers engagés entre Evagoras et Orontès, comme l'indique Diodore. C'était en 380 [10]. Nectanébo n'est devenu roi qu'en 379/8. Jacoby suggère qu'il a pu d'abord se manifester comme usurpateur. Mais, suivant Diodore, après l'achèvement de la guerre de Chypre, l'amiral perse Glôs, gendre de Tiribaze, conclut une alliance avec Acoris [11]. Donc celui-ci régnait encore.

En revanche, l'ambassade d'Evagoras à Lacédémone est antérieure à la paix, comme il résulte d'un passage d'Isocrate dans le *Panégyrique* (135), qui rapporte que les révoltés de Chypre se confient aux Lacédémoniens. Sans doute Evagoras quémandait-il un secours que Sparte, empêtrée dans le siège d'Olynthe, ne pouvait pas lui fournir.

La suite du livre XII racontait la fin d'Evagoras (374/3). Théopompe se bornait à un récit anecdotique, consacré aux affaires de la famille. Maintenant que la révolte de Chypre était terminée, le reste ne l'intéressait

9. Les deux démarches ne s'excluent pas. L'élimination de Tiribaze a semblé nécessaire à Evagoras, désireux de conclure la paix. D'autre part, DIODORE (XV, 8, 3) révèle qu'Orontès était jaloux de la renommée de Tiribaze. Il ne serait pas étonnant que les deux accusateurs, par une duplicité bien orientale, se fussent mis d'accord au préalable.

10. DIOD. XV, 9, 1-2, qui date faussement de 385/4. ISOCRATE dans le *Panégyrique*, 135, en l'été 380, ignore encore la conclusion de la paix, qui est donc postérieure aux jeux Olympiques. Cf, BELOCH, *G.G.* III, 2, p. 229.

11. JACOBY, *Kommentar.* p. 373. DIOD. XV, 9, 3-4.

que par des côtés scabreux. Il racontait donc (§ 12) un complot contre Evagoras et une intrigue amoureuse qui causa sa mort. L'auteur du complot, Nicocréon, appartenait à la maison royale de Salamine, comme Evagoras dont il était l'arrière-neveu. Il fut pris, mais réussit à s'évader. Evagoras et son fils Pnytagoras prirent à l'insu l'un de l'autre la fille de Nicocréon pour maîtresse. Mais l'eunuque Thrasydaios, qui avait d'abord favorisé ces amours, les assassina l'un et l'autre [12]. Le goût des histoires scandaleuses a inspiré cet appendice à la guerre de Chypre.

Ayant satisfait son penchant, Théopompe retourne à l'Asie Mineure. Revenant en arrière, il a exposé l'alliance d'Acoris avec les Pisidiens (§ 13). Après la soumission d'Evagoras les rebelles égyptiens n'avaient pas déposé les armes. La guerre continua jusque sous le règne d'Artaxerxès Ochos en 343/2. On ignore les conséquences de l'alliance d'Acoris avec les Pisidiens.

Cet événement entraînait Théopompe dans une série de digressions. Il décrivait la Pisidie, puis la ville d'Aspendos (qui était en Pamphylie). Un nouveau détour le conduisait à raconter les migrations des Asclépiades, celles du devin Mopsos et de ses filles, et la colonisation de la Pamphylie par les Grecs (§§ 14-16).

Photius termine son résumé en mentionnant la guerre de Périclès, un dynaste lycien, contre la ville de Telmesse, qui fut assiégée et annexée (§ 17). Cet événement serait postérieur à la paix du Roi [13]. Son caractère mineur fait penser que Photius a négligé de le rattacher à un autre plus important, qui pouvait être l'avènement et les débuts de Mausole à partir de 377.

12. Photius n'indique pas le mobile de Thrasydaios. D'après Aristote, *Pol.* V, 10, 16, il voulait se venger du fils d'Evagoras qui lui avait pris sa femme. On peut admettre que c'était la version de Théopompe, friand de ces détails.

13. Beloch, *G.G.* III, 1, p. 234.

Ce livre XII accuse plusieurs traits de la manière de Théopompe : l'intérêt pour les affaires d'Asie, auxquelles il subordonne les événements de Grèce ; le goût des digressions érudites et celui de l'anecdote scandaleuse. Surtout il s'efforce de grouper les événements autour d'une personnalité dominante : ici Evagoras lui a fourni le motif central [14].

Le livre XIII continuait le récit de la révolte égyptienne. Les fragments ne conservent aucune allusion aux événements du règne du pharaon Nectanébo (379-363). En 374, Artaxerxès lança contre l'Égypte une grande expédition commandée par le satrape Pharnabaze et l'Athénien Iphicrate. Malgré les fortes défenses installées par Nectanébo, l'armée perse remporta une victoire à la bouche mendésienne du Nil. Mais une querelle éclata entre les chefs sur la stratégie à suivre. Une contre-offensive égyptienne et la crue du Nil contraignirent l'armée perse à la retraite. Iphicrate revint à Athènes (373) [15].

Les fragments nous conduisent au règne de Tachôs (362-361), successeur de Nectanébo. Il disposa de Chabrias et d'Agésilas pour commander ses armées (F 105-108). Chabrias commandait la flotte. Théopompe dit qu'il ne pouvait plus vivre à Athènes à cause de son goût du luxe et de l'hostilité des Athéniens envers les

14. LAQUEUR, *Theopompos*, 2215, incline à penser contre BELOCH, *G.G.* III, 1, p. 20, que la figure centrale était Acoris, le roi d'Égypte nommé au début et à la fin de l'exposé historique (§§ 1 et 13). Il est impossible qu'un historien grec ait fait ce choix. D'autre part, Théopompe n'ignorait pas le prestige que la personnalité d'Evagoras exerçait sur son maître Isocrate.

15. DIOD. XV, 41-43. Il est vraisemblable qu'à propos de cette campagne Théopompe abordait le problème des crues du Nil (F 293), qui a tant intrigué les Anciens. Il préoccupait au même moment le géographe Eudoxe, l'historien Callisthène et Aristote. On ignore la thèse de Théopompe (cf. DIOD. I, 37-41).

hommes illustres. Et Diodore précise qu'il était allé en Égypte à titre privé sur les instances du roi [16].

Théopompe s'est probablement étendu davantage sur Agésilas. Il racontait l'accueil chaleureux que lui firent les Égyptiens et ses démêlés avec Tachôs. Celui-ci en voyant la petite taille du Spartiate aurait dit : « La montagne a accouché d'une souris ». Agésilas, piqué au vif, renonça à le soutenir. Tachôs, abandonné de tous, s'enfuit en Perse (F 107-108) [17]. Agésilas joua un rôle important dans sa chute : il soutint contre lui le prétendant Nectanébo avec l'approbation de Sparte [18].

Deux autres fragments de ce livre XIII se rapportent à des événements de Grèce. Le premier (F 111) mentionne un certain Achaios, surnommé Killikôn, nom d'un traître, qui livra l'île de Syros aux Samiens. Cet épisode faisait partie d'une digression qui évoquait l'histoire de Samos au temps de sa guerre avec Priène (VIe siècle). Killikôn, d'après d'autres auteurs, avait livré Samos (ou Milet) à Priène. La tradition est bien flottante. On ne sait rien du destin de Samos à cette époque, si ce n'est qu'elle fut assiégée et prise par Timothée (366/5). Après sa victoire, ce dernier vint au secours du satrape Ariobarzane, bloqué dans Assos par Autophradatès, et le dégagea. Cet épisode appartient à l'histoire de la grande révolte des satrapes contre Artaxerxès (372-358) [19].

16. F 105 ; DIOD. XV, 92, 3 ; PLUT. *Ages.* 25, 5. Cf. NEP. *Chabr.* 3. Jugements différents chez PLUTARQUE (*Phoc.* 6) et DÉMOSTHÈNE (*C. Lept.* 75-86).

17. La citation d'Athénée (F 108) paraît être un condensé réunissant deux faits éloignés dans le temps : la raillerie de Tachôs et la défection d'Agésilas. D'après PLUTARQUE, *Ages.* 37, celui-ci avait d'autres motifs de mécontentement : il était vexé de n'avoir pas le commandement en chef et agacé de la forfanterie de Tachôs ; la révolte de Nectanébo (II) lui fournit un prétexte et il passa dans son camp.

18. PLUT. *Ages.* 37 ; DIOD. XV, 92, 4-5 ; XÉN. *Ages.* 2, 28-31.

19. DÉM. *Rhod.* 9 ; XÉN. *Ages.* 2, 26 ; ISOCR. *Antid.* 112 ; NEP. *Timoth.* I, 3.

Le second fragment (F 112) mentionne *Andeira*, ville de Troade. A la même époque, le condottiere eubéen Charidèmos, appelé à l'aide par les satrapes révoltés, se tailla en Troade une sorte de principauté [20].

Ces rapprochements sont sans doute bien fragiles. Néanmoins on peut admettre que Théopompe, parallèlement à la révolte de l'Égypte, racontait le grand soulèvement des satrapes avec qui les rebelles égyptiens eurent partie liée.

Il ne nous appartient pas d'exposer ici en détail cet événement, qui attestait aux yeux de Théopompe la fatale décomposition de l'empire perse. On en trouvera les éléments chez Diodore (XV, 90-92), dans la biographie de Datamès par Cornélius Népos et dans quelques passages de l'*Agésilas* de Xénophon [21]. Le prologue du livre X de Trogue Pompée en indique les étapes : Datamès, satrape de Cappadoce, fut le premier à se soulever; puis ce fut au tour d'Ariobarzane, satrape de Daskyleion, qui obtint l'aide de Timothée et d'Agésilas, et reçut la citoyenneté athénienne; enfin Orontès, satrape de Mysie, suivit leur exemple; Mausole se joignit à eux.

Il ne reste du livre XIV qu'un fragment insignifiant (F 113), qui rapporte quelles sommes devaient payer les villes pour la table du Grand-Roi lorsqu'il les visitait ; il n'est guère possible d'en connaître le contenu. Néanmoins on doit observer que la chute de Tachôs n'a pas mis fin à la révolte des satrapes; que les dernières années du soulèvement furent assez compliquées, marquées par les trahisons successives d'Orontès, de Rhéomitrès, son lieutenant, et de Mithradatès qui livra son

20. Dém. *C. Aristocr.* 154-156.
21. Xén. *Ages.* 2, 26-27. Chez les historiens modernes : Beloch, *G.G.* III, 2, p. 254-257: Glotz, *H.G.* IV, p. 7-10; A. T. Olmstead, *History of the Persian Empire*, p. 411-416.

propre père Ariobarzane et tua Datamès de sa main, tandis que Mausole et Autophradatès faisaient leur soumission. Tous ces événements furent l'occasion d'intrigues auxquelles il faut ajouter la tragédie de palais qui aboutit, à la suite d'un complot, à la mort de Darius, fils et héritier présomptif d'Artaxerxès. Ils devaient retenir au plus haut point l'intérêt de Théopompe, toujours curieux de saisir les ressorts cachés de la politique et d'analyser les passions des dirigeants[22].

Les livres XV à XVII n'ont laissé que des fragments (F 114-123) qui passent à côté des sujets principaux tout en les laissant entrevoir.

Un fragment du livre XV, qui décrit les mœurs. voluptueuses de Straton, roi de Sidon, et de Nicoclès, successeur d'Evagoras, se rapporte à l'histoire de la Phénicie et de Chypre. Straton était le prédécesseur de Tennès qui alluma la révolte de la Phénicie en 351 : il se donna la mort au temps de la révolte des satrapes. Nicoclès mourut aussi de mort violente[23]. Théopompe revenait donc en arrière sur la période qui avait suivi la mort d'Evagoras, moins sans doute pour retracer l'histoire de Chypre et de la Phénicie que pour faire le portrait des souverains qui avaient exercé le pouvoir.

Un grand événement occupait cette partie des *Philippiques* : la guerre des Alliés, qui opposa, de 357 à 355, Athènes à Rhodes, Chios et Byzance, membres de sa Confédération. Quelques fragments (F 115-118; 121-123) montrent que Théopompe ne se cantonnait pas dans les opérations militaires: il analysait la situation intérieure des cités en cause. Par exemple, au livre

22. Xén. *Cyr.* VIII, 8, 4; Arstt. *Pol.* V, 10, 25, 1312a; Nep. *Datam.* 10-11; Plut. *Artox.* 26-29; Diod. XV, 91, 7-92, 1. Pour la chronologie voir Beloch, *ibid.*
23. Saint Jérôme, *In Jovin.* I, 45; II, 311.

XVI, il exposait l'établissement d'une oligarchie à Rhodes[24].

Mais il faut souligner un trait original, que nous avons déjà relevé à propos du traité d'Antalcidas. Théopompe n'a pas rangé la guerre des Alliés dans l'histoire de la Grèce, mais dans celle d'Asie. Plusieurs raisons justifiaient ce point de vue. D'abord, c'est Mausole, dynaste de Carie, qui avait poussé Rhodes à se soulever contre la tutelle athénienne et, à la fin de la guerre, il établit sa domination sur Rhodes, Cos et d'autres cités. C'est Artaxerxès qui imposa aux Athéniens l'obligation de cesser les hostilités en les menaçant d'une intervention militaire; il reprenait la politique de son prédécesseur, couronnée par le traité d'Antalcidas et le rescrit de Suse en 367, qui ne laissaient plus qu'une poussière d'autonomies grecques en face de la puissance perse[25]. Cette puissance apparaissait donc à l'origine et à la conclusion de la guerre.

D'autre part, la révolte des confédérés s'insérait dans le mouvement général d'indépendance qui soulevait les États d'Asie contre leurs maîtres, que ce fût la Perse ou Athènes. Non seulement Théopompe était bien placé pour connaître ces événements, mais encore le sort de sa patrie devait l'intéresser au plus haut point : Chios avait été l'un des protagonistes de la révolte. Cette position lui donnait accès à des sources d'information qui font défaut aux historiens modernes exclusivement axés sur des sources athéniennes (Isocrate, Démosthène)[26].

24. F 121. C'est Mausole qui avait machiné le renversement de la démocratie et l'avènement de l'oligarchie à Rhodes (Dém. *Rhod.*, 3 et arg,).

25. Dém. *Rhod.* 3, 28 et arg.; Isocr. *Paix*, 16 et arg.; Diod. XVI, 7, 3; 22, 2.

26. On ajoutera aux fragments recueillis par Jacoby une citation de Psellos signalée par F. Drexl, Ein Theopomp Fragment bei Psellos,

L'ultimatum aux Athéniens constituait un succès pour l'énergique Artaxerxès Ochos, qui avait succédé au débonnaire Artaxerxès Mnémon et qui allait pour un temps, arrêter la décomposition de l'empire en reconquérant l'Égypte et en écrasant deux révoltes, en Phénicie et à Chypre.

Selon toute vraisemblance, Théopompe exposait ces événements dans les livres XVIII et XIX [27]. Du livre XIX il ne reste rien. Mais un fragment du livre XVIII (F 124) fait le portrait de l'Argien Nicostratos. Ce personnage commandait, d'après Diodore [28], un corps expéditionnaire de 3 000 soldats, qu'Argos envoyait aux Grand-Roi sur sa demande. Ce corps arriva en Asie après la prise de Sidon et l'écrasement du soulèvement phénicien.

On ne peut ici que résumer les faits d'après Diodore, XVI, 41-51 [29]. Une première attaque d'Ochos contre l'Égypte (omise par Diodore) échoua (premiers mois de 350) [30]. La conséquence de cette défaite fut la révolte de la Phénicie, en particulier de la puissante ville de Sidon,sous le roi Tennès. Bientôt Chypre suivit son exemple. Ochos envoya demander des secours aux Grecs ; Athènes et Lacédémone refusèrent ; Thèbes et

Phil. 89, 1934, p. 389-390. Ce fragment tiré du livre XVII des *Philippiques* ne présente aucun intérêt historique : il y est question de diverses sortes de vins. On le rapprochera de F 276.

27. Il est possible que le récit de Théopompe ait commencé au livre XVII. Mais il n'en reste aucune trace. Les années qui ont précédé la reconquête de l'Égypte (ca. 355-350) sont occupées par l'insoumission de Nectanébo II et d'Artabaze, à qui le Thébain Pamménès amena une troupe de mercenaires avant de le trahir (Diod. XVI, 34, 1-2 ; Polyen, V, 16, 2 ; VII, 33, 2).

28. Diod. XVI, 44, 2 ; 47, 3.

29. La chronologie absolue est mal établie à cause de la confusion de Diodore. Mais la chronologie relative ne fait pas de doute (cf. Beloch, *G.G.* III, 2, p. 284-287 ; M. Sordi, La cronologia delle vittorie persiane..., *Kôkalos*, 5, 1959, p. 107-111).

30. Isocr. *Phil.* 101-104. Diodore (XVI, 48, 1) fait une brève allusion rétrospective à cet échec du Roi.

Argos consentirent. Ochos mit Nicostratos à la tête du corps argien.

Sidon fut prise, livrée par son propre roi Tennès, et la Phénicie se soumit. En même temps une armée levée par Idrieus, dynaste de Carie, et commandée par Phocion et Evagoras II, envahit l'île de Chypre, où Salamine fut bientôt seule à résister ; plus tard elle se soumit et Pnytagoras, descendant d'Evagoras, en conserva la souveraineté (349-344).

Le Roi put alors reprendre la campagne contre l'Égypte. Il l'envahit à la tête d'une puissante armée, dont Théopompe a laissé une description brillante et emphatique (F 263). Il fut victorieux ; Nectanébo s'enfuit en Haute-Égypte, puis en Éthiopie, où il mourut (344/3).

Un fragment sans référence (F 368) se rapporte à cette expédition. Il nomme la ville de *Boubaste*, dont Mentor, général du Roi, réussit à s'emparer dans des circonstances que Diodore (XVI, 49, 7-50, 6) a relatées en détail.

La soumission définitive de l'Égypte marquait une époque historique. Ochos avait porté un coup d'arrêt à la décadence de son empire.

Théopompe revenait à l'histoire de la Grèce qu'il avait laissée à la veille de la guerre d'Olynthe.

Pourtant il ne lui semblait pas avoir épuisé tout ce qu'il avait à dire sur l'histoire de l'Asie Mineure, et il consacrait ses livres XXXV à XXXVIII à un nouvel exposé sur ce sujet. L'occasion en était sans doute les relations que Philippe avait instituées avec l'Asie : le pacte d'amitié qu'il avait conclu avec le Grand-Roi, rendu caduc par l'accord passé avec Hermias, le tyran rebelle d'Atarnée (343-341). L'historien voulait exposer la situation politique des États et cités asiatiques, grecs et hellénisés, qui échappaient plus ou moins à l'autorité

du Grand-Roi. De ce vaste ensemble il ne reste que deux fragments assurés (F 179, 181)[31]. L'un, au livre XXXV, se rapporte à Thyn, roi de Paphlagonie, et l'autre, au livre XXXVIII, à Cléarque, tyran d'Héraclée. Il est donc vraisemblable que Théopompe exposait dans ces quatre livres l'histoire intérieure de quelques États d'Asie Mineure en remontant dans le passé.

Thyn, qui refusait l'allégeance au Grand-Roi, fut capturé par le satrape Datamès, vers 375, dans des circonstances que Cornélius Népos a narrées d'une façon pittoresque[32]. Dans la foulée, Datamès s'empara de Sinope et d'Amisos[33]. Thyn était un barbare hellénisé : il prétendait descendre de Pylémène, qui d'après l'*Iliade* avait amené à Priam un corps de Paphlagoniens[34].

Le fragment relatif à Cléarque raconte qu'il faisait mourir beaucoup de monde au moyen d'un poison, l'aconit. Son histoire est rapportée par Justin dans un récit qui, à travers Trogue Pompée, remonte à Théopompe[35]. Il avait été l'élève de Platon et d'Isocrate, et

31. Nous écartons F 180 Κατάνειρα, ville non localisée. Mais nous retenons F 370 Ἑρμώνασσα, ville du Bosphore cimmérien; F 389 *Amisos*, ville du Pont-Euxin; F 291 et 388. La référence de F 182 (Οἰδάντιον, ville d'Illyrie) au livre XXXVIII signifie que Théopompe revenait de temps en temps, au fil de son sujet, à l'histoire de Philippe, qui en 344 fit une expédition en Illyrie, où il fut blessé (Isocr. *Lettre II*, 3; Dém. *Cour.* 67; Diod. XVI, 69, 7).

32. Nep. *Datam.* 2-3. La date résulte du fait que la victoire de Datamès sur Thyn a précédé sa nomination au commandement de l'armée d'Égypte aux côtés de Pharnabaze et de Tithraustès (*ibid.* 3, 5) en 374. Thyn avait une réputation de glouton (Élien, *V.H.* I, 27).

33. Polyen, VII, 21, 1-2; 5. Cf. Beloch, *G.G.* III, 1, p. 136. Amisos est nommée à F 389. Théopompe racontait sa fondation par Milet (cf. Plut. *Lucull.* 19, 7; App. *Mithr.* 8; 83; Arr. *Per. Pont. Eux.* 22).

34. *Il.* II, 851. Pylémène fut tué par Patrocle, d'après C. Népos, par Ménélas d'après l'*Iliade* (V, 576-589).

35. Justin, XVI, 4-5; Trogue P., *Prol.* 16; Memnon; *FGrH.* 434 (*FHG.* III, p. 525); Nymphis, *ibid.* 432 (*FGH.* III, p. 12). Cf. Beloch, *G.G.* III, p. 1, p. 137-140.

il exerça la tyrannie à Héraclée du Pont de 364/3 à 353/2, date à laquelle il fut assassiné. Il fonda la première bibliothèque du monde grec. Réformateur, il libéra les Mariandyniens du servage auquel ils étaient assujettis depuis la fondation d'Héraclée. Le fragment 388 se rapporte à leur origine [36].

Si Théopompe s'étendait sur l'histoire de ces deux dynastes, il est à présumer qu'il traitait aussi, dans cette partie des *Philippiques*, l'histoire de deux autres souverains qui ont tenu une place importante dans les destinées de l'Asie Mineure à la même époque : Mausole et Hermias d'Atarnée.

Les fragments relatifs à Mausole sont insignifiants. L'un (F 299) signale sa cupidité : il était « prêt à tout pour gagner de l'argent ». On connaît par Polyen et par le Pseudo-Aristote, auteur de l'*Économique*, un certain nombre de subterfuges qu'il employait pour extorquer, sans violence, de l'argent à ses sujets [37]. On a vu plus haut le rôle qu'il a joué dans la guerre des Alliés. Pour augmenter sans cesse sa puissance, il pratiqua un habile jeu de bascule, tantôt combattant contre les satrapes rebelles, tantôt se joignant à eux contre le Grand-Roi. Un autre fragment (F 297) rappelle que la mort de Mausole (353) causa tant de chagrin à sa sœur-épouse Artémise qu'elle en mourut de consomption. Tous ces événements étaient bien connus de Théopompe, qui fut appelé à concourir pour l'éloge funèbre du dynaste et remporta le prix (T 6).

Hermias eut une carrière plus brève et finit tragiquement. Théopompe, on l'a vu (p. 34), avait fait à Philippe un rapport favorable sur lui. Dans les *Philippiques* son jugement est une condamnation (F 291) : il

36. Cf. Hécatée : *FGrH* 1 F 198; Strab. XII, 3, 4; Ath. VI, 263 C.
37. [Arstt.] *Oec.* II, 2, 1348 a; Polyen, VIII, 23, 1.

flétrit ses cruautés, ses méfaits envers Chios et Mitylène, sa cupidité; traîné devant le Grand-Roi, il fut mis à la torture et crucifié. Supplice qui semble à l'historien le juste châtiment de ses crimes. Il ne lui pardonne pas d'avoir traité sa patrie comme un pays conquis en y installant des mercenaires. Hermias avait fait de sa capitale Atarnée un foyer d'hellénisme, y accueillant Aristote, Xénocrate et d'autres platoniciens. Il conclut avec Philippe un traité secret d'alliance[38].

Mausole et Hermias offrent l'exemple de ces princes possédés par une volonté de puissance sans scrupules, qui ont cherché à relâcher autant que possible la vassalité qui les liait au Grand-Roi et contribué à l'affaiblissement de son pouvoir. Thyn était un moindre personnage; mais il fut lui aussi un insoumis.

Théopompe, dont la patrie était une fenêtre ouverte sur l'empire perse, s'est fait l'historien précis, documenté, prolixe aussi, de sa décadence, qui malgré quelques redressements sous le règne d'Ochos, a permis la conquête d'Alexandre. Son coup d'œil a vu clairement que les fortes personnalités auxquelles allait sa curiosité de moraliste ont été les principaux agents de ce déclin.

Quand il écrivait cette étude, il savait que Philippe projetait une guerre en Asie Mineure. Il s'en était fait donner la mission par la Ligue de Corinthe au printemps 337. L'année suivante il avait envoyé Attale et Parménion en Asie pour libérer les villes grecques. Isocrate lui conseillait d'annexer le continent jusqu'à une ligne allant de Sinope à la Cilicie[39]. Théopompe

38. DIOD. XVI, 52, 5-8; [ARSTT.] *Oec.* II, 28; DÉM. *Phil.* IV, 32; POLYEN, VI, 48. La date de la mort d'Hermias est diversement fixée : 344 d'après M. SORDI, *Kôkalos*, 5, 1959, p. 117; 341 d'après CLOCHÉ, *Philippe II*, p. 235, date plus plausible (cf. BELOCH, *G.G.* III, 2, p. 285).

39. DIOD. XVI, 89; 92, 2; XVII, 2, 4; TROGUE P., *Prol.* 9; JUSTIN, IX, 5, 8-9; POLYEN, IV, 44, 4; ISOCR. *Phil.* 120.

pouvait déjà faire l'inventaire des facteurs favorables à cette conquête.

HISTOIRE DE L'OCCIDENT
(Livres XXXIX-XLIII)

Aux quatre livres traitant l'histoire de l'Orient succédaient, du livre XXXIX au livre XLIII, cinq livres relatifs à l'Occident, en particulier à la Sicile. Les premiers étaient moins une digression qu'une annexe à l'histoire de la Grèce, car les événements d'Asie pesaient lourdement sur les destinées helléniques, dont la clef se trouvait souvent à Suse et en Ionie, comme l'avaient montré le traité d'Antalcidas et la guerre des Alliés.

L'Occident n'avait pas, de loin, la même influence. Il n'était que l'arrière-cour de la Grèce, tandis que l'Asie en était la façade. La Sicile et l'Italie avaient leurs problèmes propres, qui étaient étrangers au destin des Grecs. Aussi cette partie de l'œuvre de Théopompe était-elle une franche digression, qui n'avait qu'un rapport lointain avec le sujet principal.

L'occasion en était, comme on l'a dit plus haut, une nouvelle apparition de Philippe sur les rivages de l'Adriatique. La précédente datait de 344 et s'était achevée par un échec [1]. Cette fois il envahit l'Épire, détrôna Arybbas qu'il remplaça par son beau-frère Alexandre, puis il marcha sur Ambracie et la Cassopie. Ces événements encadraient la digression. Il reste du livre XXXIX le nom d'*Aithikia* (F 183), qui était une

1. DIOD. XVI, 69, 7; ISOCR. *Lettre II*, 2-3; DÉM. *Cour.* 67; DIDYME, *In Demosth.* XII, 1, 63-66; XIII, 1, 1. Ci-dessus p. 129.

région de l'Épire, et du livre XLIII les noms de quatre villes de la Cassopie dont Philippe s'empara (F 206, 207)[2].

Diodore écrit : « Théopompe de Chios a introduit dans ses *Philippiques* trois livres embrassant l'histoire de la Sicile. Commençant à la tyrannie de Denys l'Ancien, ils couvrent une période de cinquante ans et se terminent à l'expulsion de Denys le Jeune. Ces trois livres vont du 41ᵉ au 43ᵉ »[3].

Ce passage soulève des difficultés.

D'abord, de la tyrannie de Denys l'Ancien à l'expulsion de Denys le Jeune, de 405/4 à 344/3, il n'y a pas 50 ans, mais plus de 60[4]. Cette difficulté disparaît si l'on admet que Diodore a confondu la première chute de Denys, renversé par son oncle Dion en 356/5 avec sa chute définitive sous les coups de Timoléon en 345/4. En racontant la première chute Diodore (XVI, 11, 2) note que la servitude de Syracuse avait duré 50 ans.

La seconde difficulté vient des limites qu'il assigne à l'histoire de la Sicile chez Théopompe. Les fragments montrent qu'elle commençait dès le livre XXXIX. En revanche, les fragments des livres XLII et XLIII ne mentionnent plus la Sicile. Il s'ensuit que l'histoire de la Sicile, la seule à laquelle Diodore s'intéressait, occupait les livres XXXIX à XLI, tandis que les livres XLII et XLIII étaient consacrés à la description du reste de l'Occident, Italie, Ligurie, Ibérie[5].

2. STRAB. VII, 7, 8; DÉM. *Phil.* III, 27; 34; 72; *Hal.* 32; DIOD. XVI, 72, 1; JUSTIN, VIII, 6, 3-8.
3. DIOD. XVI, 71, 3 = F 184.
4. L'avènement de Denys l'Ancien est diversement daté : 408/7 d'après Ephore; 406/5 d'après Timée; 405/4 d'après l'interpolateur de Xénophon (*Hell.* II, 2, 24).
5. Cette explication est la plus simple. Elle est proposée par H. D. WESTLAKE, The Sicilian Books of Theopompus' Philippica, *Historia*, 2, 1954, p. 290. — BELOCH, *G.G.* III, 2, p. 22, propose d'écrire dans le texte de Diodore ἀπὸ τῆς μιᾶς <δεούσης> τεσσαρακοστῆς : le 40ᵉ livre moins un. — LAQUEUR, *Theopompos*, 2217,

H. D. Westlake, qui a étudié les fragments de ces « livres siciliens », aboutit aux conclusions suivantes[6].

1. Théopompe accordait moins de place au règne de Denys l'Ancien qu'à celui de Denys II. Il avait déjà parlé du premier dans un livre précédent, le livre XXI (F 134). Au livre XXXIX il se contentait sans doute d'exposer la grandeur de l'héritage que Denys I léguait à son fils, avant d'en exposer la ruine. En effet les fragments 185 à 194 concernent la plupart les successeurs de Denys I.

2. Il abordait dès le livre XXXIX le règne de Denys II. Les événements postérieurs à la retraite de ce dernier à Locres (356/5) étaient exposés au livre XL (F 192, 194).

3. Tandis que les historiens modernes attribuent la chute de la tyrannie syracusaine aux entreprises des libérateurs, Dion et Timoléon, sous l'influence des deux biographies de Plutarque, dépendant elles-mêmes des sources platoniciennes et de Timée, Théopompe défendait une autre thèse qui a été moins répandue dans l'Antiquité : d'après lui, la tyrannie s'était perdue surtout par l'incapacité et l'indignité de ses dirigeants. Son récit s'arrêtait à l'abdication définitive de Denys le Jeune, chassé par Timoléon.

4. Aucun fragment ne se rapporte à Dion[7], un seul (F 334) à Timoléon ; il évoque les circonstances dans

propose une solution encore plus compliquée. Il imagine, d'après la notice de la Souda (T 1), qu'une édition complète de Théopompe comprenait 72 livres. Dans cette édition les deux livres de l'*Epitomé d'Hérodote* auraient précédé les 58 livres des *Philippiques*, de sorte que le livre XXXIX des *Philippiques* serait devenu le livre XLI de l'édition complète. Cette explication ne repose sur aucune base sérieuse.

6. H. D. WESTLAKE, *art. cité*, p. 288-307.

7. Inexact. F 331 rapporte les présages qui annoncèrent la victoire de Dion sur Denys.

lesquelles celui-ci renversa la tyrannie de son frère Timophanès à Corinthe [8].

Ces observations judicieuses font saisir une des originalités de Théopompe. Il met au premier rang des causes le caractère et les mœurs des individus, et il les juge moins en psychologue qu'en moraliste. Les défauts et les vices entraînent inévitablement des catastrophes. La luxure a causé la mort d'Evagoras et de son fils ; l'ivrognerie et la débauche ont perdu les tyrans syracusains. Cette philosophie de l'histoire sera examinée plus loin [9].

Il paraît utile de mettre en ordre les fragments à travers les trois livres d'histoire sicilienne.

Au livre XXXIX appartenait le fragment 185, un jugement sur Apollocratès, fils de Denys le Jeune, buveur et débauché, que certains courtisans travaillaient à brouiller avec son père. Il est donc probable que ce livre, après des préliminaires, sur le règne de Denys l'Ancien, exposait le premier règne de Denys le Jeune (367-356). En faisait partie le fragment 283, qui raconte que l'ivrognerie abîma la vue de Denys II et qu'il se livrait à des bouffonneries [10].

Le livre XL racontait le gouvernement de Dion, qui renversa Denys son neveu. Trois fragments s'y réfèrent : F 194 et 193 ; F 192. Le premier se rapporte à

8. WESTLAKE estime en outre que le récit de la libération de Syracuse par Timoléon chez Diodore (XVI, 65-70) dérive des *Philippiques*. Il est plus vraisemblable que la source en est Timée (M. SORDI, *Timoleonte*, Palerme, 1961, p. 93-95). K. MEISTER, *Die sizilische Geschichte bei Diodor*, p. 121-129, estime qu'il y a eu une source intermédiaire entre Diodore et Timée.

9. Ci-après p. 238.

10. Cf. JUSTIN, XXI, 2, 1. Il est possible que l'histoire de Denys chez JUSTIN (XXI, 1-5) remonte à Théopompe, comme le pense JACOBY, *Kommentar*, p. 392. Le récit détaillé des bouffonneries de Denys exilé à Corinthe (XXI, 5, 3-8) est bien dans la manière de notre historien.

un conflit entre les Syracusains et les mercenaires. Il s'agit de l'épisode qu'on lit chez Diodore (XVI, 17, 3-5) et chez Plutarque (*Dion*, 38-39). La victoire de Dion ne lui avait pas rallié tous les Syracusains : on le soupçonnait d'aspirer à la tyrannie. Un parti, mené par Héracleidès et Athanis [11] (nommés dans notre fragment), s'efforça de détacher de lui ses mercenaires péloponnésiens, commandés par Archélaos de Dymé et dont la solde n'avait pas été payée depuis longtemps. Les mercenaires restèrent fidèles à Dion et, attaqués par les Syracusains, les battirent.

On peut rattacher à cet épisode la digression du fragment 193, qui roule sur la rareté de l'argent en Grèce. En effet, si les mercenaires n'avaient pas été payés, c'est que l'argent manquait à Syracuse [12].

Le livre XL mentionnait encore le Lacédémonien Pharax (F 192), qui vivait dans la volupté et l'intempérance. Ce Pharax était un courtisan de Denys le Jeune et servait d'intermédiaire entre Héracleidès et lui pour saper le pouvoir de Dion [13].

Plutarque énumère d'après Théopompe (F 331) les présages qui annoncèrent la victoire de Dion et la chute de Denys. Ce passage appartenait aussi au livre XL.

Dion ne gouverna que trois ans. Il fut assassiné à l'instigation d'un de ses compagnons, l'Athénien Callippos. La brièveté de cette période laisse penser qu'elle ne remplissait pas à elle seule tout le livre XL. Il contenait encore, soit la suite du règne de Denys, soit de larges digressions.

Aucun fragment ne se réfère expressément au livre XLI. Mais il est raisonnable d'y inclure ceux qui se

11. Sur les menées d'Héracleidès : Diod. XVI, 16, 2-17, 3; Nép. *Dion*, 32, 2-33, 5; 37, 4-38, 4.
12. Diod. XVI, 17, 3. Cf. Anaximène, *FGrH*. 72, F 3.
13. Plut. *Dion*, 42, 7; 49, 1.

rapportent à la période qui suivit la mort de Dion jusqu'à l'établissement du pouvoir de Timoléon (354-344) : ce sont les fragments 186, 187, 334 et 331 [14].

Il ne reste rien au sujet de Callippos, le meurtrier de Dion. Il s'empara du pouvoir, mais fut renversé par un fils de Denys l'Ancien, Hipparinos, au bout d'un an. Celui-ci est dépeint comme un despote possédé par l'ivresse (F 186). Assassiné après deux ans de pouvoir, il fut remplacé par son frère Nysaios, décrit comme un personnage bizarre, glouton, ivrogne et libidineux (F 187-188). Nysaios fut chassé à son tour et Denys reprit le pouvoir. Il s'ensuivit un soulèvement général des cités siciliennes [15].

Il ne reste rien chez Théopompe de cette période d'anarchie à laquelle mit fin Timoléon venu de Corinthe, la métropole de Syracuse. Celui-ci était un ennemi juré de la tyrannie. Voyant son propre frère Timophanès se conduire en despote, il le fit assassiner. Le fragment 334 rappelle cet événement, qui eut lieu près de vingt ans avant son expédition en Sicile. Denys abdiqua et se retira à Corinthe. Sur un navire de commerce suivant Théopompe (F 341), sur un vaisseau de guerre d'après Timée.

L'histoire des tyrans siciliens s'achevait sur ce dénouement.

Les livres suivants, XLII et XLIII, étaient consacrés à une revue du monde occidental, dont l'histoire et la

14. F 185-187 sont des notices sur Aristocratès, Hipparinos et Nysaios. Ils sont tirés du même passage d'Athénée et forment chez Müller le fragment 204. Mais il est manifeste qu'Athénée a réuni trois passages, séparés chez Théopompe, dans un développement sur les buveurs (Ath. X, 435 F-436 B).

15. Beloch, *G.G.* III, 1, p. 255-263; Glotz, *H.G.* III, p. 408-413. L'ordre de F 187 et 188 doit être interverti : le premier se rapporte au temps où Nysaios était au gouvernement; le second précise : « Nysaios, qui devint *plus tard* tyran de Syracuse ». Ce dernier appartenait au livre XL, l'autre « au livre suivant ».

géographie, déjà étudiées anciennement par Hécatée et les auteurs de Κτίσεις, suscitaient à cette époque un renouveau d'intérêt qui devait aboutir à l'œuvre monumentale de Timée.

Les débris de ces deux livres comprennent presque exclusivement des noms de villes et de peuples (F 197-203).

Au livre XLII : *Hippos*, ville de Sicile ; *Miskéra*, ville de Sicanie.

Au livre XLIII : *Xèra*, ville à proximité des Colonnes d'Hercule ; *Massia*, région proche des Tartessiens ; les *Tlètes*, peuple ibérique habitant autour de Tartessos ; *Drilônios*, grande ville à l'extrémité des Celtes ; les *Ipsicouroi*, peuple ligure ; les *Arbaxanoi*, peuple ligure.

On ajoutera à ces noms celui d'*Indara*, ville sicane (F 371), qui devait appartenir au livre XLII.

Un long fragment (F 204) sur les mœurs des Étrusques provient du livre XLIII. On peut y joindre un autre fragment sans référence (F 335) sur les croyances des peuples occidentaux.

La revue de Théopompe se limitait à l'Ibérie et à l'Étrurie, à l'exclusion de la Gaule. La mention des Sicanes et des Ligures ne doit pas faire illusion. La tradition voulait que les Sicanes, qui habitaient l'Ouest de la Sicile, fussent venus d'Ibérie, chassés par les Ligures. Théopompe rattachait vraisemblablement ce qui les concernait à la description de l'Ibérie [16]. De même, les Ligures habitaient la péninsule ibérique, que les Anciens appelaient quelquefois Ligystique. Le fragment 203 a fait allusion à un pays (le nom manque) où habitaient auparavant les Ipsicouroi, les Arbaxanoi et les Eubioi, peuples de race ligure ; c'était un pays au bord de la mer (F 203 b). Comme les migrations celtiques avaient déjà franchi les Pyrénées, il se pourrait

16. Cf. Thuc. VI, 1, 2 ; Diod. V, 6, 1.

que Drilônios, « à l'extrémité des Celtes », fût une ville située au nord de l'Espagne. Aucun fragment ne mentionne la Gaule.

La digression de Théopompe avait essentiellement un caractère géographique et ethnographique. Les villes nommées n'ont pas été identifiées; elles proviennent d'un ancien périple (massaliote?) qui a servi de source à Hécatée et à Ephore.

Le fragment 335 a trait à la religion des « habitants de l'Occident ». Il s'agit vraisemblablement des peuples ibériques. Ils appellent l'hiver Cronos, l'été Aphrodite, le printemps Perséphone; tout a été engendré par Cronos et Aphrodite. Les noms de divinités grecques habillent une religion agraire fondée sur le cycle des saisons, comme le monde antique en offre beaucoup d'exemples. L'attribution de l'hiver à Cronos est une interprétation symbolique et naturaliste du mythe de Cronos dévorant ses enfants : l'hiver reprend les semences qui sont nées de lui [17]. L'attribution du printemps à Perséphone rappelle son retour sur la terre après son séjour dans l'Hadès. La légende attique raconte que Thésée vint l'enlever aux Enfers. M. P. Nilsson met cet enlèvement en parallèle avec l'enlèvement par le même héros d'Hélène, qui était aussi originellement une déesse de la végétation. L'été attribué à Aphrodite s'explique de la même manière : la mère de toutes choses est identifiée à la saison des récoltes et des fruits.

Le fragment 204 sur les Étrusques reflète bien la manière de Théopompe, enclin à voir partout l'immoralité et la débauche. A l'en croire, les Étrusques ont les femmes en commun, se livrent continuellement aux

17. Hés. *Theog.* 453 s.; Varron ap. Aug., *Civ. Dei,* VII, 19. L'association de Cronos avec le froid reparaît dans l'appellation de *mer Cronienne* pour désigner l'océan Glacial (Dionys. Per. 32; Pline, IV, 104).

banquets et aux beuveries, font l'amour en public sans aucune retenue et pratiquent couramment la pédérastie. Un usage a particulièrement scandalisé notre historien : c'est la présence aux banquets des femmes mariées, qui se placent à côté de n'importe quel convive et boivent à la santé de n'importe qui. On sait que chez les Grecs les femmes mariées étaient soigneusement tenues à l'écart des festins, où les seules femmes admises étaient de mauvaise vie, courtisanes ou danseuses. Mais que signifie la notion de femme mariée dans une société où les femmes sont en commun ? Théopompe n'a pas songé à la contradiction.

Il est certain que les Étrusques recherchaient les banquets et les fêtes. Les peintures des tombes de Vulci et de Caere offrent le spectacle de joyeuses réunions, où les convives festoient au milieu des guirlandes et de jolies servantes. Mais les étruscologues assurent que ce sont ordinairement des fêtes de famille et que les enfants qui y paraissent ne sont pas des mignons, mais des membres de la famille [18]. La communauté des femmes est une légende. Des scènes de banquets montrent le mari et l'épouse côte à côte. Leur union se perpétue jusque dans la mort comme on le voit par les sarcophages.

On voudrait connaître la source de Théopompe. C'était sans aucun doute un auteur syracusain. Syracuse et l'Étrurie étaient de vieilles ennemies. La concurrence maritime les opposait. En 474 la flotte de Hiéron écrasa celle des Étrusques dans la baie de Naples, mettant fin à

18. Alain Hus, *Les Étrusques peuple secret*, p. 178 s.; J. Heurgon, *La Vie quotidienne chez les Étrusques*, p. 48, traite le passage de Théopompe de commérage inspiré par le goût des anecdotes scabreuses. L. B. Warren, Etruscan women. A Question of interpretation, *Archaeology*, 26, 1973, p. 242-249, aboutit à la même conclusion et montre la haute situation sociale et le degré de culture de la femme étrusque.

leur suprématie dans la mer Tyrrhénienne. En 384 Denys l'Ancien pilla Caere, Populonia et le temple de Pyrgoi [19]. La propagande syracusaine s'appliquait à diffamer l'ennemi. Quel auteur l'a recueillie et transmise à Théopompe? On peut penser à Philistos et à Athanis, ce dernier contemporain de notre historien [20].

LES DIGRESSIONS (Livre VIII, Livre X)

Les digressions étaient innombrables dans les *Philippiques*, d'étendue variable et de sujets très divers : sur la religion, la géographie, l'histoire naturelle, l'ethnographie, le passé historique et mythique. Le rhéteur Théon dit qu'elles sont si longues qu'elles importunent les lecteurs; elles nécessitent le rappel de ce qui les a précédées : une digression contient deux ou trois histoires complètes et même davantage, où il n'est question ni de Philippe ni d'aucun Macédonien [1].

On a vu au livre XXI, à propos d'une expédition de Philippe contre les Illyriens et les Molosses, une digression sur la géographie de l'Adriatique et les peuples riverains (F 128, 133, 274, 317). On suppose de longues digressions aux livres XXVIII et XXIX, entre la fin des hostilités de la Guerre Sacrée au livre XXVII et le règlement amphictyonique du sort des Phocidiens au livre XXX [2]. Nous en ignorons le contenu.

19. DIOD. XV, 3-4.
20. Athanis est nommé dans le fragment 194 de Théopompe comme chef des Syracusains opposés aux mercenaires de Dion (ci-dessus p. 168). On doute qu'il s'agisse de l'historien (*GFrH.* 562, *Kommentar*, p. 522). G. DE SANCTIS (*Ricerche sulla storiografia siceliota*, p. 41) penche pour l'identification.
1. T 30 = THÉON, *Prog.* 4.
2. LAQUEUR, *Theopompos*, 2216.

Nous sommes mieux renseignés sur deux livres de digressions dont il reste des fragments étendus : le livre VIII et le livre X.

Le livre VIII. Θαυμάσια

Une grande partie du livre VIII était consacrée à un sujet que les citations désignent sous le nom de Θαυμάσια, faits merveilleux. Ce n'était pas un titre, mais plutôt une annonce que l'historien mettait au début de sa digression. D'après Apollonios Dyscole, il avait rangé les faits κατὰ τόπους, suivant un ordre géographique (F 67 b).

Les fragments que les éditeurs (Müller, Jacoby) ont réunis dans ce livre (F 64-76) abordent des sujets très divers : la religion iranienne, l'histoire des sept Sages et une fiction utopique à l'image de l'Atlantide de Platon. Ils exposent des faits sans doute surprenants, mais nullement extraordinaires et incroyables comme en contiennent les recueils antiques de *mirabilia*, composés par les paradoxographes de l'époque alexandrine, comme Antigone de Caryste, Callimaque et Philostéphanos [3].

Or, justement, Antigone a tiré de Théopompe un certain nombre d'histoires merveilleuses qu'il localise avec une précision qui répond au classement κατὰ τόπους, qui est la marque du livre VIII, de sorte qu'on peut très vraisemblablement les rapporter à ce livre. Ce sont les fragments 266 à 273 et 278 b, qui contiennent de véritables *mirabilia*, et auxquels on ajoutera les fragments 316 et 343. Voici des exemples :

3. Cf. F. Susemihl, *Gesch. der griech. Litteratur in der Alexandrinerzeit*, I, p. 463-486.

— en *Chalcidique de Thrace*, il est un endroit d'où les animaux qui y entrent sortent indemnes, mais aucun escarbot n'en réchappe (F. 266).
— à *Crannon* en Thessalie, il y a seulement deux corbeaux et on n'en a jamais vu davantage; après la ponte ils n'en laissent que deux et s'en vont (F 267).
— à *Scotoussa*, une petite fontaine guérit les blessures des hommes et des animaux; si on y jette du bois fendu ou cassé, il redevient entier (F 271).

D'autres faits, consignés par Antigone, sont moins extraordinaires; ils étaient seulement rares :

— en *Chaonie*, si on fait bouillir une certaine eau, on en tire du sel (F 272).
— chez les *Thesprotes*, on extrait du charbon qui peut brûler (F 273).

Théopompe a rangé encore dans la série des faits merveilleux des épisodes de la légende d'Épiménide et de Phérécyde.

Épiménide le Crétois était le héros d'aventures étranges. Il s'était endormi un jour dans la campagne, et son sommeil avait duré 57 ans, sa vie entière 157 ans. Il avait le don de prophétie : il prédit que les Lacédémoniens seraient vaincus par les Arcadiens, ce qui arriva près d'Orchomène [4]. Il était en communication avec les dieux : une voix tombée du ciel lui conseilla de consacrer à Zeus un sanctuaire qu'il destinait aux nymphes (F 67-69) [5].

4. Allusion aux défaites de Sparte pendant la seconde guerre de Messénie (VIIe siècle) contre une coalition commandée par Aristocratès, roi d'Orchomène (Strab. VIII, 4, 10).

5. Ces fragments de Théopompe sont tirés de la biographie

Phérécyde, né à Syros, avait lui aussi le don de divination. Il prédit un tremblement de terre, un naufrage, la prise de Messène. Héraclès lui était apparu en songe. Porphyre a accusé Théopompe de travestir la vérité en attribuant à Phérécyde des actes dont Pythagore était l'auteur (F 70). Cette critique n'est sûrement pas fondée. Théopompe a suivi une tradition relative à Phérécyde, où Pythagore passait pour le neveu et le disciple de Phérécyde [6]. Dans l'abondance des traditions, celles de l'oncle ont pu être transférées au neveu, dont le prestige supérieur attirait les récits merveilleux. On ne prête qu'aux riches. Le transfert de tradition aura été l'inverse de celui que dénonce Porphyre [7].

Théopompe avait aussi parlé de Pythagore. Il n'en reste que deux détails. D'après lui Pythagore était Étrusque ; c'était une opinion répandue, mais diversement expliquée [8]. Il était l'auteur d'un traité Περὶ ἐπιβουλῆς, sur le coup d'État (F 72, 73). Une tradition racontait que lui et ses disciples aspiraient à la tyrannie [9].

En faisant ces récits Théopompe n'avait aucune intention philosophique. Il se contentait de noter des faits surprenants. En revanche ses développements sur

d'Epiménide chez DIOGÈNE LAËRCE (I, 10). Il est possible que d'autres parties de cette biographie proviennent de Théopompe. L'histoire du sommeil d'Epiménide est aussi rapportée par APOLLONIOS DYSCOLE, *Hist. mir.* 1, d'après Théopompe également.

6. DIOG. L., VIII, 39 ; JAMBL. *Vit. Pyth.* 260.

7. PORPHYRE soutient que Théopompe a travesti un récit d'Andron. Il s'agit d'Andron d'Éphèse (*FHG.* II, p. 346-348). On ignore quand il vivait, donc si Théopompe a pu connaître ses écrits, ce qui n'est affirmé que par ce passage de Porphyre.

8. D'après une version (DIOG. L., VIII, 1) Pythagore était né étrusque dans une île d'où les Athéniens avaient chassé les Étrusques ; d'après une autre (PORPHYRE, *Vit. Pyth.*, 2) son père, Étrusque, avait émigré à Lemnos. PLUTARQUE (*Quaest. conv.* VIII) invoque la similitude des usages étrusques et des préceptes pythagoriciens.

9. DIOG. L., VIII, 39 ; JAMBL. *Vit. Pyth.* 260.

la religion des Mages, dont il reste deux fragments (F 64, 65), avaient un contenu doctrinal.

Les Grecs s'intéressaient à la religion iranienne, au moins depuis l'historien Xanthos, du Ve siècle [10]. Hérodote fait une allusion fugitive aux usages funéraires des Mages. Au IVe siècle l'intérêt s'avive. Platon, dans le *Premier Alcibiade*, mentionne en passant « la science des Mages due à Zoroastre, fils d'Horomasde ». Aristote connaît le principe dualiste de leur croyance, qui repose sur l'opposition du Bien et du Mal, des divinités Oromasdès et Areimanios, assimilés respectivement à Zeus et à Hadès. Son disciple Eudème de Rhodes connaît cette dualité, qu'il rattache à une théorie philosophique plus générale : ces divinités dérivent de principes supérieurs, soit l'Espace, soit le Temps, qui représentent tout ce qui est intelligible et unitaire. Enfin Eudoxe de Cnide louait la secte des Mages, « la plus illustre et la plus utile » [11].

Les deux fragments de Théopompe apportent quatre données :

1) Il existe un bon et un mauvais démon.
2) Les morts ressusciteront.
3) L'existence des êtres est liée aux prières des Mages.
4) Le monde est soumis à une évolution cyclique due à l'antagonisme des deux puissances divines.

Sur le premier point Théopompe reprend les informations données par tous les auteurs. Seulement elles sont incomplètes. L'enseignement de Zoroastre admet bien les deux génies du Bien et du Mal, Ormuzd et Ahriman ;

10. Voir les textes réunis par C. CLEMEN, *Fontes Historiae Religionis Persicae*, Bonn, 1920.

11. XANTHOS : *FGrH.* 765 F 31 ; 32 ; HDT. I, 140 ; PLAT. *Alcib. prior*, 112 A ; DIOG. L., *Prooem.* 8 (Aristote) ; EUDÈME, fr. 150 Werhli ; PLINE, XXX, 3 (Eudoxe).

mais l'un et l'autre sont des créatures d'Ahoura-Mazda, le dieu unique, qui invite l'humanité à s'engager pour la victoire du Bien.

Ensuite, Théopompe attribue la doctrine de la résurrection à la fois aux Mages et à Zoroastre. C'est une confusion. Les adeptes de Zoroastre croyaient à l'immortalité de l'âme : après la mort, elle passe devant un tribunal, qui selon les actes de sa vie terrestre l'envoie dans la maison des justes ou dans la demeure de la douleur. La résurrection s'accomplira au jugement dernier. Quant aux Mages, ils constituaient une confrérie d'origine mède, gardienne de rites sacrificiels et de traditions religieuses remontant à une époque fort ancienne, antérieure à la réforme de Zoroastre, qui les a ignorés. Il est douteux que leur ritualisme se soit assorti de théories eschatologiques.

En revanche, il est exact qu'ils prétendaient que leurs prières — ou leurs imprécations — (ἐπικλήσεις) assuraient l'existence de tous les êtres. Diogène Laërce, qui expose leur doctrine, dit qu'ils s'occupaient du culte, des sacrifices et des prières *en considérant qu'ils étaient seuls écoutés des dieux*[12].

D'après Théopompe, les Mages disaient encore que chacun des dieux du Bien et du Mal domine tour à tour pendant une période de trois mille ans ; pendant une autre période de trois mille ans ils se font la guerre et chacun détruit l'œuvre de l'autre. A la fin le dieu du Mal sera vaincu ; les hommes seront heureux, n'ayant pas besoin de nourriture et ne faisant pas d'ombre. Et le dieu se reposera. — L'*Avesta* donne au monde actuel une durée de douze mille ans, divisée en quatre tranches de trois mille ans. Après l'apparition d'Ormuzd et d'Ahriman vient la création des choses. La troisième période comprend la lutte du Bien et du Mal

12. Diog. L., *Prooem.* 6.

et s'étend du premier homme jusqu'à Zoroastre. La dernière s'étendra de Zoroastre au jugement dernier. Ce que Théopompe a rapporté est juste en gros : la période finale de béatitude correspond au bonheur qui doit suivre le jugement dernier. Mais cette cosmogonie ne vient pas des Mages; elle appartient à Zoroastre [13].

Comme tous les auteurs grecs, Théopompe n'a pas distingué entre la religion des Mages et celle de Zoroastre. Cette confusion est due sans doute à la complexité de la vie religieuse à la cour achéméride. On y professait des croyances héritées à la fois de l'antique religion mazdéenne et de la réforme zoroastrienne [14]. Mais le rôle important que les Mages tenaient auprès des rois pouvait faire penser à un observateur superficiel qu'ils n'étaient pas seulement les gardiens des rites, mais aussi les théologiens des croyances.

Théopompe exposait la religion iranienne plus complètement que ne le laissent voir les deux fragments conservés. Pour nourrir ses *Mirabilia* il en relevait les pratiques qui s'écartaient le plus étrangement des conceptions et des usages grecs. Il a néanmoins laissé un témoignage de l'intérêt qu'elle éveillait dans le monde hellénique. Les traditions apocryphes relatives à l'influence qu'elle aurait exercée sur les philosophes attestent son prestige, qui peut se comparer à celui de la religion égyptienne : on racontait que Pythagore et Démocrite s'étaient initiés à la pensée orientale et à la science des Mages.

Le dualisme de la philosophie orientale reparaît dans l'utopie que Théopompe a imaginée et qui formait le

13. C. Huart, L. Delaporte, *L'Iran antique et la civilisation iranienne*, Paris, 1943, p. 412.

14. Par exemple, la doctrine de Zoroastre était monothéiste et proscrivait les sacrifices sanglants. Les Achéménides conservèrent le polythéisme (Ahoura-Mazda était seulement « le plus grand des dieux ») et les sacrifices.

morceau de bravoure de ses *Thaumasia*. Nous allons maintenant l'examiner.

Servius fait allusion à cette narration dans son commentaire de la VIe Bucolique de Virgile. Mais Élien en a donné un abrégé (F 65).

La fiction de Théopompe s'apparente à l'Atlandide de Platon et à la Panchaïe d'Evhémère. Il la présente comme une révélation de Silène, « fils d'une nymphe », au roi Midas de Phrygie. Il imagine un continent situé au-delà du monde connu et d'une grandeur infinie ; les hommes y sont deux fois plus grands. Il contient deux villes, *Guerrière* (Μάχιμος) et *Piété* (Εὐσεβής). Les habitants de *Piété* vivent dans la paix et l'abondance et reçoivent souvent la visite des dieux. Ceux de *Guerrière* font continuellement la guerre ; ils ont passé l'Océan et sont arrivés chez les Hyperboréens ; mais les voyant heureux et tranquilles, ils ont méprisé leur genre de vie et ne sont pas allés plus loin.

Auprès d'eux vit le peuple des Méropes [15] à l'extrémité desquels se trouve un endroit appelé *Sans-Retour* (Ἄνοστος), baignant dans un air trouble et arrosé par deux fleuves, *Plaisir* (Ἡδονή) et *Douleur* (Λύπη). Sur leurs bords croissent de grands arbres. Si on goûte de leurs fruits, ceux des arbres de *Douleur* font pleurer jusqu'à complète consomption ; ceux des arbres de *Plaisir* procurent l'oubli et font remonter les âges de la vie, de la vieillesse à l'enfance, et puis l'on meurt.

Ce récit se compose d'éléments de provenance diverse. Hérodote, Xénophon et Pausanias font allusion à la capture de Silène par Midas ; c'était, d'après Hérodote, une tradition macédonienne [16]. La révélation

15. Théopompe a emprunté ce nom à PINDARE, *Ném.* IV, 26 ; *Isthm.* VI, 46. L'île de Cos porte le nom de Méropis chez les écrivains (PHÉRÉCYDE : *FGrH.* 3 F 78 ; THUC. VIII, 41, 2 ; PAUS. VI. 14, 12).
16. HDT. VIII, 138 ; XÉN. *An.* I, 2, 13 ; PAUS. I, 4, 5.

forcée qui suit la capture appartient aussi au vieux fonds populaire des croyances indo-européennes[17].

L'idée du continent imaginaire a subi l'influence de la découverte de la sphère terrestre au début du IVe siècle. Auparavant la Terre était conçue comme un disque entouré par l'Océan, fleuve ou mer. Cette représentation n'était plus compatible avec une Terre sphérique. Les continents apparurent alors comme des îles flottantes sur la mer universelle. Silène révèle à Midas que l'Europe, l'Asie et l'Afrique sont des îles que l'Océan entoure de son cours. Apparemment, le continent lointain est aussi une île : ses guerriers traversent l'Océan pour arriver chez les Hyperboréens.

Ces derniers ont fortement excité l'imagination des Grecs. Théopompe les présente comme le peuple le plus heureux de notre monde. Cette idéalisation était ancienne : on la trouve déjà chez Pindare. Sur elle Hécatée d'Abdère, une génération après Théopompe, a bâti un roman utopique, dont Diodore a donné un résumé[18]. L'antithèse entre les villes *Guerrière* et *Piété* et entre les fleuves *Plaisir* et *Douleur* évoque le dualisme de la philosophie iranienne opposant le bien et le mal, la lumière et l'ombre.

Il est impossible en lisant la fiction de Théopompe de ne pas penser à l'Atlandide de Platon, décrite dans le *Timée* et dans le *Critias*. Visiblement Théopompe l'a prise pour modèle. A Solon qui a écrit l'histoire de l'Atlantide correspond Silène qui révèle à Midas l'existence du continent transocéanique. L'Atlantide est une île tout comme le continent. Les Atlantes et les habitants de *Guerrière* ont en commun un esprit belliqueux. L'invention d'une vie rétrogradant de la

17. F. Gisinger, *RE*, XV, 1057, v. Μεροπὶς γῆ.
18. Pind. *Ol.* III, 16; 31. Cf. Alcée, fr. 2-4; Bacchylide, III, 53; Apoll. Rhod. II, 674; Diod. II, 47; *FGrH.* 264 F 7-14.

vieillesse à l'enfance est déjà dans le *Politique*[19]. Mais il ne faut pas pousser trop loin le parallèle[20].

Platon développe une intention morale et politique. A une Athènes raisonnable, vertueuse, modérée et pourvue d'un territoire modeste, fertile et tempéré il oppose un pays immense, plus grand que l'Afrique et l'Asie réunies, doté de ressources inépuisables — métaux, aromates, fruits —, possédant des constructions gigantesques et une armée innombrable, gouverné despotiquement par des rois et finalement perdu par sa richesse et sa puissance.

On ne doit pas exclure l'influence de la philosophie cynique, qui a largement inspiré comme on le verra plus loin, les théories morales et psychologiques de Théopompe. R. Hirzel a été le premier à la signaler[21]. Il remarque que la fiction des fleuves *Plaisir* et *Douleur* condamne les sensations et les passions contraires et nuisibles à la nature humaine; les Cyniques condamnent toute passion et en particulier le plaisir. La vie des hommes de *Piété* reflète l'idéal cynique de justice et de piété. Leur vie est une fête continuelle et ils fréquentent les dieux : le sage, suivant Antisthène, fréquente les dieux.

Théopompe a eu le dessein d'écrire un conte fantastique, propre à prendre place dans sa collection de *mirabilia*. Les habitants de son continent sont deux fois plus grands que les hommes ordinaires et vivent deux fois plus longtemps. Les habitants de *Piété* récoltent tout sans rien cultiver; ils n'ont pas de maladies. Les habitants de *Guerrière* sont au nombre de deux mil-

19. Plat. *Tim.* 24 e-25 d; *Crit.* 113 e-121 c; *Polit.* 270 c-e.
20. Comme l'a fait E. Rohde, Zum griechischen Roman, *Rh. Mus.*, 48, 1893, p. 110-125.
21. R. Hirzel, Zur Charakteristik Theopomps, *Rh. Mus.* 47, 1892, p. 378 s. Rejeté par E. Rohde, *art. cité*, p. 116. Trop catégoriquement à notre avis.

lions. La Méropide est un pays sans obscurité ni lumière, seulement éclairé par un jour rougeâtre. Cet éclairage spectral convient à ces arbres dont on a vu les propriétés hallucinantes. Le récit de Platon est un apologue, celui de Théopompe une fantasmagorie[22].

Les traits sombres dominent cette peinture. Excepté dans la description de *Piété*, l'image de la mort est partout, obsédante. Chez Platon, le tableau des Atlantes est tracé avec magnificence et sérénité. Ils ne meurent pas ignominieusement à coups de pierres et de bâtons, comme les guerriers de Théopompe. Son paysage est lugubre et monstrueux. C'est la couleur personnelle qu'il a jetée sur ses emprunts. Elle révèle un caractère pessimiste qui se manifeste aussi, on le verra, dans les portraits moraux.

Le livre X. Les démagogues athéniens

La digression sur les démagogues athéniens constituait la plus grande partie du livre X des *Philippiques*. Elle était si importante qu'on l'en avait quelquefois séparée (cf. F 100). Mais on ignore ce que contenait le reste. Les fragments ne concernent que les démagogues.

Quelque défavorable que soit le jugement de Théo-

22. G. J. D. AALDERS, Die Meropes des Theopomp, *Historia*, 27, 1978, p. 317-327, avance une autre interprétation de l'épisode de Silène. Théopompe n'a pas voulu proposer une Utopie, une description de la société et d'institutions idéales (ce qui est évident), mais présenter une image de la condition humaine faite d'une vie misérable qui repose à la fois sur le plaisir et sur la douleur : le moraliste rejoint le pessimisme antique qui considère la vie comme un mal. — La couleur pessimiste de l'épisode n'est pas niable. Avec une réserve : les habitants de *Piété* sont heureux et aimés des dieux. Mais des énigmes subsistent : quel est le rapport entre *Guerrière* et *Piété* d'une part et les Méropes d'autre part ? comment les gens de *Piété* peuvent-ils se maintenir en face de ceux de *Guerrière*, avides de conquêtes ? en quoi consiste le bonheur « abject et médiocre » des Hyperboréens ? L'irréel et le fantastique sont partout.

pompe sur ces personnages, le nom ne doit pas être pris dans le sens péjoratif qu'il a de nos jours. Δημαγωγοί désigne les chefs du parti populaire, ceux qu'Aristote oppose aux nobles (εὐγενεῖς), aux notables (γνώριμοι) et aux riches (εὔποροι), et dont il a donné une liste, de Solon à Cléophon, dans sa *Constitution d'Athènes* (chap. 28).

Il est difficile de dire comment était amenée cette digression. Laqueur, en se fondant sur un passage de Justin, pense que Théopompe prenait occasion de l'intervention des forces athéniennes aux Thermopyles (353) pour la comparer à l'occupation du défilé pendant la guerre médique : en ce temps-là les Grecs marchaient pour la liberté ; maintenant ils venaient au secours d'un peuple sacrilège [23]. Dans ce cas, Théopompe aurait fustigé les orateurs qui avaient conseillé l'intervention ; de ce nombre pouvaient être Diophantos et même Eubule revenu de son pacifisme devant la menace macédonienne.

Ce lien est néanmoins ténu. Un autre paraît plus solide. Théopompe venait de traiter dans les livres précédents la période qui suivit après 355 la défaite d'Athènes dans la guerre des Alliés. Même si la guerre elle-même n'était racontée que plus loin (livres XV à XVII), le moment était opportun pour faire un retour sur le passé d'Athènes et dénoncer les hommes qui l'avaient conduite à l'état où elle se trouvait. Cet état, postérieur à la paix humiliante de 355, Isocrate le déplorait dans l'*Aréopagitique* et le présentait comme l'effet d'une décadence qui avait commencé par la destruction des pouvoirs de l'Aréopage [24]. L'allusion visait naturellement Ephialte et Périclès.

Théopompe a repris les idées de son maître en les

23. Laqueur, *Theopompos*, 2214 ; Justin, VIII, 2, 8-12.
24. Isocr. *Aréop.* 51 s.

aggravant. Car Isocrate dans son discours ne considère pas le déclin d'Athènes comme continu : la démocratie a eu des moments de gloire et de splendeur, par exemple au temps de Conon et de Timothée. Les fragments conservés de Théopompe concernent Thémistocle, Cimon, Cléon, Hyperbolos, Callistratos et Eubule. Mais il ne se dispensait pas de juger encore Alcibiade, Cléophon, Thrasybule, Aristophon, et aussi Périclès, qui est nommé indirectement (F 91) à propos de son adversaire politique, Thucydide, fils de Milésias, et dans deux autres fragments (F 136, 387) qui ne proviennent pas du livre X. Il n'a pas cherché à décrire une évolution continue, mais plutôt à présenter des personnalités singulières. dont chacune a donné l'exemple d'un dérèglement et porté une responsabilité dans le progrès de la décadence. Thémistocle a inauguré la diplomatie de la corruption en achetant les éphores de Sparte, et il s'est enrichi par la vie publique [25]. Cimon, bien qu'il ne fût pas du parti populaire, a multiplié les largesses démagogiques ; du moins l'a-t-il fait à ses frais, tandis que ses successeurs l'ont fait aux dépens du trésor public [26].

Le portrait de Cléon est celui d'un énergumène qui vocifère et invective à la tribune, d'un homme vénal qui a reçu cinq talents des insulaires pour faire alléger leur tribut et pour cette raison haï des chevaliers dont il devint par suite l'adversaire implacable (F 92 à 94) [27].

25. F 85, 86. A rapprocher de F 323, où Théopompe prétend qu'Agésilas voulut obtenir l'évacuation de la Laconie par les Thébains en achetant les béotarques.

26. F 89. Théopompe est vraisemblablement la source des reproches que Plutarque fait à Cimon dans sa biographie (4) : débauche, intempérance, rudesse, inceste avec sa sœur, goût immodéré des femmes. Le reproche de volerie et de corruption contenu dans un passage de saint Cyrille, qui cite Théopompe (F 90), ne vient pas probablement de notre historien.

27. D'après C. W. Fornara, Cleon's attack against the cavalry, *Class. Quart.* 23, 1973, p. 24, Cléon s'était attaqué à l'indemnité

Théopompe a voulu flétrir la dégradation des mœurs de la tribune, qui de son temps aboutissait aux violences oratoires d'Eschine, de Dinarque et même de Démosthène s'attaquant injurieusement à la personne même de leurs adversaires.

Ce qui reste du portrait d'Hyperbolos rappelle seulement sa mort ignominieuse : retiré à Samos après l'ostracisme dont il fut frappé, il fut assassiné par ses ennemis venus exprès d'Athènes; son cadavre fut mis dans un sac et jeté à la mer (F 95, 96). Le jugement de Théopompe devait peu différer de celui de Plutarque, qui le traite d'effrontée canaille; il se reflète encore dans une scholie d'Aristophane [28], qui précise en outre que ce fut à partir d'Hyperbolos que les Athéniens confièrent l'État et la direction du peuple (δημαγωγία) à des hommes pervers alors qu'auparavant les chefs populaires étaient des hommes distingués. C'était une étape de plus sur la pente du déclin.

Deux démagogues du IVe siècle, Callistratos et Eubule, sont jugés plus favorablement, mais avec des nuances.

Callistratos (F 97, 98) était intempérant dans les plaisirs, mais très appliqué dans les affaires. On sait qu'il fut le principal artisan de la seconde Confédération athénienne, dont les fondateurs essayèrent d'éviter les contraintes et les duretés de la première. Théopompe rappelait que Callistratos avait changé le nom de tributs (φόροι), que les confédérés supportaient mal, en celui de contributions (συντάξεις) ; cette simple mesure symbolisait le caractère sagement contractuel du nouveau pacte fédéral; à ce titre l'homme d'État devait

d'équipement des chevaliers (κατάστασις). Dans le frag. 93 de Théopompe, le scholiaste d'Aristophane a écrit ἐπετέθη τῇ πολιτείᾳ, ne comprenant pas les mots ἐπετέθη τῇ καταστάσει et croyant trouver un équivalent.

28. *Paix*, 681. Cité par W. R. Connor, *Theopompus*, p. 62.

plaire à Théopompe, et sa destinée raviver son aversion pour le peuple athénien : en effet, Callistratos, condamné à mort, s'exila; mais lorsqu'il revint à Athènes il fut mis à mort, bien qu'il eût cherché asile auprès de l'autel des douze dieux [29]. Dans l'intervalle, il avait séjourné en Macédoine, où il avait rétabli les finances publiques, nouveau titre à la faveur de Théopompe.

Dans le jugement d'Eubule le blâme pèse plus que l'éloge (F 99, 100). Il était sérieux et travailleur, mais financier prodigue, distribuant au peuple sans compter les revenus de l'État, de sorte qu'il rendit les Athéniens indolents et lâches. L'allusion vise l'institution du *théorique*, qui a été si vigoureusement reprochée à Eubule au point de rejeter dans l'ombre les aspects les plus louables de ses réformes financières [30]. Ici encore, comme dans le cas d'Hyperbolos, Théopompe notait un nouveau degré dans l'abaissement d'Athènes.

On peut se demander s'il limitait sa digression aux six démagogues qui viennent d'être nommés. Des personnalités notoires manquent à cette liste : Périclès, Alcibiade, Cléophon. Sur le chemin des mesures démagogiques relevées par Théopompe, Périclès n'était-il pas le créateur des *misthoi*, alloués pour l'assistance à l'Assemblée, au Conseil, aux tribunaux, et du *théorique* attribué pour l'entrée au théâtre? N'avait-il pas pratiqué sur une vaste échelle la politique des *clérouquies*, qui établissait des colons athéniens sur des terres étrangères au détriment des indigènes [31] ? Cléophon fut

29. Lyc. *C. Léocr.*, 93.

30. Glotz, *H.G.* III, p. 245-250. — W. R. Connor, *op. cit.*, p. 74, suppose que l'examen de la politique financière d'Eubule donnait occasion à Théopompe d'ouvrir sa digression sur les démagogues athéniens pour montrer que la mauvaise administration financière et la démagogie politique avaient derrière elles une longue tradition.

31. Théopompe (F 387) a rappelé comment Périclès, après la

responsable de la *diobélie*, allocation d'assistance accordée aux indigents[32].

Théopompe ne s'en tenait pas aux mesures démagogiques de ces hommes politiques. Ses notices couvraient l'ensemble de la carrière publique de chacun et même abordaient leur vie privée. Il rappelle, par exemple, que les Athéniens firent revenir Cimon pour que ses relations avec Lacédémone (il était proxène de Sparte) facilitent la conclusion d'une paix (F 88). La fin de Thémistocle et celle d'Hyperbolos débordent leur vie politique (F 87, 96). Si l'on remarque qu'il notait aussi l'origine familiale de ces hommes (F 91, 95), on conclura que chaque morceau était une biographie en raccourci. Deux thèmes ont particulièrement retenu Théopompe : l'attitude de ces hommes devant l'argent — enrichissement, prodigalité, vénalité, gestion financière — et leur conduite dans les plaisirs.

Quelles sources Théopompe a-t-il utilisées? W. R. Connor avance les inscriptions, les Atthides, la Comédie Ancienne et la littérature pamphlétaire[33]. Il est certain que l'historien, avide d'érudition, a rassemblé une imposante documentation. Néanmoins les inscriptions n'ont pas pu le renseigner sur la personnalité des hommes politiques, mais seulement sur les événements. On peut en dire autant des Atthides, et Connor admet qu'elles ont été peu utilisées. Un large recours aux satires politiques de l'Ancienne Comédie est tout à fait vraisemblable. Cratinos s'est attaqué à Callias, Périclès, Cléon. Eupolis a raillé Cléon, Hyperbolos, Alcibiade. Hermippos s'en est pris à Hyperbolos, Alcibiade et à Périclès auquel il reprochait son appétit

révolte de l'Eubée, fit émigrer les habitants d'Histiée en Macédoine et installa 2000 Athéniens à leur place.

32. Arstt. *Const. d'Ath.*, 28, 3; Eschn. *Amb.* 76.

33. W. R. Connor, *Theopompus*, p. 100-108.

sexuel et son bellicisme allié à la dérobade. Aristophane a multiplié les traits contre les démagogues de son temps. Toutes ces attaques visaient à la fois l'activité politique et la vie privée. Il y avait là, pour la polémique de Théopompe, une mine inépuisable.

Mais il est probable qu'il a eu plus largement recours aux polémistes du ve siècle. W. R. Connor nomme Critias et Stésimbrote. Critias a rapporté que Thémistocle n'avait qu'un bien de 3 talents avant d'arriver aux affaires, mais qu'à la fin de sa carrière sa fortune s'élevait à plus de 100 talents. C'est aussi ce que dit Théopompe (F 86). On peut penser aussi, étant donné l'intérêt de l'historien pour les affaires d'argent, qu'il a emprunté à Critias l'enrichissement de Cléon qui, parti de rien, laissa 50 talents. Critias rapportait encore que Cimon décida les Athéniens à prêter assistance à Lacédémone contre les hilotes et les Messéniens, malgré l'avis contraire d'Ephialte; Théopompe a relevé (F 88) le crédit dont Cimon jouissait à Sparte [34]. L'hostilité de Critias, qui fut le plus intransigeant des Trente, à la démocratie le recommandait au choix de Théopompe.

Stésimbrote, auteur d'un écrit *Sur Thémistocle, Thucydide et Périclès* [35], a exposé lui aussi la politique de Cimon favorable à Lacédémone; elle lui attira la malveillance des Athéniens. Il fut encore accusé de s'être laissé corrompre par le roi de Macédoine, mais acquitté. Ce détail pouvait naturellement intéresser Théopompe, attentif aux affaires de corruption [36]. Stésimbrote rapportait encore l'accusation lancée contre Périclès d'avoir violé la femme de son fils Xanthippe; mais il ajoutait que c'était un bruit répandu par Xanthippe lui-même [37].

34. Élien, *V.H.* X, 17; Plut. *Cim.* 16, 7-9.
35. *FGrH.* 107.
36. Cf. F 85, 94; Plut. *Cim.* 14, 3; 16, 1; 16, 3.
37. Plut. *Per.* 13, 15-16; 36, 1-6. Cf. Ath. XIII, 589 DE.

Un autre écrivain a pu fournir à Théopompe des informations de première main : c'est son compatriote Ion de Chios, qui avait longuement séjourné à Athènes au milieu du ve siècle et fréquenté les hommes politiques de ce temps, en particulier Cimon[38]. Ses *Hypomnèmata* contenaient des anecdotes et des jugements sur ces hommes. Par exemple, il louait la prestance de Cimon, sa politesse et son tact ; il disait de Périclès qu'il était hautain, dédaigneux et orgueilleux[39]. On n'a pas de correspondances entre les fragments d'Ion et ceux de Théopompe ; mais ces notations psychologiques devaient retenir sa curiosité.

Théopompe était un lecteur d'Antisthène. Ce philosophe avait laissé un écrit sur Aspasie, où il relevait les marques de tendresse, indécentes pour cette époque et pour cette société, que Périclès prodiguait à sa maîtresse. Il racontait encore une histoire scandaleuse concernant Cimon et Périclès : le premier avait eu un commerce incestueux avec sa sœur Elpinikè ; puis, rappelé d'exil grâce à Périclès, il lui avait cédé cette sœur pour salaire[40].

On voit que les sources ne manquaient pas à Théopompe, et des plus malveillantes, sur les hommes politiques du ve siècle. Sur Callistratos et Eubule (F 97-100) il disposait de témoignages contemporains. L'inévitable diversité des jugements portés sur eux pouvait l'induire à plus de mesure et d'objectivité que les accusations passionnées des pamphlétaires du siècle précédent contre leurs adversaires. Accusations qu'il était difficile de contrôler en admettant que Théopompe en ait eu l'envie. Car, dans cette digression de son livre X il donnait libre cours à son aversion pour les

38. *FGrH.* 392.
39. Plut. *Cim.* 9, 1-6 ; *Per.* 5, 3 ; 28, 7.
40. Ath. V, 220 D ; XIII, 589 E = fr. 34-35 Caizzi.

excès de la démocratie et la décadence des mœurs athéniennes.

Les sources des *Philippiques*

A plusieurs reprises, dans les pages précédentes, nous avons effleuré le problème des sources de Théopompe dans ses *Philippiques*. Le manque de morceaux étendus interdit d'écrire sur ce sujet une étude systématique et précise. On peut néanmoins fixer quelques points.

Cette œuvre était gigantesque : 58 livres, 150 000 lignes, exposant non seulement l'histoire de Philippe, mais encore celle du monde grec, de l'empire perse, de la Sicile, et contenant d'innombrables digressions, parfois très longues, sur la géographie, l'ethnographie, la mythologie et bien d'autres sujets. Ce fut l'œuvre d'une vie (F 26). On comprend aisément qu'elle a exigé une documentation immense, où l'information personnelle a tenu une place aussi grande que les sources écrites, ce dont il pouvait, à bon droit, être fier.

Il a dit lui-même qu'il a dépensé de grandes sommes pour réunir sa documentation (T 28 a, F 26). Il s'est sans doute procuré ou fait copier des livres. Il existait néanmoins, de son temps déjà, des bibliothèques : à Athènes, celles de Pisistrate, d'Euripide, d'Euthydème et d'Euclide ; à Samos, celle de Polycrate. Il est probable que Théopompe a exploité ce qu'elles pouvaient contenir. Mais il ne s'en est pas contenté ; il a voyagé, visité les pays et les hommes.

Les fragments permettent de voir qu'il a consulté des ouvrages connus sous le nom générique de Κτίσεις et d'Ἀποίκιαι, racontant l'histoire de la colonisation grec-

que dans la Méditerranée et le Pont-Euxin, les migrations de populations et les fondations de cités qui ont constitué ce grand événement. Sur ce sujet les travaux d'*Hellanicos* faisaient alors autorité : il avait écrit des Κτίσεις ἐθνῶν καὶ πόλεων. Plusieurs fragments de Théopompe évoquent des fondations de villes : celle de Gortyne en Étrurie par Ulysse (F 354), de Géla en Sicile (F 358), d'Amisos dans le Pont (F 389). Nous n'avons pas la preuve que toutes ces données dérivent d'Hellanicos [1]. En revanche, il est fort probable que le fragment 276, qui raconte qu'Oinopion, fils de Dionysos, avait unifié l'île de Chios et enseigné aux habitants la culture de la vigne, provient d'une Χίου κτίσις d'Hellanicos, un ouvrage qui devait intéresser particulièrement Théopompe.

A *Hécatée*, auteur d'une Γῆς Περιήγησις, il a pu emprunter une donnée sur les migrations de trois peuples ligures : les *Ipsicouroi*, les *Arbaxanoi* et les *Eubioi* (F 203), et une autre sur l'établissement des *Mariandynoi*, peuple thrace , en Paphlagonie (F 388). Hécatée avait encore écrit des Γενεαλογίαι, exposant en prose les légendes de l'épopée et la descendance des héros épiques. Nous avons un fragment (F 393) déroulant la généalogie des Héraclides jusqu'à Caranos, dont la suite, qui manque au fragment, devait conduire jusqu'à Philippe. Un autre (F 355) fait remonter l'ascendance d'Olympias à Achille et à Priam. Les parties les plus anciennes de ces lignées ont pu figurer chez Hécatée, mais on ne saurait aller plus loin. Des généalogistes zélés les ont continuées jusqu'aux maîtres du moment.

1. Sur la fondation de Géla, la version de Théopompe diffère de celle d'Hellanicos (*FGrH.* 4 F 199) ; il ne la lui a donc pas empruntée. Le fragment 354 suppose la connaissance de l'émigration d'Ulysse en Italie, tradition déjà connue d'Hellanicos (*FGrH.* 4 F 84).

A côté de ces auteurs anciens, des auteurs plus modernes, ont pu documenter Théopompe. De son temps, des *Persica*, des *Aegyptiaca* et des *Sicelica* voyaient le jour. Il est impossible d'établir une chronologie de ces publications. On peut seulement souligner que Théopompe a vécu dans cet environnement érudit où les pays extérieurs à la Grèce suscitaient l'intérêt de nombreux écrivains. *Dinon*, le père de Clitarque, l'historien d'Alexandre, avait composé une *Histoire de la Perse*, œuvre monumentale si l'on considère qu'elle embrassait en trois « compositions » (συντάξις) l'histoire des Assyriens, des Mèdes et des Perses et qu'elle s'étendait jusqu'à la reconquête de l'Égypte par Artaxerxès Ochos en 343/2. C'était un contemporain de Théopompe. Comme lui il s'intéressait aux usages, à la divination des Mages, aux repas du Grand-Roi. Théopompe (F 113) expose l'organisation de la table du roi de Perse [2].

En même temps vivait *Héraclide de Kymé*. Il a aussi écrit des *Persica*, où il s'étendait longuement sur la vie fastueuse et voluptueuse des rois de Perse; il a décrit l'abondance et le luxe des festins et les plaisirs de la vie quotidienne à la cour [3].

Les *Aegyptiaca* d'Hellanicos étaient anciennes. Mais au temps de Théopompe, *Aristagoras de Milet*, qu'on dit avoir été un peu plus jeune que Platon, a repris ce titre. Les rares fragments qui restent ne permettent pas d'en connaître le contenu historique; ils ne concernent que des noms de lieux et un passage sur l'alimentation des prêtres égyptiens [4].

Théopompe abordait en plusieurs endroits l'histoire de la Sicile, notamment dans les livres XXXIX à XLI [5].

2. Fragments de Dinon : *FHG*. II, p. 89 s; *FGrH*. 690.
3. Fragments d'Héraclide : *FHG*. II, p. 95-98; *FGrH*. 689.
4. Fragments d'Aristagoras : *FHG*. II, p. 98-100; *FGrH*. 608.
5. Ci-dessus p. 165-169.

Les auteurs de *Sicelica* ont été nombreux en son temps. Nous en connaissons quelques-uns. Le plus célèbre est *Philistos*, ministre de Denys le Tyran, puis de Denys le Jeune, et auteur d'une *Histoire* dont le récit allait jusqu'en 362, considéré par les Anciens comme un écrivain de grande valeur [6]. Le Syracusain *Athanis* continua son œuvre, que la mort avait laissée inachevée, et la mena au moins jusqu'à la retraite de Timoléon en 337/6. Théopompe a connu son rôle politique comme chef du parti de la ville opposé à Dion. Il est difficile de dire s'il a utilisé son *Histoire*, qui semble avoir été défavorable à Denys [7]. Un autre Sicilien, *Alkimos*, qui avait écrit sur la Sicile et aussi sur les Étrusques et sur la fondation de Rome, était contemporain de Théopompe. Il était en outre l'auteur d'un libelle contre Platon, où il accusait ce philosophe d'avoir plagié le poète comique Épicharme pour formuler sa théorie des Idées ; on a vu plus haut (p. 30, 33) que Théopompe dans une *Diatribe* contre Platon lançait la même accusation de plagiat et contestait la théorie des Idées. Il n'est pas possible de dire si les deux auteurs ont eu quelque communication entre eux [8].

La Sicile intéressait aussi les étrangers. Un certain *Hermias* de Méthymne, dont la personnalité nous échappe, vivait au milieu du IVe siècle. Il avait composé des *Sicelica* en dix ou douze livres, œuvre certainement très détaillée. Un fragment révèle chez lui une préoccupation qui l'apparente à Théopompe : il rappelait que Nicotélès, un adversaire de Denys, était ami de la

6. Fragments de PHILISTOS : *FHG.* I, p. 185-192; *FGrH.* 556. Jugements sur sa valeur : CIC. *De Or.* II, 57; *Brut.* 66; 294; *Ad Quint. fr.* II, 11, 4; DION. HAL. *Pomp.* 5; *De Imit.* 3, 2; QUINT. X, 1, 74.

7. Fragments d'ATHANIS : *FHG.* II, p. 81-83; *FGrH.* 562. Théopompe F 194.

8. Fragments d'ALKIMOS : *FHG.* IV, p. 296-298; *FGrH.* 560, et le commentaire de JACOBY, p. 517 s.

boisson [9]. Théopompe attribuait le même penchant à Denys le Jeune.

Porphyre accuse Théopompe d'avoir emprunté à *Andron* des récits relatifs à Pythagore en les rapportant mensongèrement à Phérécyde. Andron d'Éphèse avait composé un écrit intitulé Τρίπους (« Le Trépied », par allusion à l'objet attribué par les Argiens au Grec le plus sage : Diog. L. I, 31), et qui avait pour sujet les Sept Sages [10]. Bien que les fragments ne le mentionnent pas, il est probable qu'il a parlé aussi d'Épiménide, à la légende duquel Théopompe a consacré un développement où il évoque son prodigieux sommeil et ses prophéties (F 67-69).

Comme plusieurs de ses contemporains, Théopompe s'est intéressé aux doctrines religieuses iraniennes, qu'il attribuait indistinctement, comme on l'a vu, aux Mages et à Zoroastre (F 64-65). L'historien Dinon, déjà nommé plus haut, parlait d'eux longuement dans ses *Persica* : il les présentait comme des devins exerçant leur art, les Mages au moyen de baguettes, Zoroastre (en jouant sur le nom) par l'interprétation des astres ; les premiers divinisaient l'eau et le feu, le second les étoiles [11]. Ces données sont superficielles à côté de celles de Théopompe, qui touchent aux thèses doctrinales. Mais cette différence est due au seul hasard qui a transmis les citations.

Dans le prologue des *Philippiques* Théopompe se vante d'avoir embrassé l'histoire de la Grèce et celle des barbares. On a vu qu'il a non seulement raconté des

9. Fragments d'HERMIAS : *FHG.* II, p. 80-81 ; *FGrH.* 558, et commentaire, p. 515. Cf. BELOCH, *G.G.* III, 2, p. 42. Sur Nicotélès : DIOD. XIV, 10, 3.

10. F 70, 71. Fragments d'ANDRON. : *FHG.* II, p. 349-352.

11. DIOG. L., I, 8 ; CLÉM. ALEX., *Protrept.* IV, 65, 1 ; CIC. *Div.* I, 46 ; SCHOL. NICANDR. *Ther.* 613 ; EUSÈBE, *Chronique*, vers. arm., p. 28, Karst.

événements, mais aussi décrit les mœurs de ces peuples éloignés de la civilisation grecque qu'étaient les Thraces, les Illyriens, les Gètes, les Scythes, les Étrusques et les Vénètes. De nombreux fragments se rapportent à ce thème, et l'on doit penser qu'il tenait une place importante dans les *Philippiques* [12]. En son temps, il excitait particulièrement la curiosité. *Théodecte de Phasélis*, élève de Platon et d'Isocrate, avait, si l'on en croit la Souda, composé des Νόμιμα βαρβαρικά dont il ne reste rien. On possède en revanche plusieurs fragments de *Nymphodore* dans les scholies d'Apollonios de Rhodes. Il apparaît avoir vécu au milieu du IVe siècle, et son ouvrage portait aussi le titre de Νόμιμα βαρβαρικά. Les fragments mentionnent les Sarmates, les Tibarènes, les Mossynèques, les Colches, peuples du Pont, et les Égyptiens [13].

Mais le plus illustre compilateur d'usages barbares fut *Aristote*, qui a recueilli des informations sur les Romains, les Étrusques et des peuples de l'Italie et de l'Afrique dans un ouvrage intitulé selon Varron, comme les précédents, Νόμιμα βαρβαρικά [14].

On se gardera d'affirmer que tous les auteurs qui viennent d'être nommés ont été des sources de Théopompe [15]. L'inverse serait tout aussi possible. Mais ce foisonnement de travaux historiques et ethnographiques montre que notre historien a vécu dans un temps

12. THÉOPOMPE F 38, 39, 40, 45, 132, 179, 203, 204, 274, 317, 319, 375.

13. SOUDA, v. Θεοδέκτης Φασελίτης. Fragments de NYMPHODORE : *FHG*. II, p. 379-381. Il s'agit de Nymphodore d'Amphipolis, nommé dans le fr. 20 et différent de Nymphodore de Syracuse, comme l'a montré LAQUEUR, *RE*. XVII, 1623, v. *Nymphodoros* 5-6.

14. VARRON, *De ling. lat.* VII, 7 (cf. APOLLONIOS, *Hist. mirab.* 11). Fragments des Νόμιμα βαρβαρικά : *FHG*. II, p. 178 s.

15. On fera une exception pour Hellanicos à qui la Souda, l'*Etymologicum magnum* et Porphyre attribuent des Νόμιμα βαρβαρικά (*FGrH*. 4 F 73). Théopompe ne pouvait pas ignorer un auteur si prestigieux.

et dans une société où son génie trouvait non seulement des informations pour nourrir ses *Philippiques*, mais encore des stimulants qui aiguisaient sa curiosité et son amour de l'étude.

Les fragments permettent d'affirmer qu'il a utilisé des documents de première main. Il a vu l'inscription où était gravé le traité entre Athènes et la Perse et constaté qu'il était matériellement anachronique puisqu'il était gravé en caractères ioniens qui ne furent introduits à Athènes que plus tard, sous l'archontat d'Euclide en 403/2 [16].

Il est encore probable qu'il a eu sous les yeux un recueil d'oracles de Delphes. Un de ces oracles désignait le devin Bakis pour purifier les femmes de Lacédémone tombées en folie (F 77). C'est un recueil de ce genre qu'il a consulté quand il a voulu démontrer que la Pythie rendait autrefois ses oracles en vers (F 336). En revanche, l'histoire édifiante de l'oracle qui met l'offrande des fruits de la terre au-dessus des sacrifices d'animaux (F 344) provient soit d'un recueil apocryphe soit d'un traité philosophique exposant une conception nouvelle de la piété [17].

Dans sa diatribe contre les démagogues athéniens au livre X, on a vu qu'il a surtout puisé chez les auteurs de l'Ancienne Comédie et chez les pamphlétaires du v[e] siècle [18]. Il est inutile d'y revenir.

Il a vraisemblablement disposé des discours prononcés et publiés par les orateurs athéniens de son temps. Sans doute, suivant l'usage des historiens, les a-t-il arrangés. Un fragment du livre XXVI contient une citation de Philocrate tirée d'une harangue où l'orateur

16. F 154-155. Pour la discussion de ces fragments voir ci-dessus, p. 114 s.
17. Voir ci-dessus p. 122.
18. Voir ci-dessus p. 188 s.

dénonce (en 348) la somme des hostilités liguées contre Athènes (F 164). Un autre (F 166) est tiré d'une véhémente intervention d'Aristophon contre la paix de Philocrate. Il est encore probable que Théopompe a eu connaissance des discours de Démosthène, d'Eschine, d'Hégésippe, d'Hypéride et de Démade. La Guerre Sacrée et la guerre d'Amphissa lui donnaient l'occasion d'exploiter quantité de harangues dont la publication était autant d'actes politiques.

Denys d'Halicarnasse dit qu'il est entré en relations avec les premiers personnages de son temps : généraux, hommes politiques et philosophes [19]. Parmi les hommes de guerre il est à présumer qu'il a connu Charès, Charidèmos et Timothée, élève d'Isocrate. Il a fort probablement suivi de près l'activité politique d'Eubule, qui domina les affaires d'Athènes de 354 à 346. Callistratos avait contribué à fonder la Seconde Confédération athénienne, dont il avait organisé les finances et inspiré la Constitution. Condamné à mort en 362, il se réfugia en Macédoine, où il assainit la trésorerie de Philippe. Il ne revint à Athènes qu'en 352 pour y trouver la mort. Théopompe l'a-t-il approché? Bien qu'il ait résidé à la cour de Pella, la date incertaine de son séjour ne permet pas d'apporter une réponse sûre.

Ce passage à Pella lui a permis de connaître Philippe. Il a pu assister aux désordres de sa conduite, dont il a tracé un tableau truculent (F 224-225) ; mais il a pu aussi apprécier son génie, sa vive intelligence, son habileté diplomatique, son talent d'organisateur, ses qualités supérieures d'homme d'État.

Denys dit encore qu'il a rencontré des philosophes. Speusippe, scholarque de l'Académie après la mort de

19. DION. HAL. *Pomp.* 6 = F 26.

Platon, outré des attaques de Théopompe contre son maître, essaya de le desservir auprès de Philippe [20]. S'ils se sont approchés à Athènes (Speusippe est mort en 339), leurs relations n'ont pas pu être très chaudes. Diogène le Cynique a fait des séjours intermittents à Athènes et à Corinthe entre 360 et 336; il est impossible que Théopompe n'ait pas approché ce personnage si pittoresque et si populaire par son bizarre genre de vie. Il est encore probable qu'il a connu Xénocrate, le successeur de Speusippe, Héraclide Pontique, Ménédème de Pyrrha et même Aristote. Sa curiosité l'a poussé inévitablement à les approcher plus ou moins. Mais les dates et les lieux doivent rester ignorés.

Il a voyagé. Il déclare lui-même qu'il n'était pas en Grèce de ville importante qu'il n'ait visitée. Il faut y ajouter l'Asie Mineure puisque Chios était sa patrie. La brillante description qu'il a laissée de la vallée de Tempé (F 80) permet d'assurer qu'il est allé en Thessalie. Après la mort de Mausole en 353, il s'est rendu à Halicarnasse, où il a remporté le prix du concours institué pour faire l'éloge funèbre du dynaste. Les détails qu'il donne sur le Tmolos et la Mésogis lydienne attestent qu'il a visité la Lydie et certainement les pays alentour, la Mysie, la Carie et l'Ionie (F 391). La précision qu'il donne sur la croissance de l'aconit dans une colline auprès d'Héraclée provient d'un voyage qu'il a fait dans le Pont.

Tempé, Halicarnasse, Héraclée ne sont que des points dans le monde grec. L'infatigable voyageur a dû faire bien d'autres randonnées sur lesquelles les renseignements nous manquent. Ce qui est sûr, c'est qu'il s'est livré sur place à des investigations aussi étendues

20. *Epist. Socr.* XX, 12 = T 7.

que possible sur les lieux, les peuples, les cités, les gouvernants. Il n'est pas allé aussi loin qu'Hérodote ; il n'a pas remonté le Nil. Mais l'enquête locale et orale lui a fourni la majeure partie des matériaux de ses *Philippiques*. On ne peut pas nier que sa documentation ait eu largement recours aux livres. Mais il n'a pu obtenir des informations sur l'agencement caché des événements, sur les activités secrètes des hommes politiques qu'en s'adressant à des témoins, en sollicitant des confidences, en confrontant les témoignages et en reconstituant à l'aide de ces informations directes la trame de son immense fresque historique.

Tableau récapitulatif

Livre I

Prologue : présentation de l'auteur, son sujet, sa méthode.
Avènement de Philippe. Premières entreprises.
État de la Grèce en 360-356.

Livre II

Campagne de Philippe en Péonie et en Illyrie (358).

Livre III

Campagne de Philippe contre Amphipolis. Prise de Pydna et de Potidée.
Expédition dans la région du mont Pangée.
Digression sur Sésostris.
Première intervention en Thessalie (358-356).

Livre IV

Philippe assiège Méthone.
Commencement de la Guerre Sacrée.
Opérations de l'Athénien Charès en Thrace (355).

Livre V

Invasion de Philippe en Thessalie.
Suite de la Guerre Sacrée (354-353).

Livre VI

Événements du Péloponnèse : guerre entre Sparte et Mégalopolis.
Suite de la Guerre Sacrée (353/2).

Livre VII

Aucun fragment.

Livre VIII

Digressions : *Mirabilia*. La Méropide.

Livre IX

Philippe en Perrhébie et en Thessalie. Arrêt aux Thermopyles. Nouvelle campagne en Thrace contre Amadocos, roi des Odryses. Alliance avec Kersobleptès.
Intervention de Philippe dans la Guerre Sacrée (353).

Livre X

Athènes après la guerre des Alliés.
Digression : les démagogues athéniens.

Livre XI

Athènes devant les progrès de Philippe. — Isocrate : *Aréopagitique* (353) ; Démosthène : *1re Philippique* (351).

Livres XII-XIX

Histoire de l'empire perse, de la révolte d'Evagoras de Chypre à la soumission de l'Égypte par Artaxerxès Ochos (ca. 390-343).

Livre XII

Premiers ébranlements dans l'empire perse : révolte de l'Égypte sous Acoris, de Chypre avec Evagoras.

Livre XIII

Suite de la révolte de l'Égypte sous Nectanébo, puis sous Tachôs. Rôle des Athéniens Iphicrate et Chabrias, d'Agésilas dans les hostilités (379-361).

Révolte des satrapes d'Asie Mineure (366).

Livre XIV

Suite de la révolte des satrapes (363-359).

Intrigues de palais à Suse : mort de l'héritier Darius.

Livres XV-XIX

Guerre entre Athènes et ses alliés (357-355).

Artaxerxès Ochos réprime les révoltes de Phénicie et d'Égypte (351-343).

Livre XX

Préliminaires de la guerre de Chalcidique. Menaces de Philippe sur Olynthe (352/1).

Livre XXI

Expédition de Philippe contre les Illyriens et les Molosses (351). Digression sur les pays riverains de l'Adriatique.

Livre XXII

Guerre de Chalcidique : premières hostilités (349).

Livre XXIII

Alliance entre Athènes et Olynthe (été 349).

Attaque de Philippe contre Olynthe.

Livre XXIV

Siège d'Olynthe.

Guerre d'Eubée (349/8).

Livre XXV

Chute d'Olynthe (été 348).
Suite de la Guerre Sacrée.
Digression sur quelques falsifications athéniennes.

Livres XXVI-XXVII

Guerre de Philippe en Thrace.
Négociations et conclusion de la paix de Philocrate (347/6).

Livres XXVIII-XXIX

Aucun fragment. Probablement digressions (sur l'oracle de Delphes ?).

Livre XXX

Fin de la Guerre Sacrée : défaite des Phocidiens.
Réorganisation de l'administration delphique (346).

Livre XXXI

Aucun fragment. Peut-être exposé sur les trésors enlevés à Delphes par les Phocidiens.

Livres XXXII-XXXIII

Troubles dans le Péloponnèse. Intrigues de Philippe (346-344).

Livre XXXIV

Campagne malheureuse de Philippe en Illyrie (344) ?

Livres XXXV-XXXVIII

Histoire de l'Orient : dynastes indépendants d'Asie Mineure (Cléarque, Mausole, Hermias).

Livres XXXIX-XLIII

Histoire de l'Occident à l'occasion de l'expédition de Philippe en Illyrie et en Épire.

Livres XXXIX-XLI

Règnes de Denys l'Ancien et de Denys le Jeune (406-344).

Livres XLII-XLIII

Revue géographique de l'Occident (Étrurie, Ibérie).

Livre XLIV

Philippe réorganise la Thessalie (344-342).

Livres XLV-XLVI

Démêlés de Philippe avec Thèbes.
Nouvelle guerre contre Kersobleptès (341).

Livres XLVII-XLVIII

Guerre de Philippe contre Périnthe et Byzance (340).
Incident de Hiéron (été 340).

Livre XLIX

Aucun fragment.

Livres L-LIII

Histoire de la Grèce jusqu'à la bataille de Chéronée : guerre d'Amphissa; manœuvres diplomatiques et opérations militaires (339-338).

Livre LIV

?

Livres LV-LVII

Intervention de Philippe dans le Péloponnèse (fin 338).

Livre LVIII

Aucun fragment.
? Constitution de la Ligue de Corinthe. Préparatifs de la guerre contre la Perse et assassinat de Philippe (337-336).

Ce tableau appelle deux observations. D'abord Théopompe ne s'astreignait pas à une chronologie rigoureusement annalistique à la manière de Thucydide. Il lui arrivait de traiter un sujet d'un bout à l'autre, méthode qui le contraignait à revenir en arrière ou à anticiper sur les événements. Ainsi, son histoire de l'Orient, aux livres XII-XIX, remonte à 390, après le récit d'événements datant de 351, et elle se poursuit jusqu'en 343, tandis que le livre XX reprend l'histoire de la Grèce en 351, au point où l'a laissée le livre XI.

Ensuite, on est frappé de l'extension que l'auteur a donnée au récit d'événements que nous ne connaissons que de façon sommaire, par exemple à l'histoire des dynastes d'Asie Mineure, en quatre livres (XXXV-XXXVIII) ou à l'intervention de Philippe dans le Péloponnèse après Chéronée, en trois livres (LV-LVII).

Ces observations donnent la mesure de la minutie et du savoir de Théopompe. Ses *Philippiques* entraient dans des détails qui nous échappent et qu'il serait précieux de connaître. C'était une œuvre gigantesque, touffue et prolixe, la plus étendue de toute l'historiographie grecque, une immense fresque du monde grec et barbare de 360 à 336, une fresque qui prenait en compte l'histoire du Péloponnèse, de la Thessalie, de la Thrace, de l'Illyrie et de l'Épire, avec des échappées sur

le monde occidental. Dans cet ensemble, Athènes, qui est pour nous, modernes, au centre de la trame, n'occupait qu'une partie.

Une autre partie, non la moindre, comprenait les digressions, écrites par Théopompe pour son plaisir et celui du lecteur. Elles donnaient à l'ouvrage une variété, un chatoiement qui touchait la géographie, l'ethnographie et même les questions morales comme la justice et la piété.

L'étendue et la variété des *Philippiques* ont exigé un labeur immense et, outre les enquêtes sur place, la lecture d'une énorme documentation. Aussi la rédaction s'est-elle étendue sur un grand nombre d'années. Théopompe en a conçu le sujet lorsqu'il a pris conscience de la grandeur de Philippe et des bouleversements que sa politique allait causer dans le monde grec. Ce moment a pu être la paix de Philocrate, en 346. A cette date Théopompe avait atteint la trentaine; il était en pleine possession de son métier d'écrivain. Sa rédaction s'est prolongée jusque sous le règne d'Alexandre. On ne peut pas en dire plus.

5. Psychologie et morale

L'histoire de la Grèce fondue dans celle de Philippe, les portraits des démagogues athéniens et l'imposante galerie de personnages que les fragments laissent entrevoir montrent assez l'originalité de Théopompe dans l'évolution du genre. Ses *Philippiques* marquent un tournant. Désormais, le centre de gravité de l'histoire se déplace vers l'étude des individualités, vers le document psychologique qui les révèle, et vers une doctrine philosophique qui les juge et qui les classe dans une échelle de valeurs morales.

C'était le temps où l'analyse psychologique et l'étude des caractères, sous l'impulsion d'Aristote, de Théophraste et des péripatéticiens, faisaient de grands progrès, attestés par le nombre de traités de morale dont les titres apparaissent chez Diogène Laërce, tandis que les écoles philosophiques, Académie, Cyniques, Cyrénaïques, Mégariques, élaboraient leurs théories de l'âme.

Les personnages historiques

Denys d'Halicarnasse, dans sa *Lettre à Pompée*, reconnaît justement le mérite de Théopompe lorsqu'il déclare que « dans chaque événement, non seulement il voit et dit ce qui est visible au commun, mais encore il recherche les raisons cachées des actions et des acteurs, et les passions de l'âme, qu'il n'est pas facile au commun de connaître, et il dévoile tous les secrets de la

vertu apparente et du vice dissimulé ». L'examen des âmes déshabillées de leur corps, continue Denys, devant les juges des Enfers n'est pas plus rigoureux que celui que fait passer Théopompe [1].

On a vu ses jugements sur Callistratos et sur Eubule, où il s'efforce de balancer le blâme et la louange. Le même souci apparaît dans le portrait d'Iphicrate : grandeur d'âme, belle prestance, bon citoyen et digne de confiance, mais nonchalant et sans endurance dans l'effort [2].

Il reste deux jugements sur Chabrias et Charès. « Chabrias ne pouvait pas vivre à Athènes, d'abord à cause de ses mœurs dissolues et de son goût du luxe, ensuite à cause des Athéniens eux-mêmes, hostiles à tous les gens de cette sorte ». Chez Charès, il relève un tempérament apathique et lent, porté à la mollesse ; en campagne, il emmenait avec lui des joueuses de flûte et de harpe et des filles de bas étage, tandis qu'il dépensait l'argent de la guerre partie à cette débauche, partie à payer des orateurs faiseurs de décrets, partie à payer les procès des particuliers [3]. Le portrait de Chabrias explique en raccourci la vie aventureuse de ce capitaine par l'incompatibilité de son caractère avec les mœurs athéniennes : il combattit sur tous les théâtres de la Grèce et se mit deux fois au service de l'Égypte.

La figure et la conduite de Charès se détachent, de même, sur la toile de fond d'un esprit public qui s'est dégradé : les Athéniens supportaient sans indignation

1. DION. HAL. *Pomp.* 6, 7-8 = T 20.

2. F 97 ; 99-100 ; F 289 = NEP. *Iphicr.* 3, 1-2. Chez NÉPOS *animo magno* traduit sans doute μεγαλόψυχος, celui qui se croit capable d'accomplir de grandes actions et qui l'est en effet (cf. ARSTT. *Nic.* IV, 3), celui que Descartes appelle le *généreux*.

3. F 105 ; F 213. On rapprochera le jugement sur Charès de celui d'ESCHINE, *Amb.* 71, qui signale la dilapidation des fonds de la guerre et l'achat de partisans à l'Assemblée.

ses débordements, car ils vivaient eux-mêmes de la même façon, les jeunes avec les courtisanes, les vieux au jeu, et le peuple dépensait plus facilement pour les repas publics et les distributions de viande que pour l'administration de la ville.

Le rapprochement de ces deux fragments jette un jour sur l'évolution des mœurs en cinquante années. La moralité publique contraignait Chabrias à l'exil ; mais l'immoralité de la génération nouvelle était indulgente aux vices de Charès. On trouve chez Démosthène des passages qui confirment cette décadence [4].

Les Athéniens accordèrent le droit de cité et bien d'autres privilèges au chef de mercenaires eubéen Charidèmos [5], qui menait la vie d'un soudard ivrogne et libidineux. Le portrait ajoute une anecdote scandaleuse : « Il s'arrangeait, au vu de tous, une vie de chaque jour si déréglée qu'il ne cessait de boire et de s'enivrer et qu'il osait faire violence aux femmes libres, et il en vint à ce degré de débordement qu'il demanda au sénat d'Olynthe un jeune garçon, bien fait et aimable, qui se trouvait parmi les prisonniers » [6]. Il faut supposer que Charidèmos avait plus de talents militaires que de vertus. Athénée, à qui nous devons les trois fragments sur Chabrias, Charès et Charidèmos, a laissé de côté leur valeur guerrière. Mais Théopompe ne la passait pas sous silence, comme Cornélius Népos le laisse voir dans ses *Vies* de Chabrias et de Charès, dont quelques parties remontent aux *Philippiques*.

Sur *Démosthène* Théopompe a porté un jugement qui surprend le bon Plutarque, mais qui ne manque pas de justesse et de pénétration. Il le déclare inconstant et

4. Dém. *Ol.* III, 21-33 ; *Phil.* III, 36-40.
5. Sur Charidèmos, ses états de service et sa faveur auprès des Athéniens roule le discours de Démosthène *Contre Aristocratès* (XXIII).
6. F 143. Cf. Élien, *V.H.* II, 41.

incapable de s'attacher un long temps aux mêmes choses et aux mêmes hommes [7]. Pour ne citer que quelques exemples, nous pouvons constater par les discours que l'orateur a d'abord dénigré, puis recommandé Kersobleptès, le roi des Odryses ; qu'il a excité la méfiance et l'hostilité contre le roi de Perse dans le discours *Sur la liberté des Rhodiens*, avant de souhaiter son alliance contre la Macédoine ; qu'il accuse Eschine et Philocrate de forfaiture après avoir partagé sans réserves leur mission auprès de Philippe ; que son discours *Sur la paix* (346) contredit sa politique antérieure [8]. Il est concevable que les changements de circonstances modifient l'attitude des hommes politiques. Démosthène a d'autant moins échappé à cette règle que son tempérament impulsif et passionné le rendait sensible aux variations d'une époque troublée et divisée contre elle-même. Théopompe, son contemporain, ne l'aimait pas ; s'il reconnaissait le pouvoir de son éloquence, il jugeait son ascendant sur les Athéniens et les Grecs illégitime et immérité ; le maintien de sa popularité après la défaite de Chéronée lui semblait une bassesse et une dégradation du peuple athénien (F 328, 329).

Hors d'Athènes, il a flétri la corruption des hommes politiques de son temps. Le Thébain *Timolaos*, dans un monde où les débauchés et les buveurs n'étaient pas rares, était le plus dissolu, le plus gourmand et le plus esclave des plaisirs entre tous les hommes placés à la tête des affaires [9]. L'Argien *Nicostratos*, que Diodore,

7. Eschine (*Amb.* 40-42) raille en termes pittoresques le caractère versatile et insaisissable de Démosthène.

8. G. De Sanctis, *Scritti minori*, I, p. 166, montre le bien-fondé du jugement de Théopompe, si l'on s'en tient à la superficie des choses sans pénétrer les raisons profondes.

9. F 210. Élien, *V.H.* II, 41. Ce Timolaos était un partisan de Philippe à Thèbes (Dém. *Cour.* 48 ; 295).

d'après Ephore, dépeint avec amusement comme un homme avisé, mais bizarre — un costaud qui aimait se déguiser en hercule — prend chez Théopompe, brûlant d'indignation, la figure d'un homme des plus pervers. Nommé chef d'un contingent argien envoyé au roi de Perse pour réprimer la révolte de l'Égypte, il surpassa tous ses prédécesseurs en flagorneries et en platitudes. Il amena au roi son propre fils, on devine avec quelle intention infâme. Avant de prendre son repas, il faisait dresser une table pour le génie du roi, selon la coutume de la cour de Perse, et la garnissait de toutes les victuailles, espérant, en récompense de cette bassesse, obtenir encore plus d'argent, car il était cupide quoiqu'il eût déjà de grands biens dans son pays [10].

D'un autre genre, mais non moins méprisable, était le Rhodien *Hégèsilochos*. L'ivrognerie et le jeu le rendaient impropre à quoi que ce fût. Il n'en devint pas moins un des chefs de l'oligarchie rhodienne et, dès lors, il donna libre cours à ses instincts déréglés : il abusait des femmes de la haute société, dépravait les enfants et les jeunes gens. Lui et ses amis imaginèrent de jouer aux dés les femmes qu'ils posséderaient : le perdant devait par tous les moyens, de gré ou de force, amener au gagnant l'objet, quel qu'il fût, de cet enjeu crapuleux et Hégèsilochos y était un des plus furieux joueurs (F 121).

Entre les deux frères *Onomarchos* et *Phaÿllos*, les chefs phocidiens de la Guerre Sacrée, Théopompe établissait un parallèle virulent, dont Athénée qui le cite a peut-être aiguisé la symétrie pour le rendre plus piquant. Phaÿllos avait le goût des femmes, Onomarchos celui des garçons. Lorsque les Phocidiens s'emparèrent des richesses de Delphes, chacun d'eux récompensa aux frais d'Apollon soit les courtisanes soit les

10. F 124; Diod. XVI, 44, 3.

éphèbes dont il obtenait les faveurs. C'est ainsi que la joueuse de flûte Bromias reçut un hanap en argent et une couronne de lierre en or, et quelques jolis garçons des objets précieux pris dans les trésors du dieu. Mais tout ce monde,donateurs et destinataires, finit ensuite misérablement [11].

Ces mauvaises mœurs avaient même contaminé les Spartiates, pourtant renommés pour leur retenue et leur austérité. Il est vrai que certains contractèrent le mal hors de leur patrie, comme ce *Pharax*, qui était venu en Sicile pour soutenir Denys le Jeune contre Dion : il se complaisait dans la mollesse et s'adonnait aux plaisirs sans pudeur et sans mesure, à tel point qu'on le prenait plutôt pour un Sicilien que pour un Spartiate [12]. Ces traits sont vagues. La psychologie du roi *Archidamos III* est plus précise, et elle descend jusqu'au repli le plus intime. Archidamos ne pouvait pas supporter la vie étroite de sa patrie : l'intempérance (ἀκρασία) le poussait à vivre à l'étranger ; il se fit envoyer, à la tête d'un corps expéditionnaire, auprès des Tarentins, qui passaient leur vie dans un festoiement perpétuel de banquets et de beuveries (346). Exemple peu édifiant d'un prince qui abjura le brouet, séduit par la vie facile et luxueuse du monde occidental [13].

Cet Occident apparaissait à Théopompe comme le réceptacle des scandales et des débauches. Il y distinguait particulièrement *Denys l'Ancien* qui, s'il n'était

11. F 248 (cf. *Komm.*, p. 389) ; Diod. XVI, 56, 5 ; 61 ; 64, 1-2 ; Plut. *De Pyth. or.* 8, 397 F.

12. F 192. Sur Pharax cf. Plut. *Dio*, 48-49 ; *Tim.* 11.

13. F 232, 233. Diodore, XVI, 62, 4, attribue au départ d'Archidamos un motif tout différent et nullement blâmable : il fut officiellement mandaté par sa patrie pour aller au secours de Tarente en guerre avec les Lucaniens. On se demande comment la perspective de la guerre, avec son cortège d'épreuves, pouvait attirer un homme qui cherchait avant tout à satisfaire son intempérance.

pas personnellement dissolu, favorisait ceux qui dépensaient leur fortune à l'ivrognerie et au jeu, souhaitant que tout le monde fût corrompu et vicieux (F 134). Ses fils répondirent pleinement à ce vœu : *Denys le Jeune* s'adonna tant à la boisson que sa vue devint brouillée; *Hipparinos* exerça une tyrannie d'ivrogne; *Nysaios* fut le plus détestable : amateur d'attelages, de beaux habits, de bonne chère et de vins, il s'attaquait aux femmes et aux garçons, et possédait tous les vices qui sont liés à ceux-là [14].

A l'Est, le monde barbare ou hellénisé avait aussi ses laideurs, dont quelques-unes étaient monstrueuses et que le burin de Théopompe a dessinées impitoyablement. On peut passer sur *Thyn*, roi de Paphlagonie, qui n'était qu'un banqueteur fastueux. De *Mausole*, le fameux dynaste de Carie, il dit qu'il était capable de tout pour s'enrichir [15]. *Straton*, roi de Sidon, s'était ménagé une vie de raffinements voluptueux, où toute la gamme des jouissances était représentée : la table, la musique, la danse, les femmes; il y était poussé « par un tempérament naturellement esclave des plaisirs », et, détail curieux, par le désir de rivaliser avec *Nicoclès* qui déployait à Chypre le même train de vie : chacun se faisait informer des trouvailles de l'autre afin de les surpasser [16].

L'acidité de Théopompe n'a même pas épargné *Hermias*, le tyran philosophe d'Atarnée et d'Assos, l'ami cher d'Aristote. Sa domination, dit-il, fut des plus iniques et des plus criminelles; il ne cessait pas d'exercer ses cruautés sur les gens, même ses amis, faisant mourir l'un par le poison, l'autre par la corde; il

14. F 283, 186, 187. Cf. ÉLIEN, *V.H.* II, 41.
15. F 179, 299. Cf. [ARSTT.] *Oec.* II, 2, 1348a, 4; POLYEN, VII, 23, 1.
16. F 114, Cf. ÉLIEN, *V.H.* VII, 2.

viola sans scrupule les droits des cités ioniennes et accumula les méchancetés et les impiétés, avant d'être puni de la torture et de la croix (F 291).

Cotys, roi de Thrace, est déjà un prince néronien, composé de sensualité, de sadisme et d'impiété. L'historien commence par situer le cadre de ses excès. Il parcourait la Thrace à la recherche de paysages riants, ombragés d'arbres et baignés de ruisseaux et, lorsqu'il avait trouvé un emplacement à son goût, il en faisait sa salle à manger, offrait des sacrifices et conversait avec les chefs locaux. De la pastorale il voulut se hausser à la théogamie. Il fit dresser un festin pour célébrer son mariage avec Athéna, et même préparer la chambre nuptiale. Complètement ivre, il envoya un garde voir si la fiancée était arrivée. Comme la réponse fut naturellement négative, il le transperça d'une flèche. Il commit une cruauté encore plus effrayante : jaloux de sa femme, il la dépeça de ses propres mains en commençant par les parties sexuelles [17]. Théopompe ne reculait pas devant les détails les plus affreux et même quelquefois s'y complaisait.

On ne peut pas clore cette galerie de portraits sans faire une place au personnage central des *Philippiques*, Philippe de Macédoine. Tout au long de son ouvrage Théopompe a dessiné sa figure avec une application particulière. Il n'en reste malheureusement que quelques fragments où, dans l'ordre des livres, on peut entrevoir l'esquisse d'une évolution du caractère.

Le premier vient du livre IX et présente Philippe dans les années 353/2, au moment de la Guerre Sacrée, à la veille du premier conflit avec Athènes. Philippe s'entourait de vauriens, qui lui plaisaient par leurs flagorneries et leurs bouffonneries ; il passait beaucoup de temps en leur compagnie, à boire et à délibérer ; ils

17. F 31. Cf. Harpocr. v. Κότυς.

lui servaient d'agents politiques (F 81). Il excellait à utiliser les vices des hommes.

En 347/6, après la prise d'Olynthe, au moment des négociations avec Athènes, l'historien, au livre XXVI, raconte comment il fit la conquête des Thessaliens. Il les savait débauchés et dévergondés (ἀκολάστους καὶ ἀσελγεῖς) ; il se livra avec eux aux danses, aux banquets et à toute sorte de débauche. Naturellement bouffon et quotidiennement ripailleur, il séduisit la plupart des Thessaliens qui l'approchaient plutôt par sa société que par ses cadeaux ; car il aimait la boisson (F 162, 163). Le roi est donc toujours aussi intempérant ; mais il sait élever la beuverie et la bombance à la hauteur de moyens diplomatiques. Il ne se contente pas de troubler les cités grecques par des agitateurs à gages ; il se montre complaisant et charmeur. C'est bien ainsi qu'il se manifesta dans les négociations qui conduisirent à la paix de Philocrate [18].

Quelques années plus tard, en 340/39, quand Philippe a vu tout lui réussir et sa puissance s'accroître infiniment, Théopompe, dans son livre XLIX, ajoute quelques touches à son portrait. Les premiers mots du fragment 224 semblent faire allusion à l'attentat de Hiéron (ci-dessus p. 136), acte de piraterie qui rapporta 700 talents. « Cet argent, dit Théopompe, il n'est pas exact de dire qu'il s'empressa de le dépenser, il le jeta et le dissipa ; il était le pire des intendants, lui et son entourage. Aucun ne savait vivre correctement ni administrer sagement sa maison. C'était lui le responsable, insatiable et prodigue comme il était, aussi prompt à acquérir qu'à donner. En vrai soldat, il ne prenait pas le temps de calculer ses recettes et ses dépenses ». La suite décrit son entourage de mauvais sujets venus de toute la Grèce et du monde barbare. Ici encore,

18. Eschn. *Amb.* 35 ; 39.

Théopompe a dévoilé l'un des secrets de la réussite de Philippe : sa prodigalité, qui mettait à son service l'arme invincible de la corruption. Son dernier successeur, Persée, devait perdre son royaume à cause de son avarice [19].

Enfin, après la victoire de Chéronée, Thèbes et Athènes vaincues, Philippe dans sa joie lâcha la bride à ses instincts de noceur, comme le montre un fragment du livre LIII, qui reprend des traits précédemment enregistrés : « Il fit venir quelques filles, envoya chercher les joueuses de flûte [...] et ceux qui avaient coutume de boire avec lui. Il s'entourait partout de gens de cette sorte et tenait prêts en grand nombre les instruments de la beuverie et de la paillardise. Car il était buveur (cf. F 163) et de mœurs dissolues ; il avait autour de lui une foule de bouffons, d'amateurs de musique et de diseurs de plaisanteries (cf. F 162). Après avoir bu toute la nuit et s'être copieusement enivré, il congédia tout le monde » (F 236). En réalité, cette orgie n'était qu'un intermède. Auparavant il avait reçu les ambassadeurs d'Athènes et soupé avec eux ; à l'aube il les invita de nouveau à banqueter, mêlant avec eux, comme avec les Thessaliens, la bonne chère et la diplomatie.

Deux autres fragments, qui ne sont pas datés, apportent des données supplémentaires. Le premier (F 262) use d'une expression saisissante en sa trivialité : « Philippe savait à merveille se forcer à avaler les affronts » (ἀναγκοφαγῆναι τὰ πράγματα). Nous dirions avec la même vigoureuse trivialité qu'il savait « encaisser ». Le second fragment (F 282) délimite chez le roi la part du tempérament et la part de la boisson : « Philippe était follement enclin à s'exposer au danger, partie par naturel, partie sous l'effet de l'ivresse ; car il était buveur et souvent il s'élançait ivre à l'ennemi ».

19. Polyb., XXIX, 9.

Presque tous ces fragments proviennent d'Athénée; aussi n'offrent-ils qu'un portrait incomplet. Il manque les qualités du chef de guerre et de l'homme d'État. Polybe reproche à Théopompe d'avoir laissé de côté le courage et l'énergie[20]. Mais toute l'histoire de Philippe n'était-elle pas l'illustration de ces qualités? Il est invraisemblable que les *Philippiques* ne les aient pas notées au cours des événements. Ce qui nous reste de la peinture de Théopompe révèle un tempérament extraordinaire, une force tumultueuse, qui n'était plus à la mesure des Spartiates austères ni des Athéniens indolents et qui devait finalement les subjuguer. On songe à Pierre le Grand, autre torrent irrésistible, aussi débauché qu'intelligent. De ce point de vue le moraliste a vu juste.

Théories psychologiques

Un récit continu de quelque longueur nous renseignerait mieux que ces extraits fragmentaires qui laissent dans l'ombre un problème important : le ressort psychologique des événements historiques. Ces portraits nous présentent un pan du décor, des scènes piquantes et parfois agitées; mais ce sont des tableaux, de purs spectacles. L'agencement et le mouvement du drame restent cachés dans les lacunes de l'œuvre. Les personnages posent; il serait intéressant de les voir agir.

De temps en temps, le hasard nous livre l'explication psychologique d'un acte. Apollocratès, fils de Denys le Jeune, se brouilla avec son père sous l'influence des flatteurs (F 185). L'existence voluptueuse de Straton et de Nicoclès repose sur des motifs compliqués : ils ont d'abord le goût des jouissances; ensuite ils rivalisent

20. Polyb., VIII, 10, 5.

entre eux à qui se fera la vie la plus délectable et la plus insouciante; enfin ils voulaient avoir la réputation d'hommes heureux vivant dans la félicité (F 114). Les débauches de Philippe avec son agent Agathoclès (F 81) ou avec les Thessaliens (F 162) avaient des arrière-pensées politiques, comme on l'a vu. Deux raisons sont données de son expédition contre Byzance et Périnthe en 339 : il voulait couper aux Athéniens les convois de blé et leur enlever des bases navales et des refuges en cas de guerre (F 292). Malheureusement, des explications de ce type sont trop rares. Celle-ci montre que Théopompe ne négligeait pas les mobiles d'ordre intellectuel.

A l'occasion, il indique l'influence des femmes dans la politique. Le roi de Sparte Archidamos fut poussé à soutenir les Phocidiens dans la Guerre Sacrée par sa femme Deinicha, qu'ils avaient su gagner à leur cause par des cadeaux (F 312). Un pareil détail est nouveau dans l'historiographie grecque. Thucydide et Xénophon n'accordent aucune attention à la femme, encore moins lui reconnaissent-ils un poids historique. Théopompe est un précurseur : les historiens qui viennent après lui, Duris, Phylarque, font à la femme une place de plus en plus grande.

On voudrait savoir comment Théopompe se représente la structure de l'âme. En un endroit il distingue en passant φύσις et τρόπος, le naturel et le comportement : il dit des compagnons de Philippe qu'ils étaient ἀνδροφόνοι τὴν φύσιν, ἀνδρόπορνοι τὸν τρόπον « des meurtriers par nature, par la conduite des prostitués » (T 44; F 225 c). Il admet donc un fonds permanent, inhérent à l'individu, et des manifestations épisodiques d'une origine différente. La même distinction existe, mais moins explicite, lorsqu'il explique la témérité de Philippe en partie par le naturel (φύσει), en partie par

l'ivresse (F 282) : l'ivresse est évidemment un τρόπος.

Il paraît s'être attaché à déceler les influences qui déterminent le comportement. Il accorde une grande importance à la physiologie ; les épisodes de mangeaille et de saoûlerie dont il a rempli son ouvrage signifient au fond que l'homme est d'abord un corps dont les besoins le dominent et qu'il faut contrôler étroitement si l'on ne veut pas s'abandonner tout à fait à lui. La médecine ou la philosophie cynique (voir ci-après) lui suggère même une théorie psychophysiologique dont l'histoire pouvait lui fournir de nombreuses applications : « Manger beaucoup, dit-il, et surtout manger beaucoup de viande détruit les facultés du raisonnement, rend les esprits plus lents et les emplit de colère, de dureté et de stupidité » (F 57). L'ébriété rendait Hipparinos tyrannique et Philippe téméraire (F 186, 282). Théopompe avait même forgé un mot pour désigner le meurtre sous l'empire de l'ivresse : c'était κιλικισμός, dont l'allusion nous échappe [21].

Le jeu lui semble une forme de perversion liée à l'ivrognerie. Le Rhodien Hégésilochos était un incapable à cause du vin et du jeu (F 121). Denys et Philippe favorisaient les individus joueurs et buveurs (F 134, 225 a). Isocrate pensait que la sottise (ἄνοια) et l'intempérance (ἀκολασία) sont les conséquences inévitables de la richesse et de la puissance, tandis que la pauvreté et l'humilité produisent la sagesse (σωφροσύνη) et la modération (μετριότης). Théopompe son disciple reproduit cette réflexion, qui sans doute n'était pas nouvelle, mais que son époque vérifiait à l'infini. Il

21. F 314. Il faut retenir la leçon τὸν ἐκ παροινίας φόνον qui est celle de la SOUDA (v. κιλικισμόν) et qu'a retenue MÜLLER (*FHG.* I, p. 330, fr. 322), de préférence à celle de PHOTIUS τὸν ἐκ παρανομίας φόνον, adoptée par JACOBY bien qu'elle ne signifie pas grand-chose. Le mot παροινία est employé à l'époque de Théopompe (XÉN. *Conv.* 6, 1 ; DÉM. *Amb.* 198).

la fait précéder d'une déclaration de principe, qui affirme l'entière responsabilité de l'homme dans les événements de sa vie : « Rien de bien ou de mal n'arrive tout seul aux hommes »[22]. Les habitants de Colophon vivaient dans un luxe provocant. Un millier d'entre eux se promenaient en ville dans des robes de pourpre pure, étoffe rare, même pour les rois, et très recherchée, payée avec un poids équivalent d'argent. Ces mœurs les conduisirent à la tyrannie et aux révolutions[23]. On a vu plus haut à quels excès le pouvoir a porté Nysaios, le fils de Denys l'Ancien (F 187).

Théopompe relève l'influence de l'entourage et des fréquentations. Tantôt elle s'exerce dans le même sens que le naturel, et elle le renforce. C'est ce qui fait la puissance des flatteurs lorsqu'ils poussent un homme à s'abandonner à ses penchants. Agathoclès, un esclave, un péneste de Thessalie, avait acquis du crédit auprès de Philippe parce qu'il le flattait, qu'il participait à ses beuveries et savait le faire rire : or Philippe aimait les ivrognes et les bouffons. A son tour, il aggravait les vices de ses compagnons en instituant entre eux un concours de perversité (F 81, 162, 225 a). Tantôt, au contraire, les bons se corrompent sous l'influence des mauvais. La compagnie de Philippe, que Théopompe décrit en termes particulièrement crus, en fournit encore l'exemple. Elle ne tardait pas à déteindre sur ceux qui, encore intacts, venaient s'agréger à elle. Les guerres, les expéditions et le luxe les rendaient audacieux, et ils s'adonnaient à une vie déshonnête et déréglée, comme de vrais brigands (F 224). Ainsi se

22. F 102; Isocr. *Aréop.* 5. Théopompe a reproduit tout le passage, que Müller (*FHG.* I, p. 295, fr. 110) cite plus longuement, d'après Isocrate, que Jacoby qui n'en donne qu'une courte phrase d'après Eusèbe (*P.E.* X, 3, 464 c), qui l'emprunte à Porphyre.
23. F 117. Cf. Arstt. *Pol.* VI, 4, 1290 b, 15.

constituait, par influences réciproques, une société homogène de mauvais sujets, que l'historien compare aux Centaures et aux Lestrygons, avec une emphase qui est moins de la rhétorique que la marque de la curiosité éveillée par ce phénomène, ainsi qu'une tendance philosophique dont nous aurons à parler plus loin [24].

En explorant de ville en ville la société de son temps, Théopompe a été amené à examiner les rapports entre l'individu et la collectivité. Aucun historien n'avait encore tant insisté sur cette question; c'est l'un des aspects les plus originaux de son enquête. Il note d'abord la pression efficace de l'opinion publique. A Athènes, des généraux illustres ont dû fuir la hargne de leurs concitoyens, frappés d'un ostracisme moral, comme Conon, Iphicrate, Timothée, Charès, Chabrias, qui ont préféré aller vivre à l'étranger. Leur illustration leur rendait le séjour intenable (F 105). Il est sans doute plus rare que l'individu oriente les mœurs de la masse. Cependant l'exemple d'Eubule a impressionné Théopompe. Il sut se procurer beaucoup d'argent et le distribuer au peuple; aussi sous son administration Athènes devint-elle molle et indolente (F 99). C'est peut-être aux mêmes conséquences que fait allusion un autre fragment qui décrit une société très portée sur la bonne chère : « Il n'y a personne, dit-il, même les gens de modestes ressources, qui ne se ménage une table abondante, ne se procure des cuisiniers et une nombreuse domesticité, et ne dépense chaque jour plus qu'on ne le faisait autrefois pour les fêtes et les

24. F 225 a. Le nom des Lestrygons, les mangeurs d'hommes de l'*Odyssée* (X, 80-132), a désigné des goinfres et des ivrognes; celui des Centaures, des êtres lubriques. Les adversaires des Lestrygons et des Centaures, Ulysse et Héraclès, sont deux héros de la philosophie cynique, le premier endurant à la fatigue, indifférent à la douleur (F. Buffière, *Les Mythes d'Homère et la pensée grecque*, Paris, 1956, p. 372-374), le second luttant victorieusement contre les vices symbolisés par les Centaures (Ératosthène, *Cataster.* 40).

sacrifices »[25]. La Comédie Nouvelle, qui est un bon témoin des mœurs, confirme ces observations[26].

L'historien a pour tâche de s'efforcer de remonter aux causes. Or, la remarque sur l'influence d'Eubule a une grande portée ; elle prend tout son poids lorsqu'on se rappelle combien les sommes absorbées par le *théorique* pour les distractions des Athéniens manquèrent cruellement aux besoins de la défense nationale et quelles difficultés insurmontables rencontrèrent, à l'époque des *Olynthiennes* (349/8), Démosthène et ses amis quand ils voulurent affecter aux armements les excédents du *théorique* ; ni le parti d'Eubule ni le peuple ne consentirent à distraire la moindre somme de ce trésor, intangible sous les peines les plus graves[27].

En appliquant sa curiosité à observer les mœurs des peuples, à décrire leurs modes de vie et à dégager leurs traits distinctifs, Théopompe n'a pas fait seulement œuvre d'ethnographe, il peut être considéré comme le fondateur d'une *psychologie sociale*. Ici encore le choix de nos extraits est étroit : ils viennent d'Athénée qui limite son intérêt au boire et au manger et à la vie sexuelle.

Son enquête distingue les différentes catégories sociales selon le sexe, l'âge, la condition. Chez les Illyriens, note-t-il, les hommes conduisent les femmes aux festins, et il est décent qu'elles portent des toasts à la santé des convives ; elles ramènent leurs maris après les beuveries. Au temps de Charès, à Athènes, les jeunes gens

25. F 36 (voir *Komm.*). A Méthymne, Théopompe rapporte l'action du tyran Cléoménès (ou Cléomis) qui, à l'inverse d'Eubule mit un terme aux désordres de sa ville et, pour l'exemple, fit jeter à la mer, cousues dans un sac, trois ou quatre maquerelles qui prostituaient les femmes libres (F 227).

26. Références chez Ph.-E. LEGRAND, *Daos. Tableau de la comédie grecque pendant la période dite nouvelle*, Lyon-Paris, 1910, p. 125-126.

27. [DÉM.] *C. Néaira*, 4-8.

passaient leur temps avec des femmes et les vieux à la boisson et au jeu. En Arcadie, dans les banquets solennels, maîtres et esclaves mangent à la même table, reçoivent la même nourriture et boivent le vin du même cratère (F 39, 213, 215). Il a dépeint la vie large, facile, voluptueuse de l'aristocratie thessalienne, passant le temps avec les danseuses et les joueuses de flûte, buvant, jouant, se souciant avant tout d'avoir des tables bien garnies (F 49). Ces observations servaient d'arguments à des conclusions que nous n'avons plus. On a vu plus haut comment Philippe sut exploiter le goût des plaisirs chez les Thessaliens pour s'insinuer dans leurs bonnes grâces (F 162); le fragment appartient au livre XXVI des *Philippiques*, qui racontait les événements de 347/6 : c'était le temps où Athènes intriguait en Thessalie pour obtenir un appui contre Philippe; la mollesse des Thessaliens les empêcha de se soulever, et Philippe s'assura bientôt la domination étroite du pays par une réorganisation administrative[28]. Le relâchement des mœurs athéniennes vers 343/2 prélude à l'abaissement définitif de la cité après la défaite de Chéronée (F 213). En rapprochant ce fragment du fragment 99 relatif à Eubule et du fragment 105 relatif à Chabrias, on déduit que Théopompe retraçait l'évolution des mœurs athéniennes à l'aide de multiples observations qu'il nous serait fort précieux de posséder parce qu'il avait été le témoin de cette période et qu'il avait collectionné les plus significatives.

Il est curieux des usages étrangers par le même goût qui lui a fait accumuler les fables et les prodiges au livre VIII des *Philippiques* (F 64-76). Il raconte que les Illyriens, dans leurs beuveries, s'entourent le ventre de larges ceintures qu'ils resserrent à mesure qu'ils boivent (F 39). On a vu plus haut (p. 172) le passage sur les

28. DÉM. *Amb.* 36.

Étrusques, dont les coutumes les plus singulières sont la communauté des femmes et des enfants, la présence des femmes aux banquets, les accouplements en public et la pratique courante de l'épilation[29].

Les Tarentins font pendant aux Étrusques. L'État institue presque chaque mois des sacrifices de bœufs et des repas publics. Les particuliers sont continuellement dans les festins et les beuveries. Ce genre de vie a développé une éthique du plaisir à peu près ainsi conçue : libre aux autres hommes de se préparer à vivre par le labeur et l'exercice d'un métier ; quant à eux, avec les festins et les plaisirs, ils ne se préparaient pas, ils se hâtaient de vivre tout de suite. Ces délices séduisirent le roi de Sparte Archidamos, qui alla se mettre à leur service. La mollesse de leur existence les condamnait à recourir à l'étranger pour leur défense contre les barbares de l'Italie méridionale, Lucaniens et Messapiens. Après Archidamos, tué dans une bataille contre les Lucaniens, l'aventure d'Alexandre le Molosse, celle du Spartiate Cléonymos et pour finir celle de Pyrrhus, qui entrèrent au service de Tarente, auraient achevé de convaincre Théopompe que le relâchement des mœurs était la cause des malheurs de la cité[30].

Un autre mérite de Théopompe, c'est qu'il a perçu la liaison entre l'homme et le milieu. Les Ombriens mènent une vie efféminée à cause de la richesse de leur

29. F 204. Ce fragment, dont le contenu est rejeté par les historiens modernes (ci-dessus p. 172) note néanmoins un détail curieux : Théopompe dit que les habitudes des Étrusques s'étaient transmises aux Grecs d'Italie par les Samnites et les Messapiens. Cela suppose que les échanges entre l'Étrurie et la Grande-Grèce se faisaient par les voies de la péninsule situées à l'est de l'Apennin autant que par le Latium et la Campanie ; ils aboutissaient alors à Tarente, dont Théopompe a décrit les mœurs avec des traits qui rappellent les Étrusques.

30. F 233, 232, Cf. STRAB. VI, 3, 4, et le fragment du péripatéticien Cléarque cité par ATHÉNÉE, XII, 522 D-F (*FHG.* II, p. 306, fr. 9).

terroir (F 132). Il dégage les causes économiques. Thucydide expliquait les *xénélasies* spartiates par la méfiance du tempérament lacédémonien envers l'étranger ; Théopompe y voit une mesure pour remédier à la disette [31]. L'explication de la corruption de Byzance est un modèle de concision et de précision. Les Byzantins sont des débauchés qui ne songent qu'à boire et à festoyer dans les tavernes pour trois raisons : 1° une raison politique, ils vivent depuis longtemps en démocratie ; 2° une raison économique, leur ville est un port de commerce ; 3° une raison sociale, le peuple passe son temps sur l'agora et sur le port. Il fallait la réunion de ces trois causes, s'il est vrai que, dans la même situation, Chalcédoine, à ce qu'ajoute Théopompe, conserva des mœurs honnêtes jusqu'au moment où Byzance lui imposa son régime politique, qui introduisit l'ivrognerie et la prodigalité (F 62). Certes, notre historien n'est pas un ami de la démocratie ; mais il juge aussi sévèrement la tyrannie et l'oligarchie (F 134, 121). Ce qu'on retiendra de ce passage, c'est l'évaluation précise des facteurs de corruption, dont aucun n'est à lui seul déterminant ; c'est enfin la vision des effets que la situation maritime peut avoir sur la destinée d'une ville. Cicéron, qui était un lecteur assidu de Théopompe, a consacré à ce sujet un brillant développement dans la *République* [32].

Le vocabulaire traduit les préoccupations psychologiques de Théopompe et montre qu'il se distingue de ses devanciers dans ce domaine. Bien entendu, on ne peut se dissimuler qu'un aperçu de sa terminologie n'a qu'une valeur relative, vu la brièveté des fragments et leur sélection particulière dans la compilation d'Athé-

31. F 178; Thuc. II, 39, 1.
32. Cic. *De Rep.* II, 4, 7-9. Cicéron mentionne Théopompe : *Leg.* I, 5; *Brut.* 66; *Or.* 151, 207; *De Or.* III, 36; *Off.* II, 40.

née. Il n'en est pas moins vrai que la fréquence de quelques termes est significative.

1) *Termes se rapportant à l'entraînement des passions.* — Les personnages cèdent souvent à des impulsions et à des penchants dont ils ne peuvent pas contenir la violence. Les mots expriment alors l'incapacité de se maîtriser, l'absence de frein dans les dérèglements. Quatre termes reviennent avec plus d'insistance : ἀκολασία, ἀκρασία, ἀσέλγεια, ἀσωτία.

'Ακολασία est le plus fréquent (F 49, 103, 139, 162) avec ἀκόλαστος (F 62, 162, 185, 236). Chez Aristote il désigne l'intempérance à l'égard de deux sens, le goût et le toucher, c'est-à-dire l'ivrognerie, la gourmandise et la luxure. On le trouve deux fois chez Thucydide et une fois chez l'auteur de la *République des Athéniens.* Il manque dans l'œuvre de Xénophon [33]. Théopompe l'applique à la conduite qui s'abandonne à la boisson, au jeu, à la sexualité. C'est le *désordre*, la *débauche*, la *licence.*

'Ακρασία vient ensuite (F 140, 143, 232) avec ἀκρατής (F 97, 210), ἀκρατῶς (F 100), ἀκράτωρ (F 40). La *Grande Morale* distingue l'ἀκρατής de l'ἀκόλαστος. L'ἀκρατής est celui dont la raison s'oppose aux désirs et aux passions, mais ne parvient pas à leur résister. L'ἀκόλαστος ne sent même pas le fragile obstacle de la raison ; il cède en aveugle à l'entraînement en croyant que son acte est bon et utile. Thucydide ignore l'ἀκρασία ; mais Xénophon la mentionne dans les *Mémorables* et dans le *Banquet* [34]. Pour Théopompe

33. THUC. III, 37, 3 ; VI, 89, 5 ; [XÉN] *Ath.* 1, 5 ; ARSTT. *Nic.* II, 1107 b 6 ; III, 15, 1119 a 33 ; *Eud.* II, 3, 1221 a 2 ; *De virt. et vit.* 1, 1249 b 31 ; 3, 1250 a 20 ; 6, 1251 a 16-23 ; *Probl.* 949 a 24-950 a 19. Voir aussi GELL. VI, 11 ; XIX, 2.

34. [ARSTT.] *Magn. Mor.* II, 6, 29 s. ; XÉN. *Mem.* IV, 5, 6-9 ; *Conv.* 8, 27 et 32. 'Ακρασία est très fréquent chez ARISTOTE : *Nic.* VIII, 1, 1145 a 16 s. (opposé à ἐγκράτεια) ; 6, 1147 b 22 ; 7, 1149 b 25 ; 9, 1150 b 34 ; *Eud.* VIII, 2, 1237 a 9 ; *Rhet.* I, 12, 1372 b 13.

elle ne paraît pas différente de l'ἀκολασία. C'est l'*intempérance*, aussi bien dans le vin et la bonne chère (F 49) que dans la sexualité (F 143).

Ἀσέλγεια (F 105, 121), ἀσελγής (F 143, 162, 210) et ἀσελγῶς (F 192) désignent les mêmes vices : la *sensualité*, le *dévergondage*. Ce mot ne se trouve ni chez Thucydide ni chez Xénophon; mais il apparaît chez Platon et une fois chez Aristote[35].

Ἀσωτία (F 100, 121, 213), ἀσώτως (F 224) s'appliquent au *débordement*, à la *dissipation*, à l'infraction aux bonnes mœurs. Ni Thucydide ni Xénophon n'emploient ce nom. La *Grande Morale* l'oppose à l'avarice et lui donne le sens de prodigalité, qui n'est pas celui de Théopompe[36].

A ces quatre mots qui reviennent constamment dans les jugements de l'historien il faut ajouter ῥᾳθυμία (F 139) et ῥᾴθυμος (F 99, 114). Thucydide emploie ce nom au sens d'insouciance, de nonchalance, qui se retrouve chez Xénophon[37]. Théopompe lui donne le sens de *laisser-aller, relâchement* des mœurs, et le joint à ἀκολασία (F 139).

2) *Termes relatifs à l'intempérance.* — La fréquence des termes se rapportant à la sensualité laisse prévoir que le vocabulaire de l'ivrognerie et de la gourmandise tient une place plus importante. Trois termes désignent l'abus de la boisson avec des nuances différentes. La φιλοποσία (F 81) est le penchant à boire, le goût des beuveries. L'οἰνοφλυγία (F 121, 187) est l'ivresse crapuleuse, l'orgie grossière et sans retenue. L'ἀκρατοποσία (F 27, 283) est le goût du vin pur, l'alcoolisme qui ruine

35. Plat. *Resp.* 424 E; Arstt. *Pol.* V, 5, 1304 b 21.
36. Plat. *Resp.* 560 E ; [Arstt.] *Magn. Mor.* I, 24, 1192 a; Arstt. *Nic*, II, 7, 1107 b 10; *Eud.* II, 3, 1221 a 5; *Rhet.* II, 14, 1390 b 2.
37. Thuc. II, 39, 4; Xén. *Mem.* III, 5, 5; *An.* II, 6, 5.

la santé. Nombre de personnages sont qualifiés de φιλοπότης (F 62, 163, 185, 236, 283), de πολυπότης (F 282) et de μέθυσος (F 283).

L'ὀψοφαγία (F 187) est une certaine forme de gourmandise : la gloutonnerie, la voracité ; elle accompagne naturellement l'οἰνοφλυγία (*ibid.*). Le λίχνος (F 210) est l'amateur de bons morceaux, le friand. Aucun de ces termes ne figure chez Thucydide, qui ne s'intéresse ni à la vie privée ni au tempérament. Mais φιλοποσία, οἰνοφλυγία, λίχνος se trouvent chez Xénophon, il est vrai dans les écrits philosophiques [38].

3) *Termes relatifs à la luxure.* — Les noms cités ci-dessus 1° impliquent généralement la débauche sexuelle. L'acte lui-même s'exprime par les verbes ἀφροδισιάζειν (F 204) et συνουσιάζειν (F 114) ; la violence par le substantif ὕβρις (F 187) ou les verbes αἰσχύνειν (F 121) et διαφθείρειν (F 143).

4) *Termes appliqués à un genre de vie relâchée.* — On a vu plus haut 1) que la ῥᾳθυμία est une forme de l'abandon de l'âme aux passions. On peut ranger dans une catégorie voisine des mots qui traduisent avec moins de brutalité le goût des plaisirs et la propension à la mollesse. Τρυφή, le *luxe*, tient le premier rang (F 31, 62, 213) (τρυφᾶν F 192 ; τρυφερῶς F 204) avant de devenir l'objet des diatribes cyniques et stoïciennes contre la richesse. Elle s'accompagne de l'ἡδυπάθεια (F 31, 114), *mollesse, sensualité, goût des plaisirs* comme la danse et la musique, et de la πολυτέλεια

38. Φιλοποσία : Xén. *Mem.* I, 2, 22 ; II, 6, 1 (cf. [Arstt.] *Probl.* III, 7, 872 a 6). — Οἰνοφλυγία : Xén. *Oec.* I, 22 (cf. Arstt. *Nic.* III, 7, 1114 a 27 ; *Eud.* III, 2, 1231 a 19 ; VII, 2, 1235 b 39). — Λίχνος : Xén. *Mem.* I, 2, 2. On trouve encore chez Xénophon οἰνόφλυξ (*Apol.* 19) et ὀψοφάγος(*Mem.* III, 14, 2-5 ; 13, 4).

(F 105, 224), *prodigalité, vie dispendieuse.* Πολυτελής revient souvent (F 49, 62, 224, 225 b); ἁβροδίαιτος (F 132) qualifie une existence *efféminée.* De ces termes, τρυφή et ἡδυπάθεια manquent chez Thucydide, ce qui n'a rien de surprenant. Mais ils figurent chez Xénophon, à l'exception de ἁβροδίαιτος [39].

5) *Vocabulaire impliquant une attitude ou une activité répréhensibles.* — Nous avons groupé sous cette rubrique des termes divers qui apparaissent çà-et-là dans les fragments, certains avec une nuance particulière.

ἀδικία (F 225, 292).

βδελυρία (F 225; βδέλυρος F 224) : *impudeur, lascivité.*

βωμολοχία (F 81; βωμόλοχος F 162, 236) : *bouffonnerie, grossièreté, obscénité.*

δυσμένεια (F 395) : *malveillance.*

κολακεία (F 81, 124) : *adulation, flagornerie* (κόλαξ F 18, 209).

ὀργή (F 57) : *passion, impétuosité.*

πλεονεξία (F 100) joint à ἀσωτία : *intempérance, excès, recherche immodérée des plaisirs,* plutôt que cupidité.

σκαιότης (F 57) : *grossièreté.*

σκληρότης (F 57) : *rudesse.*

φιλοτιμία (F 66, 328) : *amour de la gloire, sens de l'honneur.*

A cette liste ajoutons des adjectifs désignant des vices : αἰσχροκερδής (F 124) *cupide*; ἄπληστος (F 224) *insatiable*; λάσταυρος (*ibid.*) *libidineux.*

39. Τρυφή : Xén. *Hell.* IV, 2, 4; *Hier.* 1, 13; *Mem.* I, 6, 10. — Ἡδυπάθεια : Xén. *Oec.* 5, 1 (en bonne part); *Cyr.* VII, 5, 16; *Lac.* 7, 3 (en mauvaise part). — Πολυτέλεια : Thuc. VI, 12; Xén. *Lac.* 7, 3; *Mem.* I, 6, 10. — Ἁβροδίαιτος : Thuc. I, 6, 3.

6) Enfin on joindra aux catégories précédentes des *termes qui caractérisent l'activité sous ses formes opposées de l'application et de la paresse.* Ce sont tous des adjectifs.

ἐπιμελής (F 99, 100) *appliqué.*
φιλόπονος (F 20, 99) *actif, laborieux* (φιλοπονεῖν F 233).
ἀβέβαιος (F 326) *inconstant.*
ἄνανδρος (F 99) *lâche.*
ἀργός (F 49) *paresseux.*
βραδύς (F 213) *indolent.*
νωθρός (F 213) *nonchalant.*
προπετής (F 282) *téméraire.*

De cette revue on peut tirer quelques constatations. D'abord, le vocabulaire de la vie affective, en particulier de la vie passionnelle est de beaucoup le plus riche. Il y avait sans doute chez Théopompe des notions du domaine intellectuel. Le hasard des fragments ne nous en a guère livré : à peine trouve-t-on un mot comme γνώμη, *jugement* (F 209). Les notions morales traduites par des substantifs expriment autant des manifestations de l'activité que des traits de caractère inhérents à la personnalité; certains, avec le premier sens, sont au pluriel. On trouve par exemple ἀκολασίαι (F 49), ἀσωτίαι (F 213), πολυτέλειαι (F 224) pour désigner les actions inspirées par les défauts correspondants. Il n'en peut être autrement chez un historien, qui doit avant tout exposer des actes.

Comme le pessimisme de Théopompe pouvait aisément le laisser prévoir, le vocabulaire des vices et des défauts est beaucoup plus abondant que celui des qualités, et, dans la liste des vices, ceux qui sont dus à l'incapacité de se dominer, au déchaînement des passions et à l'abandon aux plaisirs sont les plus nombreux.

Enfin, dernier trait qui souligne l'originalité de Théopompe, la plupart des termes de psychologie qui viennent d'être relevés manquent chez Thucydide, et ceux qui figurent chez Xénophon appartiennent aux écrits philosophiques, exceptionnellement aux œuvres historiques. En revanche ils apparaissent chez Platon et chez Aristote. Le style de l'histoire s'est rapproché de la philosophie.

La philosophie : l'influence cynique

Les Anciens ont considéré Théopompe comme un censeur impitoyable et malveillant, possédé par le goût du blâme et du dénigrement. Denys d'Halicarnasse le compare aux médecins qui taillent et brûlent en profondeur les chairs gangrenées sans tenir compte des partie saines. Plutarque dit qu'il vaut mieux croire ses éloges que ses censures, car il aime mieux blâmer que louer. Josèphe l'accuse de salir les villes illustres et de diffamer leur régime politique. Lucien le trouve haineux. La Souda reproduit un jugement qui le traite de fielleux et de malveillant (πικρὸς καὶ κακοήθης), et Polybe développe un véritable réquisitoire contre son acrimonie et ses écarts de langage. Il s'était donc fait une réputation bien établie de médisance (βασκανία), que le platonicien Atticus, faisant écho à Denys d'Halicarnasse, atteste encore au IIᵉ siècle de notre ère. De son temps même elle était si solide que son contemporain Anaximène publia sous le nom de Théopompe un libelle diffamatoire envers les cités grecques, et la fraude ne fut pas découverte tout de suite[40].

40. Dion. Hal. *Pomp.* 6, 8 = T 20 a, § 8. PLUT. *Lys.* 30, 2 (cf. NEP. *Alc.* 11, 1). JOS. *C. Ap.* I, 221. LUC. *Hist. conscr.* 59. SOUDA, v. Ἔφορος. POLYB. VIII, 9-10. Atticus : *FHG.* I, p. 307, fr. 172. Anaximène : PAUS. VI, 18, 5 ; LUC. *Pseudolog.* 29 ; JOS. *C. Ap.* I, 221.

Parmi les modernes, Laqueur voit en lui un tempérament passionné, extrême dans ses jugements, voyant tout en blanc ou en noir, et animé d'une invincible méfiance envers ses contemporains, chez lesquels il flaire partout fausseté, trahison, corruption[41].

Après avoir étudié ses portraits moraux, ses aperçus sur les hommes et les peuples de son temps, nous le considérons comme un pessimiste, qui a surtout regardé le mauvais côté de la nature humaine et ressenti avec amertume une décadence des mœurs. Il prête à un de ses personnages cette réflexion d'un pessimisme radical : « S'il était possible, après avoir échappé au danger présent, de passer sans crainte le reste de sa vie, il ne serait pas étonnant d'aimer la vie ; mais en fait, tant de calamités la menacent qu'il semble préférable de mourir dans les combats » (F 287). Il serait sans doute excessif de voir là sa propre pensée ; mais on ne saurait dire que ce jugement triste et hautain est en contradiction avec l'idée méprisante qu'il se fait de la condition humaine, essentiellement faible devant les puissances du mal.

Son pessimisme semble moins vif dans sa première œuvre, les *Helléniques.* Plusieurs personnages du passé lui inspirent des appréciations moins sévères que la galerie de vauriens qui peuplent les *Philippiques.* Il a vanté la sobriété d'Agésilas, qui refusa les friandises que les Thasiens lui offraient (F 22). Sur Lysandre, que beaucoup d'historiens dépeignaient comme un homme cupide et fourbe, il porte des jugements tout à fait favorables : « Il était, dit-il, laborieux et prêt à rendre service aux rois comme aux particuliers, maître de soi et capable de résister à tous les plaisirs. Maître de la Grèce entière, on ne le vit dans aucune ville ni céder aux plaisirs de l'amour ni s'adonner à l'ivresse et aux beuveries hors de saison » (F 20). Trait pour trait, c'est

41. LAQUEUR, *Theopompos,* 2184-2185.

l'antithèse du personnage de Philippe. Il dit encore qu'après avoir manié des sommes énormes il mourut pauvre (F 333). On pourrait mettre ces louanges sur le compte d'un certain « laconisme », qui n'est pas rare chez les écrivains grecs, excessivement séduits par le « mirage spartiate ». Mais Alcibiade lui-même, somme vivante de tous les défauts du caractère athénien et de la démocratie, a trouvé grâce devant le sourcilleux Théopompe, à l'étonnement du bon Cornélius Népos. Il a loué la justesse des vues d'Alcibiade, en particulier au moment de la bataille d'Aigos Potamos, et aussi la maîtrise de soi-même, qui lui permit de s'adapter à tous les genres de vie, à l'austérité de Sparte comme à la sensualité des Perses[42]. Théopompe s'est plutôt complu dans la louange du passé, qui contrastait avec la corruption de son temps et illustrait la décadence des mœurs.

Il faut aller plus loin et chercher dans cette œuvre non seulement des sentiments, mais encore des idées. La psychologie de Théopompe n'est pas seulement le résultat d'observations et de préférences; elle repose sur une doctrine.

A côté d'une formation oratoire il a reçu un enseignement philosophique. Isocrate son maître recommandait à ses élèves une teinture de philosophie[43]. La Grèce du IVe siècle était en pleine effervescence de systèmes et de sectes. Des écoles florissaient à Athènes, Mégare, Elis, Erétrie, Assos. Au cours de ses pérégrinations Théopompe put approcher de nombreux cercles où l'on remuait des idées et des problèmes. Athènes était la capitale du monde pensant : après Platon, mort en 348, Speusippe, puis Xénocrate dirigèrent l'Acadé-

42. Nep. *Alc.* 8. Cf. Plut. *Alc.* 23, 3-4; 37, 3; 11 = F 288.
43. Isocr. *Antid.* 266 s.

mie ; en 335 Aristote ouvrit sa propre école ; Antisthène et Diogène y professaient chacun leur morale, que la tradition a nommée cynique. Des luttes et des controverses ardentes opposaient les écoles entre elles.

Théopompe s'est mêlé à ces polémiques. Il avait écrit, on l'a vu (p. 29), un pamphlet contre l'école de Platon. En revanche, il a fait l'éloge d'Antisthène, le seul, dit-on, des philosophes socratiques qu'il ait loué (F 295). On s'est demandé si cette faveur signifie qu'il adhérait à la philosophie cynique. La réponse est d'importance, car elle doit situer son œuvre dans sa vraie perspective spirituelle.

A. Momigliano, au terme de son étude[44], formule une conclusion nuancée. D'après lui, l'admiration de Théopompe pour Antisthène ne pouvait se fonder sur aucune adhésion intellectuelle à ses doctrines logiques parce que, dans la théorie et dans la pratique, l'histoire restait sur le terrain de la *psychagogie*. Antisthène lui servait d'argument contre Platon ; mais c'était l'alliance de deux hommes opposés contre le même adversaire. Le conceptualisme d'Antisthène ne pouvait pas plus lui plaire que celui de Platon. Ce qu'il dit de l'éloquence d'Antisthène (cf. F 295) est peu orthodoxe au point de vue cynique. En revanche, il pouvait apprécier chez le philosophe la théorie de la résistance aux passions, qui se reliait à son « laconisme ».

Plus radicale est l'opinion de G. Murray, qui a consacré à notre historien une étude dont le titre est significatif : *Theopompos or the Cynic as Historian*[45]. Il retrouve dans les fragments nombre de traits essentiellement cyniques : le pessimisme ou l'idée que le

44. A. MOMIGLIANO, Studi sulla storiografia greca del IV secolo a. C. : I, Teopompo, *Riv. di fil.* 59, 1931, p. 244.

45. G. MURRAY, *Greek Studies*, Oxford [1946], p. 149-170. G. Murray inclut dans les fragments de Théopompe les extraits de l'Anonyme d'Oxyrhynchos, ce qui n'est plus soutenable.

monde va mal, le mépris de la richesse et de la réputation. Si Théopompe dépeint d'une façon monotone des intempérants et des débauchés, c'est que, pour les Cyniques, seule importe la vertu dont les signes sont la tempérance et le mépris des plaisirs physiques et des vanités du monde ; ils réduisent la bravoure à l'endurance, la sagesse au refus du siècle, et attribuent à la tempérance une importance exagérée. Cette conception étroite appliquée à l'histoire la fait paraître un chaos ou un asile de fous. Comme les Cyniques, Théopompe a « refrappé » les valeurs traditionnelles comme on renouvelle l'estampille de la monnaie en circulation (*paracharaxis*). G. Murray voit, en outre, en lui un écrivain double, qui a subi les influences contradictoires d'Isocrate et des Cyniques. Isocratique, il a enfreint la règle du Cynosarges en s'attachant aux vanités du passé et aux crimes du monde ; Cynique, il use d'un langage trivial, baroque et non attique, contraire aux leçons d'Isocrate. Ces remarques pleines de finesse décèlent entre Théopompe et la philosophie cynique une multitude de liens et de correspondances qui prouvent suffisamment qu'il a subi à un degré remarquable l'influence de la doctrine d'Antisthène.

Notre enquête portera sur un point précis : qu'est-ce que la psychologie de Théopompe emprunte à la morale des Cyniques ? qu'est-ce que ses portraits doivent à leur conception de l'homme ?

L'influence d'Antisthène sur Théopompe ne s'est pas exercée directement : Antisthène est mort en 360 et Théopompe est né en 378/7. Mais il a pu lire son œuvre qui était considérable, et connaître Diogène, dont la figure et la conduite ont tant contribué à populariser la doctrine cynique, de sorte que Théopompe est contemporain de l'épanouissement du Cynisme.

Le fondement et la principale originalité de la psychologie cynique, c'est la théorie du πόνος et de

l'ἐγκράτεια, en qui se résument la morale de l'individu et son mérite. L'un est l'effort pénible pour atteindre la vertu, l'autre est la résistance au mal : la maîtrise de soi, la tempérance. La conduite est le résultat d'un affrontement dans lequel l'homme se mesure avec des adversaires continuels, qui sont les passions, les désirs, l'opinion, les conventions sociales. Perpétuellement, il doit faire face à des épreuves, prouver son endurance, affirmer sa liberté. Sans cesse il se trouve devant un choix, au carrefour de la route facile et séduisante et de la route pénible, mais indépendante. Le mythe d'Héraclès placé entre le Vice et la Vertu, tel que Xénophon, fortement influencé par la pensée d'Antisthène, le développe dans l'apologue de Prodicos [46], illustre cette philosophie. Héraclès, on le sait, était le héros par excellence des Cyniques, le lutteur dont les πόνοι consistaient à dompter des monstres dont Antisthène et Diogène donnaient des interprétations allégoriques [47]. Dans cette perspective, la vie humaine est une succession de victoires et de défaites devant les tentations : on sort vainqueur ou vaincu des rencontres avec le plaisir sous toutes ses formes, la boisson, la gourmandise, la richesse, l'adulation, les femmes. Vaincu par les sens, l'homme devient leur esclave. Les Cyniques ont affectionné les expressions qui traduisaient les déroutes et les asservissements de ce genre : ἥττων εἶναι, ἡττᾶσθαι sont de leurs locutions favorites. Les amoureux sont les vaincus d'Aphrodite, et Diogène dit que les vauriens sont les esclaves de leurs passions [48]. Dans le combat l'homme a pour armes l'intelligence (νοῦς) et la raison (φρόνησις). « La φρόνησις, dit Antisthène, est le

46. Xén. *Mem.* II, 1.
47. Diog. L., VI, 2 ; 71. Luc. *Cyn.* 13. Cf. Apulée, *Flor.* 22. Sur ce point R. Höistad, *Cynic Hero and Cynic King. Studies on the Cynic Conception of Man*, Uppsala, 1948, p. 33-47.
48. Antisthène, fr. 119 Caizzi ; Diog. L., VI, 66.

plus sûr des remparts; il ne peut s'écrouler ni être livré ». Il disait encore que « les courtisanes comme les flatteurs souhaitent à ceux qui les fréquentent tous les biens possibles sauf le νοῦς et la φρόνησις »[49]. Il suit de cette doctrine que toute étude psychologique, description de caractères, jugement sur un acte ou sur un sentiment, consiste à apprécier la résistance que le sujet oppose aux tentations et aux passions.

La parenté de ce système avec le moralisme de Théopompe saute aux yeux. Comme les Cyniques, il recherche dans quelle mesure ses personnages cèdent ou résistent aux impulsions de leur nature ou aux séductions de leur milieu. Cette galerie d'ivrognes, de goinfres, de débauchés et de corrompus par la flatterie, que nous avons passée en revue, n'est que le cortège honteux des vaincus du plaisir, des esclaves de l'ἀκρασία de l'ἀσωτία et de l'ἀσέλγεια. Le mérite de Lysandre et d'Eubule, c'est d'être endurants à l'effort (φιλόπονος) (F 20, 99). Le vocabulaire lui-même reflète les conceptions des Cyniques en rappelant que les hommes ont tantôt le dessous, tantôt le dessus dans leur combat incessant contre le vice. Straton, roi de Sidon, et le Thébain Timolaos sont l'un et l'autre δοῦλος τῶν ἡδονῶν (F 114, 210). A l'Argien Nicostratos, qui est χρημάτων ἥττων s'oppose Lysandre, τῶν ἡδονῶν ἁπασῶν κρείττων (F 124, 20). L'histoire permettait de vérifier sur une multitude d'exemples la justesse d'une psychologie fondée sur la force du caractère.

Antisthène condamnait le plaisir en termes énergiques : il y voyait le mal suprême et disait volontiers que la folie est préférable, qu'il faut payer de dures conséquences l'intempérance et la jouissance d'un moment[50]. Chez Théopompe, les voluptueux comme

49. Id., fr. 88, 89 Caizzi. Cf. fr. 67, 91.
50. Id., fr. 108 à 113 Caizzi.

Straton, les ivrognes comme Denys le Jeune et les peuples de mœurs dissolues comme les Thessaliens et les Colophoniens paient la rançon amère d'une vie de délices [51]. L'exemple de Denys le Jeune devenu aveugle par l'effet de l'ivrognerie semble illustrer cette pensée d'Antisthène : « Les plaisirs qui n'entrent pas par la porte ne sortiront pas par la porte ; il faudra les traiter par le scalpel ou l'ellébore » [52].

Théopompe a suivi encore dans plusieurs directions les préoccupations cyniques. Antisthène flétrissait les flatteurs, qu'il comparait aux corbeaux en jouant qur les mots κόλακες et κόρακες : les corbeaux, disait-il, dévorent les morts, les flatteurs dévorent les vivants. Ou encore : la flatterie rend les méchants plus méchants [53]. A plusieurs reprises Théopompe dénonce l'influence des flatteurs et note comme un trait du caractère, chez Apollocratès (F 185), chez Philippe (F 81), la complaisance à l'adulation.

Antisthène condamnait la τρυφή, le luxe amollissant. Théopompe relève chez plusieurs de ses personnages — Cotys (F 31), Pharax (F 102), Charès (F 213) — l'abandon à ce genre de vie [54].

Dans un dialogue intitulé *Le Politique*, Antisthène se livrait à des attaques contre les démagogues d'Athènes ; c'est peut-être dans cet ouvrage qu'il déclarait que les États sont perdus quand on n'y distingue plus les φαῦλοι des σπουδαῖοι [55]. Théopompe a consacré un livre de ses *Philippiques* aux démagogues athéniens (cidessus p. 183 s). Diogène de son côté, appelait les démagogues les domestiques de la foule. A Philippe il reprochait son ἀπληστία, et parmi les défauts du

51. F 114, 283, 49, 117.
52. Antisthène, fr. 112 a b.
53. Id., fr. 83, 84 a b, 89.
54. Id., fr. 179.
55. Antisthène, fr. 43, 29 a, 103.

roi, Théopompe indique qu'il était ἄπληστος [56]. Aux sarcasmes de Diogène contre l'ἀσωτία et l'ἀκρασία [57] répond la fréquence de ces termes chez Théopompe. Visiblement, les mêmes spectacles, les mêmes problèmes ont retenu l'attention de l'historien et celle des deux philosophes. Un dernier détail révèle une correspondance frappante. D'après Diogène, si les athlètes étaient stupides, c'est parce qu'ils étaient gorgés de viande de porc et de bœuf; Théopompe lui aussi professe que l'usage excessif de la viande alourdit les facultés [58].

Il serait faux de considérer Théopompe comme un Cynique de stricte obédience. Cet homme riche, cultivé, féru de succès oratoires, de dissertations philosophiques et de beau style, était bien différent d'Antisthène et de Diogène, qui affectaient de vivre pauvrement et méprisaient souverainement les vanités du monde. C'était un conservateur, ou plutôt un réactionnaire, qui regrettait le passé et vitupérait ses contemporains; les Cyniques étaient des révolutionnaires ou même des nihilistes, qui condamnaient en bloc la nature humaine et la convention sociale. Ils posaient sur les hommes un regard dépourvu d'indulgence et mesuraient leur valeur à leur capacité de résistance aux tentations du plaisir. Théopompe s'est approprié ce critère moral pour en faire la base de sa psychologie. Il a parcouru la Grèce entière en approchant les personnages les plus importants et, en face de chacun, il se posait toujours les mêmes questions : cède-t-il à la gourmandise, au vin, à la luxure, à l'avidité? reste-t-il maître de ses désirs? Il gravait la réponse dans sa mémoire. Ensuite, il confrontait ces signalements avec les événements et cherchait

56. F 224. DIOG. L., VI, 24; 41; 43; PLUT. *De Exil.* 16, 606 c.
57. DIOG. L., VI, 60.
58. F 57. DIOG. L., VI, 49.

derrière les actes le ressort passionnel qui les avait déclenchés. Son histoire était dans une large mesure une phénoménologie des forces élémentaires, brutales, irrationnelles. Polybe, deux siècles plus tard, lui reproche de subordonner l'histoire de la Grèce à la personnalité de Philippe et de fausser le portrait du roi par une peinture poussée au noir [59]. Expliquer les événements par un enchaînement logique à la façon de Thucydide ne paraît pas avoir été le souci de Théopompe. C'est encore lui que vise Polybe lorsqu'il critique les historiens qui présentent une narration discontinue et qui, par exemple, racontent les faits et gestes d'Alexandre de Phères et passent brusquement à un autre sujet, à l'expédition d'Iphicrate en Égypte, aux cruautés de Cléarque, le tyran d'Héraclée, ou qui rappellent comment Bardyllis et Kersobleptès se sont emparés du pouvoir [60]. C'est que l'intérêt de Théopompe allait aux épisodes intenses, aux crises violentes et aux anecdotes intimes qui remuaient et découvraient le tréfonds passionnel des hommes. Les événements explosaient comme des accès furieux au milieu de longues digressions érudites ou moralisantes [61]. Il se dégageait ainsi des *Philippiques* l'impression que la Grèce était entrée dans une période de déséquilibre moral, où les instincts se déchaînaient dans les plaisirs et les cruautés et où les mœurs barbares, représentées par un Cotys, un Philippe, et favorisées par le cosmopolitisme des cités, submergeaient la société hellénique.

La psychologie de Théopompe, influencée par les normes cyniques, dénonce en traits acides cette perversion des valeurs et, en projetant l'éclairage sur le

59. POLYB. VIII, 11.
60. POLYB. XXXVIII, 6. Cf. E. MEYER, *Theopomps Hellenika*, p. 135 s.
61. T 20 a, 31.

comportement affectif et passionnel, jusque-là mystérieux, des personnages, elle inaugure une ère nouvelle de l'historiographie grecque. Les historiens postérieurs ont recueilli la leçon.

6. Le style de Théopompe

Denys d'Halicarnasse a défini le style de Théopompe[1]. « Son style, écrit-il, est en gros semblable à celui d'Isocrate : sa prose est pure, familière, claire, noble et magnifique à la fois, avec beaucoup de solennité, composée suivant une harmonie moyenne, coulant agréablement et facilement. Elle diffère de celle d'Isocrate par le mordant et la vigueur par endroits, lorsqu'il s'abandonne à ses passions, et en particulier lorsqu'il reproche aux villes et aux généraux de mauvaises décisions et des actions injustes — il est abondant sur ce sujet —, il ne diffère guère du talent de Démosthène, comme on peut le voir par nombre de ses écrits et par ses *Lettres de Chios*, qu'il a écrites en s'abandonnant à son inspiration naturelle. S'il n'avait négligé, dans les passages qu'il a le plus travaillés, la rencontre des voyelles, la cadence rythmique des périodes et l'uniformité des figures, il se serait beaucoup surpassé lui-même dans l'expression »[2].

Ce jugement, formulé par un critique éclairé et pénétrant, décrit un écrivain qui allie la majesté d'Isocrate à la véhémence passionnée de Démosthène, alliage difficilement réalisable qui dénote chez son auteur un métier incomparable uni à des dons exceptionnels. L'enseignement d'Isocrate a formé un élève dont la maîtrise s'est affirmée, à l'exemple de son

1. On se reportera aussi à l'étude de F. Blass, *Die attische Beredsamkeit*, II, p. 387-396.
2. Dion. Hal. *Pomp.* 6 = T 20 a.

maître, dans des discours d'apparat prononcés, comme lui-même le dit, dans les plus importantes villes de la Grèce, mais aussi dans les ouvrages historiques. On comprend qu'Isocrate ait pu dire qu'il fallait mettre un frein à ce disciple si doué [3].

Le style de Théopompe se distinguait d'abord par la richesse de la langue. On a vu plus haut (p. 225 s.) l'abondance et la variété des termes exprimant des notions psychologiques et morales. Il recourait volontiers à des exotismes comme κιλικισμός (F 314), *meurtre dans une orgie* [4] ; ἄγγαροι (F 109), mot perse désignant les *courriers du Roi* ; σκιράφια (F 228), *maisons de jeu* ; κατωνάκη (F 176, 311) désignant à Sicyone une *tunique* bordée de peau de mouton dont on revêtait les esclaves fugitifs ; ἐπεύνακτοι (F 171), qui s'appliquait aux hilotes de Lacédémone unis aux veuves de la guerre de Messénie pour repeupler la ville.

Il n'hésitait pas à forger des néologismes pour donner plus de force à sa pensée. 'Αποπολῖται désignait les citoyens retranchés de la ville, les bannis ; ἀφέταιροι, les hommes sans amis ; 'Απαθηναῖοι, les Athéniens dégénérés (F 338). Pollux mentionne ἀποκήρυκτος, un criminel mis au ban de sa patrie (F 339), et il ajoute que ce mot n'est pas d'usage classique, mais que Théopompe n'a pas de règle dans le choix du style. Pour qualifier les guerriers débauchés qui vivaient autour de Philippe, l'historien emploie deux mots énergiques : ἀνδροφόνοι τὴν φύσιν, ἀνδρόπορνοι τὸν τρόπον (F 225 b-c). Le rhéteur cite comme exemple de néologisme le verbe ἀναγκοφαγῆσαι, *se forcer à avaler* (avec un complément abstrait), dont l'auteur du traité *Du Sublime* loue la vigueur (T 41).

Formé à l'école d'Isocrate, auteur lui-même de

3. Cic. *De Or.* III, 36.
4. Sur le sens du terme κιλικισμός, ci-dessus p. 219.

discours d'apparat, Théopompe usait spontanément du style oratoire dans ses ouvrages historiques, ainsi que l'atteste Quintilien[5]. Comme son maître il évitait l'hiatus[6]. La phrase périodique, avec ses parallélismes, ses homéotéleutes, ses *isocola*, ses paréchèses, ses interrogations, lui venait naturellement. Le portrait de Philippe, cité par Athénée (V 225 b), en est un bon exemple. On y trouve de nombreux balancements par μέν et δέ, οὐ μόνον... ἀλλὰ καί, οὔτε... οὔτε. Démétrius, l'auteur du traité *Sur le style*, relève dans ce passage la jonglerie avec les *homéotéleutes* et tout l'artifice qui détourne l'attention du lecteur[7]. Dans les citations d'Athénée, qui ont l'avantage d'être à peu près littérales, la phrase est ample, nombreuse, construite avec un raffinement qui met en valeur les points principaux et groupe tout autour les circonstances secondaires. Ainsi dans ce début d'un portrait de Philippe (F 224) : « *Philippe, quand il fut maître de beaucoup d'argent, ne le dépensa pas aussitôt, il le jeta et le dissipa, étant le plus mauvais intendant qui soit au monde, non seulement lui, mais encore son entourage* ».

Les portraits étaient nombreux dans les *Philippiques* : de Straton (F 114), Nicostratos (F 124), Charidèmos (F 143), Timolaos (F 210), Charès (F 213), Phaÿllos et Onomarchos (F 248), Iphicrate (F 289), Hermias (F 291). En général, ils comprennent l'énoncé d'une qualité, plus souvent d'un défaut, suivi d'un exemple qui en apporte la preuve.

Les descriptions étaient concrètes et pittoresques, toujours brillantes. Nous savons d'après Démétrius qu'il décrivait les joueuses de flûte du Pirée, les lupanars et les matelots qui jouaient de la flûte,

5. Quint. X, 1, 74 = T 21; cf. T 5 a.
6. Cic. *Or.* 151; Quint. IX, 4, 35.
7. Démétr. *De Eloc.* 27 = F 225 c. Cf. id., 247, 240 = F 290.

chantaient et dansaient, et que la vigueur de ce tableau tenait au sujet, non au style, qui était faible [8]. — En revanche, le traité *Du Sublime* nous a conservé la description du cortège du roi de Perse envahissant l'Égypte en 344. Ce morceau commence emphatiquement par des interrogations oratoires : « *Quelle ville ou quel peuple de l'Asie n'avait pas envoyé d'ambassadeurs au Grand-Roi ? Est-il un produit de la terre ou de l'art... qui ne lui fût porté en présent ?* ». Et l'écrivain poursuit en énumérant les objets précieux, les armes luxueuses, les approvisionnements incommensurables. Il descend dans le détail concret jusqu'à nommer les boisseaux d'épices, les outres, les sachets. Le critique lui reproche de mêler toute cette cuisine à la peinture des richesses et du luxe, tombant ainsi, dit-il, dans la dernière bassesse. Notre goût est moins délicat et fait plutôt un mérite à Théopompe d'une description si minutieuse [9].

Le sentiment de la nature n'est pas une qualité qu'on attend d'un historien. Pourtant sa description de la vallée de Tempé (F 80) porte le témoignage d'une vision fidèle et sentie du paysage. Les traits qui s'accumulent comme des touches de pinceau n'expriment pas seulement une réalité pittoresque, mais aussi le plaisir que l'écrivain éprouve dans la contemplation d'un lieu qui charme ses sens. Ce qui est sans aucun doute le plus remarquable dans ce morceau, c'est que Théopompe s'est dégagé de la convention oratoire pour donner libre cours à sa sensibilité. Déjà se fait jour un vif sentiment de la nature, qui s'épanouira dans la prose

8. DÉMÉTR. *De Eloc.* 240 = F 290.
9. *Du Subl.*, 43, 2-5 = F 263. — Il est à remarquer que la trivialité et même la grossièreté avaient envahi l'éloquence au IVᵉ siècle. Il suffit de parcourir quelques discours d'Eschine, de Dinarque et même de Démosthène pour constater qu'ils ne reculaient pas devant ces procédés, tout opposés à la majesté et à la distinction d'Isocrate.

et la poésie de la période alexandrine. Être un précurseur n'est pas un mince mérite.

Ces remarques conduisent à la conclusion que le style de Théopompe présentait une séduisante variété, comme on pouvait s'y attendre chez un écrivain dont le tempérament riche et passionné débordait à tout moment les conventions de la rhétorique. C'est ce qu'entend Pollux en disant que son style n'a rien de réglé (οὐδὲν σταθμητόν). C'est ce manque de mesure qui a causé en partie la perte de son œuvre, peu conforme aux canons de l'atticisme. Il doit néanmoins être considéré comme un grand écrivain, que Dion Chrysostome n'hésite pas à placer, pour le style, juste après Thucydide qu'il met au premier rang [10].

10. Dion Chrys. XVIII, 10 = T 45.

Conclusion

Comme orateur, mais surtout comme historien, Théopompe a suscité l'admiration et le blâme. Il n'est resté indifférent à aucun de ses lecteurs antiques, comme en téloignent les jugements de Denys d'Halicarnasse, de Cicéron, de Polybe, de Quintilien, réunis par Jacoby dans ses *Testimonia*. Le long développement que lui consacre Denys, à côté d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon et de Philistos, dans sa *Lettre à Pompée* (F 26, T 20), atteste son importance auprès des critiques. Son nom figure dans les listes canoniques d'historiens; Quintilien le range immédiatement après Thucydide et Hérodote [1].

Les *Helléniques* de Xénophon ont éclipsé les siennes. Pourtant elles souffrent de nombreux et graves défauts : omissions et incohérences dans le récit, négligences dans la chronologie, disproportion des différentes parties. La valeur littéraire a racheté l'insuffisance historique et sauvé l'ouvrage. On ne peut pas dire si Théopompe échappait à des critiques pareilles. Mais on peut lui faire crédit d'une narration plus détaillée (en 12 livres au lieu de 7 pour une période de 17 ans au lieu de 49) et surtout d'une vision plus large, qui ne se bornait pas à la seule histoire de la Grèce.

Cette faculté visionnaire s'est librement épanouie dans les *Philippiques* pour apprécier l'ampleur de la révolution — le mot n'est pas trop fort — qui

1. Cf. T 50, 21 (Quint. X, 1, 73-74), 45; H. Rabe, Die Listen griechischer Profanschriftsteller, *Rh. Mus.* 65, 1910, p. 342.

bouleversait la Grèce et l'Asie en son temps. Son coup d'œil n'a pas été inférieur à celui de Thucydide appréciant la guerre du Péloponnèse.

Il a compris de bonne heure en concevant son ouvrage la grandeur de Philippe et l'ébranlement que son génie et son activité allaient produire, non seulement dans la Grèce propre, mais aussi dans les États barbares voisins, la Thrace, l'Illyrie et l'Épire. Quand il parut sur la scène de l'histoire, la Grèce sortait à peine de la crise engendrée par le duel entre Sparte et Thèbes. Elle allait bientôt se replonger dans les luttes avec la guerre entre Athènes et ses alliés et la mêlée de la Guerre Sacrée. En face de ces désunions et de ces conflits Philippe avait la partie belle. Mais des circonstances favorables n'auraient pas suffi s'il n'avait pas eu le coup d'œil, l'énergie et l'habileté. Depuis l'affaire d'Olynthe jusqu'à la bataille de Chéronée il a su saisir le moment opportun, diviser ses adversaires, employer tour à tour la force et la ruse.

Polybe a reproché à Théopompe d'avoir construit l'histoire de la Grèce autour de Philippe au lieu d'envelopper Philippe dans l'histoire des Grecs [2]. Cette disposition aurait été absurde. Non seulement elle aurait faussé la vérité, mais encore elle aurait entraîné d'insurmontables difficultés de composition. L'historien aurait dû passer sans cesse d'une cité à l'autre comme pour assembler les morceaux épars d'un miroir brisé, et expliquer longuement, au risque de se répéter, la politique de chaque État à l'égard de Philippe et de ses voisins. La nécessité et la volonté de mettre Philippe au centre de l'histoire grecque a déterminé Théopompe à ranger le récit de la guerre entre Athènes et ses alliés dans les affaires de l'Asie, car Philippe n'y avait pas de part. La justesse de la conception de Théopompe n'a

2. Polyb., VIII, 11, 3-4.

pas de meilleure confirmation que les *Harangues* de Démosthène, dont Philippe est l'unique sujet et dont les *Philippiques* seraient le commentaire le plus complet et le plus pertinent.

L'ascension de Philippe avait pour cause et pour corollaire la décadence de la Grèce. Les fragments ne nous laissent voir qu'un aspect de cette décadence : l'immoralité des hommes politiques, adonnés au jeu, à la boisson, au luxe, aux femmes, comme Callistratos, Charès, Chabrias, Timolaos, Onomarchos, Phaÿllos. Mais cette explication est insuffisante, car Philippe avait les mêmes vices, et ils n'ont pas empêché sa progression. Le hasard des fragments nous prive des raisons plus profondes, celles qui tenaient à l'intelligence politique, à la clairvoyance, à l'habileté, à la largeur de vues des dirigeants. Ce sont ces qualités qu'il eût été intéressant de découvrir dans la lecture de Théopompe.

Dans une autre direction, l'intelligence de l'historien n'a pas été moins pénétrante. Il a vu le déclin de l'empire perse. Ce déclin s'était manifesté sous le règne d'Artaxerxès Mnémon, mort vers 360. Son règne était en dehors de la période racontée par Théopompe. Il a donc remonté au-delà, jusqu'aux premières causes de cette évolution, qui a tenu dans un seul fait : la révolte des sujets du Grand-Roi, marquée par les soulèvements successifs de l'Égypte, de Chypre et des satrapes d'Asie Mineure. Même l'avènement d'un souverain énergique, Artaxerxès Ochos, n'a pu que ralentir le recul. Les révoltes de Chypre, de la Phénicie et de l'Égypte ne furent réprimées qu'à grand-peine. On a vu que, du livre XII au livre XIX et du livre XXXV au livre XXXVIII, Théopompe a raconté les étapes de cette déchéance. Evagoras, puis Mausole et Hermias y ont tenu les premiers rôles et concouru, chacun pour sa part, à la décomposition de l'empire, qui, moins de dix

ans après la date où se terminaient les *Philippiques*, s'est effondré sous les coups d'Alexandre.

Deux postes d'observation ont favorisé la vision de Théopompe : Athènes et Chios, sa patrie. Athènes était un raccourci du monde grec : Théopompe y trouvait les mêmes divisions, les mêmes corruptions, les mêmes impuissances qui affaiblissaient les autres États au profit de Philippe. Thèbes, Lacédémone, la Macédoine, le royaume des Odryses, la Perse même y avaient leurs partisans et leurs adversaires ; il y régnait à la fois la pénurie financière et la répugnance à l'effort fiscal et militaire, qui offraient toutes facilités à Philippe et au Grand-Roi.

Chios était une fenêtre ouverte sur l'Asie. Elle en recevait les nouvelles et les marchandises. Elle s'était révoltée contre Athènes à l'instigation de Mausole qui l'avait ensuite soumise à son autorité. Elle était en relations avec les autres cités de l'Ionie et du Pont-Euxin, et même avec l'Égypte. Il est impossible de dire quels séjours Théopompe a fait dans sa patrie ; mais on peut présumer qu'ils ont été fructueux par le nombre et la qualité des informations recueillies.

Les Anciens l'ont dit ami de la vérité (φιλαλήθης) ; acrimonieux et malveillant (πικρὸς καὶ κακοηθής) [3]. Ces traits ne sont pas contradictoires. En recherchant la vérité avec passion, avec acharnement même, il a voulu aller au fond des choses, découvrir, comme dit Denys, les raisons cachées des événements et des acteurs, démasquer la simulation de la vertu et la dissimulation du vice. Les juges des Enfers, dit encore Denys, ne sont pas plus rigoureux. Cette malveillance et cette acrimonie provenaient d'un pessimisme foncier : en sondant ses personnages, en explorant les dessous des événements, il n'y a trouvé que le mal, les passions les plus

3. T. 28. Cf. T 25.

basses gouvernant les individus et les peuples, les appétits les plus féroces inspirant la politique. On a vu, en étudiant sa psychologie, quelle place y tenaient les mauvais penchants et les vices. Même la brillante personnalité de Philippe n'échappe pas à cette perversité : c'est un ivrogne et un débauché. Les nations ne sont pas exemptes de la corruption : il a flétri les genre de vie des Thessaliens, des Byzantins, des Colophoniens. L'historien a été, à un très haut haut degré, un moraliste, qui mesurait la nature humaine à la faculté de se maîtriser et qui l'en a trouvée, la plupart du temps, incapable.

Ce pessimisme a-t-il altéré son objectivité ? Il a plutôt aiguisé son intelligence des hommes et des événements. Si les uns et les autres s'en sont trouvés noircis, c'est que l'époque elle-même était noire, pleine de conflits implacables, comme la Guerre Sacrée, les luttes de Philippe contre les Illyriens et les Thraces ou celles du roi de Perse contre ses sujets révoltés. Le pessimisme de Théopompe est plus exubérant, plus prolixe que celui de Thucydide ; mais il lui ressemble.

Théopompe a eu des modèles ; il a beaucoup lu et étudié ses devanciers. Hérodote, dont il a résumé l'œuvre, a déployé devant lui une vaste fresque embrassant, autour des guerres médiques, l'histoire du monde grec et du monde barbare. C'est une préfiguration des *Philippiques.* Chez Hérodote encore, il a trouvé l'exemple des longues digressions, avec cette différence que chez Hérodote elles ont toujours un lien, même loitain, avec le sujet, tandis qu'elles sont parfois, chez Théopompe, gratuites, par exemple la Méropide, les Étrusques, les livres siciliens. Comme Hérodote, il a voyagé inlassablement à travers la Grèce et l'Ionie pour obtenir des informations.

Ses digressions ont souvent un caractère géographi-

que ou ethnographique. Sur ce point encore, il ne suit pas seulement la tradition d'Hérodote, mais aussi celle d'Hécatée et d'Hellanicos. La géographie du premier, les Κτίσεις et les Νόμιμα βαρβαρικά du second lui ont fourni la matière de nombreux développements érudits. Certains fragments abordent la mythographie, qui était une spécialité d'Hellanicos.

Il a continué dans ses *Helléniques* l'histoire de Thucydide. Mais sa dette envers ce dernier est plutôt dans la conception des *Philippiques* : un grand sujet contemporain, dont il a saisi l'importance dès le commencement, un événement qui a ébranlé le monde grec et provoqué, comme la guerre du Péloponnèse, des regroupements d'États et même des clivages dans chaque cité[4]. Chez Thucydide, Athènes, chez Théopompe, un homme, Philippe, sont au centre de la crise qui change totalement la face de la Grèce.

Mais notre historien avait une personnalité trop forte pour ne pas se rendre indépendant de ses prédécesseurs. Il les jugeait, du reste, avec une certaine condescendance. Il les a critiqués dans son prologue des *Philippiques,* sans les désigner ouvertement, dit Photius, mais en visant peut-être Hérodote, Thucydide, Hellanicos et Philistos[5].

On ne saurait nier qu'il a ouvert à l'historiographie des voies nouvelles. Il a créé l'histoire psychologique, celle qui s'attache à la peinture des hommes, non seulement pour expliquer leur rôle historique, mais aussi pour décrire leur personnalité entière avec ses passions et ses qualités. Après lui, et sur ses traces, les historiens hellénistiques ont mis en scène les puissants personnages de la période des Diadoques : un Antigone le Borgne, un Démétrius Poliorcète, un Pyrrhus, un Agathocle.

4. Cf. THUC. I, 1.
5. F 24, 25.

Ces personnages formaient le centre naturel de l'histoire, comme Philippe était le centre de son temps. La destinée des peuples et des cités s'ordonnait autour d'eux, de leurs ambitions et de leurs luttes. Par suite, le récit historique prenait naturellement la forme du drame, dont ils étaient les protagonistes, et cherchait à éveiller l'émotion du lecteur. On s'est demandé si la conception tragique de l'histoire, telle qu'elle apparaissait chez Callisthène, Duris et Phylarque, dérivait d'Isocrate ou d'Aristote [6]. On peut affirmer que c'est plutôt Théopompe qui en a, le premier, fourni le modèle.

Les historiens postérieurs ont largement exploité l'immense érudition de Théopompe. On repère sa trace dans les biographies de *Satyros* au IIIᵉ siècle. Ses portraits individuels, ses traits familiers sur les qualités et défauts de chaque personnage convenaient particulièrement au genre biographique. *Plutarque* à son tour en a tiré profit : il le cite dans ses *Vies* d'Alcibiade, d'Agésilas, de Dion, de Timoléon et de Démosthène. *Idoménée* de Lampsaque a écrit un livre sur les démagogues athéniens, dont les fragments conservés rappellent la manière et le ton de Théopompe, dont il n'était séparé que par une génération : il rapporte des anecdotes scandaleuses sur Thémistocle, Périclès, Hypéride [7]. L'influence de Théopompe est encore visible chez *Carystios* de Pergame qui, à la fin du IIᵉ siècle a laissé des Ἱστορικὰ Ὑπομνήματα : un fragment évoque l'ivrognerie de Philippe, dont le sujet revient souvent dans les *Philippiques* [8].

6. B. L. ULLMAN, History and Tragedy, *Transact. and Proceed. of the Amer. Philol. Assoc.*, 73, 1942, p. 25-53.
7. *FHG*. II, p. 491-493; *FGrH*. 338.
8. *FHG*. IV, p. 356.

Enfin, c'est un hommage que *Trogue Pompée*, à l'époque romaine, a rendu à Théopompe en donnant le titre de *Philippiques* à son grand ouvrage historique en 44 livres, dont Théopompe a été l'une des sources, de la fin du livre VI au livre X.

DEUXIÈME PARTIE

DURIS DE SAMOS

Entre Théopompe et Duris de Samos il y a les historiens d'Alexandre. J'ai étudié les principaux d'entre eux — Callisthène, Onésicrite, Ptolémée, Aristobule — dans un autre ouvrage[1]. On ne saisit entre eux et Théopompe aucune filiation sauf chez Callisthène. Cela s'explique par la différence des événements et des hommes.

Le sujet des *Philippiques* est l'affrontement de Philippe avec les États grecs et les royaumes barbares. C'est un drame à cent actes divers, dont les acteurs sont éparpillés dans toute la Grèce et les pays limitrophes; ils s'opposent à Philippe et ils s'opposent entre eux; chaque État est le théâtre d'un drame particulier, où Philippe entre en scène au moment qu'il a choisi. L'histoire d'Alexandre est d'une autre sorte. Au lieu d'une série d'événements on est en face d'un seul événement, conduit de bout en bout par un seul homme. Les jeux de la politique qui, au temps de Philippe, opposaient ses partisans et ses adversaires, n'y ont point de part. A la place des démagogues on trouve des capitaines obéissant à l'autorité d'un chef et préoccupés uniquement de conditions militaires. A la place des passions politiques on trouve des opérations de guerre. Ceux qui ont vécu et raconté cette conquête ont eu d'abord l'intention d'apporter un témoignage, même s'ils n'ont pas négligé le souci littéraire.

Après la mort d'Alexandre, les conditions qui régnaient en Grèce au temps de Philippe se retrouvent, *mutatis mutandis*, dans l'empire qu'il a créé. Aux

1. P. Pédech, *Historiens compagnons d'Alexandre*, Paris, 1984.

rivalités des cités succèdent les conflits des successeurs. Les démagogues et les stratèges des cités font place aux généraux d'Alexandre, maîtres de territoires immenses et de forces considérables. Ces nouveaux personnages sont dévorés d'ambitions et de passions, comme les personnages de Théopompe. L'historien moraliste peut faire une abondante moisson de portraits. Le drame qu'ils jouent, en Grèce et en Asie, comprend de nombreuses péripéties.

Duris a manifestement subi l'influence de Théopompe. Non seulement il l'a pris comme source dans la première partie de ses *Macedonica*, pour l'histoire de Philippe, mais encore il lui a emprunté la forme dramatique, en y ajoutant un élément nouveau, qu'il reproche à Théopompe d'avoir négligé : la *mimêsis*, peinture fidèle de la réalité procurant un plaisir esthétique, l'*hêdonê.*

Comme Théopompe a dépeint Philippe, Duris s'est attaché à l'image concrète et morale des fortes personnalités de son temps : Antigone, Eumène, Démétrius, Cassandre. Comme Théopompe, il a mis en scène un tyran sicilien : Agathocle.

Mais il n'en a pas moins affirmé son originalité. A la narration de Théopompe, dominée par la rhétorique dont il avait reçu l'empreinte auprès d'Isocrate, Duris a substitué un art savant de scènes et de tableaux, qui participent à la fois de la peinture et du théâtre, de façon à donner au lecteur l'impression d'une réalité vivante et colorée. Aussi prête-t-il le flanc à l'accusation de romancer l'histoire.

1. BIOGRAPHIE

En 366/5 le général athénien Timothée s'empara de Samos après dix mois de siège. L'année suivante Athènes y envoya deux milles clérouques, qui furent suivis d'un deuxième contingent en 361/0 et d'un troisième en 352/1. Cette renaissance des *clérouquies*, auxquelles Athènes avait jusque-là renoncé dans sa seconde Confédération, entraînait l'expulsion de nombreux Samiens, en particulier de la classe riche, qui durent prendre le chemin de l'exil [1]. Ils ne rentrèrent, eux ou leurs descendants, qu'en 322/1, quand Perdiccas, appliquant le décret d'Alexandre sur le retour des bannis, leur rendit leur patrie [2].

D'un décret samien proposé vers 300 par Lysagoras, frère de Duris, pour remercier de l'assistance qu'il avait prêtée aux exilés un certain Épinoidès d'Héraclée, on déduit, en supposant qu'il s'agit d'Héraclée Minoenne en Sicile, que la famille de l'historien avait trouvé refuge dans cette île. Ainsi s'expliquerait que Duris, seul historien non sicilien, se soit intéressé à l'histoire de la Sicile en écrivant une *Histoire d'Agathocle*, sur laquelle nous reviendrons plus loin [3].

Cette famille prétendait descendre d'Alcibiade,

1. ISOCR. *Antid.* 111; ESCHN. *C. Tim.* 53 et schol.; PHILOCHORE : *FGrH.* 328, F 154; HÉRACLIDE PONT. : FHG. II, p. 216; STRAB. XIV, 1, 18. Références épigraphiques chez KEBRIC, p. 3, n. 16.

2. DIOD. XVIII, 8, 7; 18, 2. *Sylloge* [3], 312.

3. R. B. KEBRIC, Duris of Samos : Early Ties with Sicily, *Am. Journ. of Archaeol.* 79, 1975, p. 89. Chr.HABICHT, Samische Volksbeschlüsse der hellenist. Zeit, *Ath. Mitt.* 72, 1957, p. 190-192, N° 23.

comme Duris l'a lui-même affirmé [4]. Alcibiade vint à Samos dans l'été 411 et y prit la tête de la révolte contre le régime oligarchique des Quatre-Cents établis à Athènes. Il est vraisemblable que cet incorrigible séducteur a pu avoir quelque liaison avec une Samienne, comme il en avait eu en 415/4 avec Timaia, la femme du roi de Sparte Agis [5]. Le fruit de cette union aurait été l'aïeul de Duris [6].

Son père Scaios (ou Caios ?) avait remporté durant la période de l'exil, le prix du pugilat aux jeux Olympiques dans la catégorie « jeunes ». Une stèle que Pausanias a vue commémorait cette victoire [7]. Il eut trois fils : notre historien, Lysagoras, qui paraît avoir joué un rôle politique, comme en témoigne le décret mentionné plus haut, et Lyncée (Λυγκεύς), écrivain, en particulier auteur comique.

Ce dernier est assez bien connu grâce à quelques citations d'Athénée. Il fut, comme son frère l'historien, élève de Théophraste. Il écrivit des ouvrages gastronomiques : un *Art de choisir les provisions* (Τέχνη ὀψωνητική), des *Épîtres dînatoires* ('Επιστολαὶ δειπνητικαί), dans lesquelles il décrivait des banquets fameux, comme celui que la courtisane Lamia offrit à Démétrius Poliorcète, celui qu'Antigone célébra à Athènes à l'occasion des Aphrodisies, et un autre de Ptolémée. Il composa aussi des 'Απομνήματα, qui étaient un recueil d'anecdotes et de bons mots, et un livre sur Ménandre.

4. T 3 = PLUT. *Alc.* 32, 2.

5. THUC. VIII, 86, 1 ; PLUT. *Alc.* 26 ; 23, 7 ; *Ages.* 3, 1-2 ; *De tranq. an.*, 7, 467 F.

6. E. MANNI, *Kôkalos*, 6, 1960, p. 168, admettant pour chaque génération une durée moyenne de 30 ans, place vers 380 la naissance du père de Duris et vers 350 celle de Duris lui-même. Avec une durée moyenne de 35 ans on obtient respectivement 375 et 345.

7. PAUS. VI, 13, 5 = T 4. Ce passage est étudié par J. BARRON, The Tyranny of Duris of Samos, *Class. Rev.* 12 (76), 1962, p. 189-192, et confronté avec l'inscription de Samos citée plus haut note 3.

Enfin il écrivit des comédies qui, dit-on, remportèrent le prix. On cite le titre de l'une d'elles, *Le Centaure*, dont il reste un fragment, où la cuisine athénienne est mise fort au-dessous de celle de Rhodes [8]. Lyncée était sans doute un joyeux vivant, amoureux des plaisirs de la table, mais aussi observateur curieux des mœurs contemporaines comme ses confrères de la Comédie Nouvelle.

Si l'on situe en Sicile le séjour d'exil de cette famille, Duris y est né. La date de sa naissance est incertaine. C. Müller la place en 340, M. J. Fontana entre 351/0 et 341/0 (limites proposées aussi par E. Manni), Kebric vers 330 [9]. La date où il fut l'élève de Théophraste à Athènes pourrait fournir quelque probabilité. Mais on est encore ici dans l'incertitude. Kebric estime que Duris n'a pas pu venir à Athènes avant 307 parce que le gouvernement de Cassandre n'aurait pas vu d'un bon œil la présence du fils du tyran de Samos soutenu par les Antigonides. La voie a été préparée à Duris et à son frère Lyncée par le débarquement « libérateur » de Démétrius Poliorcète en 307. Toutefois la guerre qui opposa Athènes à Cassandre jusqu'en 304 a pu retarder leur venue. Démétrius, retenu en Orient par une autre guerre, revint à Athènes en 304 et en partit en 302/1 pour assister son père Antigone dans la prochaine bataille d'Ipsos. C'est donc entre 304 et 302 que Duris et Lyncée seraient arrivés à Athènes pour suivre l'enseignement de Théophraste [10].

8. Ath. IV, 128 A; VI, 248 D; 288 C; VIII, 337 D; X, 434 D; XIII, 583 E. Autres références chez F. Susemihl, *Gesch. der griech. Litt. in der Alexandrinerzeit*, I, p. 487-489. Fragments du *Centaure* : *Poetarum Comicorum graecorum fragmenta*, ed. F. H. Bothe, p. 654.
9. C. Müller, *FHG*. II, p. 446; M. J. Fontana, *Le lotte per la successione di Alessandro Magno*, p. 155, n. 22; E. Manni, *art. cité* note 6, p. 168; Kebric, p. 4.
10. Kebric, A Note on Duris in Athens, *Class. Phil.*, 69, 1974, p. 286-287.

Il est discutable de lier cette arrivée à la rivalité entre Cassandre et Antigone. En effet leur hostilité n'a pas été constante : il fut un temps, en 319, où ils étaient amis. En 315, ils se brouillèrent; mais en 311 ils conclurent la paix. D'autre part, Théophraste était l'ami de Démétrius de Phalère, dont le gouvernement (317-307) était assez libéral pour admettre à Athènes de nombreux étrangers désireux de suivre l'enseignement du Lycée. La tradition attribue à Théophraste deux mille élèves; il fut scholarque à la mort d'Aristote en 322/1. En 307, après la chute de Démétrius, il dut s'exiler quelque temps [11]. Il est donc impossible de dire à quel moment Duris fréquenta son école [12].

Le Lycée n'était pas seulement un cercle de réflexion philosophique; c'était un centre d'études littéraires et scientifiques. Il suffit de parcourir la liste des œuvres de Théophraste et des autres Péripatéticiens pour se convaincre qu'ils ont abordé l'encyclopédie des connaissances de leur temps : outre la philosophie, les mathématiques, la géométrie, l'astronomie, l'histoire naturelle, les arts plastiques, la musique, la littérature, les sciences politiques [13]. Duris a donc pu recevoir un enseignement solide et varié et acquérir une culture étendue, dont la liste de ses œuvres, que nous examinerons plus loin, apporte l'illustration : il s'est principalement intéressé à la littérature et à l'art. On observera que cette formation est profondément différente de celle que Théopompe a reçue et qui était essentiellement oratoire. Elle explique les caractères de son œuvre

11. Diod. XVIII, 54, 3; 68, 1; XIX, 61, 1-5; Diog. L., V, 38; Ath. XIII, 509 F; 610 F; Pollux, IX, 42.

12. On a supposé avec vraisemblance (Kebric, p. 20, 27) que Duris et son frère Lyncée ont été en contact avec Épicure, dont le père était clérouque athénien à Samos et qui séjourna plusieurs fois à Athènes avant de s'y établir définitivement (Diog. L., X, 1-2). Les écrits de Lyncée ont un caractère hédoniste fortement accusé.

13. F. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles*, X, p. 175-180.

historique : la recherche d'un style narratif s'appliquant à peindre vivement les événements sous leur aspect à la fois dramatique et esthétique [14], car il a écrit sur la tragédie et sur la peinture.

On ignore à quelle date il devint tyran de Samos. Comme l'a supposé Kebric, le retour des exilés en 322 eut des conséquences politiques et sociales importantes. Après la guerre lamiaque, Antipatros installa à Athènes un régime censitaire; il est probable qu'il en fut de même à Samos, où un gouvernement ploutocratique dut prendre le pouvoir. En recouvrant leur patrie les exilés voulurent aussi recouvrer leurs biens confisqués au profit des clérouques athéniens. Leurs revendications donnèrent lieu inévitablement à des contestations et à des violences. Il fallait un arbitre pour les apaiser : on fit alors appel probablement à Scaios, le père de Duris, à qui son succès aux jeux Olympiques avait valu une grande réputation. Ce n'était pas la première fois qu'un athlète avait à jouer un rôle politique. Les Crotoniates avaient porté le lutteur Milon au commandement dans la guerre contre Sybaris; Polybe a vanté les qualités d'homme d'État de l'athlète messénien Gorgos [15]. On peut admettre que Scaios dénoua la crise et prit le titre de tyran, qui n'avait pas mauvais renom à Samos,où Polycrate avait laissé un bon souvenir.

Scaios fit une politique favorable à Antigone. Pouvait-il faire autrement quand ce dernier dominait toute l'Asie? Samos offrait des bases à la marine de Démétrius. On institua des fêtes en l'honneur d'Antigone et de son fils; une tribu prit le nom de Démétrias et des Samiens servirent dans l'armée d'Antigone [16]. L'épigraphie a conservé des inscriptions honorifiques au nom

14. Voir ci-après p. 372-382.
15. POLYB., VII, 10, 2-4.
16. DIOD. XIX, 62, 7; XX, 50, 4.

des Antigonides. La tyrannie de Scaios semble avoir été assez débonnaire et compatible avec l'existence d'organes représentatifs tels que *boulê*, *prytaneis*, *dèmos*, qui figurent dans les inscriptions ou sur les monnaies.

Duris lui succéda, probablement après la bataille d'Ipsos (301), qui ruina la royauté d'Antigone[17]. Il exerça la tyrannie sous Démétrius Poliorcète, puis sous l'autorité de Lysimaque ; il ne la conserva probablement pas après la défaite de ce dernier à Couroupédion (281). L'île passa alors aux mains de Ptolémée, qui en fit une de ses bases navales.

Le peu que l'on sait ou qu'on peut supposer de la vie de Duris montre un homme cultivé, conduit à l'érudition, comme les fragments le confirment, par la fréquentation de l'école péripatéticienne. Mais il n'a pas été seulement un auteur livresque. Il a eu une expérience d'homme politique et il a pu connaître les personnages importants de son temps : Antigone, Démétrius, Lysimaque, et peut-être les démagogues athéniens, Stratoclès, Démocharès et Lacharès. Il a donc pu être, pour écrire son œuvre historique, à la source des événements.

17. C'est la date admise par C. Wachsmuth, *Einleitung in das Studium der alten Gesch.*, p. 543, suivi par Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 479. L'article de J. Barron, The Tyranny of Duris of Samos, *Class. Rev.* 12 (76), 1962, p. 189-192, n'apporte aucune information nouvelle sur le gouvernement de Duris à Samos.

2. Œuvres mineures

Auteur polygraphe, outre ses ouvrages historiques, l'*Histoire d'Agathocle* et les *Macedonica*, Duris a écrit des traités sur la littérature et sur l'art. Les fragments rappellent :

1) Dans le domaine littéraire : Προβλήματα ὁμηρικά, Περὶ τραγῳδίας, Περὶ Εὐριπίδου καὶ Σοφοκλέους.

2) Dans le domaine artistique : Περὶ τορευτικῆς (titre conjectural), Περὶ ζωγραφίας.

3) Deux autres titres, Περὶ νόμων et Περὶ ἀγώνων, paraissent se rapporter à la musique.

Plusieurs membres de l'école d'Aristote se sont attachés aux études homériques. Les scholies et les lexicographes mentionnent un Mégacleidès, qui a vécu à la fin du IVe siècle et dont l'ouvrage Περὶ Ὁμήρου a été utilisé par Porphyre et Didyme. Chamailéon et Dicéarque ont écrit des commentaires sur Homère. Diogène Laërce attribue à Démétrius de Phalère deux livres sur l'*Iliade* et quatre livres sur l'*Odyssée* ; à Héraclide du Pont deux livres de *Solutions homériques* (Λύσεις Ὁμηρικαί). Ce n'est pas un hasard si un ouvrage portant le même titre ou un titre voisin Ἀπομνήματα Ὁμηρικά, a été mis sous le nom d'Aristote ; il en reste une cinquantaine de fragments dans les scholies et chez Eustathe [1]. Ces travaux contenaient des commentaires

1. Mégacleidès : *FHG*. IV, p. 443. Chamailéon : fr. 14-22 Wehrli (IX) ; Dicéarque : fr. 90-93 Wehrli (I). Démétrius de Phalère : Diog. L., V, 81 ; fr. 190-193 Wehrli (IV). Héraclide : Diog. L., V, 86 : fr. 167-178 Wehrli (VII). Anonyme Λύσεις Ὁμηρικαί, in Fragm. Arist., éd. Heitz, p. 129-151.

de toute nature : philologiques, mythographiques et historiques, littéraires et moraux.

Duris a suivi ce courant en composant des *Problèmes homériques*. Ils comprenaient au moins deux livres : un fragment (F 30) se réfère au livre I. Il reste six fragments. L'un d'eux (F 90) concerne l'établissement d'un passage de l'*Iliade* (XXI, 262) : Duris écrivait φθανέει, au lieu de φθάνει, leçon reprise par le grammairien alexandrin Lysanias. Deux autres (F 30, 91) commentent un épisode de la guerre des dieux au chant XXI : Héra injurie Artémis (v 481 s.) ; Hermès renonce à se mesurer avec Lêto (v. 498 s.). Dans le même chant Duris blâme la comparaison que fait le poète entre le débordement du Xanthe et l'écoulement de l'eau dans l'irrigation d'un jardin (v. 257-262) : elle lui paraît faible, mal adaptée au bruit menaçant du fleuve (F 89). Enfin deux fragments (F 88, 92) se rapportent à la légende d'Iphigénie et à celle d'Hélène. Le premier fait naître Néoptolème des amours d'Achille et d'Iphigénie. Cette version a peut-être été forgée à partir de la scène d'*Iphigénie à Aulis*, où Achille propose à Iphigénie de l'épouser et de l'emmener chez lui [2]. La tradition la plus courante donnait pour mère à Néoptolème Déidamia, fille de Lycomédès, roi de Scyros, chez qui Achille avait été élevé déguisé en fille. Le second fragment est surprenant si on le compare au précédent. Duris rapporte, d'après Hellanicos, qu'Hélène fut enlevée par Thésée à l'âge de sept ans et rendue après avoir mis au monde Iphigénie. Cet enlèvement faisait partie de la légende populaire ; il est mentionné chez de nombreux auteurs, en particulier chez Apollodore et chez Plutarque [3]. Moins courante était la version

2. Eur. *I.A.*, v. 1403 s.

3. Apoll. *Bibl.* III, 10, 7, 4 ; Plut. *Thes.* 31. Cf. Schol. Hom. *Il.* III, 144.

de la naissance clandestine d'Iphigénie : elle racontait qu'Hélène l'avait mise au monde à Aphidna, en Attique, puis confiée à sa sœur Clytemnestre, qui l'avait élevée et fait passer pour une fille légitime d'Agamemnon. C'est le récit que faisait Stésichore, repris, à l'époque de Duris, par le poète étolien Alexandre de Pleuron et par Euphorion de Chalcis [4].

Les *Problèmes homériques* ne formaient pas une œuvre suivie ; elle se composait d'une série de remarques sur différents passages de l'*Iliade* ; aucun fragment ne se rapporte à l'*Odyssée*.

Du traité *Sur la tragédie* il ne reste qu'un bref fragment. Duris affirmait que la *magadis* (sorte de harpe) tenait son nom de Magdis, un Thrace (F 28). La tradition la plus courante disait qu'elle était d'origine lydienne. On notera le goût, déjà sensible dans les *Problèmes homériques*, de Duris pour les traditions rares et paradoxales. Le traité sur la tragédie a été utilisé au IIe siècle de notre ère par Aristoclès de Messène [5].

Duris a laissé encore un écrit sur *Sophocle et Euripide*. Le péripatéticien Héraclide du Pont avait écrit trois livres sur le même sujet. Duris, dans l'unique fragment qui reste (F 29) [6], rapporte qu'Alcibiade avait

4. PAUS. II, 22, 6-7. MÜLLER (*FGH*. II, p. 470, fr. 3) cite 3 scholies de Tzétzès (*Ad Lycophr.*, 103, 143, 183), que Jacoby n'a pas retenues et qui pourtant dérivent de Duris. Elles se rapportent à l'union de Thésée et d'Hélène, à la naissance d'Iphigénie et à son adoption par Clytemnestre. Elles forment un exposé plus complet de la légende.

5. ATH. XIV, 634 B s. ; *Lex. Seg*, 451, 32. POLLUX, mentionne l'invention de la *magadis* par les Thraces. Sur cet instrument cf. ARISTOXÈNE, fr. 97-101 Wehrli (II).

6. On peut sans doute rattacher à l'écrit sur Sophocle et Euripide le fragment 94 relatif à Maceria, l'héroïne qui, dans la légende athénienne des Héraclides, s'offrit volontairement à l'immolation pour assurer, suivant l'oracle, la victoire d'Athènes sur Eurysthée :

appris à jouer de la flûte, non auprès de n'importe quel maître, mais auprès de Pronomos, le plus réputé. Ici encore il s'écarte de la tradition, d'après laquelle Alcibiade avait refusé de jouer de la flûte parce que c'est un art indigne d'un homme libre et qui déforme les traits du visage [7].

Ces maigres fragments montrent que Duris s'intéressait à la musique et particulièrement à son rôle dans la représentation des pièces tragiques, où, précisément à l'époque hellénistique, les intermèdes de musique instrumentale tendaient à réduire la place de la lyrique chorale. Aussi peut-on penser que deux autres titres de Duris — Περὶ νόμων et Περὶ ἀγώνων — se rapportaient au même sujet.

Περὶ νόμων n'était pas probablement un recueil de lois, comme l'ont pensé Müller et Kebric, mais plutôt un écrit sur la musique, comme le croit Jacoby [8]. Νόμοι peut désigner en effet les modes musicaux. Théophraste avait écrit trois livres sur la musique ; il en reste un long fragment [9]. Mais le grand musicologue du Lycée fut Aristoxène, qui laissa de nombreux traités sur la musique [10]. Le seul fragment de Duris qui se rapporte expressément à cet ouvrage (F 27) paraît assez étranger au sujet : c'est l'histoire de Bacchus, qui, pour vaincre les Indiens, leur fit boire du vin et les enivra. De cet épisode viendrait, suivant Duris, le verbe poétique

elle tient (anonymement) ce rôle dans les *Héraclides* d'Euripide (v. 474-607). Duris racontait qu'elle avait éteint le bûcher de son père Héraclès.

7. Plut. *Alc.* 2, 5-6.

8. Müller, *FHG.* II, p. 486 ; Kebric, p. 10 ; Jacoby, *Kommentar*, p. 122.

9. Diog. L., V, 47 ; fr. 89 Wimmer.

10. On connaît 11 titres de traités musicaux composés par Aristoxène. On a conservé des parties importantes de ses *Principes harmoniques* et d'autres de sa *Rythmique*, ainsi que de nombreux fragments (F. Wehrli, *Die Schule des Aristoteles*, vol. II). Plutarque a largement utilisé son Περὶ μουσικῆς dans son traité *Sur la musique.*

θωρήσσεσθαι, proprement « se cuirasser » pour dire « s'enivrer »[11]. Mais Polyen dit que ce ne fut qu'une des ruses de Bacchus dans son expédition : il employa aussi des instruments de musique, les cymbales et les tambourins, pour inciter les Indiens à danser plutôt qu'à se battre[12].

Deux autres fragments sans référence proviennent certainement du traité *Sur les Modes*[13]. L'un nomme la *cithare* (F 80), dont le nom viendrait du Cithéron parce que c'est là qu'Amphion commença à jouer de la musique, et l'autre (F 81) l'*asias* (cithare asiatique), ainsi appelée parce que les Lesbiens, voisins de l'Asie, l'utilisaient.

Ce traité contenait sans doute une histoire de la musique exposant l'origine des divers modes et des instruments correspondants.

L'intérêt de Duris pour la musique nous fait supposer que son écrit Περὶ ἀγώνων était consacré, au moins en partie, aux concours musicaux, qui comprenaient non seulement de la musique, mais encore de la poésie, de la danse, de l'éloquence et des épreuves opposant des ensembles choraux et instrumentaux. Il semble que les jeux de Delphes ont été, à l'origine, seulement musicaux. Le péripatéticien Dicéarque avait écrit un Περὶ μουσικῶν ἀγώνων[14], histoire de la poésie et de la musique considérées dans les fêtes publiques et privées et soulevant des questions relatives aux chœurs et aux didascalies. L'auteur y examinait les divers genres de

11. Curieusement, par une figure analogue, notre langue populaire dit « se blinder » pour « s'enivrer ».
12. Polyen, I, 1, 1.
13. Un troisième fragment (F 79) concernant l'origine de l'appellation Ἰήιος appliquée à Apollon ne provient pas sans doute du traité Περὶ νόμων.
14. Dicéarque : fr. 73-89 Wehrli.

concours : dionysiaques, rhapsodiques, accompagnant les festins, etc. L'histoire d'Alexandre mentionne souvent des concours « musicaux » organisés à l'occasion de sacrifices célébrant la victoire [15].

Les trois fragments de Duris attribués au Περὶ ἀγώνων (F 33, 34, 82) ne nous apprennent rien sur cet ouvrage. Le fragment 33 nomme la couronne d'ache comme symbole de deuil; une couronne d'ache était décernée aux jeux Ithsmiques et aux jeux Néméens. Ce fragment voisinait vraisemblablement avec le fragment 34, où Duris déclare que les autels étaient appelés tombeaux. Tous les deux se rapportent à l'origine des jeux : le culte des morts comprenait des sacrifices et des jeux. Les funérailles de Patrocle, au chant XXIII de l'*Iliade*, en offrent un exemple; Héphestion, l'ami d'Alexandre, fut honoré de la même manière [16].

C'est probablement dans un préambule que Duris évoquait la personnification de l''Αγών (F 82). Il était représenté à Olympie, où Pausanias l'a vu [17].

Diogène Laërce attribue à Duris un ouvrage Περὶ ζωγραφίας [18]. Cette information est d'autant plus intéressante qu'elle confirme la curiosité multiple de notre écrivain; cet intérêt est d'autant plus remarquable qu'il n'était pas un homme du métier. Théophraste, au dire de Pline, avait écrit sur la peinture. Mais les auteurs qui ont traité de cet art à notre connaissance étaient des peintres. Pline nomme Euphranor de Corinthe, Mélanthios, qui vivaient au IVe siècle, Apelle, contemporain d'Alexandre, et le sculpteur Xénocratès [19]. Leurs ouvra-

15. ARR, *An.* II, 5, 8; III, 1, 4; 5, 2; 6, 1; *Ind.* 36, 3; PLUT. *Alex.* 29, 1.
16. ARR. *An.* VII, 14, 7; 10.
17. PAUS. V, 20, 3; 26, 3.
18. DIOG. L., I, 38 = F 31.
19. PLINE, *Ind.* XXXV. DIOGÈNE LAËRCE, IV, 18, cite le titre de l'ouvrage de Mélanthios : Περὶ ζωγραφικῆς.

ges étaient vraisemblablement des traités techniques étudiant le dessin, la couleur, la composition et l'expressivité. Il était réservé à l'école d'Aristote d'aborder l'histoire des arts plastiques et des artistes, d'établir une classification des écoles et d'entreprendre un répertoire descriptif et périégétique des œuvres[20].

La peinture grecque atteignit un sommet au temps de Duris. Les peintres perfectionnent leur art : ils découvrent la perspective, affinent à plaisir le jeu des couleurs, des ombres, des trompe-l'œil ; ils recherchent l'exactitude et rendent avec minutie les détails anatomiques, ou zoologiques et botaniques. L'école de Sicyone domine la période ; elle avait été ouverte entre 400 et 350 par Pamphilos, qui fut le maître d'Apelle ; elle s'illustra ensuite par Mélanthios, un maître dans la composition, et Pausias, plus spécialisé dans les petits sujets, fleurs et garçons. Il y avait aussi une école thébaine-attique avec Philoxène, qui peignit la bataille d'Alexandre contre Darius, dont la mosaïque de Pompéi passe pour s'être inspirée, et Aristide de Thèbes, qui sut rendre les sentiments et les troubles de ses personnages. L'Asie aussi eut ses peintres : Ctésilochos, Cydias de Cythnos[21].

Mais le plus grand et le plus célèbre de tous fut Apelle de Cos, établi à Éphèse, peintre ordinaire d'Alexandre, et qui peignit aussi Antigone en le représentant de profil pour cacher son œil borgne[22]. Protogène fit aussi le portrait d'Antigone ; il résidait à Rhodes quand Démétrius en fit le siège ; le roi ordonna de le protéger des fureurs de la guerre et il alla souvent

20. Susemihl, *Gesch, der griech. Litter. in der Alexandrinerzeit*, I, p. 514.

21. Pline, XXXV, 53-148. J. Overbeck, *Die antiken Schriftquellen zur Gesch. der bildenden Künste bei den Griechen*, Leipzig, 1868, p. 310-380.

22. Pline, XXXV, 90 ; Quint. II, 13, 12.

le visiter[23]. Philoxène peignit pour Cassandre la bataille d'Alexandre mentionnée plus haut. Même ces rudes guerriers que furent les Diadoques ne restèrent pas insensibles à l'éclat de la prestigieuse peinture contemporaine.

Mélanthios intitulait son livre Περὶ ζωγραφικῆς; celui de Duris s'appelait Περὶ ζωγραφίας. Ces titres font saisir la différence entre les deux ouvrages. Celui de Mélanthios était un traité technique écrit par un homme du métier. On peut supposer que celui de Duris était une histoire sommaire de la peinture et une revue des peintres contemporains. Il est même probable qu'il connaissait personnellement plusieurs de ces artistes.

Duris a écrit un livre sur la statuaire. Il a servi de source à Pline au livre XXXIV, qui le mentionne sous le titre *De toreutice*. On a supposé avec vraisemblance que le titre véritable était Περὶ τορευτῶν[24]. En effet, l'auteur n'a pas voulu écrire un traité technique, mais, tout comme dans son livre sur la peinture, un ouvrage sur les sculpteurs et les fondeurs. Pline en a tiré une anecdote sur Lysippe, le sculpteur officiel d'Alexandre, dont le nom et l'œuvre dominent tout le IVe siècle.

Duris affirmait que Lysippe ne fut l'élève de personne; il fut d'abord simple fondeur en bronze. Une réflexion du peintre Eupompos orienta son talent : celui-ci dit qu'il fallait imiter la nature et non pas un autre artiste[25]. Pline rapporte, de même, que le

23. PLINE, VII, 126; XXXV, 104-105. PLUT. *Demetr.* 22, 4-5. GELL. XV, 31.

24. L. URLICHS, *Chrestomathia Pliniana*, Berlin, 1857, p. 22.

25. PLINE, XXXIV, 61. Ce récit n'a pas sans doute de fondement historique. Mais il explique le naturalisme de la statuaire de Lysippe, que Pline (XXXIV, 65) définit comme la recherche d'une minutie expressive jusque dans les moindres détails : il rendait la finesse des chevelures et faisait les têtes plus petites et les corps plus sveltes que les Anciens.

sculpteur Silanion n'avait pas eu de maître. La similitude des deux récits, aussi peu historiques l'un que l'autre, fait penser que le second remonte aussi à Duris. On lui attribue encore une autre anecdote sur Lysippe : on put dénombrer son œuvre en ouvrant son coffre après sa mort, car il avait l'habitude de mettre de côté un denier d'or sur le prix de vente de chaque statue [26].

L'anecdote tenait une grande place dans le livre sur la statuaire, comme aussi, selon toute probabilité, dans l'ouvrage sur la peinture. On a pu supposer, avec vraisemblance, que les anecdotes sur les artistes, dans les livres XXXIV et XXXV de Pline, que l'on attribue généralement à Antigone de Caryste, remontent finalement à Duris [27].

L'intérêt de notre écrivain pour les arts plastiques explique certains caractères de son œuvre historique. On y trouve, comme on le verra, des tableaux savamment arrangés, dont la composition produit un effet pictural ou sculptural.

26. PLINE, XXXIV, 51 ; 37. Le fragment 78, qui raconte que Socrate avait été esclave et tailleur de pierre, appartenait vraisemblablement au livre sur la statuaire.

27. L. URLICHS, *Chrestomathia Pliniana*, p, 27 s.

3. Les « Chroniques samiennes »

Au temps de Duris, à partir de la seconde moitié du IVe siècle, les chroniques locales se sont multipliées. On en mentionne de thébaines, d'argiennes, d'eubéennes, de naxiennes, de milésiennes, de crétoises et ainsi de suite. Les plus connues sont les *Atthides*, dont le nom n'apparaît qu'à l'époque alexandrine, mais dont, au ve siècle, Hellanicos a donné le premier exemple [1] en établissant la liste des rois et des archontes d'Athènes et en essayant de concilier les traditions mythologiques avec les données historiques, ordonnées ensemble dans un cadre généalogique et chronologique. Après lui sont venus Cleidème (vers 350) ; Androtion, élève d'Isocrate ; Phanodème, de la même époque ; Mélanthios ; Dèmon (vers 300), et le plus illustre et le plus savant de tous, Philochore, devin et haruspice, qui fut mis à mort sur l'ordre d'Antigone Gonatas vers 250 [2]. Ces atthidographes n'ont pas seulement abordé l'histoire locale à la lumière de traditions écrites (poèmes ou épopées) ou orales, mais encore ils ont prêté intérêt aux légendes mythologiques et aux usages religieux. Et même ils ne s'abstenaient pas d'exprimer des idées politiques ; Androtion, par exemple, représentait Thésée comme le fondateur de la démocratie modérée.

Samos a eu aussi ses chroniqueurs. Le plus ancien semble avoir été *Euagon*, mentionné dans une inscription de Priène à côté de Duris [3] ; il aurait vécu dans le

1. *FGrH.* 323 a.
2. *FGrH.* 323-328.
3. *FGrH.* 535 F 3.

dernier tiers du ve siècle. Il est plus difficile d'assigner une date, même approximative, à *Aéthlios*, auteur de Σαμίων ὧροι en cinq livres au moins [4]; à *Olympichos* et à *Ouliadès*, nommés dans l'inscription de Priène; à *Alexis*, certainement postérieur. *Ménodote*, auteur d'un ouvrage sur les hommes célèbres de Samos, appartient, selon toute vraisemblance, à la fin du IIIe siècle [5]. De tous ces auteurs nous n'avons que de bien pauvres fragments, auxquels on peut ajouter des traditions samiennes recueillies par Aristote, Plutarque, Pausanias et par des écrivains tout aussi fragmentaires que les Samiens, comme Néanthe et Erxias [6].

De l'ouvrage de Duris Σαμίων ὧροι il reste une vingtaine de fragments [7]. Certains contiennent une référence au livre II. Ces fragments se rapportent à des événements du ve siècle. On peut donc penser que le livre I contenait la chronique des origines et de l'histoire samienne jusqu'à la fin du VIe siècle. Le livre II embrassait la période des guerres médiques et de la domination athénienne sur l'île, jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse. S'il y avait un livre III, ce que nous ignorons, il exposait l'histoire de Samos jusqu'à Alexandre.

Parmi les sources que Duris a utilisées il faut nommer d'abord *Asios* de Samos, auteur d'un poème généalogique dans la manière d'Hésiode. Il en reste quelques citations chez Pausanias [8]. Duris (F 60) lui a

4. *FGrH*. 536. Athénée, qui cite l'ouvrage d'Aéthlios, se demande s'il est authentique. Un ouvrage en cinq livres au ve siècle peut surprendre. Mais la division a pu être faite par les bibliographes alexandrins.

5. Sur tous ces auteurs *FGrH*. 535-541, et le commentaire très détaillé de Jacoby, III b, p. 455-467.

6. *FGrH*. 84; 449.

7. F 22-26; 60-71; 74-77, et peut-être F 45 et 96.

8. Paus. II, 6, 4; 29, 4; III, 13, 8; IV, 2, 1; V, 17, 8; VII, 4, 1; IX, 23, 6.

emprunté quelques vers décrivant la procession de la fête d'Héra.

A côté d'Asios il faut retenir le poète *Panyassis*, qui a vécu dans la première moitié du ve siècle. Duris (F 64) faisait de lui un Samien, alors qu'il était originaire d'Halicarnasse, dont le tyran Lygdamis le fit mettre à mort. Outre une épopée sur Héraclès, il avait composé des *Ionica*, un poème de 7000 vers sur Codros, Nélée et la colonisation ionienne, qui développait vraisemblablement la légende suivant laquelle Nélée, Athénien fils de Codros, avait quitté sa patrie avec des Ioniens vivant à Athènes pour coloniser la dodécapole ionienne, à laquelle Samos appartenait [9].

Duris a consulté aussi *Hérodote*, qui parle souvent de Samos. Il décrit trois ouvrages d'art qui s'y trouvent, « les plus grands qu'il y ait en Grèce » : un tunnel de 7 stades servant d'aqueduc; un môle, et le temple d'Héra. Il a longuement raconté l'histoire de Samos au VIe siècle : la tyrannie de Polycrate et de ses successeurs, Maiandrios et Syloson, jusqu'à ce que Darius s'empare de l'île. Mais il est possible que Duris ait contaminé son récit avec des chroniques locales [10]. Dans le fragment 24, où est raconté l'épisode des femmes athéniennes qui tuèrent à coups d'épingles le guerrier seul rescapé de l'expédition contre Égine, Duris n'a suivi aucune des deux versions rapportées par Hérodote sur la cause du conflit entre Égine et Athènes. D'après la version athénienne, un seul vaisseau fut envoyé à Égine pour récupérer les statues qu'Athènes prétendait lui appartenir. D'après la version éginète, ce fut une escadre, devant laquelle les Éginètes se sentant inférieurs se retirèrent. Mais d'après Duris, la marine éginète malmenait la marine athénienne, et Athènes fit

9. PAUS. VII, 2, 1. HDT. I, 146-148; V, 65. STRAB. XIV, 1, 3.
10. HDT. III, 60; 39-59; 120-125; 139-149.

une expédition pour ravager l'île en représailles, non pour récupérer des idoles. Il a modifié le récit d'Hérodote dans un sens rationaliste et défavorable à Athènes.

Une autre source de Duris a été l'œuvre d'*Hellanicos*. Œuvre immense, qui comprenait des écrits mythologiques et ethnographiques, une chronique universelle, les Ἱέρεαι en trois livres, une Ἀτθίς et des Κτίσεις et qu'aucun investigateur du passé ne pouvait ignorer. Les fragments ne renseignent pas sur les emprunts que Duris lui a faits.

Il est probable qu'il a encore utilisé l'œuvre d'*Ephore*, qui embrassait l'histoire du monde grec depuis le retour des Héraclides. Il est à remarquer que ces deux auteurs, Ephore et Hellanicos, qui étaient originaires de la Grèce d'Asie, avaient sans doute beaucoup écrit sur l'Ionie.

Pour se faire une idée moins vague des *Chroniques* de Duris, on ne se limitera pas à la vingtaine de citations qui s'y rapportent; on retiendra aussi, parmi les traditions et les récits que d'autres auteurs nous ont transmis, ceux qu'il a été susceptible d'accueillir parce qu'ils étaient communément répandus et acceptés. On peut répartir cet ensemble en trois groupes : 1° ce qui concerne les origines de Samos; 2° l'histoire de l'île au VIe siècle sous la tyrannie de Polycrate et jusqu'aux guerres médiques; 3° Samos au Ve siècle, dans l'orbite d'Athènes jusqu'à la fin de la guerre du Péloponnèse.

Les historiens s'accordent pour dire que Samos n'a pas toujours porté ce nom. A l'origine elle s'est appelée Parthénia, ensuite Dryousa, et aussi Anthémous, Mélamphyllos et enfin Samos [11]. Il est probable que Duris a repris cette succession.

11. PLINE, V, 37, d'après Aristote; STRAB. XIV, 1, 15, d'après Ephore.

L'île a été d'abord déserte, seulement habitée par des bêtes sauvages, que les auteurs appellent *néides* ou *néades*. Leur cri était si fort qu'il fendait le sol [12].

Sur le peuplement primitif, la tradition la plus répandue rapportait qu'elle avait été occupée par les *Lélèges*, auxquels la mythographie attribuait de nombreuses migrations et fondations dans toute la Grèce et en Ionie. Ces Lélèges, d'après Hérodote, étaient identiques aux Cariens, dont Strabon (d'après Ephore) fait la première population. Ils avaient pour roi Anchaios, dont Pausanias donne, d'après Asios, la généalogie, qui a pu figurer dans la *Chronique* de Duris [13].

Selon une étiologie rapportée par Aristote et Héraclide, la mort d'Anchaios a donné naissance au proverbe « Il y a loin de la coupe aux lèvres ». Comme il s'apprêtait à boire un vin de ses vignes, qu'il soignait amoureusement, on vint lui annoncer qu'un sanglier énorme ravageait la contrée ; il sortit pour le combattre, mais le sanglier le tua [14]. Duris, qui explique volontiers les proverbes, n'a pas manqué de reprendre le récit [15].

Les Lélèges apportèrent le culte d'Héra et fondèrent un sanctuaire. L'image de la déesse n'était d'abord qu'un *xoanon*, sculpté par Smilis, fils d'Eucleidès. Plus tard ce fut une vraie statue [16]. Les traditions relatives au culte et à la religion ont tenu une grande place dans les chroniques locales.

Elles rapportaient aussi des récits édifiants. Ménodote a cité en exemple l'histoire d'Admète, fille d'Eurysthée, et de la statue d'Héra. Admète, fuyant Argos, s'était réfugiée à Samos, où elle était devenue prêtresse

12. Héraclide Pont. : *FHG.* II, p. 215 ; Euagon, *ibid.* p. 16, fr. 1 ; Euphorion, *ibid.* III,p. 72, fr. 6.
13. Hdt. I, 171 ; Strab. XIV, 1, 15 ; Paus. VII, 4, 1.
14. *FHG.* II, p. 159, fr. 176 (cf. Tzetz. *Lyc.* 488) ; p. 215.
15. Cf. F 62, 63, 85, 95.
16. Olympichos : *FHG.* IV, p. 466 ; Aéthlios : *ibid.* p. 287, fr. 1.

d'Héra. Les Argiens, pour la rendre odieuse aux Samiens, déterminèrent des pirates tyrrhéniens à enlever la statue de la déesse. Quand ils l'eurent chargée sur leur bateau, il leur fut impossible de gagner le large. Ils débarquèrent donc la statue et la laissèrent sur le rivage. Les Samiens,qui la retrouvèrent, s'imaginèrent qu'elle s'était enfuie d'elle-même et ils l'attachèrent avec des branches d'osier. En souvenir de cet événement on transporte chaque année la statue sur le rivage au cours d'une fête appelée les *Tonea*, d'un mot qui rappelle la *tension* des liens qui l'attachaient [17]. Comme il est ordinaire dans la religion grecque, le mythe a été inventé pour expliquer un rite.

Conformément à la loi du genre, les *Chroniques* de Duris décrivaient les usages religieux. Il a cité (F 60) des vers d'Asios décrivant la procession des fêtes d'Héra, où les fidèles s'avançaient la chevelure bien peignée, vêtus de beaux habits et portant des bracelets ciselés. Le fragment 61 rappelle le culte de Dionysos *Gorgyreus*, honoré dans un endroit de Samos appelé Gorgyra. Hérodote (III, 145) nomme la γοργύρη, un cachot souterrain de Samos, dans le voisinage duquel on célébrait sans doute un culte chtonien de Dionysos, attesté dans d'autres cérémonies religieuses, comme, par exemple, dans les Anthestéries athéniennes [18].

Le VIe siècle fut à Samos une période brillante et agitée. Elle fut marquée par le développement remarquable de la philosophie, mais aussi par des guerres et par l'établissement de la tyrannie.

Les historiens ont gardé le souvenir d'un conflit qui opposa Samos et Priène au sujet de territoires situés sur

17. MÉNODOTE : *FHG*. III, p. 103.
18. L'historien ERXIAS (*FGrH*. 449) signalait à Samos un gymnase dédié à Éros, et l'on appelait Eleuthéries la fête célébrée en son honneur.

le continent et appelés Carion et Dryoussa. Au cours d'une bataille sanglante mille Samiens furent tués[19]. C'est ici sans doute qu'il faut placer la trahison de Killikôn, qui livra Samos aux Priéniens et dont parlait aussi Théopompe[20]. Duris racontait que les Priéniens avaient enlevé aux Samiens le territoire de Carion ; un arbitrage rendu par les Rhodiens avait attribué Phygéla à Samos et peut-être aussi, suivant l'historien Maiandrios de Milet, Carion et Dryoussa (F 25).

Plutarque évoque une guerre entre Samos et Mégare, qui aboutit au renversement de l'oligarchie des *géomores*, contre lesquels la flotte samienne se révolta avec l'aide des prisonniers mégariens[21].

Environ soixante ans plus tard, vers 538, le fameux tyran Polycrate s'empara du pouvoir par un coup de force que Polyen a raconté en détail[22]. Une période d'éclat et de prospérité commença pour Samos. Polycrate attira auprès de lui des artistes richement rétribués : Eupalinos, qui construisit le canal-aqueduc décrit par Hérodote ; Rhoicos, qui fit de l'Héraion le plus grand temple du monde grec. Il protégea les poètes Anacréon et Ibycos. Il développa le commerce et construisit une flotte redoutable ; ses navires furent d'une structure si particulière qu'on les appella des *samiennes*. Pour rivaliser avec les délices de la Lydie, il établit une sorte de bazar, la λαύρα, une rue étroite où l'on pouvait s'offrir des nourritures délicates et des femmes pour le plaisir[23].

Personnellement, il menait une vie de débauche. Il

19. Plut. *Quaest. gr.*, 20, 295 F. Cette guerre fut contemporaine du philosophe Bias (*ibid.*), qu'on date du milieu du VIe siècle.

20. Les auteurs diffèrent sur la trahison de Killikôn. D'après Maiandrios de Milet (*FGrH.* 491 F 15), il livra Samos (ou Milet) à Priène. D'après Théopompe (*ibid.* 115 F 111). il livra Syros à Samos.

21. Plut. *Quaest. gr.* 57, 303 F.

22. Polyen, I, 23, 2.

23. Cléarque : *FHG.* II, p. 310, fr. 22.

faisait venir des femmes et des garçons; il était passionné de relations masculines. On raconte même qu'il fit tondre la chevelure du mignon d'Anacréon dont il était jaloux [24].

Il eut à soutenir des guerres contre Milet, Lesbos et Lacédémone, et fut victorieux [25]. Il finit tragiquement. Le gouverneur perse de Sardes, Oroitès, l'attira dans un guet-apens, le fit mettre en croix et emporter, d'après Stésimbrote, dans la *sandapila*, le cercueil des pauvres, perdu, selon Cléarque, par la dissipation de sa vie; car Oroitès l'avait attiré en lui promettant de fabuleuses richesses [26].

Après sa mort, Samos fut gouvernée par Maiandrios, qui avait été son secrétaire et exerçait la régence en son absence. Mais il fut renversé par les Perses, qui installèrent à sa place Syloson, frère banni de Polycrate, qui avait su capter la faveur de Darius. Syloson gouverna avec tant de cruauté que la ville fut dépeuplée, ce qui donna lieu au dicton : *à cause de Syloson il y a de la place*. Pour repeupler, on accorda l'*isopolitie* aux esclaves contre le paiement de cinq statères [27].

Certainement Duris a raconté cette histoire. Mais comment a-t-il jugé Polycrate? Un fragment semble indiquer un jugement favorable. Il rapportait (F 63) que le tyran réunit les mères de ceux qui étaient morts à la guerre et les donna à nourrir aux citoyens riches en disant à chacun : « Je te donne celle-là pour mère » [28]. De là vint un dicton : *Polycrate attribue une mère*. Cet acte de piété était tout à la louange de Polycrate. En outre, pour la tyrannie de Duris, celle de son lointain

24. Alexis : *FHG.* IV, p. 299, fr. 2 = Ath. XII, 540 D.
25. Hdt. III, 44-56.
26. Hdt. III, 120-125. Stésimbrote : *FHG.* II, p. 56, fr. 12.
27. Arstt. : *FHG.* II, p. 160, fr. 181; Héraclide : *ibid.* p. 216; Strab. XIV, 1, 17.
28. Cf. Plut. *Prov. Alex.* 58.

prédécesseur était un modèle : il avait favorisé les arts et les lettres, le commerce et l'industrie ; sa puissance constituait un bastion contre la Perse, que les Macédoniens venaient d'anéantir.

Le VIe siècle fut, en Ionie, le siècle de la naissance de la philosophie. Les *Chroniques* faisaient une grande place à cet événement, car les fragments de Duris nomment six philosophes : Phérécyde, Pythagore, Thalès, Pittacos, Bias et Cléobule [29].

Phérécyde mourut à Samos, dévoré par les poux [30]. Duris a cité son épitaphe :

La fin de toute sagesse est en moi ; s'il y a davantage, dis-le à mon cher Pythagore, car il est le premier de tous sur la terre grecque ; en parlant ainsi je ne mens pas.

Pythagore né à Samos était la gloire de l'île. On sait quel foisonnement de légendes et de traditions s'est formé autour de cette figure. Il en circulait déjà beaucoup au temps de Duris : Aristote, Dicéarque, Aristoxène ont parlé de lui. Aristote et Aristoxène le disaient tyrrhénien [31]. Il est fort probable que Duris n'acceptait pas cette version qui enlevait à Samos la gloire d'être son berceau. Néanthe de Cyzique disait qu'il était le fils de Mnésarchos, un Syrien de Tyr, qui avait accosté à Samos avec une cargaison de blé pendant une famine : il le distribua aux habitants et reçut en récompense le droit de cité [32]. Il aurait été d'abord l'élève de Phérécyde [33]. Duris, dans le seul fragment

29. F 22, 23, 75-77.
30. Héraclide : *FHG*. II, p. 215, X, 4. Suivant d'autres traditions, Phérécyde mourut à Magnésie ou à Delphes (Diog. L., I, 117-118).
31. Clém. Alex. *Strom.* I, 14, 62, 2.
32. *FGrH.* 84 F 29.
33. Diog. L., VIII, 2.

qui se rapporte à lui nomme seulement son fils Arimnestos, qui fut le maître de Démocrite et dressa dans le temple d'Héra à Samos un ex-voto de bronze où étaient inscrits sept principes de sagesse [34].

Suivant la tradition courante, Thalès était né à Milet et appartenait à une grande famille. Duris lui attribuait une origine phénicienne (F 74), version partagée par Hérodote (I, 170) et Démocrite : chassé de Phénicie, il serait venu à Milet où il avait acquis le droit de cité. Il est difficile de dire quel motif a poussé Duris à lui prêter une origine barbare. Mais on doit remarquer qu'il a pris la même position dans le cas de deux autres philosophes : Pittacos et Cléobule.

Pittacos était de Mytilène, dans l'île de Lesbos. Duris lui donnait un père thrace. Cléobule était de Lindos, dans l'île de Rhodes, et sa famille remontait à Héraclès ; Duris disait qu'il était Carien. Homère appelle les Cariens « barbarophones » [35], et la barbarie des Thraces ne souffrait aucune discussion chez les Grecs.

Il est plus facile de deviner pourquoi Duris refusait au sage Bias la citoyenneté de Priène pour faire de lui un étranger (πάροικος). Bias avait beau être considéré comme le plus grand des sept sages, il appartenait à la rivale de Samos, la cité détestée ; à cette époque Priène l'envoya en ambassade à Samos [36].

Les développements que Duris consacrait à ces philosophes ressemblaient probablement aux notices de Diogène Laërce. Ils contenaient peu de choses sur leurs systèmes et leurs doctrines, mais abondaient en détails anecdotiques ; les citations y étaient nombreuses, tant de propos attribués à ces personnages que d'inscriptions

34. F 23, d'après la *Vie de Pythagore* de Porphyre. DIOGÈNE LAËRCE (VIII, 43) donne au fils de Pythagore le nom de Télaugès.
35. *Iliade*, II, 867.
36. PLUT. *Quaest. gr.* 20.

relevées sur des monuments. Duris a cité l'épitaphe de Phérécyde et la dédicace de l'ex-voto consacré par le fils de Pythagore dans le temple d'Héra (F 22, 23). Le genre biographique, qui commençait à naître avec les Péripatéticiens Aristoxène et Cléarque, était conçu de cette manière : des épisodes, sous forme anecdotique, dépeignaient le comportement des personnages, leur attitude en face des vertus et des vices (car nos biographes restaient moralistes) ou leur rôle politique.

Sous les successeurs de Polycrate, Darius installa une garnison à Samos. L'île servit de base à la flotte perse pendant les guerres médiques. Après la victoire des Grecs, Samos, Chios et Lesbos, mécontentes des violences de Pausanias en Ionie, sollicitèrent l'alliance d'Athènes [37]. Ce fut le prélude de la Confédération de Délos. Le pacte établissait à l'origine l'égalité entre Athènes et ses alliés. Mais l'équilibre fut bientôt rompu au profit de l'impérialisme athénien, dont Périclès se fit le guide énergique.

Samos supporta impatiemmement cette domination, qui, suivant Aristote, humiliait les alliés en violation des traités [38]. Les Samiens renversèrent la démocratie, établirent un régime oligarchique et firent alliance avec le Perse Pissouthnès, gouverneur de Sardes [39]. Une flotte athénienne sous le commandement de Périclès vint réprimer la révolte. La guerre, conduite avec acharnement de part et d'autre, dura neuf mois et se termina par la défaite de Samos, qui fut durement traitée (440-439).

Cet événement laissa un souvenir douloureux dans la mémoire des Samiens. Quelques fragments de Duris en

37. PLUT. *Arist.* 23, 4; THUC. I, 95-96.
38. ARSTT. *Pol.* III, 13, 19, 1284 a 40.
39. THUC. I, 115-117; PLUT. *Per.* 24-28; DIOD. XII, 27-28.

conservent la trace ; ils expriment l'animosité de l'historien envers Périclès. D'abord, il attribue à de bas motifs l'agression d'Athènes : Périclès aurait cédé à la prière d'Aspasie, qui dans un conflit entre Samos et Milet avait pris parti pour Milet, sa patrie[40]. Ensuite, il assure que Périclès usa de sa victoire avec une extrême cruauté : il emmena les triérarques et les marins vaincus à Milet, les exposa dix jours sur la place publique, puis les fit assommer à coups de bâton et laissa leurs corps sans sépulture. Plutarque accuse Duris de dramatiser et d'exagérer les malheurs de ses compatriotes pour diffamer Athènes[41].

Nous n'avons aucun fragment relatif au déroulement de la guerre. Mais on peut penser que Duris n'omettait pas de rapporter le courage et les exploits des Samiens, en particulier la défaite que le philosophe Mélissos infligea à la flotte athénienne[42]. Il a rappelé en effet qu'à cette occasion les Samiens marquèrent les Athéniens faits prisonniers d'une *samaina*. Cette marque représentait un navire à deux rangs de rames, dont la proue était retroussée en forme de groin et qui avait été construit par Polycrate[43].

Vaincue, Samos resta soumise. Elle retrouva un rôle dans la guerre du Péloponnèse. En 412, Athènes, accablée par le désastre de Sicile et l'alliance entre Sparte et la Perse, décida d'en faire une base pour sa flotte. Un détachement athénien aida les démocrates à renverser l'oligarchie. Dès lors, Samos ne fut pas seulement une base militaire, mais encore un bastion de la démocratie. C'est à partir de là que sa destinée fut

40. F 65 ; Plut. *Per.* 25, 1.
41. F 67 = Plut. *Per.* 28, 2-3.
42. Thuc. I, 117, 1 ; Plut. *Per.* 26, 2-3.
43. F 66 c. Plut. *Per.* 26, 4. L'historien Alexis (*FHG*. IV, p. 299, fr. 1) rapporte que les ribaudes qui avaient accompagné l'expédition de Périclès à Samos érigèrent un temple à Aphrodite avec l'argent gagné à se prostituer. Un détail aussi piquant pouvait séduire Duris.

liée à celle d'Alcibiade. L'exilé, à force de promesses et d'intrigues, réussit à s'y faire nommer stratège. Il dirigea plusieurs opérations navales et remporta la brillante victoire de Cyzique. Son autorité et ses succès causèrent à Athènes la chute de l'oligarchie des Quatre-Cents, puis celle du régime des Cinq-Mille. Enfin il rentra triomphalement dans sa patrie. Mais la défaite de son lieutenant Antiochos à Notion, face à l'escadre de Lysandre, le contraignit à un exil définitif[44].

La figure d'Alcibiade a fortement retenu l'intérêt de Duris. On a vu qu'il le tenait pour son ancêtre[45]. Les *Chroniques* contenaient donc une esquisse de sa biographie. Le fragment 68 fait allusion à l'affaire de la mutilation des hermès dans laquelle il fut compromis. Sur la route de Sicile il faussa compagnie à la flotte et se réfugia à Sparte. Là, d'après Duris, il séduisit Timaia, la femme du roi Agis, et il en eut un fils, Léotychidas, qu'Agis refusa de reconnaître (F 69)[46]. Cette aventure en annonçait une autre et la rendait vraisemblable : la liaison d'Alcibiade avec une femme de Samos, d'où était issue la lignée de Duris (T 3).

Dans un autre passage (F 70) l'historien a fait une description brillante du retour d'Alcibiade à Athènes. Plutarque, qui la cite, la juge invraisemblable, car ni Théopompe ni Ephore ni Xénophon n'ont rapporté cet épisode de cette manière. Nous reviendrons plus loin sur la qualité littéraire de ce morceau[47].

44. Thuc. VIII, 73-77; 81-82. Xén. *Hell.* I, 1, 14-18; 4, 8-20. Plut. *Alc.* 26.

45. Plut. *Alc.* 32, 2. Ci-dessus p. 259.

46. Thuc. VI, 27-29; 61; Plut. *Alc.* 18, 4-23, 9; *Ages.* 3, 1-2. R. J. Littman, A New Date for Leotychidas, *Phoenix*, 23, 1969, p. 269-277, conteste la tradition relative à Léotychidas. Il n'a pas pu naître en 412, car il n'était plus un enfant quand il disputa la royauté à Agésilas, entre 402 et 398 (Xén. *Hell.* III, 3, 1-4) ; il n'a donc pas pu être un bâtard d'Alcibiade. — Mais cela n'infirme pas la liaison de ce dernier avec Timaia.

47. Ci-après p. 376.

Les aventures d'Alcibiade, traitées avec quelque complaisance, nous ont éloigné de Samos. Deux fragments (F 26, 71) y ramènent. Le vainqueur d'Athènes, Lysandre, après sa victoire, établit sa domination sur toute la mer Égée; partout il remplaça les démocraties par des oligarchies. A Samos, qui était restée fidèle à Athènes jusu'au bout, il imposa une capitulation qui enleva aux habitants tous leurs biens et les chassa de la ville, munis seulement d'un manteau. Les oligarques expulsés revinrent et se partagèrent les terres et les maisons [48].

Les villes lui rendirent un culte, dressèrent des autels et lui offrirent des sacrifices comme à un dieu. Les Samiens lui élevèrent une statue à Olympie. Ils chantèrent en son honneur un *péan*, dont Duris a cité le début. Enfin ils décidèrent d'appeler Lysandries leur fête nationale d'Héra [49].

Au IVe siècle, Samos n'adhéra pas à la Seconde Confédération athénienne. En 369/8 Iphicrate vint la piller et en 366/5 Timothée s'en empara après un siège de dix mois [50]. Athènes y envoya des *clérouquies* en 365/4, 361/0 et 352/1. Les Samiens furent une fois de plus dépossédés de leurs biens et prirent le chemin de l'exil. Même après la défaite de Chéronée Athènes conserva la possession de Samos.

En 324, à Ecbatane, les Iasiens Gorgos et Minnion intervinrent auprès d'Alexandre en faveur des exilés. Leur vœu fut exaucé par le rescrit qu'Alexandre fit

48. Xén. *Hell.* II, 2, 5; 3, 6.
49. Plut. *Lys.* 18, 5-6. Paus. VI, 3, 16. Müller, *FHG.* II, p. 484, fr. 65, cite plus longuement le passage de Plutarque. Avec raison. En effet, Plutarque nomme, parmi les louangeurs de Lysandre, le poète Choirilos, qui était de Samos, et deux autres poètes, Antimaque de Colophon et Nikératos d'Héraclée, qui concoururent aux Lysandries avec des poèmes en l'honneur de Lysandre. Ces précisions ne peuvent venir que de Duris.
50. Polyen, III, 9, 36; 10, 9. Isocr. *Antid.* 111.

proclamer la même année aux jeux Olympiques : il ordonnait aux cités grecques de rappeler d'exil tous les bannis. Athènes accueillit très mal cette décision, car elle dépossédait les clérouques de Samos. Mais en 322, après la guerre lamiaque, Perdiccas la fit exécuter. Les exilés rentrèrent et parmi eux, la famille de Duris [51].

Au sujet de la colonisation de Samos après la conquête de Timothée, Héraclide du Pont a rapporté une anecdote romanesque. Le Samien Théagénès, homme intelligent, mais pervers et dépravé, vint à Athènes auprès d'Euripide (il ne s'agit pas du poète) : il séduisit sa femme et persuada les Athéniens d'envoyer 2000 hommes à Samos, d'où ils expulsèrent tout le monde [52]. On ignore si Duris a repris cette histoire, qui serait bien pourtant dans sa manière.

Car il n'est pas douteux que les *Chroniques samiennes* contenaient un grand nombre de récits épisodiques. On a vu que l'anecdote formait l'essentiel des notices sur les philosophes. Mais elles se distinguaient encore par un autre trait : un patriotisme local, qui mettait Samos au-dessus des autres cités, même aux dépens de la vérité. Duris attribuait à ses compatriotes l'invention des vingt-quatre lettres de l'alphabet (F 66 c). Audacieusement, il faisait du poète Panyassis et même d'Hérodote, tous les deux notoirement originaires d'Halicarnasse, des Samiens (F 64).

Le luxe ionien (τρυφή), objet de réprobation chez les moralistes [53], devient chez Duris un sujet de fierté, à juger d'après la description somptueuse de la procession des Samiens aux fêtes d'Héra (F 60).

51. Berve, *Das Alexanderreich auf prosopograph. Grundlage*, II, n°s 236, 531. Diod. XVII, 109, 1 ; XVIII, 8, 2-6 ; 18, 9. D'après Aristote (*Oec.* II, 9, 1347 b, 15) les Lacédémoniens fournirent de l'argent aux exilés pour leur permettre de rentrer dans leur patrie.
52. Héraclide Pont. : *FHG.* II, p. 216, 7. Il s'agirait de la vague des clérouques de 352 (Philochore : *FGrH.* 328 F 154).
53. Par exemple Héraclide Pont. : Ath. XII, 525 F.

4. L'*HISTOIRE D'AGATHOCLE*

Duris a écrit une *Histoire d'Agathocle* (Τὰ περὶ Ἀγαθοκλέα), le fameux tyran de Syracuse [1], contemporain des Diadoques (317-289).

L'histoire de ce personnage hors du commun a inspiré plusieurs écrivains, dont les œuvres, comme celle de Duris, sont perdues. Diodore connaissait encore celle d'*Antandros*, le frère du tyran. Ils avaient vécu l'un près de l'autre. Antandros avait même été le supérieur de son frère dans une expédition contre Crotone. Quand Agathocle, devenu le maître de Syracuse, décida de faire la guerre à Carthage en Afrique même, il laissa à Antandros le gouvernement de la ville alors assiégée par les Carthaginois. Celui-ci, d'un naturel qu'on dit pusillanime, faillit se rendre aux assiégeants ; mais ses conseillers l'en dissuadèrent. Plus tard, Agathocle le chargea de mettre à mort les parents des soldats qui s'étaient mutinés en Afrique et avaient tué ses deux fils. On suppose que l'ouvrage d'Antandros était destiné à défendre son frère devant l'opinion grecque contre les attaques de Duris et de Timée [2]. On en ignore l'étendue.

On a un peu plus d'information sur celle de *Callias*,

1. Nous employons le terme de *tyran*, tiré des historiens anciens (Timée, Diodore), bien que les pouvoirs d'Agathocle reposant sur un fondement légal (quoique obtenu par la violence) ne fussent pas exactement « tyranniques » (Ed. WILL, *Monde hellénist.* I, p. 99).

2. DIOD. XIX, 3, 3 ; XX, 4, 1 ; 16, 1 ; 72, 1 ; *FGrH.* 565, et *Kommentar*, p. 523.

qui appartenait à l'entourage d'Agathocle et a écrit des Πράξεις 'Αγαθοκλέους en vingt-deux livres. D'après Diodore, il avait écrit tout à la louange du tyran, qui l'avait enrichi avec les biens confisqués aux Syracusains. L'étendue de cette œuvre laisse présumer qu'elle a été commencée du vivant d'Agathocle et continuée au fur et à mesure des événements. Il n'en reste que sept fragments, qui ne permettent pas de connaître le sens politique de l'auteur, car ils n'ont pas de contenu historique. Callias aurait influencé les parties de la tradition favorables à Agathocle, telle que nous les présente Diodore dans ses livres XIX à XXI [3].

Si Callias a été un laudateur excessif d'Agathocle, *Timée* a été un détracteur passionné au point de travestir abusivement la vérité. « Cet historien, écrit Diodore, ... dans son *Histoire d'Agathocle* calomnie le dynaste par haine personnelle. Banni de Sicile par Agathocle, il n'a pas pu se venger de lui de son vivant, mais après sa mort il l'a, par le moyen de l'histoire, diffamé pour toujours. Aux vices réels de ce roi l'historien en a ajouté beaucoup d'autres de son invention, escamoté ses succès et attribué ses revers. non seulement ceux arrivés par sa faute, mais encore ceux qui étaient dus à la fortune, alors qu'il ne commettait pas de faute ». Polybe porte les mêmes accusations [4]. Le jugement hostile de Timée a lourdement pesé sur la tradition relative à Agathocle; il a répandu les nombreuses exagérations qu'on y relève et servi de source à Trogue Pompée, dont Justin a, dans ses livres XXII et XXIII, repris et abrégé le récit incroyablement malveillant.

3. Diod. XXI, 17, 4. *FGrH.* 564. Influence de Callias sur la tradition relative à Agathocle : Laqueur, *RE.* VI A, 1161-1174, v. *Timaios*; C. Dolce, *Kôkalos*, 6, 1960, p. 143-146.

4. Diod. XXI, 17, 1-2. Polyb. XII, 15. *FGrH.* 566 F 120-124.

Quels motifs ont poussé Duris à écrire une *Histoire d'Agathocle*?

Kebric allègue d'abord des raisons personnelles [5]. Agathocle aurait retenu son intérêt parce qu'il avait aidé les exilés samiens et leur aurait conservé sa bienveillance après qu'il fut devenu tyran. La famille de Duris aurait eu peut-être des relations amicales avec lui. De plus, face à l'empire macédonien, Agathocle apparaissait à Duris comme le dernier Grec disposant encore d'une puissance; il représentait la liberté de l'Hellade face aux nouveaux maîtres du monde. N'avait-il pas infligé une défaite à Cassandre en lui reprenant Corcyre [6]?

Il est au moins douteux qu'Agathocle ait pu venir en aide aux exilés de Samos. Ceux-ci sont rentrés dans leur patrie en 322. Avant cette date Agathocle n'était à Syracuse qu'un personnage de second rang, qui ne pouvait mettre au service des exilés qu'une influence médiocre; il ne devait prendre le pouvoir suprême qu'en 317. Auparavant il avait mené une vie errante à l'étranger, combattu les Bruttiens pour le service de Crotone, puis passé successivement au service de Tarente et de Rhégion, condamné à l'exil par la faction oligarchique de Syracuse [7]. D'autre part, les exilés samiens, dont les familles avaient quitté la patrie en 366, n'étaient plus en 323 des malheureux de fraîche date qui auraient eu besoin de trouver une assistance secourable à l'étranger. Ils étaient installés depuis longtemps dans leur pays d'accueil. Il n'est même pas sûr que la famille de Duris se fut réfugiée à Syracuse [8].

5. Kebric, p. 68-69.
6. Diod. XXI, 2, 1.
7. Diod. XIX, 3, 3-4, 2.
8. Un décret (C. Habicht, *Samische Volksbeschlüsse*, p. 190-192, N° 23), proposé par Lysagoras, frère de Duris, remercie pour l'aide apportée aux exilés un citoyen d'Héraclée (Minoa?). Cf. Kebric, p. 3-4.

On reste sceptique devant un prétendu antagonisme entre l'hellénisme, dont Agathocle serait le représentant, et les maîtres macédoniens. Ceux-ci étaient fortement hellénisés et ne se distinguaient guère des Grecs authentiques. Cassandre, Lysimaque, Ptolémée accueillaient et protégeaient les poètes et les philosophes de la Grèce. Si Agathocle avait combattu Cassandre pour lui arracher la base de Corcyre, en revanche il épousa Théoxènè, fille (ou belle-fille?) de Ptolémée, et il conclut alliance avec Démétrius Poliorcète [9]. Si on doit le considérer comme un défenseur de l'hellénisme, c'est parce qu'il a mené toute sa vie une lutte implacable contre l'établissement de Carthage en Sicile et contre les Barbares de Grande-Grèce.

On verra plus loin les théories de Duris sur l'art d'écrire l'histoire [10]. Elles recommandent une narration qui soit en même temps une peinture et qui recherche l'effet dramatique. Agathocle convenait à ce programme d'une manière idéale. C'était une personnalité exceptionnelle, chez qui l'audace et le génie s'alliaient à la perfidie et à la cruauté, un comédien de premier ordre, capable des feintes et des déguisements les plus habilement calculés, un général et un homme d'État d'une énergie prodigieuse et d'une clairvoyance infaillible. Son histoire était un drame plein de péripéties alternant les succès et les revers dans une suite pathétique. Ses luttes contre Carthage, contre les oligarques exilés, et contre la Ligue agrigentine déroulent une ronde hallucinante et ininterrompue où abondent les scènes tragiques. Seul, à la même époque, Démétrius Poliorcète a eu une vie aussi diverse et agitée. Ces deux personnages ont eu tout ce qu'il fallait pour tenter l'art de Duris.

9. Diod. XIX, 15.
10. Ci-après p. 368 s.

Une autre considération doit être prise en compte : c'est l'influence du genre biographique, qui est une création du péripatétisme, dont Duris avait été le disciple comme on l'a vu. Ce sont les Péripatéticiens qui se sont attachés à l'étude du caractère et des tempéraments. « Les paroles, les actions, la conduite révèlent l'homme » écrit Aristote [11]. Par suite, ils collectionnent patiemment les détails, les petits faits qui dépeignent l'individu, et ils ne reculent pas devant le réalisme. *Aristoxène*, élève d'Aristote, peut être considéré comme le fondateur du genre ; il a écrit, entre autres, une *Vie Socrate*, qui présente un Socrate bien différent de celui de Platon et de Xénophon : coléreux, sensuel, intéressé. Un autre péripatéticien, *Chamailéon*, a composé des biographies d'écrivains, de Pindare, de Simonide, d'Eschyle, etc. *Phanias* d'Érèse, contemporain et compatriote de Théophraste, a écrit un Περὶ τῶν ἐν Σικελίᾳ τυράννων, qui était peut-être une étude psychologique fondée sur des faits biographiques [12]. L'*Histoire d'Agathocle*, par le relief du personnage, devait être, dans une large mesure, une biographie encadrée dans un récit historique.

De cette œuvre il ne reste que dix fragments [13]. Sur ce nombre, six contiennent la référence à l'*Histoire d'Agathocle* ; les quatre autres ne lui sont attribués que par conjecture.

La structure de l'ouvrage est inconnue. Mais on pourra s'en faire une idée en situant le contenu de

11. ARSTT. *Nic.* IV, 7, 1127 a.
12. F. LEO, *Die griechisch-römische Biographie nach ihren litterarischen Form*, Leipzig, 1901, p. 102 s. Fragments d'Aristoxène, Chamailéon, Phanias : WEHRLI, *Die Schule des Aristoteles*, II, IX.
13. F 16-21 ; 56-59. MÜLLER compte 13 fragments (fr. 34-46) ; mais il faut en retrancher le fr. 36, sur les sources du Nil, qui appartenait plutôt aux *Macedonica*, et les fr. 39 et 45, sans référence.

certains fragments à une date précise dans la chronologie de l'histoire d'Agathocle.

Aucun fragment ne relève du livre I.

Les fragments 16 et 17 sont tirés du livre II. Le premier rapporte qu'un Libyen nomade, nommé Seiritès, inventa le premier l'art de la flûte. Le second rapporte que Lamia, l'ogresse de la mythologie, était à l'origine une belle femme d'Afrique, qui perdait tous les enfants qu'elle avait de Zeus, à cause de la jalousie d'Héra. Enlaidie par le chagrin, elle enlevait les enfants des autres et les faisait mourir.

Aucun de ces fragments n'évoque un fait historique, mais tous les deux se rapportent à l'Afrique. L'histoire de Lamia peut même être située grâce à un passage de Diodore. Ce dernier raconte que lorsque Ophellas, gouverneur de Cyrène, vint rejoindre l'armée d'Agathocle en Tunisie, il trouva sur sa route une montagne au flanc de laquelle s'ouvrait une caverne qui passait pour avoir été le séjour de Lamia [14]. Manifestement, les deux fragments ont fait partie du récit de la campagne d'Agathocle en Afrique, qui dura de 310 à 307. La marche d'Ophellas est datée de l'automne 309 [15].

Le fragment du livre III (F 18) nous mène beaucoup plus tard, et dans des circonstances bien différentes. Il rappelle que le Spartiate Cléonymos, que Tarente avait appelé à son service pour lutter contre les Romains et les Lucaniens, prit comme otages à Métaponte deux cents femmes et jeunes filles, des plus belles et des plus illustres. Diodore a rapporté cet acte, que Duris considère comme inouï, sous l'année 303 [16].

Dans son livre IV, Duris signalait l'existence d'un

14. DIOD. XX, 41, 1-3. Sur la légende voir aussi SCHOL. ARISTOPH. *Paix*, 758.

15. Nous suivons la chronologie de BELOCH, *G.G.* IV, 1, p. 179-210; 2, p. 249-256.

16. DIOD. XX, 104, 3.

bois charmant auprès de la ville d'Hipponium, dans le Bruttium (F 19). Agathocle s'empara de cette ville au cours d'une campagne en Italie qu'on date de 293[17]. A ces expéditions italiennes, qui occupèrent la dernière partie du règne d'Agathocle, se rattache le fragment 56, qui mentionne la bataille de Sentinum, que les Romains livrèrent à la coalition des Samnites, des Gaulois et des Étrusques, en 295.

Ces événements sont tout proches de la mort d'Agathocle, en 289. Il est donc à présumer que son *Histoire* n'avait pas plus de quatre livres.

Les autres événements datables appartiennent à des périodes différentes de l'existence du tyran. Son règne dura vingt-huit ans (317-289). On est donc conduit à l'hypothèse très vraisemblable que chacun des quatre livres racontait une période de sept ans. En suivant le récit de Diodore — sans nous prononcer encore sur son origine — on peut reconstituer, livre par livre, le récit de Duris.

Le livre I, dont, on l'a vu, il ne reste aucun fragment, contenait les premières années du pouvoir d'Agathocle, depuis son coup d'État jusqu'à la veille de son expédition en Afrique (317-310). Mais il est certain que l'historien remontait aux antécédents du tyran et à l'évolution de la situation intérieure de Syracuse depuis l'abdication de Timoléon (337). Agathocle s'était distingué dans des opérations militaires en Grande-Grèce et devant Géla. A Syracuse des luttes acharnées opposaient les oligarques du Conseil des Six Cents et les démocrates. Après avoir subi plusieurs exils, Agathocle reçut le commandement de l'armée syracusaine. Cette force lui permit d'éliminer ses adversaires et de rester seul maître de Syracuse après avoir fait massacrer ou

17. Diod. XXI, 8. Strab. VI, 1, 5. Beloch. *G.G.* IV, 1, p. 206.

banni les oligarques [18]. Ensuite il s'efforça d'étendre l'autorité de Syracuse sur plusieurs villes de Sicile : Messine, Myles, Abacène [19]. Il dut entrer en guerre contre Agrigente, qui disputait à Syracuse l'hégémonie en Sicile. Après avoir fait la paix, il se prépara à la guerre contre les Carthaginois, qui dominaient la partie occidentale de l'île [20]. Les hostilités ne tardèrent pas à éclater. Agathocle subit une défaite écrasante sur les bords de l'Himéras. Pour faire diversion, il décida de porter la guerre en Afrique, directement contre Carthage (310) [21].

Le livre II exposait, dans une première partie, la campagne d'Afrique (310-307). Elle eut des fortunes diverses. Carthage, réduite à toute extrémité, eut recours à des sacrifices humains pour se concilier la divinité. Mais les difficultés n'épargnaient pas Agathocle : ses soldats se mutinaient ou désertaient ; les Numides, après l'avoir rallié, se retournaient contre lui. Il sollicita Ophellas, gouverneur de Cyrène, de lui prêter assistance ; mais à son arrivée il le fit assassiner et incorpora ses troupes aux siennes [22].

Le récit menait de front les événements qui se déroulèrent en Sicile en l'absence du tyran. Hamilcar, le chef carthaginois, mettait le siège devant Syracuse, mais se faisait capturer au cours d'une attaque nocturne, qui rappelait celle des Epipoles par les Athéniens en 413. Agrigente poursuivait ses desseins hégémoniques et s'emparait de plusieurs villes [23].

Inquiet, Agathocle revint en Sicile, où ses lieutenants

18. Diod. XIX, 2-9.
19. Diod. XIX, 65. Ce récit est fort abrégé.
20. Diod. XIX, 70-72.
21. Diod. XIX, 102-104; 106-110.
22. Diod. XX, 3-18; 33-34; 38-44; 54-55.
23. Diod. XX, 15-16; 31-32.

avaient remporté des victoires sur les Agrigentins ; il réussit à conquérir plusieurs villes, mais il fut battu dans une rencontre avec l'armée de Deinocratès, chef des exilés syracusains. Pendant le même temps son fils Archagathos, qui commandait en son absence en Afrique, essuyait deux revers. Agathocle, sentant que sa présence était nécessaire là-bas, y retourna. Mais il subit une grave défaite et rentra définitivement à Syracuse [24]. Son aventure africaine était terminée (307).

En Sicile, après une expédition contre la ville de Ségeste, qui fut traitée avec la dernière cruauté, il eut à faire face à la dissidence de son lieutenant Pasiphilos, qui passa dans le parti de Deinocratès. Découragé, il essaya de négocier ; mais Deinocratès étant trop exigeant, il conclut la paix avec les Carthaginois. Bientôt il put battre l'armée de Deinocratès et, paradoxalement, se réconcilia avec lui dans une entente qui fut durable (306-305) [25].

Alors s'ouvrit une période de paix, qui ne fut troublée que par un raid sur Lipari, où Agathocle imposa une contribution de 50 talents et s'empara du trésor sacré déposé dans le Prytanée [26].

Si notre hypothèse est exacte, le livre III devait commencer en 303 et s'étendre jusqu'en 296. Mais à partir d'ici notre information est fort maigre parce que

24. Diod. XX, 55, 5 ; 56-72.

25. C'est à ce moment-là qu'Agathocle, à l'exemple des Diadoques, prit le titre de roi, événement que Diodore (XX, 54, 1) a faussement placé en 308, pendant la campagne d'Afrique. Titre purement personnel et décoratif, qui ne comportait pas de royauté sur un peuple, comme « roi des Macédoniens » ou « roi des Molosses », et Agathocle ne porta jamais le diadème (Diod. XIX, 9, 7).

26. Diod. XX, 101, 1-3. Sur la période de paix voir De Sanctis, *Scritti minori*, I, p. 239-240 : Agathocle inaugura un régime de modération et de clémence, propre à panser les plaies des guerres antérieures, et surtout il prépara la revanche contre les Carthaginois (le raid sur Lipari eut probablement pour but de se procurer de l'argent pour ces préparatifs).

nous n'avons que la fin du livre XX de Diodore, des fragments squelettiques du livre XXI et le début du sommaire du livre XXIII de Justin. Ces restes offrent néanmoins des aperçus qui permettent de penser que Duris a pu étoffer ses livres III et IV avec autant de matière que ses livres précédents.

La situation de Tarente offrit à Agathocle, reprenant l'exemple de Denys l'Ancien, l'occasion d'intervenir en Grande-Grèce et d'y défendre l'hellénisme contre les progrès des Barbares du nord, Lucaniens, Bruttiens et Romains. Tarente, attaquée par une coalition des Lucaniens et des Romains, demanda l'assistance de Sparte, sa métropole. On lui envoya Cléonymos, qui recruta une imposante armée. Effrayés, les Lucaniens firent la paix. Cléonymos forma le projet d'attaquer Agathocle et s'installa à Corcyre, d'où il fut délogé par Cassandre [27].

Les Tarentins, attaqués de nouveau par les Barbares, demandèrent l'aide d'Agathocle, qui remporta de brillants succès sur les Bruttiens. Il intervint ensuite à Corcyre, où il incendia la flotte de Cassandre et prit possession de l'île (298) [28].

A son retour de Corcyre en Italie, il eut à réprimer une mutinerie des mercenaires ligures et étrusques, qui réclamaient le paiement de leur solde, et à faire face aux Bruttiens, qui réunirent de grandes forces et lui tuèrent 2000 hommes au cours d'une attaque nocturne. Il revint alors à Syracuse [29].

27. Diod. XX, 104-105.

28. Diod. XXI, 2. - On s'est demandé pour quelle raison Agathocle tenait à s'emparer de Corcyre. G. De Sanctis, *op. cit.* I, p. 243-244, suppose que les oligarques de Sicile auraient pu trouver refuge auprès de Cassandre, protecteur des oligarchies, et, inversement, les démocrates grecs, chassés de leurs villes, se réfugier à Syracuse. Par suite, Corcyre aurait pu devenir une base pour les ennemis d'Agathocle et en même temps gêner le commerce syracusain dans l'Adriatique ou favoriser une expansion coloniale.

29. Diod. XXI, 3.

Diodore a fortement abrégé le récit de ces événements, et les excerpteurs qui ont composé les recueils qui nous les font connaître les ont amputés. L'aventure de Cléonymos, les opérations d'Agathocle dans le Bruttium, l'expédition de Corcyre et ses suites formaient la plus grande partie du livre III.

Le fragment suivant de Diodore (XXI, 4) rapporte comment Agathocle s'empara de Crotone par traîtrise. Puis il conclut une alliance avec les Iapyges et les Peucétiens, auxquels il fournit des navires pour la piraterie, recevant en retour une partie des prises. Ces événements furent contemporains du mariage de Lanassa, fille d'Agathocle, avec Pyrrhus, ce qui permet d'en fixer la date en 295. Ils appartenaient donc au livre IV de l'*Histoire d'Agathocle.*

Le contenu de ce livre peut être résumé par quelques titres : nouvelle guerre d'Agathocle contre les Bruttiens ; alliance avec Démétrius Poliorcète ; drame familial et mort du tyran.

En Italie la situation était confuse. Les Romains menaient une guerre acharnée contre les Samnites qu'appuyaient les Étrusques et les Gaulois Sénons ; ils purent remporter en 295 la sanglante bataille de Sentinum, dans laquelle le consul Décius se voua aux dieux infernaux pour assurer la victoire. Le fragment 56 de Duris fait allusion à cet événement. Agathocle avait une revanche à prendre sur les Bruttiens. Il envahit leur pays pendant que sa flotte ravageait le littoral. Il s'empara de la ville d'Hipponium, où il mit une garnison. Après son départ les Bruttiens la massacrèrent [30]. Il est à présumer qu'il ne laissa pas cet attentat impuni (293).

Cependant il ne renonçait pas à chasser les Carthagi-

30. DIOD. XXI, 8.

nois de la Sicile. Diodore rapporte qu'il organisait une flotte puissante, avec l'intention de débarquer à nouveau en Afrique et de couper le ravitaillement que Carthage tirait de la Sicile et de la Sardaigne. Il est douteux qu'après l'expérience malheureuse de 307 il ait songé à revenir en Afrique (il avait soixante-dix ans); mais une bonne flotte pouvait intercepter les communications entre Carthage et la Sicile et empêcher l'arrivée de renforts.

Est-ce en prévision de cette grande lutte qu'il voulut conclure avec Démétrius Poliorcète une alliance qui assurerait son flanc oriental? Il lui envoya son fils Agathocle, que Démétrius reçut avec de grands honneurs et renvoya en Sicile accompagné d'un de ses *amis*, Oxythémis, « en apparence, dit Diodore, pour recevoir les gages de l'alliance, en réalité pour observer la situation en Sicile »[31]. Diodore n'indique ni le but ni les clauses de l'alliance. D'après son récit, Agathocle fut le demandeur. Son conflit avec Cassandre lui avait appris qu'un danger pouvait venir de l'est. Le statut de Corcyre explique sans doute cette démarche. Agathocle l'avait donnée en dot à sa fille Lanassa lorsqu'elle épousa Pyrrhus (295). Celle-ci s'étant séparée de Pyrrhus offrit l'île à Démétrius, qu'elle épousa et qui y installa une garnison[32]. Agathocle avait tout intérêt à s'entendre avec le nouveau maître dans la crainte que Pyrrhus ne voulût reprendre Corcyre.

Démétrius en envoyant Oxythémis en observateur a-t-il eu réellement des visées sur la Sicile? E. Manni estime que la dure guerre qu'il soutenait alors en Grèce (290) lui interdisait de « trahir » Agathocle[33]. Mais les appétits de conquête de Démétrius étaient sans limite.

31. DIOD. XXI, 15.
32. PLUT. *Pyrrh.* 10, 7.
33. E. MANNI, *Demetrio Poliorcete*, Roma, 1951, p. 116.

De plus, n'était-il pas au courant des discordes qui sévissaient au même moment dans la famille d'Agathocle, où son petit-fils Archagathos et son fils, Agathocle lui aussi, né d'un second mariage, pouvaient concuremment prétendre à la royauté? Démétrius aurait pu exploiter cette querelle. N'avait-il pas, trois ans auparavant, conquis la Macédoine en éliminant les deux fils de Cassandre [34] ?

Le drame familial qui assombrit la fin du vieux roi est conté par Diodore [35]. Il désirait laisser Syracuse à son fils Agathocle; il le présenta aux Syracusains et écrivit à son petit-fils Archagathos, qui commandait l'armée du côté de l'Etna, de lui remettre le commandement. Celui-ci assassina son rival au cours d'un festin. Puis il fit empoisonner son grand-père par les soins d'un certain Ménon (289).

Ainsi s'achevait l'histoire d'Agathocle. Malgré ses abrègements, ses lacunes et ses obscurités, le récit de Diodore met en lumière les lignes principales de cette destinée hors de pair, qui devaient être aussi les grandes lignes de la narration de Duris :

1. La lutte incessante d'Agathocle contre l'empire carthaginois.

2. Ses luttes pour assurer à Syracuse l'hégémonie en Sicile et le conflit avec Agrigente.

34. Plut. *Demetr.* 36-37; *Pyrrh.* 7; Justin, XVI, 1, 1-18. Probablement Archagathos avait fait des confidences à Démétrius pendant son séjour auprès de lui. Un détail est étrange : Diodore (XXI, 16, 5) rapporte que l'envoyé de Démétrius, Oxythémis, plaça le corps d'Agathocle sur le bûcher funèbre avant même qu'il fût mort. Cette hâte est suspecte : il n'est pas possible qu'Oxythémis ait agi de sa propre autorité et qu'il n'ait pas reçu des instructions au cas où Agathocle viendrait à mourir.

35. Diod. XXI, 16; Justin, XXIII, 2.

3. Les menées des oligarques exilés pour lui arracher le pouvoir.

4. Ses entreprises en Grande-Grèce.

Une question se pose maintenant : Diodore a-t-il tiré son récit de l'ouvrage de Duris?

Les sources de l'Histoire d'Agathocle

Ce problème est vieux de plus d'un siècle. En 1874, A. F. Roesiger a le premier avancé que l'histoire d'Agathocle chez Diodore dérive de Duris. Il se fondait sur la correspondance entre les passages de Diodore, XX, 41, 3-4; 104, 3 et les fragments 17 (fr. 35 et 37 Müller) de Duris, ainsi que sur la citation de Duris chez Diodore, XXI, 6. Trois citations de Timée (Diodore, XX, 79, 5; 89, 5; XXI, 16, 5) auraient été transmises à Diodore par Duris. H. Haake, tout en admettant que Diodore a tiré de Duris la plus grande partie de son *Histoire d'Agathocle*, ajoute qu'il a aussi consulté directement Timée, dont le récit a passé chez Justin (XXII-XXIII, 2), très défavorable à Agathocle [36].

Ce partage a été largement accepté, mais aussi largement contesté. On a soutenu que Timée était la source principale et Duris seulement une source secondaire [37]. Laqueur, dans l'article *Timaios* de la *Realencyclopädie*, attribue à Timée tout ce qui est hostile au tyran et tout ce qui lui est de quelque façon favorable — peu de chose — à Callias [38].

36. A. F. ROESIGER, *De Duride Samio Diodori Siculi et Plutarchi auctore*, Diss. Gottingae, 1874. H. HAAKE, *De Duride Samio Diodori auctore*, Bonnae, 1874.

37. E. SCHWARTZ, *RE.* V, 687, v. *Diodoros*; JACOBY, *FGrH.* 76, *Kommentar*, p. 120; ROUSSEL, *H.G.* IV, p. 375; G. DE SANCTIS, *Ricerche sulla storiografia siceliota*, p. 99 s.

38. R. LAQUEUR, *RE.* VI A (1936), 1161-1174, v. *Timaios*.

Pour C. Dolce, trois traditions ont conflué dans le récit de Diodore : celle de Duris. la principale ; celle de Timée, secondaire, et, à peu près sûrement, celle de Callias [39].

K. Meister, reprenant la méthode de Laqueur, s'est fondé sur le seul critère de l'hostilité ou de la faveur envers Agathocle pour distinguer ce qui remonte à Timée ou à Duris [40].

Cette méthode est trop systématique et repose sur un postulat hypothétique. Si l'hostilité de Timée envers Agathocle est bien attestée [41], la faveur de Duris ne l'est pas. Rien ne prouve qu'il a toujours été partial à l'égard d'Agathocle au point de le présenter sous un jour constamment favorable. Il était bien difficile de dissimuler les massacres et les exactions du tyran ; on se serait condamné à ne rien comprendre à sa politique, qui consistait à se débarrasser sans pitié des adversaires et à se procurer de l'argent par tous les moyens pour les besoins de la guerre [42]. Duris n'était pas dépourvu de sens moral au point de ne pas réprouver les crimes d'Agathocle, cruautés et parjures, eussent-ils des motifs politiques. Ces crimes devaient faire ressortir, par contraste, la douceur de la tyrannie à Samos. Enfin, hors de tout parti pris, l'histoire d'Agathocle offrait à Duris un sujet particulièrement propice aux effets dramatiques, aux tableaux saisissants et aux personnages tragiques. Duris n'était pas un auteur dédaigneux de ces ressources littéraires. Attribuer à Diodore une oscillation perpétuelle entre la source Duris et la source

39. C. Dolce, Diodoro e la storia di Agatocle, *Kôkalos*, 6, 1960, p. 125-166, qui estime néanmoins que la synthèse des trois traditions n'est parvenue à Diodore que par un auteur intermédiaire.

40. K. Meister, *Die sizilische Geschichte bei Diodor*, p. 131-165.

41. Polyb. VIII, 10, 12 ; XII, 15, 1-11 ; XV, 35, 2.

42. Ces motifs de la conduite d'Agathocle ont été bien mis en lumière par G. De Sanctis, Agatocle, *Scritti minori*, I, p. 205-248.

Timée revient à lui prêter un comportement étranger à tout auteur de bon sens.

Le récit

Connaissant le goût de Duris pour les épisodes dramatiques et les scènes tragiques, comme on l'exposera plus loin (p. 378), il est raisonnable de lire sa marque et son inspiration dans plusieurs passages de Diodore particulièrement frappants.

Passons sur quelques épisodes mineurs des débuts. Agathocle servant comme officier devant Géla, sauva sa troupe grâce à un stratagème au cours d'une attaque de nuit manquée (Diodore, XIX, 4, 4-7). Grâce à un déguisement il échappa aux sicaires envoyés par ses ennemis pour le tuer (5, 2-3). On arrive au coup d'État. Il fait arrêter ses adversaires du Conseil des Six-Cents et les fait exécuter au son des trompettes et sous les clameurs de la foule. Puis le peuple se rue au pillage et au massacre : les maisons sont forcées, les sanctuaires violés; le carnage est général. A la fin, Agathocle reparaît pour jouer une scène de comédie. Il déclare vouloir vivre en simple particulier et dépose la casaque militaire pour prendre le manteau civil. Mais la foule, consciente de ses crimes, ne voulait pas être abandonnée de celui qui les avait couverts. Et il reprend le pouvoir (5, 5-9, 4). Quel dramaturge romantique n'aurait pas admiré ce mélange du tragique et du bouffon?

C'est un autre spectacle d'horreur que présente le tableau de la prise de Ségeste en 307 (Diodore, XX, 71). Pour extorquer aux habitants l'argent dont il a besoin, Agathocle les soumet à d'atroces tortures : la roue, les mutilations, le feu ne sont pas épargnés à ceux chez qui il soupçonne de la richesse. Les femmes ont les talons tenaillés, les seins coupés ou, si elles sont enceintes, elles sont contraintes d'avorter par un moyen barbare.

Au siège d'Utique en 308, il fait attacher les prisonniers aux machines, de sorte que les assiégés doivent, pour se défendre, tirer sur leurs compatriotes. La prise de la ville fut suivie par un massacre qui n'épargna même pas ceux qui s'étaient réfugiés dans les temples (XX, 54, 2-55, 2).

A côté de ces atrocités qui suscitent l'horreur, d'autres épisodes sollicitent seulement l'intérêt du lecteur et tendent fortement sa curiosité vers le dénouement. A cette catégorie appartiennent la sortie de la flotte d'Agathocle hors du port de Syracuse et son débarquement sur la côte africaine (310). Dans ces deux opérations il fallait échapper à la flotte carthaginoise. Elle bloquait étroitement le port de Syracuse; l'arrivée d'un convoi de ravitaillement fit diversion et Agathocle put sortir et s'enfuir; mais, poursuivi et serré de près, il ne dut son salut qu'à la nuit (XX, 5, 2-4). La poursuite est encore plus haletante sur la côte africaine. Une escadre carthaginoise donna la chasse aux vaisseaux d'Agathocle et, comme elle était plus rapide, les rattrapa et engagea le combat à coups de projectiles; la marine syracusaine eut le dessus et put débarquer (XX, 6).

D'autres épisodes se présentent comme des scènes à grand spectacle, par exemple l'incendie pompeux de la flotte sicilienne, qui suit le débarquement en Afrique et sur lequel nous reviendrons plus loin (XX, 7); ou encore l'incendie qui éclata dans le camp carthaginois, suivi d'une double et tumultueuse panique, dans ce camp et dans le camp d'Agathocle (XX, 65-67). La nuit enveloppe le tableau. Les Carthaginois célébraient un sacrifice à l'occasion d'une fraîche victoire. Le feu du sacrifice (on brûlait des victimes humaines) embrasa une baraque et, poussé par le vent, se communiqua aux autres baraques, faites de roseau et de paille. Bientôt

tout le camp fut en feu et de nombreux Carthaginois furent brûlés vifs.

La suite fut dramatique. Des déserteurs de l'armée d'Agathocle, qui voulaient rejoindre le camp carthaginois, furent pris pour des assaillants. La panique s'empara des Carthaginois ; dans le désordre, ils tombèrent les uns sur les autres et s'entretuèrent ; les fuyards se jetèrent dans des précipices. Les survivants parvinrent jusqu'à Carthage, où l'on crut que l'armée avait subi une défaite et que l'ennemi allait attaquer. La consternation fut générale.

C'est une erreur pareille qui jeta la confusion dans le camp d'Agathocle. Les déserteurs n'osèrent pas poursuivre leur route vers le camp carthaginois et rebroussèrent chemin. Les Grecs, à leur tour, crurent que les ennemis attaquaient. L'alarme fut donnée. Les soldats prirent les armes ; la nuit et les lueurs de l'incendie jetèrent l'épouvante. Les soldats se battaient entre eux ou s'enfuyaient.

Dans ces deux récits parallèles l'auteur a accumulé les traits qui en traduisent l'intensité : éclairage sinistre, méprises tragiques, carnage général où chacun frappe son propre camp.

Les récits de bataille sont plus sobres et précis sans sacrifier l'intérêt dramatique. Deux d'entre eux semblent avoir été abrégés par Diodore. Le premier (XX, 29, 2-11) rapporte une attaque nocturne des Carthaginois contre Syracuse (été 309). Il rappelle l'attaque des Grecs contre les Épipoles ; mais il diffère profondément de la célèbre narration de Thucydide[43] : il est plus court et l'action est plus rapide. La défaite des assaillants est due à deux causes : les Syracusains étaient avertis de la proximité de l'attaque et le

43. Thuc. VII, 43-44.

désordre se mit dans les rangs carthaginois. Ils plièrent aussitôt. L'obscurité et l'étroitesse du passage aggravèrent la confusion ; les fuyards tombèrent dans des précipices ou furent écrasés par leur propre cavalerie. Leur chef, Hamilcar, fut fait prisonnier. Détail propre à piquer la curiosité du lecteur, un devin lui avait prédit qu'il dînerait le jour même à Syracuse [44]. Détail précis, l'auteur indique la composition de la troupe carthaginoise : outre un corps de cavalerie, deux divisions d'infanterie, mais aussi une foule sans utilité militaire, venue pour le pillage.

Une indication semblable figure dans le second récit (XX, 64), dont l'action se déroule après le retour d'Agathocle en Afrique en 307. Pour raffermir son armée démoralisée, il la conduisit au combat. Il disposait d'une infanterie comprenant 6000 Grecs, autant de Celtes, de Samnites et d'Étrusques, et près de 10000 Africains, tenus en réserve, auxquels s'ajoutaient 1500 cavaliers [45]. L'attaque, brièvement contée, se brisa contre la supériorité numérique de l'ennemi et sa position élevée. Agathocle perdit 3000 hommes.

Duris n'était pas ignorant de l'art militaire. Dans l'Antiquité les hommes politiques étaient aussi des chefs de guerre. Périclès, Thrasybule avaient commandé des opérations ; les Diadoques étaient à la fois généraux et hommes de gouvernement. Des récits de bataille développés attestent la compétence de notre

44. Beloch, *G.G.* IV, I, *p.* 192, *n.* 1, pense qu'Hamilcar n'a pas voulu attaquer la hauteur de l'Euryèlos, où la cavalerie était inutile et que cette attaque a été imaginée pour mettre le récit en accord avec la prédiction ; la bataille aurait eu lieu dans la vallée de l'Anapos. — Mais le récit ne dit pas que la cavalerie a participé à l'attaque ; elle était commandée par l'exilé syracusain Deinocratès et restait en réserve (Diod. XX, 29, 5). Peut-être Diodore a-t-il passé sous silence le rôle de cette cavalerie.

45. Diodore (XX, 64, 3) ajoute 6000 attelages africains (ζεύγη). Il s'agit sans doute de chars ; mais le nombre est exagéré. Peut-être 600 ?

historien, qui a su allier l'exposé technique à la narration dramatique.

La bataille de l'Himèras (juin 310) offre un premier exemple (Diodore, XIX, 108-109). L'auteur commence par indiquer la position des armées en présence, chacune sur une colline de chaque côté du fleuve Himèras. Elles s'observent sans oser attaquer à cause du cours d'eau qui les sépare, et se contentent d'escarmouches. Un incident déclenche la mêlée générale : Agathocle place en embuscade une troupe pour attaquer un parti de Carthaginois. Celui-ci mis en fuite, Agathocle mène toute son armée contre le camp ennemi. Dans une lutte acharnée devant le fossé il a d'abord le dessus. Mais bientôt la situation se retourne en deux temps. L'intervention des frondeurs baléares cause de lourdes pertes aux Grecs, et un contingent inattendu d'Africains vient à la rescousse des Carthaginois (qu'on songe à l'arrivée de Blücher sur le champ de bataille de Waterloo !). Les Grecs prennent la fuite, poursuivis par la cavalerie ennemie. Les phases diverses du combat et l'acharnement des combattants soutiennent l'intérêt jusqu'au bout. L'ensemble est clair, bien ordonné, sans ornement inutile. Un seul détail à la fin porte une note pathétique : les fuyards, altérés par la chaleur et par la fuite, burent immodérément à l'eau du fleuve qui était salée, et moururent en grand nombre (XIX, 109, 5).

Une autre grande bataille opposant les mêmes adversaires se déroula en Afrique (310) après le débarquement d'Agathocle (Diodore, XX, 10, 5-13, 1). L'historien expose d'abord l'ordre de bataille des deux armées et nomme les chefs qui, de part et d'autre, commandent les différents secteur du front. Puis il rapporte un intermède curieux : Agathocle, pour encourager ses soldats effrayés par le nombre des ennemis, fait lâcher sur la ligne des chouettes, qui donnent un heureux présage. L'engagement commence par une charge des

chars et de la cavalerie carthaginoise, que les Grecs esquivent ou repoussent. Suit le combat de l'infanterie, où se distingue Hannon à la tête du bataillon sacré[46]. Mais à ce moment, comme à la bataille de l'Himèras, une péripétie en deux temps précipite le dénouement. D'abord, Hannon est tué en combattant. Ensuite, l'autre chef, Bomilcar, qui aspirait à la tyrannie et qui pensait qu'une défaite mettrait Carthage à sa merci, battit volontairement en retraite. Il s'ensuivit une grande confusion dans les rangs carthaginois, qui prirent la fuite. Agathocle vainqueur pilla le camp ennemi. Pour terminer, l'auteur donne le chiffre des pertes et, ici encore, un détail curieux : les Grecs trouvèrent dans le camp carthaginois 20 000 menottes destinées à enchaîner les vaincus pour les emmener en esclavage.

Ce récit, aussi dramatique que le précédent, est moins concentré. L'épisode des chouettes et les réflexions politiques de Bomilcar y introduisent deux entr'actes symétriques qui donnent l'occasion de décrire l'état d'esprit des combattants.

Les personnages

L'*Histoire d'Agathocle* mettait en scène une série de personnages gravitant autour du protagoniste et dont Diodore n'a pas toujours retracé les portraits. Il est probable que Duris a dépeint plus longuement que son compilateur des personnalités comme Antandros, le frère d'Agathocle, désigné comme gouverneur de Syracuse pendant l'expédition d'Afrique ; Erymnon, un Étolien, qui partageait le pouvoir avec lui ; Leptine et

46. Un bataillon sacré carthaginois (ἱερὸς λόχος) avait combattu à la bataille du Crimisos contre Timoléon (341) (Diod. XVI, 80, 4). Cf. S. Gsell, *Hist. ancienne de l'Afrique du Nord*, II, p. 346-347.

Démophilos, qui commandaient l'armée syracusaine en l'absence dAgathocle; Pasiphilos, chef syracusain; et encore Xénodicos, chef des Agrigentins; Ophellas, gouverneur de Cyrène; Archagathos, fils d'Agathocle et commandant de l'armée d'Afrique en son absence; Archagathos II, fils du précédent et meurtrier du fils d'Agathocle; et Ménon, son âme damnée [47].

Trois personnages ont été dépeints avec plus de couleur : Acrotatos, Cléonymos et Deinocratès.

Acrotatos était un Spartiate; Agrigente fit appel à lui dans son conflit avec Syracuse. Nommé stratège et soulevant de grands espoirs, il ne fit rien; il s'adonna au luxe et aux plaisirs, gaspillant les revenus publics; pour finir, il assassina traîtreusement Sostratos, un illustre exilé de Syracuse. Manquant d'être lapidé, il s'enfuit. L'historien le dit sanguinaire et plus cruel qu'un tyran [48].

Cléonymos était son frère. Tarente fit appel à lui pour lutter contre les Lucaniens et les Romains (303). Il recruta de nombreux mercenaires et imposa la paix. Il eut de grands projets et songea à briser la tyrannie d'Agathocle comme à intervenir en Grèce. Lui aussi abandonna le vêtement spartiate et prit des goûts voluptueux : à Métaponte, il exigea comme otages deux cents jeunes filles des meilleures familles pour satisfaire sa lubricité. Sa brève histoire révèle un homme de guerre énergique, mais sans foi, et un homme de plaisir [49].

Deinocratès était un personnage tout différent. C'était un exilé syracusain, qui passa d'abord dans le

47. Diod. XX, 16, 1; 56, 2; 61, 5; 77, 2; 90, 2; 31, 4; 62, 2-4; 40, 1-7; 42, 1-5; 33, 4-6; 38, 1; XXI, 16, 3-6.

48. Diod. XIX, 70, 3-71, 5. Acrotatos a eu un modèle chez Théopompe (*FGrH*. 115 F 232) : le Spartiate Archidamos qui, entré au service de Tarente, abandonna les mœurs austères de sa patrie pour mener une vie d'intempérance.

49. Diod. XX, 104-105.

camp carthaginois, puis se mit au service d'Agrigente. Ayant rassemblé autour de lui les ennemis d'Agathocle, il lui fit la guerre pour son propre compte. Mais à la fin il fut vaincu. Agathocle fit alors la paix avec lui et, réconcilié, lui donna un commandement; il lui garda toujours sa confiance. Néanmoins, avant cette réconciliation, l'historien dit qu'il était partisan de la monarchie et hostile à la démocratie. Commandant une armée de plus de 20 000 fantassins et de 3 000 cavaliers, il se souciait peu de revenir à Syracuse en simple particulier. La défaite sembla l'avoir assagi [50].

Agathocle est au centre de tout, homme d'une ubiquité redoutable. Timée l'a représenté comme une brute sanguinaire, assoiffée de massacres et d'argent [51]. Tout autre est le portrait dû à Duris. Sans doute il n'a pas dissimulé les cruautés qu'il a commises : à Messine, à Géla, à Syracuse, à Utique en Afrique, à Ségeste et en Italie [52] ; elles jalonnent tout son règne. On remarquera cependant qu'elles s'expliquent par une impitoyable raison d'État, qui commandait de briser toute opposition et de punir toute révolte, et par la nécessité de se procurer de l'argent.

Mais les jugements favorables abondent. Après le coup d'État de 317 et les massacres qui s'ensuivirent, l'historien a noté un changement complet : le tyran devint bienveillant au peuple, multiplia les bienfaits et les promesses et gagna la sympathie générale. Un coup d'œil anticipé sur l'ensemble de son règne relève d'autres traits élogieux : il ne porta jamais le diadème, se rendit accessible à tous sans garde personnelle, ménagea les revenus publics et augmenta les armements

50. Diod. XIX, 103-104; XX, 30, 5; 31, 2; 57, 1; 61, 5; 63, 7; 77, 2-3; 79, 1-3; 89, 1-4; 90, 1-2.
51. *FGrH.* 566 F 120-124.
52. Diod. XIX, 6, 5-8, 6; 102, 3-7; 107, 3-5; XX, 4, 6-8; 39, 4-6; 55, 1-2; 71; XXI, 8.

et la marine. Plus loin, à l'occasion d'un banquet, on nous dit qu'il était d'humeur joviale, qu'il s'amusait à contrefaire les autres de la voix et du geste et qu'il n'avait pas honte de son humble origine. Pourtant, dans ces banquets, l'astuce politique ne l'abandonnait pas : l'ivresse des convives lui permettait de découvrir leurs pensées envers sa tyrannie [53].

Il n'était pas dépourvu du sentiment de l'amitié : dans les exécutions qui accompagnèrent son coup d'État, il épargna et libéra son adversaire Deinocratès, qui avait été son ami et plus tard, il se réconcilia avec lui, malgré les longues hostilités qui les avaient mis aux prises pendant des années [54].

Si Duris a été séduit par la vie mouvante et tumultueuse de cet aventurier, il a reconnu ses qualités d'homme d'État. Un passage montre que sa décision de porter la guerre en Afrique n'était pas un coup de dés désespéré, mais un conseil mûrement raisonné : il estimait en effet que les Carthaginois, amollis par les délices d'une longue paix, ne soutiendraient pas l'assaut d'une armée aguerrie ; que leurs alliés africains, depuis longtemps opprimés, se révolteraient et que la soudaineté de son attaque lui permettrait de piller un pays riche, par suite que la guerre se transporterait de Sicile en Afrique [55].

On pourrait citer d'autres épisodes qui montrent qu'Agathocle était un politique avisé. Par exemple, découragé par son revers en Afrique et la dissidence de son lieutenant Pasiphilos, il songe à traiter avec Deinocratès ; mais comme ce dernier élève des exigences démesurées, il traite avec les Carthaginois à de meilleures conditions, et non seulement il conserve son

53. Diod. XIX, 9, 6-7 ; XX, 63.
54. Diod. XIX, 8, 6 ; XX, 90, 1.
55. Diod. XX, 3, 2-3.

pouvoir, mais encore il obtient de l'argent et des vivres pour reprendre la campagne contre Deinocratès [56].

L'histoire d'Agathocle chez Diodore offre, malgré de nombreuses et importantes lacunes [57], un récit suivi qui permet de dégager plusieurs aspects de la manière de Duris et les qualités littéraires de son récit.

Nous n'avons pas la même chance avec les *Macedonica.*

56. Diod. XX, 79. Diodore a certainement écourté le détail de ces négociations, en particulier les arguments qui ont déterminé Agathocle et les Carthaginois à conclure leur traité.

57. Indiquons quelques exemples. En XIX, 65 le récit des opérations d'Agathocle contre Messine, Myles, Abacène, n'est qu'un résumé. — En XIX, 70-72 Diodore s'étend sur le personnage d'Acrotatos, mais ne dit rien de la guerre entre Agrigente et Agathocle, sauf pour mentionner le traité qui y mit fin. — En XX, 17, 1, quelles villes d'Afrique Agathocle a-t-il gagnées à son parti ? Le récit de l'expédition d'Afrique a certainement subi des amputations.

5. Les *Macedonica*

L'œuvre historique majeure de Duris a porté le titre de Μακεδονικά. Les citations la désignent quelquefois sous le nom d'*Histoires* ou même d'*Helléniques* ; mais *Macedonica* est celui qui convient le mieux au contenu et à l'intention de l'auteur [1]. En effet, il s'est proposé d'écrire une histoire de la monarchie macédonienne, de ses conquêtes et de son empire, depuis la mort d'Amyntas, père de Philippe, jusqu'à la constitution définitive des royaumes hellénistiques issus de l'empire d'Alexandre après la bataille de Couroupédion (370-281).

Il n'en reste que de misérables fragments, 32 dans le recueil de Müller, 36 dans celui de Jacoby. Malheureusement la plupart ne concernent pas les événements ; ce sont des remarques incidentes, faites en marge du récit. Seulement 15 d'entre eux sont accompagnés de la référence à un livre, et ces deux difficultés rendent impossible une restitution assurée de la structure de cet ouvrage. Nous sommes ainsi privés d'une source d'information inestimable sur une période où les lacunes et les obscurités sont nombreuses et déroutent souvent l'historien moderne. Le même destin a frappé l'œuvre de Hiéronymos de Cardia, historien des Diadoques ; mais dans ce cas nous pouvons y suppléer par les livres XVIII à XX de Diodore et les fragments de

1. Ἱστορίαι : F 1, 2, 10, 12, 13, 14, 15. Μακεδονικά : F 3, 4, 6, 9, 11. Ἑλληνικά seulement chez Diodore XV, 60, 6 (= T 5).

l'ouvrage d'Arrien Τὰ μετ' Ἀλέξανδρον, récits auxquels Hiéronymos a servi de source[2].

D'après Diodore (XV, 60, 3-6), Duris commençait son récit à une date remarquable par la mort de trois souverains : Amyntas, roi de Macédoine qui, après vingt-quatre ans de règne, laissait trois fils, Alexandre, Perdiccas et Philippe; Agèsipolis, roi de Sparte, qui n'avait régné qu'un an; enfin Jason de Phères, tyran de Thessalie. Tous les trois moururent en 370/69.

Il importe de s'arrêter sur ces trois chefs d'États afin de comprendre les raisons qui ont pu déterminer Duris à prendre leur disparition comme point de départ.

Amyntas, pendant son long règne, avait rétabli l'autorité royale en Macédoine, dégagé les provinces orientales de la souveraineté de la Ligue chalcidienne et conclu avec Jason de Phères une alliance qui assurait sa frontière méridionale. Mais après lui, la Macédoine traversa une période d'anarchie. Son premier successeur, Alexandre, fut assassiné par sa propre mère Eurydice (368). Le deuxième successeur, Perdiccas, réorganisa les finances grâce à la gestion de Callistratos, exilé d'Athènes; mais il fut tué en essayant de repousser une invasion des Illyriens (359).

Cette période critique de dix années laissait la Macédoine affaiblie, envahie par les Illyriens, menacée par Olynthe et Athènes. Le fils de Perdiccas était trop jeune pour remédier à ces maux. C'est Philippe, troisième fils d'Amyntas, qui dut se charger de l'œuvre de restauration.

A Sparte, Agèsipolis devint roi après la mort de son père Cléombrote, tué à la bataille de Leuctres. Pendant son règne éphémère, Sparte eut à subir les dures conséquences de sa défaite : les villes péloponnésiennes

2. Jane Hornblower, *Hieronymus of Cardia*, p. 18-75.

se soulevèrent contre sa domination; l'Arcadie se constitua en confédération hostile; Epaminondas envahit le Péloponnèse et affranchit la Messénie du joug Lacédémonien. L'hégémonie spartiate n'existait plus.

Jason avait soumis à son pouvoir toute la Thessalie, abaissé Pharsale, l'éternelle rivale de Phères, réorganisé les finances, constitué une armée solide et construit une flotte, forces avec lesquelles il projetait de faire la guerre à la Perse. Son assassinat ouvrit une période d'instabilité et de désordre, qui prépara la mainmise de Philippe sur ce pays.

Tous ces événements inauguraient une ère nouvelle. En les choisissant comme point de départ Duris révèle ses intentions.

D'abord il écarte la coupure de la bataille de Leuctres, pourtant estimée comme décisive par les historiens et les chronographes [3]. Cela signifie qu'il n'a considéré l'hégémonie thébaine que comme un phénomène épisodique entre la fin de l'hégémonie spartiate et la prépondérance de la Macédoine.

Ensuite, il a voulu souligner le début d'une période de troubles et d'anarchie, marquée par l'abaissement de Sparte, la dislocation de l'unité thessalienne et une crise de la monarchie macédonienne. Sur ces ruines Philippe doit édifier son hégémonie. Dans la perspective de cet avenir la mort d'Amyntas est l'événement le plus important : les succès partiels qu'il obtint, les difficultés qu'il dut affronter préfiguraient les circonstances que Philippe eut à maîtriser; où le père échoua, le fils réussit. A côté de lui, l'insignifiance d'Agèsipolis symbolise l'effacement de Lacédémone.

Enfin Duris suggérait que l'histoire était désormais dominée par la volonté et la destinée des grands personnages, qui, de Philippe à Lysimaque et à Séleu-

3. Ératosthène : *FGrH.* 241 F 1. Cf. Polyb. I, 6, 1.

cus, allaient devenir les maîtres des événements. Le rôle des cités-États s'effondrait. La brièveté de l'hégémonie thébaine et le déclin d'Athènes et de Sparte en apportaient la preuve. Les nouveaux maîtres, tous des Macédoniens (de là le titre de *Macedonica*), allaient conquérir des empires, puis se les disputer,

Structure et contenu

Il reste un fragment du livre I. C'est un court extrait de la préface de l'auteur, qui expose sa conception littéraire de l'histoire. C'est un morceau capital, qui a soulevé beaucoup d'interprétations et de discussions. On y reviendra longuement plus loin.

Ce livre I contenait vraisemblablement l'histoire de la Macédoine, de la mort d'Amyntas à l'avènement de Philippe (370-359). Il est probable que les événements de Grèce y étaient rattachés, car le conflit d'Athènes avec Amphipolis intéressait la Macédoine, dont le roi Perdiccas se fit successivement dans cette affaire l'auxiliaire, puis l'adversaire des Athéniens (367-362). Au cours de la même période Thèbes consolida son hégémonie ; le rescrit de Suse (367) lui assura l'appui du Grand-Roi ; mais sa puissance allait s'épuisant, malgré la victoire de Mantinée (362). De son côté, Athènes tentait de maintenir la sienne par des opérations en Asie et dans l'Hellespont. Timothée y joua un rôle de première importance : c'est lui qui en 366 s'empara de Samos et y installa des *clérouquies*, contraignant à l'exil les compatriotes de Duris.

Si l'on peut conjecturer avec quelque vraisemblance le contenu du livre I, il est impossible de déterminer les limites des livres suivants.

Le livre II nous transporte au milieu de la Guerre Sacrée, qui donna l'occasion à Philippe d'intervenir dans les affaires de la Grèce centrale et de s'y poser en

arbitre des rivalités et des conflits qui opposaient les cités de cette région. Le fragment 2, qui se rapporte à ce drame, fait un bref parallèle entre cette guerre et la guerre de Troie. Toutes les deux, disait Duris, avaient eu des femmes pour cause : d'un côté Hélène, dont l'enlèvement motiva l'expédition ; Chryséis et Briséis, ces captives dont le sort déchaîna la peste d'Apollon et la colère d'Achille, comme le raconte le début de l'*Iliade* ; en Grèce, le rapt d'une femme mariée, la Thébaine Théanô, par un Phocidien fut la cause de la Guerre Sacrée. Les deux guerres durèrent dix ans.

Ces réflexions servaient sans doute d'introduction au récit de la guerre[4]. Elles traduisent la tendance des historiens du IVe et du IIIe siècle à mettre de petites causes à l'origine des grands événements. Déjà, au siècle précédent, Ephore attribuait la responsabilité de la guerre du Péloponnèse à Périclès qui cherchait à éviter un procès pour péculat et sacrilège[5]. Il est néanmoins probable que l'enlèvement de Théanô ne représentait qu'un petit maillon dans un enchaînement de causes plus étendues. Les dissensions entre la Phocide et Thèbes étaient chroniques. Elles avaient des répercussions à l'intérieur même du pays, où un clan tenait pour l'indépendance avec l'appui de Sparte et d'Athènes, tandis qu'un autre clan était tout dévoué à Thèbes et à la Thessalie. Le sanctuaire de Delphes offrait un théâtre à cette rivalité.

D'après Aristote, la Guerre Sacrée prit naissance à l'occasion d'une querelle entre le parti de Mnaséas, père de Mnason, et celui d'Euthycratès, père d'Onomarchos,

4. Elles ont un parallèle chez Callisthène, qui attribuait la première Guerre Sacrée — ou guerre de Crisa — (591-582) à l'enlèvement, par les gens de Crisa, de jeunes filles qui revenaient de Delphes (*FGrH.* 124 F 1 = Ath. XIII, 560 BC). Callisthène a servi de modèle à Duris.

5. Diod. XII, 39, 1-2.

qui se disputaient une fille *épiclère*[6]. Le premier était favorable aux Thébains, le second hostile. L'occasion était belle pour Thèbes, qui supportait avec impatience les velléités d'indépendance de la Phocide, d'intervenir dans ce conflit intestin. L'enlèvement de Théanô fournit un prétexte.

S'il suscita l'irritation des Thébains, il leur était toutefois difficile d'en faire un *casus belli* suffisant, même si Théanô appartenait, comme il est probable, à l'une des premières familles de Thèbes. Il fallait trouver un motif plus sérieux à porter devant le Conseil des Amphictyons : ce fut l'accusation faite aux Phocidiens d'avoir mis en culture une grande partie du territoire de Kirrha, déclaré maudit et voué à la stérilité depuis la première Guerre Sacrée (590). Ce sacrilège fut puni d'une énorme amende que les condamnés refusèrent de payer. Dès lors, leur pays était déclaré confisqué et consacré à Apollon[7]. Telle fut l'origine de la guerre (356).

Il ne reste aucun fragment des livres III et IV. Si l'on admet avec Kebric que chaque livre de cette histoire de Philippe couvrait en moyenne une période de dix années, on pourrait établir, sous toutes réserves, la distribution suivante :

— le livre II, après avoir exposé les débuts du règne de Philippe, racontait les premières années de la Guerre Sacrée jusqu'à l'intervention du roi de Macédoine, qui écrasa l'armée phocidienne et

6. Arstt. *Pol.* V, 4, 1304 a 10.
7. Diod. XVI, 23, 3-5. Justin, VIII, 1, 4-8. Paus. X, 2, 1. Pausanias déclare obscur le motif de l'amende infligée aux Phocidiens et il en rend responsables, non les Thébains, mais les Thessaliens. Cf. Glotz, *H.G.* III, p. 263 ; Beloch, *G.G.* III, 1, p. 246.

s'avança jusqu'aux Thermopyles. Tournant décisif de l'histoire (359-353).

— le livre III pouvait s'étendre jusqu'à la paix de Philocrate et à l'écrasement définitif des Phocidiens (353-346). L'épisode le plus saillant de cette période, outre plusieurs campagnes de Philippe en Thrace et en Illyrie, fut le siège et la chute d'Olynthe (349/8).

— les livres IV et V devaient comprendre les dix dernières années du règne de Philippe (346-336), marquées par la réorganisation de l'Amphictyonie delphique sous le patronage de Philippe ; la conquête du royaume odryse réduit en province macédonienne ; le siège de Périnthe (340-339). Après la victoire de Chéronée (338) Philippe était le maître incontesté de toute la Grèce : il pénétra dans le Péloponnèse et régla les litiges entre Lacédémone et ses voisins. Enfin il songea à porter ses armes en Asie et constitua la Ligue de Corinthe, qui devait être le support de la croisade panhellénique lorsqu'il fut assassiné.

Cet historique était présenté du point de vue macédonien. L'histoire d'Athènes n'y figurait qu'au second plan et dans la mesure où elle était en relation avec celle de la Macédoine. Il est douteux, par exemple, que Duris ait exposé la guerre des Alliés qui mit aux prises Athènes avec les membres révoltés de sa Confédération, Rhodes, Chios et Byzance.

Deux fragments sans référence (F 35, 36) appartenaient à ces livres dont nous venons d'esquisser le contenu. Le premier rapporte que le général athénien Charès reçut d'un certain Lysandre 60 talents avec lesquels il régala ses compatriotes sur l'agora après sa victoire sur les mercenaires de Philippe, que commandait Adaios, surnommé le Coq. Théopompe (F 249) a conté la même anecdote (ci-dessus p. 125). Mais Duris

semble avoir ajouté à son récit une citation du poète comique Héraclide :

Ayant capturé le Coq de Philippe,
qui chantait et vagabondait à contretemps,
il le dépeça, car il n'avait pas encore de crête.
D'un seul qu'il avait dépecé, Charès régala
beaucoup d'Athéniens, car il était généreux.

Cette addition répond bien à la manière de Duris. On ignore la date de cet événement. Certains le placent en 354, au cours de la campagne de Charès en Thrace, d'autres en 347, pendant la guerre d'Olynthe [8].

Le second fragment (F 36) fait allusion à un fait bien connu : la blessure à l'œil que Philippe reçut au siège de Méthone (354). Duris se séparait des autres historiens en affirmant que le trait qui le frappa était un petit javelot ; pour les autres, c'était une flèche [9]. Et il ajoute un détail piquant : quelque temps auparavant, au cours de jeux musicaux, des joueurs de flûte lui avaient joué fortuitement l'air du *Cyclope* [10].

Il est resté un fragment du livre V (F 3). Il reprend une anecdote déjà rapportée par Théopompe (F 280). C'est une conversation entre Philippe et l'Achéen Arcadion, qui était son ennemi juré ; elle avait eu lieu à Delphes, que Philippe visita entre la bataille de

8. Glotz, *H.G.* III, p. 268. Le paroemiographe Zénobios (*Prov.* VI, 34) mentionne Adaios le Coq comme un type de fier-à-bras. Un autre poète comique Damoxénos, le présentait comme un solide buveur.

9. Diod. XVI, 34, 5. Théopompe F 52. Marsyas : *FGrH.* 135-136 F 16. Justin, VII, 34, 5. Lucien, *Hist. conscr.* 38, qui place faussement l'accident au siège d'Olynthe.

10. On ne sait où placer le fragment 37, qui rapporte que Philippe ayant acquis une petite coupe d'or la mettait toujours sous son oreiller, étant donné la rareté de l'or à cette époque. Müller (*FHG.* II, p. 470) le rattache au pillage des trésors de Delphes pendant la Guerre Sacrée ; Jacoby (*Kommentar*, p. 123) pense que Duris opposait le geste de Philippe au luxe et à la prodigalité des compagnons d'Alexandre.

Chéronée et son invasion du Péloponnèse, en 338. Elle aurait pu faire partie d'un jugement global sur Philippe, qui se montra alors beau joueur[11].

La date de cet épisode fait penser que l'histoire de Philippe se terminait au livre V des *Macedonica*. On arrive ensuite au règne d'Alexandre.

Le fragment 4 porte référence au livre VII. C'est une anecdote relative à Pnytagoras, roi de Chypre, qui participa comme allié d'Alexandre au siège de Tyr et qu'Alexandre récompensa en lui donnant un territoire près de Kition[12]. La prise de Tyr date d'août 332. Mais d'autres fragments, sans référence, se rapportent à des événements antérieurs. Ce sont les fragments 39, 40, 41 et 42.

Le premier faisait incontestablement partie du livre VI. En 335, après la prise de Thèbes, Alexandre exigea d'Athènes la livraison de dix hommes politiques, parmi lesquels Démosthène et Lycurgue[13].

Le fragment 40 appartenait au récit du passage d'Alexandre en Asie. Comme les autres historiens, Duris rapportait avec quelles ressources le roi avait fait le pas décisif : d'après lui il n'avait de quoi entretenir son armée que pendant trente jours. Il aborda la rive asiatique dans la plaine de Troie. L'historien saisissait

11. D'après Phylarque, Philippe se mit à rire à la saillie de son ennemi et l'invita à dîner. Mais Phylarque a tiré ce détail de Duris. — PLUTARQUE, *De cohib. ira*, 9, 457 EF, donne une autre version de la scène et la situe en Macédoine, ce qui est invraisemblable, Arcadion ayant dit qu'il désirait fuir jusqu'à un endroit où l'on ignorerait Philippe.

12. Pnytagoras se rallia à Alexandre avec les princes cypriotes après la bataille d'Issos. Il commandait l'aile gauche de la flotte au cours de la grande attaque contre Tyr, où son navire fut coulé (ARR. *An.* II, 20, 6; CURT. IV, 3, 11).

13. Ce fragment est tiré de la *Vie de Démosthène* de PLUTARQUE, qui ne nomme que huit orateurs. D'autres sources donnent d'autres nombres et d'autres noms : voir le *Kommentar* de Jacoby, p. 124.

cette occasion pour faire une digression sur cette ville célèbre (F 41). Il empruntait à Hellanicos la date de la prise de Troie : c'était le 12 du mois de *thargélion* (mai), au milieu de la nuit. De la prise de Troie au passage d'Alexandre il comptait mille ans, ce qui renvoie à l'an 1334 avant notre ère.

La recherche de ces dates exerçait l'ingéniosité des historiens et des mythographes. D'autres jours étaient proposés : le 22 (23) *panémos*, mois du calendrier dorien (août) ; le 22 (23) de l'attique *skirophorion* (juin) ; le 23 (24) *thargélion*, d'après Damastès, Ephore, Callisthène et Phylarque[14]. L'année était supputée de diverses manières : par les années de règne des souverains — la 18e année du règne d'Agamemnon, la 1re année du règne de Démophon, fils de Thésée, ou la dernière du règne de Ménesthée — ou par intervalles, par exemple dans le *Marbre de Paros*[15]. Ératosthène a fait de l'année de la prise de Troie l'année initiale de sa table chronologique[16]. La conversion de la date du *Marbre de Paros* donne l'an 1209/8 ; celle de la date d'Ératosthène l'an 1184/3. On ignore par quels calculs Duris mettait mille ans entre la prise de Troie et le passage d'Alexandre en Asie.

Il exposait ensuite la bataille du Granique et la marche d'Alexandre à travers l'Asie Mineure jusqu'à la rencontre d'Issos. Sur cet itinéraire l'armée passa par Anchialê, ville de Cilicie, où elle trouva un monument qui passait pour le tombeau de Sardanapale, légendaire roi d'Assyrie. Ce souverain tenait une place ancienne dans la tradition grecque. Hérodote, le premier, a parlé de ses immenses trésors. Hellanicos fait de lui le fondateur de Tarse et d'Anchialê, le même jour. Ctésias

14. Clém. Alex. *Strom.* I, 21, 104, 1 ; Plut. *Cam.* 19, 7.
15. *FGrH.* 239 F A 24.
16. *FGrH.* 241 F 1.

a longuement décrit son luxe, sa conduite, sa tenue efféminée et sa mort sur un bûcher gigantesque. Aristote l'a nommé. Diodore raconte ses mœurs et sa fin [17]. La plupart des historiens d'Alexandre ont mentionné le monument d'Anchialê, en reproduisant une inscription qu'il contenait : ainsi Callisthène, Aristobule, Clitarque et Arrien [18]. Il est même à présumer que ce sont ces historiens, Callisthène peut-être le premier, qui ont mis sur ce monument le nom de Sardanapale, qui leur était familier.

Sur sa mort il existait deux traditions (certains même — Hellanicos, Callisthène — distinguaient deux Sardanapale). Suivant les uns, pressé dans Ninive par ses sujets révoltés, il fit dresser un immense bûcher et se donna la mort par le feu. D'autres rapportaient qu'il fut tué par Arbakès, satrape de Médie, mis en sa présence et indigné de voir son roi fardé, habillé en femme, imberbe et filant au milieu de courtisanes. Duris a choisi cette dernière version, plus moralisante (F 42) [19].

Un autre fragment du livre VII (F 5) évoque la célébration des fêtes de Mithra chez les Perses : « Un seul jour de ces fêtes, écrivait Duris, le roi s'enivre et danse... Car les Perses apprennent à danser comme à monter à cheval, pensant que cette pratique produit un exercice propre à fortifier le corps ». Cette information est tirée de Ctésias [20]. Elle faisait partie d'une digression sur les mœurs et les usages des Perses à l'occasion,

17. Hdt. II, 150. Hellanicos : *FGrH.* 4 F 63 ; Ctésias : *ibid.* 688 F 1, 23 (p. 442) ; Arstt. ap. Ath. VIII, 335 F ; Diod. II, 23-27.

18. Callisthène : *FGrH.* 124 F 34 ; Aristobule : *ibid.* 139 F 9 ; Clitarque : *ibid.* 137 F 2. Arr. *An.* II, 5, 2-3.

19. La citation de Jacoby est très courte. Müller (fr. 14) donne un texte plus long décrivant en détail l'aspect efféminé de Sardanapale (= Ath. XII, 529 A). Bien que ce texte reproduise celui de Ctésias (F 1, 23), Duris, féru de descriptions pittoresques, a pu le lui emprunter en entier.

20. Ctésias ap. Ath. X, 434 D.

probablement, du premier contact entre l'armée d'Alexandre et celle de Darius, soit avant la bataille d'Issos (333). Dans ce cas, ce fragment devrait être rangé avant le précédent, qui a trait à la prise de Tyr (332).

Après avoir conquis les villes du littoral syro-phénicien, Alexandre arriva en Égypte, où il resta plusieurs mois, fonda la ville d'Alexandrie, rendit une visite fameuse à l'oracle d'Ammon et réorganisa l'administration du pays. Ici encore, Duris faisait plusieurs digressions, traditionnelles chez les historiens. D'abord il ne manquait pas de décrire les pyramides, morceau de bravoure inspiré d'Hérodote (F 43).

Ensuite, il abordait le problème, si excitant et si disputé, de la crue du Nil. Il avait déjà sollicité la curiosité d'Alexandre, qui avait envoyé une mission scientifique au Soudan pour découvrir l'origine des inondations à la demande d'Aristote [21]. Il était admis, depuis Eudoxe de Cnide, que la montée du fleuve était due à l'abondance des pluies ; mais on se trompait sur la cause de ces pluies en les attribuant aux vents étésiens soufflant du nord. Duris n'avait sans aucun doute pas de lumières sur cette question ; son opinion ne nous a pas été conservée. Nous n'avons qu'une brève phrase (F 44) sur les sources du Nil, qu'il situait en Libye. Il reprenait donc la vieille conception d'Hérodote qui faisait venir le Nil de l'Ouest [22].

Il suivait encore Hérodote en appelant la ville d'Oasis (oasis de Khargeh) l'île des Bienheureux (F 45) [23].

21. Photius, *Bibl.*, 249.

22. Hdt. II, 31. Cf. R. B. Kebric, Herodotus. A Source for Duris on Egypt, *Journ. of the Amer. Research Center in Egypt*, 12, 1975, p. 99-100.

23. Hdt. III, 26. Jacoby se demande si ce fragment 45 ne provient pas des *Chroniques samiennes*. Hérodote dit en effet que des Samiens occupaient Oasis. Mais il est possible que Duris ait utilisé deux fois cette information.

En revanche il se séparait de lui sur l'origine de l'écriture phénicienne, introduite en Grèce. D'après Hérodote (V, 58), l'alphabet ionien fut emprunté aux Phéniciens et les lettres en reçurent le nom de *phoinikeia*. D'après Duris, ce nom venait de Phœnix, le précepteur d'Achille, qui les avait inventées (F 6). Cette explication provient d'un recueil d'Εὑρήματα, comme celui qu'avait composé Ephore.

Ce fragment est attribué au livre VIII. Il n'a donc pas fait partie du récit de la campagne d'Alexandre en Phénicie, qui, on l'a vu, était traitée au livre VII. On ignore dans quel contexte il se trouvait.

Le livre IX contenait l'histoire merveilleuse du garçon de Iasos, qu'un dauphin avait pris sur son dos pour le mener au large et ramené ensuite à terre. Alexandre fit venir ce garçon (F 7). Et Pline précise : Alexandre le préposa au culte de Neptune à Babylone, jugeant qu'une telle affection attestait la faveur du dieu. Plutarque raconte un dénouement différent : l'enfant se noya ; mais le dauphin recueillit son cadavre, le porta jusqu'à terre et s'y laissa mourir de chagrin ; en souvenir de cette aventure les monnaies de Iasos portent l'empreinte d'un garçon porté par un dauphin [24]. On est en présence d'un récit étiologique, que Duris a transposé dans l'histoire d'Alexandre. La mention de Babylone pourrait faire penser qu'il le situait pendant le séjour final du conquérant dans cette ville, où il mourut en 323, et que Duris terminait son histoire à ce livre IX.

Müller, cependant, à la différence de Jacoby et de Kebric, mène cette histoire jusqu'au livre X [25]. La solution dépend de l'interprétation du fragment 8, que

24. Pline, IX, 27. Plut. *De soll. an.*, 36, 278 A.
25. *FHG*, II, p. 463, 474 (fr. 21). *FGrH. Kommentar*, p. 118. Kebric, p. 50.

la Souda attribue au livre X. Duris y rapportait que Pythéas disait de Démosthène qu'il était indigne de souffler sur le feu sacré. Deux circonstances se sont présentées où ces deux orateurs et hommes politiques se sont affrontés. D'abord, dans l'affaire d'Harpale, Pythéas fut l'un des dix accusateurs qui se portèrent contre Démosthène et les autres personnages poursuivis en même temps que lui. C'était en janvier 323. L'autre circonstance fut postérieure à la mort d'Alexandre. Pendant la guerre lamiaque, Athènes chercha à gagner des alliances dans le Péloponnèse. Démosthène, bien qu'il fût alors exilé, alla défendre la cause de sa patrie devant l'assemblée des Arcadiens, où il trouva en face de lui Pythéas, acquis au parti macédonien [26]. Il est évident que l'invective de Pythéas ne convient qu'au procès sur l'argent d'Harpale. Une accusation d'impureté n'avait pas de place dans un débat diplomatique à l'étranger. Mais dans un procès devant un tribunal athénien, l'accusateur cherchait à discréditer son adversaire par tous les moyens, notamment par des imputations personnelles noircissant sa vie et ses mœurs. Pythéas était passé maître dans ce procédé [27].

En évoquant l'affaire d'Harpale Duris menait donc jusqu'au livre X son histoire d'Alexandre. En lui consacrant cinq livres comme à celle de Philippe, il donnait une importance égale aux deux règnes et mettait en équilibre la composition de son ouvrage.

D'autres fragments, sans référence, se répartissaient dans cette partie. Notons d'abord que l'anecdote du dauphin et du jeune garçon (F 7), qu'Athénée rapporte au livre IX, n'était pas forcément liée au séjour final d'Alexandre à Babylone et pouvait n'être qu'une digression dans un autre contexte. Pline a tiré de Duris

26. Plut. *Démosth.* 27, 4-5. Roussel, *H.G.* IV, p. 215; 269.
27. Dion. Hal. *Is.* 4, 4.

des traits relatifs aux chiens, aux arbres, aux métaux, aux enfantements prodigieux (T 12), détails parsemés tout au long de son œuvre.

Les fragments 46 à 49 viennent du récit des campagnes d'Alexandre dans la Haute Asie. Malgré sa prédilection pour les histoires merveilleuses, Duris a rejeté comme une fable l'épisode de la rencontre d'Alexandre avec la reine des Amazones (F 46), que de nombreux auteurs, comme Onésicrite et Clitarque, avaient complaisamment accueilli [28]. On ignore si ce rejet, indice d'un esprit rationaliste, s'accompagnait d'une réfutation en règle. Ce qu'on retiendra, c'est qu'il ne s'est pas laissé sur ce point éblouir par une narration brillante de Clitarque et qu'il a préféré se ranger à l'avis de Charès, qui pareillement tenait ce récit pour une fiction.

Le fragment 47 appartenait aux campagnes d'Alexandre dans l'Hindou Kouch. Les historiens d'Alexandre donnèrent à ce massif le nom de Caucase, par flatterie suivant Strabon, mais plutôt parce qu'ils le considéraient comme le prolongement de notre Caucase. Ils y placèrent la légende de Prométhée, enchaîné par l'ordre de Zeus et délivré par Héraclès. Cette combinaison se trouvait chez Clitarque, qui l'a transmise à Diodore et à Quinte Curce ; Arrien aussi l'a retenue en l'empruntant à Ératosthène [29]. Duris l'a reprise à son tour, en l'ornant de détails nouveaux. D'après lui, Prométhée ne fut pas puni pour avoir dérobé le feu, mais parce qu'il était tombé amoureux d'Athèna. Par suite, les peuples du « Caucase » ne sacrifient pas à Zeus et à Athèna, qu'ils tiennent pour responsables du malheur de Prométhée ; mais ils honorent Héraclès pour l'avoir délivré.

28. Plut. *Alex.* 46, 2 ; Diod. XVII, 77, 1-3 ; Curt. VI, 5, 24-32 ; Strab. XI, 5, 4.

29. Strab. XI, 5, 5 ; Diod. XVII, 83, 1 ; Curt. VII, 3, 22. Arr. *An.* V, 3, 1-3.

Cette version, dont le caractère étiologique est manifeste, provient d'un historien d'Alexandre, qui l'a bâtie à partir d'observations qu'il avait faites sur les cultes des montagnards, en se conformant à l'habitude grecque d'assimiler les divinités étrangères à celles du panthéon national [30].

Le fragment 48 décrit des types indiens fantastiques et des mœurs bizarres. Ctésias paraît en être la source.

Le fragment 49 a trait au luxe d'Alexandre qui, recevant un jour à dîner six mille officiers, les fit asseoir sur des sièges d'argent recouverts d'étoffe de pourpre. Cela se passait soit à Salmous, où l'armée célébra des fêtes après la dure traversée du désert de Gédrosie, soit à Suse, où Alexandre célébra somptueusement les noces de neuf mille Macédoniens avec des Persanes [31].

Le reste des *Macedonica*, à partir du livre XI, développait l'histoire des Diadoques, qui pendant plus de quarante ans, de 323 à 281, se disputèrent avec acharnement l'empire constitué par Alexandre. Cette partie, qui serait d'un prix inestimable pour l'historien moderne, n'a laissé que des vestiges insignifiants. Un ou deux fragments subsistent de chacun des livres XV, XVI, XVII, XXII et XXIII. Des huit autres livres il ne reste rien, exception faite de six fragments qu'il est difficile de loger avec précision.

30. Les exemples de ces interprétations étiologiques abondent dans l'aventure d'Alexandre. Des vaches marquées d'un signe en forme de massue attestaient qu'Héraclès était venu dans l'Inde (ARR. *An.* V, 3, 4). La ville de Nysa, dont le nom rappelait celui de la nourrice de Dionysos, et la présence exceptionnelle du lierre dans son voisinage confirmaient l'expédition de Bacchus dans l'Inde (CURT. VIII, 10, 11-17; ARR. *An.* V, 1, 6; JUSTIN, XII, 7, 6-8; *Épitomé de Metz*, 36-37). Mégasthène, qui visita l'Inde au début du IIIᵉ siècle, a multiplié ces interprétations, rapportant des usages et des croyances indiens à la mythologie d'Héraclès et de Dionysos (A. DAHLQUIST, *Megasthenes and Indian Religion*, Stockholm, 1962).

31. DIOD. XVII, 106, 4. PLUT. *Alex.* 70, 3.

On a essayé de mettre des dates sous les sept fragments qui font référence à un livre. Le tableau suivant montre les dates proposées par Jacoby en regard de chaque fragment.

Livre	Fragment	Sujet ou événement	Date proposée
XV	F 9	Le nom d'Orchomène en Arcadie	315
XVI	F 10	Portrait de Démétrius de Phalère	307
	F 11	Origine de Iolcos	303/2
XVII	F 12	Ivresse de Polyperchon	après 303
XXII	F 13	Démétrius Pol. à Athènes	291
	F 14	Luxe de Démétrius	291 ?
XXIII	F 15	Mort de Démétrius	286/5 ?

Ce tableau soulève de fortes objections.

1. D'après le fragment 9 Duris rappelait au livre XV que la ville d'Orchomène en Arcadie devait son nom à Orchoménos. Il faisait incidemment cette remarque à propos de la prise de la ville par Cassandre, au cours de ses opérations dans le Péloponnèse contre Alexandre, le fils de Polyperchon, dans l'été 315 [32]. On peut donc admettre que les livres XI à XV couvraient la période 323-315, soit cinq livres pour huit années. Cette extension peut paraître disproportionnée si on la compare à la place accordée aux règnes de Philippe et d'Alexandre, dont chacun, pour une durée plus longue, occupe seulement cinq livres. Mais cette période a renfermé des événements d'une importance capitale,

32. Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 120 ; 2, p. 262.

qui étaient plus proches de l'auteur : la répartition des satrapies après la mort d'Alexandre ; la guerre lamiaque ; la campagne et la mort de Perdiccas en Égypte ; le partage de Triparadisos ; la longue lutte entre Antigone et Eumène (319-316), qui aboutit à la domination d'Antigone sur toute l'Asie ; l'apparition de Cassandre, fils d'Antipatros, ambitieux de gouverner l'Europe et dressé contre Polyperchon, qu'Antipatros avait désigné pour lui succéder ; l'intervention d'Olympias en Grèce et l'extinction par le meurtre de la famille d'Alexandre ; les révolutions d'Athènes et la prise de pouvoir de Démétrius de Phalère, pour ne citer que les principaux chapitres d'une histoire fertile en retournements, coalitions, batailles, sièges et intrigues de palais. En 315 s'achève un cycle d'événements qu'on peut désigner sous le nom générique de luttes pour la succession d'Alexandre. Après, les conflits n'ont plus pour objet de conserver l'héritage du conquérant, mais l'ambition, pour chaque Diadoque, de se tailler un empire indépendant aussi vaste que possible [33]. Diodore a longuement exposé, lui aussi, cette période : de XVIII, 2 à XIX, 63.

2. Si l'on date de 307 le fragment 10 et de 303/2 le fragment 11, attribués au livre XVI, et d'après 303 le fragment 12 attribué au livre XVII, il faudrait admettre que Duris a raconté en trois livres (XV en partie, XVI et XVII) les événements s'étendant de 315 à 301 environ, date de la bataille d'Ipsos, qui forme un terme naturel.

Cette hypothèse est inacceptable [34]. Les événements

33. Cf. M. J. Fontana, *Le Lotte per la successione di Alessandro Magno*, p. 136 s.

34. Kebric, p. 52, n'admet qu'un livre pour la période 316-307. Mais il reconnaît que les motifs pour lesquels Duris aurait passé si rapidement sont conjecturaux : peut-être aurait-il estimé que les conflits des Diadoques se déroulaient loin de la Macédoine et que la Grèce restait tranquille sous le gouvernement prudent de Cassandre.

qui se sont déroulés pendant cette période sont d'une telle importance que trois livres n'auraient pas suffi à les exposer. Antigone conquit la Syrie sur Ptolémée, qui la reprit ensuite à son fils Démétrius (le Poliorcète) ; il intervint en Grèce contre Cassandre et Lysimaque, avec lesquels il passa des conventions en 311. Puis il reprit la Syrie à Ptolémée et tenta sans succès de soumettre à son autorité les satrapies de l'Iran oriental. Il envoya son fils Démétrius libérer Athènes de la tutelle de Cassandre et du gouvernement oligarchique de Démétrius de Phalère (307). Contre Ptolémée, maître de Chypre et allié de Rhodes, Démétrius remporta la brillante victoire navale de Salamine (306) ; puis il soumit Rhodes à un siège fameux qui dura un an (305-304). Il vint ensuite au secours d'Athènes assiégée par Cassandre et reconquit sur lui la plus grande partie du Péloponnèse. En 302 il constitua une ligue des cités grecques, qui rappelait celle que Philippe avait fondée. Mais la puissance d'Antigone effraya les autres souverains, Séleucus et Lysimaque, qui se formèrent en coalition et écrasèrent leur adversaire à Ipsos (été 301). Il est trop évident que tant d'événements ne pouvaient pas tenir dans deux ou trois livres : l'infatigable activité d'Antigone et les exploits de son fils Démétrius exigeaient des développements étendus ; en face d'eux, en Grèce, Cassandre et Polyperchon ne restaient pas inactifs.

Rien ne permet d'assigner une date précise et incontestable aux trois fragments qui subsistent des livres XVI et XVII. Le fragment 10 est un portrait de Démétrius de Phalère, de ses prodigalités, de son intempérance, de son luxe et de sa luxure [35]. Le Phaléréen gouverna Athènes de 317 à 307, sous la

35. Cité par ATHÉNÉE, XII, 542 B-E, et par ÉLIEN, *V.H.* IX, 9, qui nomme par erreur Démétrius Poliorcète.

protection de Cassandre, jusqu'au moment où il fut chassé par le débarquement de Démétrius Poliorcète au Pirée, au printemps 307. Il était loisible à Duris de tracer son portrait à n'importe quelle date de cette période, par exemple à l'occasion de son conflit avec Antigone en 314, ou des négociations que Polémaios, le général d'Antigone, le força d'engager avec son maître en 313 [36].

Le fragment 11, tiré aussi du livre XVI, mentionne Iolcos, localité du golfe Pagasétique, dont le roi légendaire Pélias fut le mari d'Alceste. Jacoby le rapporte aux opérations de Démétrius contre Cassandre en 302, au cours desquelles le Poliorcète débarqua à Larissa et s'empara des villes voisines d'Antron et de Ptéléon. Et il ajoute : le livre XVI (et XVII ?) contenait manifestement les campagnes du Poliorcète en Grèce jusqu'à son rappel en Asie [37]. Mais il y eut en 313 en Grèce des opérations qui se déroulèrent en Eubée et en Béotie, donc au voisinage du golfe Pagasétique ; la flotte d'Antigone y prit part. Il est donc vraisemblable que le port d'Iolcos y fut mêlé ; c'était de là que la légende avait fait partir les Argonautes [38].

Le fragment 12, tiré du livre XVII, rapporte que Polyperchon dansait quand il était ivre. Jacoby y voit un jugement formulé après la mort de Polyperchon, dont la date exacte est ignorée, mais postérieure à 303. Antipatros, avant de mourir en 319, l'avait désigné pour lui succéder au gouvernement de la Grèce. Depuis cette date, sa carrière fut si diverse, ses activités guerrières si absorbantes, ses intrigues si compliquées qu'un historien pouvait à tout moment relever ses écarts de conduite. Il est donc impossible d'invoquer ce fragment

36. Diod. XIX, 68, 3 ; 78, 4.
37. *FGrH.* 76, *Kommentar*, p. 119. Diod. XX, 110.
38. Diod. XIX, 75-78.

pour repousser le contenu du livre XVII jusqu'à une date aussi basse que 303.

3. Une vaste lacune s'étend entre les livres XVII et XXII, intervalle dont il ne subsiste aucun fragment. En revanche, nous avons un fragment du livre XXII, qu'il est possible de dater avec certitude. C'est l'*ithyphallos* composé par les Athéniens en l'honneur de Démétrius Poliorcète lors de son troisième séjour dans leur ville, en 291 (F 13)[39].

Le fragment 14, tiré du même livre et qui décrit l'habit somptueux du Poliorcète, peut être daté de 289. C'est une citation d'Athénée, dont Plutarque a repris l'essentiel après avoir raconté la campagne de Démétrius en Étolie, qui eut lieu à cette date[40].

Le fragment qui reste du livre XXIII (F 15) est un commentaire sur l'ivrognerie des rois qui, à n'en pas douter, accompagnait l'évocation de la mort de Démétrius : prisonnier de Séleucus depuis 285, il mourut au bout de trois ans, miné par l'inaction et l'excès de nourriture et de vin[41]. Il est probable que Duris mentionnait cet événement à la suite de la capture du roi, donc sous l'année 285, plutôt qu'à sa date réelle, en 283, dans le récit des années suivantes.

On peut donc penser que les livres XXII et XXIII racontaient la fin du Poliorcète, depuis qu'il s'était emparé de la royauté de Macédoine à la fin de 294, une

39. La date résulte de l'allusion à « l'Étolien qui, assis sur son rocher comme la sphinge antique, pille et enlève les biens ». La puissance des Étoliens inquiétait alors les Grecs, et les Athéniens suppliaient le Poliorcète de les protéger (R. Flacelière, *Les Aitoliens à Delphes*, p. 73-75; Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 226, n. 1; 227). C'est au retour d'une expédition à Corcyre et à Leucade que les Athéniens lui décernèrent des honneurs outranciers (Démocharès ap. Ath. VI, 253 B).

40. Plut. *Demetr.* 41, 5-8; Beloch, *ibid.* p. 228; Roussel, *H.G.* IV, p. 361.

41. Plut. *Demetr.* 52, 5.

date qui formait une coupure naturelle dans l'enchaînement des événements.

4. Les considérations qui précèdent permettent de formuler quelques conclusions probables.

A. Les livres XI à XV des *Macedonica* retraçaient les événements qui suivirent la mort d'Alexandre jusqu'en 315 : les premières luttes des Diadoques entre les défenseurs de l'unité de l'empire et les éventuels bénéficiaires de son démembrement.

A cet ensemble se rattachent les fragments 50 à 54. Les fragments 50 et 51 appartiennent à l'histoire de l'Athénien Phocion. Ce sont deux citations de Plutarque, relatives à la tenue de Phocion et à l'estime que lui témoignait Alexandre[42]. Elles ont fait partie d'un jugement sur cet homme politique dont le destin tragique se joua dans les années 322 à 318. Victime de la rivalité entre Polyperchon et Cassandre, de ses propres louvoiements et de la haine des démocrates, il dut boire la ciguë en 318.

Le fragment 52 dépeint d'une façon pittoresque l'entrée en guerre d'Eurydice, femme de Philippe Arrhidée, et d'Olympias, la mère d'Alexandre, dans le conflit entre Cassandre et Polyperchon. Leurs armées s'affrontèrent à Euia, en Macédoine. Eurydice et son mari furent faits prisonniers par la vieille reine, qui les fit mettre à mort en 317[43].

Le fragment 53 expose les modestes origines d'Eumène. Il devait faire partie de l'entrée en scène de cet homme sur le théâtre des luttes entre les Diadoques, quand Perdiccas le chargea de maintenir en Asie Mineure l'autorité du pouvoir central contre les satrapes indociles en 322[44].

42. PLUT. *Phoc.* 4, 3-4; 17, 9-10. Cf. ÉLIEN, *V.H.* I, 25.

43. DIOD. XIX, 11, 1-7. JUSTIN, XIV, 5, 8-10. ÉLIEN, *V.H.* XIII, 36. ROUSSEL, *H.G.* IV, p. 295; BELOCH, *G.G.* IV, 1, p. 106-108.

44. DIOD. XVIII, 19, 1-3. PLUT. *Eum.* 4, 1. NEP. *Eum.* 2, 3-5.

Le fragment 54 explique que la ville de Rhagai (« les failles ») en Médie doit son nom aux tremblements de terre qui avaient dévasté la région. Le nom de Rhagai apparaît à la fin de la campagne d'Antigone contre Eumène en Gabiène : son armée y prit ses quartiers d'hiver après la défaite et l'exécution de son rival (hiver 317/6)[45].

B. Les livres XV (XVI) à XXI embrassaient la période 315-294. Six livres racontaient l'histoire de 21 années, d'ailleurs inégalement remplies d'événements. Soit un livre pour trois ans et demi.

C. Les livres XXII et XXIII contenaient les années 294 à 285, qui virent Démétrius régner en Macédoine, puis perdre son royaume sous l'attaque conjuguée de Pyrrhus et de Lysimaque, passer en Asie et finalement, après de nouveaux combats, tomber au pouvoir de Séleucus et mourir en captivité. Ces deux livres embrassaient huit années.

Mais la mort de Démétrius ne marquait pas la fin du drame des Diadoques commencé à la mort d'Alexandre. Un acte restait encore à jouer avant le partage définitif de l'empire et la constitution des royaumes destinés à durer. Le dénouement se produisit à la bataille de Couroupédion, en l'été 281, où Séleucus vainquit Lysimaque et, resté seul maître par la mort du vaincu, mit fin à la compétition.

Le fragment 55 prouve que Duris menait son récit jusqu'à cette date. Il rapporte que le chien de Lysimaque, nommé Hyrcan, se jeta dans les flammes du bûcher qui allait consumer le corps de son maître[46].

Il est donc vraisemblable qu'un dernier livre, le XXIVe, exposait la guerre entre Lysimaque et Séleucus,

45. Diod. XIX, 44, 4.
46. Appien, *Syr.* 64, rapporte une autre anecdote sur le chien de Lysimaque.

qui fut précédée de la conquête de la Macédoine par Lysimaque et d'une affreuse tragédie dans sa famille[47]. Comme les précédents, ce livre embrassait une période de quatre années depuis la défaite du Poliorcète (285-281)[48].

En outre, au cours de cette année 281, moururent deux souverains : Lysimaque, tué à la bataille de Couroupédion, et Séleucus, assassiné en Thrace par Ptolémée Kéraunos. Ainsi le point terminal des *Macedonica* ressemblait au point initial : la disparition de souverains y marquait le début et la fin d'une époque. Ceux qui étaient morts en 370/9 ne gouvernaient que de petits États, menacés par leurs voisins. Les rois de 281 dominaient de vastes royaumes taillés dans l'immense conquête macédonienne. Cette symétrie et cette antithèse étaient saisissantes et flattaient sans aucun doute le sens artistique de Duris.

Composition et chronologie

Les procédés de composition et le système chronologique des *Macedonica* restent inconnus. Dans l'histoire de Philippe et d'Alexandre il suffisait de suivre année par année les événements de la politique et de la guerre.

Mais à partir du livre XI les choses devenaient plus compliquées. L'histoire se déroulait à la fois en Europe et en Asie; les protagonistes étaient plus nombreux et agissaient sur plusieurs théâtres d'opérations. En Euro-

47. JUSTIN, XVII, 1, 1-6. PAUS. I, 10, 3-4. STRAB. XIII, 4, 1, BELOCH, *G.G.* IV, 1, p. 242 s. Ci-après p. 350.

48. Les *Macedonica* auraient compris 28 livres selon MÜLLER (*FHG.* II, p. 468) et C. WACHSMUTH (*Einleitung in das Studium der alten Geschichte*, p. 544); 26 livres selon JACOBY (*Kommentar*, p. 117). D'après nos calculs, ces nombres sont exagérés : entre la défaite de Démétrius et la bataille de Couroupédion (285-281) il n'y a place que pour un livre, le XXIV, si l'on retient le compte de quatre années pour un livre.

pe, c'étaient Antipatros, Polyperchon, Cassandre, Pyrrhus, Lysimaque et, par intervalles, Démétrius ; en Asie, Antigone, Eumène, Séleucus, Démétrius et, à la fin de la période, Lysimaque. Les personnages passaient même quelquefois d'un bord à l'autre. Lysimaque, dont la Thrace était le royaume, passa en Asie pour abattre Antigone, puis pour combattre Séleucus. L'existence de Démétrius fut un perpétuel va-et-vient entre l'Europe et l'Asie. A l'écart de ces antagonismes, Ptolémée régnait sur l'Égypte, mais ne se privait pas d'envahir la Syrie, d'occuper Chypre, de s'allier avec Rhodes et même de porter ses armes jusqu'en Grèce en 308 ; il battit Démétrius devant Gaza en 312, mais celui-ci prit sa revanche en 306 en écrasant devant Chypre la flotte ptolémaïque.

Pour démêler cette complexité la méthode la plus simple était une composition annalistique transportant alternativement le récit en Europe et en Asie. C'est la disposition que Diodore a adoptée dans ses livres XVIII à XX, suivant en cela sa source et son modèle Hiéronymos [49].

Les sources

L'histoire de la monarchie macédonienne de 370 à 281 a exigé un grand nombre de sources. Kebric a tenté d'en dresser une liste [50]. Il propose :

— pour l'histoire de Philippe : Théopompe, Marsyas, Callisthène, Diyllos.

49. Cette disposition écarte les événements qui n'étaient pas liés aux luttes des Diadoques entre eux. Par exemple, il est vraisemblable que Duris ne parlait pas du soulèvement des colons de Bactriane en 325-323 (ROUSSEL, *H.G.* IV, p. 264) ni de la lutte de Séleucus contre le monarque indien Tchandragoupta en 302 (*ibid.* p. 340).
50. KEBRIC, p. 36-48.

— pour l'histoire d'Alexandre : Marsyas, Charès, Ephippos, Clitarque, Diyllos.
— pour la suite jusqu'à 281 : Diyllos, Démocharès, Philochore, Théophraste, Lyncée.

En outre : Hérodote, Hellanicos, Ctésias.

Certains de ces auteurs sont cités dans les fragments pour confirmer les données de Duris, de sorte qu'on peut en déduire avec vraisemblance qu'ils ont été ses sources. Pour les autres on peut seulement faire des suppositions.

Deux fragments (F 3, 35) portent la marque de Théopompe. Nous les avons mentionnés plus haut (p. 321). Ils rapportent la victoire de Charès sur les mercenaires de Philippe et l'entretien de ce dernier avec son ennemi Arcadion [51]. Théopompe était une source idéale pour écrire une histoire de Philippe. Il avait été le contemporain des événements. Son vaste ouvrage contenait toutes les informations qu'on pouvait désirer sur le personnage du roi, sa politique et ses guerres. En le débarrassant des digressions, de tout ce qui concernait les cités et le monde asiatique et en résumant le reste, Duris avait obtenu un récit en cinq livres, le premier volet de son histoire de la Macédoine.

Marsyas de Pella était le frère (le frère utérin) du roi Antigone. Il avait écrit, lui aussi, des *Macedonica* en dix livres, qui remontaient à l'origine de la monarchie macédonienne et s'achevaient à la bataille d'Arbèles. Sa position l'avait mis au courant de beaucoup d'événements : il participait à la bataille de Salamine en 306, dans l'escadre de Démétrius [52]. Duris lui a emprunté l'anecdote des joueurs de flûte qui jouèrent l'air du

51. A rapprocher des fragments 249 et 280 de Théopompe.
52. Marsyas : *FGrH* 135, Diod. XX, 50, 4.

Cyclope à Philippe avant qu'il fût blessé à l'œil (F 36), et probablement d'autres anecdotes.

On peut admettre comme une probabilité qu'il a consulté l'œuvre de Callisthène, les *Helléniques*, qui racontaient l'histoire de la Grèce depuis la paix d'Antalcidas jusqu'à la Guerre Sacrée, et les Πράξεις 'Αλεξάνδρου, laissées inachevées. Ce dernier ouvrage, rédigé dans la foulée de l'expédition, jouissait d'un grand prestige. Callisthène avait été l'ami de Théophraste, dont Duris avait été l'élève.

Kebric suggère que Duris a utilisé Diyllos, un Athénien qui avait écrit, en vingt-six livres, une *Histoire* commençant à la violation des Phocidiens à Delphes en 356 et s'achevant à la mort de Philippe fils de Cassandre, en 297 [53]. C'était un ouvrage assez semblable à celui de Théopompe puisqu'il embrassait, outre l'histoire de la Grèce, celle de la Sicile et du monde barbare. Mais on ne peut pas aller au-delà d'une vague supposition reposant sur la parenté des périodes traitées par Diyllos et Duris.

On est sur un terrain plus solide en affirmant que notre historien a recours à Charès pour écrire l'histoire d'Alexandre. Deux fragments associent les deux historiens. Comme Charès, Duris racontait qu'Alexandre avait supprimé de ses lettres la formule χαίρειν, sauf lorsqu'il écrivait à Phocion et à Antipatros (F 51). Ce détail familier est tout à fait conforme à la manière du chambellan, qui multipliait les anecdotes intimes de la vie de cour. Comme Charès, Duris rejetait le récit fabuleux de la rencontre d'Alexandre avec la reine des Amazones, qui avait eu la faveur de tant d'historiens (F 46).

Clitarque a-t-il été une source de Duris pour l'histoire d'Alexandre? Une preuve formelle manque; mais les

53. Diyllos : *FGrH*. 73.

indices sont concluants. Nous ne pouvons en juger que par la comparaison des fragments de Duris avec Diodore et Quinte Curce, qui ont tiré de Clitarque leur histoire d'Alexandre. On a noté quelques correspondances. Duris est un des rares historiens (avec Idoménée) qui ait fixé à dix le nombre des orateurs athéniens dont Alexandre exigea la livraison après la prise de Thèbes ; ce nombre se retrouve chez Diodore [54]. Duris a situé dans le « Caucase » (Hindou Kouch) le lieu de détention de Prométhée ; c'est aussi la version de Diodore [55]. Mais il n'a pas accepté le récit de la rencontre d'Alexandre avec la reine des Amazones, qu'on peut lire chez Diodore et chez Quinte Curce [56]. Il est certain que la manière de Clitarque devait séduire Duris : comme son devancier, il aimait les tableaux pittoresques, les scènes pathétiques, les sentences morales, les digressions géographiques et ethnographiques [57].

Kebric compte Ephippos d'Olynthe au nombre des sources de Duris. Il s'appuie sur l'argument qu'Ephippos partagerait avec Duris une hostilité déclarée à la

54. F 39 ~ Diod. XVII, 15, 1.
55. F 47 ~ Diod. XVII, 83, 1.
56. Diod. XVII, 77, 1-3. Curt. VI, 5, 24-32.
57. Schubert, *Quellen...*, p. 93-96, établit des correspondances assez hypothétiques entre Duris et Diodore-Quinte Curce (Justin) : il suppose que des épisodes racontés par ces auteurs auraient figuré chez Duris dans la même version. Par exemple, Clitarque aurait imaginé la visite d'Alexandre aux femmes de Darius après Issos, et Duris aurait repris ce récit, alors qu'en réalité le roi se contenta de déléguer Léonnatos (Diod. XVII, 36, 5-6 ; Curt. III, 12, 15-27. Cf. Arr. *An.* II, 12, 3-5). Duris aurait encore trouvé chez Clitarque l'histoire des insignes royaux de Darius qui auraient fait croire à sa mort ; et l'histoire de l'identité des costumes d'Alexandre et d'Héphestion lors de leur visite aux femmes de Darius (Diod. XVII, 37, 5 ; Curt. III, 12, 5). Mais faute d'un texte de Duris ce ne sont que des suppositions.
M. J. Fontana, Il problema delle fonti per il XVII libro di Diodoro Siculo, *Kôkalos*, 1, 1955, p. 182-190, pense que Diodore n'a pas eu directement accès au livre de Clitarque et que Duris a été la source intermédiaire. Il est plus probable, comme l'a vu Kebric, p. 65, que Clitarque a été la source commune aux deux historiens.

Macédoine et que Duris trouvait chez Ephippos une occasion opportune de balancer la tendance favorable de Callisthène. En outre, la description du costume de Démétrius Poliorcète rappellerait celle qu'Ephippos a faite du costume d'Alexandre [58]. — Rien ne prouve que Duris ait eu des tendances hostiles à la Macédoine et qu'il ait jugé avec défaveur la politique de Philippe et d'Alexandre. Les exilés de Samos devaient leur rappel à ce dernier et devaient lui être reconnaissants. L'analogie entre la description du costume d'Alexandre et celle du costume du Poliorcète n'est pas davantage décisive : elle ne prouve qu'un goût commun aux deux historiens pour les peintures flamboyantes.

Pour l'histoire postérieure à 323 Duris aurait puisé dans les œuvres de Diyllos, de Démocharès, de Philochore, de Théophraste et de Lyncée. Nous avons dit plus haut qu'il est seulement hypothétique que Diyllos ait pu être une source de Duris.

Démocharès, neveu de Démosthène, fut à Athènes pendant la période des Diadoques un chef du parti démocratique. Il avait écrit des *Histoires* en 21 livres au moins ; il s'y montrait hostile à Antipatros, à Démétrius de Phalère et à Démétrius Poliorcète : le dernier événement mentionné dans les rares fragments est la réception du Poliorcète à Athènes en 291. On ignore à quelle date son ouvrage a vu le jour. Mais on sait qu'il appuya le décret de Sophoclès qui bannissait d'Athènes les écoles philosophiques : cette mesure frappait particulièrement le Lycée, dont le scholarque Théophraste avait été le maître de Duris, qui ne pouvait donc avoir qu'un préjugé défavorable contre Démocharés [59].

L'atthidographe Philochore était contemporain de

58. Kebric, p. 45. Ephippos : *FGrH.* 126 F 5, à rapprocher de Duris F 14.
59. Démocharès : *FGrH.* 75 ; Ath. XIII, 610 F ; Diog. L., V, 38.

Duris. Il fut μάντις καὶ ἱεροσκόπος à Athènes en 306/5 et mis à mort sur l'ordre d'Antigone Gonatas dans les années 260 pour avoir pris le parti de Ptolémée Philadelphe au temps de la guerre de Chrémonidès [60]. Ce qui a pu attirer Duris à lui, c'était, suivant Kebric, son conservatisme religieux, son patriotisme hostile au parti macédonien et peut-être une certaine sympathie pour l'école d'Aristote. Ils auraient même pu entrer tous les deux en relation durant le séjour de Duris à Athènes. Mais on ignore si Duris a eu accès à son œuvre. Si l'on peut contester les motifs qui auraient retenu son intérêt, l'étendue même de cette œuvre — vingt-six ouvrages en dehors de l'*Atthis* publiés à différentes dates — laisse penser qu'il a eu connaissance au moins de quelques parties. Mais Philochore a écrit sur tant de sujets !

On peut en dire autant de Théophraste et de Lyncée, le maître et le frère de Duris. Le premier a pu lui communiquer des informations orales sur les événements arrivés à Athènes et sur les hommes politiques qu'il avait pu observer au temps où il y avait enseigné. Il a pu former le jugement de l'historien sur Phocion, dont le fragment 50 dépeint l'endurance et l'austérité ; sur Cassandre, avec lequel l'école péripatéticienne entretenait les meilleures relations. Il serait utile d'avoir le portrait que Duris a tracé de ce prince, intelligent et impitoyable, esprit distingué et politique cruel.

Lyncée avait écrit, entre autres ouvrages, des Ἀπομνήματα, qui étaient vraisemblablement un recueil d'anecdotes et de sentences. Mais on voit mal ce qu'il aurait pu apprendre à Duris que celui-ci ne connût déjà [61].

Cela nous conduit à dire que Duris a été à lui-même

60. Philochore : *FGrH*, 328. Ci-après p. 411.
61. Sur Lyncée, F. Susemihl, *Gesch. der griech. Litter. in der Alexandrinerzeit*, I, p. 487.

sa principale source d'informations. Son séjour à Athènes et sa situation politique à Samos lui procuraient des postes d'observation qui le mettaient au centre des événements, tant en Europe qu'en Asie. Athènes était un champ clos de rivalités internationales, le Pirée une base stratégique de première importance. Les relations commerciales attiraient à Samos des témoins venus de tout le monde grec : ils apportaient des nouvelles, ils exprimaient des opinions ; il y avait de simples commerçants, mais aussi des voyageurs de marque dont les informations étaient précieuses. Duris recherchait le témoignage direct et concret, comme le prouvent plusieurs fragments.

A-t-il utilisé l'œuvre d'un autre historien des Diadoques, la plus importante et la mieux documentée, celle de son contemporain Hiéronymos de Cardia qui, après avoir été le compagnon de son compatriote Eumène, passa au service de la maison d'Antigone et servit successivement ce dernier, puis son fils Démétrius et son petit-fils Antigone Gonatas? Le problème revient à se demander si les *Macedonica* sont antérieures ou postérieures à l'*Histoire des Diadoques* de Hiéronymos.

Les réponses des critiques sont divisées. Köhler, le premier, a soutenu l'opinion que l'ouvrage de Duris est postérieur à celui de Hiéronymos. Comparant une citation de Duris chez Strabon (I, 3, 19 = F 54) sur les séismes de Rhagai en Médie et un passage de Diodore (XIX, 44, 4), qui rapporte que l'armée d'Antigone prit ses quartiers d'hiver dans cette région tourmentée après la bataille de Gabiène où Hiéronymos fut fait prisonnier dans les rangs d'Eumène, Köhler déduit que Duris ne pouvait tenir que de Hiéronymos son information sur Rhagai. R. Schubert a repris ce raisonnement. Cette thèse a été suivie par F. Susemil, d'après qui Diodore et Plutarque ont reçu Hiéronymos par l'intermédiaire de

Duris. Plus récemment, M. J. Fontana a longuement défendu l'antériorité de Hiéronymos [62].

La thèse contraire a été soutenue par G. Droysen, F. Jacoby, Beloch et tout récemment par Kebric et par Jane Hornblower dans son livre sur Hiéronymos [63]. Droysen estime que Hiéronymos a écrit en réaction contre Duris, pour opposer à une histoire arbitrairement défigurée le récit sérieux et cohérent d'une grande époque qu'il avait personnellement vécue. Kebric et Jane Hornblower se rallient à cette thèse. — Remarquons d'abord que l'argument relatif à Rhagai n'est pas décisif : n'importe quel historien d'Alexandre, parmi ceux qui ont suivi son expédition, pouvait écrire que cette région était sujette aux tremblements de terre ; un Onésicrite, un Aristobule s'intéressaient aux phénomènes naturels. Duris a pu lire ce détail chez Charès.

D'après Agatharchidès, Hiéronymos vécut jusqu'à 104 ans. Malgré les atteintes de l'âge et les blessures reçues à la guerre, il avait conservé une vigueur intacte et un esprit sans défaillance. Jacoby fait justement remarquer que ce renseignement provient probablement de Hiéronymos lui-même, peut-être dans sa préface. Les fragments montrent qu'il a écrit après la mort de Pyrrhus en 272 et vraisemblablement après celle de Mithridate Ktistès en 266 [64]. D'autre part, Duris s'est mis à écrire, selon toute vraisemblance, après avoir été dépossédé de son gouvernement, quand Ptolémée Philadelphe occupa Samos en 281 [65]. L'anté-

62. U. Köhler, Über die Diadochengesch. Arrians, *Sitzungsber. Akad. Berlin*, 1860, p. 586 s. R. Schubert, *Quellen...*, p. 96-97. F. Susemihl, *ibid.* I, p. 562, M. J. Fontana, *Le Lotte...*, p. 158-236.

63. G. Droysen, Zu Duris und Hieronymos, *Herm.* 11, 1876, p. 465; F. Jacoby, *RE.* VIII, 1541, 1549, v. *Hieronymos 10*; Beloch, *G.G.* IV, 2, p. 5. Kebric, p. 46-47. J. Hornblower, *Hieronymos of Cardia*, p. 234.

64. Jacoby, *RE.* VIII, 1542-1543, v. *Hieronymos 10.*

65. Kebric, p. 47.

riorité de Duris paraît donc certaine. On ne peut trouver que naturelle la réaction d'un soldat habitué à un langage sobre et à une appréciation objective des événements face à la narration précieuse et maniérée d'un écrivain formé dans les écoles athéniennes.

Les tendances

Nous examinerons plus loin les caractères littéraires de l'œuvrc de Duris. Qu'il suffise ici de signaler dans les *Macedonica* les influences d'Hérodote, de Ctésias et d'Hellanicos. On sait que, par une annexion audacieuse, il considérait Hérodote comme originaire de Samos, tout comme le poète épique Panyassis, lui aussi originaire d'Halicarnasse (F 64). C'était un grand lecteur d'Hérodote. Comme lui, il affectionnait les digressions et les récits mythologiques ; il a probablement imité sa description des pyramides et repris sa conception du cours du Nil (F 43, 44).

A Ctésias il a emprunté des détails scabreux sur les mœurs des Indiens : ils s'accouplent à des bêtes et engendrent des êtres monstrueux ; les femmes conçoivent à cinq ans ; il naît chez eux une race d'hommes à queue velue et pourvus d'oreilles dont ils peuvent s'envelopper (F 48).

Il tient d'Hellanicos une date de la prise de Troie (F 41). Ce trait dénote le goût des recherches chronologiques, qui étaient aussi un domaine de la science péripatéticienne. Aristote avait rédigé en collaboration avec Callisthène une table des vainqueurs aux jeux Pythiques et Démétrius de Phalère une liste des archontes [66].

Livre d'un homme politique, les *Macedonica* devaient contenir des jugements sur les hommes et les

66. *Sylloge*³, 275 ; Diog. L., I, 22.

États, ou du moins laisser voir les penchants de l'auteur.

Kebric estime que Duris a présenté les Macédoniens, individuellement et collectivement, d'une manière défavorable, à la fois par moralisme et par patriotisme grec[67] : c'était un peuple excessif, dont la domination sans frein a perverti le caractère traditionnel de la Grèce, altéré sa morale et abaissé sa fierté. Il flétrit la flagornerie des « vainqueurs de Marathon » à l'égard du Poliorcète (F 13). L'Athénien Démétrius a surpassé les *Macédoniens* dans les prodigalités de sa table (F 10); Alexandre et ses amis menaient un luxe outrancier (F 37b; 49). En face, quelques Grecs sont restés vertueux, comme Démosthène (la *Vie* de Plutarque est largement inspirée de Duris), Phocion et Eumène, qui a dû son élévation à ses mérites.

Ces antithèses ne sont pas niables. Néanmoins, elles ne portent que sur des traits particuliers et ne présentent qu'un caractère moralisant. Ce que Duris reproche aux Macédoniens, c'est une conduite immorale, comme le faste du Poliorcète ou l'ivrognerie de Polyperchon. Mais aucun indice ne prouve qu'il a jugé sévèrement leur politique au nom d'un supposé patriotisme grec, compréhensible en Grèce où la domination macédonienne était mal supportée, mais beaucoup moins chez les Grecs d'Asie, qu'Alexandre avait libérés du joug perse. Ne devait-il pas plutôt être reconnaissant à Alexandre et à Perdiccas d'avoir assuré le retour d'exil de sa famille et, d'une manière générale, levé les bannissements qui frappaient nombre de Grecs des classes riches?

Son attitude envers les grands Diadoques ne paraît pas avoir été défavorable[68].

67. Kebric, p. 22-23.

68. Geschwanter, *Quibus fontibus Trogus Pompeius in rebus successorum Alexandri Magni enarrandis usus sit*, Diss., Hallae,

Il condamne, au nom de la morale, le luxe vestimentaire du Poliorcète ; il condamnait aussi, sûrement, son goût insatiable des femmes, énumérant avec complaisance ses mariages et ses liaisons. Mais, si l'on met à part ces écarts de conduite, Plutarque le moraliste, dont la *Vie de Démétrius* s'inspire largement de Duris, ne trouve rien à lui reprocher, et même rend les Athéniens responsables de l'avoir corrompu par leurs flatteries [69] : il est sobre et tempérant en campagne ; il s'intéresse aux réalisations techniques comme la construction de vaisseaux à seize rangs et d'énormes machines de siège ; c'est un ami et un protecteur de l'art [70]. En politique il est généreux avec ses adversaires : il pardonne aux Athéniens leur défection après la bataille d'Ipsos ; il traite Thèbes avec clémence bien qu'elle l'ait trahi par deux fois en 292 [71]. On ne relève contre lui aucune cruauté [72], et les vices de sa conduite privée n'ont aucune conséquence sur sa politique, si l'on met à part quelques lourdes contributions pour entretenir ses maîtresses [73]. On ne saurait retenir à sa charge ses successifs mariages « politiques » : avec Déidamia, sœur

1878, a soutenu une opinion contraire, mais seulement appuyée sur des textes de seconde main. Duris attribue une basse origine à Eumène et à Ptolémée (PLUT. *Eum.* 1, 1 ; JUSTIN, XIII, 4, 10 ; XVI, 2, 7-9) ; il honnit Antipatros (JUSTIN, XIII, 5, 15) ; Cassandre (ID., XVI, 1, 15) ; Démétrius (ID. XVI, 1, 6 et 8 ; PLUT. *Demetr.* 4) et même Alexandre (JUSTIN, XIII, 5, 9 ; XV, 3, 4).

69. Avant même les louanges outrées de l'*ithyphallos* en 291, Athènes avait prodigué à Démétrius des honneurs extravagants que PLUTARQUE (*Demetr*, 12, 1-2 ; 26) détaille inlassablement.

70. PLUT. *Demetr.* 19, 5 ; 20, 2-9 ; 22, 3-5.

71. PLUT. *Demetr.* 34, 3-5 ; 39-40.

72. KEBRIC, p. 8, suppose même qu'Antigone favorisa l'installation de Scaios, père de Duris, comme tyran de Samos.

73. Cependant DIODORE (XX, 103, 6) rapporte qu'après la prise d'Orchomène en Arcadie Démétrius fit exécuter le gouverneur, Strombichos, et crucifier 80 citoyens qui lui étaient hostiles (303). Les motifs de cette cruauté exceptionnelle nous échappent ; on sait seulement que Strombichos l'avait injurié.

de Pyrrhus; Lanassa, fille d'Agathocle, qui lui apporta Corcyre en dot, et Ptolémaïs, fille de Ptolémée.

Cassandre, en revanche, était un homme impitoyable. Il avait fait mourir Olympias, mère d'Alexandre, son épouse Roxane et son fils, égorgé l'orateur Démade et son fils. Mais il était protecteur des philosophes, en particulier des péripatéticiens, et l'ami de Théophraste, qui lui dédia un traité sur la royauté [74]. On peut penser que ces titres lui valaient l'indulgence de Duris, qui, sans dissimuler ses crimes, pouvait leur trouver une justification, car Olympias n'était pas en reste de cruauté et Démade avait trahi Antipatros, le père de Cassandre [75].

Duris a été aussi favorable à Lysimaque. Hiéronymos l'accusait d'avoir, lors de l'invasion de l'Épire en 287/6, détruit les sépultures royales et dispersé les ossements des morts. Pausanias s'inscrit en faux contre ce récit en arguant qu'il ne pouvait pas venir à l'esprit d'un Macédonien l'idée de détruire les sépultures des ancêtres de Pyrrhus et du grand Alexandre lui-même, qui descendait des rois d'Épire par sa mère. On a fait observer que la pensée de justifier Lysimaque était étrangère à un historien bien postérieur comme Pausanias; elle ne pourrait appartenir qu'à Duris [76].

74. Πρὸς Κάσανδρον περὶ βασιλείας : Diog. L., V, 47. Théophr., fr. 125 Wimmer. En 319 Cassandre nomma commandant de la garnison macédonienne à Athènes un neveu d'Aristote, Nicanor. En 317 il choisit pour gouverner la ville le péripatéticien Démétrius de Phalère.

75. Plut. *Demosth.* 31, 4-6.

76. Paus. I, 9, 8. G. Saitta, Lisimaco di Tracia, *Kôkalos*, 1, 1955, p. 107 s., s'est efforcée de démontrer les préventions de Duris en faveur de Lysimaque en comparant des traditions opposées, comme dans l'exemple des tombeaux d'Épire, où l'argumentation nous paraît juste. On pourrait supposer que la réfutation de Duris vise Hiéronymos, donc qu'il a écrit après lui, ce que nous avons nié (ci-dessus p. 245). Mais le récit de la violation des sépultures devait être largement répandu par la propagande hostile à Lysimaque. Nous ne

Dans la *Vie d'Eumène* Plutarque a omis des épisodes qui figurent chez Diodore. Par exemple, il ne parle pas du corps expéditionnaire que le satrape de Phrygie Hellespontique envoya au secours d'Eumène assiégé dans Nora (Diodore, XVIII, 52, 4) ; ni de la tentative de Ptolémée pour détacher d'Eumène les Argyraspides ; ni du complot qu'Antigone monta contre lui en essayant de soudoyer les chefs des Argyraspides (XVIII, 62-63). Il a négligé des événements capitaux qui pouvaient être difficilement passés sous silence dans une biographie, bien qu'ils fussent de caractère historique ; il aurait suffi de les résumer. Il laisse ignorer les attaques que subit Eumène, sur le Tigre et sur l'Euphrate, de la part des indigènes et de Séleucus en 318 (XVIII, 73). Omission beaucoup plus grave, celle de la bataille de Parétacène, à laquelle Diodore consacre cinq chapitres (XIX, 27-31). Il est impossible que Duris ait passé sous ces événements sous silence : les lacunes sont dues à la négligence de Plutarque.

Mais de nombreuses différences trahissent l'emploi d'une autre source que Hiéronymos. Dans la bataille entre Eumène et Cratère, Diodore attribue la chute de Cratère à un faux pas de son cheval, Plutarque au coup d'un Thrace qui a frappé Cratère de flanc [83]. Dans le même combat, suivant Diodore, Eumène et Néoptolème se reconnaissent à leurs chevaux et à d'autres marques ; suivant Plutarque ils se croisent deux fois sans se voir [84]. A Nora, les négociations entre Eumène et Antigone sont postérieures, suivant Diodore, à l'investissement de la place ; suivant Plutarque elles furent antérieures [85]. Sorti de Nora, Eumène reçut une lettre de Polyperchon et une autre d'Olympias, d'après

83. Diod. XVIII, 30, 5 ; Plut. *Eum.* 7, 6.
84. Diod. XVIII, 31, 2 ; Plut. *Eum.* 7, 7.
85. Diod. XVIII, 41, 6-7 ; Plut. *Eum.* 10, 3-8.

Diodore; l'ordre des lettres est inverse chez Plutarque [86]. En Cilicie, les Argyraspides accueillirent chaleureusement Eumène d'après Diodore, froidement d'après Plutarque [87]. Une bataille se déroula en Susiane, sur les bords du Copratas d'après Diodore, sur les bords du Pasitigre d'après Plutarque [88]. Les deux phases de la bataille de Gabiène sont inverses chez les deux auteurs. Diodore présente d'abord un combat de cavalerie, puis la charge des Argyraspides d'Eumène; l'ordre est inversé chez Plutarque [89].

Mais surtout les deux historiens présentent Eumène différemment.

Chez Diodore, c'est un homme habile à recruter des troupes ou à gagner celles de l'adversaire [90]. L'historien s'étend sur ses qualités de tacticien et décrit longuement son ordre de bataille; il surprend l'arrivée d'Antigone [91]. Il est loyal envers les représentants de la royauté légitime, Olympias et les « rois » (Philippe Arrhidée et Alexandre fils de Roxane). Il est doué d'une prévoyance merveilleuse : il devine que sa qualité d'étranger lui causera des difficultés pour se faire obéir des Macédoniens; qu'Antigone tentera de s'emparer de ses éléphants, et il imagine aussitôt la parade appropriée [92]. Il invente toujours des ruses, fabrique de fausses lettres pour donner confiance aux soldats et rabaisser le prestige de Peukestas, envoie de faux déserteurs à Antigone pour lui donner de faux renseignements [93].

Mais ce que la source de Diodore a surtout mis en

86. Diod. XVIII, 58, 1-2; Plut. *Eum.* 13, 1-2.
87. Diod. XVIII, 58, 1-2; Plut. *Eum.* 13, 1-2.
88. Diod. XIX, 17, 3; Plut. *Eum.* 14, 3.
89. Diod. XIX, 42-43; Plut. *Eum.* 16, 7-6.
90. Diod. XVIII, 29, 3; 32, 2-3; 40, 4; 53, 6-7; 61, 4-5.
91. Diod. XIX, 27, 2-28, 4; 40, 2-4; 18, 4-6.
92. Diod. XVIII, 60; XIX, 39, 3-6.
93. Diod. XIX, 23, 1-3.

relief, ce sont les vicissitudes de la destinée d'Eumène, les alternances de succès et de revers. Il avait d'abord reçu une satrapie et d'importants moyens militaires et financiers ; après avoir battu Cratère et Néoptolème, il avait été défait par Antigone et contraint de se réfugier à Nora ; il désespérait du salut quand il avait été inopinément délivré ; il avait alors reconstitué ses forces et battu Antigone en Susiane. La bataille de Parétacène était restée indécise, et il avait réussi à s'échapper ; mais celle de Gabiène scella définitivement son destin ; il fut pris et mis à mort. La fortune, cet agent imprévisible des événements, joue un rôle déterminant dans son histoire [94].

Il n'en est pas de même chez Plutarque. Les qualités d'Eumène sont multiples et variées : habileté, ruse, prévoyance, aptitude exceptionnelle au commandement, fermeté dans le malheur, mais aussi sensibilité (il pleure en voyant Cratère mourant), générosité envers ses officiers et ses soldats, commerce agréable. Ses revers sont dus à des forces supérieures, non aux caprices de la fortune. Le parallèle entre Eumène et Sertorius fait ressortir leurs qualités et leurs penchants ; mais jamais la fortune n'apparaît pour expliquer leurs exceptionnelles destinées.

La perte de la plus grande partie des livres XXI et XXII de Diodore nous empêche de répéter, à propos de Démétrius Poliorcète, la comparaison que nous avons faite entre son récit et la biographie de Plutarque. Cependant, comme l'a remarqué Kebric [95], le livre XX, conservé, ne présente aucun des traits qui marquent la figure de Démétrius chez Plutarque. Les honneurs extravagants que les Athéniens décernèrent à Antigone et à Démétrius en 307 et qui soulèvent la dérision de

94. Diod. XVIII, 53. Cf. 59, 4-6 ; 64, 6.
95. Kebric, p. 60.

Plutarque, sont rapportés par Diodore d'un ton neutre et même comme la récompense naturelle de la restauration du régime démocratique[96]. L'auteur du décret, Stratoclès, dont Plutarque honnit la bassesse, est mentionné chez Diodore sans commentaire[97]. A la suite de la victoire de Démétrius sur Ptolémée à Chypre, les Diadoques prirent le titre royal; Diodore rapporte simplement l'événement; Plutarque l'assortit d'anecdotes[98]. L'initiation aux mystères d'Éleusis, que Démétrius, suivant Plutarque, exigea insolemment des Athéniens dans une période illicite, est présentée chez Diodore comme la récompense de bienfaits[99]. Il n'y a chez Diodore aucune image de son existence fastueuse et débauchée, telle que la décrit Plutarque avec un luxe de détails, à part une allusion isolée à son goût de la boisson, de la danse et des festins[100]. Manifestement, Hiéronymos a présenté son maître sous le jour le plus favorable, uniquement occupé des affaires sérieuses de la guerre et de la politique.

Or ce personnage offrait à Duris des traits qui convenaient à ses goûts littéraires et à sa conception de l'histoire : une vie privée pleine de désordres et d'aventures scandaleuses; une activité débordante d'ambitions et d'entreprises; une personnalité multiple, fils affectueux, amant insatiable, technicien avisé et, par-dessus tout, une destinée remplie de coups de théâtre, de victoires éclatantes suivies de défaites lamentables, une destinée où la comédie côtoie fréquemment la tragédie[101].

96. Diod. XX, 46, 1-3; Plut. *Demetr.* 10, 3-12, 1.
97. Diod. XX, 46, 1; Plut. *Demetr.* 11.
98. Diod. XX, 53, 1-4; Plut. *Demetr.* 17-18.
99. Diod. XX, 110, 1; Plut. *Demetr.* 26.
100. Diod. XX, 92, 4.
101. Cf. W. Sweet, Sources of Plutarch's Demetrius, *Class. Week.*, 44, 1951, p. 177-181; A. Mastrocinque, Demetrios tragodoumenos, *Athenaeum*, 57, 1979, p. 260-276.

Il n'est pas certain que le cadre historique de la biographie de Plutarque dérive de Duris. Mais les anecdotes qui dessinent le caractère du héros et les épisodes qui le mettent littéralement en scène proviennent sûrement de notre historien.

Le fragment 13, qui cite l'*ithyphallos* composé en l'honneur de Démétrius, s'indigne que les vainqueurs de Marathon aient fait preuve de tant de courtisanerie. On le rapprochera des passages où Plutarque affirme que les Athéniens ont corrompu Démétrius par leurs flatteries et énumère longuement les honneurs exorbitants qu'ils lui ont décernés à plusieurs reprises [102]. L'initiateur de ces flagorneries était le démagogue Stratoclès, qui est dépeint comme un débauché, un bouffon et un impudent, un nouveau Cléon. C'est lui qui pour permettre à Démétrius d'être initié aux mystères bouleversa les mois du calendrier d'une façon burlesque [103].

Le fragment 10 décrit d'une manière colorée le costume fastueux du Poliorcète. Plutarque a repris cette description dans sa biographie [104].

On peut encore attribuer à Duris la source de ce qui concerne la vie amoureuse du Poliorcète. Il avait, dit Plutarque, le mariage facile et il vivait avec plusieurs femmes à la fois. La plus fameuse de ses maîtresses fut la courtisane Lamia, qu'il avait trouvée dans le butin de la victoire de Chypre et pour laquelle il leva de lourdes contributions sur les Athéniens. Mais il en eut d'autres ; Plutarque nomme Chrysis, Dèmô, Antikyra. Il poursuivait même les jeunes garçons. Une de ces poursuites finit tragiquement : pour lui échapper, le garçon se

102. Plut. *Demetr.* 10, 2-6 ; 11, 1 ; 12, 1-2 ; 13 ; 23, 4-5 ; 24, 9 ; 26, 1-3.
103. Plut. *Demetr.* 11 ; 26.
104. Plut. *Demetr.* 41, 6-8 ; cf. 44, 9.

donna la mort. Il menait même ses débauches sur l'Acropole, dans l'*opisthodome* du Parthénon [105].

Il eut plusieurs femmes légitimes. Son père le maria d'abord à Phila, fille d'Antipatros, plus âgée que lui et dont il se détacha rapidement. Séjournant à Athènes en 307, il épousa une veuve, Eurydice, descendante de Miltiade; puis successivement, Déidamia, sœur de Pyrrhus, et Ptolémaïs, fille de Ptolémée. Tous ces mariages reposaient sur des raisons politiques [106].

Cet amateur de femmes était aussi un amateur d'art et de techniques. On a vu que Duris avait écrit un traité Περὶ ζωγραφίας, ce qui conduit à penser qu'il est l'auteur de l'anecdote d'après laquelle, au cours du siège de Rhodes, Démétrius épargna un tableau admirable du peintre Protogène [107].

Il s'intéressait passionnément aux réalisations techniques. Les gigantesques machines de siège qu'il fit construire pour s'emparer de Salamine-de-Chypre, puis de Rhodes, frappèrent d'étonnement et d'admiration ses contemporains. Plutarque et Diodore ont laissé des descriptions de ces *hélépoles* (preneuses de villes); elles sont différentes. Si Diodore a tiré la sienne de Hiéronymos, celle de Plutarque dérive nécessairement de Duris [108].

Le goût de la technique audacieuse conduisit Démétrius à faire construire des navires énormes, tels

105. Plut. *Demetr.* 14, 2; 16, 5-6; 23, 5; 24, 1; 27, 1-7 (cf. Ath. VI, 253 AB; XIII, 577 C-F). Goût des jeunes garçons : 19, 8; 24, 2-5. Duris a pu connaître les débauches de Démétrius soit directement, soit par son frère Lyncée qui avait décrit un festin somptueux que Lamia avait offert à son amant (Plut. *Demetr.* 27, 3).

106. Plut. *Demetr.* 14, 2-3; 27-28 (Phila); 14, 1 (Eurydice); 25, 2 (Déidamia); 46, 5 (Ptolémaïs). Dans cette biographie Plutarque ne nomme pas Lanassa, qui quitta Pyrrhus pour épouser Démétrius (Plut. *Pyrrh.* 10, 7).

107. Plut. *Demetr.* 22, 4-6.

108. Plut. *Demetr.* 20, 5-9; 21, 1-3; Diod. XX, 48, 1-3; 91, 2-8.

qu'on n'en avait jamais vus, à quinze et seize rangs, dont il nous est difficile de nous représenter la structure. Il paraît néanmoins qu'ils étaient bien adaptés au combat et que leur vitesse égalait leur beauté [109].

Comme Agathocle — et c'est sans aucun doute le côté qui a séduit Duris — Démétrius savait jouer la comédie. Plutarque rappelle plusieurs scènes. En 294, maître d'Athènes après un long et dur siège, il fit rassembler la population au théâtre, la fit cerner par des soldats en armes et descendit lui-même sur la scène, à la façon des tragédiens, dit Plutarque; le peuple était terrifié. Mais Démétrius les harangua amicalement et leur offrit même du blé pour remédier à la famine. En 291, il fit un coup de théâtre semblable à Thèbes qu'il venait de prendre pour la seconde fois et où il avait été blessé. Il entra dans la ville d'un air menaçant comme résolu à infliger un châtiment terrible; mais il se contenta de faire exécuter les meneurs de la révolte [110].

Comme A. Mastrocinque l'a mis en lumière, Duris a plongé la vie de Démétrius dans une atmosphère de représentation tragique [111]. En de nombreux passages, Plutarque compare son attitude et son vêtement à ceux des acteurs de tragédie. Lui-même a le goût des poses théâtrales et affecte de jouer le personnage d'un drame : il se produit sur le théâtre; il se fait représenter sur la scène assis sur la figure du monde. Cette image d'un roi de tragédie est peut-être empruntée à un répertoire de pamphlets et de pièces satiriques hostiles à Démétrius [112].

109. Plut. *Demetr.* 20, 7; 43, 4 et 7. Cf. J. Rougé, *La Marine dans l'Antiquité*, p. 104-106.
110. Plut. *Demetr.* 34, 4-7; 40, 6.
111. A. Mastrocinque, Demetrios tragodoumenos, *Athenaeum*, 57, 1979, p. 269-276.
112. Le poète comique Philippide, ami de Lysimaque, flétrissait l'installation de Démétrius sur l'Acropole, où il avait introduit ses

Il cherchait à se rendre populaire, mais agissait quelquefois avec désinvolture. Au cours d'une sortie à Pella, ses sujets accoururent pour lui remettre des placets ; il les prit et les mit dans sa chlamyde, puis, à la vue même des solliciteurs, il alla les jeter à la rivière [113].

Le fragment 70 décrit le retour d'Alcibiade à Athènes avec la flotte de Samos en 407. C'est un tableau magnifique, plein d'éclat et de rythme. Il est à rapprocher du passage où la flotte d'Antigone Gonatas ramène en Grèce les cendres de son père dans ce que Plutarque appelle une « pompe tragique et théâtrale ». La ressemblance des deux passages est frappante et l'attribution du second à Duris ne fait aucun doute. Nous en étudierons plus loin l'art et la composition [114].

Eumène et Démétrius étaient, comme Agathocle, des aventuriers de génie. Leur destinée, diverse et théâtrale, convenait admirablement au sens dramatique de l'histoire qui avait la faveur de Duris : elle abondait en péripéties et en scènes à la fois pathétiques et pittoresques, susceptibles de reproduire avec fidélité la réalité, suivant la théorie de la *mimêsis* que nous examinerons plus loin.

Les femmes.

On a vu la place des femmes dans la vie du Poliorcète. Jusqu'à Duris elles n'en tenaient pas beaucoup dans le récit historique. Elles n'apparaissaient pas chez Thucydide ni Xénophon. « Qu'elles ne fassent parler d'elles ni en bien ni en mal », fait dire Thucydide à Périclès avec une méprisante indifférence qui n'était

maîtresses auprès de la déesse vierge. Un autre poète comique, Machon, daubait sur ses exploits amoureux (PLUT. *Demetr.* 26, 5 ; ATH. XIII, 577 D-579 C. Cf. A. MASTROCINQUE, *ibid.* p. 265-269).

113. PLUT. *Demetr.* 42, 4-6.

114. PLUT. *Demetr.* 53, 1-7. Ci-après p. 376-377.

pas en accord avec sa conduite [115]. Mais si l'histoire les dédaignait, l'historiette s'emparait d'elles. Les poètes comiques prirent pour cible la liaison de Périclès avec Aspasie. Eupolis et Cratinos lançaient des insultes mordantes contre « la courtisane aux yeux de chienne » [116]. Allant plus loin, et dans le domaine politique, Aristophane attribuait à la vengeance d'Aspasie le fameux décret contre Mégare qui fut à l'origine de la guerre du Péloponnèse : des Mégariens avaient enlevé deux de ses femmes [117]. Vraisemblablement la comédie lui imputait encore la responsabilité de la guerre de Samos : Milésienne, elle aurait engagé Périclès à soutenir Milet qui disputait à Samos la possession de Priène. Duris, d'après une citation d'Harpocration, a réuni les deux accusations [118].

Ce fragment est important parce qu'il montre comment les femmes sont passées du rang de personnages épisodiques à celui d'agents historiques. Elles ne sont rien chez Thucydide ; elles sont un peu plus chez Théopompe, qui rapporte volontiers des histoires de courtisanes, mais elles restent confinées dans l'anecdote [119]. Elles prennent un rôle important lorsque Duris raconte (F 2) que la Guerre Sacrée de 356 eut pour cause l'enlèvement d'une Thébaine par un Phocidien.

Les apparitions féminines n'ont sûrement pas manqué dans les *Macedonica*. Il est difficile de dire si Duris

115. Thuc. II, 45, 2.

116, *Poetarum comicorum graecorum fragmenta*, ed. Bothe, p. 47, 104, 187, 189, 282.

117. Aristoph. *Ach.* 523-539 ; Plut. *Per.* 24, 9-10.

118. F 65 (Harpocr. s. Ἀσπασία). Théophraste reprenait les mêmes accusations dans sa *Politique*. Jacoby (*Kommentar* à F 65, p. 127) croit qu'il ne retenait que l'accusation relative à la guerre du Péloponnèse. Mais Plutarque, dont Théophraste est l'une des sources de la *Vie de Périclès*, accepte l'accusation d'avoir aussi causé la guerre de Samos.

119. Théopompe : *FGrH.* 115 F 253, 254.

avait un penchant pour les anecdotes érotiques ; nous n'avons que de trop maigres débris de son œuvre. L'invention des amours de Pénélope avec les prétendants (F 21) appartient au drame satyrique et à l'arsenal des lieux communs que les écoles de rhétorique développaient dans de paradoxaux « blâmes de Pénélope ». Il en a seulement retenu la valeur étiologique pour l'explication du nom de Pan plutôt que le côté licencieux. Il a rapporté aussi la liaison d'Alcibiade avec Timaia, femme du roi de Sparte Agis : un enfant aurait été le fruit de cet adultère. Mais il s'intéresse moins à l'affaire elle-même qu'au trait de caractère que révèle un propos qu'Alcibiade aurait tenu sur sa liaison : il n'avait pas été poussé, disait cet orgueilleux, par l'insolence ou la lubricité, mais par le désir de faire régner sa descendance à Sparte [120]. Le récit détaillé des amours du Poliorcète n'impliquait pas nécessairement un penchant à l'érotisme. La peinture historique, telle que Duris la concevait (ci-après p. 368) exigeait un portrait complet : on aurait méconnu la réalité de ce royal don Juan si l'on s'était abstenu de décrire les désordres de sa vie privée. Néanmoins, ses maîtresses, Lamia et ses pareilles, n'ont pas eu de rôle historique actif.

Il en va différemment de ses épouses. Elles ont joué un rôle politique certain. Il fut marié à Phila, fille d'Antipatros et de quinze ans plus âgée que lui, par son père Antigone pour sceller une alliance entre les deux

120. PLUT. *Alc.* 23, 7-8 ; *Ages.* 3, 2. PLUTARQUE reproduit l'anecdote dans la *Vie d'Agésilas* et dans la *Vie d'Alcibiade.* JACOBY (F 69) ne cite le fragment que d'après la *Vie d'Agésilas*, qui seule se réfère à Duris, et il le coupe, on ne sait pourquoi, avant le propos décisif qui éclaire le caractère d'Alcibiade. Mais la correspondance entre les deux passages conduit nécessairement à Duris. MÜLLER (*FHG.* II, p. 484, fr. 63) a raison de citer plus longuement le passage de la *Vie d'Agésilas.*

généraux [121]. Phila était une femme d'une intelligence exceptionnelle, affirme Diodore, et son père la consultait [122]. Auprès de Démétrius elle a certainement joué un rôle diplomatique important. Nous en avons deux exemples. En mariant sa fille Stratonice à Séleucus elle présida à la réconciliation entre le vainqueur et le vaincu d'Ipsos. Au même moment, Démétrius l'envoya auprès de Cassandre, dont elle était la sœur, pour aplanir un différend. Elle était si étroitement associée à la politique de son mari qu'elle se donna la mort quand il eut perdu le royaume de Macédoine qu'elle avait contribué à lui faire obtenir [123].

Son mariage avec Ptolémaïs, fille de Ptolémée, fut le gage d'une alliance avec le roi d'Égypte. Il épousa encore Déidamia, sœur de Pyrrhus; celui-ci combattit à ses côtés à Ipsos et ne l'abandonna pas après la défaite. Mais plus tard, quand Déidamia mourut, leurs relations se gâtèrent : ils étaient en guerre quand Lanassa, épouse de Pyrrhus, invita Démétrius à occuper Corcyre, qu'elle avait reçue en dot de son père Agathocle, et elle l'épousa (291 ou 290); ce fut l'occasion d'une alliance entre les deux rois [124]. Ces exemples suffisent à illustrer l'importance des femmes dans le jeu politique et diplomatique de cette époque.

D'autres femmes ont joué un rôle encore plus actif et déterminant. On a vu plus haut quelle influence fatale et décisive eut Arsinoé, femme de Lysimaque; elle fit mourir Agathoclès, l'héritier du royaume, fils d'un premier lit de Lysimaque. Mais la chaîne des événe-

121. Plut. *Demetr.* 14, 2-4. Cf. Roussel, *H.G.* IV, p. 286; Beloch, *G.G.* IV, p. 92. D'après ces historiens l'initiative du mariage serait venue d'Antipatros; mais Antigone, face aux entreprises d'Eumène en Asie, y avait au moins un égal intérêt.

122. Diod. XIX, 59, 3-6. Dans ce passage Diodore promet de revenir sur le rôle de Phila; mais cette partie est perdue.

123. Plut. *Demetr.* 32, 2-4; 37, 4; 45, 1.

124. Plut. *Demetr.* 25, 2; 32, 5; *Pyrrh.* 4, 3; 10, 7.

ments ne s'arrêta pas à ce meurtre. La veuve d'Agathoclès, Lysandra, se réfugia auprès de Séleucus avec ses enfants ; ils supplièrent Séleucus de faire la guerre à Lysimaque, et Séleucus, qui avait encore d'autres griefs, ouvrit les hostilités, qui se terminèrent par la défaite et la mort de Lysimaque à la bataille de Couroupédion (281) [125].

Il restait un pas à franchir. Duris déclare (F 52) que la première guerre entre deux femmes fut celle d'Olympias et d'Eurydice, femme de Philippe Arrhidée. Elles devenaient protagonistes d'un drame où s'affrontaient deux hommes, Cassandre et Polyperchon, et deux principes, la royauté limitée et l'empire universel. Les événements dataient de 317. Nous en avons deux relations, celle de Diodore, favorable à Eurydice et hostile à Olympias, et celle de Justin, qui adopte un jugement contraire [126]. Il est difficile de dire quelle fut la position de Duris. Le fragment le montre surtout sensible au spectacle bruyant et quelque peu barbare que présentait l'équipage des deux reines. Olympias, dit-il, se lançait dans cette guerre comme une bacchante et s'avançait au son des tambourins ; Eurydice était armée à la macédonienne ; elle avait appris l'art de la guerre auprès de l'Illyrienne Kynnanè. On aperçoit ici le début d'un double cortège, accompagné de musique, comme Duris a aimé en décrire. Diodore situe cette scène à Evia, en Macédoine, où les deux armées se rencontrèrent. En s'avançant au-devant des troupes macédoniennes Olympias fit une telle impression sur elles qu'elles abandonnèrent la cause d'Eurydice et de Philippe et les livrèrent à leur ennemie. La suite fut encore plus tragique. Olympias fit torturer et mourir ses

125. Paus. I, 10, 4. On a vu plus haut p. 350 que le récit de Pausanias remonte à Duris.

126. Diod. XVIII, 74-75 ; XIX, 11 ; 35-36 ; 49 ; 52. Justin, XIV, 5.

deux prisonniers. Assiégée à son tour dans Pydna, elle dut se rendre à Cassandre, qui la fit mettre à mort. Les deux reines mortes, la guerre continua entre Cassandre et Polyperchon. On voudrait en savoir davantage, en particulier comment Duris analysait la psychologie des deux femmes. Quelle était chez Olympias la part de l'ambition, de la haine contre Philippe Arrhidée, fils de Philippe et de la Thessalienne Philinna, la part de l'hostilité contre Cassandre dont elle avait détesté le père Antipatros et dont elle fit mourir le frère et une centaine d'amis, enfin de la rancune contre Eurydice, qui avait tenu des propos offensants sur elle[127] ? Et Eurydice, dans quelle mesure était-elle poussée par le désir de régner ou par le sentiment des droits légitimes que la naissance conférait à son mari ? Justin dit qu'elle était jalouse d'Olympias, ambitieuse de gouverner et qu'elle imposait ses volontés à Cassandre[128]. Mais était-ce le jugement de Duris ? Un récit détaillé répondrait à toutes ces questions.

Pour la première fois dans l'histoire, des femmes ont tenu un rôle d'importance dans un conflit armé en prenant la tête des troupes. Le siècle suivant connut la « guerre de Laodice » (246-241), qui opposa les deux épouses d'Antiochus II pour la succession de ce roi[129]. Arsinoé, Olympias et Eurydice ouvrent la longue et tragique série des reines hellénistiques qui, jusqu'à Cléopâtre, ont rempli l'histoire de leurs aventures, de leurs ambitions ou de leurs crimes[130].

127. Diod. XIX, 11.
128. Justin, XIV, 14, 1-4.
129. Inscr. Priène, 37; 174. App. *Syr.* 65. Phylarque, F 24; Justin, XXVII, 1. Polyen, VIII, 50. Saint Jérôme, *In Dan.* XI, 6. Ci-après p. 423.
130. Voir le livre de G. H. Macurdy, *The Hellenistic Queens.*

Conclusion

Les pages qui précèdent ont montré l'unité et la diversité des *Macedonica.* Duris a voulu écrire une histoire de la conquête macédonienne depuis le règne énergique d'Amyntas, le père de Philippe, jusqu'au démembrement définitif de l'empire d'Alexandre après la victoire de Séleucus sur Lysimaque. Cette période est marquée par l'apparition des personnalités les plus fortes que le monde antique ait connues. Duris n'a pas seulement raconté leur activité politique et guerrière ; il s'est aussi attaché à dépeindre leur personnage, leurs penchants et leurs passions, et jusqu'à leur costume. Dans cette perspective, les causes des événements résultaient moins de la combinaison de forces collectives, comme dans la Grèce des cités, mais des ambitions et des volontés de ces personnages hors du commun, dont nous n'avons malheureusement, à travers la rareté et la brièveté des fragments, que des traits fugitifs, même si dans quelques cas, comme pour Eumène et Démétrius, nous pouvons reconstituer une image plus complète.

Du récit nous n'avons que de vagues lueurs. Mais les fragments nous montrent qu'il n'avait pas la sobriété de Thucydide et de Xénophon. Duris recherchait les narrations dramatiques et les scènes théâtrales. On reviendra plus loin sur cet aspect. Il s'égarait aussi volontiers dans des digressions, comme la description des pyramides (F 43) ; il multipliait les remarques érudites (F 2, ,6, 9, 15, 41, 42), les aperçus ethnographiques (F 5, 48), les allusions aux fables et aux mythes (F 7, 11, 47, 58), les dictons et les proverbes et, semble-t-il, les citations poétiques. Ces procédés donnaient à son ouvrage beaucoup de variété et de charme. Incontestablement, les *Macedonica* avaient une grande va-

leur littéraire, même si Denys d'Halicarnasse en blâme le style, trop peu attique à son goût [131].

Avaient-ils aussi une sérieuse valeur historique? Sur ce point les critiques sont sévères. Déjà Plutarque, en relevant sa tendance à la broderie tragique, disait ironiquement que Duris n'avait pas l'habitude de forcer son récit dans le sens de la vérité [132]. Les modernes ne sont pas plus indulgents. C. Wachsmuth le considère comme un amuseur qui cherche à distraire son lecteur par tous les moyens : péripéties surprenantes, scènes théâtrales, anecdotes piquantes, et pour soutenir ce style, recours continuel à l'imagination et à l'invention. R. Schubert le traite de misérable historien dont la prestation historique n'est absolument pas à prendre au sérieux. Mais Beloch le juge favorablement et même élogieusement : « Duris, écrit-il, comme il ne fallait pas attendre autre chose d'un savant péripatéticien, a mis beaucoup de soin dans la recherche des faits et composé une œuvre qui appartient aux plus remarquables réalisations de l'historiographie antique » [133].

En l'absence de textes narratifs la prudence s'impose. Il est certain que les fragments justifient assez la sévérité des critiques. Quelques-uns néanmoins, comme ceux qui se rapportent à Démétrius de Phalère, au Poliorcète ou à Phocion (F 10, 14, 50-51), ont toute l'apparence de la vérité. On peut encore penser que Duris s'est informé aux meilleures sources, comme Théopompe et Marsyas, frère d'Antigone, ou à celles qui faisaient autorité de son temps, comme Charès et Clitarque. Mais surtout, il a été le témoin de son

131. Dion. Hal. *De comp. verb.* 4, 14-15 = T 10.
132. Plut. *Per.* 28, 3 = T 8.
133. C. Wachsmuth, *Einleitung in das Studium der alten Geschichte*, p. 544-546, qui admet cependant que tout n'est pas inutilisable dans cette « mosaïque colorée ». — R. Schubert, *Quellen...*, p. 60-62. — Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 480.

époque, et à Samos, fenêtre ouverte à la fois sur l'Europe et sur l'Asie. Il est probable qu'il a connu personnellement les protagonistes des événements. Si nous avions ses *Macedonica*, il ne faudrait pas les considérer, du moins dans leur dernière partie, comme un livre d'histoire, mais plutôt comme un témoignage dont l'auteur s'est laissé aller sans retenue à ses penchants littéraires et à ses partis pris, donc un témoignage sujet à caution et à vérification, mais, comme tout témoignage, précieux pour établir la vérité, et d'autant plus qu'il portait sur une période, à partir de la mort d'Alexandre, où notre information souffre de nombreuses lacunes et obscurités.

6. L'art de Duris

Théorie de la μίμησις *et de l'*ἡδονή.

Au début des *Macedonica* Duris, suivant l'usage, critique la manière de ses devanciers, Ephore et Théopompe. Il faut citer en entier ce texte capital et malheureusement fort court :
Ἔφορος δὲ καὶ Θεόπομπος τῶν γενομένων πλεῖστον ἀπελείφθησαν · οὔτε γὰρ μιμήσεως μετέλαβον οὐδεμιᾶς οὔτε ἡδονῆς ἐν τῷ φράσαι, αὐτοῦ δὲ τοῦ γράφειν μόνον ἐπεμελήθησαν (F 1).

Cette phrase a suscité de nombreuses et laborieuses exégèses. E. Schwartz l'interprète comme une critique de l'école isocratique, à laquelle appartenaient Ephore et Théopompe, et comme une application de la poétique d'Aristote à l'histoire. Duris reproche aux deux historiens de manquer d'une imitation artistique de la vie dans le récit et de grâce dans le style[1]. L'histoire doit représenter la vie comme la tragédie et, comme la tragédie, susciter le πάθος, ce que le style épidictique n'est pas approprié à faire.

Cette explication a été acceptée avec des modifications de détail par la plupart des commentateurs[2]. Mais en 1942, B. L. Ullman s'est attaché à démontrer

1. E. Schwartz, *Duris*, 1855. Schwartz rapporte ἐν τῷ φράσαι seulement à ἡδονῆς ; il faut aussi le rapporter à μιμήσεως.

2. Ainsi P. Scheller, *De hellenistica historiae conscribendae arte*, p. 68 ; R. Schubert, *Quellen...*, p. 63 ; Jacoby, *Kommentar*, p. 117.

qu'Aristote n'applique pas à l'histoire les principes de la composition tragique, c'est une relation qui dérive d'Isocrate et de son école[3]. Mais alors on ne comprend pas le reproche que Duris adresse à Ephore et à Théopompe.

K. von Fritz est revenu à l'origine aristotélicienne de la théorie de Duris. Celui-ci, en décrivant les défauts d'Ephore et de Théopompe, a usé de termes spécifiquement aristotéliciens, qu'Aristote n'avait pas employés pour décrire l'histoire, mais pour décrire la poésie dramatique. Il apparaît que Duris a été troublé par l'affirmation d'Aristote, que la poésie est plus philosophique que l'histoire, et qu'il a essayé de remédier à cette situation en rendant l'histoire plus poétique. Il a été influencé par la terminologie d'Aristote; mais le résultat n'a pas été celui qu'Aristote envisageait dans la *Poétique*[4].

F. W. Walbank définit la μίμησις comme « la représentation vivante d'événements » et un « récit émotif », comme il résulte de la technique même de Duris, visiblement soucieux d'émouvoir et de chatouiller ses lecteurs par des récits merveilleux, des naissances extraordinaires, des usages scandaleux et des intrigues d'amour. Walbank conteste que cette conception provienne de Théophraste et du péripatétisme et qu'elle soit une création de Duris; elle remonte à une tradition ancienne, imputable à l'origine commune de l'histoire et de la tragédie dans l'épopée. Denys d'Halicarnasse et Plutarque relèvent chez Thucydide et Xénophon des

3. B. L. Ullman, History and Tragedy, *Trans. and Proceed. of the Amer. phil. Association*, 73, 1942, p. 25-53.

4. K. von Fritz, Aristotle's Contribution to the Practice and Theory of Historiography, *Univ. of California. Publications in Philosophy*, Vol. 28, n. 3 (1958), p. 133. Du même : Die Bedeutung des Aristoteles für die Geschichtsschreibung, dans *Histoire et historiens dans l'Antiquité* (Entretiens de la Fondation Hardt, T. IV, 1958), p. 85-145.

épisodes traités d'une manière dramatique et pathétique [5].

H. Strasburger estime que la théorie de Duris ne présente pas une exigence formelle et concerne le contenu plutôt que la forme. Il entend se séparer de la rhétorique en reprochant à Ephore et à Théopompe de rester au-dessous de la réalité historique : leurs narrations ne participent pas à la vérité de la vie (μίμησις) et ne produisent aucune sensation de plaisir (ἡδονή) parce que leur souci est uniquement le style (γράφειν) [6].

K. Meister a, plus récemment, repris le problème en faisant remarquer : 1° que l'application de la théorie aristotélicienne de la tragédie au programme de Duris aboutirait à une absurdité. En effet, si la tragédie doit représenter le général tel qu'il pourrait arriver (οἷα ἂν γένοιτο) suivant le vraisemblable ou le nécessaire, cela n'a pas de sens pour l'histoire ; 2° qu'on a négligé le début de la phrase de Duris reprochant à Ephore et à Théopompe d'avoir le plus souvent manqué τὰ γενόμενα. Ce défaut s'est manifesté dans les discours, morceaux de pure rhétorique, dans les récits de batailles, gâtés par le même procédé, et dans la tendance moralisante, qui sacrifie la vérité aux jugements de valeur (le blâme, chez Théopompe). Par suite, μίμησις signifie l'imitation de la réalité historique, la représentation objectivement fidèle des événements. Ἡδονή désigne le plaisir qu'on éprouve devant cette fidèle représentation : c'est un fait d'expérience qui saisit et captive le lecteur.

Et Meister traduit le fragment de Duris de la façon suivante : « Ephore et Théopompe restent à des lieues

5. F. W. Walbank, History and Tragedy, *Historia*, 9, 1960, p. 216-234.

6. H. Strasburger, Wesensbestimmung der Geschichte durch die antike Geschichtsschreibung, *Sitzungsber. Univ. Frankfurt a. Main*, 5, 1966, 3, p. 79.

en arrière de ce qui est arrivé ; car dans leur récit ils ne font de part à aucune imitation de la réalité historique, ni au plaisir (qui en résulte), bien plus, leur souci va uniquement au style »[7].

A ces diverses interprétations on peut faire le commentaire suivant :

1. La théorie de Duris ne dérive pas de la doctrine d'Aristote sur la tragédie, et il est impossible de prouver qu'elle a été inspirée par l'ouvrage de Théophraste Περὶ ἱστορίας, comme on l'a suggéré. Sa μίμησις ne suppose pas un récit émouvant ni une histoire utilisant les ressorts tragiques, qui sont chez Aristote la crainte et la pitié. Le récit de Duris peut les faire naître, et telle a bien été, dans plusieurs cas, son intention, par laquelle il se révèle disciple d'Aristote. Mais ce n'est pas impliqué dans la théorie de la μίμησις.

2. La μίμησις est une représentation concrète, quasi picturale de la réalité. Plutarque comparant l'histoire et la peinture écrit : « Si l'une emploie des couleurs et des formes et l'autre des mots et des phrases pour montrer les mêmes choses, elles diffèrent par la matière et les modes d'imitation (τρόποι μιμήσεως) ; mais pour toutes les deux le but est le même, et le meilleur historien est celui qui rend son récit semblable à une peinture par la représentation des événements et des personnages (πάθεσι καὶ προσώποις) ». Et Plutarque donne des exemples tirés de Thucydide : la conduite de Démosthène et de Brasidas à Pylos et les combats navals à Syracuse[8]. Duris souscrirait à ce jugement.

3. On a négligé un fragment (F 89) où Duris prononce le mot ἐκμιμεῖσθαι dans un contexte qui

7. K. Meister, *Historische Kritik bei Polybios*, (Palingenesia, IX), Wiesbaden, 1975, p. 109-122.
8. Plut. *De glor. Athen.* 3, 347 AC.

éclaire sa pensée. Il y commente le passage bien connu de l'*Iliade* (XXI, 256 s.), où le poète décrit le débordement du Scamandre poursuivant Achille et le compare à l'écoulement de l'eau dans l'irrigation des jardins. Il reproche à la comparaison d'être insuffisante, inadéquate au bouillonnement et à la menace du fleuve : « L'imitation de l'irrigation dans les jardins fait en quelque sorte perdre cela de vue aux lecteurs, si bien qu'ils n'ont aucune idée (ἔννοιαν) de l'action produite ». Il est clair que Duris attendait d'une μίμησις telle qu'il l'entendait une représentation plus conforme au grondement et au danger que voulait évoquer le poète. La description d'une banale opération de jardinage lui semble faible parce qu'elle n'est pas objectivement équivalente à la réalité dont elle veut donner l'image. L'objet de la μίμησις est de faire naître cette ἔννοια, qui doit produire une peinture ressemblante et une impression forte.

4. L'ἡδονή résulte de l'application des principes précédents : c'est essentiellement un *plaisir esthétique*, qu'une narration fidèle à la réalité éveille dans l'esprit du lecteur, comme le ferait un tableau. L'histoire est donc avant tout une peinture. Par suite, elle a recours à des moyens de nature descriptive, à une narration qui fait une place à des tableaux et à des scènes de façon à captiver et à flatter la sensibilité et l'imagination.

Ce sont ces moyens employés par Duris que nous allons maintenant examiner.

Tableaux et scènes.

Duris s'est attaché à peindre ses personnages d'abord par l'extérieur, dans l'apparence et le costume. On a remarqué que dix fragments, sur le petit nombre que nous possédons, parlent du vêtement et que, comme un bon régisseur de théâtre (nous dirions : metteur en

scène), il avait à cœur de produire ses personnages dans le costume approprié à leur situation [9]. Le portrait de Sardanapale est haut en couleur. Arbakès, son meurtrier, introduit auprès de lui, voit avec indignation un homme fardé de blanc de céruse et paré comme une femme, cardant la pourpre avec ses concubines, assis les jambes allongées, vêtu d'une robe de femme, la barbe rasée, frotté à la pierre ponce et les yeux peints [10]. Sardanapale est sans doute méprisable. Polyperchon, contemporain de l'auteur, est plutôt ridicule. Ce vieux compagnon d'Alexandre, qui portait le titre de régent et de stratège de l'Europe et qui passait pour l'un des meilleurs capitaines de son temps [11], s'adonnait à la boisson sur ses vieux jours et l'ivresse le portait à danser. Mais il ne le faisait pas sans se mettre dans la tenue convenant à ce divertissement : il s'habillait de la *crocôte*, la tunique safran qui, paraît-il, donnait aux élégantes une grâce séduisante, et il se chaussait de *sicyoniennes*, qui ajoutaient à son costume une touche de luxe et de raffinement tout féminins (F 12). Le texte ne dit pas si Polyperchon avait une intention et une arrière-pensée en adoptant cette tenue.

Agathocle, au contraire, avait un but bien précis dans un banquet où il avait, lui aussi, revêtu la *crocôte* et la *tarentaise*, et ensuite joué de la flûte et de la cithare, puis dansé. Il voulait amuser ses adversaires et profiter de leur tumulte et de leur ivresse pour les faire égorger par ses soldats. Polyen, qui rapporte cet épisode, l'a manifestement tiré de Duris [12].

9. C. Wachsmuth, *Einleitung*..., p. 544; R, Schubert, *Quellen*..., p. 66. Ce sont les fragments 10, 12, 14, 24, 42, 49, 50, 52, 60, 70.

10. Fragment 14 de Müller. Jacoby (F 42) n'a cité que la première phrase du passage, qui rapporte l'indignation d'Arbakès et l'assassinat du roi. Mais la description de la tenue efféminée de Sardanapale convient bien à la manière de Duris.

11. Diod. XVIII, 48, 4; Plut. *Pyrrh.* 8, 7.

12. Polyen, V, 3, 3; cf. Diod. XX, 64.

Mais Duris a surtout peint deux personnages des tons les plus vifs. Il les connaissait bien : c'étaient Démétrius de Phalère, l'ancien élève de Théophraste, imposé par Cassandre au gouvernement d'Athènes de 317 à 307, et Démétrius Poliorcète, le plus brillant et le plus aventureux des Diadoques.

Au sujet de Démétrius de Phalère, l'historien note d'abord (F 10) que sur un revenu public annuel de douze cents talents il n'en dépensait qu'une faible partie pour l'armée et l'administration civile, et dissipait le reste à cause de son intempérance naturelle (διὰ τὴν ἔμφυτον ἀκρασίαν). L'ἀκρασία est, selon Aristote, un désir impulsif, l'incapacité de maîtriser ses appétits. La *Grande Morale* lui consacre un chapitre entier et la définit comme le désir de mal faire en connaissance de cause, contrairement à l'enseignement de Socrate qui soutenait que nul ne peut faire le mal volontairement [13]. Démétrius donnait tous les jours des festins somptueux, réunissant un grand nombre de convives, où il surpassait les Macédoniens par la dépense, les Cypriotes et les Phéniciens par le raffinement; il faisait par terre des aspersions de parfums; ses appartements étaient pavés de mosaïques exécutées par des artistes. Tel était le cadre luxueux où il menait ses plaisirs : des amours clandestines avec des femmes et des jeunes garçons. Il avait des goûts d'esthète, blondissait sa chevelure, s'enduisait le visage d'un fard — le παιδέρως, au nom significatif — et se frottait de toutes sortes d'onguents. Il voulait avoir une mine joyeuse et un abord agréable.

Ce portrait s'achève sur l'évocation du cortège des Dionysies, qu'il conduisit en qualité d'archonte (en 309/8) et où le chœur chantait des poèmes qui le

13. Arstt. *Rhet.* I, 12, 1372 b 13; *Nic.* VII, 6-7, 1149 a; *Magn. Mor.* II, 4-6, 1200 a-1204 a. Voir aussi *Éthique à Eudème*, III, 2. 1230 a 37-1231 b 4.

comparaient au soleil. Il est impossible de rendre l'éclat et le rythme de ce morceau où les mots poétiques abondent. Il est sans doute incomplet dans la citation d'Athénée.

La seconde peinture est encore plus éclatante; elle décrit le costume extravagant du Poliorcète (F 14). L'historien rappelle que Pausanias, Denys le Tyran et Alexandre recherchèrent les vêtements excentriques, et il continue ainsi : « Démétrius les surpassa tous. Il portait une chaussure qu'il avait fait confectionner à grands frais : c'était par la forme extérieure une sorte de bottine [14], d'un feutre de pourpre des plus somptueux; par devant et par derrière, des spécialistes avaient broché des broderies d'or. Ses manteaux étaient d'un rouge sombre qui gardait l'éclat de la teinture et ils portaient, brodés, des astres d'or et les douze signes du zodiaque. Il avait un bandeau chamarré d'or qui enserrait un chapeau (la *causia*) de pourpre pure et laissait retomber dans le dos les extrémités des torsades. Lorsqu'on célébrait les Démétries à Athènes, un tableau sur le devant du théâtre le représentait porté par un char figurant le monde ». Cette description prodigue les détails magnifiques. Avec une progression étudiée, elle détaille chaque pièce du costume, des pieds à la tête, et elle se termine comme la précédente sur une vision spectaculaire : l'exposition théâtrale des Démétries fait pendant à la procession des Dionysies dans le portrait de Démétrius de Phalère. L'écrivain a mis au point une technique savante, où son personnage joue un rôle d'acteur costumé dans un décor de théâtre.

Il a aimé la description animée des pompes somptueuses. Nous n'avons pas malheureusement celle de

14. Ἐμβάτης : demi-botte de cuir souple, lacée par-devant et ornée d'un retroussis retombant sur la jambe, à bords découpés.

l'entrée triomphale du Poliorcète dans Athènes, au cours de laquelle fut chanté le fameux *ithyphallos* dont nous avons parlé plus haut et que nous connaissons d'après une citation d'Athénée (F 13). Mais Plutarque nous a transmis dans sa *Vie d'Alcibiade* un passage qui décrit le retour de ce dernier à Athènes en 407 [15]. Une escadre le conduisit au Pirée. Les trières étaient ornées de boucliers et d'armures pris aux ennemis; elles remorquaient les navires capturés et transportaient les figures de proue des bateaux détruits; l'ensemble comprenait deux cents bâtiments. Ephore et Théopompe s'en tenaient à ces indications. Elles ne suffisaient pas à Duris. Plutarque relève pour les rejeter quelques additions significatives, et un passage d'Athénée [16] en donne un complément. Les trières étaient couronnées de feuillage, de guirlandes et de banderoles; il y avait encore des vaisseaux de transport, pleins de dépouilles et d'armes. Le vaisseau d'Alcibiade filait en tête jusqu'aux barrières du Pirée avec des voiles de pourpre et, quand il fut à l'intérieur du port et que les matelots eurent pris les rames, Chrysogonos se mit à jouer sur la flûte le chant des trières, revêtu de la robe pythique [17], et le tragédien Callippidès commandait la manœuvre en costume de théâtre. Ce qui frappe ici, c'est la science, toute picturale, de la composition. La trière capitane se détache vivement sur le fond brillant et bariolé de la flotte. Puis l'éclairage se fixe sur le flûtiste et le tragédien, dont les costumes d'apparat font un équilibre à la manœuvre des rames. Couleurs, bruits et mouvements s'ordonnent dans une savante harmonie.

15. F 70 = PLUT. *Alc.* 32, 1-2. Sur la vérité historique de cette scène voir SCHUBERT, *Quellen...*, p. 74.
16. ATH. XII, 535 C.
17. PLUTARQUE (*Alc.* 32, 2) a modifié le détail de la robe pythique, trait descriptif important. Il se contente d'appeler Chrysogonos *pythionique.* Sans doute avait-il remporté le concours d'aulétique aux jeux de Delphes.

Plutarque a laissé à la fin de sa *Vie de Démétrius* un « retour des cendres » d'une émouvante beauté. Il suffit de rapprocher ce passage du retour d'Alcibiade pour ne pas douter qu'il est emprunté à Duris [18]. Les cendres du Poliorcète furent rapportées de Syrie en Grèce, à Démétrias, la ville qu'il avait fondée, par son fils Antigone, sur la plus vaste des trières capitanes, accompagnée de toute la flotte. Ici l'auteur s'est surpassé dans la composition de l'ensemble, la mise en place des détails et le pathétique du trait final. L'urne funéraire brillait à la poupe de l'énorme navire, parée de la pourpre royale et du diadème ; des jeunes gens en armes, les porte-lance, lui faisaient une garde d'honneur. Le plus célèbre des joueurs de flûte, Xénophantos, jouait le morceau le plus solennel de son répertoire, et le bruit des rameurs l'accompagnait sourdement en cadence [19]. On retrouve ici l'harmonieuse symétrie entre la musique et le mouvement des rames. Et voici la vision finale : la foule de Corinthe, massée sur le rivage, regardait, apitoyée et gémissante, et Antigone lui-même dans une posture accablée, le visage baigné de larmes. Dans le retour d'Alcibiade, l'écrivain a détaché successivement les plans en allant du plus éloigné au plus rapproché. Ici l'exécution est plus compliquée : c'est un triptyque dont chaque panneau présente un saisissant effet de contraste entre l'un et le multiple. L'urne se

18. PLUT. *Demetr.* 53.

19. Les joueurs de flûte ont tenu une place importante dans le récit de Duris. Ils figurent dans le retour d'Alcibiade et celui des cendres de Démétrius. Il en nomme encore trois d'un coup dans l'épisode d'Aster, qui creva un œil à Philippe au siège de Méthone (F 36). Au récit de Théopompe et de Marsyas il a ajouté le nom du tireur, Aster, et une coïncidence surprenante : quelque temps auparavant, dans un concours de musique institué par Philippe, les concurrents lui jouèrent l'air du *Cyclope*, Antigéneidès l'œuvre de Philoxène, Chrysogonos celle de Stésichore, et Timothée celle d'Oiniados. Didyme, à qui l'on doit cette citation, y note le goût du sensationnel (τερατεύεσθαι).

détache sur les porte-lance, le flûtiste sur la chiourme, Antigone face à la multitude. Si l'on remarque en outre que les bruits, dans les deux derniers tableaux, se présentent dans la même ordonnance antithétique, on conviendra qu'il est difficile d'avoir une construction plus savante.

Il est visible que Duris subi l'influence de la peinture, particulièrement florissante en son temps. Il suffit de rappeler l'importance de l'école de Sicyone, qui renouvela cet art en réagissant contre la primauté de la couleur, chère à Zeuxis, pour insister sur le dessin et la composition. A cette époque appartenaient Mélanthios, renommé pour sa science de la composition ; Nicias, soucieux des jeux de lumière et d'ombre ; Protogène, qui reçut à Rhodes la protection de Démétrius Poliorcète ; Philoxénos, qui peignit pour Cassandre la *Bataille d'Alexandre et de Darius* (peut-être reproduite dans la mosaïque de Pompéi) et le grand Apelle, qui peignit pour Antigone le Borgne et pour Ptolémée.

On a vu que Duris écrivit un ouvrage Περὶ ζωγραφίας.

Le goût des peintures théâtrales portait naturellement Duris vers les spectacles propres à remuer fortement l'émotion des lecteurs et les épisodes dramatiques chargés de sensation. Il a mis au service de l'histoire les deux ressorts de la tragédie selon Aristote, la terreur et la pitié. C'est ce que Plutarque appelle ἐπιτραγῳδεῖν et Didyme τερατεύεσθαι [20]. Le premier terme désigne l'addition d'éléments tragiques au récit, le second l'emploi de procédés qui causent un effet d'étonnement.

Plutarque a relevé un exemple de la première

20. ARSTT. *Poet.* 9, 1452 a ; PLUT. *Per.* 28, 2 = T 8 ; DIDYME, *Demosth*, 12, 50 = T 7.

manière dans sa *Vie de Périclès*. En racontant la révolte de Samos en 439 il souligne que Duris a introduit des détails tragiques qu'on ne trouvait ni chez Ephore ni chez Thucydide ni chez Aristote[21]. Il en mentionne un : Périclès emmena jusqu'à Milet les triérarques et les épibates de la ville vaincue et là, il les attacha au pilori sur la place publique, les y laissa dix jours, puis les fit assommer à coups de gourdin sur la tête et laissa leurs cadavres sans sépulture (F 67). Plutarque a tort de mettre en doute cet épisode. Si Duris a noté cela par ressentiment patriotique, il était mieux informé sur le passé de son pays grâce aux traditions locales, et, s'il avait forgé l'épisode, on ne voit pas pourquoi il l'aurait situé sur l'agora de Milet.

En d'autres circonstances il a cherché à intriguer le lecteur par une tension habilement entretenue. L'exemple en est encore chez Plutarque, dans la *Vie de Démétrius*[22]. Après sa victoire de Chypre sur la flotte de Ptolémée, Démétrius envoya en porter la nouvelle à son père par un certain Aristodèmos de Milet, qui est présenté comme le prince des flatteurs. Le lecteur se demande quelle flatterie extraordinaire il va inventer. Il imagina de soumettre Antigone à une tension d'esprit qui donnerait à son message plus de soudaineté et d'éclat. Il débarqua seul de son navire, défendit qu'on le suivît et ne répondit pas aux messagers qu'Antigone envoyait au-devant de lui, gardant un visage obstinément fermé. Ce n'est que lorsqu'il fut en présence d'Antigone qui, n'y tenant plus, était venu en personne à sa rencontre, qu'il lui annonça la nouvelle et le salua du titre de roi. Ce dénouement éclate comme un coup

21. Thuc. I, 115-117. Le récit d'Ephore est repris par Diodore, XII, 27-28. Celui d'Aristote devait se trouver dans la Σαμίων πολιτεία.

22. Plut. *Demetr.* 17, 2-6.

de trompette après les artifices destinés à le retarder et à tenir l'intérêt en haleine.

Aristodèmos était un acteur qui jouait un rôle d'occasion. Mais Agathocle lui était bien supérieur. C'était pour le goût de Duris un personnage idéal, un comédien de génie, qui jouait sa pièce avec une absence totale de scrupules et un sens aigu de la mise en scène. Les « journées des dupes » jalonnent son histoire. Duris s'est complu à les raconter en détail et à montrer les malices inépuisables de ce maître simulateur. Après son coup d'État et le massacre de ses adversaires, il réunit une assemblée où il déclare vouloir vivre en simple particulier; traduisant son propos dans sa tenue, il quitte la chlamyde pour l'*himation*, le manteau militaire pour le manteau civil, et il fait mine de s'en aller; mais la foule le presse de rester et lui accorde les pleins pouvoirs qu'il convoitait tacitement. Débarqué en Afrique, pour faire accepter par ses soldats l'incendie de leur flotte, il organise un spectacle grandiose où, la tête couronnée et vêtu d'un manteau éclatant, il affecte de remplir un vœu à Déméter et à Korê, et, debout sur la poupe de son navire, il y met le feu au son des trompettes. Plus tard, pour faire face à la mutinerie de ses soldats et menacé d'être livré aux Carthaginois, le roué dépose son vêtement de pourpre et prend l'habit d'un particulier. Il s'avance alors dans l'assemblée, déclare à ses soldats qu'il leur offre sa vie et, joignant le geste à la parole, tire son épée pour se tuer. Bien sûr, l'armée l'en empêche et l'invite à reprendre son vêtement royal, ce qu'il fait en pleurant et uniquement, dit-il, pour leur faire plaisir [23]. Quel metteur en scène du cinéma moderne n'apprécierait ces séquences où l'intérêt le dispute au spectacle!

L'arrivée à Syracuse du navire chargé par Agathocle

23. Diod. XIX, 9, 1-4; XX, 7; 33, 3-34, 5.

d'apporter la nouvelle de sa victoire en Afrique est un épisode dramatique particulièrement mouvementé. Les Carthaginois bloquaient le port ; ils donnèrent la chasse au navire qui tentait de pénétrer et qui ne fut sauvé que de justesse par le tir des Syracusains. La scène est rehaussée par le spectacle des matelots couronnés et chantant le péan, par les clameurs des deux partis et les prières aux dieux des Syracusains alarmés. Un autre épisode se déroule derrière le théâtre. Les Carthaginois voyant les Syracusains massés sur le port essaient de surprendre un côté dégarni des remparts ; ils échouent et lèvent le siège de Syracuse [24].

Une scène du même genre rapporte comment Agathocle put sortir de Syracuse en échappant au blocus carthaginois. Il reçut de nuit un renfort de dix-huit navires étrusques ; il sortit du port et attira sur lui l'escadre ennemie. Puis il fit volte-face et, simultanément, les navires étrusques attaquèrent. Pris entre deux assaillants les Carthaginois furent battus et leur amiral se donna la mort [25].

Les récits de bataille se prêtaient particulièrement à des effets dramatiques qui empoignaient le lecteur et à des tableaux pittoresques faisant revivre les combattants et leurs faits d'armes.

La volonté de peindre le réel, même s'il doit faire horreur, a inspiré à Duris des scènes cruelles. A ce genre appartiennent les descriptions d'un sacrifice humain à Carthage et du supplice d'Hamilcar à Syracuse [26]. A Carthage trois cents enfants sont sacrifiés au

24. Diod. XX, 16, 3-6. K. Meister, *Die sizilische Geschichte bei Diodor*, p. 147, trouve cet épisode invraisemblable. Ce n'est pas évident. S'il y a des inconséquences, elles peuvent être dues à l'abréviation de Diodore.

25. Diod. XX, 61, 5-8. K. Meister, *ibid.* p. 155, formule la même critique que sur le passage précédent.

26. Diod. XX, 14 ; 30, 2-3.

moyen d'un simulacre de Cronos (Melqart), dont les bras articulés les précipitent dans un four[27]. Les Syracusains traînèrent Hamilcar dans les rues de la ville en lui infligeant les pires outrages, et les magistrats eux-mêmes lui coupèrent la tête qu'ils envoyèrent à Agathocle en Afrique.

La théorie de la *mimêsis* conduisait Duris à développer ces tableaux réalistes, que Diodore a sans doute abrégés et qui s'imposaient à l'imagination du lecteur par la notation concrète et le soin du détail. Cette recherche est manifeste dans la description du costume de Démétrius Poliorcète (F 14), dans le portrait de Démétrius de Phalère (F 10) et dans le récit du retour d'Alcibiade à Athènes (F 70). Il est à présumer que toute la narration présentait les mêmes caractères.

L'analyse morale.

Si Duris accorde beaucoup d'importance à l'extérieur de ses personnages, il n'a pas négligé l'analyse des caractères et la peinture des sentiments. Un élève de Théophraste ne pouvait pas s'en abstenir et le tyran de Samos n'ignorait pas que la connaissance des hommes est le fondement de la politique. Pourtant, c'est l'influence de Théopompe qui frappe d'abord dans l'examen des fragments. Il rapporte au sujet du général athénien Charès un épisode qu'il a emprunté à Théopompe : les banquets offerts aux Athéniens sur l'agora pour célébrer la victoire sur les mercenaires de Philippe (F 35; cf. F 3). Comme Théopompe, il relève l'ἀσωτία (la dissipation) et l'ἀκρασία (le dérèglement) de ses personnages. Il a évoqué la figure d'un dissipa-

27. Flaubert s'est inspiré de ce passage pour décrire le sacrifice à Moloch dans *Salammbô* (Lettre à M. Froehner, citée dans les éditions de *Salammbô*).

teur inconnu par ailleurs, Pasikypros, roi de Chypre, dont le règne s'était passé en prodigalités et qui, pour finir, avait vendu au roi de Kition une place forte et son royaume pour la somme de cinquante talents avec lesquels il s'était retiré à Amathonte (F 4). Le fragment ne permet pas de savoir à quelles prodigalités il s'était livré ; mais sa fin indique un homme qui avait manifestement plus envie de dépenser que de régner.

Les débordements de Démétrius de Phalère sont un bel exemple d'ἀκρασία. Ce personnage est dépensier, fastueux, sensuel, recherché dans sa toilette, non sans une dose d'hypocrisie puisqu'il édictait des restrictions somptuaires applicables aux autres : il lui fallait des festins, des parfums, des onguents, des femmes, des mignons. Comme Théopompe, Duris note le penchant à l'ivrognerie chez les puissants : Polyperchon s'enivrait à un âge avancé (F 12). Sur ce point l'historien ne se fait aucune illusion : il constate que chez Homère déjà, Agamemnon se montre en état d'ivresse roulant des yeux de chien (F 15. Cf. *Il.* I, 225). Il attribuait à la boisson associée à la bombance et à la paresse la mort prématurée de Démétrius Poliorcète [28].

Théopompe a noté les effets de la vie facile et dissolue, la τρυφή, chez Charès par exemple ou chez les Byzantins. Duris a décrit la τρυφή des Samiens, ses compatriotes, parés de bracelets de femme et processionnant aux fêtes d'Héra, la chevelure flottante et retombant avec un art étudié sur la nuque et sur les épaules [29]. Enfin, comme Théopompe, il a évoqué le rôle des flatteurs (F 3).

Mais il faut se garder de pousser trop loin les correspondances. Duris est un lecteur de Théopompe plutôt qu'un disciple ; il critique du reste son absence

28. Plut. *Demetr.* 52, 5.
29. F 62, 60. Théopompe : *FGrH.* 115 F 213.

de pittoresque [30]. Les développements moralisants sur l'influence corruptrice du luxe et de la flatterie faisaient partie des thèmes exploités par toutes les écoles philosophiques. Mais surtout, on n'arrive pas à déceler chez Duris le sombre pessimisme qui marque l'œuvre de Théopompe. Chez ce dernier les personnages sont la proie de forces mauvaises qui les poussent aux vices et aux cruautés; ce sont des monstres ou en tout cas des êtres dénaturés que l'on peut comparer aux Centaures et aux Lestrygons [31]. Chez Duris le vice est plus aimable, plus raffiné. Démétrius de Phalère n'est pas un débauché crapuleux, mais un élégant, un délicat, un esthète. Même un soudard comme Polyperchon ne se contente pas de boire; il se met à danser dans les beuveries (F 12, 10).

Duris n'avait pas de théorie psychologique rigide : la nature humaine ne lui apparaissait pas comme le champ clos des passions. La doctrine cynique ne lui avait pas inculqué le mépris des hommes qui ne savent pas se dominer et celui des valeurs que la nature ne justifie pas. Les débauches lui semblent plutôt des faiblesses que des difformités de l'âme, et même ces faiblesses ne se présentent pas comme des défaites devant les assauts du mal, mais comme la recherche raffinée des plaisirs. Aussi a-t-il su élaborer une psychologie personnelle dont les types, loin d'être des brutes grossières, conservent, même à travers les excès, une conscience aiguë de leur personnalité et comme le sentiment de la valeur esthétique de leurs actes dans le drame qu'ils sont appelés à jouer. Tels sont les personnages qu'il a dépeints avec complaisance : Alcibiade, Agathocle, Démétrius de Phalère et Démétrius Poliorcète.

Qu'on se rappelle le propos d'Alcibiade lorsqu'il eut

30. F 1. Ci-dessus p. 368.
31. Théopompe F 225.

séduit Timaia, la femme du roi de Sparte. Il n'avait cédé, disait-il, ni à la bravade ni au plaisir ; il souhaitait d'avoir un enfant qui régnerait à Sparte [32]. Ce singulier don Juan ne s'est pas intéressé à la séduction en elle-même, mais aux suites qu'elle aurait ou, pour mieux dire, à celles qu'il imaginait et à ce qu'elles auraient de rare, d'inattendu, de glorieux pour un ambitieux (φιλοτιμούμενον) de son espèce. Son retour à Athènes confirme ce trait de caractère. Ni Théopompe ni Ephore ni Xénophon n'en signalaient la magnificence ostentatoire, que Plutarque juge peu vraisemblable pour un exilé qui avait eu tant de malheurs et qui aurait dû rentrer craintivement. Cette morale du bon Plutarque ne convenait guère au personnage de Duris, et le faste qu'il lui prête dans cette circonstance lui était plus naturel que l'humilité. Alcibiade voulait s'afficher dans une mise en scène tapageuse, éblouir ses concitoyens, bref réussir sa rentrée d'une façon spectaculaire.

Les personnages de Duris ont quelquefois des mentalités de cabotins. La vie d'Agathocle est une perpétuelle mise en scène de soi, avec des entrées théâtrales, de fausses sorties et des scènes bien montées, comme on l'a vu plus haut. Quelle réalité psychologique ou quelle pensée politique se cachent derrière cette machinerie laborieuse? Est-ce rien d'autre qu'une ambition effrénée, une fourberie illimitée, une cruauté implacable? Aucun lien ne semble relier ces scènes ahurissantes si ce n'est la volonté de tenir un rôle, de mener un jeu en virtuose dans une succession d'improvisations surprenantes. La vie du Poliorcète présente la même apparence superficielle. Opérant tantôt en Asie, tantôt en Grèce, sur des théâtres divers et éloignés, il semble obéir aux circonstances sans autre guide que le désir de conquérir et de régner et le souci de se donner en spectacle.

32. Plut. *Alc.* 23, 8.

Est-ce que l'historien n'a retenu que la surface des actes et n'a pas été capable de pénétrer au-delà, dans le secret des consciences? Ou bien, désabusé de la nature humaine, a-t-il pensé que les grands de ce monde n'étaient souvent que des comédiens jouant une pièce devant leurs peuples? Les réflexions que Plutarque tire de la vie de Démétrius inclinent en faveur de cette seconde explication. Le Poliorcète, prisonnier de Séleucus, s'adonne rapidement au jeu et à la boisson. Plutarque propose deux raisons pour expliquer ce triste déclin d'une existence si active et si brillante. Ou bien Démétrius voulait éviter de considérer sa déchéance en face et il brouillait ses pensées dans l'ivresse : c'est un motif psychologique. Ou bien il avait conscience d'avoir depuis longtemps désiré et poursuivi ce mode de vie lorsque, par sottise et aberration, il avait cherché dans les armes, les flottes et les armées le bien qu'il trouvait enfin dans l'inaction, l'oisiveté et le repos [33]. Si ce jugement ne reproduit pas un commentaire de Duris, il traduit au moins la conclusion que son récit de la vie du Poliorcète a inspirée à Plutarque. Il a vu dans cette histoire d'une exceptionnelle magnificence un décor d'illusions, où les conquêtes, les parades, les folies n'étaient que ἄνοια καὶ κενὴ δόξα, vanité des vanités.

Il ne faudrait pas conclure que cette lucidité traduisait un pessimisme radical. D'abord, l'œuvre de Duris présentait, à côté des histrions, des personnages respectables. De ce nombre était Phocion, dont Plutarque a écrit la vie en se servant de Duris et chez lequel abondent les traits de sincérité et d'intégrité (cf. F 50, 51). De Philippe, le père d'Alexandre, il rapporte un trait de simplicité : il avait une coupe d'or d'un poids de 50 drachmes (un peu plus de 200 grammes) et chaque soir il la mettait sous son oreiller, car l'or était

33. PLUT. *Demetr.* 52, 1.

rare (F 37). Ensuite, dans la mesure où la comédie humaine n'est pas cruelle, il est visible que Duris s'en amuse plus qu'il ne s'en indigne. Il ne prend au tragique ni Démétrius de Phalère ni Démétrius Poliorcète. Il ne prend pas au sérieux Lysandre, à qui les villes élevèrent des autels et offrirent des sacrifices comme à un dieu et pour qui Samos (la patrie de Duris) changea les Héraia en Lysandreia. Il raconte avec verve les sottises de ce nouveau dieu, qui faisait célébrer ses exploits par les poètes, mais manquait de goût pour juger la poésie. Un jour que des vers lui avaient plu, il remplit d'argent le chapeau du poète [34]. On pense à Monsieur Jourdain. D'autre part Lysandre était fourbe, cruel, vindicatif. Mais, à la différence de Théopompe, Duris tempère les vices par les ridicules. L'histoire mêle le grotesque au tragique.

Cette analyse morale ne décrit pas la faiblesse de l'homme devant les instincts et les passions, mais les moyens dont il se sert pour imposer son rôle à la société et tirer de cette représentation des jouissances et des assouvissements conformes à son naturel. La tâche de l'historien est d'analyser les ressorts et de décrire l'attirail de cette représentation. Il doit dépeindre le théâtre, panneaux et toiles de fond, de façon à le faire voir au lecteur ; puis présenter les acteurs, leur jeu, leur accoutrement, leur démarche et leur gesticulation. De ces notations accumulées, mais non pas nécessairement ordonnées et hiérarchisées, doit résulter un portrait composé de touches additionnées, juxtaposées, qui rappelle la technique des « caractères » de Théophraste

34. F 71 = Plut. *Lys.* 18. Ici encore Jacoby a écourté ce qui revient à Duris : tout le passage relatif aux poètes. Pourtant, la mention parmi eux du cithariste Aristonous, six fois vainqueur eux jeux Pythiques, rappelle suffisamment sa manière (voir ci-dessus p. 376-377). Müller, *FHG*, II, p. 484, cite avec raison tout le passage de Plutarque.

et qui exige un art particulier, la collection des détails plutôt que la pénétration de l'ensemble, l'observation du dehors plutôt qu'une psychologie en profondeur.

Ici encore, il serait injuste de ne pas corriger l'impression que laissent les fragments. Duris est fort capable de saisir le tréfonds d'une âme. Un morceau remarquable est la peinture des hésitations de Bomilcar, qui préparait un coup d'État à Carthage pendant l'expédition d'Agathocle en Afrique (308); c'est un passage chez Diodore (XX, 43). Bomilcar ayant formé le projet d'établir la tyrannie cherchait un moment favorable. L'occasion se présenta souvent; mais chaque fois il était arrêté par un obstacle qui ne venait que de lui-même. C'était la superstition, propre, dit l'auteur, à ceux qui entreprennent des actions criminelles et d'une grande portée, sentiment qui les fait hésiter et différer. Bomilcar, absorbé par la grandeur de son entreprise, ignora des circonstances favorables, et il échoua. Ce passage a le mérite non seulement de peindre un personnage indécis et inapte à saisir l'occasion, mais encore d'indiquer la source profonde de ce défaut, la superstition, qui arrête l'homme devant l'énormité ou l'illégalité d'une entreprise. Aristote dit de même que le tyran superstitieux est moins porté à l'illégalité[35].

Diodore a mêlé à cet épisode de curieuses réflexions, déplorant que l'histoire n'ait pas le pouvoir de présenter simultanément les événements que la vie réunit dans un même temps. La vie excite le πάθος, tandis que le récit ne peut qu'imiter (μιμεῖσθαι) les événements, et il reste bien loin de l'ἀληθὴς διάθεσις. On s'accorde à voir dans ce passage l'écho des idées de Duris[36]. Cela nous

35. ARSTT. *Pol.* VIII, 11, 1315 a, 1.
36. DIOD. XX, 43, 7. WACHSMUTH, *Einleitung...*, p. 544; E. SCHWARTZ, *RE.* V, 1855, v. *Duris*; P. SCHELLER, *De hellenistica historiae conscribendae arte*, p. 69.

ramène à sa théorie de la *mimêsis*, étudiée en tête de ce chapitre. Son idéal est que l'histoire puisse présenter les événements dans leur vivante complexité, qu'elle dépasse la représentation instantanée, étroite, et qu'elle l'élargisse par d'autres représentations, simultanées et dramatiques. L'événement n'est pas pour lui un acte individuel, mais un tableau dont les parties se correspondent, s'enchevêtrent et sont solidaires dans un ensemble animé, qui propage son mouvement jusqu'à d'autres scènes, également pathétiques. De là vient sa prédilection pour les cortèges, les mouvements de foule, les assemblées théâtrales, où l'histoire s'identifie à la vie des groupes, ordonne les échanges et les réactions entre les personnages, et recrée, par une sorte d'incantation, un concert unanime. De ce point de vue, les scènes d'Agathocle sont particulièrement suggestives.

On pourrait appliquer à cet art l'épithète de *baroque*, en souvenir du style qui a dominé l'Europe au XVIIe et au XVIIIe siècle. Comme l'art baroque, le style de Duris veut remuer la sensibilité : il met au service de cet objectif la minutie du détail alliée à une science raffinée de la composition, et une mise en scène théâtrale et pathétique.

Cette rupture avec le goût classique, sobre et intellectuel, incarné dans l'atticisme, a causé la perte de son œuvre, dédaignée par les néo-attiques et condamnée par Denys d'Halicarnasse (T 10). Mais cette réprobation, si elle ne prouve pas que Duris a été un grand historien, démontre à coup sûr qu'il a été un grand artiste.

TROISIÈME PARTIE

PHYLARQUE

Duris a été le modèle littéraire de Phylarque. Comme lui il a aimé traduire l'histoire en scènes et tableaux propres à donner au lecteur une impression de vérité concrète. Cependant à l'art de Duris il a ajouté un élément personnel : la recherche du pathétique, qui soulève la pitié ou la crainte. Aussi l'a-t-on accusé (Polybe, Plutarque) de traiter l'histoire comme la tragédie.

Comme Duris, il a eu à peindre et à raconter de fortes personnalités, celles qui ont succédé aux grands Diadoques de la génération postérieure à Alexandre : Pyrrhus, Antigone Gonatas, Ptolémée Philadelphe, Cléomène, dans une période aussi riche que la précédente en luttes, ambitions politiques et drames intimes. Mais à côté de ces figures dominantes il a placé plusieurs apparitions féminines, les unes cruelles, comme Laodice et Bérénice, les autres tendres, comme celles qui ont entouré Cléomène. Son récit en reçoit une note personnelle d'une délicatesse particulière.

Comme Théopompe, il a aimé les digressions ; les fragments montrent même qu'il en a abusé. Comme chez Théopompe encore, beaucoup sont relatives à des *mirabilia*.

Du récit tragique et des histoires merveilleuses est sortie une œuvre où tout était ménagé pour le plaisir du lecteur, un plaisir fait d'émotion, d'attendrissement et de rêve.

1. L'Œuvre de Phylarque

L'origine et la vie de Phylarque sont inconnues. Les renseignements des Anciens sont rares et contradictoires. D'après la notice de la Souda, il était d'Athènes ou de Naucratis, ou même, selon d'autres, de Sicyone. Athénée hésite à le dire Athénien ou Naucratite. Enfin Plutarque le range dans une série d'historiens athéniens : Clitodème, Diyllos, Philochore [1]. Ces incertitudes ont conduit les critiques à échafauder diverses hypothèses.

A. Brückner, combinant les trois données, imagine que Phylarque est né à Sicyone et qu'il a quitté la ville quand elle a adhéré à la Confédération achéenne (en 251/0), soit parce que les Doriens rejetaient les lois achéennes, soit pour toute autre raison ; il aurait alors cherché refuge à Athènes, qu'il aurait quittée quand la ville fit alliance avec les Achéens (228) pour s'installer à Naucratis. — On objecte que si Phylarque était né à Sicyone, Polybe, dans sa polémique contre lui (II, 56-63) n'aurait pas manqué de lui reprocher d'avoir attaqué un compatriote en la personne d'Aratos, lui aussi originaire de Sicyone. Objection bien faible quand on se rappelle les haines de partis qui sévissaient de tout temps dans les cités grecques et ne choquaient personne [2].

Witkowski rejette la double donnée d'Athénée, qui fait naître ou séjourner Phylarque à Naucratis ou à

1. Souda, v. Φύλαρχος = T 1 ; Ath. II, 58 C = F 50 ; Plut. *De Glor. Athen.* 1, 345 E.
2. A. Brückner, *Phylarchi Historiarum reliquiae*, Breslau, 1839.

Athènes. Ses railleries contre le luxe et les ridicules de Ptolémée Philadelphe (F 40) et son hostilité aux Ptolémées, visible à la fin de la *Vie de Cléomène* chez Plutarque dont il est la source, interdisent d'admettre qu'il a résidé à Naucratis. S'il avait habité Athènes, il n'aurait pas affirmé qu'il y avait deux serpents dans le temple d'Athèna Poliade (F 72), alors qu'il n'y en avait qu'un, ni qu'il y avait deux statues des Euménides (F 82), alors qu'il y en avait trois. — J. Kroymann juge ces arguments peu convaincants et tient pour le plus vraisemblable que Phylarque était Athénien, comme le dit Plutarque, et qu'il s'est senti comme tel, à la réserve près qu'il a pu naître à Naucratis et plus tard émigrer à Athènes [3].

Pour notre part, nous n'excluons pas une origine sicyonienne en considérant qu'il a marqué dans ses *Histoires* le plus grand intérêt pour le Péloponnèse, car il commence son récit à l'invasion de Pyrrhus dans ce pays et le termine sur la mort du roi de Sparte Cléomène. Si Plutarque le range parmi les historiens athéniens, c'est vraisemblablement qu'il a trouvé cette indication chez Phylarque lui-même, qui a considéré Athènes comme sa véritable patrie, soit de naissance, soit d'adoption. On ne saurait néanmoins douter que Naucratis ait tenu une place dans sa vie.

On est encore dans l'ignorance sur les dates de cette vie, D'après Polybe, il vivait à la même époque qu'Aratos; celui-ci est mort en 213. D'autre part, d'après la Souda, Phylarque a écrit un ouvrage « sur Antiochus et Eumène de Pergame ». Ce titre fait évidemment allusion à un conflit entre les deux souverains. Mais lesquels? En 262 Eumène I livra une bataille à Antiochus I sous les murs de Sardes, le battit

3. S. Witkowski, *De patria Phylarchi*, Lemberg, 1900. Sur le serpent d'Athéna : Hdt. VIII, 41. J. Kroymann, *Phylarchos*, 472.

et s'empara de la ville [4]. Ce fut un épisode très bref, car il prend place entre l'avènement d'Eumène I (263) et la mort d'Antiochus I (261). Plus sérieuse fut la menace qu'Antiochus III fit peser sur le royaume de Pergame en 198-196. Ses armées s'avancèrent le long de la côte méridionale d'Asie Mineure, puis remontant vers le nord, établirent leur contrôle sur Éphèse et Sardes, d'où Antiochus offrait sa « protection » à Smyrne et à Lampsaque; puis il mit des garnisons à Abydos, à Sestos et à Lysimachie, barrant au nord et au sud le royaume d'Eumène II, qui était encore très réduit [5]. Eumène II fit alliance avec Rome et prit une part importante à la guerre contre Antiochus. Elle se termina par le traité d'Apamée (188), d'où il retira des avantages territoriaux et des indemnités en argent. Vingt-cinq ans séparent cet événement de la mort d'Aratos âgé alors de cinquante-huit ans; il aurait eu quatre-vingt trois ans en 188. Il n'est donc pas impossible qu'un contemporain d'Aratos, seulement plus jeune, ait vécu jusque-là pour raconter un conflit beaucoup plus important que celui de 262.

L'article de la Souda énumère les œuvres de Phylarque.

Τὰ κατὰ 'Αντίοχον καὶ τὸν Περγαμηνὸν Εὐμενῆ, dont nous venons de parler.

'Επιτομὴ μυθική.

Περὶ τῆς τοῦ Διὸς ἐπιφανείας.

Περὶ εὑρημάτων.

Παρεμβάσεων βιβλία θ.

Enfin l'œuvre principale, les 'Ιστορίαι [6].

4. Polyb, II, 56, 1; Strab. XIII, 4, 2. Strabon n'indique pas la raison de ce conflit.

5. Polyb., XXXII, 3, 8.

6. La notide d'Eudocia, citée par Müller, *FHG.* I, p. lxxvii, reproduit celle de la Souda, à deux exceptions près : elle réunit dans

Œuvres mineures

On s'est demandé quelle était la nature de son écrit sur Antiochus et Eumène, littéralement intitulé « Ce qui s'est passé au temps d'Antiochus et d'Eumène de Pergame ». Ceux qui pensent qu'il s'agissait d'Antiochus I et d'Eumène I, A. Brückner, C. Müller, supposent, étant donné le peu d'importance des relations entre les deux rois, que ce n'était qu'un extrait des *Histoires*. Jacoby, qui rapporte l'écrit à Antiochus III et à Eumène II, le considère, sans fixer son choix, soit comme une addition aux *Histoires*, soit comme une monographie analogue à celles que Polybe a composées. J. Kroymann admet que c'était un appendice aux *Histoires*[7].

Ce qui est embarrassant, c'est l'hiatus énorme qui sépare la fin des *Histoires* — la mort de Cléomène en 220/19 — et les entreprises d'Antiochus III contre le royaume de Pergame en 198. La monographie que Timée a écrite sur les guerres de Pyrrhus en Italie et en Sicile entrait dans le cadre de son *Histoire de la Sicile*, qui s'étendait jusqu'à l'olympiade 129 (264-260). Celle que Polybe a composée sur la guerre de Numance (134-133) se situait peu après la destruction de Carthage (146) qui terminait sa grande *Histoire*. L'ouvrage de Phylarque, malgré cette difficulté ou plutôt à cause d'elle, ne pouvait être un appendice à son *Histoire*, mais une œuvre à part, qui devait probablement sa naissance au fait que l'historien avait été un témoin proche des événements et

une œuvre unique, d'une part Ἐπιτομὴ μυθικὴ περὶ τοῦ Διὸς ἐπιφανείας, d'autre part Περὶ εὑρημάτων παρεμβάσεων βιβλία θ.

7. *FHG.* I, p. LXXIX; *FGrH.* 81, *Kommentar*, p. 134; J. Kroymann, *Phylarchos*, 473.

possédait sur eux une documentation de première main. Enfin un fait nouveau a dû le décider : c'est l'intervention romaine en Asie.

D'après la notice d'Eudocia, l'"Επιτομὴ μυθικὴ et le Περὶ Διὸς ἐπιφανείας auraient formé une œuvre unique. C. Müller accepte cette présentation, admettant que le second titre désigne la première partie de l'*Épitomé* : l'apparition de Zeus commencerait le récit mythologique parce qu'elle a introduit des changements dans le royaume des dieux [8].

J. Kroymann rejette cette hypothèse, de même que l'attribution à l'*Épitomé* de certains fragments mythologiques (F 15, 16, 18, 32) qui appartiennent aux *Histoires*. Il note encore la tendance de Phylarque à rechercher les versions les plus rares des légendes : en cela il est bien le contemporain de Callimaque et des poètes alexandrins. Ce point confirmerait qu'il a séjourné en Égypte et qu'il est entré en relations avec les érudits d'Alexandrie et a subi leur influence. Nous aurons l'occasion de faire d'autres rapprochements du même genre.

Les deux titres Περὶ Εὑρημάτων et Παρεμβάσεων βιβλία θ sont encore réunis dans la notice d'Eudocia. Le mot παρέμβασις n'est pas attesté dans la littérature, bien qu'il ne soit pas impossible. Lucht a essayé de le sauver en le dérivant de παρεμβαίνειν qui signifie « marcher à côté » : les παρεμβάσεις auraient été des développements en marge des *Histoires* et destinés à les illustrer [9].

On a proposé de changer παρεμβάσεων en παρεκβάσεων, correction d'autant plus facile que les lettres μ et

8. *FHG*. I, p. LXXIX.
9. J. F. LUCHT, *Phylarchi Historiarum fragmenta*, Lipsiae, 1836.

ϰ se ressemblent beaucoup dans les manuscrits en minuscule. Mais neuf livres de digressions c'est beaucoup, même si l'on constate qu'elles devaient être nombreuses dans les *Histoires*, à juger par les fragments, dont plus de la moitié se rapporte à des sujets étrangers au récit historique. Aucun ne fait référence à un titre Παρεκβάσεις.

De toute façon la combinaison de ce titre avec Περὶ εὑρημάτων n'est pas possible. Ce recueil d'inventions était un ouvrage à part, dont les exemples ne manquent pas dans la littérature grecque. Ephore, Aristote, Straton de Lampsaque, Héraclide Pontique, Philostéphanos de Cyrène, élève de Callimaque, et bien d'autres avaient écrit des Περὶ εὑρημάτων..

Mais les vingt-huit livres des *Histoires* constituaient l'œuvre principale de Phylarque.

2. Les *Histoires*

Si les *Macedonica* de Duris nous eussent donné des renseignements précieux sur l'histoire des Diadoques, l'ouvrage de Phylarque, que les Anciens appellent Ἱστορίαι, si nous le possédions, nous instruirait abondamment sur la période suivante, le IIIe siècle, la période des Epigones, qui est encore plus mal connue que la précédente faute d'un récit continu, à tel point qu'on hésite sur la date de certains événements, comme la bataille de Cos ou la bataille de Sellasie, et que de larges pans d'histoire sont enveloppés d'ombre, par exemple les trois guerres de Syrie; la guerre de Chrémonidès; les règnes d'Antiochus I (280-261), d'Antiochus II (261-247), de Séleucus II (247-226), de Séleucus III (226-223), d'Antigone Gonatas (283-239) et de Démétrius II (239-229) contiennent de larges zones d'obscurité et d'incertitude sur lesquelles bute la sagacité des historiens modernes [1]. Phylarque est le seul historien qui, à notre connaissance, ait traité l'ensemble de cette période.

Il reste 83 fragments de son œuvre. Encore n'est-on pas sûr qu'ils proviennent tous des *Histoires*. Comme nous l'avons remarqué, plus de la moitié (55 fragments sur 83) ne se rapportent pas aux événements; ils

1. Il suffit de parcourir les pages qu'Ed. Will a consacrées à cette période dans son *Histoire politique du monde hellénistique*, I, p. 117-320, pour se rendre compte des problèmes, souvent insolubles, que l'absence de documents, surtout historiographiques, oppose à tout essai de mise au point.

contiennent des détails mythologiques ou ethnographiques, des *mirabilia*, des retours sur le passé et sont inutilisables pour l'historien.

On peut compléter cette médiocre récolte en recourant à des auteurs dont Phylarque a été la source.

Il faut mettre au premier rang Plutarque, qui a utilisé notre historien dans sa *Vie* de Pyrrhus et celle d'Aratos, et plus largement dans les *Vies* d'Agis et de Cléomène, sans se dissimuler qu'on n'y trouve pas la lettre du récit de Phylarque, mais l'adaptation d'un écrivain de grande classe.

La *Vie de Pyrrhus* dérive de Phylarque à partir du chap. 26, 15 jusqu'à la fin. C'est le récit de l'invasion de Pyrrhus dans le Péloponnèse, par où commençaient les *Histoires*. L'épisode romanesque de Chilonis, femme du roi Cléonymos et maîtresse d'Acrotatos, fils de l'autre roi, Areus, les songes et les présages (29, 1 ; 31, 7 ; 32, 7), le ton épique des combats et la digression mythologique relative à l'entrée de Danaos en Argolide (32, 9-10) portent la marque de Phylarque.

La plus grande partie de la *Vie d'Aratos* est tirée des *Mémoires* de celui-ci. Mais plusieurs emprunts à Phylarque sont vraisemblables. Au chap. 17, les manœuvres héroï-comiques par lesquelles Antigone Gonatas s'empare de Corinthe en trompant Nicaia, qui gouvernait la place après la mort de son mari Alexandre, rappellent étroitement sa manière. Dans les chap. 31 à 33 plusieurs indices mènent à la même constatation. D'abord la conduite d'Aratos dans l'affaire de Pellène est blâmée, taxée de mollesse et de pusillanimité parce qu'il a refusé l'aide d'Agis pour secourir la ville attaquée par les Etoliens. Vient ensuite, dans le récit de l'attaque, un épisode qu'Aratos n'a pas rapporté (32, 5) : une jeune fille de grande beauté et de haute taille sortit du temple d'Artémis et inspira une peur panique aux assaillants, qui la prirent pour une apparition

divine. Enfin le chap. 33 contient un nouveau blâme à l'adresse d'Aratos : on lui reproche d'avoir violé la trêve avec la Macédoine en attaquant le Pirée, et on relève avec complaisance les échecs qu'il essuya ; il se cassa même une jambe en prenant la fuite.

Les chap. 36-37 reprennent d'autres blâmes : Aratos est opposé à Cléomène, le héros de Phylarque, jeune, audacieux, entreprenant, alors que lui est peu doué pour les combats et d'une prudence excessive (36, 4-5). Cette incapacité se manifeste devant Mégalopolis, où il refuse d'engager ses hoplites contre les Spartiates et laisse Lydiadas poursuivre seul un combat où il trouve une mort héroïque. Les Achéens, indignés, lui refusent l'argent pour continuer la guerre (226) (37, 1-5).

Il est encore vivement blâmé aux chap. 44-45 pour des événements postérieurs (223). Ayant repris Argos qui était passée à Cléomène, il fait torturer et mettre à mort le tyran Aristomachos, « qui n'était pas un mauvais homme » (44, 6). D'après Polybe, Phylarque avait écrit un récit tragique et excessif des tortures infligées à Aristomachos [2]. Le chap. 45 est un long réquisitoire contre Aratos : il a cédé Corinthe et Orchomène à Antigone (Doson) ; il a traité avec cruauté la ville de Mantinée et décidé qu'elle s'appellerait désormais Antigoneia [3].

Ces chapitres de la *Vie d'Aratos* tracent un portrait très hostile à Aratos, dont Phylarque opposait les défauts à la générosité et aux talents guerriers de Cléomène [4].

2. Polyb. II, 59, 1-2.

3. Polybe (II, 56, 6-7) cite quelques-uns des traits pathétiques par lesquels Phylarque a dépeint le malheur de Mantinée.

4. Polybe (II, 47, 11) déclare qu'Aratos n'a pas tout révélé dans ses *Mémoires* des négociations qui aboutirent à l'alliance de la Confédération achéenne avec Antigone. Ce qu'il s'est abstenu de dire, c'est qu'il avait d'abord secrètement pris contact avec Antigone (Polyb. II, 47, 4-10) et qu'il avait ensuite inspiré la demande

Plutarque a puisé ses *Vies* d'Agis et de Cléomène presque entièrement chez Phylarque. Dans la *Vie d'Agis* il faut mettre à part les réflexions initiales sur l'ambition et la popularité des hommes politiques (chap. 1-2). Le reste porte la marque de notre historien : l'austérité d'Agis (4) ; la décadence de Sparte due à l'abandon de la législation de Lycurgue sur les propriétés (5) ; les projets de réforme d'Agis ; ses partisans et l'adhésion de sa mère (6-7) ; les vicissitudes de la réforme, d'abord adoptée, puis combattue, jusqu'à la mort d'Agis (8-21).

Dans ce récit, la manière de Phylarque est particulièrement sensible :

1) dans le rôle et la peinture des femmes, liées à la destinée d'Agis d'une façon touchante et tragique. C'est un trait que nous étudierons plus longuement plus loin.
2) dans quelques scènes dramatiques, comme le supplice d'Agis, de sa mère et de sa grand-mère.

La *Vie de Cléomène* est plus longue : presque tout y provient de Phylarque. Quelques citations d'Aratos et de Polybe montrent que Plutarque a consulté, mais seulement consulté, ces deux auteurs, jugeant le récit de Phylarque, par ses scènes dramatiques et ses aperçus sur le caractère du prince, plus conforme au genre biographique. Ici encore, des femmes jouent un rôle important : Agiatis, femme de Cléomène, l'initie aux projets de réforme d'Agis ; Cratésicléia, sa mère et la femme de Panteus, un compagnon de Cléomène, ont une conduite héroïque et un sort tragique.

d'assistance que les Mégalopolitains allèrent présenter au roi de Macédoine (Id., II, 48, 1-5). Polybe a donc tiré de Phylarque le récit de cette diplomatie secrète.

Aux biographies de Plutarque on peut ajouter quelques morceaux tirés des *Stratagèmes* de Polyen.

IV, 6,1	Antigone Gonatas s'empare de Corinthe (244). Récit qui figure aussi chez Plutarque, *Aratos*, 17, 2-7.
— 6, 3	Antigone au siège de Mégare (266?).
— 6, 20	Antigone occupe Athènes (263).
— 15	Antiochus (I Sôter) s'empare de Damas (266-263).
— 16	Antiochus (II Théos) rallie les habitants de Cypsèles (258?).
— 17	Antiochus Hiérax, en fuite en Mésopotamie, trompe par un stratagème les généraux de Séleucus.
— 20	Ruse d'Attale I pour rendre confiance à ses troupes (236?).
V, 18	L'amiral rhodien Agathostratos bat une escadre égyptienne.
— 23	Tynnichos fait lever le siège de Theudosia dans le Pont grâce à un stratagème (ca. 262).
— 25	L'Etolien Timarchos débarque en Asie (260).
VI, 6, 2-3	Ruse de Pyrrhus en Laconie. Cf. Plut. *Pyrrh.* 26, 21-22.
VIII, 50	Meurtre de Bérénice, femme d'Antiochus II (247).
— 52	Meurtre de Déidamia, fille de Pyrrhus, en Épire. Cf. Justin, XXVIII, 3.

Comme Phylarque a été la source, directe ou indirecte, des historiens qui ont traité la même période que lui, il est légitime de lui attribuer les épisodes et les anecdotes qui entrent dans le cadre de cette période.

Nous y joindrons encore un fragment d'Agatharchidès de Cnide, cité par Josèphe, qui rappelle la folle aventure de Stratonice, femme de Démétrius II, roi de Macédoine [5].

Ces auteurs secondaires, Plutarque, Polyen, Agatharchidès, n'apportent que des vues fragmentaires sur les *Histoires*. Nous serions mieux partagés si nous possédions les *Histoires philippiques* de Trogue Pompée, qui a tiré de Phylarque la matière de ses livres XXV à XXVIII ; nous aurions ainsi un récit continu. Malheureusement il n'en reste que l'abrégé maladroit de Justin et des sommaires assez négligents de chaque livre, appelés *prologues*.

C'est en utilisant au mieux ces maigres ressources que nous allons tenter de reconstituer, dans ses grandes lignes, l'économie des *Histoires*.

Économie des Histoires

Phylarque commençait son récit à l'invasion de Pyrrhus dans le Péloponnèse, en 272, et la terminait à la mort de Ptolémée Evergète, de sa femme Bérénice et du roi de Sparte Cléomène, réfugié à Alexandrie, en 220/19, embrassant une période de cinquante-quatre ans en vingt-huit livres.

Ces limites doivent avoir une signification. L'auteur y montre son intérêt pour l'histoire du Péloponnèse et celle de l'Égypte ptolémaïque. Alors que le Péloponnèse est resté au second plan des événements au temps de la conquête d'Alexandre et des luttes entre les Diadoques, il prend une grande importance pendant la période suivante. Il offre un champ de bataille à Antigone (Gonatas) et à Pyrrhus (272). Contre Antigone, des cités péloponnésiennes, Elis, Orchomène,

5. Josèphe, *C. Apion*, 205-206 = *FGrH.* 86 F 20.

Tégée, Mantinée et surtout Sparte, sous la conduite de son roi Areus, s'allient à l'Égypte et à Athènes dans la guerre dite de Chrémonidès (267-262). Un État fédéral se forme par l'union des cités achéennes et arcadiennes, la Confédération achéenne qui, sous l'impulsion d'Aratos, à partir de 251, acquiert une extension et une puissance considérables. De graves événements se déroulent à Sparte : le roi Agis IV tente vainement de réformer l'État (243-241). Il est imité par le roi Cléomène III, qui réussit à imposer une réforme agraire et développe la puissance militaire de Sparte au point qu'elle devient prépondérante dans le Péloponnèse et inquiète la Confédération achéenne. Mais il est battu par une coalition de cette Confédération et de la Macédoine. Vaincu et fugitif, il trouve la mort à Alexandrie (235-220). Ainsi l'histoire du Péloponnèse ouvre et ferme le récit [6].

L'Égypte, sous les règnes de Ptolémée II (285-246) et de Ptolémée III (246-221), a mené une politique très active durant la même période. Elle s'est opposée à Antigone pour l'empêcher d'étendre sa domination en Grèce et, à cet effet, elle a subventionné les ennemis grecs de la Macédoine, la Confédération achéenne, puis Cléomène [7]. Elle a noué la coalition qui a conduit la guerre de Chrémonidès. Elle a eu pour souci constant d'acquérir et de maintenir des bases en Asie Mineure et dans la mer Égée. Ses flottes se sont heurtées à celle

6. On a pensé (Kroymann, *Phylarchos*, 477) que le livre de Phylarque prenait la suite de celui de Hiéronymos de Cardia, l'historien des Diadoques, qui se terminait à la mort de Pyrrhus (Jacoby, *RE.* VIII, 1543, v. *Hieronymos 10*; J. Hornblower, *Hieronymus of Cardia*, p. 103). C'est possible. Mais un autre motif a pu être encore plus déterminant : c'est que l'invasion de Pyrrhus dans le Péloponnèse a marqué le début de la politique d'Areus, le roi de Sparte, qui a tenté de restaurer l'hégémonie spartiate, ouvrant ainsi une ère nouvelle à son pays (cf. V. Ehrenberg, *RE.* III A, 1443 s., v. *Sparta*).

7. Plut. *Cleom.* 19, 8; 22, 7.

d'Antigone, à la bataille de Cos (262?) et à celle d'Andros (date incertaine). Les Ptolémées ont encore mené trois guerres, dites guerres de Syrie, contre leur voisin, l'empire séleucide. La première (274-271) *semble* avoir conduit les armes égyptiennes jusqu'en Babylonie. La deuxième (ca. 260) est très mal connue : on en ignore aussi bien les origines que le théâtre des opérations. Les *Histoires* de Phylarque seraient ici d'un grand secours. La troisième guerre, dite « laodicéenne » (246-241), mena Ptolémée III, dans une sorte de promenade militaire, jusqu'en Mésopotamie ; il y gagna la possession du Sud de la Syrie et quelques cités maritimes en Cilicie et en Thrace [8]. En conflit à la fois avec la Macédoine et avec la royauté séleucide, la politique égyptienne fut présente d'un bout à l'autre du monde hellénistique.

A la mort de Ptolémée III elle changea (221). Le nouveau souverain, Ptolémée IV Philopator, avait un tempérament indolent qui lui fit négliger les affaires et abandonner le gouvernement à ses ministres qui se débarrassèrent de la reine-mère, Bérénice, par un assassinat. Ces morts ont donc marqué un tournant dans l'histoire de l'Égypte, qui prend alors le chemin de la décadence [9]. Phylarque, en mettant ici le terme de ses *Histoires*, en a eu pleinement conscience.

Les *Prologues* de Trogue Pompée ne sont pas des sommaires résumant le contenu de chaque livre. Beaucoup sont plutôt des jalons notant des faits ponctuels détachés d'événements plus vastes. Par exemple, l'abréviateur a noté la mort du roi Areus, sans parler de la guerre de Chrémonidès dont elle n'est qu'un épisode (Prol. XXVI). La mention de la mort de Démétrius à Cyrène évoque seule la crise que souleva la succession

8. Ed. WILL, *Monde hellénist.* I, p. 127 s. ; 208 s. ; 221 s.
9. POLYB. V, 34. Ed. WILL, *ibid.* II, p. 21 s.

de Magas (*ibid.*). De la fin dramatique du règne d'Antiochus II, qui répudia sa femme Laodice pour épouser Bérénice, sœur de Ptolémée III, et qui fut peut-être assassiné, il est seulement rappelé l'avènement du successeur Séleucus Callinicos (*ibid.*). Des conquêtes lagides en Asie Mineure et en Thrace et du conflit avec Antigone, l'abréviateur n'a retenu que la mise à mort d'Adaios, dynaste de Cypsèles, et la bataille d'Andros (Prol. XXVII). Il a noté la prise de Sparte par Antigone Doson, mais non la réforme et les conquêtes de Cléomène (Prol. XXVIII).

Les *Prologues* montrent que Trogue Pompée n'a pas suivi un ordre chronologique. Dans son livre XXVI il racontait successivement l'établissement de la domination d'Antigone Gonatas sur les villes grecques (271), la révolte de ses mercenaires gaulois à Mégare, la guerre de Chrémonidès (267-262), la révolte d'Alexandre, neveu d'Antigone, à Corinthe (ca. 252), l'occupation de Sicyone, de Corinthe et de Mégare par Aratos, événements datant de 251 et 243. Puis il revenait en arrière pour évoquer le drame qui marqua la fin du règne d'Antiochus I : l'exécution de son fils aîné Séleucus, soupçonné de complot, et l'avènement d'Antiochus II (263?-261) [10]. Et il continuait en racontant la révolte d'un fils de Ptolémée II, appelé Ptolémée lui aussi, à Éphèse (260/59).

Cette disposition entraîne la conclusion que Phylarque ne s'astreignait pas à un ordre chronologique linéaire; il menait un récit à son terme logique, puis il revenait en arrière pour exposer une suite d'événements, qui s'étaient déroulés dans un autre royaume.

Le premier fragment des *Histoires* (F 1) est tiré du livre III. Il se rapporte à l'arrivée de Patrocle, amiral de

10. Joh. Antioch., 55 (*FHG.* IV, p. 558).

Ptolémée II, dans les eaux attiques pendant la guerre de Chrémonidès, commencée en 267. On peut donc admettre que les livres I et II exposaient l'histoire de la Grèce de 272 à 267. Cet intervalle a été marqué par l'invasion de Pyrrhus dans le Péloponnèse : le roi d'Épire mit vainement le siège devant Sparte, puis tenta d'emporter d'assaut Argos, où Antigone vint à la rescousse et où l'assaillant trouva la mort. Le fragment 48 se rapporte à ces événements. Très bref, il donne les dimensions du fossé que les Lacédémoniennes creusèrent pour défendre leur ville contre l'armée de Pyrrhus.

A la suite de cette équipée, les *Prologues* de Trogue Pompée mentionnent deux événements : 1° *la guerre d'Alexandre, fils de Pyrrhus, contre le roi illyrien Mitylos*; 2° *l'établissement de la domination d'Antigone sur les villes grecques.* Après la mort de Pyrrhus Phylarque a exposé la destinée des deux États qui s'étaient affrontés, l'Épire et la Macédoine.

Alexandre vainquit les Illyriens en employant un stratagème que Frontin a rapporté[11] : il déguisa ses propres soldats en Illyriens et leur fit ravager le pays épirote. Les Illyriens se joignirent au pillage et furent attirés dans un endroit où ils furent taillés en pièces. — Un autre passage de Frontin rapporte qu'Alexandre fit la conquête de Leucade[12]. On date ces événements de 271-0.

Après sa victoire Antigone rétablit sa domination sur la Grèce qu'une guerre antérieure avec Pyrrhus lui avait fait perdre. Ce qui l'intéressait, c'était de tenir en mains de solides points d'appui. Il annexa l'Eubée, où il installa des garnisons à Chalcis et à Erétrie; il prit Mégare et mit une garnison dans son port, Nisaia. Son

11. Front. *Strat.* II, 5, 10.
12. Front. *Strat.* III, 4, 5.

demi-frère Cratère gouvernait Corinthe, et ses partisans gouvernaient Argos et Mégalopolis. Enfin il conclut un traité de neutralité avec les Etoliens [13].

A cette période troublée se rattache l'histoire d'Aristotimos, que racontent Justin et Pausanias [14]. A l'instigation d'Antigone, Aristotimos avait pris le pouvoir à Elis ; mais, haï pour ses cruautés, il ne le garda que six mois et fut assassiné par ses concitoyens révoltés. Cet épisode pouvait fournir à Phylarque un récit dramatique.

Tel était à peu près le contenu de ses deux premiers livres.

Il reste de son livre III deux fragments historiques ; un troisième (F 3) est une digression. On a mentionné le premier (F 1), qui a trait à l'expédition navale de Patrocle, l'amiral de Ptolémée II, dans les eaux égéennes. Le second (F 2) décrit comment le chef galate Ariamnès tenait table ouverte et, pendant un an, régala tous ses compatriotes de viandes et de vin. On pense que c'est une digression qui se rattacherait à la révolte des mercenaires gaulois d'Antigone à Mégare et à la sanglante répression qui s'ensuivit [15].

Ces deux événements, l'expédition de Patrocle et la révolte des Gaulois, appartiennent à la guerre de Chrémonidès. Le *Prologue XXVI* de Trogue Pompée ignore le premier, mais ajoute au second la mort du roi lacédémonien Areus à Corinthe.

Le nom de la guerre de Chrémonidès lui vient de l'Athénien qui fit voter un décret instituant une alliance entre sa patrie, Sparte et ses alliés péloponnésiens, et Ptolémée II en vue de faire échec à la puissance

13. *CAH.* VII, p. 216-217.
14. Justin, XXVI, 1, 1-10; Paus. V, 1, 5.
15. Jacoby, *Kommentar*, p. 135.

d'Antigone Gonatas [16]. Ce fut le prélude d'une guerre menée à la fois sur terre et sur mer.

On en ignore les causes immédiates et l'on n'a que peu de détails sur les hostilités [17]. Ici encore le récit de Phylarque serait précieux. Sur mer, Patrocle, à la tête d'une escadre, tenta de secourir Athènes, qu'Antigone bloquait avec son armée de terre et sa flotte. Il conseilla aux Lacédémoniens venus à la rescousse sous le commandement du roi Areus, de lancer une attaque par terre tandis que lui-même prendrait les assiégeants à revers. Cette opération combinée ne réussit pas et les Lacédémoniens, à bout de ressources, rentrèrent chez eux [18]. A une date inconnue et controversée, la flotte d'Antigone écrasa celle de Ptolémée dans les eaux de Cos [19].

Sur terre, le roi de Macédoine mit le siège devant Athènes. Un passage de Polyen se rapporte à ces opérations : le roi envahit l'Attique au moment où la récolte était mûre; les Athéniens craignant qu'il ne fasse la moisson à son profit, le laissèrent entrer et acceptèrent ses conditions [20].

Il mit aussi le siège devant Mégare, où il amena ses éléphants, contre lesquels les Mégariens employèrent un

16. Récente édition du traité de Chrémonidès par H. H. SCHMITT, *Die Staatsverträge des Altertums*, III, p. 129-132. — Commentaire exhaustif par H. HEINEN, *Untersuchungen zur hellenistischen Geschichte des 3. Jahrhunderts v. Chr.*, p. 117-142.

17. Discussion de ces questions par Ed. WILL, *Monde hellénist.*, I, p. 196-203; H. HEINEN, *op. cit.*, p. 142-202.

18. PAUS. III, 6, 4-6. PAUSANIAS n'explique pas pourquoi ce plan échoua. Sans doute les Égyptiens ne débarquèrent pas comme ils auraient dû le faire, et les Lacédémoniens restèrent livrés à leurs seules forces.

19. ATH. V, 209 E; PLUT. *De se ipsum laud.*, 16, 545 B; *Apopht. Reg.*, 183 C; *Pelop.* 2. 4. Malgré une littérature infinie, la date de la bataille de Cos reste inconnue : cf. Ed. WILL, *op. cit.*, I, p. 201; H. HEINEN, *op. cit.* p. 193-197.

20. POLYEN, IV, 6, 20.

stratagème que décrit Polyen : ils lancèrent contre les pachydermes des truies enduites de poix enflammée [21].

Mais un événement plus grave survint à Mégare. Les Gaulois que le roi avait à son service firent défection, dit le *Prologue XXVI* de Trogue Pompée. Antigone les extermina. Justin a laissé un tableau tragique de cet événement : avant d'aller au combat, les Gaulois, affolés par de mauvais présages, égorgèrent leurs femmes et leurs enfants [22].

Suivant l'ordre du *Prologue*, la mort du roi Areus fit suite à cet événement (265 ou 264). Il fut tué devant Corinthe [23].

Après la mort d'Areus, le *Prologue XXVI* mentionne le conflit entre Antigone et son neveu Alexandre, fils de Cratère, et l'occupation de Sicyone, de Corinthe et de Mégare par Aratos. Mais ces événements sont bien postérieurs (voir ci-après). Il est donc probable que Phylarque traitait toute la guerre de Chrémonidès dans son livre III et continuait l'histoire d'Antigone et de la Grèce dans les livres suivants. En effet, s'il reste deux fragments énigmatiques du livre IV, il n'en reste aucun du livre V, et ceux du livre VI concernent l'histoire de l'Asie.

Le premier fragment du livre IV (F 4) rapporte des pluies de poissons, de têtards et de grenouilles, que Phylarque disait avoir vu tomber en beaucoup d'endroits. Müller rapproche ce texte d'un épisode conté par Appien : les Autariens, peuple Illyrien, firent une

21. Polyen, IV, 6, 3.
22. Justin, XXVI, 2, 1-6. Cf. *CAH.* VII, p. 707 ; H. Heinen, *op. cit.*, p. 170-172. On s'est demandé ce que les Gaulois faisaient à Mégare. Il est probable qu'ils assiégeaient la ville, car à l'annonce de leur défection, Antigone quitta l'endroit où il se trouvait (Athènes ?), puis, après les avoir vaincus se tourna contre Athènes.
23. Plut. *Agis*, 3, 7.

expédition contre Delphes avant laquelle même beaucoup périrent victimes d'intempéries et, au retour, une quantité de grenouilles pourries empoisonnèrent les cours d'eau. Jacoby rejette ce rapprochement [24]. Mais il est possible que Phylarque ait parlé des Illyriens à propos des Etoliens, qui s'efforçaient de contenir leur dangereuse piraterie.

Or, le second fragment du livre IV (F 5) mentionne un stratège étolien nommé Syagros. Jacoby met ce nom en relation avec celui de l'Etolien Timarchos, qui soutint à Éphèse la révolte de Ptolémée contre son père Ptolémée II et devint tyran de Milet (vers 260). Aucun lien n'est possible entre ces deux personnages, car Timarchos et la révolte de Ptolémée ne figuraient pas dans ce livre des *Histoires.* Cet événement est mentionné plus loin dans le *Prologue XXVI*; Phylarque l'exposait dans une section consacrée à l'Asie.

Le nom de Syagros devait être plutôt lié à la montée de la puissance étolienne en Grèce. La Confédération, restée neutre pendant la guerre de Chrémonidès, avait attiré dans son orbite la Locride Epicnémidienne, puis la Phocide et l'Achaïe Phtiotide; elle partagea l'Acarnanie avec le roi d'Épire Alexandros. Ses flottes sillonnaient la mer Égée et nouaient des relations avec les cités d'Asie, comme Chios [25].

Antigone avait confié à son demi-frère Cratère le gouvernement de Corinthe et de l'Eubée, bases capitales pour la domination de la Grèce Centrale et la surveillance de la mer Égée. Cratère mourut après la guerre de Chrémonidès. Son fils Alexandre prit sa succession et en outre le titre de roi, établissant sa capitale à Chalcis. La guerre de manqua pas d'éclater entre son oncle et lui. On en ignore les péripéties. Le

24. *FHG.* I, p. 335; App. *Illyr.* 4. Jacoby, *Kommentar*, p. 135.
25. R. Flacelière, *Les Aitoliens à Delphes*, p. 195 s.

rebelle finit, selon Plutarque, empoisonné. La date du conflit, si l'on s'en tient au *Prologue XXVI* de Trogue Pompée, est antérieure à l'occupation de Sicyone par Aratos : 253 est plausible, mais non assuré [26].

Antigone recouvra Corinthe grâce à un stratagème romanesque que Plutarque raconte et qui remonte certainement à Phylarque. Nicaia, veuve d'Alexandre, continuait de tenir Corinthe et son imprenable citadelle. Antigone entreprit de la circonvenir en lui faisant épouser son fils Démétrius. A l'occasion des fêtes il détourna habilement l'attention de Nicaia et fit monter ses troupes à la forteresse. Grisé par ce succès, il se livra, malgré son âge, à d'exubérantes manifestations [27]. Ce récit mène jusqu'à l'année 246 qui, comme on le verra plus loin, est une date cruciale, à laquelle disparurent deux souverains, Antiochus II et Ptolémée II.

En 251 Aratos « occupa » Sicyone pour reprendre l'expression de l'abréviateur de Trogue Pompée. Cet événement est bien connu grâce à la *Vie d'Aratos* de Plutarque. L' « occupation » fut en réalité le renversement du tyran Nicoclès, qui n'exerçait son pouvoir que depuis quatre mois. Peu après, Aratos fit entrer la cité dans la Confédération achéenne afin de lui assurer le maintien de la démocratie. La fondation de cette Confédération remontait à 281/0. On ignore si Phylarque exposait les débuts de ce système original qui instituait en Grèce le fédéralisme. En revanche, il paraît certain qu'il suivait l'activité d'Aratos au cours des années suivantes : son voyage en Égypte, d'où il

26. Plut. *Arat.* 17, 2. — La date de cette guerre entre Antigone et Alexandre est très discutée : Beloch, *G.G.*, IV, 2, p. 519 s. ; *CAH.* VII, p. 221 ; Ed. Will *Monde hellénist.*, I, p. 286. — Le récit de Plutarque suppose qu'Alexandre fit sa soumission et conserva Corinthe jusqu'au moment où son oncle le fit empoisonner. Sa femme Nicaia prit alors le gouvernement.

27. Plut. *Arat.* 17. Cf. *CAH.* VII, p. 223.

rapporta un soutien financier; ses relations avec Antigone et Alexandre de Corinthe; son élection comme stratège fédéral (245); ses campagnes en Locride, en Calydonie et en Béotie; son occupation de l'Acrocorinthe, puis de Mégare (243)[28].

Le récit de Phylarque allait-il plus loin dans cette partie de ses *Histoires*, sans doute le livre V? Aucune réponse n'est possible[29]. Ce qui semble certain, c'est que ces cinq premiers livres étaient consacrés à l'histoire de la Macédoine et de la Grèce. Au centre de cette histoire étaient la personne et la politique d'Antigone Gonatas. Ses armées ont envahi tour à tour le Péloponnèse et l'Attique. Sa flotte a dominé la mer Égée et vaincu celle de Ptolémée. Sa diplomatie a recherché l'amitié avec les Etoliens et avec les Achéens. Il s'est efforcé d'installer dans les cités des tyrans à sa dévotion. L'unité de ces cinq livres s'incarnait en lui.

Il ne reste du livre VI qu'un fragment de caractère historique (F 6). C'est un portrait assez malveillant du roi Antiochus II Théos, qui régna sur l'empire séleucide de 261 à 247. Les autres fragments, au nombre de six seulement, appartiennent à des digressions.

Le *Prologue XXVI* de Trogue Pompée évoque deux événements : 1° *Comment*, en Syrie, *le roi Antiochus surnommé Sôter mourut, ayant tué l'un de ses fils, et l'autre appelé aussi Antiochus devint roi.* 2° *Comment*, en Asie, *le fils du roi Ptolémée se révolta contre son père avec l'assistance de Timarchos.*

Au livre VI Phylarque passait donc à l'histoire de

28. PLUT. *Arat.* 4-24. F. W. WALBANK, *Aratos of Sicyon*, p. 29-56.

29. Il est curieux de constater que POLYBE (II, 43, 5) termine son large aperçu de la première période de l'histoire de la Confédération achéenne à la réunion de Mégare, qu'il fait suivre de considérations générales sur la politique d'Aratos, avant de reprendre le récit chronologique à la mort d'Antigone (II, 44, 1).

l'Asie et, par suite, remontait dans le temps jusqu'au règne d'Antiochus Ier; il est même probable qu'il remontait assez haut, jusqu'aux alentours de 270, après la première guerre de Syrie, terminée sans doute en 271 [30].

Antiochus Ier mourut en 261. La fin de son règne fut assombrie par la révolte d'Eumène de Pergame et la trahison de son fils Séleucus. On ne sait pas pour quelles raisons la guerre éclata entre Antiochus et Eumène. Ce dernier remporta une victoire près de Sardes, agrandit son territoire et rompit le lien de vassalité qui l'attachait au roi séleucide (263-262).

Séleucus, fils aîné d'Antiochus, avait été fait corégent en 279. Il fut destitué en 268 et remplacé par son cadet, le futur Antiochus II, mais rétabli en 263. Que se passa-t-il ensuite? Probablement, Séleucus voulut se rendre indépendant : des monnaies laissent penser qu'il songeait à se tailler un royaume, peut-être en Babylonie. Il fut pris et mis à mort [31]. Ce drame offrait à Phylarque une matière tragique sur laquelle il a pu s'étendre avec complaisance.

La situation troublée de l'Orient causait d'autres soucis au roi séleucide. Mais on manque d'informations.

On ignore pareillement pour quelles raisons Ptolémée, fils de Philadelphe, se brouilla avec son père et se révolta à Éphèse en 260. Antiochus II lui envoya un renfort de troupes thraces et, de plus, il fut soutenu par un aventurier étolien du nom de Timarchos, qui s'empara de Samos, possession égyptienne. Mais le rebelle fut assassiné par ses Thraces. De son côté, Timarchos s'établit tyran à Milet où il se livra à des pillages. Mais Antiochus reprit Milet et le fit mettre à

30. *CAH.* VII, p. 704-705; Ed. WILL, *Monde hellénist.*, I, p. 127-128.
31. BELOCH, *G.G.* IV, 1. p. 594; 2, p. 199; *CAH.* VII, p. 709-710.

mort[32]. Ici encore s'est joué un drame dont les péripéties devaient séduire Phylarque[33].

Il s'était déroulé pendant la deuxième guerre de Syrie qui, une fois de plus, avait mis aux prises l'Égypte et le royaume séleucide. Les rois Séleucides étaient condamnés à courir sans cesse d'un bout à l'autre de leur empire pour maintenir une cohésion fragile entre ses parties, qui subissaient les attaques de l'étranger ou les tentations de l'indépendance.

Deux fragments du livre VI (F 7, 8) se rapportent, semble-t-il, à des campagnes d'Antiochus II en Asie Mineure. Ils concernent les mœurs relâchées des Byzantins et leur domination sur les Bithyniens. Théopompe avait déjà fustigé les mœurs de Byzance[34]. Antiochus II voulut soumettre cette ville. Mais Héraclée se prépara à la soutenir à l'aide d'une puissante flotte, et la menace suffit. Le roi fut plus heureux avec Cypsèles, en Thrace, dont il réussit à s'emparer sans combat grâce à un stratagème que rapporte Polyen[35].

L'allusion à la sujétion des Bithyniens à Byzance (F 8) faisait sans doute partie d'une histoire des dynastes bithyniens Zipoitès et Nicomède I, qui réussirent à conquérir leur indépendance et à constituer un royaume.

Il reste encore un fragment du livre VI (F 6) qui

32. *CAH.* VII, p. 711-712; Ed. Will, *Monde hellénist.*, I, p. 209.

33. Frontin (*Strat.* III, 2, 11) raconte comment Timarchos s'empara de Milet en se déguisant sous l'équipement de Charmadès, le gouverneur égyptien. — Une anecdote de Polyen (V, 25) dit que Timarchos, en débarquant dans « un pays populeux » (l'Asie), brûla ses vaisseaux pour obliger ses soldats à combattre sans esprit de recul. L'incendie des vaisseaux pour ce motif est un épisode courant dans l'historiographie hellénistique : Agathocle brûle les siens en débarquant en Afrique.

34. *FGrH.* 115 F 2 = Ath. XII, 526 D.

35. Memnon : *FGrH.* 434, 15, p. 348 = *FHG.* III, p. 538; Polyen, IV, 16. Cf. Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 672; Ed. Will, *Monde hellénist.* I, p. 220.

trace un bref portrait d'Antiochus II. Il est dépeint comme un buveur que l'habitude de la boisson rendait paresseux aux tâches du gouvernement. Il se reposait de ce soin sur deux ministres d'origine cypriote, qui étaient aussi ses mignons, Aristos et Thémisôn [36]. On connaît si mal son règne qu'il est difficile d'apprécier la justesse de ce portrait. Certains pensent qu'il se désintéressa des parties orientales de son empire. En tout cas, il agit activement en Asie Mineure et il eut à soutenir la deuxième guerre de Syrie [37].

On n'a conservé que quatre fragments du livre VII (F 13-16). Ce sont tous des digressions, les deux premiers sur les mœurs des Ibères, les deux autres sur l'histoire légendaire de Cyrène.

On mettra ces derniers en relation avec les événements dramatiques qui se déroulèrent à Cyrène après la mort du roi Magas (250). Le sommaire de Trogue Pompée écrit : *Comment mourut Démétrius, frère d'Antigone, après avoir occupé la royauté à Cyrène.* Justin a raconté cette histoire en quelques lignes très vivantes.

Il est probable que Phylarque remontait plus haut dans le passé de Cyrène. Deux fragments (F 15, 16) évoquent la légende d'Eurypylos et de Kyrènè, qu'une tradition faisait régner à Cyrène longtemps avant la colonisation de Battos, racontée chez Hérodote [38]. Tradition dirigée contre celle de l'origine dorienne de Cyrène.

36. Sur Thémisôn. qui se faisait appeler Héraclès et en portait l'équipement, avec la peau de lion et la massue : Ath. VII, 289 F = *FGrH.* 80 F 1. — Aristos était peut-être l'historien d'Alexandre cité par Strabon et Arrien (*FGrH.* 143).
37. Ed. Will, *Monde hellénist.* I, p. 219. W. W. Tarn, *CAH.* VII, p. 710, tient Antiochus II pour un souverain énergique.
38. Hdt. IV, 155-161.

Magas gouvernait la Cyrénaïque au nom de son beau-père Ptolémée I. Puis, pour des motifs et à une date inconnus, il se révolta contre son demi-frère Ptolémée II et prit le titre de roi. Son armée s'avança jusqu'à Taposiris, à 60 kilomètres d'Alexandrie; mais une révolte des Libyens interrompit ses opérations [39]. Dans cette guerre il eut pour allié Antiochus I, dont il avait épousé la fille Apamè (vers 275). Réconcilié avec Ptolémée II, il fiança sa fille Bérénice avec le fils de celui-ci, le futur Ptolémée III.

Le drame s'est noué entre ces deux femmes. A la mort de Magas (vers 250), sa veuve (que Justin appelle Arsinoé) rompit les fiançailles de sa fille et prétendit la marier avec un demi-frère d'Antigone Gonatas, Démétrius, qu'elle fit venir à Cyrène. Étant une Séleucide, son but était de soustraire le royaume à l'influence égyptienne. Démétrius, qui était bel homme, plut à la reine et devint son amant. Bérénice, bafouée, le fit assassiner dans le lit même de sa maîtresse, puis, conformément aux volontés de son père, elle épousa le jeune Ptolémée (247) [40]. Le goût de Phylarque pour l'histoire-tragédie, que lui reproche Polybe (voir ci-après p. 455) trouvait dans ce drame passionnel et sanglant un sujet de choix.

Un autre fragment du livre VII a trait aux Ibères et à leur richesse qui contraste avec leur frugalité : ils ne prennent qu'un repas quotidien par avarice et ne boivent que de l'eau, mais ils portent les vêtements les plus précieux (F 13). Il ne s'agit pas évidemment des habitants de l'Espagne, qui ne pouvaient pas avoir de place dans les *Histoires* de Phylarque, mais des Ibères du Caucase. Strabon vante la beauté de leurs villes, la

39. C'est vraisemblablement à cette guerre que se rapportent deux mesures de Magas relatées chez Polyen (II, 28).

40. Justin, XXVI, 3, 2-8. Cf. Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 599 s.; 615 s.

richesse de leurs plaines et de leurs pâturages[41]. Leur pays confinait à la Colchide, l'eldorado des imaginations antiques. Dans quel ensemble Phylarque faisait-il mention des Ibères? Sans doute à l'occasion de la politique des Séleucides dans les parties orientales de leur empire.

Il n'y a presque rien à tirer des fragments des livres VIII, IX, X et XI (F 17 à 23). Le livre XII nous introduit dans la troisième guerre de Syrie, la guerre dite « laodicéenne » (246-241).

Le livre VI, on l'a vu, exposait la fin du règne d'Antiochus I[er] et les débuts du règne d'Antiochus II, dans lesquels prenait place la révolte de Ptolémée à Éphèse (ca. 260). Il faut donc admettre que les livres VIII à XI comblaient l'intervalle 260-246. Par une coïncidence, la mort dans la même année d'Antiochus II et de Ptolémée II marque la fin de cette période en établissant une coupure. On se rappelle d'autre part que Phylarque a mené l'histoire d'Antigone jusqu'à l'année 246 (ci-dessus p. 414). Il n'avait donc plus à y revenir. Trogue Pompée renvoie l'écho de cette division : son livre XXVI s'achève sur la mort d'Antiochus II et l'avènement de Séleucus Callinicos, et son livre XXVII commence à la guerre « laodicéenne ».

Dans cet ensemble VIII à XI Phylarque consacrait-il deux livres à chaque règne ou suivait-il une progression chronologique? Les études qui précèdent feraient pencher en faveur de la première solution. On constate que l'unique fragment du livre VIII mentionne le golfe Arabique — la mer Rouge — et entre donc dans le cadre d'une histoire de l'Égypte, tandis que les fragments des livres X et XI (F 19 à 23) entrent facilement dans le cadre d'une histoire de l'empire séleucide.

41. Strab. XI, 3, 1.

Le fragment 20, tiré du livre X, mentionne les Crobyzes, peuple thrace, et leur roi Isanthès, remarquable par son luxe et sa beauté. Les Crobyzes habitaient sur le cours inférieur du Danube ; nombre d'auteurs antiques, après Hécatée, les ont nommés [42]. On a vu plus haut qu'Antiochus II est intervenu en Thrace, où il étendit sa domination jusqu'à l'Hèbre. Le fragment pourrait se rapporter à l'une de ces interventions, dans la dernière partie de son règne [43].

Le fragment 23, extrait du livre XI, nomme les Courètes. Il s'agit d'un peuple d'Asie Mineure. Suivant la légende, ils assourdissaient Héra du bruit de leurs armes pour dissimuler l'accouchement de Létô [44]. Cette réminiscence érudite nous maintient dans l'empire séleucide.

Les renseignements que nous avons sur cette période de 260 à 246 sont désespérément fragmentaires et ne permettent pas d'établir une série continue d'événements. On mesure de quel secours et de quel intérêt serait le récit de Phylarque [45]. On doit s'en tenir à des généralités.

Si l'historien avait traité à part, et par anticipation, l'histoire de Cyrène et le meurtre de Démétrius le Beau en raison de son caractère dramatique, il était normal qu'il poursuive au livre VIII l'histoire de l'Égypte ptolémaïque. Malgré sa défaite dans la guerre chrémonidéenne, cette puissance réussit à maintenir ses positions stratégiques sur la côte ouest de l'Asie Mineure, dans la mer Égée et en Thrace. Elle possédait Halicar-

42. Hécatée : *FGrH.* 1 F 170 ; Hellanicos : *ibid.* 4 F 73 ; Hdt. IV, 49 ; Strab. VII, 5, 12 ; Pline, IV, 82.

43. Cf. Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 672.

44. Strab. XIV, 1, 20.

45. Voir Ed. Will, *Monde hellénist.* I, p. 208-221 ; Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 668-673 ; *CAH.* p. 710-715 ; E. Bevan, *Hist des Lagides*, p. 87-99 ; Bouché-Leclercq, *Hist. des Séleucides*, p. 76 s. ; S. K. Eddy, *The King is Dead*, Lincoln, 1961, p. 81-162.

nasse, Myndos, Éphèse, Samos, Milet, Chios, Lesbos; en Thrace : Lysimachie, Sestos, et dans les îles, Astypalée, Thèra et une partie de la Crète[46]. On voudrait savoir quelles furent les relations de ces cités et territoires, véritables protectorats, avec l'État lagide, s'il y avait un parti proégyptien et s'il y eut des troubles.

La *Chronique de Lindos* signale une guerre entre Rhodes et Philadelphe, qui avaient toujours entretenu les meilleures relations. On ignore les causes de ce conflit. La flotte ptolémaïque, commandée par Chrémonidès, l'Athénien qui avait porté le décret d'alliance dirigé contre Antigone Gonatas, essuya un revers devant Éphèse, et Rhodes se rangea aux côtés d'Antiochus II dans la deuxième guerre de Syrie, qui appartient à cette période[47].

On ne sait pas, naturellement, si Phylarque rangeait cette guerre dans l'histoire de la Syrie ou dans celle de l'Égypte puisqu'elle mettait aux prises les deux puissances. On en ignore, une fois de plus, à peu près tout. La révolte de Ptolémée le fils contre son père et le conflit entre Rhodes et l'Égypte en ont peut-être fourni l'occasion. Il y eut des combats en Syrie où la frontière fut reportée au sud de Bérytos, et en Asie Mineure où Antiochus recouvra la Cilicie et la Pamphylie. Mais le traité de paix, conclu probablement en 253, contenait une clause qui fut le germe d'une nouvelle tragédie et d'une troisième guerre de Syrie. Antiochus acceptait d'épouser Bérénice, fille de Ptolémée; pour cela il répudia sa femme Laodice, dont il avait deux fils, les futurs Séleucus Callinicos et Antiochus Hiérax. La

46. BELOCH, *G.G.* IV, 2, p. 336-351; ROSTOVTZEFF, *Social and Economic History of the Hellenistic World*, I, p. 333-351.

47. *Chronique de Lindos*, 37; POLYEN, V, 18; FRONTIN, *Strat.* III, 9, 10. ROSTOVTZEFF, *op. cit.* I, p. 226, pense que les Rhodiens n'ont pas pu supporter de la part de Ptolémée une autorité trop pesante.

nouvelle épouse apportait à son mari une dot colossale, qui lui valut le sobriquet de *phernophore*, « porte-dot », et elle lui donna bientôt un fils[48].

Mais Laodice ne se tint pas pour battue. La tradition et Phylarque rapportent qu'elle fit empoisonner Antiochus à Éphèse (246). Un drame allait commencer, que Phylarque racontait au livre suivant, le livre XII[49].

Absorbé par les affaires d'Asie Mineure, Antiochus II n'a pas pu maintenir intacte son autorité sur les provinces extrême orientales de son immense empire. Sous son règne, Diodote, satrape de Bactriane, commença à se rendre peu à peu indépendant. Son voisin Andragoras, stratège de Parthie, relâcha aussi ses liens avec le gouvernement central. En même temps, les Parnes, peuple de la steppe touranienne, arrachèrent un morceau de l'empire, l'Astavène, sous la conduite d'Arsace et de son frère Tiridate (ca. 250)[50].

Ces livres VIII à XI contenaient une quantité de détails que nous ignorerons toujours. Mais il est aussi certain qu'ils étaient remplis de nombreuses digressions pour lesquelles l'historien avait un goût particulier. Les fragments en conservent quelques traces. Ainsi F 18, sur le dieu guérisseur Asclépios ; F 19, sur Démétrius le Poliorcète ; F 21, sur Olympias, la mère d'Alexandre ; F 22, sur le port de la *tiare*, coiffure perse ; F 23, sur les Courètes, avec une citation d'Eschyle.

Dans son livre XII Phylarque racontait la troisième guerre de Syrie ou guerre « laodicéenne ». Il en reste cinq fragments, dont un seul a un caractère historique (F 24-28). Les prologues de Trogue Pompée se bornent à deux articles : 1. *Comment, à la mort d'Antiochus,*

48. St Jérôme, *In Dan.* 11, 6. Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 673 ; *CAH.* VII, p. 715.
49. Appien, *Syr.* 65 ; Phylarque, F 24.
50. Strab. XI, 9, 2-3 ; Justin, XLI, 4.

son fils Séleucus Callinicos reçut la royauté. 2. En Syrie guerre de Séleucus contre Ptolémée Tryphon[51].

En 246, Antiochus II, seulement quadragénaire, mourut à Éphèse, de maladie suivant une tradition rapportée par Eusèbe, empoisonné par sa première femme Laodice suivant les autres[52]. A cette seconde version est lié un épisode qui figure chez Pline et chez Valère Maxime[53]. Laodice mit dans le lit du défunt un personnage qui lui ressemblait, Artémon; puis elle fit entrer le peuple, auquel le faux Antiochus recommanda publiquement Laodice et ses enfants. Il est très vraisemblable que ce récit remonte à Phylarque : on verra plus loin un autre cas de substitution. Ces récits font partie du genre historique à l'époque hellénistique.

Séleucus prit donc le pouvoir, soutenu par son oncle maternel Alexandre, gouverneur de la Lydie. Mais Bérénice, à Antioche, revendiqua la royauté pour son fils et fit appel à son frère Ptolémée II. Une guerre était inévitable.

Ce n'est pas ici le lieu d'en faire le récit. Qu'il suffise de dire que Ptolémée parvint à Antioche sans trouver de résistance et que, de là, prenant la route de l'est, il arriva à Séleucie sur le Tigre. Mais une révolte dans le Delta l'obligea de rentrer en Égypte[54].

Après cette équipée, Séleucus reconquit, non sans

51. Ce surnom de Tryphon « qui vit dans le luxe et la mollesse » est surprenant pour Ptolémée III, un souverain qui fut sobre et vertueux; il conviendrait mieux à son père Ptolémée II Philadelphe. Il est cependant attesté par une inscription démotique (cf. E. BEVAN. *Hist. des Lagides*, p. 236).

52. EUSÈBE, *Chronique*, vers. arm., éd. Karst, p. 118. — APPIEN, *Syr.* 65; PHYLARQUE, F 24; ST JÉRÔME, *In Dan.* 11, 6. BELOCH, *G.G.* IV, 1, p. 674, et W. W. TARN, *CAH.* VII, p. 716, penchent pour la version d'une mort naturelle; celle de l'empoisonnement aurait été un bruit répandu par les partisans de Bérénice.

53. PLINE, VII, 53; VAL. MAX. IX, 14, 1 ext.

54. JUSTIN, XXVII, 1. BELOCH, *G.G.* IV, 1, p. 674-675; *CAH.* VII, p. 716-717; Ed. WILL, *Monde hellénist.*, I, p. 223-226.

mal, une partie des territoires perdus, en particulier le nord de la Syrie. Mais sa mère Laodice exigea de lui qu'il cède l'Asie Mineure à son frère cadet, Antiochus (Hiérax) en apanage. Ptolémée conserva Antioche et Séleucie-de-Piérie, et la paix fut conclue en 241 [55].

Bérénice et son fils eurent un sort tragique. Les partisans de Séleucus et de Laodice reprirent le dessus à Antioche. La reine s'enfuit à Daphné et fut massacrée avec son enfant dans le temple d'Apollon où elle avait cherché asile. La tradition (Phylarque) rapporte que ses ennemis lui tendirent un piège en lui proposant un traité garanti par un serment qu'ils s'empressèrent de violer.

D'après la même tradition, ce drame donna lieu à deux substitutions. Les meurtriers de l'enfant en produisirent un autre qu'ils entourèrent d'une garde. Après la mort de Bérénice, ses suivantes mirent une autre femme dans son lit comme si elle était seulement blessée. Ptolémée entrant peut-être dans le jeu, expédia des lettres officielles au nom de la mère et de l'enfant [56].

Le fragment 24 de Phylarque raconte comment la courtisane Danaé réussit à sauver de la mort son amant Sophron, gouverneur d'Éphèse, menacé par la reine Laodice, et paya son dévouement de sa vie.

Il est probable que ce livre XII contenait des digressions étendues sur les usages égyptiens. Deux fragments (F 27, 28) décrivent la familiarité dans laquelle les Égyptiens vivaient avec les aspics. La

55. Références dans la note précédente. JUSTIN, XXVII, 2, 1-3, parle d'une campagne navale de Séleucus contre les cités qui avaient fait défection. Ed. WILL, *op. cit.* I, p. 230, trouve cette information extravagante. Mais BELOCH, *op. cit.* IV, 1, p. 667 et TARN, *op. cit.* VII, p. 718, l'admettent. Il n'y a pas de raison pour la rejeter. Phylarque en faisait certainement le récit.

56. JUSTIN, XXVII, 1; POLYEN, VIII, 50. Les deux auteurs ne sont pas d'accord sur les détails. A notre avis, le récit de POLYEN, plus détaillé, plus romanesque, doit être plus proche de Phylarque.

familiarité des dauphins avec l'homme fait le sujet d'un autre fragment (F 26), qui se rattachait peut-être aux récits égyptiens.

Du livre XIII il ne reste qu'un seul fragment (F 29), évoquant la reconnaissance des Athéniens de Lemnos envers les rois séleucides, auxquels ils élevèrent des temples. Les faits remontaient à la restitution de Lemnos et des villes d'Héphaistia et de Myrina aux clérouques athéniens par Séleucus I et son fils Antiochus après la victoire de Couroupédion, qui mit fin à la dure domination de Lysimaque (281). Il semble que cette évocation appartenait à une digression sur la flatterie et les flatteurs [57].

Un des deux fragments du livre XIV (F 30) mentionne la défaite du roi Séleucus par les Galates. Il s'agit de la bataille d'Ancyre entre Séleucus II et les Galates alliés de son frère Antiochus Hiérax (240 ou 239). Le *Prologue XXVII* de Trogue Pompée note : *En Asie (guerre de Séleucus) contre son frère Antiochus Hiérax, au cours de laquelle il fut vaincu à Ancyre par les Gaulois*. Il existe deux résumés de ce conflit, chez Justin et dans la *Chronique* d'Eusèbe [58].

Libéré de la guerre avec l'Égypte, Séleucus voulut probablement faire rentrer son frère dans le rang (à moins que celui-ci, dont le surnom de Hiérax a illustré la rapacité, n'ait voulu le détrôner). Après avoir

57. Il est possible que dans ce livre XIII Phylarque soit revenu aux affaires de Grèce pour exposer la fin du règne d'Antigone Gonatas (246-239) : Antigone récupéra Corinthe, qui fut ensuite libérée par Aratos (246; 243), et conclut un traité avec la Confédération achéenne (241). Il y a une lacune sur cette période en Grèce dans les *Prologues* de Trogue Pompée.

58. Justin, XXVII, 2, 10-12; Eusèbe, *Chronique*, vers. arm. (Karst), p. 118-119.

reconquis la Syrie, il passa en Asie Mineure ; il remporta une victoire en Lydie, mais ne put s'emparer de Sardes ni d'Éphèse. Hiérax fit alliance avec les Galates et remporta grâce à eux une victoire sur son frère en Cappadoce, auprès d'Ancyre, où Séleucus passa quelque temps pour avoir trouvé la mort.

En réalité, il put s'échapper. Ici se placent deux épisodes héroï-comiques, de ceux qui ont eu la faveur des historiens hellénistiques et de Duris en particulier [59]. Séleucus, fuyant le champ de bataille, prit l'équipement d'un simple écuyer et ne reprit le vêtement royal que lorsqu'il fut en présence d'un fort contingent de ses soldats. Dans la même circonstance sa maîtresse Mysta prit le déguisement d'une servante pour fuir. Mais elle eut moins de chance ; elle fut faite prisonnière et vendue à Rhodes comme esclave. Là, elle se fit reconnaître, et les Rhodiens la renvoyèrent à Séleucus. Cette dernière aventure constitue le fragment 30 de Phylarque. La première est tirée de Polyen, mais il n'est pas douteux qu'elle dérive aussi de Phylarque.

L'unique fragment du livre XV (F 32) se rapporte à l'histoire d'Agis, roi de Sparte. Phylarque passait donc aux affaires de Grèce. Il faut par suite situer encore au livre XIV la notice du *Prologue XXVII* de Trogue Pompée : *Et comment les Gaulois, vaincus à Pergame par Attale, tuèrent le Bithynien Ziélas.*

Après, semble-t-il, la bataille d'Ancyre, Hiérax voulut probablement s'agrandir aux dépens du royaume de Pergame, où régnait depuis 241 Attale, neveu et fils adoptif d'Eumène, en offrant aux Galates un pillage fructueux pour prix de leur concours. Il fut complètement battu sous les murs de Pergame. Furieux, les Galates tuèrent son beau-père Zialéas, roi de Bithynie,

59. R. Schubert, *Die Quellen zur Geschichte der Diadochenzeit*, p. 69-73.

dont il avait épousé la fille pour avoir un allié. Toutefois Phylarque racontait que Zialéas (qu'il appelait Zéla) avait tendu un piège aux Galates sous couleur d'hospitalité (F 50)[60].

Au livre XV, Phylarque revenait aux affaires de Grèce. Le seul fragment qui subsiste (F 32) est une digression sur la légende de Daphné métamorphosée en laurier par Apollon. On la rattache à l'histoire d'Agis IV, le roi réformateur, dont les partisans invoquaient les oracles de Daphné, qui prescrivaient aux Spartiates de revenir à l'égalité de tous édictée par la législation de Lycurgue. Le rapprochement se trouve chez Plutarque[61].

Phylarque revenait donc en arrière pour raconter le règne d'Agis, commencé en 245 et tragiquement terminé en 241. Son récit, on l'a dit, a été la source de la *Vie d'Agis* de Plutarque. Le drame de ce roi enthousiaste, hardi et débonnaire à la fois, et celui de sa famille enveloppée jusqu'au bout dans sa malheureuse destinée, la peinture de quelques personnages bien individualisés, comme Léonidas et Agésilas, et d'une société secouée par une grave crise, devaient particulièrement séduire Phylarque. La biographie de Plutarque reflète ces caractères : elle est remarquable par la vivacité de la narration, le solide enchaînement des faits et le pathétique de certaines scènes, comme le débat sur la réforme dans l'assemblée du peuple et la mise à mort d'Agis, de sa grand-mère et de sa mère[62]. Même en

60. Les historiens (Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 681; Tarn, *CAH.* VII, p. 721) datent ces événements des environs de 230. Ed. Will (*Monde hellénist.*, I, p. 267) les croit de peu postérieurs à la bataille d'Ancyre, avec raison, semble-t-il, comme le montre l'ordre dans le *Prologue XXVII* de Trogue Pompée.

61. Plut. *Agis*, 9, 3-4.

62. Plut. *ibid.*, 9-10; 19-20. On peut retenir aussi la supplication de Chilonis en faveur de son mari Cléombrote (17-18, 3).

faisant la part du talent de Plutarque, on devine que Phylarque avait, au plus haut point, le sens de la concentration dramatique et une vive sensibilité dans la peinture des caractères, surtout féminins[63].

On ne sait pas si l'histoire d'Agis formait la totalité du livre XV ou s'il contenait d'autres événements. La biographie de Plutarque est assez courte, surtout si l'on considère que les deux premiers chapitres sont des réflexions personnelles. Mais il est possible que Plutarque ait abrégé le récit de la campagne d'Agis dans le Péloponnèse pour se conformer à la règle du genre biographique et que ce récit ait été plus étendu chez Phylarque.

Après le livre XV des *Histoires*, les livres suivants sont ou bien dépourvus de fragments, comme les livres XVI et XVIII, ou bien marqués seulement par des fragments qui sont tirés de digressions et qu'il est impossible de relier à une suite historique. Pour estimer leur contenu nous devrons nous contenter d'une série de notices du *Prologue XXVII* de Trogue Pompée en nous arrêtant, par convention, à la mort de Séleucus Callinicos (226).

1. *Comment Ptolémée fit mourir Adaios fait prisonnier pour la seconde fois.*
2. *Et comment Antigone battit Sophron à la bataille navale d'Andros.*
3. *Comment Antiochus mis en déroute par Callinicos en Mésopotamie échappa à un piège tendu pas Ariaménès, et ensuite aux gardes de Tryphon.*

63. Nous ne pouvons pas souscrire au jugement d'E. Gabba (*Studi su Filarco*, p. 55-64), qui affirme que Phylarque a conçu l'histoire d'Agis sur le modèle de celle de Cléomène et, dans cet esprit, exagéré le rôle d'Agis dans les événements pour qu'il soit plus semblable à Cléomène. Déjà Beloch (*G.G.* IV, 1, p. 624) présentait Agis comme un instrument entre les mains de son oncle Agésilas.

4. *Comment (Antiochus) ayant été assassiné par les Gaulois, son frère Séleucus mourut aussi, et Apaturius tua l'aîné de ses fils.*

Ces notations proviennent d'un récit qui devait s'étendre de 241 (fin de la guerre « laodicéenne ») à 226.

Reprenons ces différents points afin de mesurer les perspectives qu'ils ouvrent dans les *Histoires* de Phylarque. Les deux premiers concernent l'histoire de l'Égypte, les deux derniers celle du royaume séleucide.

1. Adaios était dynaste de Cypsèles sur l'Hèbre[64]. On a de lui des monnaies. On ignore les circonstances de son exécution ; sans doute était-il passé dans le camp séleucide. En tout cas Phylarque a donné à cet événement un développement étendu qui a retenu Trogue Pompée. Ce fut un épisode de l'établissement du protectorat égyptien sur la Thrace. La guerre « laodicéenne » avait procuré à Ptolémée III d'importants avantages territoriaux. Il conserva le Sud de la Syrie, ses possessions de Carie et de Lycie, gagna quelques places en Pamphylie et s'étendit considérablement au nord de l'Ionie ; enfin sur le continent européen il s'avança le long de la côte thrace, où il conquit Ainos et Maronée, et finalement Cypsèles[65].

2. La mention de la victoire d'Antigone à la bataille d'Andros suppose un nouvel affrontement entre l'Égypte et la Macédoine. Cette bataille et sa date posent le problème le plus obscur et le plus controversé de l'histoire de cette période[66]. Beloch, remarquant que Trogue Pompée a mené « vraisemblablement » son livre XXVI jusqu'à la mort d'Antigone Gonatas et que

64. Damoxène : *Poet. com. graec. fragmenta*, éd. Bothe, p. 696.
65. Beloch, *G.G.* IV, 2, p. 346 ; Tarn, *CAH.* VII, p. 718-719.
66. Voir la bibliographie et la discussion d'Ed. Will, *Monde hellénist.*, p. 202, 211, 291, 334.

son livre XXVIII expose l'histoire de Démétrius II et d'Antigone Doson, en conclut que la bataille d'Andros se place entre la victoire d'Attale sur les Galates (230) et la mort d'Antiochus Hiérax (226), donc sous le règne d'Antigone Doson. Tarn pense qu'Antigone Gonatas saisit l'occasion de la guerre « laodicéenne » pour se venger de l'appui que l'Égypte avait donné à la révolte de son neveu Alexandre à Corinthe (ci-dessus p. 413) : la bataille serait de 246 ou du printemps 245[67].

L'ordre dans le *Prologue* de Trogue Pompée doit situer cette bataille après la mort d'Adaios, dont on ignore aussi la date. Mais il est probable que cet événement, qui fait partie de l'avance ptolémaïque en Thrace, est contemporain du conflit entre Séleucus et Antiochus Hiérax en Asie Mineure, parce que Ptolémée a sûrement profité de cette guerre dynastique pour étendre sa puissance dans le Nord de l'Ionie et sur le continent européen. Loin de s'insérer dans la guerre « laodicéenne », où la coopération de l'Antigonide et de la Séleucide reste problématique, la bataille d'Andros serait postérieure : il faut donc la placer en 240 ou 239. Antigone est mort en 239 : auparavant il avait voulu limiter l'avance lagide en Thrace, et le conflit naquit de là. Le vaincu de la bataille était ce Sophron, gouverneur d'Éphèse, que la reine Laodice avait résolu de faire périr et qui fut sauvé par le dévouement de sa maîtresse Danaé, comme l'a raconté Phylarque (F 24). Il était passé du camp séleucide au camp lagide.

3. Antiochus Hiérax, vaincu par Attale devant Pergame, comme on l'a vu plus haut (p. 427), fut encore défait par ce roi (il avait pris ce titre après sa victoire) dans trois batailles : en Phrygie hellespontique, à Coloé en Lydie et à Harpasos en Carie, dans une guerre qu'on

67. Beloch. *G.G.* IV, 2, p. 516; Tarn, *CAH.* VII, p. 718.

date des années 229 à 227. Il lui fallut abandonner l'Asie Mineure. Il s'enfuit en Mésopotamie en profitant de l'absence de Séleucus retenu en Iran. Polyen raconte, vraisemblablement d'après Phylarque, qu'il fut accueilli en Arménie par son ami Arsamès et qu'il remporta une victoire sur les généraux de Séleucus, Achéos et Andromachos. Mais à la fin, Séleucus revenu, il fut battu et se réfugia en Cappadoce auprès d'Ariamnès, le dynaste de ce pays. Justin a raconté les péripéties de sa fuite [68]. Il s'aperçut qu'Ariamnès, d'abord bienveillant, méditait de le supprimer. Il s'échappa et après quelques errances arriva auprès de Ptolémée, qui le fit mettre sous bonne garde. Il réussit à s'échapper de nouveau, grâce à l'aide d'une courtisane qui était sa maîtresse. Il gagna la Thrace, où il périt dans un combat contre les Galates (226) [69]. L'intervention de la courtisane dans des aventures mouvementées porte la marque de Phylarque.

4. Séleucus ne devait pas survivre longtemps à son frère. Il mourut bientôt, suivant Justin d'une chute de cheval, *amisso regno* (226). Il avait déjà perdu l'Asie Mineure, où le royaume de Pergame, la Bithynie et la Cappadoce avaient conquis l'indépendance. Après la bataille d'Ancyre (240/39) et avoir fait la paix avec Hiérax, il songea à mettre de l'ordre dans les satrapies orientales, où Diodote s'était rendu indépendant en Bactriane et où les Parthes avaient conquis l'Hyrcanie. Il se rendit donc en Orient; mais les Parthes lui infligèrent une lourde défaite. On ne sait pas combien

68. POLYEN, IV, 17; JUSTIN, XXVII, 3, 7-11. Cf. BELOCH, *G.G.* IV, 1, p. 684-686.

69. JUSTIN dit que Hiérax fut tué par des brigands. Mais il résulte du fragment 49 de Phylarque qu'il fut tué par le Galate Centaretus (PLINE, VIII, 158; ELIEN, *N.A.* VI, 44). Sur sa mort G. CORRADI, *Studi ellenistici*, p. 203-208.

de temps durèrent les opérations : Ed. Will adopte par hypothèse les années ± 230 à ± 227[70].

Le livre XX de Phylarque se rapportait sans doute à cette équipée orientale. Les deux fragments qui en sont extraits (F 35, 36) concernent l'Inde. Dans le premier, l'historien raconte que le roi indien Sandracottos fit présent à Séleucus (Ier) d'une plante qui excitait ou atténuait l'activité sexuelle ; le second célèbre l'affection des éléphants pour les enfants[71]. Il apparaît donc que Phylarque remontait jusqu'aux relations entre Sandracottos (Tchandragoupta, fondateur de la dynastie maurya) et Séleucus Ier, qui céda au souverain indien quelques territoires à l'extrémité orientale de son empire et reçut en présent 500 éléphants[72]. C'était une introduction significative à un récit qui exposait le rétrécissement fatidique de l'immense empire séleucide.

Séleucus fut rappelé en Syrie par de « nouveaux troubles » (Justin). Il s'agissait, pense-t-on, de la sédition soulevée à Antioche par sa tante Stratonice, femme du roi de Macédoine Démétrius II. Agatharchidès a raconté cette aventure, qu'il a sûrement tirée de Phylarque et qui ne manque pas de romanesque. Stratonice ayant quitté Démétrius (qui avait épousé une autre femme, Phthia, princesse épirote) vint en Syrie et prétendit se faire épouser par Séleucus. Sur son refus, elle profita de son absence pour soulever Antioche. Au retour du roi, elle prit la fuite ; mais, arrêtée par un songe, elle ne se mit pas assez vite hors d'atteinte, fut prise et mise à mort[73].

70. Justin, XLI, 4, 8 s. Ed. Will, *Monde hellénist.*, I, p. 279.

71. Élien, *N.A.* XI, 14, situe l'anecdote contée au fragment 36 dans le temps où Antigone (Gonatas) assiégeait Mégare (avant 266). Mais comme cet événement n'a rien à voir dans ce livre XX des *Histoires*, il s'agit bien évidemment d'une digression à propos des éléphants de l'Inde.

72. Appien, *Syr.* 55 ; Strab. XV, 2, 9.

73. Agatharchidès : *FGrH.* 86 F 20 (cité par Josèphe, *C. Apion*,

Le *Prologue XXVII* de Trogue Pompée mentionne, à la suite de la mort de Séleucus II, celle de son fils aîné. Ces deux morts ne se succédèrent pas aussi rapidement que cette brève notation le ferait croire. Ce fils aîné, qui portait aussi le nom de Séleucus et reçut le surnom de Kéraunos. eut seulement un règne très court (226-223). Il tenta de reconquérir l'Asie Mineure sur Attale. Mais il fut assassiné en Phrygie par un de ses officiers, Nicanor, et le Galate Apaturius (223) [74].

L'histoire de la maison séleucide s'achevait ici chez Phylarque. Le reste des *Histoires* était consacré à la Grèce et à la Macédoine. Il se peut, néanmoins, qu'il ait touché, ici où là, à l'Égypte. Il reste du livre XXII un fragment (F 40) qui trace un portrait détaillé de Ptolémée II Philadelphe : prince cultivé, mais corrompu par le luxe au point qu'il s'imaginait être immortel, et sur la fin de sa vie tourmenté par la goutte. A cet endroit, ce n'était qu'une digression (ce roi étant mort en 246), mais on ignore à quel propos.

Les livres XXI à XXVIII offrent surtout des fragments qu'il est impossible de situer dans une chronologie. Ce sont des digressions ou des rétrospectives historiques (par exemple F 40 sur Ptolémée Philadelphe ; F 41 sur le luxe d'Alexandre), exception faite pour les livres XXV et XXVIII, dont les fragments se rapportent à l'histoire de Cléomène, embrassant les années 227 à 220. On peut donc admettre que l'aventu-

205). Cf. BELOCH, *G.G.* I, p. 684 ; Ed. WILL, *Monde hellénist.*, I, p. 269 ; G. H. MACURDY, *Hellenistic Queens*, p. 71. AGATHARCHIDÈS dit que Stratonice souleva Antioche pendant que Séleucus faisait campagne *à partir de Babylone*, donc pendant qu'il repoussait l'invasion d'Antiochus Hiérax. Il est vraisemblable que Stratonice avait partie liée avec Hiérax, ou du moins avec ses amis.

74. POLYB., IV, 48, 6-8. BELOCH, *G.G.* IV, 1, p. 686 ; Ed. WILL, *Monde hellénist.* I, p. 282.

re de ce roi, pour qui Phylarque a eu la plus vive admiration, s'étendait sur les derniers livres des *Histoires*, car elle était fertile en événements dramatiques.

Pour le reste, on est réduit aux têtes de chapitre du *Prologue XXVIII* de Trogue Pompée, qui notent les événements suivants :

1. *Comment après la mort du roi d'Épire Alexandre, les Épirotes tuèrent Laodamia* (lire : *Déidamia*).
2. *Dans une digression sont rapportés les mouvements des Bastarnes.*
3. *Comment le roi de Macédoine Démétrius fut défait par les Dardaniens.*
4. *A la mort de celui-ci, Antigone (Doson) assuma la tutelle de son fils.*
5. *Il soumit la Thessalie et, en Asie, la Carie.*

Ces différents points couvrent l'histoire de la Macédoine, à laquelle est liée l'Épire, jusqu'à la guerre « cléoménique ».

1. Alexandre, roi d'Épire, était un fils de Pyrrhus. Il se joignit aux ennemis d'Antigone dans la guerre chrémonidéenne et fut battu. Il reprit la lutte avec l'aide des Etoliens au prix d'un partage de l'Acarnanie. Il mourut vers 255. Phylarque ne remontait pas certainement si haut dans cette section : il avait peut-être déjà raconté ces événements. Ce qui l'a intéressé, c'est le drame de la dynastie épirote qui se joua après la mort d'Alexandre et aboutit à l'extinction de la maison éacide.

Après Alexandre son fils Pyrrhus prit le pouvoir; mais il mourut bientôt. Son frère cadet, Ptolémée, lui succéda et mourut à son tour dans une campagne contre les Etoliens. Sur sa mort les versions diffèrent. Justin dit qu'il mourut de maladie. Suivant Polyen, au

contraire, il fut assassiné par trahison [75]. Cette version est incontestablement la plus tragique. Mais la suite l'est encore davantage. La sœur des rois disparus, Déidamia, revendiqua l'héritage et les dignités de ses ancêtres. Les Épirotes lui donnèrent des assurances, mais dépêchèrent des meurtriers pour l'éliminer. Un premier attentat tourna court; Déidamia se réfugia dans le temple d'Artémis, où un second assassin, nommé Milon, qui avait déjà tué sa propre mère, vint la frapper. Cet événement a séduit Phylarque par sa valeur dramatique.

Ce récit se reliait à l'histoire de la Macédoine en ce que la monarchie épirote conclut avec Démétrius II, successeur d'Antigone Gonatas, une alliance qui fut sanctionnée par le mariage de ce prince avec une sœur des rois disparus, Phthia.

2. Avant d'en venir à l'histoire de la Macédoine proprement dite, Phylarque faisait une digression sur les migrations des Bastarnes, qui servait d'introduction au récit de la guerre de Démétrius contre les Dardaniens.

Ce peuple habitait primitivement sur le cours supérieur de la Vistule. Il avait émigré vers le sud et, en suivant le rebord oriental des Carpathes, atteint la Bessarabie. Au temps de Démétrius II il vint à la rescousse des Dardaniens, peuple illyrien, qui envahissait périodiquement la Macédoine [76].

75. Justin, XXVIII, 3, 1-5; Polyen, VIII, 52. La version de Polyen est la plus vraisemblable. Ptolémée fut victime d'un complot ourdi par le parti républicain épirote, celui qui fit mourir Déidamia et qui répugnait à une guerre contre les Etoliens, puisqu'une députation d'Epirotes exigea d'elle qu'elle mette fin à la guerre. Ensuite l'Epire s'organisa en confédération (*CAH*. VII, p. 747; Ed. Will, *Monde hellénist.* I, p. 317 s.).

76. Strab. VII, 2, 4; 3, 13; Ps. Scymnos, 797 (*GGM.* I, p. 229); Dion. Per., v, 304 (*GGM.* II, p. 119); Tacite, *Germ.* 46.

3. Démétrius fut vaincu et tué dans les combats (229). La plus grande partie de son règne de dix années semble avoir été occupée par ses luttes contre les Dardaniens. Mais auparavant il eut à lutter contre une coalition des Etoliens et des Achéens dans un conflit qu'on a appelé la « guerre démétriaque ». Au cours de cette guerre l'armée achéenne, commandée par Aratos, fut défaite à Phylakia (dans le Péloponnèse) par Bithys, général de Démétrius, et ce dernier réussit à prendre pied en Béotie et en Mégaride, qu'il détacha de la Confédération étolienne [77].

Il est vraisemblable que Phylarque a évoqué la vie matrimoniale de Démétrius. Son père lui fit d'abord épouser Nicaia, veuve d'Alexandre, gouverneur de Corinthe ; Gonatas s'empara de la ville à l'occasion des noces, comme on l'a relaté plus haut (ci-dessus p. 414). Puis Démétrius épousa Stratonice, fille d'Antiochus I[er], qui l'abandonna pour se réfugier à Antioche, où elle excita la sédition dont nous avons déjà parlé. Le motif de son départ fut sans doute le nouveau mariage de Démétrius avec la princesse épirote Phthia, qui scella l'alliance avec l'Épire. Celle-ci mourut ou fut renvoyée, et Démétrius épousa sa maîtresse Chryséis, qui n'était pas de lignée royale et qui fut la mère du roi Philippe [78].

77. Polyb. II, 46,1 ; XX, 5, 1-5 ; Plut. *Arat.* 34, 1-2. Au début du règne de Démétrius on assiste à un renversement des alliances : les Etoliens, dont Antigone Gonatas avait toujours recherché l'amitié ou du moins la neutralité, s'allièrent à la Confédération achéenne. Démétrius s'allia à l'Épire.

78. Plut. *Arat.* 17 ; Justin, XXVIII, 1, 1-2 ; Eusèbe, *Chronique, vers. arm.* (Karst), p. 112. D'après Eusèbe, Chryséis était une captive. Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 637 ; 2, p. 137-138. Walbank, *Philip V of Macedon*, p. 10, identifie Chryséis à Phthia. Le problème de l'identité de Chryséis a soulevé de nombreuses controverses : bibliographie et discussion chez Ed. Will, *Monde hellénist.*, I, p. 326, qui tient pour le plus probable que Chryséis était différente de Phthia et qu'elle fut la mère de Philippe V.

4. Philippe avait huit ans à la mort de son père. Ce fut son oncle Antigone qui assuma la régence. Ce prince, qui reçut le sobriquet de Doson, était le fils de Démétrius le Beau, qui fut assassiné à Cyrène dans une intrigue d'alcôve (ci-dessus p. 419). Il était intelligent, énergique et pratique. Il épousa la veuve du roi défunt et prit le titre royal; mais il réserva loyalement la succession de son neveu. Il arrêta l'invasion dardanienne en abandonnant la Péonie avec la ville de Bylazora, qui occupait une importante position stratégique dans les défilés de l'Axios (Vardar). Il eut aussi à étouffer une sédition intérieure [79].

5. Mais avant cet événement il réprima une tentative de sécession de la Thessalie, qui appartenait pourtant depuis plus d'un siècle au royaume de Macédoine.

On n'a guère d'informations sur son expédition en Carie, sur les motifs qui l'inspirèrent et le déroulement de la campagne. On sait que sur la route de l'Asie sa flotte fit escale à Larymna, en Locride, où le reflux mit ses vaisseaux à sec et à la merci de la cavalerie béotienne. Mais Néon, un des chefs du parti « macédonisant » l'épargna, et Antigone put passer tranquillement en Asie [80].

On assigne à l'expédition de Carie la date approximative de 227. C'est l'année du coup d'État de Cléomène, que Phylarque a rapporté dans son livre XXV, comme il ressort du fragment 43, où sont mentionnés les *mothaques* lacédémoniens : les *mothaques* étaient des hommes libres, mais ils n'avaient pas la plénitude des droits civiques; ils étaient élevés par les Lacédémoniens, et deux d'entre eux prirent part au meurtre des éphores ordonné par Cléomène [81].

79. Justin, XXVIII, 3, 10-16.
80. Polyb. XX, 5, 7-11.
81. Plut. *Cleom.* 8, 1. Cf. Xén. *Hell.* V, 3, 9; Elien, *V.H.* XII, 43.

Ici le sommaire de Trogue Pompée est terriblement insuffisant. Il note :

1. *Antigone allant à l'aide des Achéens s'empara de Lacédémone contre le roi de Sparte Cléomène.*
2. *Cléomène ayant perdu son royaume se réfugia à Alexandrie et mourut.*

D'après ce texte, l'histoire de Cléomène n'aurait été que la continuation de celle d'Antigone, alors qu'il ne fait aucun doute que Phylarque, plein d'admiration pour son héros, en a fait un récit indépendant, très détaillé et très étendu. Il embrassait, selon toute vraisemblance les quatre derniers livres des *Histoires*, XXV à XXVIII.

L'histoire d'Agis (244-241) était exposée au livre XV (ci-dessus p. 428). Au livre XXV, avant d'exposer le coup d'État de Cléomène, Phylarque remontait jusqu'à son enfance et aux premières années de son règne. Ici Plutarque est notre guide sûr. Cléomène était le fils du roi Léonidas, l'ennemi juré d'Agis et le responsable de sa perte. Il maria de force son fils encore jeune à la veuve d'Agis, Agiatis, qui inspira au jeune homme une grande admiration pour Agis et ses projets de réforme. A la mort de Léonidas Cléomène reçut la royauté et se mit en tête de réformer l'État, où il voyait les riches corrompus et le peuple misérable. Phylarque notait qu'il avait reçu l'enseignement du philosophe stoïcien Sphairos [82].

82. E. Gabba, *Studi su Filarco*, p. 36, et T. W. Africa, *Phylarchus and the Spartan Revolution*, p. 18, rejettent la présence de Sphairos à Sparte avant le coup d'État de Cléomène, au motif que Léonidas n'aurait pas toléré un précepteur révolutionnaire auprès de son fils. — Mais entre la mort de Léonidas et le coup d'État il s'est écoulé huit ans (235-227). D'autre part, s'il est vrai que Léonidas n'eût pas toléré un endoctrinement politique, un enseignement philosophique, tel que Plutarque le décrit (*Cleom.* 2, 2-6), n'avait aucune raison de lui déplaire.

Il pensa que la guerre serait plus favorable que l'état de paix pour réaliser des changements. Il fit plusieurs expéditions contre les Achéens. Plutarque en a donné le récit, mais il est probable que Phylarque le développait plus largement [83].

Malgré quelques succès brillants, il ne put pas empêcher Aratos de s'emparer de Mantinée ; cet échec découragea les Lacédémoniens. Cléomène, pour renforcer sa position et faire contrepoids au pouvoir des éphores, rappela le roi de l'autre maison, l'Agiade Archidamos, le frère d'Agis, qui s'était enfui à Messène après la mort de ce dernier. Ici se place le fragment 51, qui raconte comment Archidamos fut tué sur la route du retour par « les meurtriers d'Agis », c'est-à-dire les adversaires de la réforme (été 227). Cléomène fut rendu responsable de cet assassinat. Mais Phylarque affirmait qu'il fut commis contre sa volonté [84].

Peu de temps après, il fit tuer les éphores. Deux *mothaques*, Thérykion et Phoibis, qui avaient été élevés avec Cléomène, participèrent à ce meurtre (F 43). Il fut suivi de la proscription de quatre-vingts citoyens, du partage des terres, de l'augmentation du corps civique et de la restauration de la discipline. Le philosophe Sphairos y prêta son concours [85].

Après le récit de ces massacres, Plutarque fait un portrait de Cléomène, qui correspond à celui qu'Athénée a tiré de Phylarque et qui forme le fragment 44. Dans ce long passage, qui est probablement une citation littérale, l'historien décrit les symptômes de la décadence de Sparte : luxe des repas, prodigalité des particuliers. Il leur oppose la simplicité et la sobriété de Cléomène. Il faut sans doute rattacher à ce développe-

83. Plut. *Cleom.* 4-7.
84. Cf. Polyb., V, 37, 5.
85. Plut. *Cleom*, 6-11.

ment le fragment 45, tiré lui aussi du livre XXV : c'est une digression où l'auteur rapporte les lois somptuaires et morales en vigueur à Syracuse, et comment les Sybarites, corrompus par le luxe, en vinrent à un degré d'arrogance qui causa leur perte : ils furent massacrés par les Crotoniates dont ils avaient osé tuer les ambassadeurs.

Les événements qui ont suivi le coup d'État de Cléomène faisaient sans doute l'objet des livres XXVI et XXVII. Deux livres étaient bien nécessaires pour les exposer, tant ils se pressent au cours des années 226 à 222 environ : campagnes et victoires de Cléomène, négociations d'Aratos et des Achéens avec Antigone, invasion de l'armée macédonienne dans le Péloponnèse.

Cléomène, ayant forgé une armée solide, incomparable instrument de conquête digne des traditions militaires de Sparte, allait de succès en succès aux dépens de la Confédération achéenne. Il s'empara de Mantinée, écrasa l'armée achéenne à l'Hécatombaion (en Achaïe) et réclama l'hégémonie, qui lui fut refusée. Alors il conquit Argos et nombre de villes en Argolide. Il proposa à Aratos de faire occuper l'Acrocorinthe par une garnison mixte et essuya un nouveau refus. Ces hostilités furent entrecoupées de négociations, de délibérations dans les assemblées des villes et d'agitations diverses dans les cités, où le prestige de Cléomène surpassait celui d'Aratos et lui gagnait beaucoup de partisans [86].

En désespoir de cause, Aratos se résolut à demander l'aide d'Antigone, bravant l'opinion publique des Péléponnésiens, qui avaient été toujours hostiles à la Macédoine. Mais les négociations qu'il engagea furent secrètes et indirectes; elles furent menées, à son instigation, par deux Mégalopolitains, Nicophanès et

86. Plut. *Cleom.* 14-15; 17, 6-19; *Arat.* 36-41; Polyb., II, 51-52.

Kerkidas. Antigone accueillit favorablement cette démarche, mais il exigea qu'on lui cédât l'Acrocorinthe comme base d'opérations, ce qui entraîna un ajournement de son intervention [87].

Phylarque a durement reproché à Aratos cette démarche, qu'il considère comme une trahison (F 52). Il valait mieux, dit-il, céder à Cléomène que de livrer le Péloponnèse à la barbarie des garnisons macédoniennes, illyriennes ou galates. Cléomène au moins était un vrai Grec, un descendant des Héraclides, tandis qu'Antigone ne songeait à aider le Péloponnèse que pour mieux l'asservir, comme le chasseur d'Ésope [88].

En 224, Antigone entra sans coup férir dans le Péloponnèse. Il conquit successivement Argos et quelques places d'Arcadie, d'où il chassa les garnisons de Cléomène. L'année suivante, il prit Tégée, Orchomène, Mantinée, Héraia et Telphousa [89]. Durant la même période, Cléomène s'empara de Mégalopolis [90].

Tous ces événements sont rapportés dans les biographies de Cléomène et d'Aratos chez Plutarque et dans le deuxième livre de Polybe. Mais le récit de Phylarque est plus particulièrement présent dans la *Vie de Cléomène*. Plusieurs fragments se rapportent à ce récit.

Lorsque Antigone s'empara d'Argos, il fit prisonnier le tyran Aristomachos, le conduisit à Corinthe et le fit mourir au milieu des plus affreuses tortures. Phylarque décrivait son supplice en termes pathétiques : les cris du supplicié frappaient les gens du voisinage, qui

87. Polybe, II, 47-51, a rapporté en détail ces négociations entre Antigone et Aratos.

88. Allusion à la fable du recueil ésopique, *Le Sanglier, le cheval et le chasseur*, où l'homme domestique le cheval en feignant de lui rendre service, comme dans la fable de La Fontaine (IV, 13) *Le Cheval s'étant voulu venger du cerf*. Cf. Plut. *Arat.* 38, 5-10; *Cleom.* 16, 2-7.

89. Polyb. II, 54.

90. Plut. *Cleom.* 23, 2-25, 1.

s'épouvantaient ou s'indignaient (F 54) ; car, commentait-il, ce n'était pas un mauvais homme[91].

Phylarque cherchait pareillement à éveiller l'émotion du lecteur en décrivant la détresse des habitants de Mantinée, lorsque Antigone et Aratos eurent pris la ville : il dépeignait les étreintes des femmes, les chevelures éparses, les seins découverts, les pleurs et les lamentations des hommes et des femmes emmenés pêle-mêle avec leurs enfants et leurs vieux parents (F 53). Phylarque disait encore qu'on mit à mort les premiers des citoyens et qu'une partie des habitants furent vendus comme esclaves : Achéens et Macédoniens se partagèrent le produit de la vente[92].

Pour faire contraste avec la cruauté d'Antigone et d'Aratos, il rappelait la mansuétude dont Cléomène avait fait preuve à l'égard de Mégalopolis. Ayant pris la ville et s'étant abstenu de la piller, il offrit aux Mégalopolitains de leur restituer leur ville s'ils se ralliaient à sa cause. Ils refusèrent (F 55). Ce refus irrita tellement Cléomène qu'il mit la ville à sac et en détruisit plusieurs quartiers[93].

Un épisode touchant se situe dans la même période. Au temps où Antigone faisait campagne en Argolide, Cléomène perdit Agiatis, la femme qu'il aimait tendrement et qui l'avait enthousiasmé pour les réformes d'Agis. En apprenant cette nouvelle, il garda une ferme contenance devant ses soldats ; mais le lendemain il accourut à Lacédémone et donna libre cours à sa douleur[94].

91. PLUT. *Arat.* 44, 6. POLYBE, II, 59-60, donne des raisons pour justifier l'exécution d'Aristomachos ; il nie implicitement la torture en disant qu'on ne lui fit pas d'autre mal que de le jeter à la mer.

92. PLUT. *Arat.* 45, 6. POLYBE, II, 57-58, justifie le traitement infligé à Mantinée en rappelant qu'elle avait adhéré à la Confédération achéenne, puis la trahit en passant du côté de Cléomène.

93. PLUT. *Cleom.* 23, 4-25, 1.

94. PLUT. *Cleom.* 22, 1-3.

Il ne reste qu'un fragment du livre XXVIII. Il nomme un courtisan d'Antigone, Apollophanès, qui, après les victoires du roi, disait par flatterie que la fortune d'Antigone « alexandrisait » (F 46). Mais il n'est pas douteux qu'il faut ranger dans ce livre, le dernier des *Histoires*, la fin de Cléomène, sa défaite à Sellasie et sa mort à Alexandrie, et aussi la mort d'Antigone.

Après la prise de Mantinée, Cléomène tenta une incursion en Argolide, dévasta le pays, puis rentra tranquillement à Sparte. L'année suivante (221)[95], l'armée macédonienne et l'armée spartiate se trouvèrent face à face sur le champ de bataille de Sellasie (au nord de Sparte). Nous avons deux récits de cette bataille, celui de Polybe et celui de Phylarque, dans la *Vie de Cléomène*[96].

Phylarque rapportait qu'avant la bataille Cléomène reçut la nouvelle que Ptolémée refusait de lui verser les subsides habituels et l'engageait à traiter avec Antigone (F 58)[97]. C'est ce qui le décida à risquer la bataille, car il allait être à court d'argent pour payer ses troupes.

Le compte rendu de Polybe et celui de Phylarque ne diffèrent substantiellement que sur un point. D'après Polybe, ce fut une mesure audacieuse de Philopoemen qui sauva l'armée d'Antigone d'une défaite. De plus, Eucleidas, le frère de Cléomène, négligea de se porter à la rencontre des assaillants en se ménageant une ligne de repli, et il fut taillé en pièces. D'après Phylarque, Cléomène fut victime d'une trahison dans ses rangs : un de ses officiers, Damotélès, acheté, dit-il, par Antigone, lui donna de faux renseignements en lui cachant un

95. Nous conservons à la bataille de Sellasie la date, si controversée, que nous avons défendue dans notre *Méthode historique de Polybe*, p. 489.

96. POLYB., II, 64-69; PLUT. *Cleom.* 27-28 (cf. *Philop.* 6). A rapprocher de JUSTIN, XXVIII, 4.

97. Sur les motifs de la rupture de cette alliance financière, voir Ed. WILL, *Monde hellénist.* I, p. 363.

mouvement tournant de l'ennemi sur son aile gauche, que commandait Eucleidas. Cléomène eut la douleur de perdre ce frère qu'il chérissait (F 59).

Victorieux, Antigone entra dans Sparte, traita la population avec humanité, rétablit l'ancien régime et s'en alla au bout de trois jours. Une invasion de barbares (les Illyriens) le rappela en Macédoine. Il reprit donc la lutte, mais mourut au cours d'un combat ; d'après Phylarque il se rompit les poumons à force de crier (F 60).

Vaincu, Cléomène prit la fuite. Il s'embarqua pour l'Égypte et fut bien accueilli par le vieux Ptolémée III, qui lui promit de l'aider à reconquérir son royaume. Mais il mourut bientôt. Son successeur, Ptolémée IV Philopator, circonvenu par de perfides manœuvres, fit mettre Cléomène sous bonne garde. Sentant venir sa perte, il organisa une émeute avec le concours de ses amis. Mais il fut vaincu et se donna la mort. Sa mère et ses enfants, qui étaient avec lui dans l'exil, furent mis à mort sur l'ordre de Ptolémée.

Plutarque a longuement emprunté à Phylarque le récit de la fin de Cléomène dans les chapitres 31 à 39 de sa biographie. C'est un morceau à la fois dramatique et pathétique. Le roi vaincu repousse d'abord le suicide, que lui conseille son ami Thérykion, parce qu'il le tient pour un lâche renoncement et qu'il ne veut pas perdre l'espoir de sauver sa patrie (31). La sédition qu'il avait espéré soulever à Alexandrie passa par une série de déconvenues. Acculé, il se donna la mort avec ses amis. Sa mère et ses suivantes affrontèrent le supplice avec un courage sans défaillance. Ces dernières scènes ont, au plus haut degré, ce caractère de tragédie qu'on a reproché à Phylarque et que nous étudierons plus loin.

Les *Histoires* s'achevaient par la mort de Cléomène. On entrevoit, à travers les maigres fragments et les

pauvres *Prologues* de Trogue Pompée, qu'elles apportaient de riches informations sur cette période, si mal connue, qui s'étend de la fin de Pyrrhus à la fin de Cléomène (272-220/19) ; nous pourrions en tirer des données précieuses sur les dates, qu'il nous faut souvent affecter de points d'interrogation.

L'étude qui précède suggère quelques conclusions.

D'abord, il est manifeste que Phylarque ne suivait pas un ordre chronologique rectiligne exposant les événements selon leur succession, comme ont fait Thucydide et Polybe. Son plan était plutôt géographique. Il menait l'histoire d'un pays jusqu'à une date donnée ; puis, passant à une autre aire géographique, il revenait en arrière. Ainsi, ayant mené l'histoire de la Macédoine et de la Grèce au moins jusqu'à l'occupation de Mégare par Aratos (243), il passait à l'histoire de l'Asie et racontait la fin du règne d'Antiochus I (mort en 261) et le règne de ses successeurs jusqu'à la mort de Séleucus Kéraunos (223). Puis revenant à l'Europe, il exposait le règne de Démétrius II (239-229) et celui d'Antigone Doson (229-221), ainsi que celui de Cléomène.

On pouvait ainsi distinguer dans les *Histoires* trois grandes masses :

1) Une histoire de la Macédoine et de la Grèce dans les cinq premiers livres.
2) Une histoire de l'Asie séleucide (et de l'Égypte ?) du livre VI au livre XX (?), avec une interruption au livre XV, où était rapportée l'histoire d'Agis de Sparte.
3) Un retour sur l'histoire de la Macédoine et de la Grèce, du livre XXI (?) au livre XXVIII.

Dans son récit, Phylarque développait volontiers l'anecdote ou, si l'on préfère, l'événement épisodique, avec une prédilection pour le sujet dramatique. On

constate que les *Prologues* de Trogue Pompée accordent une mention particulière à des événements qui nous semblent mineurs, comme la révolte de Ptolémée le fils, le meurtre de Ziélas, roi de Bithynie, la mise à mort d'Adaios, dynaste de Cypsèles, et les péripéties de la fuite d'Antiochus Hiérax.

Cela conduit à penser que Phylarque a eu recours à des témoins des événements ou, du moins, à des informateurs qui en avaient été très proches et pouvaient en retracer le déroulement avec le sens de la peinture concrète. L'art de l'historien a fait le reste.

3. Caractères des *Histoires*

L'histoire tragique.

Si les fragments de Phylarque apportent infiniment peu de renseignements sur les événements historiques, ils témoignent davantage pour quelques caractéristiques des *Histoires*, comme il ressort des digressions. On relève notamment : une tendance moralisante, la curiosité ethnographique, l'abondance des *mirabilia* et le goût de l'anecdote romanesque et même érotique.

Les fragments n'ont pas conservé de sentences morales ni de développements moraux. La moralité doit résulter naturellement du récit. La peinture du vice et de la vertu porte en elle-même sa leçon. Antiochus II offre le triste exemple d'un souverain ivrogne et, abruti par la boisson, incapable de gouverner et s'en remettant à ses mignons (F 6). Ptolémée II avait été tellement corrompu par le luxe qu'il s'imaginait être immortel bien qu'il fût tourmenté par la goutte (F 40).

Le luxe (τρυφή) [1] a été la cible préférée de Phylarque, l'objet constant de sa réprobation. Il le relève chez Isanthès, roi des Thraces Crobyzes (F 20) comme il l'a relevé chez Ptolémée. Il en évoque des exemples historiques, comme les Sybarites, qui recherchaient des recettes de cuisine inédites et exemptaient d'impôts les marchands d'anguilles et les teinturiers de la pourpre (F 45) ; les Colophoniens, qui affichaient des chevelures

1. Nous traduisons ordinairement τρυφή par luxe. Mais le mot a un sens plus étendu : il désigne aussi la mollesse, la vie sensuelle et déréglée, et même quelquefois l'orgueil qui en résulte, un ensemble de défauts qui soulevait la condamnation des moralistes.

bien arrangées et parfumées, et passaient leurs jours et leurs nuits à s'enivrer (F 66). Il fait une description somptueuse de la cour d'Alexandre, où s'étalaient les plus rares raffinements, où la pourpre et l'or étaient jetés à profusion et où le roi s'entourait d'une garde aussi nombreuse que magnifiquement parée (F 41). Les Lacédémoniens eux-mêmes, sous le règne des rois Areus et Acrotatos, cédaient au luxe et se laissaient aller à imiter le « débordement des cours » (αὐλικὴ ἐξουσία) (F 44).

En face, Phylarque présente et loue les héros vertueux, véritables héritiers de la tradition spartiate, Agis et Cléomène. Agis, bien qu'il eût été élevé dans le luxe et l'opulence, renonça aux plaisirs et à la toilette pour se contenter d'un manteau grossier et d'une nourriture frugale. Il a pour adversaire Léonidas, l'autre roi, qui, nous dit-on, avait fréquenté les palais des satrapes et fait la cour au roi Séleucus (Ier). Il lui reproche dans un discours véhément d'avoir épousé la fille d'un satrape, de mépriser la législation de Lycurgue et de s'opposer à l'abolition du luxe et de la somptuosité [2].

De Cléomène, le héros selon son cœur, l'historien décrit longuement la vie austère, les repas simples, le vêtement ordinaire, l'abord facile, la conversation agréable. Il oppose ces qualités aux manières des rois : prodigues, fastueux, dédaigneux, entourés d'une foule de messagers, d'huissiers et de secrétaires [3].

Les moralistes considéraient le luxe comme le terrain privilégié où s'épanouissait une autre peste des cours : la flatterie. Le philosophe péripatéticien Cléarque de Soloi, élève d'Aristote, en donnait des exemples typiques dans son traité *Gergithios ou de la flatterie* [4]. Le

2. Plut. *Agis*, 4; 3, 9; 10, 4-8.
3. F 44; Plut. *Cleom.* 13.
4. *FHG.* II, p. 310.

type du flatteur était mis en scène par la Comédie Nouvelle. Une pièce de Ménandre et une de Philémon portaient le titre de Κόλαξ. Phylarque s'est moqué des Athéniens, qui élevaient des temples aux rois, des courtisans de Démétrius Poliorcète et de cet Apollophanès qui disait que la fortune d'Antigone « alexandrisait » (F 29, 31, 46).

Phylarque a-t-il subi l'influence d'une école philosophique? On a vu que la morale et la psychologie de Théopompe s'apparentaient étroitement à la doctrine cynique : le vice est une défaite devant les tentations de la vie, la vertu une victoire. On ne peut pas déceler dans les fragments de Phylarque une théorie aussi affirmée. Pourtant F. Ollier déclare que « Phylarque est sans aucun doute un adepte du stoïcisme ». Son histoire d'Agis et de Cléomène, telle qu'elle se présente chez Plutarque, « possède une couleur stoïcienne très accusée ». Ce stoïcisme est sensible dans les paroles que Cratésicleia adresse à son fils Cléomène : notre conduite dépend de nous, mais notre destin nous est assigné par la divinité. Et après la défaite de Sellasie, Thérykion, l'ami de Cléomène, lui conseille de se donner la mort. On reconnaît dans ces deux langages la doctrine stoïcienne de l'εἱμαρμένη et celle du suicide [5].

D'autres thèmes, comme l'éloge du régime de Lycurgue, des anciennes mœurs de Sparte et de sa royauté, image du gouvernement de l'univers par la raison de Zeus, et l'idéalisation d'Agis et de Cléomène apparaissent d'inspiration stoïcienne. Phylarque les aurait trouvés dans l'œuvre du stoïcien Sphairos, qui coopéra à la réforme de Cléomène [6].

A l'opposé, T. W. Africa pense qu'il faut chercher la

5. F. Ollier, *RÉG.*, 49, 1936, p. 541 s.
6. F. Ollier, *ibid.* p. 553 s.

source de l'idéologie qui a inspiré la réforme spartiate, non dans le stoïcisme, mais dans la doctrine cynique. Le stoïcisme était plutôt conservateur; le cynisme prônait une morale égalitaire et un genre de vie proche de la nature, sobre dans la nourriture, le vêtement et l'habitation. Le héros des Cyniques, Héraclès, apparaît sur les monnaies de Cléomène. La peinture de la révolution spartiate accuse chez Phylarque une réelle inclination vers les modèles cyniques [7].

Disons d'abord que l'éloge du régime de Lycurgue n'était la propriété d'aucune école. On le trouvait aussi bien chez les stoïciens que chez Antisthène ou Diogène [8].

La réprobation de la τρυφή (luxe ou sensualité) est commune à beaucoup de philosophes. Elle était particulièrement vigoureuse chez le péripatéticien Cléarque qui, dans son livre *Βίοι*, en a collectionné les exemples les plus divers. Il en décrit les nombreuses manifestations chez les peuples : les Mèdes, les Lydiens, les Tarentins, les Siciliens, et même les Scythes. Les occasions en sont infinies. Les Lydiens aménageaient des parcs ombragés (παράδεισοι), où ils conduisaient les femmes et les filles des autres et qu'ils appelaient ironiquement « lieux de chasteté ». Le luxe entraîne inévitablement la démesure (ὕβρις), qui est arrogance, violence, excès de toute sorte [9].

Bien avant l'apparition des cours hellénistiques, les philosophes dénonçaient les flatteurs comme le pire des fléaux. Antisthène écrivait, avec un jeu de mots, qu'il valait mieux avoir affaire à des corbeaux (κόρακες) qu'à des flatteurs (κόλακες) : les premiers

7. T. W. Africa, *Phylarchus and the Spartan Revolution*, p. 18-19.
8. F. Ollier, *ibid.*, p. 554 s. Id., *Le Mirage spartiate*, Paris, 1943, p. 10 (Antisthène); p. 99-123 (Sphairos).
9. *FHG*. II, p. 304-308 : fr. 4-9; 11; 13.

dévorent les morts, les seconds les vivants. Et encore : « De même que les courtisanes souhaitent tous les biens à leurs amants, excepté l'intelligence et la raison, de même les flatteurs à ceux qu'ils fréquentent ». Diogène usait d'une image en réponse à quelqu'un qui lui demandait quel animal mord le plus méchamment : « Chez les animaux sauvages, disait-il, le sycophante ; chez les animaux domestiques, le flatteur » [10].

Luxe et flatterie étaient du domaine de tous les moralistes. En les dénonçant Phylarque ne se rattachait à aucune école ; il suivait une morale commune, qui rejoignait les stoïciens sur certains points, les cyniques sur d'autres.

Le luxe et ses manifestations, prodigalité, intempérance, luxure, préoccupent Phylarque jusque dans ses notices ethnographiques où il décrit les mœurs des peuples. Le Galate Ariamnès offrait à manger et à boire dans tout le pays à tout son peuple (F 2). Chez les Galates, les viandes et les pains sont servis à profusion sur les tables (F 9). Les Byzantins sont des ivrognes qui passent leur temps dans les tavernes et louent leurs chambres avec leurs femmes aux étrangers (F 7). Les Ibères sont très riches ; ils portent des vêtements précieux, mais se nourrissent chichement (F 13). Le roi thrace Isanthès surpassait par son luxe ses contemporains (F 20).

La description des peuples s'accompagne de détails curieux ou merveilleux. Les Thibes (un peuple du Pont) ont un regard, une haleine et une parole qui rendent malades ceux qu'ils rencontrent. L'un de leurs yeux a une double pupille et l'autre l'image d'un cheval ; ils ne peuvent pas se noyer (F 79). Les Scythes mettent dans leur carquois un caillou blanc si la journée a été bonne, un caillou noir si elle a été mauvaise (F 83).

10. Diog. L., VI, 4 ; 51. Stob. *Anthol.* III, 14, 19.

Les *mirabilia* abondaient dans les *Histoires*. Les fragments en contiennent un nombre relativement élevé. Dans la mer Rouge, l'eau d'une source cause l'enflure des parties sexuelles si l'on s'en frotte les pieds (F 17). A Cleitor, une fontaine rend l'odeur du vin insupportable à ceux qui y boivent (F 63). La fève d'Égypte, qui ne pousse que là-bas, croissait dans un marais d'Épire : le roi Alexandre, fils de Pyrrhus, y mit une garde pour empêcher qu'on en prenne ; à partir de ce moment la fève ne poussa plus et le marais s'assécha. Des faits analogues se sont produits ailleurs : une taxe ayant été imposée sur une eau thermale ou un filon de sel, l'eau et le sel disparurent (F 65).

Phylarque a eu une prédilection particulière pour les histoires merveilleuses relatives aux animaux. En cela il était bien de son temps, où de nombreuses anecdotes prêtaient à l'animal des sentiments humains et illustraient d'une façon touchante son attachement à l'homme. Elles ont passé chez Pline et chez Élien. Les aspics d'Égypte vivent familièrement dans les maisons avec les habitants et obéissent à leurs signes (F 27). Une éléphante (on donne même son nom : Nicaia) prenait un soin jaloux d'un nourrisson dont la mère était morte (F 36). Un aigle qu'un enfant avait apprivoisé le veilla quand il tomba malade et se fit brûler avec lui sur le bûcher quand il mourut (F 61). Les animaux éprouvent la reconnaissance : un Milésien nommé Coiranos avait sauvé un dauphin ; quand il mourut, un groupe de dauphins vint suivre le convoi funèbre qui passait justement le long de la mer (F 26). La reconnaissance des animaux va jusqu'à venger leurs bienfaiteurs : un aspic avait tué le fils de la maison ; sa mère le tua à son tour et disparut du logis (F 28). Le cheval d'Antiochus, monté par le Galate qui avait tué son maître dans la bataille, « enflammé d'indignation », se jeta dans un précipice et trouva la mort avec son cavalier (F 49).

Cette attitude moralisante, ces digressions ethnographiques, ce goût des *mirabilia* attestent d'une façon frappante une influence dominante : celle de Théopompe, chez qui, on l'a vu, ces traits sont fortement marqués.

A l'influence de Théopompe s'ajoute celle de Duris dans le goût de Phylarque pour l'anecdotique qui relève de la petite histoire.

Les emprunts à Duris sont visibles dans plusieurs fragments. C'est chez Duris (F 40) qu'il a trouvé ce détail incident qu'Alexandre passa en Asie avec un viatique de trente jours (F 77). La brillante description du luxe d'Alexandre et de ses amis (F 41) provient très probablement de Duris qui, de son côté, la tenait de Charès, chambellan d'Alexandre [11]. La description du luxe des Colophoniens est manifestement imitée, y compris la citation poétique (F 66), de celle du luxe des Samiens chez Duris (F 60). Trois anecdotes concernant le caractère enjoué de Démétrius Poliorcète et ses plaisanterie parfois blessantes (F 12, 31) n'ont pas d'autre source que Duris, comme le montrent les rapprochements avec la *Vie* de Plutarque [12].

Les anecdotes fourmillent dans les fragments, aux dépens de la grande histoire, sur laquelle ils ne nous renseignent guère. Certaines sont tirées de la mythologie, comme celle de Cyrènè, reine éponyme de Cyrène (F 16), ou celle de Leucippe et de Daphné (F 32). Une autre présente un sujet de tragédie qui rappelle l'histoire des Atrides (F 69) ; elle nous a été transmise par

11. Jacoby, *Kommentar*, p. 138. Cf. Élien, *V.H.* IX, 3 ; Polyen. IV, 3, 24.

12. Plut. *Demetr.* 25, 7-9. Sur Duris source de Plutarque dans la *Vie de Démétrius*, ci-dessus p. 351. On ajoutera à cette liste des fragments dont Duris a été la source F 21 (sur un propos d'Olympias) et F 75 (sur la querelle entre Pythéas et Démosthène, cf. Duris F 8).

Hygin. L'histoire du chef phocidien Phaÿllos et du collier d'Ériphyle volé à Delphes appartenait à l'époque de la Guerre Sacrée; Phylarque l'a probablement trouvée dans l'écrit de Théopompe *Sur les trésors enlevés à Delphes*[13]. La période des *Histoires* est représentée par deux épisodes : celui de Danaé qui sauve son amant d'un piège de la reine Laodice (F 24) et l'aventure de Mysta, maîtresse de Séleucus II, faite prisonnière à la bataille d'Ancyre (F 30).

Ces épisodes ont quelquefois une couleur romanesque ou dramatique. Phaÿllos offre le collier qu'il a enlevé à Delphes à la femme dont il est amoureux. C'est l'amour qui inspire le dévouement de Danaé. Malheureusement, la perte de l'œuvre de Phylarque nous prive d'un grand nombre de drames d'une période que les passions des hommes, souverains ou personnages secondaires, ont rendue particulièrement dramatique. Il n'en reste que l'histoire d'Agis et de Cléomène.

L'histoire d'Agis est un drame bref et ramassé. Il se joue entièrement à Sparte (si l'on excepte une courte expédition dans le Péloponnèse[14]) et se noue autour d'une seule action, d'un seul thème : la réforme politique.

Le drame de Cléomène est plus étalé dans le temps et dans l'espace. Il est plus complexe : il se joue alternativement à l'intérieur et à l'extérieur, car le réformateur est aussi un conquérant avant d'être un exilé.

Duris a excellé dans la composition de tableaux à l'ordonnance théâtrale; mais déjà la critique ancienne

13. Ci-dessus p. 124.
14. Plut. *Agis*, 14-15.

notait dans sa manière la tendance à la tragédie et le goût des épisodes à sensation [15]. Elle a noté chez Phylarque des traits semblables.

Polybe consacre huit longs chapitres [16] à critiquer son récit de la guerre de Cléomène et sa méthode en général. Il lui reproche de mettre continuellement sous les yeux des lecteurs des spectacles affreux et de chercher à susciter l'émotion par des détails sensationnels, en omettant d'exposer les raisons qui ont inspiré des actes apparemment cruels. Il donne deux exemples de cette manière. Racontant la prise de Mantinée par Antigone et Aratos, Phylarque décrivait les violences des vainqueurs sur la population et mettait en scène (εἰσάγει) les femmes enlacées, cheveux épars et seins à nu, les gémissements des hommes et des femmes emmenés pêle-mêle avec les enfants et les vieillards [17]. Ailleurs, il racontait comment Aristomachos, tyran d'Argos, avait été mis à mort par Antigone et les Achéens après avoir été affreusement torturé : c'était la nuit (ce détail augmente l'horreur) ; les cris du supplicié frappaient le voisinage ; les uns étaient épouvantés de cette atrocité, les autres n'y croyaient pas, et d'autres encore, indignés, accouraient sur les lieux [18]. Bref, Polybe accuse Phylarque de confondre l'objet de l'histoire avec celui de la tragédie en cherchant à susciter la pitié et la colère [19].

Plutarque formule les mêmes reproches d'une façon plus brève et plus incisive. A propos de la mort de Thémistocle et du sort de ses restes, Phylarque, dit-il,

15. Plut. *Per.* 28, 2 ; Didyme, *Demosth.* 12, 50. Ci-dessus p. 378.
16. Polyb., II, 56-63.
17. Polyb., II, 56, 7-8.
18. Polyb., II, 59, 2.
19. Polyb., II, 56, 11-13 : ἐλεεῖν, ὀργίζεσθαι. On remarquera que chez Polybe les ressorts tragiques, sont la colère et la pitié, ce qui exclut l'influence d'Aristote, dont la *Poétique* (14, 1453 b) ne parle que de la crainte et de la pitié.

« met en scène (προσαγαγών, qui rappelle l'εἰσάγει de Polybe) comme dans une tragégie » les fils du grand homme, Néoclès et Démopolis, de façon à soulever l'angoisse et l'émotion (ἀγῶνα βούλεται κινεῖν καὶ πάθος). « Il n'y manque, ajoute-t-il, que la machinerie ». Plutarque accusait déjà Duris d'ajouter au récit des éléments tragiques (ἐπιτραγῳδεῖν) [20]. On saisit dans ce rapprochement la filiation entre Duris et Phylarque : le second a imité le premier. Pourtant il y a des différences entre eux.

Duris aime les tableaux ordonnés, dont les éléments sont distribués selon les lois savantes de la symétrie et de l'antithèse, comme dans la description du retour d'Alcibiade ou celle de la translation des cendres de Démétrius [21]. Le récit de la révolte de l'armée d'Agathocle en Afrique en 309 atteint son point culminant dans la scène où le tyran, ayant déposé son manteau de pourpre et revêtu l'habit d'un simple soldat, s'avance seul au milieu de l'armée, dans un profond silence, harangue ses soldats et tire son épée pour se tuer ; puis, cédant à leurs protestations, il reprend son manteau en versant des larmes [22]. Cette scène, en dépit de la tension dramatique qui l'anime, se déroule avec une solennité qui laisse l'impression d'un cérémonial bien réglé. Chez Phylarque on trouve plus de mouvement, plus de tumulte et de désordre.

Dans les biographies d'Agis, de Cléomène et de Pyrrhus, dont Plutarque a emprunté la matière à Phylarque, abondent les ἀγῶνες, scènes de discussions orales ou de batailles, qui mettent aux prises des adversaires résolus, éloquents et intrépides. Dans la *Vie d'Agis* on relève le débat dans l'assemblée du peuple,

20. Plut. *Them.* 32, 4 ; *Per.* 28, 2.
21. Plut. *Alc.* 32, 1-2 ; *Demetr.* 53. Ci-dessus p. 376-377.
22. Diod. XX, 34.

où sont discutés les projets révolutionnaires (9-10); le procès d'Agis (19). Dans la *Vie de Cléomène*, la discussion entre le roi et son ami Thérykion sur l'opportunité du suicide (31) mêle la philosophie au drame comme il arrive chez Euripide. La fin tragique de Cléomène (37) et le siège de Sparte dans la *Vie de Pyrrhus* (27-30) atteignent un haut degré d'intensité. Il suffira d'étudier en détail deux de ces exemples.

Avant de raconter la séance de l'assemblée appelée à examiner les projets d'Agis, l'historien a énuméré les partisans et les adversaires de la réforme. Ensuite, le peuple se réunit. Les premiers orateurs défendent le projet, alléguant principalement des raisons religieuses, qui peuvent mieux frapper la foule. Puis un coup de théâtre se produit : Agis s'avance et déclare que lui-même, sa famille et ses amis abandonnent leurs terres et leur fortune à la communauté. Mais, après un mouvement de foule favorable, l'opposition attaque. Ce nouvel épisode prend la forme d'une altercation entre Agis et Léonidas, les deux rois divisés sur la réforme. Léonidas invoque les lois de Lycurgue. Agis répond longuement en condamnant une interprétation absolue et sans discrimination de ces lois. Toute son attitude exprime le désintéressement, la modération et l'idéalisme. Léonidas est plus nerveux, plus passionné. En quelques mots l'historien indique ses mobiles : le désir de conserver ses richesses et la jalousie envers Agis (10, 1). Qui l'emportera de la noblesse d'Agis ou de l'égoïsme de Léonidas? Agis l'emporte dans l'*apella*, mais il est battu devant la *gérousia*. Cette narration est fertile en péripéties et soutient l'intérêt jusqu'au bout.

Le récit du siège de Sparte par Pyrrhus (27-30) est mené tout autrement. Il est plus sinueux, chargé d'épisodes secondaires qui déplacent l'attention tour à tour dans le camp des Spartiates et dans le camp des assaillants. D'abord, les Lacédémoniennes viennent

bravement travailler aux ouvrages de défense. Puis, dans le combat se distinguent deux jeunes gens des camps opposés, Ptolémaios, le fils de Pyrrhus, et Acrotatos, l'amant de la femme du roi spartiate. La nuit qui suit cette lutte indécise, Pyrrhus a un songe. Le lendemain l'assaut reprend. Cette fois Pyrrhus lui-même est au centre de la mêlée ; mais, renversé de cheval, il doit battre en retraite. Peu après, les Spartiates reçoivent des renforts de l'étranger. Alors Pyrrhus décide de lever le siège et de marcher sur Argos. Mais dans un dernier combat d'arrière-garde, raconté en détail, son fils Ptolémaios est tué, tandis que périssent sous les coups du père exaspéré tous les soldats d'un corps d'élite spartiate. A l'intérieur de ces épisodes en sont sertis d'autres, plus petits, mais aussi inquiétants : Chilonis, la reine adultère, se passe le lacet autour du cou, prête au suicide si Pyrrhus avec son mari s'empare de la ville (27, 7). Avant la mort de Ptolémaios, Pyrrhus a été averti que le foie d'une victime présentait un présage funeste (30, 4). Le lecteur est emporté, roulé dans un tourbillon de péripéties, sollicité par le sort des personnages autant que par l'issue des événements, sans aucun répit.

Phylarque a possédé un art incontestable de suspendre l'intérêt et de tenir continuellement le lecteur en haleine. Si l'on compare son récit de la bataille de Sellasie à celui de Polybe, on saisit la différence entre un historien tragique et un historien militaire[23]. Polybe expose la topographie du terrain, l'ordre de bataille et les manœuvres des deux armées ; il explique la tactique des chefs et relève en particulier l'initiative hardie et opportune de Philopoemen et les fautes d'Eucleidas, commandant l'aile gauche de Cléomène. — Phylarque

23. Polyb., II, 65-69 ; Plut. *Cleom.* 28 = F 59. Cf. Justin, XXVIII, 4.

concentre l'attention sur son héros Cléomène, et l'on comprend que Plutarque écrivant une biographie ait préféré suivre sa narration. Ici Cléomène est une victime de la trahison : Antigone a corrompu un de ses lieutenants, et il réussit à tourner l'aile d'Eucleidas en dissimulant sa manœuvre. Il est trop tard quand Cléomène s'en aperçoit et revient sur ses pas. Eucleidas, son frère, a succombé ; après un adieu pathétique à ce frère bien-aimé, Cléomène, dont les troupes sont démoralisées, cède à son tour et s'enfuit. Mais auparavant, sa perspicacité — il a soupçonné le mouvement d'Antigone — et sa valeur — il a repoussé la phalange macédonienne sur une profondeur de cinq stades — ont tenu deux fois la décision en balance et retardé le dénouement.

Cléomène pleure la mort de son frère en termes d'élégie. Nous rencontrons ici un des procédés préférés de Phylarque. Si les personnages de Duris processionnent volontiers en costume d'apparat, les siens prennent souvent la parole dans l'action, non pour des discours, mais pour de courtes réflexions, des jugements ou même des exclamations sur la situation présente, à la façon des héros tragiques. Olympias, apprenant le mariage d'un jeune Macédonien avec une femme d'une grande beauté, mais de mœurs frivoles s'écrie : « Malheureux ! tu te maries pour les yeux, non pour l'esprit ! » (F 21). Ptolémée II, torturé par la goutte et voyant des Égyptiens étendus au bord du Nil et prenant leur repas, s'exclame : « Quel malheur de n'être pas de ces gens-là ! » (F 40). La suivante Danaé, condamnée à mort par la reine Laodice pour avoir trahi la confiance de sa maîtresse en sauvant son amant, déclare sentencieusement au moment de mourir : « Il est juste que les hommes méprisent la divinité, puisque moi qui ai sauvé celui qui était pour moi un mari, je

reçois de la divinité une pareille récompense, tandis que Laodice qui a fait mourir le sien est jugée digne d'un très grand honneur » (F 24). On trouvera que cette suivante fait bien l'esprit fort ; mais Phylarque précisait qu'elle était la fille de Léontion, l'amie d'Épicure. Elle a connu les idées du maître : l'existence du mal prouve que les dieux sont indifférents à notre monde [24].

Reconnaissons que le langage campe des personnages bien vivants. Quelquefois même, il éclaire subitement le tréfonds d'une personnalité. Lorsque Cléomène propose à Aratos de lui remettre la position stratégique de l'Acrocorinthe plutôt que de la livrer à Antigone, Aratos répond qu' « il ne domine pas la situation, mais que c'est elle qui le domine ». Le témoignage de Polybe nous assure qu'Aratos se laissait parfois déborder par les événements et se mettait dans des situations embarrassantes [25].

Le dialogue convient parfaitement à cette peinture vivante des événements. Hérodote, avec son sens aigu du concret, l'a souvent utilisé. Phylarque le reprend, et tantôt lui donne l'allure d'une discussion philosophique, comme dans l'entretien de Cléomène et de Thérykion sur la valeur morale du suicide, tantôt le condense en répliques qui s'entrechoquent, comme dans l'entrevue de Pyrrhus avec les ambassadeurs de Sparte [26]. Pyrrhus et les Spartiates s'accusent mutuellement de dissimuler des intentions belliqueuses, lorsqu'un membre de la délégation coupe net : « Si tu es un dieu, nous ne risquons rien, car nous n'avons aucun tort ; si tu es un homme, tu trouveras ton maître. » Notre Spartiate, qui professe des idées plus

24. Diog. L., X, 5 ; 6 ; 23. Cicéron, *N.D.* I, 33, 93, fait allusion à un écrit de Léontion critiquant les conceptions de la divinité. Lactance, *Inst. div.* VII, 5, 3 ; *De ira Dei*, 13.

25. Plut. *Cleom.* 19, 2 ; Polyb., IV, 8.

26. Plut. *Cleom.* 31 ; *Pyrrh.* 26, 18-19.

conservatrices que la suivante Danaé sur la justice divine, raille finement les prétentions des rois à la divinisation. Le dialecte laconien donne à son propos une saveur supplémentaire.

Une psychologie fouillée, nuancée, cherchant à découvrir les profondeurs du caractère et ses mobiles intimes est sans doute le principal mérite de Phylarque et le trait qui, autant que la composition dramatique, l'apparente aux poètes tragiques. C'est la leçon de Théopompe, qui a recherché les motifs secrets et les passions cachées qui expliquent les événements. Polybe est injuste lorsqu'il lui reproche d'omettre les raisons et les intentions de ceux qui agissent et d'en négliger les nuances [27]. Voici par exemple, une brève esquisse des premiers partisans d'Agis, de ceux qui adhérèrent aussitôt à son programme audacieux de réformes : Mandrocleidas était le meilleur diplomate de la Grèce, unissant à l'audace l'intelligence et la ruse ; Agésilas était éloquent, mais mou et attaché à la richesse : s'il suivait Agis, c'était pour se libérer facilement de ses dettes, qui étaient considérables [28].

Dans la conduite du roi de Sparte, Cléonymos, qui poussa Pyrrhus à faire la guerre à sa patrie, l'historien distingue deux mobiles : l'ambition et l'humiliation. C'était d'abord un homme violent et despotique, qui ne trouvait à Sparte ni popularité ni autorité, si bien que l'autre roi, Areus, avait le pouvoir réel. Ensuite, il avait épousé une femme beaucoup plus jeune que lui, qu'il aimait et qui le trompait avec un jeune homme, précisément le fils d'Areus, et il était la risée de Sparte. Ces déboires conjugaux et ces déceptions politiques le remplirent d'amertume et de fureur, et il se réfugia

27. Polyb., II, 56, 16.
28. Plut. *Agis*, 6, 3-4.

auprès de Pyrrhus [29]. On imagine sans peine les orages que ces circonstances pouvaient déchaîner chez un homme de cet âge et de ce caractère.

Pyrrhus lui prêta un appui complaisant pour des motifs qui constituent l'explication la plus pénétrante de cette personnalité exceptionnelle et de son histoire, succession régulière de victoires et d'échecs. Phylarque relève le talent militaire, la vigueur physique et l'audace. Mais il ajoute à ces dons brillants une ombre importante : il ruinait par ses ambitions ce qu'il avait acquis par ses exploits, et par désir de ce qu'il n'avait pas, il ne conservait rien de ce qu'il avait [30]. La prise de quelques villes et la désertion de deux mille Macédoniens lui font concevoir l'espérance de détrôner Antigone Gonatas et de régner sur la Macédoine; il réussit, mais cette conquête ne fixe pas sa destinée. Il se lance contre Lacédémone à l'instigation de Cléonymos, puis, ayant échoué, contre Argos à l'instigation d'un autre. Voici le préambule de l'auteur avant cette dernière expédition, où l'insatiable conquérant devait trouver la mort; il reproduit le motif précédent : « Pyrrhus, roulant d'espérances en espérances, faisant de ses succès le point de départ d'autres succès, cherchant à réparer ses échecs par d'autres affaires, ne mettait ni dans la défaite ni dans la victoire aucune borne à l'agitation dont il était l'auteur et la victime » [31]. Ce passage trouve les mots qui dépeignent cette force torrentueuse (l'image du flot qui roule est dans le verbe κυλίνδων), démesurée, pour qui la guerre n'a pas d'autre but qu'elle-même, personnalité primaire, incapable de se fixer dans le présent et de tirer la leçon du

29. Plut. *Pyrrh.* 26, 13-15; Parthen. *Erot.* 23. Cf. *FHG.* I, p. 349, fr. 48.
30. Plut. *Pyrrh.* 26, 1.
31. Plut. *Pyrrh.* 30, 2.

passé, tout l'opposé d'Antigone Gonatas, homme posé et réfléchi, qui le comparait à un joueur de dés incapable de profiter des beaux coups qu'il amenait [32].

Pyrrhus est tout d'une pièce : le besoin d'action suffit à le définir. Cléomène était une nature plus riche et plus profonde. Phylarque, au dire de Polybe, a vanté sa générosité et sa modération [33]. Plutarque, dont le jugement reproduit ou résume celui de Phylarque, dessine un portrait composé de nuances multiples qui révèlent une âme d'élite : amour de la gloire, sentiments élevés, tempérance et simplicité s'opposent à un certain manque de prudence et de douceur, qui s'explique par un naturel passionné et une aspiration excessive vers le bien, ou du moins ce qui lui semblait tel, c'est-à-dire gouverner un peuple docile à ses vues, sinon imposer le bien par la force [34]. Il est difficile de représenter avec plus de justesse un vrai tempérament de révolutionnaire, à la fois idéaliste et homme d'action, résolu à braver dangers et résistances pour réaliser ses plans, jusqu'au bout et par tous les moyens. Toute l'histoire de Cléomène confirme ce portrait. L'audace impitoyable de son coup d'État, la hardiesse calculée de ses opérations militaires, l'héroïsme de sa fin et divers épisodes secondaires, comme son enthousiasme juvénile pour la mémoire d'Agis, traduisent tour à tour les dons et les outrances de cette personnalité hors de pair.

Il y a dans Cléomène tel que l'a raconté Phylarque quelque chose de plus qui l'élève à la condition du héros tragique : c'est la lutte de l'homme avec le destin. A plusieurs reprises une fatalité déjoue ses projets et l'accable. Dans l'hiver 226/5 la Confédération achéenne accepte ses propositions ; il va devenir le maître de tout

32. Plut. *Pyrrh.* 26, 2.
33. Polyb., II, 61, 4 : μεγαλοψυχίαν καὶ μετριότητα.
34. Plut. *Cleom.* 1, 3.

le Péloponnèse; mais il tombe malade, et ses ennemis se ressaisissent [35]. Plus tard, à Sellasie, s'il avait différé la bataille de deux jours, Antigone Doson aurait dû abandonner la partie, rappelé dans son royaume par une invasion des barbares, et Cléomène aurait pu conclure un accommodement avec les Achéens; il aurait été sauvé de la défaite et de la ruine [36]. Ce sont là les coups du sort.

Mais sa fin est la revanche héroïque de sa volonté sur son destin. Réfugié en Égypte, prisonnier d'un pouvoir méprisable, il est voué à une mort obscure quand on voudra se débarrasser de lui. Ses compagnons et lui décident d'échapper à l'égorgement de « victimes engraissées » et de mourir en vrais Spartiates. A treize, ils font une sortie désespérée, tentent veinement de soulever le peuple d'Alexandrie et se donnent la mort avant d'être pris [37]. Ce suicide obéit aux prescriptions de la morale stoïcienne : le sage peut se donner la mort pour échapper à la contrainte, pour affirmer sa liberté et lorsque tout espoir est perdu de conserver une vie utile à la patrie et à ses amis; mais dans tous les cas, le suicide doit être une marque de force, non de faiblesse [38]. La conduite de Cléomène a été entièrement conforme à ces principes. Après la défaite de Sellasie il a refusé de se tuer en exposant ses raisons à son ami Thérykion : le suicide, dit-il, ne doit pas être une fuite devant l'action, mais une action; il est honteux de vivre et de mourir pour soi seul, et tant qu'il reste un espoir de servir la patrie; quand tout espoir sera perdu, il sera facile de mourir volontairement [39]. En Égypte, loin de la patrie, cette heure est venue.

35. Plut. *Cleom.* 15, 2-16, 2.
36. Plut. *Cleom.* 27, 4.
37. Plut. *Cleom.* 36, 3-37, 6.
38. Idées stoïciennes sur le suicide : Diog. L., VII, 130; Sén. *Ep.* 12, 10; 24, 6; 70, 5.
39. Plut. *Cleom.* 31, 4-5.

L'histoire-tragédie de Phylarque ne s'est pas limitée à des scènes pathétiques ou à des épisodes dramatiques, comme Polybe et Plutarque le lui reprochent. Elle s'est élevée jusqu'aux ressorts supérieurs de la tragédie, ceux qui régissent une action inscrite dans une fatalité transcendante. C'est la conclusion qu'on peut tirer de l'histoire d'Agis et de Cléomène. Cette philosophie reparaît encore dans la psychologie des personnages féminins, comme on le verra plus loin. Malheureusement la perte des *Histoires* nous prive d'autres exemples.

Politique et religion

Tout historien a ses préférences politiques. Thucydide a vanté le gouvernement de Périclès, sa modération, son intégrité, sa judicieuse stratégie pendant la guerre; il loue le régime des Cinq Mille, institué à Athènes en 411, pour son équilibre entre l'aristocratie et le peuple. En revanche, il déteste la démagogie sans scrupule de Cléon et d'Hyperbolos[40]. Les *Helléniques* de Xénophon sont favorables à l'État spartiate, dont l'historien escamote trop souvent les fautes et les échecs et voue une admiration sans réserve au roi Agésilas. Théopompe réprouve la démocratie, surtout athénienne, où règnent le luxe, la débauche et le mépris du mérite; il blâme la tyrannie pour la conduite dissolue des tyrans; son idéal est une société hiérarchique gouvernée par une aristocratie.

De Thucydide à Théopompe, les bases du jugement des historiens ont changé. Les préférences de Thucydide s'appuient sur des raisons politiques; celles de Théopompe, plus passionnelles, reposent sur des appré-

40. Thuc. II, 65; III, 36, 6; VIII, 73, 3; 97, 2.

ciations morales. Sous l'influence de la philosophie la morale a pénétré dans l'histoire.

La même tendance se remarque chez Phylarque, avec néanmoins une différence : il juge moins les régimes que les hommes. Il ne pouvait pas en être autrement dans un monde dominé par les rois et où même les cités, ayant perdu leur statut populaire, subissaient le pouvoir d'hommes forts, comme Démétrius de Phalère, Aratos ou Cléomène.

Les textes manquent pour connaître le jugement qu'il portait sur le gouvernement des monarques : comment ils traitaient leurs sujets, quels motifs les poussaient à la guerre, quels intérêts inspiraient leurs alliances. Seule l'histoire d'Agis et de Cléomène offre un récit suivi, qui a la particularité d'unir la morale et la politique, mais seulement sur l'étroit théâtre de Sparte et du Péloponnèse.

La position politique de Phylarque peut se résumer en deux formules : mépris des royautés, admiration de Sparte réformée. Ce sont des sentiments plutôt que des opinions. Il trace un portrait incisif de quelques souverains : Antiochus II, ivrogne et fainéant (F 6) ; Ptolémée II, corrompu par le luxe au point de se croire immortel (F 40).Mais le luxe des rois est moins haïssable que leur dédain arrogant, leur orgueil et la dureté de leurs manières [41]. L'exemple semble avoir été donné par Alexandre et sa cour, dont il a dépeint longuement la pompe fastueuse : un pavillon de cent lits soutenu par des colonnes d'or, des gardes et des serviteurs innombrables vêtus de pourpre, le roi assis sur un trône d'or et inabordable (F 41). La cour d'Alexandre s'étale dans la magnificence, celle de Ptolémée IV se vautre dans la crapule : les femmes et l'ivrognerie y régnent ; le roi fait diriger le gouvernement par sa maîtresse Agathocleia et

41. Plut. *Cleom.* 13, 2.

la mère de celle-ci, et il célèbre des fêtes orgiastiques en jouant du tambourin ; aussi mérite-t-il le qualificatif de saltimbanque [42]. Tous les souverains ne sont pas corrompus au même degré : Phylarque met Antigone au-dessus de Ptolémée et les Macédoniens au-dessus des Égyptiens [43].

Néanmoins il blâme vivement Aratos d'avoir fait alliance avec Antigone : par aversion, dit-il, pour le pain d'orge et le manteau grossier il a pris le parti de la richesse contre la pauvreté, s'est prosterné devant le diadème et la pourpre, préférant obéir aux satrapes plutôt qu'à Cléomène [44].

Aux royautés corrompues par le luxe Phylarque a opposé la simplicité de Sparte régénérée par la réforme de Cléomène. L'état de la société et des mœurs exigeait un redressement. Depuis qu'une loi de l'éphore Epitadeus avait permis aux propriétaires de disposer librement de leur patrimoine et de leur lot par testament, la propriété s'était concentrée dans les mains d'un petit nombre (une centaine), avec pour résultat la jalousie et la haine des pauvres. Agis, résolu à changer cette situation, se heurta à l'opposition des riches et surtout des femmes, qui possédaient une grande partie du territoire et redoutaient de perdre avec la fortune le luxe, la considération et la puissance [45].

La corruption des monarchies avait envahi la société spartiate. Parmi les prédécesseurs d'Agis, les rois Areus (309-265) et Acrotatos (265-262) imitaient les débordements des cours, et leurs concitoyens étaient encore

42. PLUT. *Cleom.* 33, 1-2 ; 34, 2 ; 36, 7.
43. PLUT. *Cleom.* 31, 4.
44. PLUT. *Cleom.* 16, 3-7. Dans la *Vie d'Aratos*, 38, 5-11, PLUTARQUE fonde le blâme sur d'autres raisons : Aratos a livré le Péloponnèse aux barbares macédoniens, illyriens et galates, et préféré un Macédonien exigeant à Cléomène, un Spartiate descendant des Héraclides.
45. PLUT. *Agis*, 5, 3-7 ; 7, 5-7.

plus dépensiers. Ils désertaient les traditionnels repas en commun ou bien les transformaient en banquets somptueux, où figuraient des lits coûteux, des coupes de prix, des mets recherchés, des vins et des friandises, et des parfums de toute sorte. Ils ne se souciaient que de leurs plaisirs et de leurs profits, indifférents à l'intérêt général[46]. L'adversaire implacable d'Agis, le roi Léonidas, avait été le courtisan de Séleucus et des satrapes ; il avait transporté en Grèce le faste des cours orientales[47]. Sparte était livrée à la τρυφή et à la πλεονεξία.

Naturellement, ce n'est pas à cette Sparte-là que va le *philolaconisme* de Phylarque, mais à l'État réformé par la politique d'Agis et de Cléomène. Les portraits qu'il trace de ses deux héros mettent d'abord en relief leur vertu morale. Agis renonce aux plaisirs, à la parure, au luxe et adopte l'austère régime laconien, avec le manteau grossier, les repas en commun et les bains froids dans l'Eurotas ; sa simplicité inspire le respect, et surtout à ses troupes, malgré sa jeunesse[48]. Le genre de vie de Cléomène tient le juste milieu entre la profusion et l'austérité : ses repas, dont nous avons une longue description[49], sont également éloignés de la prodigalité et de la parcimonie ; on y sert les mets et le vin avec mesure, mais à suffisance.

Par suite, une bonne politique ne peut être menée que par des hommes vertueux. C'est en éclipsant le luxe des autres rois par sa tempérance, sa frugalité et sa grandeur d'âme et en établissant l'égalité parmi ses concitoyens par le partage des biens qu'Agis pourra acquérir le titre et la gloire d'un grand roi. Cléomène, par un coup d'État violent, prétend agir en médecin en

46. F 44 ; Plut. *Cleom.* 3, 1.
47. Plut. *Agis*, 3, 1 ; 3, 9. Cf. 10, 4 ; 11, 6.
48. Plut. *Agis*, 7 ; 14, 4.
49. F 44 ; Plut. *Cleom.* 13.

extirpant de sa patrie les vices venus de l'étranger, le luxe, le faste, l'endettement, l'usure, et la pauvreté et la richesse [50]. Les deux rois sont consternés par le spectacle de Sparte décadente. Les réformes qu'ils veulent appliquer, l'abolition des dettes et le partage des terres, sont avant tout des actes moraux qui supposent le renoncement aux richesses et l'établissement de l'égalité nécessaire à la restauration du corps civique. Agis représente à sa mère combien son projet est beau et utile, c'est-à-dire conforme à un idéal moral, et Cléomène devenu seul maître, commence par rétablir la discipline spartiate, l'exercice dans les gymnases et les repas en commun [51].

Tous les deux se réclament de la législation de Lycurgue, idéalisée par une tradition particulièrement vive et riche au IIIe siècle [52]. Le philosophe péripatéticien Hermippe lui consacrait une étude dans ses *Vies des législateurs*, et Sphairos, le philosophe stoïcien auquel Cléomène avait confié la restauration de l'éducation spartiate, avait écrit un livre *Sur Lycurgue et Socrate* [53]. Agis reproche à ses adversaires d'ignorer que Lycurgue avait proscrit les prêts et les dettes et qu'il chassait les étrangers, non par xénophobie, mais pour éviter la contagion des mauvaises mœurs, le goût du luxe, de la mollesse et de l'avidité. Cléomène invoque le régime de Lycurgue pour contester la légitimité de l'éphorat, qui, dit-il, n'a été institué que longtemps après Lycurgue et a usurpé un pouvoir qui à l'origine appartenait aux rois sans partage [54].

La réforme d'Agis se heurte à l'opposition des riches.

50. PLUT. *Agis*, 7, 3; *Cleom.* 10, 7.
51. PLUT. *Agis*, 7, 2 (cf. 6, 1); *Cleom.* 11, 4.
52. PLUT. *Agis*, 5, 2; 9, 4; 10, 2-6; *Cleom.* 10, 2.
53. *FHG.* III, p. 37; DIOG. L., VII, 178. Cf. F. OLLIER, *RÉG.* 49, 1936, p. 547 s.
54. PLUT. *Agis*, 10, 4-5; *Cleom.* 10, 1-6.

Le premier coup lui est porté par l'amour de l'argent (φιλοπλουτία). C'est Agésilas, l'oncle d'Agis, qui après avoir obtenu l'abolition des dettes, dont il était criblé, fait différer le partage des terres parce qu'il est un gros propriétaire foncier, et il provoque ainsi le mécontentement du peuple. En revanche, un des effets de la réforme de Cléomène est de moraliser la société spartiate, et d'abord l'armée : celle-ci, en campagne, ne traînait plus à sa suite des mimes, des bateleurs, des danseurs, des musiciens ; elle était pure de dérèglement, de bouffonnerie et de festoiement : les jeunes gens passaient leur temps à s'exercer, les plus âgés à s'instruire [55].

Aux yeux de Phylarque, les peuples valent ce que valent leurs souverains. La politique est l'art de faire le bien dans l'État. Mais l'exemple d'Agis montre qu'il est dangereux de vouloir le bien avec trop de candeur ; il s'est contenté de destituer les éphores et il a sauvé la vie à son plus implacable ennemi Léonidas. A sa mort, sa mère tire douloureusement la leçon de son échec : « Mon enfant, c'est ta pitié, ta douceur et ton humanité qui ont causé ta perte et la nôtre ». Cléomène prend des mesures plus radicales : il fait massacrer les éphores et bannit quatre-vingts adversaires politiques. Sa réforme réussit. La fin a justifié les moyens [56].

La religion se mêle étroitement à la politique dans le culte des souverains, qui s'est répandu dans l'ensemble du monde hellénistique. Duris a raconté comment les Athéniens décernèrent des honneurs divins à Antigone et à Démétrius [57]. Phylarque raille ces pratiques. Il taxe de flagornerie les gens de Lemnos qui ont élevé un

55. Plut. *Agis*, 13, 1-5 ; 16, 1-4 ; *Cleom.* 12, 4.
56. Plut. *Agis*, 12, 4-6 ; 20, 5 ; *Cleom.* 8 ; 10, 1.
57. Plut. *Demetr.* 10, 4-11, 1. Ath. VI, 253 D-F (= *FGrH.* 76 F 13).

temple à Séleucus et à Antiochus (F 29). Les rois sont des hommes comme les autres. La maladie et la douleur sont la preuve de leur misérable condition humaine. Ptolémée II, qui se croyait immortel, était tourmenté par la goutte (F 40). Et Alexandre souffrant répond à un flatteur que la souffrance est plutôt la marque de l'inimitié des dieux (F 11).

Les oracles et les signes apparaissent comme des moyens politiques. Les partisans d'Agis invoquent des oracles qui prescrivaient de revenir à la législation de Lycurgue. Les mêmes, pour avoir observé une étoile filante, jugent que le roi Léonidas, adversaire de la réforme, est coupable envers la divinité et le destituent [58].

L'attitude de Phylarque face à la religion a été diversement interprétée. T. W. Africa le considère comme un rationaliste pour qui la divinité se ramène à la loi naturelle, à la fortune aveugle et à une justice immanente, et la religion olympienne n'est qu'un recueil de fables mythologiques. G. Maresco, au contraire, lui accorde un sincère attachement à la religion traditionnelle et une croyance à l'intervention des dieux dans les affaires du monde [59].

Il faut d'abord, quand on parle de la religion grecque, se garder de la confondre avec la mythologie. Il n'entre dans la mythologie aucun sentiment réellement religieux, ni pitié, ni aspiration spirituelle. La véritable religion s'exprimait dans les cultes où se manifestait le besoin d'une protection surnaturelle ou la reconnaissance pour un vœu exaucé. De ce point de vue, le culte des souverains, sauveurs et protecteurs,

58. Plut. *Agis*, 9, 1-4; 11, 4-9.
59. T. W. Africa, Phylarchus and the Gods. The Religious Views of a Hellenistic Historian, *Phœnix*, 14, 1960, p. 222-227; G. Marasco, Filarco e la religione, *Miscellanea in onore di Eugenio Manni*, Roma, 1980, IV, p. 1389-1402.

traduisait une piété populaire d'essence plus vraiment religieuse. Les Athéniens, les Lemniens manifestent leur gratitude aux princes qui les ont délivrés du despotisme de Cassandre ou de Lysimaque. Mais Phylarque n'y voit que flagornerie.

La seule pensée religieuse qui se dégage des fragments est la croyance à une intervention justicière de la divinité pour punir le crime et le sacrilège. Les Sybarites ont encouru la colère divine pour avoir traîtreusement assassiné les ambassadeurs de Crotone, et ils furent tués jusqu'au dernier. Des prodiges leur révélaient l'irritation des dieux : les magistrats ont vu en songe Héra vomir de la bile sur la place publique et une fontaine de sang a jailli dans le temple (F 45).

On a vu plus haut comment Déidamia, dernière descendante de la maison d'Épire, fut assassinée dans le temple d'Artémis, où elle avait cherché asile. Le meurtrier sombra aussitôt dans la folie et se déchira les entrailles. Les Épirotes furent punis par la stérilité, la famine et une suite de guerres civiles et étrangères, qui les épuisèrent [60].

Il n'est pas exact de dire que Phylarque rationalise les mythes. Il admet parfaitement que Daphné fut changée en laurier pour échapper à la poursuite d'Apollon ; que Cyrènè eut deux enfants d'Apollon ; que Thétis déjoua par une ruse la lubricité d'Héphaistos (F 32 a, 16, 81).

Dans un cas seulement on trouve un essai de rationalisation ; mais il s'agit d'une religion étrangère. Les Égyptiens adoraient le bœuf Apis considéré comme l'interprète du dieu Phtah et après sa mort divinisé sous le nom d'Osiris. De ce culte Ptolémée I avait tiré la figure de Sarapis, dieu du royaume, commun aux Grecs et aux Égyptiens. Phylarque raconte qu'Apis et Osiris

60. Justin, XXVIII, 3, 4-8 ; Polyen, VIII, 52.

étaient deux bœufs, que Dionysos ramena de l'Inde et que Sarapis est le dieu qui ordonne l'univers et dont le nom viendrait du verbe σαίρειν, qui signifie *ordonner* ou, suivant d'autres, *embellir* (F 78). Cette explication est franchement rationaliste : elle enlève toute nature divine à Apis et Osiris, réduits au rang d'animaux importés; elle fait de Sarapis une divinité abstraite, de caractère philosophique, qui rejette implicitement sa représentation concrète, telle qu'elle apparaissait dans le Sérapéum d'Alexandrie, sous les traits d'un homme assis, portant la barbe et coiffé d'un boisseau à blé.

Chez Phylarque, le mythe n'a aucune signification religieuse; c'est une curiosité d'érudit et d'artiste, destinée à orner le récit historique. L'auteur suit le courant mythologique alexandrin, dont Callimaque est le représentant le plus prestigieux. Ces écrivains ont une prédilection pour les versions les plus rares des légendes. On racontait que Zeus avait foudroyé Asclépios sur la plainte d'Hadès, qui voyait diminuer son empire parce que le génie guérisseur réduisait le nombre des morts. C'est la version de Diodore. D'après Phylarque, Asclépios s'était rendu coupable d'avoir guéri les fils de Phinée devenus aveugles (par une punition divine), afin de plaire à leur mère Cléopâtre, fille d'Erechtée. Par amour il avait annulé une sentence divine [61]. — On connaît l'histoire de Thétis commandant à Héphaistos des armes pour Achille; l'*Iliade* l'a longuement développée. Quand son travail est achevé, Héphaistos dépose les armes aux pieds de Thétis, qui s'en saisit rapidement et s'en va. Un mythographe a brodé sur ce dénouement un élément érotique, que Phylarque a reproduit. Héphaistos était amoureux de Thétis; il ne voulut lui donner les armes que si elle consentait à coucher avec lui. Thétis acquiesça, mais

61. F 18; Diod. IV, 71, 1-3.

demanda d'abord à essayer les armes. Quand elle les eut revêtues, elle prit la fuite[62].

Le motif érotique est fréquent chez Phylarque, comme il l'est dans la mythographie alexandrine. Avant d'être poursuivie par Apollon Daphné chassait avec ses compagnes. Un jeune homme, Leucippe, devint amoureux d'elle et, pour l'approcher, se déguisa en fille ; il reçut ses caresses jusqu'au moment où la fraude fut découverte au bain (F 32). Phylarque a recueilli l'histoire de Lamia, maîtresse de Démétrius Poliorcète (F 12) ; celle de Phaÿllos, qui vola pour sa maîtresse le collier d'Eriphyle dans le sanctuaire de Delphes (F 70). Euopis, femme de Dimoétès, avait un commerce incestueux avec son frère ; découverte, elle se pendit. Peu de temps après, Dimoétès rencontra au bord de la mer une femme fort belle et, plein de désir, s'unit à elle (F 71).

La littérature étiologique a été à l'honneur chez les Alexandrins. Il suffit d'évoquer les *Aitia* de Callimaque, qui expliquaient par des mythes l'origine des rites et des fêtes. Le genre s'appliquait aussi à la toponymie. Les fragments de Phylarque en offrent deux exemples. La mer Matusienne tire son nom d'un homme nommé Matusius, qui y fut précipité[63]. La ville de Thétidéion en Thessalie doit le sien à Thétis parce qu'elle y fut soignée après avoir été blessée par Héphaistos[64].

La religion de Phylarque est extrêmement sommaire. Elle se limite à la croyance dans l'existence d'une justice divine. Le reste n'est que mythographie érudite dépourvue de tout fonds religieux. Encore sa version des mythes s'écarte-t-elle des versions traditionnelles et recherche l'invention rare, à laquelle se mêle volontiers une pointe d'érotisme.

62. F 81. *Iliade*, XVIII, v. 369-617.

63. F 69, cité par Hygin. MELA, II, 25 ; 27, signale un cap et un golfe Matusien dans la Chersonèse de Thrace.

64. F 81. PHÉRÉCYDE (*FGrH.* 3 F 1) disait seulement que Thétidéion était la ville où Pélée avait conduit Thétis.

4. La psychologie féminine

L'âge hellénistique n'a sans doute pas découvert l'âme de la femme, mais il a découvert et mis en lumière ses profondeurs et son importance dans la société et dans l'histoire. Il était logique que les femmes apparussent aux côtés des puissantes individualités qui, après la mort d'Alexandre, ont régné sur les morceaux de son empire, gouverné, guerroyé et conclu très souvent des mariages politiques. La première a été Olympias, la mère d'Alexandre, bacchante passionnée, ambitieuse, cruelle, implacable ennemie d'Antipatros, puis de son fils Cassandre, meurtrière de Philippe Arrhidée et de sa femme Eurydice. Son rôle politique est indéniable dans la lutte qui opposa Cassandre à Polyperchon : il apparaît chez Duris [1]. C'est un rôle de premier plan qu'a joué Arsinoé, fille de Ptolémée I, femme de Lysimaque, puis épouse de son propre frère Ptolémée II [2] ; morte en 270 elle n'entrait guère dans le cadre des *Histoires* de Phylarque. Il en est de même de l'histoire romanesque de Stratonice, femme de Séleucus I, qui la céda à son fils Antiochus qui en était devenu amoureux au point d'en tomber malade [3]. Ce récit eût bien fait l'affaire de Phylarque. Cependant, la période qu'il a racontée n'a pas manqué d'héroïnes, pathétiques ou tragiques [4].

1. Ci-dessus p. 363.
2. Ci-dessus p. 362.
3. Appien, *Syr.* 59-61 ; Plut. *Demetr.* 38 ; Lucien, *De dea Syria*, 17-18.
4. Ces héroïnes ont été recensées et décrites dans le livre de

Polybe qualifie la manière de Phylarque de *féminine* (γυναικῶδες)[5]. Si on enlève à ce mot la nuance péjorative, il définit bien la principale originalité de notre historien. Phylarque a une sensibilité féminine, non seulement parce qu'il a aimé les récits touchants et les contes merveilleux, mais surtout parce qu'il a été l'historien des femmes, le peintre de l'âme féminine, sans doute le plus délicat et le plus émouvant de toute l'Antiquité.

Toutes les conditions de la femme sont représentées dans le peu que nous connaissons de son œuvre. Plutarque, dans ses *Vies* d'Agis, de Cléomène et de Pyrrhus, sera ici encore notre source principale : cet auteur, aimable et raffiné, qui a écrit sur l'amour, le mariage, la vertu des femmes avec tant d'intelligente sympathie, était le plus disposé à recueillir avec faveur ces figures d'héroïnes dont Phylarque a parsemé son récit. On y trouve la sœur, l'amante, la mère et l'épouse, exemples pathétiques de la tendresse, de la ferveur, de l'attachement et de l'abnégation.

Deux mères admirables ont partagé la vie et la mort d'Agis et de Cléomène. Agésistrata, la mère d'Agis, était fort riche et s'intéressait à la politique. Elle était la sœur d'Agésilas, l'un des premiers partisans du roi réformateur. Elle s'efforça d'abord de le détourner de son dangereux projet. Mais bientôt elle céda aux instances de son frère et de son fils. Toutefois elle paraît avoir été moins sensible aux arguments du premier qui lui représentait l'intérêt qu'aux principes élevés du second[6]. Elle se prit d'un véritable enthousiasme (ἐπίπνοια) pour les idées de réforme, aiguillonna même son fils de tout son pouvoir et gagna même à sa cause

G. H. Macurdy, *Hellenistic Queens*, qui présente les reines de Macédoine, de la Syrie séleucide et de l'Égypte ptolémaïque.

5. Polyb. II, 56, 9.
6. Plut. *Agis*, 6, 4-7.

les femmes de la société spartiate. Agis échoua et périt dans son entreprise. Agésistrata se rendit alors à la prison avec sa propre mère, Archidamia. Celle-ci fut introduite et étranglée sur-le-champ par les ennemis d'Agis. Agésistrata, mise en présence des deux cadavres, aida d'abord les geôliers à étendre le corps de sa mère, puis l'enveloppa et le recouvrit. Ce devoir filial accompli, elle s'abandonna à la tendresse maternelle, se jeta sur le corps d'Agis, couvrit son visage de baisers et rappela avec désespoir la pondération et la douceur de son caractère. Mais c'est une vraie Lacédémonienne, patriote et stoïque. Comprenant qu'il faut mourir, elle passe son cou dans le nœud coulant en disant : « Puisse tout cela être pour le bien de Sparte ! » Cette conduite compose un personnage héroïque, celui d'une grande dame qui sait aimer son fils et son pays [7].

Cratésicléia, la mère de Cléomène, est, s'il se peut, une figure encore plus émouvante. Pour commencer, elle emploie sa fortune et sacrifie son repos en se remariant pour servir l'ambition politique de son fils [8]. Plus tard, elle sacrifie sa vie, avec une tranquille simplicité, à son intérêt. En 224, Antigone envahit le Péloponnèse. Cléomène réduit aux abois demande du secours à Ptolémée III. Ce dernier consent, mais exige en otage les enfants et la mère de son allié.

Ici commence un épisode aux fines nuances. Cléomène, pressentant la défaite et voulant sauver son œuvre à tout prix, accepte en son for intérieur cette condition. Rien n'est dit sur ses pensées, mais nous le connaissons assez pour les deviner. Il n'ose pas tout d'abord en

7. Plut. *Agis*, 20, 2-5.

8. Plut. *Cleom.* 6, 1. Le second mari de Cratésicléia, Mégistonous, devint l'un des collaborateurs les plus précieux de Cléomène dans sa révolution et dans ses campagnes. Il fut tué dans la révolte d'Argos contre la garnison spartiate, en 224 (Plut. *ibid.* 7, 1 ; 11, 1 ; 19, 2 ; 21, 1-2).

parler à sa mère. Mais. l'instinct maternel est infaillible : Cratésicléia devine aux silences de son fils qu'il lui cache quelque chose. Lorsqu'elle apprend la vérité, elle se met à rire et demande à partir au plus tôt ; elle aussi invoque l'intérêt de Sparte.

La scène des adieux a lieu au cap Ténare, dans le temple de Poseidon pour que leur trouble n'ait pas de témoins. Cratésicléia, comme la mère d'Agis, montre de la tendresse et de la fermeté dans cette séparation qui peut être définitive. Elle étreint son fils et pleure. Mais bientôt elle reprend le sentiment de sa dignité et de l'honneur de Sparte, et elle s'arrache en se résignant stoïquement à la volonté divine [9]. On peut accuser Phylarque d'avoir inventé cette scène puisqu'elle n'a pas eu de témoins. Mais elle a pu lui parvenir aussi par des voies mystérieuses, si l'émotion de Cléomène, que Plutarque indique, s'est épanchée en confidences auprès de ses proches.

Plus tard, Cratésicléia écrivit d'Égypte à son fils de mener sa politique conformément à l'honneur et à l'intérêt de Sparte, sans tenir compte d'une vieille femme [10].

Sa fin est celle d'une Hécube douloureuse et fière. Après la mort de Cléomène, elle cède d'abord à l'accablement de la catastrophe et gémit en embrassant ses petits-enfants ; vraie grand-mère, c'est leur sort qui l'émeut de pitié, et ses dernières paroles sont pour déplorer leur destin. Pour elle, la mort ne l'a effrayée à aucun moment, et elle l'affronte avec courage [11].

A côté de ces sombres tragédies on trouvait chez Phylarque de nombreuses idylles et une collection d'amoureuses dessinées en traits légers. Les maîtresses

9. Plut. *Cleom.* 22, 3-6.
10. Plut. *Cleom.* 22, 6.
11. Plut. *Cleom.* 38, 1-3.

de Ptolémée II, Didymè, une indigène, Myrtion qui aimait les belles maisons, Bilistichè qui s'intéressait aux courses de chevaux, et bien d'autres offraient belle matière à des portraits lestement enlevés et rehaussés d'anecdotes piquantes [12]. Il n'en reste rien. Nous connaissons seulement par Athénée l'aventure rocambolesque de Mysta, maîtresse de Séleucus Callinicos, qui s'échappa sous un déguisement de la bataille d'Ancyre, fut capturée et vendue comme esclave à Rhodes où elle se fit reconnaître et fut renvoyée à Séleucus (F 30). Nous avons déjà parlé de la suivante de la reine Laodice, Danaé, qui eut moins de bonheur. La reine voulait faire mourir son amant. Quand il comparut, Danaé trouva le moyen de l'avertir par un signe de sorte qu'il put inventer un subterfuge pour s'échapper. Laodice se vengea en faisant jeter Danaé du haut d'un rocher. L'amante sacrifia sa vie au salut de celui qu'elle aimait et refusa dédaigneusement de répondre à l'interrogatoire de sa maîtresse (F 24).

C'est la force de la passion qui explique l'adultère de la Spartiate Chilonis, femme du roi Cléonymos. Plutarque et Parthénius ont raconté son histoire qu'ils ont puisée chez Phylarque [13] : c'est l'éternel divorce entre le barbon et la jeune épousée. Belle et de race royale, elle dédaigna son mari pour s'éprendre d'un jeune homme, Acrotatos. Leur liaison était publique.

Les femmes légitimes et fidèles sont peut-être les personnages de Phylarque les mieux réussis et les plus attachants. L'amour qu'elles portent à leurs maris revêt les nuances les plus variées, depuis l'inclination romanesque jusqu'à la sollicitude maternelle.

12. E. Bevan. *Hist. des Lagides*, p. 96; *FHG.* III, p. 186, fr. 4, qui nomme encore Agathocléia et Stratonice.

13. Plut. *Pyrrh.* 26, 13-15; Parthen. *Erot.* 23; *FHG.* I, p. 349, fr. 48.

Plutarque ne nous a pas transmis le nom de la femme de Panteus, l'un des derniers compagnons de Cléomène. Elle était jeune mariée lorsque après la bataille de Sellasie son mari suivit Cléomène en Égypte. Elle voulait s'embarquer avec lui, mais ses parents la retinrent de force et l'enfermèrent sous bonne garde. Mais l'amour est fort et rusé : elle réussit à se procurer un cheval et une petite somme d'or et, après une chevauchée nocturne à bride abattue, elle parvint au cap Ténare, où elle s'embarqua pour l'Égypte. Cette hardie amazone partagea l'exil de son mari avec allégresse et, lorsqu'il fut mort, elle sut mourir dignement. Le passage est un des plus émouvants de Plutarque. Elle accompagna Cratésicléia, la mère de Cléomène, sur le lieu de l'exécution, la tenant par la main et la réconfortant. Elle aligna et recouvrit le corps de la vieille dame et des femmes de sa suite, en silence et avec calme. Puis elle s'ajusta, laissa tomber à ses pieds sa robe qu'elle avait relevée pour accomplir son funèbre office, et s'offrit au supplice, ne permettant qu'au seul bourreau de l'approcher [14]. On peut admirer sans réserve cette fille de Laconie, grande et forte, en qui l'esprit d'aventure s'alliait à un sentiment si élevé de la fidélité, de la piété et du devoir.

Chez une autre Chilonis, femme du roi Cléombrote, on retrouve les traits d'Antigone et d'Alceste. Son mari était l'ami et le collaborateur d'Agis ; son père Léonidas un adversaire implacable des réformateurs. Léonidas est d'abord vaincu ; il se réfugie en suppliant dans le temple d'Athèna Chalkioikos. Sa fille le suit et s'associe à ses supplications. Léonidas est roi, Cléombrote revendique la royauté à sa place. Chilonis donne tort à son mari, juge qu'on fait une injustice à son père et, lorsqu'il est destitué, elle s'éloigne de Cléombrote et

14. Plut. *Cleom.* 38, 2-4.

prend le deuil. Mais bientôt la fortune change : une révolution restaure Léonidas. A son tour, Cléombrote devient suppliant dans le temple de Poseidon. Léonidas marche contre lui avec une troupe de soldats. Alors Chilonis se joint à son mari et supplie son père de l'épargner. L'historien décrit ses habits et ses cheveux négligés, ses larmes, ses yeux consumés par le chagrin. Léonidas ne résiste pas à ses supplications ; il fait grâce à Cléombrote, mais demande à sa fille de rester à Sparte. Elle refuse et prend, avec son mari et ses deux enfants, le chemin de l'exil[15]. Dans l'âme de cette femme, partagée entre son père et son mari, il n'y a jamais de déchirement. Étrangère aux conflits cornéliens de la conscience moderne, elle se range d'emblée du côté du malheur. Sa psychologie mérite attention. L'historien lui prête une tirade fort habile, où elle parle beaucoup plus de sa douleur que des fautes de son mari. Artifice de rhétorique, dira-t-on. Mais on notera qu'à aucun moment elle n'invoque sa tendresse conjugale ni son affection filiale pour fléchir son terrible père. Pour son mari elle n'éprouve que de la pitié et le sentiment qui domine en elle est l'accablement du malheur qu'elle ressent comme une humiliation.

L'amour entre Cléomène et Agiatis prend naissance à partir d'une situation extraordinaire, qui réunit deux êtres que tout séparait. Cléomène est le fils de ce Léonidas, l'ennemi d'Agis et le responsable de sa mort. Agiatis est la veuve d'Agis, l'héritière d'une grande fortune, supérieure à toutes les Grecques par l'éclat et la beauté, et douée d'un excellent naturel. Léonidas, pour faire entrer dans sa maison cette riche héritière, veut lui faire épouser son fils qui n'a pas encore l'âge de se marier. Elle répugne à cette union, mais, contrainte, elle doit s'incliner. Alors naît entre les deux époux une

15. Plut. *Agis*, 11, 5; 16, 2-3; 17, 1-18, 2.

affection presque maternelle d'un côté, de l'autre brûlante et exaltée. Elle se montrait, nous dit-on, bonne et affectueuse pour lui, et lui était fort amoureux. Mais ce qui les attacha le plus l'un à l'autre, ce fut le souvenir d'Agis. Cléomène partagea tout de suite l'affection qu'elle lui gardait, et souvent il lui faisait raconter son histoire et l'écoutait avec attention, curieux des projets et de la politique d'Agis [16]. On imagine facilement ces causeries, où la jeune femme exposait avec une joie intime les souvenirs de sa première union, peut-être comme on fait un conte à un enfant, tandis que le jeune homme s'exaltait comme au récit d'exploits héroïques. Agiatis mourut en 224 et ne vit pas la chute de Cléomène. Leur union avait duré seize ans, et elle lui donna deux enfants. Il la chérissait et l'estimait beaucoup, ne manquant jamais une occasion, au cours de ses campagnes, de revenir à Sparte pour la voir [17].

Différente des autres héroïnes de Phylarque, celle-ci n'est pas guidée par le devoir ni par la soumission au destin. Elle possède l'humanité simple d'une jeune veuve, qui regrette un bonheur brisé, puis se laisse insensiblement gagner par la tendresse et l'enthousiasme d'un jeune homme qui lui était d'abord indifférent. C'est la surprise de l'amour, deux mille ans avant Marivaux, mais dans un tout autre registre.

Aucun historien antique n'a su peindre les femmes de cette façon. Thucydide et Xénophon, en bons Athéniens, ne s'intéressent pas à elles. Théopompe a bien raconté quelques histoires de courtisanes [18], mais son *Histoire* est essentiellement masculine. Il faut arriver à Duris pour trouver les grandes figures fémini-

16. Plut. *Cleom.* 1, 1-2.
17. Plut. *Cleom.* 22, 1-2.
18. *FGrH.* 115 F 253, 254, 290.

nes de la période alexandrine [19]. On regrette de ne pas avoir, dans les débris de l'œuvre de Phylarque, quelques portraits des reines et des princesses hellénistiques, femmes énergiques, parfois artificieuses et cruelles, comme Bérénice ou Laodice. On a vu plus haut comment Bérénice, fille de Magas et reine de Cyrène, fit assassiner son mari Démétrius, qui était devenu l'amant de sa mère [20]. Nous avons une fugitive apparition de Laodice, meurtrière de son mari et de la seconde femme de celui-ci : c'est une âme fourbe et impitoyable (F 24). Les autres femmes que nous avons nommées semblent quelquefois appartenir à un recueil édifiant d'exemples qui aurait pour titre Περὶ ἀρετῆς γυναικῶν, comme celui de Plutarque. Il serait injuste toutefois de ne pas dépasser cette première impression; la manière de Phylarque était en son temps assez nouvelle pour qu'on la considère avec un jugement neuf, non obscurci par la littérature moralisante des siècles suivants.

Il est d'abord possible que dans l'esprit de l'historien ces modèles de vertu aient servi à contrebalancer les créatures perverses que furent quelquefois les princesses hellénistiques. Le dévouement de Chilonis envers son mari formait un contraste consolant avec les crimes de Laodice et de Bérénice qui avaient tué leurs maris. Phylarque a eu certainement le cœur sensible aux belles qualités et aux belles actions des femmes de son siècle. Faut-il s'étonner qu'en un temps où leur beauté physique était glorifiée par la poésie et la statuaire, il ait souvent noté cette particularité que l'on rencontre fort rarement chez les historiens? Il loue la beauté de la Persane Timosa, celle d'Agiatis, la taille et la vigueur de la femme de Panteus [21]. Il ne croit plus que la beauté

19. Ci-dessus p. 359 s.
20. Ci-dessus p. 419.
21. F 34; Plut. *Cleom.* 1, 2; 38, 4.

du corps soit le reflet de la beauté de l'âme : la belle Cypriote Pantica était une femme légère (F 21). Dans ces brèves indications comme dans la célébration des hauts faits des héroïnes il entre certainement de l'admiration. Leur beauté physique et morale concourt, comme les scènes tragiques, à l'esthétique de l'histoire. C'est ce qui explique combien sont vivants certains épisodes, comme les supplications de Chilonis ou la mort de Cratésicléia et de la femme de Panteus, où sont décrits avec soin les gestes, les vêtements et les attitudes.

Une philosophie de la condition féminine se dégage de cette présentation du rôle historique de la femme. Elle offre deux aspects. D'une part, Phylarque a ressenti parfaitement le tragique de la destinée féminine. La femme, liée à l'homme par l'amour ou par le devoir, est sacrifiée d'avance au destin de son compagnon et tuteur, père, fils ou mari. D'autre part, néanmoins, certaines veulent déjà, comme on dit, « vivre leur vie », c'est-à-dire se libérer des lois et des convenances, comme la femme infidèle de Cléonymos. Mais on ne peut pas dire des autres que l'homme est toujours leur fin et leur raison d'être, qu'elles n'accomplissent pas leur destinée en dehors de lui. On constate au contraire que plusieurs d'entre elles, comme Agiatis, Cratésicléia et la femme de Panteus n'atteignent le sommet de l'héroïsme que lorsqu'elles sont seules, quand l'homme n'est plus là pour inspirer leurs décisions : elles réalisent alors en dehors de lui leur perfection morale. Après la mort d'Agis, Agiatis devient l'inspiratrice de Cléomène, qui de ce moment a une dette envers elle. Si nous connaissions mieux Phylarque, nous aurions peut-être quelques confidences supplémentaires sur l'idée qu'il se faisait du rôle de la femme dans la société et dans l'État. La relative

indépendance des femmes spartiates semble l'avoir frappé : il a noté avec soin les démarches d'Agésistrata et de Cratésicléia pour gagner des partisans à leurs fils, et les initiatives des Lacédémoniennes, femmes et jeunes filles, pour défendre leur ville contre Pyrrhus [22]. Voyait-il dans ces exemples le signe et la justification de leur émancipation ? L'esprit général de sa psychologie de la femme autorise une réponse affirmative.

La femme accomplissant sa destinée par un libre choix est, comme Alceste, comme Iphigénie, un personnage tragique. Elle doit affronter ses propres problèmes et décider de son attitude sans l'aide de l'homme ni des dieux. On vient de voir que l'homme est parfois absent quand la femme fixe d'une façon définitive le sens de sa destinée. Les dernières paroles de la suivante Danaé, qui méprise les dieux parce qu'ils ne rémunèrent pas les hommes selon leur mérite, entraînent inévitablement la conclusion que chacun est juge de ses actes et de leur valeur. Dans la véritable tirade de tragédie que Plutarque met dans la bouche de Chilonis pour demander à son père la grâce de son mari [23], on ne trouve aucune référence à la moindre notion divine, mais seulement des jugements sur la valeur morale des actions. Elle blâme l'hostilité de son mari contre son père aussi bien que la vengeance que celui-ci prétend en tirer. Pour elle-même, elle se jugerait déshonorée devant les autres femmes si elle n'obtenait de pitié ni de son père ni de son mari. Il est remarquable de voir une femme s'arroger le droit de juger la conduite des hommes et même, dans ce cas, de fixer des limites à l'exercice du pouvoir royal, de se poser en arbitre entre un père et un mari. En même temps, c'est eux qu'elle accuse, non les

22. Plut. *Agis*, 7, 2; *Cleom.* 6, 1; *Pyrrh.* 27, 5-6.
23. Plut. *Agis*, 17, 2-5.

dieux ou la fortune, d'avoir causé son malheur, et c'est elle seule qui choisira son sort, soit de mourir avec son mari, soit de le suivre dans l'exil. Protagoniste d'un drame entièrement humain, le tragique de son personnage vient du conflit entre les valeurs morales qu'elle défend et les événements extérieurs, mais aussi du combat entre son âme souffrante et le malheur ; elle dit d'une façon imagée que le chagrin partage sa maison et sa nourriture [24].

En traitant les mythes Phylarque a volontiers donné dans l'érotisme. Ce trait disparaît complètement dans sa psychologie féminine. Il célèbre par de nombreux exemples l'héroïsme des femmes, leur courage, leur esprit de sacrifice, depuis la suivante Danaé jusqu'aux nobles héroïnes qui entourent la vie d'Agis et de Cléomène.

24. Plut. *Agis*, 17, 2.

5. Phylarque historien

Le manque de textes rend difficile un jugement sur la véracité de Phylarque. Il ne reste pour l'apprécier que l'histoire d'Agis et de Cléomène chez Plutarque et le postulat que Plutarque a suivi fidèlement son modèle. Les critiques portent sur ce récit.

Le reproche le plus général est celui d'affabulation. Phylarque, dit-on, a souvent romancé. On part du principe, avancé par E. Bux, que l'historien n'a pas eu la possibilité de connaître maints détails et gestes qu'il décrit et dont il ne survivait aucun témoin [1]. Affirmation gratuite. Phylarque a pu trouver des témoins de la vie d'Agis et de Cléomène, dont il était le contemporain, et recueillir oralement leur témoignage : les témoins de cet ordre sont en général prodigues de détails concrets, qui ne sont pas sans doute exempts des défauts de tous les témoignages, mais qu'il est impossible d'infirmer.

E. Gabba s'est montré particulièrement critique et même hypercritique. Il pense que le séjour du philosophe Sphairos à Sparte avant le coup d'État de Cléomène est une invention *a posteriori*, tirée de sa participation ultérieure à la réforme et du caractère stoïcien de Cléomène, tel qu'il le présentait dans ses écrits et spécialement dans son Περὶ βασιλείας [2]. C'est rejeter

1. E. Bux, Zwei sozialistischen Novellen bei Plutarch, *Klio*, 19, 1925, p. 413-431. Remarques à ce sujet de T. W. Africa, *Phylarchus and the Spartan Revolution*, p. 48.
2. E. Gabba, *Studi su Filarco*, p. 36.

bien légèrement le texte de Plutarque, qui rapporte que Sphairos donnait des leçons aux jeunes Spartiates[3]. Cléomène a-t-il suivi cet enseignement? Gabba nie, contre F. Ollier, l'influence de Sphairos sur Agis et Cléomène. Les œuvres du philosophe seraient postérieures à Cléomène et auraient été écrites pour le justifier[4]. Toutefois, personne ne conteste que Sphairos ait collaboré à l'œuvre réformatrice de Cléomène, comme l'affirme Plutarque[5]. Cette collaboration n'a pas pu être improvisée; quelque chose d'antérieur la recommandait. En s'adjoignant Sphairos, Cléomène connaissait déjà ses idées.

Phylarque, affirme encore Gabba, a reconstruit l'activité de Cléomène avant son coup d'État d'après son activité postérieure. L'affirmation s'appuie sur un passage de Plutarque : « (Cléomène), pensant qu'il changerait plus aisément la situation présente en temps de guerre que pendant la paix, mit en conflit la ville avec les Achéens, qui donnaient eux-mêmes des sujets de plaintes »[6]. Cette interprétation serait inacceptable de deux manières, d'abord parce qu'elle présente la guerre comme l'occasion opportune pour les réformes, ensuite parce qu'elle attribue à Cléomène l'initiative des hostilités. Or, dans la politique de Cléomène, la guerre *n*'est pas destinée à favoriser la réforme, mais, au contraire, la réforme doit préparer et faciliter une politique d'hégémonie, que la guerre seule peut réaliser. D'autre part, depuis son avènement jusqu'à son coup d'État (235-227), Cléomène est resté sous les ordres des éphores, qui dirigeaient la politique de Sparte.

3. Plut. *Cleom.* 2, 2. Plutarque introduit son information par λέγεται. C'est une tradition qu'il a trouvée chez un auteur autre que Phylarque *ou* une tradition que Phylarque a lui-même recueillie.
4. F. Ollier, *RÉG.* 19, 1936, p. 564 s. E. Gabba, *op. cit.*, p. 52 s.
5. Plut. *Cleom.* 11, 4.
6. Plut. *Cleom.* 3, 6.

Cette thèse se heurte à plusieurs objections. Il est arbitraire d'affirmer que Cléomène n'a conçu sa révolution que comme le moyen de mener une guerre d'expansion. Le texte de Plutarque le contredit et l'examen des faits conduit à la conclusion que le but de Cléomène était *à la fois* d'arrêter la décadence de Sparte à l'intérieur et de restaurer à l'extérieur son prestige et son influence [7]. Il ne faut pas oublier que l'expansion de la Confédération achéenne dans le Péloponnèse menaçait l'existence même de Sparte : deux villes, qui étaient ses ennemis implacables, Mégalopolis et Argos, y avaient adhéré, l'une en 235, l'autre en 229. La guerre de Cléomène fut donc d'abord une guerre défensive, tant avant qu'après son coup d'État; Plutarque dit justement que les Achéens donnaient des sujets de plaintes. Par la suite, Cléomène marchant de victoire en victoire en vint tout naturellement à revendiquer l'hégémonie [8].

D'après Gabba, Phylarque aurait donné au personnage d'Agis plus de relief et d'importance qu'il n'en eut réellement, en le présentant sur le modèle de Cléomène [9]. On remarque en effet que la personnalité d'Agis a moins d'éclat que celle de son successeur. Une grande partie de sa biographie est une analyse des réactions de la société spartiate à sa réforme [10]. D'autres personnages, Lysandre, Mandrocleidas, Agésilas, oncle d'Agis, jouent un rôle important et prennent des initiatives, au point que Beloch a pu soutenir, non sans exagération, qu'Agis n'avait été qu'un instrument entre les mains d'Agésilas, qui voulait bien se débarrasser de ses dettes, mais nullement partager ses biens [11]. Chez Phylarque,

7. Cf. Ed. Will, *Monde hellénist.* I, p. 336-338.
8. Plut. *Cleom.* 15, 2.
9. E. Gabba, *op. cit.*, p. 55 s.
10. Plut. *Agis*, 6-7; 10-13.
11. Beloch, *G.G.* IV, 1, p. 624-627.

la déposition de Léonidas fut la conséquence du réquisitoire d'Agis qui lui reprocha d'être infidèle à l'esprit de Lycurgue. Mais d'après Pausanias, elle fut la conclusion d'une vieille inimitié entre Léonidas et Lysandre, et Pausanias ne nomme même pas Agis [12].

Disons qu'on ne voit pas pourquoi Phylarque aurait exagéré le rôle d'Agis. S'il a moins de relief que Cléomène, c'est que son règne a été plus court (244-241), que sa réforme a été moins radicale et qu'il n'a pas accompli d'exploits militaires (sa seule campagne a tourné court sans combat) [13]. Il a eu des alliés et un adversaire implacable, Léonidas. Tous ces points doivent correspondre à la réalité : Phylarque a mesuré exactement la dimension de la personnalité d'Agis, qui n'avait pas l'envergure de Cléomène et qui, dans un règne trop court, a succombé à des oppositions que Cléomène devait éliminer en tuant les éphores.

Sur la déposition de Léonidas, il n'y a aucune raison de préférer la version de Pausanias à celle de Phylarque. Bien plus, il est inexact de dire qu'elle fut la conséquence des accusations d'Agis, car Phylarque n'a pas omis l'intervention de Lysandre : c'est à la suite d'un procès que ce dernier lui intenta que Léonidas fut déposé [14].

Y a-t-il quelque artifice dans les discours d'Agis ? Celui qu'il tient à sa mère ne serait qu'une scène habilement composée pour lui faire exposer des idées stoïciennes [15]. — Ce discours, à vrai dire, est si bref que le seul trait de morale qu'on peut y relever — l'opposition entre le luxe et la tempérance, la frugalité et la grandeur d'âme — est si commun qu'il n'appartient à aucune école.

12. Plut. *Agis*, 10-11. Paus. III, 6, 7-8.
13. Plut. *Agis*, 15.
14. Plut. *Agis*, 11.
15. Plut. *Agis*, 7, 2-3.

Le discours d'Agis contre Léonidas devant le peuple semble faire pendant à celui de Cléomène; mais sa valeur documentaire est inférieure [16]. Tous les deux invoquent les antiques mœurs spartiates; mais les faits cités en exemple dans les deux discours sont différents. Il est donc vraisemblable que Phylarque les a composés tous les deux en les nourrissant de réminiscences érudites. Mais quel historien, si l'on excepte Cratippe, s'est abstenu de ce procédé? Au temps même de Phylarque, Timée l'avait particulièrement mis en honneur.

La vision historique de Phylarque n'est pas la même que celle de ses prédécesseurs du ve et du ive siècle. Chez Thucydide, chez Xénophon, la narration est le tissu même de l'histoire, interrompu seulement par les discours fictifs. Chez Phylarque, elle n'en est que la trame sur laquelle sont disposés des scènes, des tableaux, des discours plus brefs qu'autrefois et des digressions plus étendues. Théopompe a été l'initiateur de cette manière; Duris et Phylarque l'ont portée à un point extrême, justifié par la théorie de la μίμησις. C'est cette «imitation» qui est la mesure de la véracité de ces historiens. L'absence de sources qui pourraient servir de comparaison nous force d'accepter, à moins d'invraisemblance flagrante, les scènes qui se succèdent dans l'histoire d'Agis et de Cléomène. Grâce à cette présentation, l'histoire n'est pas seulement contée, elle est animée, vivante, et peut toucher la sensibilité du lecteur. On a déjà cité plus haut les scènes d'horreur qui décrivent la mort d'Agis et de Cléomène et celle de leur parenté. Mais d'autres ont un caractère intimiste qui n'éveille plus que l'attendrissement. A ce type appar-

16. Plut. *Agis*, 10, 4-8; *Cleom.* 10, 2-11. Cf. E. Gabba, *op. cit.* p. 59.

tient le bref entretien dans lequel Agis tente de convaincre sa mère de l'utilité et de la beauté de son projet réformateur. Nous en avons parlé plus haut. La *Vie de Cléomène* contient une scène aussi touchante. Après la défaite de Sellasie, Cléomène rentre à Sparte et se retire dans sa maison. La jeune femme avec laquelle il vivait depuis la mort de sa femme veut, comme d'habitude, lui prodiguer des soins. Mais lui, accablé, refuse de boire, reste debout et, sans ôter sa cuirasse, s'appuie sur une colonne et, la tête dans son coude, réfléchit sur son destin [17]. Qui pourrait nier le naturel de cette scène? Et, si elle est naturelle, quelle preuve avons-nous qu'elle a été inventée? Le pathétique en histoire n'exclut pas la vérité. Il traduit seulement une sensibilité que l'auteur cherche à communiquer à son lecteur. C'est la définition même de l'art.

17. PLUT. *Cleom.* 29, 2-3.

TABLE DES MATIÈRES